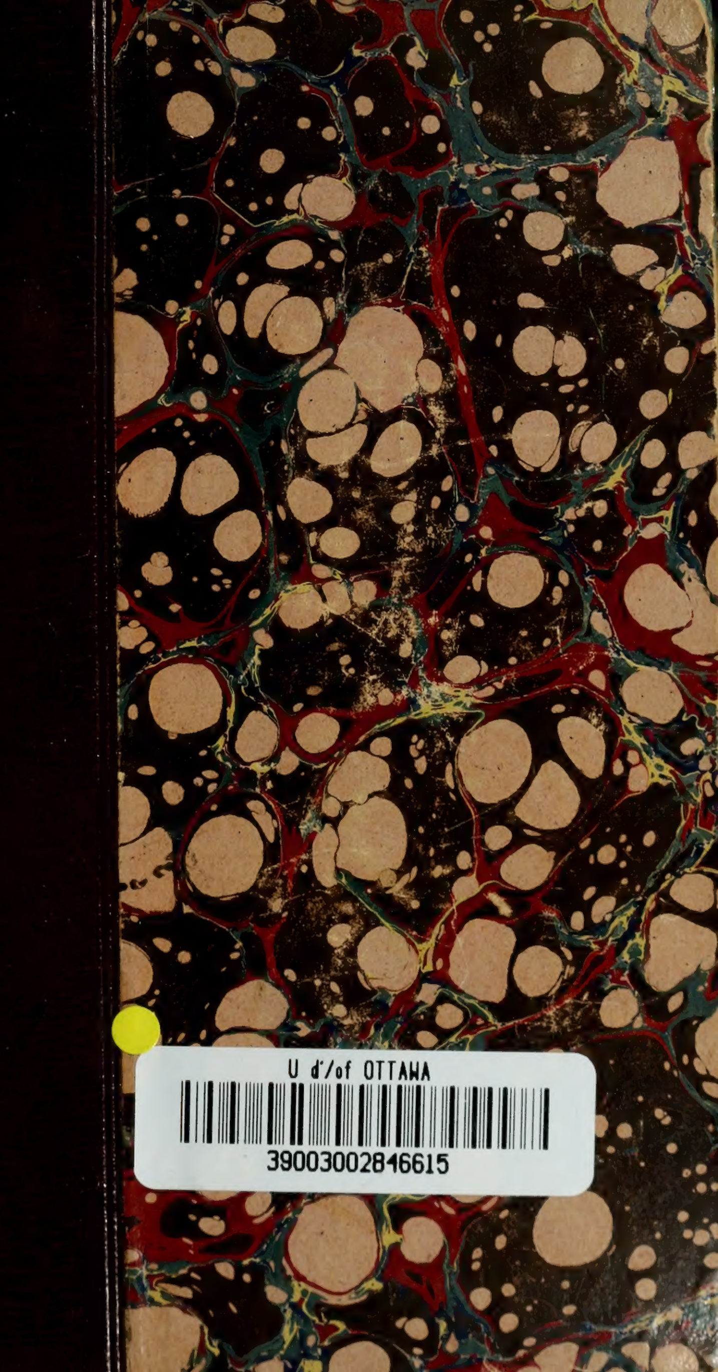


PLUTARQUE

IV

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE

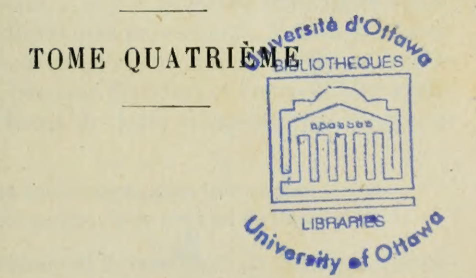
TRADUCTION NOUVELLE

PAR ALEXIS PIERRON
Professeur au lycée Louis-le-Grand

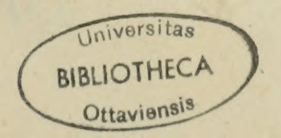
SIXIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME QUATRIÈME



PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13



PLUTARQUE.

PARALLÈLES, OU VIES COMPARÉES.

AGIS ET CLÉOMÈNE.

Ce n'est pas sans raison ni sans fondement que quelques-uns regardent la fable d'Ixion comme une leçon adressée aux ambitieux. Ixion, s'imaginant tenir Junon dans ses bras, ne saisit qu'une nuée; et cette union donna naissance aux Centaures. Ainsi les ambitieux, en s'attachant à la gloire, n'embrassent qu'un simulacre de vertu, et n'enfantent rien de pur, rien qu'on puisse avouer sans honte : il y a toujours, dans leurs actes, quelque bâtardise et quelque mélange. Entraînés en tous sens par des mouvements contraires, ils obéissent à mille désirs, à mille passions diverses; et l'on peut leur appliquer ce que disent de leurs troupeaux les bergers de Sophocle[1] :

Tout en étant leurs maîtres, nous leur sommes soumis ;
Et, sans qu'ils parlent, force nous est de les entendre.

C'est là véritablement la condition de ceux qui gouvernent au gré des désirs et des caprices de la multitude : ils se réduisent à l'esclavage et à l'obéissance, pour avoir le vain titre de chefs du peuple et de magistrats. Car, de

[1] Dans une de ses pièces aujourd'hui perdues.

même que les matelots placés à la proue voient mieux que les pilotes ce qui se passe devant eux, et pourtant tournent les yeux vers les pilotes, pour exécuter ce qu'ils commandent, de même, dans le gouvernement, ceux qui ne visent qu'à la gloire ont bien le nom de magistrats, mais ils ne sont que les serviteurs de la multitude. L'homme d'une vertu éprouvée et parfaite ne désire d'autre gloire que celle qui est le fruit de la confiance publique, et qui lui ouvre la route à de grandes entreprises. Ce n'est qu'à un homme jeune et amoureux de gloire qu'on peut pardonner de s'enorgueillir quand il a fait le bien, et de s'en applaudir avec complaisance. Les vertus et les qualités qui germent et fleurissent chez les jeunes gens se fortifient, dit Théophraste, par les éloges, et elles vont toujours croissant à mesure que se développe en eux le sens et le courage.

L'excès, dangereux en toutes choses, est mortel dans les rivalités politiques : il emporte jusqu'à la démence et à la fureur les hommes qui, revêtus d'une grande autorité, veulent que la vertu soit attachée à la gloire, et non la gloire à la vertu. Antipater demandait à Phocion une chose injuste. « Je ne saurais, répondit Phocion, être à la fois ton ami et ton flatteur. » C'est là ce qu'il faut dire à la multitude, ou quelque chose d'analogue : « Je ne puis être en même temps votre magistrat et votre esclave. » Autrement, il en serait d'un État comme du serpent de la fable. La queue se révolta contre la tête, et, mécontente de suivre toujours, voulut, à son tour, aller devant. La voilà donc qui prend la conduite de tout le corps, et qui marche follement et à l'aventure. Elle s'en trouva très-mal elle-même; et la tête fut toute déchirée, étant contrainte de suivre, contre l'intention de la nature, des membres aveugles et sourds. Nous voyons qu'il en est arrivé de même à la plupart de ceux qui gouvernaient au gré du peuple : dès qu'une fois ils s'étaient mis sous la dépendance d'une foule effrénée, ils ne pouvaient

plus ni la ramener à la raison, ni arrêter le désordre.

Ces réflexions sur les dangers de la popularité se sont présentées à moi lorsque j'ai considéré, dans les malheurs de Tibérius et de Caïus Gracchus, avec quelle puissance irrésistible se font sentir ses effets. Doués l'un et l'autre des inclinations les plus heureuses, formés à la vertu par une excellente éducation entrés dans l'administration des affaires avec les vues les plus pures, ce qui perdit ces deux hommes ce ne fut pas tant un désir immodéré de gloire, qu'une crainte de déshonneur dont le principe n'avait rien en soi que de généreux. La grande affection dont les citoyens leur avaient donné des marques était, à leurs yeux, une dette qu'ils auraient rougi de ne pas acquitter. Jaloux de surpasser, par des lois populaires, les honneurs qui leur étaient décernés, et comblés chaque jour de nouveaux honneurs en reconnaissance de ces lois, ils s'enflammèrent à l'envi, le peuple et eux, d'un mutuel amour, et ils se trouvèrent engagés de la sorte, sans s'en apercevoir, dans une situation d'affaires où marcher en avant n'était plus honorable, et où déjà c'était une honte de s'arrêter. Tu vas en juger toi-même[1] par le récit de leurs actions.

Mettons en parallèle avec eux un couple d'hommes populaires, les rois de Sparte Agis et Cléomène, qui, ayant voulu, comme les Gracques, augmenter la puissance du peuple et rétablir une constitution belle et juste, mais depuis longtemps tombée en désuétude, devinrent, comme eux, un objet de haine aux citoyens puissants, lesquels ne voulaient pas renoncer à une avarice dont ils avaient contracté l'habitude. Les deux Spartiates n'étaient pas frères; mais il y eut dans leurs principes de gouvernement une sorte de parenté et de fraternité. Or, voici les premiers faits de leur histoire.

[1] Plutarque s'adresse ici à Sossius Sénécion. Dans quelques éditions, les *Vies* d'Agis et Cléomène, et celles de Tibérius et Caïus Gracchus sont placées avant celles de Démosthène et de Cicéron.

AGIS.

(Né en l'an 265 environ, et mort en l'an 241 avant J.-C.)

Dès que l'amour de l'or et de l'argent se fut une fois glissé dans Sparte[1]; que la possession des richesses eut amené à sa suite une sordide avarice, et que leur usage et leur jouissance eurent introduit le luxe, la mollesse et le goût de la dépense, Sparte se vit bientôt dépouillée de ses plus beaux avantages, et réduite à un état d'humiliation indigne de sa grandeur passée, et qui dura jusqu'au règne d'Agis et de Léonidas.

Agis était de la famille des Eurytionides : il était fils d'Eudamidas, et sixième descendant d'Agésilas[2], celui qui porta la guerre en Asie, et qui devint le plus puissant des Grecs. Agésilas eut un fils, nommé Archidamus, qui fut tué en Italie par les Messapiens près de Mandonium[3]. Agis, l'aîné des fils d'Archidamus, ayant été tué par Antipater devant Mégalopolis, et n'ayant point laissé d'enfants, la royauté échut à son frère Eudamidas, dont le fils, nommé Archidamus, fut père d'un autre Eudamidas, lequel eut pour fils Agis, celui dont nous écrivons la *Vie*. Léonidas, fils de Cléonyme, était de l'autre maison royale, celle des Agiades, et huitième successeur de Pausanias, celui qui défit Mardonius à Platées. Pausanias fut père de Plistonax, qui eut pour fils Pausanias, lequel, s'étant enfui de Lacédémone à Tégée[4], laissa la royauté à son fils aîné, Agésipolis. Celui-ci mourut sans enfants, et

[1] Après la prise d'Athènes par Lysandre. Voyez plus bas.

[2] Celui dont Plutarque a écrit la *Vie*.

[3] Ce nom ne se trouve pas dans les géographes. On conjecture qu'il faut lire Mandurium, ville d'Iapygie.

[4] Sur la fuite de Pausanias, voyez la *Vie de Lysandre*.

Cléombrotus, son frère puîné, lui succéda. Cléombrotus eut deux fils, Agésipolis, deuxième du nom, et Cléomène. Le premier ne régna que fort peu de temps, et mourut sans enfants. Son frère Cléomène, qui lui succéda, perdit, de son vivant, Acrotatus, l'aîné de ses fils, et en laissa un second, nommé Cléonyme, qui ne régna point : la royauté passa à son neveu Aréus, fils d'Acrotatus. Aréus fut tué devant Corinthe ; et son fils Acrotatus, qui lui succéda, périt dans une bataille qu'il livra, près de Mégalopolis, au tyran Aristodème. Sa femme, qui se trouvait alors enceinte, accoucha d'un fils, dont Léonidas, fils de Cléonyme, eut la tutelle. Mais, cet enfant étant mort en bas âge, la royauté passa à Léonidas, dont le caractère et les mœurs n'étaient guère en harmonie avec ceux de ses concitoyens. Car, quoique tous les Spartiates se fussent laissé entraîner à la corruption qui avait atteint le gouvernement, Léonidas, plus que nul autre, affectait un grand éloignement pour les institutions de ses ancêtres. Un long séjour dans les palais des satrapes et à la cour de Séleucus lui avait fait contracter l'habitude du faste et de l'orgueil, vices qu'il transporta, sans nulle précaution, au milieu des affaires de la Grèce et dans un pouvoir fondé sur des lois.

Agis, par la bonté et l'élévation de son caractère, se montra de beaucoup supérieur, non-seulement à Léonidas, mais même à la plupart des rois qui avaient régné à Sparte depuis Agésilas le Grand. Il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans, que, quoique élevé dans le luxe et les délices par deux femmes, Agésistrata sa mère, et Archidamie son aïeule, qui possédaient à elles seules plus de richesses que tous les Lacédémoniens ensemble, il se roidit avec courage contre les attraits de la volupté. Loin de chercher à plaire par les agréments de sa personne, il rejeta tous les ornements, toutes les parures superflues qui pouvaient rehausser la beauté de son visage ; il se fit gloire d'aller vêtu d'un simple manteau, et

d'être, dans ses repas, ses bains, dans toute sa manière de vivre, l'émule des anciens Spartiates : il disait même qu'il ne désirait être roi que pour faire servir sa puissance au rétablissement des lois et de la discipline nationales.

La première cause de la corruption et de l'état de langueur où était tombée la république de Sparte remontait à peu près au temps où, après avoir détruit le gouvernement d'Athènes, les Lacédémoniens s'étaient gorgés d'or et d'argent. Néanmoins, comme on avait conservé le nombre d'héritages qui avait été fixé par Lycurgue[1], et que chaque père transmettait sa part à son fils, le maintien de cet ordre et de cette égalité avait rendu moins funestes les atteintes portées aux autres lois. Mais un citoyen puissant, nommé Épitadéus, homme fier et d'un caractère opiniâtre, qui avait eu un différend avec son fils, ayant été nommé éphore, fit une loi[2] par laquelle on avait la faculté de laisser sa maison et son héritage à qui l'on voudrait, soit par testament, soit par donation entre-vifs. Épitadéus n'avait proposé cette loi que pour satisfaire son ressentiment particulier; mais les autres l'acceptèrent, et ils y donnèrent leur sanction par des motifs d'avarice. Ce fut la ruine de la plus sage de leurs institutions. Les riches acquirent des possessions sans mesure, en dépouillant de leurs successions les véritables héritiers. Les richesses se furent bientôt concentrées aux mains d'un petit nombre de citoyens : et la pauvreté s'établit dans la ville, elle en chassa les arts honnêtes; elle les remplaça par des arts mercenaires, et elle fit entrer avec elle dans Sparte la haine et l'envie contre les riches. Les Spartiates finirent par être réduits à sept cents environ, dont cent à peine possédaient des propriétés et un héritage : tout le

[1] Voyez la *Vie de Lycurgue*.

[2] Ῥήτραν. C'est le mot consacré en parlant des lois des Lacédémoniens, et l'on a vu pourquoi dans la *Vie de Lycurgue*.

reste de la population n'était qu'une tourbe indigente, qui languissait dans la ville au sein de l'opprobre, et qui se défendait au dehors mollement et sans courage contre les ennemis, épiant sans cesse l'occasion d'un changement qui la tirât de cet état méprisable.

Agis donc, persuadé avec raison qu'il ne pouvait rien faire de plus utile et de plus beau que de repeupler la ville et d'y rétablir l'égalité, commença par sonder les dispositions des Spartiates[1]. Les jeunes gens entrèrent dans ses vues avec une promptitude qui surpassa ses espérances : ils montrèrent un zèle ardent à embrasser la vertu, et à changer, pour la liberté, leur manière de vivre, aussi facilement qu'on change d'habit. Mais les plus âgés, qui avaient vieilli dans la corruption, comme des esclaves fugitifs qu'on veut ramener à leurs maîtres, frémirent pour la plupart au seul nom de Lycurgue : aussi reprenaient-ils Agis avec humeur, quand il venait déplorer l'état présent des choses, et qu'il regrettait l'ancienne dignité de Sparte. Il n'y eut que Lysandre, fils de Libys, Mandroclidas, fils d'Ecphanès, et Agésilas, qui approuvèrent son dessein, et qui l'excitèrent à suivre cette louable ambition de réforme. Lysandre était, de tous les Spartiates, le plus considéré ; Mandroclidas, qui n'avait pas moins d'audace que de prudence et d'adresse, était le plus avisé des Grecs pour conduire une affaire ; quant à Agésilas, oncle du roi, il était très-éloquent, mais faible d'ailleurs, et fort attaché à ses richesses. Agésilas fut vivement aiguillonné par son fils Hippomédon, qui s'était acquis une grande réputation dans les armées, et qui avait beaucoup de crédit, à cause de l'affection que lui portaient les jeunes gens. Mais le véritable motif d'Agésilas pour entrer dans les vues d'Agis, ce fut l'espoir que le changement projeté dans le gouvernement

[1] Il parvint à la royauté en l'an 244 avant J.-C. Il avait alors environ vingt et un ans. Il était le quatrième roi du nom d'Agis. C'est en l'an 243 qu'il entreprit sa réforme

le déchargerait des dettes immenses qu'il avait contractées.

Dès qu'Agis l'eut attiré à son parti, il tâcha, par son moyen, de gagner sa mère, qui était sœur d'Agésilas : cette femme, par le grand nombre de ses clients, de ses amis et de ses débiteurs, jouissait dans la ville d'une autorité considérable, et d'une grande influence sur les affaires. Son premier sentiment, en apprenant ce qui se préparait, fut une sorte d'effroi : elle s'efforça de détourner le jeune homme d'un tel dessein ; cette réforme n'était, selon elle, ni possible ni utile. Mais Agésilas lui montra toute la justice de l'entreprise, et les heureux fruits qui résulteraient de l'accomplissement ; puis, ce fut le tour du roi lui-même. Agis la conjura de sacrifier ses trésors à la gloire et aux nobles desseins de son fils. « Jamais, lui dit-il, mes richesses ne pourront égaler celles des autres rois. Les domestiques mêmes des satrapes, les esclaves des intendants de Ptolémée et de Séleucus possèdent plus de biens que n'en eurent jamais tous les rois de Sparte ensemble. Si je m'élève, par ma tempérance, par ma frugalité et ma grandeur d'âme, à une hauteur que n'atteint pas leur opulence, et si je rétablis parmi mes concitoyens l'égalité et la communauté des biens, j'obtiendrai, à juste titre, le renom et la gloire d'un grand roi. » Sa mère et les femmes qui entouraient sa mère se laissèrent entraîner par ses discours ; et l'ambition du jeune homme passa dans leurs âmes. Enflammées d'une vive ardeur pour la vertu, elles pressent Agis de hâter l'exécution de son projet ; elles appellent leurs amis, et elles les exhortent à seconder les vues du roi ; elles s'adressent aussi aux autres femmes, sachant que les Lacédémoniens avaient de tout temps une extrême déférence pour leurs épouses, et qu'ils leur permettaient de s'entremettre des affaires publiques, plus qu'ils ne s'entremettaient eux-mêmes de leurs affaires privées.

Or, la plus grande partie des richesses de Sparte était alors aux mains des femmes; et de là vinrent les plus grandes difficultés qu'Agis eut à surmonter. Car, voyant que la réforme qu'il voulait introduire les allait priver, non-seulement des délices dans lesquelles l'ignorance des vrais biens leur faisait placer la félicité, mais encore du pouvoir et des honneurs qu'elles devaient à leurs richesses, elles opposèrent au dessein d'Agis la plus vive résistance. Elles allèrent trouver Léonidas, et elles l'engagèrent à profiter de l'ascendant que lui donnait son âge, pour réprimer Agis, et pour arrêter l'exécution de ses projets. Léonidas était très-porté à favoriser les riches; mais, comme il craignait le peuple, qui désirait ce changement, il n'osa pas se déclarer ouvertement pour eux : il se contenta d'intriguer en secret, afin de traverser et faire avorter les desseins d'Agis. Il parlait aux magistrats; il calomniait Agis, l'accusant d'offrir aux pauvres les biens des riches, comme le prix de la tyrannie à laquelle il aspirait, et de vouloir, par un nouveau partage de terres et par l'abolition des dettes, non point donner des citoyens à Lacédémone, mais acheter des satellites pour lui-même.

Cependant Agis, qui était parvenu à faire élire Lysandre éphore, présenta aussitôt au sénat une ordonnance dont les principaux articles étaient : l'abolition générale des dettes; un nouveau partage des terres qui s'étendaient depuis la vallée de Pellène [1] jusqu'au mont Taygète [2], et jusqu'à Malée [3] et à Sellasie [4], lesquelles terres seraient divisées en quatre mille cinq cents parts; que, de celles qui étaient au delà de ces limites, on ferait quinze mille portions, qu'on distribuerait aux Lacédémoniens du voisinage qui seraient en état de porter les armes, et que

[1] Ville d'Arcadie, sur les confins de la Laconie.
[2] Montagne de la Laconie.
[3] Promontoire au sud de la Laconie.
[4] Sur la rivière d'Énus, à l'orient de Lacédémone.

celles qui se trouvaient placées en deçà formeraient le domaine des Spartiates proprement dits, dont le nombre serait rempli par les voisins et les étrangers qui auraient reçu une éducation honnête et qui seraient bien conformés de leurs personnes, et à la fleur de l'âge; enfin qu'on distribuerait les citoyens en quinze tables, dont les unes seraient de quatre cents, les autres de deux cents convives, et qu'ils observeraient la même discipline que les anciens Spartiates. Cette ordonnance avait été rédigée par écrit; mais, comme les sénateurs étaient partagés sur l'acceptation, Lysandre convoqua l'assemblée du peuple : il y parla avec beaucoup de force, pendant que, de leur côté, Mandroclidas et Agésilas conjuraient les citoyens de ne pas souffrir qu'un petit nombre d'hommes, dont le luxe insultait à leur misère, fouiassent aux pieds la dignité de Sparte. Ils leur rappelaient d'anciens oracles, qui avertissaient les Spartiates de se garder de l'avarice, comme d'un fléau qui causerait leur ruine[1]; ils en citaient d'autres, rendus naguère par la déesse Pasiphaé, qui avait, à Thalames[2], un temple et un oracle singulièrement révérés. Quelques auteurs prétendent que Pasiphaé fut une des Atlantides[3], et qu'elle eut de Jupiter un fils appelé Ammon. Selon d'autres, c'était la même que Cassandre fille de Priam, laquelle mourut à Thalames, et à qui l'on donna le nom de Pasiphaé, parce quelle révélait ses oracles à tous ceux qui la venaient consulter[4]. Mais Phylarque[5] assure que cette déesse était Daphné, fille d'Amyclas : Daphné, fuyant les poursuites d'Apollon, fut changée en laurier, et honorée par ce dieu du don de prophétie. Ils leur disaient donc que les oracles de la

[1] Allusion a un oracle d'Apollon, qui était ainsi conçu : « L'amour des richesses, et rien autre chose, fera périr Sparte. »

[2] Dans la Laconie, sur le golfe Messénique.

[3] Les filles d'Atlas, ou les Pléiades.

[4] Le mot Pasiphaé signifie *visible, pour tout le monde.*

[5] Historien contemporain d'Agis, qui avait composé une *Histoire de Grèce* en vingt-huit livres.

déesse ordonnaient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité prescrite par les lois de Lycurgue.

Agis, venant après tous les autres, et s'avançant au milieu de l'assemblée, dit, en peu de mots, qu'il fournirait le plus fort contingent à la constitution qu'il voulait établir. « Je vais mettre en commun, continua-t-il, toutes mes propriétés, qui sont considérables, tant en terres labourables qu'en pâturages; et j'y ajoute six cents talents d'argent monnayé [1]. Ma mère et mon aïeule suivront mon exemple, ainsi que mes parents et mes amis, qui sont les plus riches des Spartiates. »

Le peuple admira la magnanimité du jeune homme, et fut ravi de voir enfin, après trois cents ans, un roi digne de Sparte. Mais ce fut alors que Léonidas s'éleva contre Agis avec plus de force : il sentait qu'obligé de faire le même sacrifice qu'Agis, ses concitoyens ne lui en auraient pas la même reconnaissance, et que, tous mettant également leurs biens en commun, celui-là seul en retirerait tout l'honneur, qui en aurait donné le premier l'exemple. Il demanda donc à Agis s'il croyait que Lycurgue eût été un homme juste, et zélé pour le bien public. « Assurément, répondit Agis. — Hé bien, reprit Léonidas, où as-tu vu que Lycurgue ait jamais ordonné l'abolition des dettes, ou qu'il ait donné droit de cité à des étrangers, lui qui ne connut, pour Sparte, d'autre moyen de conserver sa constitution dans toute sa pureté, que d'en exclure absolument les étrangers? — Je ne m'étonne pas, repartit Agis, que Léonidas, élevé en pays étranger, et qui s'est marié à la fille d'un satrape, ignore que Lycurgue bannit de Sparte, avec l'or et l'argent, les emprunts et les dettes; et qu'il n'excluait que les étrangers qui refusaient d'adopter les institutions et les mœurs de la ville. Voilà ceux que Lycurgue chassait; non qu'il en voulût à leurs personnes, mais parce qu'il craignait qu'en

[1] Environ trois millions trois cent mille francs.

se mêlant avec les citoyens, ils ne leur inspirassent, par leur conduite et par leur manière de vivre, l'amour des richesses, du luxe et des délices. Terpandre, Thalès [1] et Phérécyde, tous trois étrangers, mais dont les poésies et les écrits philosophiques consacraient les mêmes principes que les lois de Lycurgue, n'ont-ils pas été singulièrement honorés à Lacédémone? Mais toi-même, continua-t-il, ne loues-tu pas Ecprépès [2], cet éphore qui coupa, d'un coup de hache, les deux cordes que Phrynis le musicien avait ajoutées à la lyre? N'approuves-tu pas ceux qui firent la même chose à Timothée [3]? Et tu me blâmes de vouloir bannir de Sparte le luxe, les délices et les superfluités! Mais ceux dont tu loues la conduite, qu'ont-ils voulu autre chose, en retranchant de la musique ce qu'elle avait de trop brillant et de trop recherché, sinon prévenir la corruption qui aurait pu se glisser dans les mœurs publiques, et pervertir la ville, en y introduisant l'inégalité, et en troublant l'harmonie qui régnait entre les citoyens? »

Dès ce moment, le peuple se déclara pour Agis. Quant aux riches, ils conjurèrent Léonidas de ne les point abandonner; et ils parvinrent, à force d'instances auprès des sénateurs, dont l'autorité consistait dans le droit d'initiative, à faire rejeter l'ordonnance par le sénat, à la majorité d'une seule voix. Lysandre, qui n'était pas encore sorti de charge, attaqua Léonidas en justice, en vertu d'une ancienne loi, qui défendait à tout descendant d'Hercule d'avoir des enfants d'une femme étrangère, et qui prononçait la peine de mort contre tout citoyen qui sortait de Sparte pour aller s'établir dans un autre pays. Des gens affidés allaient répandant,

[1] Ce n'est pas Thalès de Milet, mais un poëte et musicien crétois

[2] Plutarque, dans ses *Apophthegmes des Lacédémoniens*, le nomme Hémérépès.

[3] Timothée, disciple de Phrynis, avait porté jusqu'à douze le nombre des cordes de la lyre; les Lacédémoniens rendirent contre lui un décret sévère.

à son instigation, ces accusations contre Léonidas, tandis que lui-même, avec les éphores ses collègues, il observait le signe du ciel. Voici comment se fait cette observation. Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit très-claire, mais sans lune, et ils s'asseyent en silence, les yeux tournés vers le ciel. Voient-ils une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre? ils font le procès à leurs rois, comme coupables de quelque crime envers la divinité; et ils les suspendent de la royauté, jusqu'à ce qu'il soit venu de Delphes ou d'Olympie un oracle qui restitue aux rois déposés leur autorité première. Lysandre déclara qu'il avait vu le signe, et intenta contre Léonidas une accusation capitale : il produisit des témoins attestant que Léonidas avait épousé une femme d'Asie, que lui avait donnée un lieutenant de Séleucus, et dont il avait eu deux enfants; que depuis, devenu insupportable et odieux à cette femme, il était retourné, à son grand regret, dans sa patrie, et qu'il s'était emparé de la royauté, vacante par défaut d'héritier direct. En même temps Lysandre engagea Cléombrotus, gendre de Léonidas, et qui était de la race royale, à se porter comme prétendant à la royauté. Léonidas, effrayé, se réfugia, comme suppliant, dans le temple de Minerve Chalciœcos [1]; et sa fille s'y rendit suppliante avec lui, abandonnant Cléombrotus pour suivre son père. Léonidas, ajourné à comparaître, ne se présenta pas devant les juges : on le déposa par contumace, et l'on investit Cléombrotus de la royauté.

Sur ces entrefaites, le temps de la magistrature de Lysandre expira, et il sortit de charge. Les éphores qui lui succédèrent admirent la supplication de Léonidas : ils le relevèrent de sa déchéance, et ils intentèrent un procès à Mandroclidas et à Lysandre, pour avoir, au mépris des lois, ordonné l'abolition des dettes et le par-

[1] Ce mot signifie *qui a une maison de bronze*. Ce temple, qui était tout de bronze en effet, subsistait encore au temps du voyageur grec Pausanias

tage des terres. Les accusés, qui se voyaient en danger d'être condamnés, persuadèrent aux deux rois de s'unir d'intérêt ensemble, et de ne tenir aucun compte des ordonnances des éphores. « Car, disaient-ils, cette magistrature n'a de force que par la mésintelligence des rois : les éphores appuient de leurs suffrages celui des deux qui propose l'avis le plus utile, quand l'autre le combat et s'oppose à ce qu'il veut faire pour le bien public. Mais, quand les deux rois n'ont qu'une volonté unique, leur pouvoir est insurmontable; et, leur résister, c'est violer les lois. Les éphores n'ont d'autre droit que de se porter pour arbitres et pour conciliateurs de leurs différends, et non de les contrôler quand ils sont d'accord. » Les deux rois, persuadés par ce raisonnement, se rendent sur la place publique, accompagnés de leurs amis : ils font lever les éphores de leurs siéges, et ils en établissent d'autres à leur place, du nombre desquels était Agésilas. Puis ils arment bon nombre de jeunes gens, délivrent les prisonniers, et font trembler leurs ennemis, qui s'attendaient à être massacrés. Cependant on ne tua personne : au contraire, Agis ayant eu vent qu'Agésilas avait envoyé des gens sur le chemin de Tégée pour assassiner Léonidas, qui se réfugiait dans cette ville, dépêcha aussitôt des hommes sur la fidélité desquels il pouvait compter, qui escortèrent Léonidas, et qui le conduisirent en sûreté jusqu'à Tégée.

L'entreprise d'Agis marchait ainsi à son accomplissement, sans obstacle et sans résistance, quand un seul homme, Agésilas, renversa, ruina tout, et corrompit, par la plus honteuse des maladies, la passion des richesses, un plan de réforme vraiment beau et vraiment digne de Lacédémone. Il possédait des domaines très-vastes et d'un très-bon rapport ; il était d'ailleurs chargé de dettes, et il n'avait ni le moyen de les payer, ni la volonté d'abandonner ses terres. Il représenta donc à Agis que, vouloir faire marcher ensemble les deux opérations, ce

serait causer dans l'État une révolution trop complète. « Il faut, disait-il, gagner d'abord les possesseurs de biens-fonds par l'abolition des dettes, pour les disposer à souffrir sans se plaindre le partage des terres. » Lysandre lui-même, trompé par Agésilas, approuva ce conseil. On porta dans la place publique toutes les obligations que les créanciers avaient dans leurs mains, et que les Lacédémoniens appellent *claria* : on en fit un monceau, et on y mit le feu. Quand la flamme s'éleva dans les airs, les riches et les prêteurs d'argent se retirèrent, en proie à un vif chagrin ; mais Agésilas, insultant à leur malheur : « Jamais, dit-il, je n'ai vu ni feu plus brillant, ni flamme plus claire. »

Le peuple demandait qu'on procédât sans délai au partage des terres. Les deux rois en avaient déjà donné l'ordre, mais Agésilas trouvait toujours quelques prétextes pour en retarder l'exécution; et il parvint à la différer jusqu'au temps où Agis fut obligé de partir pour conduire aux Achéens le secours de troupes que Lacédé mone leur devait fournir comme à ses alliés, parce que les Étoliens menaçaient d'entrer, par la Mégaride, dans le Péloponnèse [1]. Aratus, général des Achéens, avait déjà mis une armée sur pied, afin de s'opposer à leur marche, et il avait écrit aux éphores de lui envoyer leur secours. Les éphores dépêchèrent sur-le-champ Agis, qui ne demandait pas mieux, étant doublement animé et par son ambition naturelle, et par la bonne volonté de ses soldats. C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens pauvres, qui, n'ayant plus à craindre de se voir poursuivis pour dettes, et espérant qu'au retour de cette expédition, ils verraient s'effectuer le partage des terres, se montraient merveilleusement disposés à seconder le roi : ils faisaient l'admiration des villes, qui les voyaient traverser le Péloponnèse paisiblement, sans y faire le moindre

[1] En l'an 241 avant J.-C.

dégât, et presque sans bruit. Les Grecs, étonnés, se demandaient entre eux quelle devait être la discipline de l'armée de Lacédémone, quand elle avait à sa tête un Agésilas, un Lysandre, ou l'ancien Léonidas, puisque, commandée par Agis, qui était plus jeune qu'aucun de ses soldats, elle témoignait pour son chef tant de respect et de crainte. Il est vrai que le jeune homme se faisait gloire de sa simplicité, de son amour pour le travail, et de n'être ni mieux vêtu ni plus richement armé que le moindre soldat. C'est là ce qui lui attirait l'admiration et l'amour des peuples; mais la réforme qu'il venait d'introduire dans la constitution de Sparte déplaisait aux riches des autres pays, qui craignaient que l'exemple de cette innovation n'entraînât toutes les villes de la Grèce. Agis joignit Aratus près de Corinthe, comme Aratus délibérait s'il livrerait bataille, et quelle disposition il donnerait à l'armée. Agis lui montra la plus vive ardeur, et une audace exempte d'emportement et réglée par la raison. «Je crois, dit-il à Aratus, la bataille nécessaire, afin de ne pas laisser la guerre forcer les portes du Péloponnèse. Toutefois je ferai ce que tu jugeras à propos; car, outre que tu as sur moi la supériorité de l'âge, c'est toi qui es le général des Achéens, et je suis venu, non pour commander les Achéens, mais pour les secourir en partageant leurs dangers.» Toutefois Baton de Sinope[1] prétend qu'Agis refusa de combattre, quoique Aratus le voulût. Mais cet écrivain n'a sans doute pas lu ce qu'Aratus lui-même a écrit pour se justifier sur ce point même : Aratus dit que, les laboureurs ayant déjà recueilli et serré tous leurs grains, il aima mieux laisser les ennemis entrer dans le Péloponnèse, que de tout mettre au hasard d'une bataille. Aratus donc prit la résolution de ne pas combattre; puis il congédia

[1] On ignore en quel temps cet historien a vécu. Il avait composé une *Histoire de Perse*, et probablement aussi une *Histoire de la Grèce sous les successeurs d'Alexandre*.

ses alliés, après leur avoir donné les éloges dus à leur mérite.

Agis se retira, emportant l'estime et l'admiration générales. Il trouva Sparte dans le trouble et le désordre d'une nouvelle révolution. Agésilas, qui était éphore, se voyant délivré de la crainte qui le rendait auparavant si humble, osa tout, et ne s'abstint d'aucun crime capable de lui procurer de l'argent. Il ajouta un treizième mois à l'année, quoique la période ne l'exigeât point, et que ce fût contre l'ordre légal des temps : c'était pour faire payer les impôts à raison de treize mois. Mais ensuite, effrayé du ressentiment de ceux que blessait cette injustice, et de la haine générale dont il était l'objet, il se détermina à prendre des satellites, qui l'escortaient quand il allait au sénat. Il n'avait pour l'un des deux rois[1] que du mépris; et il voulait faire croire que, s'il conservait encore envers l'autre[2] quelques égards, c'était moins pour sa dignité qu'à cause de la parenté qui les unissait. Agésilas avait fait courir le bruit qu'il serait continué dans la charge d'éphore l'année suivante : ses ennemis, sentant tout le danger qui les menaçait, se liguèrent promptement ensemble; ils ramenèrent publiquement Léonidas de Tégée, et ils le rétablirent dans la royauté, à la grande satisfaction du peuple même, irrité d'avoir été pris pour dupe, car le partage des terres n'avait point eu lieu. Agésilas dut la vie à son fils Hippomédon. Celui-ci, que sa valeur faisait généralement aimer, fit tant, par ses prières, qu'il obtint la liberté d'emmener son père hors de la ville. Quant aux deux rois, Agis se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos, et Cléombrotus dans celui de Neptune. C'était surtout à Cléombrotus qu'en voulait Léonidas. Il laissa donc là Agis, et il alla d'abord à Cléombrotus, accompagné d'une troupe de soldats : il

[1] Cléombrotus.
[2] Agis.

lui reprocha, d'un ton plein de colère, de s'être déclaré contre lui, sans respect pour sa qualité de beau-père, et de l'avoir dépouillé de la royauté et chassé de sa patrie.

Cléombrotus, qui n'avait rien à répondre pour sa justification, se tenait assis en silence, et dans une grande perplexité. Chilonis, sa femme, fille de Léonidas, avait auparavant partagé le sort de son père, si injustement traité : elle s'était séparée de Cléombrotus lorsque Cléombrotus usurpait la royauté, afin de consoler Léonidas dans son infortune; elle s'était rendue suppliante avec lui, et elle l'avait même suivi dans son exil, toujours affligée et pleine de ressentiment contre son mari; mais alors elle changea avec la fortune, et elle alla s'asseoir auprès de Cléombrotus, dans la posture d'une suppliante, le tenant étroitement embrassé, et ayant à ses pieds ses deux enfants, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite. Tous les spectateurs admiraient la vertu et la tendresse de cette femme; mais ils ne purent retenir leurs larmes, lorsque, montrant à Léonidas ses habits de deuil et ses cheveux épars : « Mon père, dit-elle, ce n'est point ma pitié pour Cléombrotus qui m'a fait prendre ces vêtements et ce maintien : c'est toujours le même deuil que je n'ai cessé de porter depuis tes malheurs et ton exil, et dont je me suis fait à la longue une triste habitude. Faut-il donc, lorsque, vainqueur de tes ennemis, tu règnes à Sparte, que je sois réduite à vivre dans de telles calamités? ou bien prendrai-je des vêtements magnifiques et convenables à mon rang, quand je vois l'époux à qui tu m'as donnée vierge près de périr par tes mains? Si ses prières ne peuvent rien pour te fléchir, et si tu restes insensible aux larmes de sa femme et de ses enfants, il sera puni de ses mauvais desseins plus cruellement que tu ne veux toi-même, puisqu'il me verra périr avant lui, moi qu'il chérit avec tant de tendresse. De quel front oserai-je paraître devant les autres femmes, après que mes prières n'auront pu ni toucher mon mari

sur le sort de mon père, ni intéresser mon père en faveur de mon mari, et que je n'aurai trouvé auprès des miens, et comme femme et comme fille, qu'infortune et mépris? Les motifs spécieux d'excuse que mon mari eût pu avoir, je les lui ai ravis en me joignant à toi : aujourd'hui, tu fournis à sa justification, en déclarant la royauté un bien si grand et si désirable, que, pour se l'assurer, on peut avec justice faire périr des gendres, et compter pour rien des enfants. »

Chilonis, en finissant ces plaintes, appuya son visage sur la tête de Cléombrotus, et tourna vers les assistants ses yeux abattus et flétris par la douleur. Léonidas, après avoir pris conseil de ses amis, commande à Cléombrotus de se lever, et de fuir; il conjure sa fille de rester, et de ne pas abandonner un père dont elle est uniquement aimée, et qui vient de prouver cet amour en lui accordant la vie de son mari. Mais il ne put rien gagner sur elle. Dès que son mari se fut levé, elle lui remit un de ses enfants, prit l'autre dans ses bras, et, après avoir fait sa prière devant l'autel du dieu[1], elle le suivit en exil. Et certes, si Cléombrotus n'eût été complétement corrompu par une passion de vaine gloire, cet exil, que partageait une femme si vertueuse, eût été à ses yeux un bonheur plus grand que la royauté.

Léonidas n'eut pas plutôt chassé Cléombrotus, et déposé les premiers éphores pour leur en substituer de nouveaux, qu'il tendit des embûches à Agis. Il chercha d'abord à lui persuader de quitter le temple où il s'était réfugié, et de venir régner avec lui : il lui promettait le pardon de ses concitoyens, qui n'ignoraient pas, disait-il, qu'Agésilas avait abusé de sa jeunesse et de son amour pour la gloire. Mais comme Agis, à qui les intentions de Léonidas étaient suspectes, continua à demeurer dans son asile, Léonidas renonça à l'espoir de l'attirer dans le

[1] On se souvient que cette scène se passait dans le temple de Neptune.

piége par de belles promesses. Ampharès, Damocharès et Arcésilas allaient souvent visiter le jeune roi, et s'entretenir avec lui; quelquefois même le menaient du temple aux étuves, et, après qu'il s'était baigné, ils le ramenaient dans le temple : ils étaient tous trois ses amis particuliers. Ampharès avait depuis peu emprunté auprès d'Agésistrata, mère d'Agis, des meubles et des vases précieux : voulant s'approprier ces richesses, il conçut le dessein de trahir à la fois le roi, la mère et l'aïeule du roi. On assure que ce fut lui qui se prêta le plus aux intrigues de Léonidas, et qui irrita contre Agis les éphores, du nombre desquels il était. Agis donc, ainsi que nous venons de le dire, se tenait toujours dans le temple; mais, comme il en sortait quelquefois pour aller aux étuves, Ampharès et les deux autres résolurent de profiter d'un de ces moments pour le surprendre. Un jour, qu'il revenait du bain, ils vont au-devant de lui, le saluent, et marchent à ses côtés, s'entretenant et badinant avec lui, comme ils avaient coutume de faire avec un jeune homme qui était leur familier. Le chemin qu'ils tenaient avait un détour qui menait à la prison; lorsqu'ils furent arrivés là, Ampharès, en vertu de sa charge, mit la main sur Agis, et lui dit : « Agis, je te mène aux éphores, pour leur rendre compte de ton administration politique. » Alors Damocharès, qui était grand et fort, lui jette son manteau autour du cou et l'entraîne, pendant que d'autres, qui avaient été apostés, le poussaient par derrière. Personne ne se trouvait dans ce lieu désert, pour secourir Agis : ils le jetèrent dans la prison; et Léonidas arriva sur-le-champ avec bon nombre de soldats mercenaires, qui environnèrent la prison au dehors.

Les éphores entrent auprès d'Agis, et font venir dans la prison ceux des sénateurs qui partageaient leurs desseins; puis, comme s'il s'agissait d'instruire le procès d'Agis, ils le somment de justifier les mesures qu'il a décrétées. Le jeune homme s'étant mis à rire de leur

dissimulation : « Tu pleureras bientôt, lui dit Ampharès; et tu porteras la peine de ta témérité. » Un autre éphore, faisant semblant de favoriser Agis, et de lui montrer un expédient pour échapper à la condamnation, lui demanda s'il n'avait pas été forcé d'agir comme il avait fait, par Lysandre et par Agésilas. « Je n'ai été contraint par personne, répondit Agis. J'ai pris Lycurgue pour modèle; et j'ai voulu rétablir ses institutions. — Mais, reprit l'éphore, ne te repens-tu pas de ce que tu as fait? — Non, répondit le jeune homme; je ne me repens point d'avoir conçu la plus belle des entreprises, quoique je voie le supplice qui se prépare. »

Ils le condamnèrent à mort, et ils ordonnèrent aux exécuteurs de l'emmener dans la Déchade[1], comme on appelle une chambre de la prison où l'on étranglait les condamnés à mort. Mais les exécuteurs n'osaient toucher Agis, et les soldats mercenaires refusaient aussi comme eux d'obéir : c'était, pensaient-ils, chose injuste et contraire aux lois de porter la main sur la personne du roi. Damocharès, à cette vue, les menaça, les accabla d'injures, et traîna lui-même Agis dans la chambre des exécutions. Déjà le peuple, informé de l'arrestation d'Agis, se portait en tumulte et avec des flambeaux aux portes de la prison; et sa mère et son aïeule y étaient accourues, demandant à grands cris qu'on accordât au moins au roi de Sparte d'être entendu et jugé par ses concitoyens. Ils hâtèrent donc sa mort, de peur que, si la foule venait à s'augmenter, on ne leur enlevât Agis à la faveur de la nuit. Tandis qu'on le traînait au supplice, il vit un des exécuteurs à qui son infortune faisait verser des larmes. « Mon ami, lui dit-il, cesse de pleurer; car, en périssant ainsi contre les lois et la justice, je suis plus

[1] Ce nom ne se trouvant nulle part qu'ici, on a cru que c'était par corruption du texte, et qu'au lieu de Δεχάδα, il fallait lire Καϊάδα. Mais la Caïade était le lieu où l'on jetait les corps des suppliciés, tandis que l'endroit que Plutarque appelle la Déchade était la chambre même où l'on exécutait les criminels.

heureux que ceux qui m'ont condamné. » Et, après avoir dit ces mots, il présenta de lui-même son cou au cordon[1].

Ampharès sortit aussitôt à la porte de la prison, où Agésistrata vint se jeter à ses pieds, car il avait toujours vécu avec elle dans une étroite amitié. Il la releva, et il lui dit qu'on n'userait d'aucune violence, qu'on ne se porterait à aucune extrémité contre Agis, ajoutant qu'elle était libre, si elle le voulait, d'entrer auprès de son fils. Et, comme Agésistrata demanda qu'il fût permis à sa mère de l'y suivre : « Rien ne s'y oppose, » répondit Ampharès; et, les ayant fait entrer toutes deux, il commanda qu'on fermât les portes. Il livra d'abord à l'exécuteur Archidamie, l'aïeule d'Agis, femme fort avancée en âge, et qui avait vieilli dans la considération et l'estime de ses concitoyens. Après cette exécution, il fit entrer Agésistrata dans la chambre, où elle trouva son fils gisant par terre, et sa mère encore suspendue au cordon. Elle aida elle-même les exécuteurs à détacher le corps d'Archidamie; puis, après l'avoir étendu auprès de celui de son fils, elle l'enveloppa et le couvrit avec soin. Ensuite elle se jeta sur le cadavre de son fils; et, le baisant avec tendresse : « O mon fils! dit-elle, c'est l'excès de ta modestie, de ta douceur et de ton humanité qui a causé ta perte et la nôtre. » Ampharès, qui, de la porte, entendait et voyait tout, entra en ce moment, et dit avec emportement à Agésistrata : « Puisque tu as partagé les sentiments de ton fils, tu vas subir le même châtiment. » Alors Agésistrata, se levant pour aller au-devant du cordon : « Puisse du moins, dit-elle, cette injustice être utile à Sparte! »

Quand le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, et qu'on eut emporté de la prison les corps d'Agis, de sa mère et de son aïeule, la crainte même ne

[1] Suivant Pausanias, la mort d'Agis fut bien différente : il aurait péri dans une expédition contre les Mégalopolitains.

fut pas assez puissante pour empêcher les citoyens de témoigner ouvertement la douleur que leur causaient de telles atrocités, et toute la haine qu'ils portaient à Léonidas et à Ampharès. « Jamais, disaient-ils, depuis que les Doriens habitent le Péloponnèse, il ne s'est commis à Sparte de forfait aussi cruel et aussi impie. » Et en effet, les ennemis mêmes qui, dans les combats, se rencontraient devant les rois de Sparte, ne portaient pas facilement la main sur eux : ils les évitaient plutôt, pénétrés de crainte et de respect pour la dignité de leur caractère. Aussi, dans tant de batailles livrées par les Lacédémoniens contre les Grecs, un seul d'entre eux fut tué, avant l'époque de Philippe, Cléombrotus[1], percé d'un coup de javeline, à la bataille de Leuctres. Il est vrai que les Messéniens prétendent que Théopompe fut tué par Aristomène; mais les Lacédémoniens le nient, et soutiennent qu'il fut seulement blessé : les sentiments sont partagés à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Agis fut le premier des rois que les éphores firent mourir dans Lacédémone; et cela pour avoir formé une entreprise non moins grande en soi que convenable à la dignité de Sparte, et quand il était à un âge où les fautes mêmes que l'on commet sont facilement pardonnées. Encore Agis donna-t-il moins de sujet de plainte à ses ennemis qu'à ses amis eux-mêmes, en ce qu'il laissa vivre Léonidas, et qu'il eut dans les autres une confiance qui le trompa, lui le plus vertueux et le plus doux des hommes.

[1] L'an 371 avant J.-C. C'est Cléombrotus, premier du nom.

CLÉOMÈNE.

(Né en l'an 255 environ, et mort en l'an 219 avant J.-C.)

Après la mort d'Agis, Léonidas ne fut pas assez habile pour surprendre Archidamus, frère du roi, qui le prévint et qui prit la fuite; mais il arracha de la maison d'Agis Agiatis, sa femme, avec un jeune enfant dont elle était nouvellement accouchée, et il la contraignit d'épouser son fils Cléomène, qui n'était pas encore nubile[1], de peur qu'elle ne fût mariée à un autre; car, outre qu'elle surpassait en beauté, en grâce et en sagesse toutes les femmes de la Grèce, elle avait hérité une fortune immense de Gylippe, son père. Agiatis mit tout en œuvre pour n'être point forcée à ce mariage; mais ses prières furent inutiles, et elle dut céder. Unie à Cléomène, elle conserva pour Léonidas une haine implacable; mais elle se montra bonne et tendre envers son jeune mari, qui, dès le premier jour de leur union, était devenu éperdument amoureux d'elle. Il partageait la vive affection qu'elle conservait pour Agis, et le plaisir qu'elle prenait à s'en souvenir; à tel point que souvent il priait sa femme de lui faire le récit de tout ce qui s'était passé, et qu'il donnait la plus grande attention quand elle lui racontait les projets utiles conçus par Agis.

Cléomène était naturellement ambitieux et plein de grandeur d'âme : il n'avait, par caractère, ni moins de tempérance, ni moins de simplicité qu'Agis; mais il lui manquait cette douceur et cette modestie qu'Agis avait

[1] Cléomène avait à peine quinze ans.

en quelque sorte portées jusqu'à l'excès. La nature avait mêlé à ses heureuses qualités un aiguillon de colère, une véhémence qui l'entraînait avec ardeur vers tout ce qui lui paraissait honnête. Rien ne lui semblait beau comme de voir ses concitoyens se soumettre volontairement à son autorité; mais il trouvait beau aussi de vaincre leur résistance, et de leur faire embrasser malgré eux ce qui leur était le plus utile. Il était mécontent de l'état de Sparte, où il voyait les citoyens amollis par l'oisiveté et par les plaisirs, le roi abandonnant le soin des affaires, et se bornant à n'être point troublé dans la jouissance des délices et des voluptés, les intérêts publics entièrement négligés, et chaque particulier s'efforçant d'attirer à soi tout le profit qu'il pouvait faire. Mais l'exemple de la mort d'Agis montrait assez le danger qu'il y avait à vouloir seulement parler d'exercer les jeunes gens, et de les former à la tempérance, à la patience et à l'égalité.

Cléomène avait étudié, dit-on, dans sa première jeunesse, les doctrines des philosophes, lorsque Sphérus le Borysthénite fit un voyage à Lacédémone, où il séjourna quelque temps, donnant ses soins à instruire les jeunes garçons et les jeunes hommes. Sphérus avait été un des disciples les plus distingués de Zénon de Citium[1]. Le mâle caractère de Cléomène lui inspira, à ce qu'il paraît, une affection particulière; et il se plut à enflammer en lui l'amour de la gloire. On demandait à l'ancien Léonidas[2] quel était, selon lui, le mérite du poëte Tyrtée. « Je le crois propre, répondit-il, à charmer les âmes des jeunes gens. » Pénétrés d'enthousiasme par ces poésies, on les voyait, en effet, prodiguer leur vie dans les combats. La doctrine stoïcienne a, pour les natures grandes et passionnées, je ne sais quoi de dangereux, et qui les porte à la témérité; mais, lorsqu'elle trouve un caractère

[1] Le fondateur de l'école stoïcienne.
[2] Celui qui périt aux Thermopyles.

grave et doux, c'est alors surtout qu'elle produit ses fruits les plus heureux.

Cléomène, à la mort de Léonidas, prit possession de la royauté[1] : voyant tous les citoyens de Sparte plongés dans la corruption; les riches, esclaves de l'avarice et de la volupté, sacrifiant à leurs passions l'intérêt public; le peuple, accablé de misère, qui se comportait mollement à la guerre et qui avait perdu jusqu'à la noble ambition de bien élever ses enfants; voyant en outre que lui-même n'avait que le vain titre de roi, et que tout le pouvoir résidait aux mains des éphores, il conçut la pensée, dès son avénement, de changer cet état de choses. Il avait un ami, nommé Xénarès, qui avait été autrefois amoureux de lui, mais avec cette passion que les Lacédémoniens appellent une inspiration divine. Il lui demanda, pour le sonder, quelle avait été la conduite d'Agis comme roi; de quels moyens et de quelles personnes il s'était servi, dans la route qu'il avait suivie. Xénarès prit d'abord plaisir à se rappeler ces événements, et à lui raconter en détail comment tout s'était passé; mais, quand il vit Cléomène se passionner et s'enflammer pour les changements qu'Agis avait voulu faire, et lui en demander souvent le récit, il le gourmanda alors avec colère, et il taxa ses projets de folie; enfin, ne l'en pouvant détourner, il rompit tout commerce avec lui, et il ne voulut plus ni le voir ni lui parler. Toutefois Xénarès ne fit connaître à personne le sujet de cette rupture : il se contenta de dire que le roi ne l'ignorait nullement.

Cléomène, rebuté par Xénarès, et persuadé que tous les Spartiates étaient dans les mêmes dispositions, résolut d'exécuter seul son projet; et, comme il pensait que la guerre, plus que la paix, serait favorable pour opérer un changement dans l'État, il engagea les Spar-

[1] En l'an 236 avant J.-C. Il était le troisième roi du nom de Cléomène.

tiates à rompre avec les Achéens, qui leur avaient donné quelques sujets de plainte.

Aratus, qui jouissait chez les Achéens d'une autorité incontestée, avait voulu, dès le commencement de son administration, réunir dans une ligue commune tous les Péloponnésiens. C'était là le but où tendaient et ses fréquentes expéditions, et toute sa conduite politique pendant la paix : cette ligue était, à ses yeux, le seul moyen qu'ils eussent de se garantir contre les ennemis du dehors. Déjà les autres peuples s'étaient presque tous rangés à ses desseins : il ne restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens, et ceux des Arcadiens qui étaient attachés à Lacédémone. Sitôt donc que Léonidas fut mort, Aratus se mit à harceler les Arcadiens, et à dévaster surtout les terres de ceux qui confinaient aux Achéens, voulant tâter par là les Lacédémoniens, et témoigner son mépris pour la jeunesse et l'inexpérience de Cléomène. Les éphores répondent à cette agression en envoyant Cléomène[1] se saisir du temple de Minerve qui est près de Belbine[2]. Cette place, qui est une entrée de la Laconie, était alors contestée entre les Spartiates et les Mégalopolitains. Cléomène s'en rendit maître, et la fortifia. Aratus, sans en porter aucune plainte, décampa dans la nuit, pour aller attaquer les Tégéates et les Orchoméniens. Les traîtres avec lesquels il était d'intelligence manquèrent de courage au moment décisif. Aratus battit donc en retraite, persuadé qu'il avait dérobé sa marche aux ennemis. Mais Cléomène lui écrivit une lettre ironique, par laquelle il lui demandait, comme il eût pu faire à un ami, où donc il avait mené ses troupes la nuit dernière. Aratus répondit qu'ayant appris que Cléomène s'apprêtait à fortifier Belbine, il était descendu pour s'y

[1] Suivant Polybe, c'est Cléomène qui fut l'agresseur, et les Achéens ne prirent les armes que pour la défense de leur territoire.

[2] Belbine, petite ville nommée aussi Bélémine, ou Blemmine, ou Bélybine, était limitrophe de la Laconie et de l'Arcadie.

opposer. « Je ne doute pas, lui écrivit de nouveau Cléomène, de la vérité de ce que tu me dis; mais, si ma question n'est pas indiscrète, fais-moi le plaisir de me dire pourquoi cette quantité de flambeaux et d'échelles qui te suivaient. » Aratus ne put s'empêcher de rire de cette plaisanterie, et il demanda ce que c'était que ce jeune homme. Alors Damocratès, Lacédémonien exilé : « Si tu veux, dit-il, entreprendre quelque chose contre les Lacédémoniens, hâte-toi, le temps presse, avant que les ergots n'aient poussé à ce jeune coq. »

Peu de temps après, Cléomène étant campé dans l'Arcadie avec un corps peu nombreux de cavalerie et trois cents fantassins, les éphores, qui craignaient la guerre, lui firent porter l'ordre de se retirer. Mais, à peine se fut-il éloigné, qu'Aratus se rendit maître de Caphyes[1]. Alors les éphores lui envoyèrent l'ordre de retourner sur ses pas. Il s'empara de Méthydrium[2], et il courut toute l'Argolide. Les Achéens, qui s'étaient mis en marche avec vingt mille hommes de pied et mille chevaux, sous la conduite d'Aristomachus, le rencontrèrent près de Pallantium[3], ou Cléomène leur présenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de l'audace du jeune homme, ne voulut pas permettre au général de risquer le combat : il se retira, accablé de reproches par les Achéens, méprisé et moqué par les Lacédemoniens, qui n'étaient pas en tout cinq mille. Sa retraite releva le courage de Cléomène. Cléomène en prit plus de confiance et de hardiesse auprès de ses concitoyens, à qui il rappela ce mot d'un de leurs anciens rois : « Les Lacédémoniens ne s'informent pas du nombre de leurs ennemis, mais seulement où ils sont[4]. »

Quelque temps après, Cléomène, marchant au secours

[1] Dans l'Arcadie, près d'Orchomène du Péloponnèse.
[2] Une des villes dont la réunion formait la cité de Mégalopolis
[3] Ville d'Arcadie, qui tirait son nom de Pallas, bisaïeul d'Évandre.
[4] C'est le mot qu'on attribue à Agis l'ancien, fils d'Archidamus.

des Éléens, à qui les Achéens faisaient la guerre, rencontra, près du mont Lycée[1], les Achéens qui revenaient de leur expédition : il tomba sur eux avec tant de furie, qu'il effraya et mit en déroute toute leur armée, leur tua beaucoup de monde, et fit une grande quantité de prisonniers. Le bruit courut même dans la Grèce qu'Aratus avait péri en cette rencontre. Mais Aratus, profitant, en homme habile, de l'occasion et de sa défaite, tomba brusquement sur Mantinée, avant que personne pût s'en douter, s'en rendit maître, et y mit une garnison.

Cléomène, voyant que les Lacédémoniens, découragés par ce revers, refusaient de le suivre à la guerre, imagina de rappeler de Messène Archidamus, frère d'Agis, à qui appartenait de droit la succession de l'autre maison royale, persuadé que la puissance des éphores, contre-balancée par celle de deux rois, serait beaucoup plus faible. Mais ceux qui avaient fait périr Agis, informés de ce dessein, et craignant qu'Archidamus, revenu d'exil, ne vengeât la mort de son frère, allèrent secrètement au-devant de lui; et, aussitôt après l'avoir introduit dans la ville, ils le mirent à mort, soit à l'insu de Cléomène, comme l'écrit Phylarque, soit de son aveu et à l'instigation de ses amis, auxquels il sacrifia cet infortuné. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'odieux de ce crime retomba principalement sur les amis de Cléomène, qui passèrent pour lui avoir forcé la main[2].

Cléomène, toujours occupé du changement qu'il projetait de faire dans le gouvernement, gagna les éphores à prix d'argent, pour leur faire ordonner une expédition qu'il conduirait lui-même. Il attira aussi plusieurs citoyens dans son parti, par le moyen de sa mère Cratési-

[1] Montagne d'Arcadie.

[2] Polybe dit formellement qu'Archidamus fut mis à mort par l'ordre du roi de Sparte; mais il conte d'une toute autre manière les faits qui avaient précédé cet événement.

clée, qui servit son ambition, et qui lui fournit abondamment tout l'argent qui lui était nécessaire. On prétend même que, malgré son peu d'inclination pour un second mariage, elle épousa, uniquement dans l'intérêt de son fils, le premier citoyen de Sparte en réputation et en crédit[1]. Cléomène entre en campagne, et il s'empare de Leuctres[2], place du territoire de Mégalopolis; mais les Achéens, sous la conduite d'Aratus, étant venus promptement au secours de la ville, il se livra, sous les murs mêmes, un combat dans lequel une partie de l'armée de Cléomène fut battue. Toutefois, Aratus s'étant opposé à ce que les Achéens passassent un ravin profond pour continuer la poursuite des ennemis, Lydiadas le Mégalopolitain se détacha avec la cavalerie qu'il commandait, et, poussant après les Spartiates, il s'engagea dans un terrain plein de vignes, de fossés et de murs de clôture, d'où ses cavaliers, obligés qu'ils étaient de se séparer les uns des autres, ne pouvaient se tirer qu'à grand'peine. A cette vue, Cléomène envoie contre eux les Tarentins et les Crétois; et Lydiadas, en combattant avec une grande valeur, fut tué dans cette attaque. Ce premier succès ranime le courage des Lacédémoniens : ils fondent sur les Achéens avec de grands cris, mettent leur armée dans une déroute complète, et en font un grand carnage. Cléomène accorda une trêve aux vaincus pour enlever les morts; mais il ordonna que le corps de Lydiadas lui fût apporté : il le revêtit d'une robe de pourpre, lui mit une couronne sur la tête, et le fit conduire jusqu'aux portes de Mégalopolis. C'est ce même Lydiadas qui, après avoir déposé volontairement la tyrannie, et rendu la liberté à ses concitoyens, avait fait entrer sa ville dans la ligue achéenne[3].

Cléomène, enflé de cette victoire, ne forma plus que

[1] Ce personnage se nommait Mégistonus.
[2] Polybe donne à cette ville le nom de Laodicie.
[3] Ceci se passait en l'an 227 avant J.-C.

de vastes projets. Persuadé que, s'il pouvait à son gré disposer des affaires et recommencer la guerre contre les Achéens, il triompherait aisément, il représenta à Mégistonus, mari de sa mère, qu'il fallait secouer le joug des éphores, remettre en commun tous les héritages, et, par cette égalité, relever Sparte, et lui rendre son ancienne prééminence sur toute la Grèce. Mégistonus donna les mains à cette proposition; et Cléomène gagna encore deux ou trois de ses amis. Vers ce temps-là, un des éphores eut, en dormant la nuit dans le temple de Pasiphaé[1], un songe fort extraordinaire: il lui sembla que, dans le lieu où les éphores donnaient leurs audiences, il ne restait qu'un seul siége; que les quatre autres avaient été enlevés; et que, comme il s'étonnait de ce changement, il entendait une voix venant du temple, qui lui dit que cela était avantageux à Lacédémone. L'éphore raconta ce songe à Cléomène, lequel d'abord en fut troublé, pensant que ce magistrat soupçonnait son dessein, et qu'il avait imaginé cette fable pour le sonder; mais ensuite, persuadé de la sincérité du récit, il se rassura; et, prenant avec lui tous ceux de ses concitoyens qu'il craignait de trouver opposés à son entreprise, il les mena à une expédition contre les villes d'Hérée[2] et d'Alsée[3], qui étaient sous l'obéissance des Achéens: il s'en empara; puis il alla ravitailler Orchomène, et camper devant Mantinée. Il fatigua tellement les Lacédémoniens, par les longues marches qu'il leur fit faire de côté et d'autre, que ceux-ci le prièrent de les laisser en Arcadie, pour y prendre quelque repos. Cléomène y consentit, et ramena les soldats mercenaires à Lacédémone. En chemin, il communiqua son dessein à ceux d'entre eux dont l'affection lui était le plus connue, et il poursuivit lentement sa

[1] Probablement le temple dont il a été question dans la *Vie d'Agis*.
[2] Ville d'Arcadie.
[3] Autre ville d'Arcadie, aussi nommée Aréa ou Aléa.

route, pour n'arriver qu'à l'heure où les éphores seraient à table.

Quand il fut proche de la ville, il fit prendre les devants à Euryclidas, qui devait se rendre dans la salle où soupaient les éphores, comme pour leur apporter, de la part de Cléomène, quelque nouvelle du camp. Il était suivi de Théricion, de Phœbis, et de deux des jeunes gens qui avaient été élevés avec Cléomène, et à qui les Spartiates donnent le nom de Mothaces[1], ainsi que d'un petit nombre de soldats. Pendant qu'Euryclidas parle aux éphores, les autres entrent précipitamment dans la salle, l'épée nue à la main, et en frappent les magistrats[2]. Agésilas fut le premier qui tomba sous leurs coups. On le crut mort: il profita de cette erreur, ramassa ses forces, et se glissa peu à peu, sans être aperçu, jusqu'à un petit temple consacré à la Peur. Ce temple, ordinairement fermé, se trouva, par hasard, ouvert ce jour-là : Agésilas s'y jeta, et ferma la porte sur lui. Les quatre autres éphores furent tués, et, avec eux, plus de dix des citoyens qui étaient accourus à leur secours. On épargna tous ceux qui se tinrent en repos, et on n'empêcha personne de sortir de la ville: on fit même grâce à Agésilas, qui sortit le lendemain du temple.

Outre ce temple dédié à la Peur, les Lacédémoniens en ont d'autres consacrés à la Mort, au Rire, et à d'autres passions de ce genre. Ils honorent la Peur, non point comme on fait les génies malfaisants pour conjurer leur influence, c'est-à-dire à titre de chose nuisible, mais parce que la peur est, selon eux, le plus puissant lien des sociétés politiques. Aussi, lorsque les éphores entrent en charge, ils font publier, dit Aristote, un ordre aux citoyens de se raser la moustache, et d'être soumis aux lois, afin qu'ils n'aient pas à user contre eux de rigueur.

[1] On ne sait pas ce que signifie ce mot : d'autres lisent *Samothraciens*, nom qui peut sembler assez singulier à Sparte.

[2] Ceci se passait en l'an 225 avant J.-C.

Ils ne parlent sans doute de la moustache que pour accoutumer les jeunes gens à obéir à leurs chefs, même dans les moindres choses. Et les anciens attachaient, ce me semble, l'idée de valeur, non à l'exemption de toute crainte, mais à la crainte du reproche et de l'infamie. En effet, les hommes qui tremblent le plus devant les lois sont les plus intrépides contre les ennemis; et ceux-là redoutent le plus la souffrance, qui craignent le moins le blâme. Il a donc raison celui qui dit :

Là où est la crainte, là aussi est le respect de soi[1];

Et Homère :

Tu m'es un objet de respect, ô mon beau-père, ainsi que de terreur[2];

Et encore :

Silencieux et redoutant leurs chefs[3];

car les personnes que l'on redoute sont d'ordinaire celles qu'on respecte le plus. C'est pourquoi les Lacédémoniens consacrèrent un temple à la Peur, près de la salle où mangeaient en commun les éphores, dont ils avaient voulu élever la magistrature jusqu'à la dignité des rois.

Le lendemain, Cléomène proscrivit quatre-vingts citoyens, et les contraignit de sortir de la ville. Il fit enlever les siéges des éphores, à l'exception d'un seul, où il devait s'asseoir lui-même pour donner ses audiences; puis, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il y rendit compte des motifs de sa conduite. « Lycurgue, dit-il, avait d'abord uni dans le gouvernement les sénateurs avec les rois; et pendant longtemps la ville conserva

[1] On ignore de quel poete est tirée cette citation : on sait seulement que ce proverbe était fort ancien, puisque Platon discute sur ces paroles mêmes, dans l'*Euthyphron*.

[2] *Iliade*, chant III, vers 172.

[3] *Iliade*, chant IV, vers 431

cette constitution, sans avoir besoin d'autre magistrature. Mais, dans la suite, la guerre contre les Messéniens ayant, par sa durée, empêché les rois, occupés à de fréquentes expéditions, de rendre la justice aux citoyens, ils choisirent, pour les remplacer dans cette fonction importante, quelques-uns de leurs amis, à qui ils donnèrent le nom d'éphores. Les éphores ne furent d'abord que les ministres des rois; mais, plus tard, ils attirèrent insensiblement à eux toute l'autorité, et ils finirent par s'attribuer une juridiction indépendante. Une preuve de ce que j'avance, c'est qu'encore aujourd'hui, quand les éphores mandent le roi, le roi peut désobéir à leur ordre une ou deux fois; mais, à la troisième sommation, il est obligé de se rendre auprès d'eux. Une autre preuve de cette vérité, c'est qu'Astéropus, qui le premier fortifia et agrandit la puissance des éphores, ne fut éphore que plusieurs siècles après leur établissement. S'ils avaient usé de leur pouvoir avec modération, il eût mieux valu sans doute les supporter; mais ils ne se sont servi de leur puissance usurpée que pour détruire notre ancienne constitution, pour bannir les rois ou les faire périr sans jugement, et pour menacer de leur vengeance ceux qui désiraient revoir dans Sparte le plus beau et le plus divin des gouvernements. Cette tyrannie n'était donc plus chose supportable. Or, s'il eût été possible d'exterminer, sans effusion de sang, ces pestes depuis longtemps introduites dans Lacédémone, le luxe, les superfluités, les dettes, les usures, et ces fléaux plus anciens encore, les richesses et la pauvreté, je me serais cru le plus heureux des rois d'avoir, comme un habile médecin, guéri sans douleur les maux de la patrie. La nécessité qui m'a forcé de recourir à des remèdes violents trouve sa justification dans l'exemple de Lycurgue lui-même, lequel, n'étant ni roi ni magistrat, mais simple particulier qui voulait agir en roi, se rendit en armes sur la place publique, et causa une telle frayeur à Chari-

laüs, que Charilaüs se réfugia au pied d'un autel[1]. Mais, comme ce roi était naturellement doux, et qu'il aimait sa patrie, il ne tarda pas à partager les sentiments de Lycurgue, et à adopter le changement que Lycurgue proposait dans le gouvernement. La conduite de Lycurgue atteste donc qu'il est extrêmement difficile de changer la constitution d'une ville sans employer la violence et la crainte. J'ai usé de ces moyens le plus modérément qu'il m'a été possible : je me suis contenté de bannir ceux qui s'opposaient au salut de la patrie; et j'ai proposé aux autres de mettre en commun toutes les terres, de décharger les débiteurs du poids des créances, et de faire le discernement et le choix des étrangers, afin que les plus gens de bien, devenus Spartiates, défendent la ville par les armes, et qu'ils empêchent que la Laconie, faute de défenseurs, ne devienne la proie des Étoliens et des Illyriens. »

Cléomène fut le premier à mettre en commun tout ce qu'il possédait; Mégistonus, le mari de sa mère, en fit autant; puis chacun des amis de Cléomène et tous les autres citoyens suivirent cet exemple. Tout le pays fut partagé: Cléomène assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, et il promit de les rappeler dès que la tranquillité serait rétablie. Il compléta le nombre des citoyens par les plus honnêtes gens des pays circonvoisins, dont il forma un corps de quatre mille hoplites, qu'il dressa à se servir, pour le combat, de sarisses[2] à deux mains au lieu de javelines, et à porter le bouclier avec une courroie, et non point avec une poignée. Ensuite il s'appliqua à l'éducation des jeunes gens. Il les fit instruire dans la véritable discipline lacédémonienne; et il fut puissamment secondé dans cette entreprise par le philosophe Sphérus[3], qui se trouvait

[1] Voyez la *Vie de Lycurgue*.
[2] C'était la longue pique macédonienne.
[3] Le philosophe stoïcien dont il a été question plus haut.

alors dans la ville. Bientôt on vit renaître l'ancien ordre des exercices et des repas publics : la plupart des citoyens se plièrent volontairement à cette antique et généreuse discipline; et les autres, en petit nombre, s'y soumirent par nécessité. Mais Cléomène voulut ôter l'odieux du nom de monarchie : il associa à la royauté son frère Euclidas; et ce fut alors la première et la seule fois que les Spartiates virent régner ensemble deux rois de la même maison.

Cléomène, sentant bien qu'Aratus et les Achéens, à raison de l'état de trouble où le changement qu'il venait de faire avait mis la ville, allaient se figurer qu'il n'oserait ni sortir de Lacédémone ni la laisser flottante dans une telle agitation, crut qu'il ne lui serait pas moins honorable qu'utile à ses affaires de montrer aux ennemis l'ardeur et la bonne volonté de son armée. Il entra donc en armes sur le territoire de Mégalopolis, y fit un grand dégât, et en remporta un immense butin. Ayant surpris quelques comédiens qui venaient de Messène, il fit dresser un théâtre sur les terres mêmes des ennemis, et il proposa pour ces acteurs un prix de quarante mines[1]. Il passa une journée entière à voir ce spectacle : non point qu'il y prît grand plaisir; mais il voulut insulter aux Mégalopolitains, et leur faire voir, par ce mépris affecté, combien il se croyait supérieur à eux. Au reste, de toutes les armées des Grecs et des rois, celle des Spartiates était la seule qui n'eût pas à sa suite des mimes, des jongleurs, des danseuses, des joueuses de luth : leur camp était pur de toute espèce de bouffonnerie, de dissolution et d'assemblées de débauche. Les jeunes gens passaient la plus grand partie de leur temps à s'exercer, et les vieillards à les instruire; et, si quelquefois ils étaient de loisir, leurs jeux consistaient en plaisanteries agréables, en quelques traits de fine raillerie propres aux Spartiates,

[1] Environ trois mille six cents francs de notre monnaie.

qu'ils se lançaient réciproquement. Quant à l'utilité de ces sortes de jeux, nous l'avons fait voir dans la *Vie de Lycurgue*.

Cléomène était lui-même leur maître et leur précepteur à tous : sa vie simple et frugale, exempte de toute recherche, et qui n'avait rien qui le distinguât du moindre des citoyens, était comme un exemple public de tempérance. Il s'acquit par là un grand crédit et beaucoup de réputation chez les différents peuples de la Grèce; car ceux des Grecs que leurs affaires appelaient à la cour des autres rois n'admiraient pas tant leurs richesses et leur faste qu'ils n'étaient révoltés de leur fierté, de leur orgueil, et de la dureté avec laquelle ils traitaient ceux qui avaient à leur parler : au contraire, quand ils allaient vers Cléomène, qui n'avait pas moins qu'eux et le titre et la dignité de roi, ils ne voyaient là ni robes de pourpre, ni ameublement somptueux, ni lits magnifiques, ni voitures superbes; ils ne rencontraient point une foule d'officiers et de licteurs; ils ne recevaient point, et souvent à grand'peine, les réponses du prince par des secrétaires[1], mais Cléomène lui-même, vêtu d'une robe fort simple, venait au-devant d'eux, les saluait avec bonté, les écoutait, leur parlait toujours avec douceur et humanité, et aussi longtemps qu'ils le désiraient. Ces manières populaires les charmaient, et elles conciliaient tellement à Cléomène leur affection, qu'ils s'en retournaient d'auprès de lui disant qu'il était le seul véritable descendant d'Hercule.

Sa table ordinaire, qui était très-frugale et véritablement laconienne, n'était que de trois lits : il en faisait ajouter deux quand il recevait des ambassadeurs ou des étrangers; et alors ses domestiques la servaient un peu mieux, non en pâtisseries ni en ragoûts recherchés, mais

[1] Je suis la correction indiquée par Dacier; γραμματέων, au lieu de γραμματείων, correction appuyée par un manuscrit, et par ce qu'on sait des usages des cours d'Orient.

seulement d'une plus grande quantité des viandes, et de meilleur vin. Il reprit un jour un de ses amis, pour n'avoir offert à des étrangers, comme dans les repas publics, que du brouet noir et de la galette. « Quand on traite des étrangers, lui dit-il, ou dans de semblables occasions, il ne faut pas observer rigoureusement la discipline de Sparte. » Lorsqu'on avait desservi, il faisait apporter une table à trois pieds, sur laquelle il y avait un cratère de bronze rempli de vin, deux coupes d'argent tenant chacune deux cotyles[1], et quelques tasses, également d'argent, pour ceux des convives qui voulaient boire; car on n'y forçait personne. Il n'y avait point de musique à sa table, et il n'en était nul besoin : Cléomène égayait les convives, soit par les questions qu'il leur proposait, soit en leur faisant quelque agréable récit. La gravité de ses discours était tempérée par l'agrément ; et son badinage, toujours plein de grâce, n'était jamais souillé par d'indécentes plaisanteries. Il regardait comme injustes et grossiers ces moyens qu'employaient la plupart des rois pour attirer les hommes dans leurs filets, en les amorçant par de riches présents; mais, qu'on gagnât les hommes par la douceur et les grâces de la conversation, rien, à ses yeux, n'était plus beau ni plus digne d'un roi : il pensait avec raison que la plus grande différence qui existe entre un ami et un mercenaire, c'est que l'appât de celui-ci est l'intérêt, tandis que l'attrait de l'autre est l'honnêteté des mœurs et la sagesse des discours.

Les Mantinéens furent les premiers qui invitèrent Cléomène à venir : ils lui ouvrirent la nuit les portes de leur ville, chassèrent la garnison achéenne, et remirent Mantinée entre les mains des Spartiates. Cléomène leur rendit leurs lois et leurs institutions, et partit le jour même pour Tégée. Peu de temps après, il fit le tour par l'Arcadie, et il descendit à Phères d'Achaïe, dans le dessein

[1] Deux cotyles font un peu plus d'un demi-litre.

de livrer bataille aux Achéens, ou de décrier auprès d'eux Aratus, s'il refusait le combat, et s'il abandonnait le pays au pillage. Il est vrai qu'Hyperbatas commandait l'armée des Achéens; mais Aratus avait toute l'autorité. Les Achéens, s'étant mis en campagne avec toutes leurs troupes, allèrent camper à Dymes, près d'Hécatombéon[1]. Cléomène marcha contre eux, et vint se poster entre le camp des Achéens et la ville de Dymes, qui tenait pour les ennemis : cette conduite parut une grande faute; mais il força, par l'audace de sa provocation, les Achéens à combattre, leur tua beaucoup de monde, et fit un grand nombre de prisonniers. De là il marcha sur Langon[2], en chassa la garnison achéenne, et rendit la ville aux Éléens.

Aratus, qui voyait les Achéens découragés par ce revers, refusa de se charger du commandement militaire, qu'il avait coutume d'exercer alternativement de deux années l'une; et, malgré les prières et les sollicitations de ses concitoyens, il abandonna honteusement à un autre le gouvernail de l'État et l'autorité, comme s'il se sentait incapable de résister à la tempête. Les Achéens envoyèrent donc des ambassadeurs à Cléomène : Cléomène parut d'abord leur imposer des conditions modérées; mais ensuite il leur fit proposer de lui céder à lui-même le commandement de la ligue, promettant d'arranger à l'amiable les autres sujets de contestation, et de leur rendre sur-le-champ leurs prisonniers et leurs villes. Les Achéens acceptèrent la paix à ces conditions, et le prièrent de se rendre à Lerne[3], où ils devaient tenir l'assemblée de la ligue. Mais Cléomène, qui s'était échauffé par une marche forcée, ayant imprudemment bu de l'eau froide, fut pris d'une violente hémorrhagie et d'une totale extinction de voix. C'est pourquoi il renvoya aux Achéens

[1] On ne connaît pas bien la position exacte de Dymes et d'Hécatombéon.
[2] Ce nom n'est pas cité dans les anciens géographes.
[3] Entre Argos et Mycènes.

les plus considérables de leurs prisonniers, remit l'assemblée à un autre temps, et s'en retourna à Lacédémone[1].

Ce délai ruina entièrement les affaires de la Grèce, laquelle, sans cela, pouvait encore se relever de l'état de faiblesse où elle était réduite, et s'affranchir de l'avidité et de l'insolence des Macédoniens. En effet Aratus, soit par défiance et par crainte de Cléomène, soit qu'il portât envie à ses succès inespérés, ne put souffrir, lui qui avait pendant trente-trois ans commandé aux Grecs, qu'un jeune homme vînt tout à coup s'élever sur les débris de sa gloire et de sa puissance, et lui ravir une domination qu'il avait tant accrue par ses travaux et si longtemps conservée. Il chercha d'abord à détourner les Achéens de la paix, et il mit tout en œuvre pour en empêcher la conclusion; mais, quand il vit qu'il n'était point écouté, et que les Achéens, effrayés de l'audace de Cléomène, trouvaient juste le dessein des Lacédémoniens, de remettre le Péloponnèse dans son premier état, il eut recours à un moyen qui n'eût été séant à aucun des Grecs, mais qui était honteux à un homme tel que lui, et indigne de tout ce qu'il avait fait jusque-là et dans la paix et dans la guerre : il appela Antigonus[2] en Grèce; et il remplit le Péloponnèse de Macédoniens, lui qui les en avait chassés dans sa jeunesse, et qui avait affranchi de leur joug la citadelle de Corinthe; lui qui s'était rendu suspect à tous leurs rois, et qui était leur ennemi déclaré, surtout d'Antigonus, dont il parle si mal dans ses *Mémoires*, où il déclare qu'il a supporté de pénibles travaux et bravé de grands dangers pour délivrer Athènes de la garnison macédonienne. Et néanmoins il appela dans sa patrie ces mêmes Macédoniens : il les fit entrer en armes dans ses propres foyers, et jusque dans son gynécée[3]; et cela pour

[1] Ceci se passait en l'an 224 avant J.-C.

[2] Celui qu'on surnommait Doson, et qui était roi de Macédoine.

[3] Voyez plus loin la *Vie d'Aratus*.

empêcher qu'un descendant d'Hercule, un roi de Sparte, qui voulait ramener le gouvernement de sa ville, lequel avait perdu pour ainsi dire son harmonie, à cette sage institution, à cette discipline dorique, fondées par Lycurgue, ne prît le titre de général des Sicyoniens et des Tritéens[1]. Il redoutait un roi qui mangeait du pain bis, qui portait un manteau d'étoffe grossière, et, ce qu'il jugeait plus terrible encore et dont il faisait un crime à Cléomène, un roi qui voulait bannir la richesse et remédier à la pauvreté; et, de peur de passer pour obéir à Cléomène, il se soumettait, lui et toute l'Achaïe, au diadème, à la robe de pourpre des Macédoniens, et aux volontés de leurs satrapes. Il célébrait des fêtes en l'honneur d'Antigonus, et il n'avait point honte de chanter lui-même, la tête couronnée de fleurs, des hymnes à la gloire d'un homme dont le corps tombait en pourriture. Au reste, ce que nous en disons ici n'a point pour but d'accuser Aratus, qui, en tant d'occasions, s'est montré si grand, si digne de la Grèce : nous voulons seulement déplorer l'infirmité de la nature humaine, qui, dans les âmes même les plus élevées et les mieux faites pour le bien, ne saurait produire une vertu exempte de tout blâme.

Les Achéens s'étaient de nouveau rassemblés dans Argos, où Cléomène était venu de Tégée; et tout le monde espérait fermement voir la paix se conclure. Mais Aratus, qui était déjà d'accord sur les principaux articles de sa capitulation avec Antigonus, eut peur que Cléomène, ou par persuasion ou par force, n'entraînât le peuple dans son parti, et ne renversât toutes ses machinations : il lui fit proposer d'entrer seul dans Argos, après avoir reçu trois cents otages pour sa sûreté; ou,

[1] Le texte vulgaire dit *Triccéens;* mais Tricca était en Thessalie, au lieu qu'il s'agit ici d'une ville de la ligue achéenne. Or, il y avait une ville de Tritées, entre la Phocide et les Locriens Ozoles, qui faisait partie de la ligue. Cette correction, qui est de Dusoul, semble donc indispensable.

s'il l'aimait mieux, de s'approcher, avec son armée, jusqu'au gymnase appelé Cyllarabium [1], qui est hors de la ville; et que là on traiterait avec lui. Cléomène se récria contre l'injustice de cette proposition. « C'était avant l'assemblée, dit-il, et non point lorsque je suis à vos portes, qu'il fallait témoigner cette défiance et rompre la négociation. » Il écrivit à ce sujet une lettre aux Achéens, qui n'était presque tout entière qu'une longue récrimination contre Aratus. Aratus, de son côté, n'épargna pas les injures à Cléomène, dans ses discours à ses concitoyens.

Cléomène décampa donc en toute diligence, et envoya un héraut, non point à Argos, mais à Égium [2], comme l'écrit Aratus, pour déclarer la guerre aux Achéens, afin de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs. Cette nouvelle excita de grands troubles parmi les Achéens. Plusieurs villes songèrent à se séparer de la ligue : le peuple, parce qu'il espérait le partage des terres et l'abolition des dettes; les riches et les puissants, parce qu'ils supportaient impatiemment la domination d'Aratus, et que quelques-uns étaient indignés de ce qu'Aratus avait appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse. Ces divisions augmentèrent la confiance de Cléomène : il entra en armes dans l'Achaïe, prit d'emblée la ville de Pellène [3], en chassa la garnison des Achéens, et s'empara ensuite de Phénéum [4] et de Pentéléum [5]. Les Achéens, craignant une trahison qui se machinait à Corinthe et à Sicyone, firent partir d'Argos un corps de cavalerie et d'infanterie étrangère, pour aller garder ces places, et ils se rendirent eux-mêmes à Argos, pour y célébrer les jeux Néméens. Cléomène espérait, non sans raison, que,

[1] Plutarque nomme ailleurs ce gymnase Cylarabis et Cyllarabis.

[2] Ville d'Achaïe, près du golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone.

[3] Entre Sicyone et Égium, à trois lieues du golfe.

[4] Ville d'Arcadie.

[5] Ce nom ne se trouve pas dans dans les anciens géographes.

s'il attaquait brusquement et à l'improviste une ville remplie d'un peuple nombreux, et qui n'était occupé que de spectacles, il y jetterait le trouble et l'effroi : il s'approcha donc la nuit des murailles d'Argos avec son armée; et, s'étant saisi du quartier appelé Aspis, qui domine le théâtre, lieu fort d'assiette et d'un accès difficile, il frappa les habitants d'une terreur telle, qu'aucun d'eux ne songea même à se défendre : ils reçurent garnison, donnèrent vingt des leurs pour otages, et promirent d'être dorénavant alliés fidèles des Lacédémoniens, et de marcher sous les ordres de Cléomène[1].

Cet exploit ne servit pas peu à fortifier la réputation de Cléomène et son autorité. Les anciens rois de Lacédémone n'avaient pu venir à bout, malgré tous leurs efforts, d'attacher solidement Argos à leur alliance. Pyrrhus, le plus vaillant des capitaines, avait emporté la ville de force; mais, loin de s'y établir, il y avait péri avec une partie considérable de son armée[2]. Aussi admirait-on l'activité et la prudence de Cléomène; et ceux-là même qui s'étaient d'abord moqués de sa prétention à imiter Solon et Lycurgue par l'abolition des dettes et l'égalité des biens, ne doutèrent plus dès lors que le changement qui s'était opéré dans les Spartiates ne fût vraiment son ouvrage. Les Spartiates étaient auparavant si abâtardis, si peu capables de se défendre eux-mêmes, que les Étoliens, dans une incursion en Laconie, leur avaient enlevé cinquante mille esclaves; à l'occasion de quoi un des vieillards spartiates dit que les ennemis leur avaient rendu un grand service, en déchargeant la Laconie d'un si grand poids. Et peu de temps après, à peine commencent-ils à reprendre les usages de leurs pères, et à se remettre sur les traces de l'ancienne discipline, voilà qu'ils donnent des preuves signalées de leur valeur, et qu'ils se

[1] La prise d'Argos par Cléomène eut lieu en l'an 223 avant

[2] Voyez la *Vie de Pyrrhus*, à la fin.

montrent soumis à leurs chefs, comme si Lycurgue eût été au milieu d'eux et les eût gouvernés encore; voilà qu'ils ont reconquis à Lacédémone sa prééminence sur la Grèce, et recouvré le Péloponnèse.

La prise d'Argos entraîna la soumission de Cléones [1] et de Phliunte [2]. Aratus, qui était alors à Corinthe, où il s'occupait d'instruire le procès de ceux qui favorisaient le parti des Lacédémoniens, fut extrêmement troublé en apprenant la reddition de ces villes; et, comme il vit que Corinthe penchait pour Cléomène, il appela les citoyens au conseil. Mais, pendant que les citoyens s'y rendaient, il se glissa, sans être aperçu, jusqu'à une des portes de la ville; et là, montant sur un cheval qu'on lui avait préparé, il s'enfuit à Sicyone. On dit que, quand la nouvelle de cette fuite se fut répandue parmi les Corinthiens, il y eut entre eux une sorte de combat à qui arriverait le premier à Argos, pour en informer Cléomène; et Aratus écrit lui-même que tous leurs chevaux en crevèrent. Cléomène leur reprocha d'avoir laissé échapper Aratus, quand ils pouvaient aisément l'arrêter. Toutefois Aratus dit que Mégistonus lui fut envoyé par Cléomène, pour le prier de lui livrer l'Acrocorinthe [3], où les Achéens avaient une garnison, moyennant une somme d'argent considérable; et qu'il répondit: « Je ne maîtrise point les affaires, mais ce sont les affaires qui me maîtrisent. » Voilà du moins ce qu'a écrit Aratus.

Cléomène partit d'Argos, et fit entrer dans l'alliance de Sparte les Trézéniens, les Épidauriens et les habitants d'Hermione; puis, s'étant rendu à Corinthe, il assiégea la citadelle, occupée par les Achéens, qui refusèrent de la lui livrer. Il manda les amis et les intendants d'Aratus, leur ordonna de prendre soin de sa maison et de ses biens, et de les lui conserver. En même temps il dépê-

[1] Sur le chemin d'Argos à Corinthe.

[2] Dans la Sicyonie, entre Sicyone et Cléones.

[3] On nommait ainsi la adelle de Corinthe.

cha encore vers lui Tritymallus le Messénien [1], pour lui proposer de consentir à ce que l'Acrocorinthe fût gardée par une garnison moitié achéenne moitié lacédémonienne, offrant en particulier de lui payer une pension double de celle que lui faisait le roi Ptolémée [2]. Mais Aratus n'y voulut point consentir : au contraire, il envoya son fils à Antigonus, avec les autres otages, et il persuada aux Achéens de décréter que l'Acrocorinthe serait remise entre les mains d'Antigonus. Alors Cléomène se jeta sur les terres de Sicyone, y fit un grand dégat, et s'empara de tous les biens d'Aratus, que les Corinthiens lui avaient adjugés à lui-même par un décret. Ensuite, comme Antigonus, à la tête d'une puissante armée, se disposait à franchir le mont Gérania [3], il jugea qu'au lieu de fortifier l'isthme, il était plus expédient de fermer par des tranchées et des murailles les passages des monts Oniens [4], et de fatiguer les Macédoniens par des combats de poste, plutôt que de risquer la bataille contre une phalange aguerrie de longue main. Ce plan de campagne mit Antigonus dans un grand embarras : il n'avait pas fait grande provision de vivres; et forcer les passages n'était pas chose facile, tant que Cléomène les gardait. Il tenta néanmoins une nuit de se glisser furtivement dans l'isthme par le port de Léchéum [5]; mais il fut repoussé, et il perdit quelques-uns de ses soldats. Son échec ne fit qu'augmenter la confiance de Cléomène; et les troupes de Cléomène, enflées de la victoire qu'elles venaient de remporter, se mirent à souper. Antigonus, désespéré de se voir réduit par la nécessité à choisir entre des partis également dangereux, pensait à se re-

[1] Plutarque, dans la *Vie d'Aratus*, le nomme Tripylus.
[2] Il s'agit de Ptolémée Évergète.
[3] Montagne située entre Mégare et Corinthe.
[4] Chaîne de montagnes qui s'étendait depuis les rochers Scironides, sur le chemin de l'Attique, jusqu'au Cithéron, en Béotie.
[5] Un des deux ports de Corinthe.

tirer vers le promontoire d'Héréum [1], et, de là, à conduire son armée, par mer, à Sicyone : cette entreprise demandait beaucoup de temps et de grands préparatifs.

Mais, sur le soir, il arriva auprès de lui des amis d'Aratus, qui venaient d'Argos pour l'appeler, parce que les Argiens s'étaient révoltés contre Cléomène. Celui qui avait excité cette rébellion, Aristotélès, n'avait pas eu grand'peine à soulever le peuple, déjà mécontent de ce que Cléomène n'avait pas effectué l'abolition des dettes, comme il l'avait promis. Aratus prit donc avec lui quinze cents hommes de l'armée d'Antigonus, et s'embarqua pour Épidaure ; mais Aristotélès n'attendit pas son arrivée : à la tête des seuls citoyens d'Argos, il assiégea la garnison lacédémonienne qui occupait la citadelle ; et Timoxène, avec un corps d'Achéens, vint de Sicyone à son secours. Cléomène, informé de cette nouvelle vers la seconde veille de la nuit, manda incontinent Mégistonus, et lui ordonna avec colère d'aller en toute diligence à Argos pour secourir la garnison ; car Mégistonus, plus que tout autre, s'était rendu garant auprès de Cléomène de la fidélité des Argiens ; et c'était lui qui avait empêché Cléomène de chasser hors de la ville ceux qu'il tenait pour suspects. Ayant donc dépêché Mégistonus avec deux mille hommes, il s'appliqua lui-même à observer Antigonus, et à réconforter les Corinthiens, en leur faisant entendre que ce qui se passait à Argos n'était qu'un léger mouvement d'un petit nombre de mécontents. Cependant Mégistonus entra dans Argos, et fut tué en combattant ; et, comme la garnison, qui soutenait avec peine les efforts des assiégeants, envoyait de fréquents messages à Cléomène pour solliciter du secours, il craignit alors que les ennemis, devenus maîtres d'Argos, ne lui fermassent les passages, et qu'ils n'allassent impunément ravager la Laconie, et mettre le siége devant

[1] Il ne s'agit point de la ville d'Héréa, qui est en Arcadie, mais du promontoire de Junon, entre Léchéum et Pèges.

Sparte, qui était sans défenseurs. Il partit donc de Corinthe avec toute son armée; mais il n'eut pas plutôt quitté la ville, qu'elle lui fut enlevée par Antigonus, qui y mit une bonne garnison.

Cléomène, arrivé au pied des murailles d'Argos, rassembla ses troupes, qui s'étaient écartées dans la marche, puis il entreprit d'escalader la ville : il fit rompre les voûtes qui soutenaient l'Aspis; et, ayant pénétré par là dans Argos, il se joignit à ceux de la garnison qui résistaient encore aux Achéens. Il se saisit ensuite, par le moyen des échelles, de quelques autres quartiers, et il fit si bien balayer les rues par ses archers crétois, que les ennemis n'osèrent plus s'y montrer. Mais, quand il aperçut Antigonus descendant des hauteurs voisines avec son infanterie et ses cavaliers qui se jetaient en foule dans la ville, alors, désespérant de pouvoir la conserver, il ramassa toutes ses troupes, descendit le long de la muraille, et fit sa retraite sans éprouver aucun échec [1].

Ainsi, après avoir soumis, dans un espace de temps fort court, presque tout le Péloponnèse, il perdit, en moins de temps encore, toutes ses conquêtes : des alliés qui servaient sous ses ordres, les uns l'abandonnèrent sur-le-champ, et les autres ne tardèrent pas à livrer leurs places à Antigonus.

Cléomène, après sa malencontreuse expédition, ramenait son armée à Lacédémone, lorsque, le soir même de ce jour, il reçut à Tégée des courriers qui lui apportaient une nouvelle dont il ne fut pas moins affligé que de ses disgrâces militaires. Ils lui apprirent la mort de sa femme Agiatis, pour laquelle il avait tant d'estime et d'amour, qu'il ne pouvait s'empêcher, dans le cours même de ses plus grands succès, de faire de fréquents voyages à Sparte. Il fut touché et accablé de cette perte, autant que peut l'être un jeune homme qui se voit enlever une

[1] Le récit de Polybe n'est pas entièrement conforme à celui de Plutarque. Ces événements sont de l'an 222 avant J.-C.

femme belle et sage, et qu'il aime tendrement. Toutefois, il ne déshonora point, en cette occasion, sa grandeur d'âme; et le deuil n'abattit point son courage : il conserva le même ton de voix, le même maintien, le même air de visage qu'il avait auparavant, donna ses ordres à ses officiers, et pourvut à la sûreté des Tégéates. Le lendemain, à la point du jour, il arriva à Lacédémone. Après avoir donné quelque temps à sa douleur dans sa maison avec sa mère et ses enfants, il se remit aussitôt à penser et à pourvoir aux affaires publiques.

Ptolémée, roi d'Égypte, avait promis de le secourir; mais il lui fit demander pour otages sa mère et ses enfants. Cléomène fut longtemps sans oser en parler à sa mère : toutes les fois qu'il entrait chez elle dans ce dessein, la honte lui imposait silence. Elle soupçonna bientôt que son fils avait à lui dire quelque chose qu'il craignait de lui découvrir, et elle s'en informa auprès de ses meilleurs amis. Enfin, Cléomène s'étant enhardi, et lui ayant expliqué la chose, elle se mit à rire aux éclats. «Voilà donc, lui dit-elle, voilà ce grand secret que la honte t'a empêché tant de fois de me déclarer? Que ne me jettes-tu promptement dans un navire, afin de m'envoyer partout où tu croiras que ce corps pourra être utile à Sparte, avant que la vieillesse le vienne consumer dans l'inaction?» Quand tout fut prêt pour le départ, les otages se rendirent par terre à Ténare, escortés de toute l'armée. Cratésiclée, au moment de s'embarquer, fit entrer son fils dans le temple de Neptune. Là, seule avec lui, elle l'embrassa avec tendresse; puis, le voyant fortement ému : « Allons, lui dit-elle, roi des Lacédémoniens, du courage; et qu'au sortir de ce temple personne ne nous voie verser des larmes, ni rien faire d'indigne de Sparte. Cela seul est en notre pouvoir : les événements dépendant de la divinité. » En finissant ces mots, elle reprit un air tranquille, monta sur le vaisseau, tenant son petit-fils par la main, et commanda au pilote de mettre promptement à

la voile. A son arrivée en Égypte, elle apprit que Ptolémée avait envoyé des ambassadeurs à Antigonus. Elle fut aussi informée que Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure la paix, n'osait, à cause d'elle, mettre fin à la guerre. Alors elle lui écrivit de faire tout ce qu'il croirait honorable et utile à Sparte, et de cesser de craindre Ptolémée par la considération d'une vieille femme et d'un enfant. Tels étaient, dit-on, dans l'adversité, les sentiments de Cratésiclée.

Antigonus, après s'être emparé de Tégée, avait livré au pillage Orchomène et Mantinée. Cléomène, qui se voyait resserré dans la Laconie, affranchit tous les Hilotes en état de payer une somme de cinq mines[1], et ramassa de la sorte cinq cents talents[2]; puis, armant à la macédonienne deux mille de ces Hilotes, pour les opposer aux Leucaspides[3] d'Antigonus, il conçut le projet d'une entreprise à laquelle personne ne s'attendait. Mégalopolis n'était alors, par elle-même, ni moins grande ni moins puissante que Lacédémone; elle avait en outre le secours des Achéens et celui d'Antigonus, qui était toujours campé sur les flancs de la ville, et qui paraissait avoir été appelé par les Achéens, à la sollicitation surtout des Mégapolitains. Cléomène se mit en tête d'enlever cette place; car il n'est point de terme qui convienne mieux pour exprimer la rapidité d'un exploit si imprévu. Il commande donc à ses troupes de prendre des vivres pour cinq jours, et il les mène à Sellasie, comme s'il voulait aller ravager l'Argolide; mais de là, descendant tout à coup vers Mégalopolis, il fait souper ses gens près de Rhœtium[4], et tire droit à la ville par le chemin d'Hélicunte[5]. Quand il n'en fut plus qu'à une petite distance,

[1] Environ quatre cent cinquante francs de notre monnaie.
[2] Environ deux millions huit cent mille francs de notre monnaie.
[3] Soldats qui portaient des boucliers blancs.
[4] Un des bourgs du territoire de Mégalopolis.
[5] Autre bourg du territoire de Mégalopolis, aussi nommé Hélissunte.

il détacha Pantéus avec deux compagnies de Lacédémoniens, et il lui enjoignit de se saisir d'un endroit de la muraille qui était entre deux tours, et qu'il savait être le plus mal gardé; et, avec le reste de l'armée, il le suivit au petit pas. Pantéus trouve sans défense, non-seulement l'endroit indiqué, mais encore une grande étendue de la muraille : il en saisit d'abord une partie, et s'y établit; puis il se met à détruire l'autre, et tue tous les gardes qui lui tombent sous la main; de sorte que Cléomène, qui arriva bientôt avec ses troupes, se trouva dans la ville avant que les Mégalopolitains eussent été informés de son approche.

Quand le bruit de cette surprise se fut répandu dans la ville, une partie des habitants, ramassant ce qu'ils avaient de plus précieux, prirent précipitamment la fuite; mais d'autres se rassemblèrent en armes, allèrent charger l'ennemi, et lui opposèrent quelque résistance; et, si leurs efforts furent vains pour le repousser, ils donnèrent du moins à ceux qui fuyaient le temps de se retirer en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville : tous les autres se retirèrent à Messène, avec leurs femmes et leurs enfants. La plupart des auxiliaires et de ceux qui avaient combattu contre Lacédémone prirent aussi la fuite. On ne fit qu'un très-petit nombre de prisonniers, mais parmi lesquels se trouvaient Lysandridas et Théaridas, deux des plus nobles et des plus puissants personnages de Mégalopolis.

On les mena sur-le-champ à Cléomène. D'aussi loin que Lysandridas l'aperçut : « O roi des Lacédémoniens, s'écria-t-il, il ne tient qu'à toi de signaler cette journée par une action plus glorieuse encore et plus royale que celle que tu viens de faire. » Cléomène, se doutant bien de ce qu'il allait demander : « Que veux-tu dire, Lysandridas? répondit-il. Tu me conseilles sans doute de vous rendre Mégalopolis. — Tel est en effet le conseil que je te veux donner, repartit Lysandridas. Je t'engage donc

à ne pas détruire une ville si considérable, mais plutôt à la remplir d'amis et d'alliés fidèles, en rendant aux Mégalopolitains leur patrie, et en devenant le sauveur d'un peuple si nombreux. — Il est difficile, répliqua Cléomène, après un moment de silence, de compter sur cette fidélité; mais, à Sparte, la gloire doit toujours l'emporter sur l'intérêt. » Aussitôt il les renvoie tous deux à Messène, avec un héraut, pour offrir de sa part aux Mégalopolitains de leur rendre la ville, s'ils voulaient renoncer à la ligue achéenne et devenir amis et alliés de Lacédémone. Mais Philopœmen ne voulut point que ses concitoyens acceptassent ces conditions, si douces et si pleines d'humanité qu'elles fussent, à la charge de renoncer à l'alliance des Achéens : il accusa Cléomène de vouloir moins rendre la ville que soumettre les habitants; et il chassa de Messène Lysandridas et Théaridas. C'est ce même Philopœmen qui fut dans la suite le chef de la ligue achéenne, et qui s'acquit tant de gloire parmi les Grecs, comme nous l'avons écrit dans sa *Vie*[1].

Cléomène, qui avait jusque-là épargné la ville, et qui l'avait préservée de tout dommage en veillant avec un soin extrême à ce que personne n'y pût dérober la moindre chose, fut tellement irrité du refus des Mégalopolitains, que, dans le premier mouvement de sa colère, il mit tous les biens au pillage, et qu'il fit transporter à Sparte des statues et des tableaux. Il rasa les quartiers les plus considérables et les mieux fortifiés de Mégalopolis, et il reprit le chemin de son pays, craignant qu'Antigonus et les Achéens ne vinssent l'attaquer; mais ils ne firent aucun mouvement. Ils se trouvaient alors à Égium, où ils tenaient conseil. Aratus, étant monté à la tribune, resta longtemps sans parler, fondant en larmes, et le visage couvert de sa chlamyde. Les assistants, surpris de le voir en cet état, le pressent de s'expliquer. « Méga-

[1] Cette *Vie* est la dix-neuvième de la collection.

lopolis, dit-il, vient d'être ruinée par Cléomène. » Les Achéens, consternés d'un malheur si subit et si terrible, rompirent l'assemblée. Antigonus essaya de venir au secours de la ville; mais il ne put tirer assez promptement ses troupes de leurs quartiers d'hiver : il donna donc contre-ordre, et leur commanda de n'en point sortir; pour lui, il se rendit à Argos, avec un petit nombre de soldats.

Une seconde entreprise de Cléomène, dont l'audace paraissait tenir de l'emportement et de la fureur, fut, au jugement de Polybe, l'effet de la plus sage prévoyance. Sachant, dit Polybe, que les Macédoniens étaient dispersés çà et là dans leurs quartiers d'hiver, et qu'Antigonus hivernait à Argos avec ses amis et un très-petit nombre de soldats étrangers, il se jeta dans l'Argolide : il comptait ou qu'Antigonus, excité par la honte, lui livrerait bataille et serait certainement vaincu, ou que, si Antigonus n'osait se mesurer avec lui, il le décrierait et le perdrait de réputation auprès des Argiens. C'est ce qui arriva en effet. Les Argiens, indignés de voir leur pays ravagé par Cléomène, qui faisait un butin immense, se pressaient en foule à la porte du roi, lui demandant à grands cris qu'il allât combattre, ou qu'il remît le commandement à de plus courageux. Mais Antigonus, en capitaine sage, persuadé qu'il est plus honteux de s'exposer témérairement et de compromettre la sûreté de ses troupes, que de se faire une mauvaise réputation auprès des étrangers, demeura ferme dans sa résolution, et ne sortit point de la ville. Cléomène fit donc avancer son armée jusqu'au pied des murailles d'Argos; et, après avoir impunément pillé et ravagé tout le pays, il se retira.

Quelque temps après, sur l'avis qu'il reçut de nouveau qu'Antigonus s'avançait vers Tégée pour se jeter de là dans la Laconie, Cléomène rassemble ses troupes en toute hâte; et, prenant un autre chemin pour dérober sa

marche aux ennemis, il se montre dès le point du jour sous les murs d'Argos, faisant un grand dégât dans toute la campagne, non point, comme font les autres, en coupant le blé avec des faulx ou de grands couteaux, mais en l'abattant avec de longues perches en forme de hallebardes : en sorte que ses soldats, comme en se jouant dans leur marche, détruisirent et gâtèrent sans peine tous les blés. Arrivés près du Cyllarabis, ils voulurent mettre le feu à ce gymnase; mais Cléomène les en empêcha, en leur disant que ce qu'il avait fait à Mégalopolis était bien plutôt un effet de son emportement qu'un acte digne de louange. Antigonus, après être d'abord revenu à Argos, alla ensuite occuper les hauteurs et les défilés, qu'il garnit de troupes. Cléomène feignit de ne s'en point mettre en souci et de mépriser ses dispositions stratégiques, et lui envoya demander, par des hérauts, les clefs du temple de Junon, voulant, disait-il, avant de s'en retourner, faire un sacrifice à la déesse. Après qu'il se fut moqué de la sorte, et qu'il eut lancé ce brocard à Antigonus, il sacrifia à Junon au bas du temple, qui était fermé; puis il mena son armée à Phliunte. De là, il alla chasser la garnison d'Oligyrtum [1], et descendit du côté d'Orchomène. Ces succès avaient relevé la confiance et le courage de ses concitoyens, et donné aux ennemis eux-mêmes une haute idée du talent de Cléomène comme général d'armée, et de sa capacité pour conduire les plus grandes affaires. Et véritablement, soutenir la guerre, avec les forces d'une seule ville, et contre la puissance des Macédoniens, et contre tous les peuples du Péloponnèse aidés des richesses d'un roi; préserver la Laconie de toute insulte, tout en ravageant soi-même les terres des ennemis, et en leur prenant tant de villes considérables, ce n'était pas le fait, semblait-il, d'une habileté et d'une magnanimité vulgaires.

[1] Petite ville d'Arcadie.

Celui qui le premier a dit que l'argent était le nerf des affaires, l'a dit, à mon avis, par rapport à la guerre principalement. L'orateur Démade, voyant les Athéniens ordonner l'armement d'une flotte, quoiqu'ils n'eussent point l'argent nécessaire, leur dit qu'avant de s'embarquer il fallait pétrir[1]. Avant que la guerre du Péloponnèse[2] fût commencée, les alliés pressaient l'ancien Archidamus de régler la contribution que chacun d'eux aurait à fournir. « La guerre, répondit-il, ne se fait point à prix fixe. » Et de même que, dans les combats d'escrime, les athlètes qui se sont longtemps exercés finissent par terrasser et vaincre ceux qui n'ont en partage que l'adresse et l'agilité, de même Antigonus, à qui les fonds nécessaires pour soutenir la guerre ne manquaient jamais, fatigua et défit enfin Cléomène, lequel ne pouvait qu'à grand'peine donner une modique somme à ses mercenaires, et fournir à l'entretien de ses troupes. Pourtant les circonstances favorisaient Cléomène; et les affaires survenues à Antigonus le rappelaient chez lui. En effet, les barbares, profitant de son absence, couraient et pillaient la Macédoine : les Illyriens surtout y étaient descendus des hautes provinces, avec une puissante armée; et ils y faisaient un tel dégât, que les Macédoniens écrivirent à Antigonus pour le presser de revenir dans ses États.

Si les lettres eussent été remises à Antigonus un peu avant le combat, il aurait laissé là les Achéens, et il serait retourné en toute hâte en Macédoine; mais la Fortune, qui se plaît à faire dépendre d'un seul instant la décision des affaires les plus importantes, montra, en cette occasion, quels sont le poids et l'influence du temps. La bataille de Sellasie[3], où Cléomène perdit à

[1] C'est à peu près notre proverbe : *Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit.*

[2] Au temps de Périclès.

[3] Cette bataille se donna en l'an 221 avant J.-C.

la fois son armée et sa ville, était à peine terminée, qu'on vit arriver les courriers qui rappelaient Antigonus en Macédoine. C'est là ce qui rendit plus déplorable encore l'infortune de Cléomène. S'il eût différé la bataille de deux jours seulement, et qu'il eût su éviter d'en venir aux mains en amusant Antigonus, il n'aurait eu nul besoin de combattre ; et, une fois les Macédoniens éloignés, il aurait fait accepter aux Achéens toutes les conditions qu'il eût voulu ; mais le défaut d'argent ne lui laissait de ressource que dans les armes ; et il fut forcé, suivant Polybe, de risquer la bataille contre trente mille hommes, n'en ayant lui-même que vingt mille. Au reste, Cléomène montra, dans cette situation périlleuse, une capacité admirable ; ses Spartiates firent preuve d'un très-grand courage, et il n'eut pas sujet de se plaindre des étrangers qu'il avait à sa solde : sa défaite n'eut pour cause que la supériorité de l'armure des ennemis, et le poids de la phalange macédonienne.

Toutefois Phylarque dit que la trahison fut la principale cause du désastre de Cléomène. Antigonus avait ordonné aux Illyriens et aux Acarnaniens qui servaient dans son armée d'étendre secrètement leurs bataillons, pour envelopper une des ailes de Cléomène, qui était commandée par son frère Euclidas, pendant qu'il rangerait lui-même le reste de ses troupes en bataille. Cléomène, qui, de la hauteur où il était placé, observait tout avec soin, ne voyant point les armes des Illyriens et des Acarnaniens, soupçonna qu'Antigonus s'en servait pour quelque stratagème. Il fit donc appeler Damotélès, qu'il avait chargé de veiller aux embûches que l'ennemi pouvait dresser, et il lui commanda d'aller tout examiner, et d'observer, en faisant le tour de l'armée, en quel état étaient les derrières. Damotélès, qui était déjà corrompu, dit-on, par l'argent d'Antigonus, répondit à Cléomène qu'il pouvait être tranquille au sujet des derrières de l'armée ; que tout y allait bien, et qu'il ne devait songer

qu'à pousser vigoureusement ceux qu'il avait en tête. Cléomène, d'après cette assurance, marcha contre Antigonus; et, secondé par l'ardeur impétueuse des Spartiates, il repoussa la phalange macédonienne jusqu'à une distance de cinq stades[1], en la pressant avec une extrême vigueur. Mais tout à coup il aperçut à l'autre aile Euclidas enveloppé par les Illyriens et les Acarnaniens. A la vue du danger où était cette aile, il s'écria : « Tu es perdu, ô mon frère, tu es perdu ! mais tu meurs au moins en homme de cœur. Ta mort sera le plus bel exemple à proposer à nos jeunes gens, et le plus digne sujet des chants des femmes de Sparte. » Euclidas et l'aile qu'il commandait furent taillés en pièces, et ceux qui les avaient défaits tournèrent leurs armes contre Cléomène; mais Cléomène, qui voyait ses soldats effrayés et hors d'état de faire la moindre résistance, mit sa personne en sûreté. Le plus grande partie des troupes étrangères périrent dans cette bataille; et sur six mille Lacédémoniens, il n'en échappa que deux cents.

Cléomène, arrivé à Sparte, conseilla à ceux de ses concitoyens qui vinrent à sa rencontre de se soumettre à Antigonus. « Pour moi, ajouta-t-il, si ma vie ou ma mort peuvent être utiles à Sparte, je suis également disposé ou à vivre ou à mourir. » Et, comme il vit que les femmes couraient au-devant de ceux qui s'étaient sauvés avec lui, et qu'elles s'emparaient de leurs armes et leur présentaient du vin, il se retira dans sa maison. Une jeune fille, de condition libre, qu'il avait faite prisonnière à Mégalopolis, et qui vivait avec lui depuis la mort de sa femme, vint à lui selon sa coutume, pour lui rendre les services dont il avait besoin au retour d'un combat; mais il ne voulut ni boire ni s'asseoir, quoique las et altéré : sans quitter ses armes, il s'appuya d'une main contre une colonne, la tête sur le coude; et, après s'être

[1] Environ un kilomètre, ou un quart de lieue.

reposé de la sorte pendant quelques instants, repassant en lui-même les divers partis qu'il pouvait prendre, il sortit brusquement, et il se rendit avec ses amis au port de Gythium[1]. Là, il s'embarqua sur des vaisseaux qu'on lui tenait prêts, et il mit incontinent à la voile.

Antigonus arriva bientôt après, et se rendit maître de Sparte. Il traita les habitants avec humanité; et, loin d'outrager et d'avilir la dignité de la ville, il lui conserva ses lois et son gouvernement. Il fit des sacrifices aux dieux, et il s'en retourna le troisième jour, sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre était allumée en Macédoine, et que les barbares y mettaient tout à feu et à sang. D'ailleurs il était déjà atteint d'une maladie grave, qui dégénéra en une phthisie générale, et une entière dissolution du sang. Mais, néanmoins, il ne se laissa point maîtriser par la violence du mal : il conserva assez de forces pour livrer de nouveaux combats dans son propre royaume, et pour mourir glorieusement, après avoir vaincu et taillé en pièces les barbares. Phylarque écrit, et la chose est assez vraisemblable, que, dans la chaleur du combat, il fit de si grands efforts de voix, que ses poumons en crevèrent. Et l'on disait dans les écoles qu'après la victoire, comme il criait avec force, transporté de joie : « O la belle journée! » il fut pris d'une hémorragie, suivie d'une fièvre lente dont il mourut. Voilà pour ce qui regarde Antigonus.

Cléomène, étant parti de Cythère, relâcha dans l'île d'Égialée[2]. Comme il se disposait à passer à Cyrène[3], Thérycion, un de ses amis, qui, dans les combats, avait fait preuve d'un grand courage, et dont les discours respiraient la fierté, le prenant à part : « O roi, dit-il, nous avons fui l'un et l'autre la mort qui nous eût été la plus honorable, celle que nous offrait le champ de bataille,

[1] A l'embouchure de l'Eurotas, à peu de distance de Sparte.
[2] Entre le Péloponnèse et la Crète.
[3] En Afrique.

bien qu'auparavant nous eussions toujours dit que jamais Antigonus ne triompherait du roi des Spartiates, sinon après sa mort. Mais il nous en reste une autre, qui, après celle-là, est la seconde en gloire et en vertu. Quel but raisonnable peut avoir notre navigation? Pourquoi fuir la mort qui est si près de nous, et l'aller chercher au loin? S'il n'est pas honteux à des descendants d'Hercule d'être soumis aux descendants de Philippe et d'Alexandre, épargnons-nous les dangers d'une longue navigation, et allons nous rendre à Antigonus, qui doit être aussi supérieur à Ptolémée que les Macédoniens le sont aux Égyptiens. Si nous rougissons d'obéir à ceux qui nous ont vaincus par les armes, pourquoi n'aurions-nous pas honte de nous donner pour maître celui qui n'a remporté sur nous aucune victoire? et, pouvant n'être inférieurs qu'à un seul, voudrons-nous paraître inférieurs à deux, à Antigonus que nous fuyons, et à Ptolémée de qui nous serons les vils flatteurs? Dirons-nous que nous allons en Égypte à cause de ta mère qui y est en otage? Ah! ce sera assurément pour elle un beau et digne spectacle, de montrer aux femmes de Ptolémée son fils, de roi qu'il était, devenu fugitif et prisonnier. Pendant que nous sommes encore maîtres de nos épées, et que la Laconie est sous nos yeux, ne vaut-il pas mieux nous délivrer nous-mêmes de cette infortune, et nous justifier par là auprès de ceux qui sont morts à Sellasie pour la défense de Sparte, que d'aller vivre en Égypte dans une lâche inaction, et d'y apprendre quel satrape Antigonus a laissé pour commander à Lacédémone. »

Thérycion ayant ainsi parlé, Cléomène répondit: « Es-tu donc assez lâche pour regarder comme un effort de courage ce qu'il y a de plus facile, ce qui est au pouvoir de tous les hommes, mourir? Tu veux te rendre coupable d'une fuite plus honteuse encore que la première; et tu te crois homme de cœur! On a

vu souvent des guerriers supérieurs à nous céder à leurs ennemis, ou trompés par la Fortune, ou accablés par le nombre; mais celui qui succombe aux travaux et aux fatigues, à la louange ou au blâme, celui-là est vaincu par sa propre mollesse. La mort que l'on choisit doit être, non point la suite d'une action, mais une action même : il y a également honte à vivre et à mourir pour soi. C'est là pourtant ce que tu nous conseilles, en nous excitant à nous délivrer de notre infortune présente, sans nous proposer du reste rien d'honnête ni d'utile. Pour moi je pense, au contraire, que nous ne devons, ni l'un ni l'autre, abandonner l'espérance de servir encore notre patrie. Quand tout espoir nous sera ravi, alors il nous sera facile de mourir à notre gré. »

Thérycion ne répliqua point à ces raisons; mais, à la première occasion qu'il trouva de quitter Cléomène, il s'écarta le long du rivage, et il se perça de son épée.

Cléomène, parti d'Égialée, alla débarquer en Libye, et il se rendit à Alexandrie escorté par les officiers du roi. La première fois que Ptolémée le vit, il lui fit un accueil affable, mais sans aucune distinction. Quand ensuite Cléomène eut fait preuve devant lui d'un exquis bon sens, ne se départant jamais, dans ses entretiens avec Ptolémée, de cette simplicité laconienne qu'assaisonne la grâce et la noblesse, soutenant la dignité de sa naissance, sans jamais rien faire qui pût la déshonorer et sans plier sous les coups de sa mauvaise fortune, alors Ptolémée prit en lui plus de confiance qu'en ceux-là mêmes qui ne lui parlaient que pour le flatter et lui complaire. Il éprouva une honte extrême et un vif repentir d'avoir négligé un tel homme et de l'avoir abandonné à Antigonus, aidant ainsi Antigonus à s'élever à ce haut degré tout à la fois de gloire et de puissance. Il combla donc Cléomène d'honneurs et de caresses : il l'encourageait, il lui promettait de le renvoyer en Grèce

avec des vaisseaux et de l'argent, et de le rétablir dans la royauté. Il lui assigna même une pension annuelle de vingt-quatre talents [1]. Mais Cléomène ne prenait sur cette somme, pour lui et pour ses amis, qu'un entretien simple et modeste; et il employait le reste aux besoins des bannis qui s'étaient réfugiés de Grèce en Égypte.

Le vieux Ptolémée mourut avant d'avoir accompli la promesse qu'il avait faite à Cléomène de le renvoyer en Grèce. Après sa mort, la cour tomba dans la dissolution, dans l'intempérance, et sous la domination des femmes : les intérêts de Cléomène furent donc négligés comme le reste. Le nouveau roi [2] était tellement corrompu par l'amour des femmes et du vin, que, dans ses moments mêmes de sobriété et de raison, il passait son temps à célébrer des fêtes, à courir dans son palais un tambour à la main pour rassembler ses gens, abandonnant les affaires les plus importantes à sa maîtresse Agathoclée, à la mère de cette femme, et à Œnanthès, le ministre de ses plaisirs. Cependant Ptolémée, à son avénement au trône, ne laissa pas de se servir de Cléomène; car, comme il craignait son frère Magas, qui, à cause de sa mère, avait un grand crédit auprès de la soldatesque, il approcha Cléomène de sa personne, et il l'admit aux conseils secrets où il délibérait sur les moyens à employer pour se défaire de Magas. Tous les courtisans lui conseillaient de le faire périr; Cléomène seul fut d'un avis contraire : il osa même dire qu'il faudrait, s'il était possible, donner au roi plusieurs frères, pour la sûreté de sa personne, et pour partager avec lui l'administration des affaires. Sur cela Sosibius, celui des amis de Ptolémée qui avait le plus de crédit, ayant fait observer qu'on ne pouvait nullement compter sur les soldats mercenaires, tant que Magas serait en vie : « Soyez sans in-

[1] Environ cent trente-six mille francs de notre monnaie.

[2] Il se nommait Ptolémée Philopator.

quiétude à cet égard, répliqua Cléomène; car il y a, dans ces troupes étrangères, plus de trois mille Péloponnésiens qui me sont dévoués, et qui, au premier signal que je leur donnerai, viendront en armes recevoir mes ordres. »

Ce discours donna d'abord une haute idée de la puissance de Cléomène et de son attachement pour le roi; mais, dans la suite, la faiblesse de Ptolémée ayant augmenté sa défiance, et, comme il arrive ordinairement à ceux qui manquent de sens, le parti de tout craindre et de tout suspecter lui paraissant le plus sûr, cette même parole rendit Cléomène redoutable aux courtisans, parce qu'elle faisait connaître son crédit sur les soldats étrangers. Plusieurs même disaient, en parlant de lui : « C'est un lion dans un troupeau de brebis. » Et en effet, ses manières le faisaient paraître tel aux officiers du roi, qu'il regardait d'un visage ferme, observant avec soin toutes leurs démarches.

Cléomène avait fini par se lasser de demander des vaisseaux et une armée, lorsqu'il apprit qu'Antigonus était mort, que les Achéens étaient engagés dans une guerre contre les Étoliens, et que l'état des affaires exigeait sa présence et le rappelait en Grèce, tout le Péloponnèse étant en proie au trouble et aux déchirements. Il demandait donc qu'on le laissât partir seul avec ses amis; mais il ne fut écouté de personne : il ne put même obtenir une audience du roi, qui vivait au milieu des femmes, plongé dans les jeux et dans la débauche. Sosibius, le ministre qui gouvernait et dirigeait toutes les affaires, sentait bien que, retenir Cléomène contre son propre gré, ce serait le rendre intraitable et dangereux; mais, en le laissant partir, on aurait, pensait-il, tout à craindre de l'audace et de l'ambition d'un homme qui avait vu étalées sous ses yeux les maladies du royaume d'Égypte. Tous les présents qu'on faisait à Cléomène ne l'adoucissaient pas; et, comme le bœuf Apis, malgré la pâture la plus abondante et la plus re-

cherchée, conserve le désir d'une vie conforme à sa nature, brûlant de courir et de bondir en liberté, et témoignant manifestement son déplaisir d'être toujours tenu sous la main du prêtre qui le garde, de même Cléomène ne pouvait se plaire à la vie molle qu'il menait; mais il consumait son cœur, ainsi qu'Achille,

Languissant à sa place, et regrettant la mêlée et la guerre[1].

Telle était la situation de Cléomène en Égypte, lorsque Nicagoras le Messénien vint à Alexandrie. Cet homme haïssait Cléomène, mais conservait avec lui les dehors de l'amitié. Il lui avait vendu autrefois une maison de campagne fort belle, dont il n'avait pas reçu le montant, soit que le défaut d'argent, de loisir, ou peut-être les embarras de la guerre eussent empêché Cléomène d'acquitter cette dette. Cléomène se promenait sur la grève du port, au moment où Nicagoras débarqua: il alla le saluer avec cordialité, et il lui demanda quelles affaires l'amenaient en Égypte. Nicagoras lui ayant rendu ses témoignages d'affection, répondit qu'il amenait au roi de beaux chevaux de bataille. Sur cela, Cléomène se mit à rire, et lui dit : « Il eût mieux valu que tu eusses amené des chanteuses et des baladins; car voilà ce qui seul intéresse aujourd'hui le roi. » Nicagoras sourit alors à ce propos. Peu de jours après, il rappela à Cléomène la maison de campagne qu'il lui avait vendue, et le pria de lui en compter le prix sur-le-champ, l'assurant qu'il ne l'importunerait pas s'il n'avait fait une perte considérable sur sa cargaison. Cléomène répondit qu'il ne lui restait pas la moindre chose de la pension que le roi lui donnait; et Nicagoras, mécontent de ce refus, alla rapporter à Sosibius la raillerie de Cléomène. Sosibius l'écouta avec plaisir; mais, voulant avoir un sujet plus grave et plus capable d'irriter Ptolémée, il

[1] *Iliade*, chant I, vers 491, 492.

persuada à Nicagoras de laisser, en partant, une lettre pour le roi, par laquelle il lui donnerait avis que Cléomène avait formé le projet d'aller, avec les vaisseaux et les troupes que Ptolémée lui donnerait, s'emparer de Cyrène. Nicagoras écrivit la lettre, et s'embarqua. Quatre jours après, Sosibius remit cette lettre à Ptolémée, comme s'il venait de la recevoir. L'irritation du jeune homme fut telle, qu'il donna sur-le-champ l'ordre d'enfermer Cléomène dans une vaste maison, où sa pension lui serait toujours payée, mais d'où on lui ôterait tout moyen de s'échapper.

Ce traitement affligea vivement Cléomène; mais une aventure qui lui arriva lui fit envisager un avenir plus affligeant encore. Ptolémée, fils de Chrysermus, un des amis du roi, lui avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt. Comme il s'était établi entre eux une grande familiarité et une franchise réciproque, Cléomène le fit prier de venir le visiter. Ptolémée y alla; il parla à Cléomène avec douceur, tâcha de dissiper les soupçons qu'il pouvait avoir, et de justifier la conduite du roi. Quand il sortit, ne prenant pas garde que Cléomène le suivait par derrière jusqu'à la porte, il tança fortement les sentinelles de ce qu'elles gardaient si négligemment une bête féroce qu'on aurait tant de peine à rattraper si elle s'échappait. Cléomène, qui avait entendu ces paroles, se retira en toute hâte, de peur d'être aperçu par Ptolémée, et alla conter à ses amis son aventure. Ils renoncèrent alors à ce qu'ils avaient conservé d'espérance; et ils résolurent, dans le premier transport de la colère, de venger l'injustice et l'outrage que leur faisait Ptolémée, et de mourir en vrais Spartiates, sans attendre qu'on les immolât après les avoir engraissés, comme des victimes destinées au sacrifice. « Rien, disaient-ils, ne serait plus honteux pour Cléomène, qui a refusé tout accommodement avec Antigonus, prince guerrier et plein d'activité, que d'attendre dans l'inaction le loisir d'un

roi bateleur, jusqu'à ce qu'il lui plût de quitter son tambourin et d'interrompre ses danses pour prononcer un arrêt de mort. »

Ils s'arrêtèrent à ce parti; et, le hasard ayant voulu que Ptolémée allât à Canope, ils firent courir le bruit dans Alexandrie que le roi avait résolu de les mettre en liberté; puis, suivant l'usage où sont les rois d'Égypte, quand ils veulent élargir un prisonnier, de lui envoyer la veille un souper et des présents, les amis de Cléomène préparèrent au dehors un grand festin, et le lui envoyèrent, en trompant les gardes, à qui ils firent croire que c'était de la part du roi. Cléomène offrit un sacrifice aux dieux, et distribua aux gardes une bonne partie des viandes qu'on lui avait envoyées. Il se mit ensuite à table, une couronne de fleurs sur la tête, et fit joyeuse chère avec ses amis. Il fut obligé, dit-on, de prévenir l'heure convenue pour l'entreprise, parce qu'un des domestiques, qui connaissait le complot, était allé au dehors voir une femme dont il était amoureux. Craignant donc d'être découvert, et voyant, sur le midi, les gardes plongés dans le sommeil et dans l'ivresse, Cléomène revêt sa cotte d'armes, dont il avait décousu la manche droite, et sort, l'épée nue à la main, avec ses amis, équipés de la même manière, et qui étaient au nombre de treize. Hippotas, l'un d'eux, qui était boiteux, marcha d'abord avec assez de vitesse; mais, plus tard, s'apercevant que ses compagnons ralentissaient le pas pour l'attendre, il les pria de le tuer, et de ne pas manquer l'entreprise pour un homme que sa faiblesse leur rendait inutile.

Par un bonheur inespéré, un homme de la ville passa à cheval, près de la maison : ils s'emparèrent du cheval, firent monter Hippotas, et coururent les rues d'Alexandrie, appelant le peuple à la liberté. Mais toute la force de la multitude se borna à louer et à admirer Cléomène; et personne n'eut le courage de lui porter le moindre secours. Ayant rencontré Ptolémée, fils de Chrysermus,

comme il sortait du palais, trois des amis de Cléomène se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Un autre Ptolémée, qui était préposé à la garde de la ville, étant sorti contre eux monté sur un char, ils vont droit à lui, écartant les domestiques et les gardes qui l'environnent, puis, le précipitant de son char, ils le tuent sur la place. Ils marchent ensuite vers la citadelle, dans le dessein d'enfoncer les portes de la prison, et de prendre avec eux les détenus, qui y étaient en grand nombre. Mais les geôliers les avaient prévenus : les portes étaient si bien fermées, que Cléomène fut obligé d'abandonner l'entreprise. Il erra çà et là par la ville, sans que personne vînt se joindre à lui : tous fuyaient à sa rencontre, saisis de frayeur.

Cléomène perdit alors toute espérance, et dit à ses amis : « Ce n'est pas chose étonnante que des femmes commandent à des hommes qui fuient ainsi la liberté. » Et il les exhorta à mourir d'une manière digne de leurs exploits. Hippotas demanda et obtint qu'un des plus jeunes de la troupe le tuât le premier : les autres se tuèrent eux-mêmes sans effort et sans crainte, hormis Pantéus, celui qui était entré le premier dans Mégalopolis. C'était un jeune homme d'une grande beauté, et plus heureusement né qu'aucun autre pour la discipline des Spartiates : le roi, qui l'aimait tendrement, lui avait recommandé d'attendre qu'il les eût vus tomber morts, lui et tous les autres, et de se tuer le dernier. Quand donc Pantéus les vit tous étendus par terre, il les visita les uns après les autres, et les tâta avec la pointe de son épée, pour s'assurer s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût encore en vie. En piquant Cléomène au talon, comme il eut aperçu quelque contraction sur son visage, il le baisa, et s'assit auprès de lui; puis, après l'avoir vu expirer, il l'embrassa de nouveau, et il se tua sur son corps.

Ainsi périt Cléomène, après avoir été pendant seize

ans roi de Sparte[1], et s'être montré tel que nous l'avons décrit. Lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, Cratésiclée, sa mère, quoique femme d'un grand courage, ne put soutenir sa fermeté contre ce malheur : elle prit entre ses bras les enfants de Cléomène, et elle les arrosa de ses larmes, en déplorant son infortune. L'aîné, s'étant dégagé de ses bras, monta sur le toit, sans que personne s'en aperçût, et se précipita la tête la première. Il fut tout froissé de cette chute; mais il n'en mourut pas : on l'emporta malgré ses cris, et furieux de ce qu'on l'empêchait de mourir. Ptolémée, informé de ces nouvelles, ordonna qu'on pendît le corps de Cléomène, après l'avoir enfermé dans un sac de cuir, et qu'on fît mourir ses enfants, sa mère, et toutes les femmes qui étaient avec elle. De ce nombre était l'épouse de Pantéus, femme d'une rare beauté et d'une taille admirable. Il y avait peu de temps qu'ils étaient mariés ensemble; et ils étaient encore dans les premiers feux de leur tendresse, lorsqu'ils eurent à subir leurs infortunes. Quand son mari partit de Lacédémone, elle avait voulu s'embarquer avec lui; mais ses parents s'y opposèrent : ils employèrent même la violence pour l'enfermer, et ils la gardèrent avec soin. Peu de jours après, étant parvenue à se procurer un cheval et quelque argent, elle s'échappa la nuit, et s'enfuit à toute bride vers le port de Ténare : là, elle monta sur un navire qui faisait voile pour l'Égypte, et elle alla joindre son mari, avec lequel elle supporta doucement et gaiement les peines de l'exil. Quand les soldats menèrent Cratésiclée au supplice, elle lui prêta son appui, l'aida à relever sa robe, et l'encouragea par ses discours, bien que Cratésiclée ne fût nullement effrayée de la mort, et qu'elle ne demandât d'autre grâce, sinon de mourir avant les enfants. Mais, arrivés au lieu de l'exécution,

[1] De l'an 236 avant J.-C. à l'an 221 inclusivement. Il avait ensuite passé deux ans en Égypte.

les bourreaux égorgèrent d'abord les enfants, puis après Cratésiclée, à qui il n'échappa, dans cette affreuse extrémité, d'autre parole que celle-ci : « O mes enfants! où étiez-vous venus? »

La femme de Pantéus, qui était grande et forte, ceignit sa robe, et s'occupa en silence, et sans donner aucun signe de trouble, de couvrir et d'envelopper, avec ce qu'elle avait de linge, le corps de chacune des femmes, à mesure qu'elles étaient mises à mort. Enfin, quand elle eut rendu ce devoir à toutes les autres, elle ajusta elle-même sa robe, la baissa jusqu'à ses pieds, et ne souffrit pas que personne s'approchât d'elle, ni même la regardât, hormis l'exécuteur. Elle mourut en héroïne, et elle n'eut pas besoin, après sa mort, qu'on la couvrît ni qu'on l'enveloppât : tant elle sut conserver, jusque dans la mort même, la pudeur de son âme, et environner son corps de ce voile de décence qui l'avait défendue toute sa vie! Lacédémone, dans cette tragédie, où les femmes, à leurs derniers moments, luttèrent de courage avec les hommes, montra, par une preuve éclatante, qu'il n'est pas donné à la Fortune d'outrager la vertu.

Peu de jours après l'exécution, ceux qui gardaient le corps de Cléomène attaché au gibet virent un serpent énorme entortillé autour de sa tête, et qui lui couvrait le visage de façon que pas un oiseau de proie ne pût en approcher. Ce prodige frappa le roi d'une crainte superstitieuse; et les femmes, effrayées, firent des sacrifices expiatoires, persuadées que l'homme qui avait péri était un favori des dieux, un être supérieur à la nature humaine. Le peuple d'Alexandrie courut en foule sur le lieu, et invoqua Cléomène comme un héros et un enfant des dieux. Mais à la fin, les gens plus instruits firent cesser l'erreur, en leur apprenant que, comme les corps des bœufs, lorsqu'ils sont en putréfaction, engendrent des abeilles, ceux des chevaux des guêpes; et comme il sort des escargots vivants du corps

des ânes aussi réduits en putréfaction, de même le corps de l'homme, quand les liqueurs de la moelle des os s'épaississent et se figent, produit des serpents. Et c'est après en avoir fait l'expérience, que les anciens ont choisi, entre tous les animaux, le serpent pour l'approprier aux héros [1].

[1] Toute l'antiquité, sur la foi d'expériences incomplètes ou de contes populaires, a cru à la faculté qu'avaient les corps en putréfaction d'engendrer des êtres organisés et vivants. On connaît les vers de Virgile sur la manière dont on peut, suivant lui, se procurer des abeilles, en laissant se putréfier des corps de bœufs immolés.

TIBÉRIUS ET CAÏUS GRACCHUS.

Nous venons d'exposer la première histoire : la vie des deux Romains Tibérius et Caïus Gracchus, que nous allons mettre en parallèle avec celle d'Agis et de Cléomène, nous offre à contempler des événements non moins illustres. Tibérius Gracchus, leur père, avait été censeur de Rome ; il avait été honoré de deux consulats et d'autant de triomphes ; mais sa vertu avait jeté sur lui plus d'éclat encore que ses dignités mêmes. C'est à sa vertu qu'il dut d'être choisi pour époux de Cornélie, fille de Scipion, le vainqueur d'Annibal, après la mort du père, encore qu'il n'eût jamais été l'ami de ce Scipion, mais bien un de ses plus ardents contradicteurs. Un jour, dit-on, il trouva deux serpents sur son lit : les devins, après avoir examiné le prodige, défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux ; et, quant au choix de l'un ou de l'autre, ils déclarèrent que, tuer le mâle, ce serait causer la mort de Tibérius, et tuer la femelle, celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait sa femme, et qui pensait qu'étant déjà âgé, et Cornélie encore jeune, c'était à lui de mourir le premier, tua le serpent mâle, et laissa aller la femelle. Il mourut peu de temps après, laissant douze enfants, qu'il avait eus de Cornélie.

La veuve se mit à la tête de la maison, et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants. Elle montra tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse

maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme d'un tel mérite. Le roi Ptolémée offrit à Cornélie de venir partager son diadème, avec le rang et le titre de reine ; mais elle refusa. Durant son veuvage, elle perdit la plupart de ses enfants : il ne lui resta qu'une fille, qui fut mariée à Scipion le jeune, et deux fils, Tibérius et Caïus, dont il s'agit dans cet écrit. Elle éleva ses fils avec tant de soin, que, bien qu'ils fussent, de l'aveu de tout le monde, les Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut avoir encore surpassé la nature. Mais, comme dans les statues et les portraits des Dioscures[1] on aperçoit, malgré la ressemblance de leurs traits, une certaine différence qui fait reconnaître que l'un était plus propre à la lutte et l'autre à la course, de même la grande conformité qu'avaient entre eux ces deux jeunes hommes, pour la force, la tempérance, la libéralité, l'éloquence et la magnanimité, n'empêchait pas qu'il n'éclatât, et dans leurs actions et dans leur conduite politique, des différences marquées, que je crois à propos d'exposer avant d'entrer dans mon récit.

Premièrement, Tibérius avait l'air du visage, le regard et les mouvements doux et posés : Caïus, au contraire, était vif et véhément. Lorsqu'ils parlaient en public, l'un se tenait toujours à la même place, avec un maintien plein de réserve ; et l'autre fut le premier, chez les Romains, qui donna l'exemple de se promener dans la tribune, et de tirer sa robe de dessus ses épaules ; comme on raconte de Cléon l'Athénien qu'il fut le premier orateur qu'on vit ouvrir son manteau et se frapper la cuisse. En second lieu, l'éloquence de Caïus, terrible, passionnée, saisissait violemment les esprits ; celle de Tibérius, plus douce, était plus propre à exciter la compassion. La diction de Tibérius était pure et châtiée ;

[1] Castor et Pollux.

celle de son frère, persuasive et ornée avec une sorte de complaisance. Même différence dans leur manière de vivre et dans leur table. Tibérius menait une vie simple et frugale : Caïus, comparé aux autres Romains, était sobre et tempérant ; mais, comparé à son frère, il était recherché et donnait dans le superflu. Aussi Drusus lui reprocha-t-il d'avoir acheté des tables de Delphes d'argent massif, au prix de douze cent cinquante drachmes[1] la livre pesant.

Leurs mœurs n'étaient pas moins différentes que leur langage. Tibérius était doux et calme, et Caïus rude et emporté : c'était au point que souvent, au milieu de ses discours, il s'abandonnait, contre sa volonté, à des mouvements impétueux de colère ; il haussait la voix, se laissait aller aux invectives, et confondait l'ordre des choses dans sa harangue. Pour remédier à ces écarts, voici le moyen qu'il employait. Licinius, un de ses esclaves, homme qui ne manquait pas d'intelligence, se tenait derrière lui, quand il parlait en public, avec un de ces instruments de musique qui servent à régler la voix ; et, lorsqu'il sentait, à l'éclat des sons, que son maître s'emportait et se livrait à la colère, il lui soufflait un ton plus doux. Caïus modérait aussitôt sa véhémence : il baissait la voix, adoucissait sa déclamation, et revenait à une disposition plus tranquille[2].

Telles étaient les différences qu'on remarquait entre eux. Mais la vaillance contre les ennemis, la justice envers les inférieurs, la diligence dans l'exercice des fonctions publiques, la tempérance dans l'usage des plaisirs, étaient égales chez l'un comme chez l'autre.

Tibérius avait neuf ans de plus que son frère, ce qui mit entre son administration et celle de Caïus un intervalle considérable ; et rien ne contribua davantage à

[1] Plus de onze cents francs de notre monnaie.

[2] J'ai donné, dans mon *Histoire de la Littérature romaine*, presque tout ce qui nous reste des monuments de l'éloquence des Gracques.

faire échouer leurs entreprises : comme ils ne fleurirent pas tous deux ensemble, ils ne purent mettre en commun leurs forces respectives, et former, par cette union, une puissance redoutable et peut-être invincible. Il nous faut donc écrire séparément la *Vie* de chacun des deux frères, en commençant par l'aîné.

TIBÉRIUS GRACCHUS.

(Né en l'an 162 et mort en l'an 132 avant J.-C.)

Tibérius, à peine sorti de l'enfance, se rendit si célèbre et si recommandable, qu'on le jugea digne d'être associé au collége des augures, plus pour sa vertu que pour sa naissance. Un témoignage bien flatteur de son mérite, c'est celui qu'en rendit Appius Claudius, personnage qui avait été consul et censeur, que sa dignité personnelle avait fait nommer prince du sénat, et qui surpassait en grandeur d'âme tous les Romains de son temps. Comme il se trouvait un jour avec Tibérius à un festin des augures, il combla le jeune homme de marques d'amitié, et il lui proposa sa fille en mariage[1]. Tibérius accepta, sans balancer, une offre si flatteuse ; et les conventions se firent sur-le-champ. Appius, en rentrant chez lui, appela sa femme dès le seuil de la porte. « Antistia, cria-t-il, je viens de promettre en mariage notre fille Claudia. — Pourquoi cet empressement, répondit Antistia surprise; et qu'était-il besoin de se hâter, à moins que tu ne lui aies trouvé pour fiancé Tibérius Gracchus ? » Toutefois je n'ignore pas que quelques historiens attribuent ce fait à Tibérius, père des Gracques, et à Scipion l'Africain ; mais la plupart su

[1] Tibérius avait alors vingt ans

vent l'opinion que j'ai adoptée ; et Polybe lui-même écrit que c'est après la mort de Scipion l'Africain que les parents assemblés choisirent, entre tous les autres prétendants, Tibérius pour époux à Cornélie, que son père avait laissée fille.

Tibérius le jeune, servant en Afrique sous le second Scipion, celui qui avait épousé sa sœur, vivait dans la même tente avec son général. Il reconnut bientôt l'excellent naturel de Scipion, et ses qualités admirables, si propres à exciter dans les autres l'amour de la vertu et le désir d'imiter sa conduite. Pour lui, il surpassa bientôt en valeur et en soumission à la discipline tous les jeunes gens de l'armée. Il monta le premier sur la muraille d'une ville ennemie, d'après le rapport de Fannius[1], lequel assure même y être monté avec lui, et avoir partagé la gloire de cet exploit.

La guerre terminée, Tibérius fut nommé questeur ; et le sort lui échut d'aller servir contre les Numantins, sous le consul Mancinus[2], homme qui ne manquait ni de talent ni de courage, mais qui fut le plus malheureux des généraux romains. Il est vrai que les malheurs et les désastres qu'éprouva Mancinus ne servirent qu'à faire éclater davantage, non-seulement la prudence et le courage de Tibérius, mais, ce qui est plus admirable encore, le respect et la déférence qu'il portait à son général, à qui le sentiment de ses infortunes avait presque fait oublier son rang et son autorité. Découragé par la perte de plusieurs batailles, Mancinus se retira à la faveur de la nuit, et abandonna son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, s'emparèrent d'abord du camp ; puis, se mettant à la poursuite des fuyards, ils massacrèrent les derniers : ils enveloppèrent ensuite l'armée entière, et ils la poussèrent dans des lieux diffi-

[1] Gendre de Lélius, et historien distingué.

[2] Ce fut plusieurs années après sa campagne sous Scipion : Tibérius avait alors vingt-six ans.

ciles, d'où il lui était impossible de se dégager. Mancinus, qui désespérait de pouvoir s'ouvrir un passage, envoya un héraut aux ennemis, pour demander quelque composition. Les Numantins firent réponse qu'ils ne se fiaient à personne, sinon à Tibérius, et ils exigèrent qu'on le leur envoyât. L'affection qu'ils avaient conçue pour le jeune homme venait de la réputation dont Tibérius jouissait à l'armée, comme aussi du souvenir qu'ils conservaient de son père, lequel, faisant la guerre en Espagne, et y ayant subjugué plusieurs nations, avait accordé la paix aux Numantins, et avait fait ratifier le traité par le peuple romain, qui l'avait observé religieusement et à la lettre.

Tibérius leur fut donc envoyé : il entra en conférence avec les principaux officiers ; puis, après avoir obtenu certaines conditions et avoir cédé sur d'autres points, il conclut avec eux un traité, qui sauva évidemment vingt mille citoyens romains, outre les esclaves et les hommes qui suivaient l'armée sans être enrôlés. Les Numantins restèrent maîtres de toutes les richesses qui étaient dans le camp romain, et les pillèrent. Parmi le butin se trouvaient les registres de Tibérius, contenant les comptes des recettes et dépenses de sa questure. Comme Tibérius attachait un grand prix à les recouvrer, il quitta l'armée, qui était déjà en marche, et il retourna à Numance, accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Là, il appela les commandants de la place, et il les pria de lui faire rendre ses registres, afin qu'il ne donnât point à ses ennemis un prétexte de le calomnier, quand ils le verraient hors d'état de rendre ses comptes. Les Numantins, ravis de rencontrer une occasion de l'obliger, l'invitèrent à entrer dans leur ville ; et, le voyant s'arrêter pour délibérer s'il le ferait ou non, ils sortirent à sa rencontre, s'approchèrent de lui, et, lui prenant la main, le conjurèrent instamment de ne les plus regarder comme ennemis, mais d'avoir en eux

une entière confiance. Tibérius se rendit à leur prière, soit par le désir de recouvrer ses registres, soit qu'il craignît de les offenser, s'il paraissait se défier d'eux. Dès qu'il fut entré dans la ville, les magistrats firent servir à dîner, et le pressèrent de s'asseoir à leur table et de manger avec eux. Ils lui rendirent ensuite ses registres, et l'invitèrent à prendre dans le butin tout ce qu'il voudrait. Mais Tibérius n'accepta autre chose sinon l'encens dont il se servait pour les sacrifices publics; et il prit congé d'eux après les avoir remerciés et leur avoir donné des marques sensibles d'amitié et de confiance.

A son retour dans Rome, la paix dont il venait d'être l'agent fut l'objet d'une réprobation générale : on la regardait comme déshonorante pour la dignité de Rome. Mais les parents et les amis de ceux qui avaient servi à cette guerre, et qui formaient la plus grand partie du peuple, s'assemblèrent autour de Tibérius, disant hautement que c'était à lui seul qu'on devait la conservation de tant de milliers de citoyens, et rejetant sur le général ce qu'il y avait de honteux dans le traité. Toutefois, ceux qui étaient mécontents de cette paix voulaient qu'on suivît l'exemple des anciens Romains, qui renvoyèrent aux Samnites, non-seulement les généraux qui s'étaient trouvés trop heureux d'échapper aux ennemis par une capitulation honteuse, mais aussi tous ceux qui avaient concouru ou consenti au traité, comme les questeurs et les tribuns des soldats, faisant ainsi retomber sur leur tête le parjure et l'infraction de la paix[1]. Ce fut surtout en cette occasion que le peuple fit paraître sa bienveillance et son affection pour Tibérius : il ordonna que le consul Mancinus serait livré aux Numantins, nu et chargé de fers[2]; et il fit grâce à tous les autres, pour l'amour de

[1] Il s'agit là du fait des Fourches Caudines, en l'an 322 avant J.-C.

[2] C'est Mancinus lui-même qui avait proposé la loi; mais les Numantins lui rendirent la liberté.

Tibérius. Scipion, alors le plus grand des Romains et le plus considéré, fut, en cette occasion, à ce que l'on croit, fort utile à Tibérius; mais Scipion ne laissa pas d'être blâmé, de n'avoir pas empêché la condamnation de Mancinus, et de n'avoir pas fait confirmer le traité conclu avec les Numantins, dont Tibérius, son ami et son parent, était l'auteur.

Il paraît que ces plaintes venaient, pour la plupart, de l'ambition de Tibérius, et du zèle trop ardent de ses amis et de quelques sophistes, qui cherchaient à l'irriter contre Scipion : pourtant leur mésintelligence ne dégénéra point en une inimitié déclarée, et ne produisit rien de fâcheux. Il est même fort probable que Tibérius eût évité les malheurs qu'il éprouva depuis, si Scipion se fût trouvé à Rome lorsqu'il publia ses lois; mais Scipion était déjà devant Numance, occupé à faire la guerre, quand Tibérius entreprit de les faire passer. Voici à quelle occasion ces lois furent portées.

Les Romains avaient coutume de vendre une partie de terres conquises sur leurs ennemis d'Italie, et d'annexer les autres au domaine de la république : ces dernières étaient affermées à ceux des citoyens qui ne possédaient aucun bien-fonds, moyennant une légère redevance au trésor public. Les riches, ayant porté ces rentes à un taux plus élevé, avaient évincé les pauvres de leurs possessions : on fit donc une loi qui défendait à tout citoyen de posséder plus de cinq cents jugères [1] de terres domaniales. Cette loi contint d'abord la cupidité des riches, et vint au secours des pauvres, qui demeurèrent, par ce moyen, sur les terres qui leur étaient affermées, et conservèrent chacun la portion qui lui était échue dès l'origine des partages. Mais, dans la suite, les voisins riches étant parvenus à se faire adjuger ces fermes sous des noms empruntés, puis enfin à les tenir ouvertement en

[1] Plutarque dit *plèthres* : le plèthre était une mesure grecque d'un peu plus de trente mètres de côté. Le jugère romain était environ le double du plèthre

leur propre nom, les pauvres, ainsi dépossédés, ne montrèrent plus d'empressement pour le service militaire, et ne se soucièrent plus d'élever des enfants; de sorte que l'Italie se voyait sur le point d'être dépeuplée d'hommes libres, et remplie d'esclaves barbares, dont les riches se servaient pour cultiver les terres d'où ils avaient chassé les citoyens romains. Caïus Lélius, l'ami particulier de Scipion, essaya de remédier à cet abus; mais, les puissants s'étant opposés à son dessein, Lélius craignit une sédition, et il abandonna l'entreprise. Ce fut cette modération qui lui valut le surnom de Sage ou de Prudent; car le mot *sapiens* signifie, je crois, l'un et l'autre.

Tibérius, nommé tribun du peuple, reprit aussitôt le projet de Lélius[1]. La plupart des historiens disent qu'il le fit à l'instigation de Diophanès le rhéteur et de Blossius le philosophe. Le premier était un banni de Mitylène; et l'autre, né à Cumes en Italie, avait été étroitement lié à Rome avec Antipater de Tarse, qui l'avait honoré de la dédicace de quelques-uns de ses traités philosophiques. Plusieurs écrivains leur donnent pour complice Cornélie, qui reprochait sans cesse à ses fils d'être encore appelée par les Romains la belle-mère de Scipion, et non la mère des Gracques[2]. D'autres prétendent qu'un certain Spurius Postumius, compagnon d'enfance de Tibérius, et son rival en éloquence, fut la cause indirecte de cette entreprise. Tibérius, à son retour de l'armée, voyant que Spurius l'emportait de beaucoup sur lui en réputation et en crédit, et qu'il était l'objet de l'admiration générale, résolut de le surpasser, en exécutant ce hasardeux projet, qui tenait la ville entière dans une grande attente. Toutefois Caïus, son frère, rapporte, dans un écrit qu'il a laissé, que Tibérius, allant de Rome à Numance, traversa l'Étrurie; que là, voyant le pays désert, et qui n'avait pour

1 En l'an 123 avant J.-C.

2 Les paroles que prête Cornélius Népos à la mère des Gracques n'ont rien d'authentique, et sont démenties par ceci et par tout le reste de sa conduite.

laboureurs et pour pâtres que des étrangers et des barbares, il conçut la première pensée de l'entreprise qui fut, pour Tibérius et pour lui, la source de tant de maux. Mais, en réalité, ce fut le peuple lui-même qui enflamma le plus son ambition, et qui hâta sa détermination, en couvrant les portiques, les murailles et les tombeaux, d'affiches par lesquelles on l'excitait à faire rendre aux pauvres les terres du domaine public. Au reste, Tibérius ne rédigea pas seul la loi : il prit conseil des citoyens les plus distingués par leur vertu et leur réputation. C'étaient, entre autres, Crassus le grand pontife, Mucius Scévola, jurisconsulte célèbre et alors consul, et Appius Claudius, beau-père de Tibérius. Cette loi était d'ailleurs la plus douce et la plus modérée qu'on pût faire, contre tant d'injustice et de cupidité. Car ces hommes, qui méritaient d'être punis de leur désobéissance et chassés avec amende des terres dont ils jouissaient en dépit des lois, Tibérius leur ordonnait seulement de s'en dessaisir, après en avoir reçu le prix, et de les céder à ceux des citoyens qui en avaient besoin pour vivre.

Quelque douce que fût cette réforme, le peuple s'en contentait : il consentait volontiers à oublier le passé, pourvu qu'à l'avenir on ne lui fît plus d'injustice. Mais les riches, et ceux qui possédaient de grands biens, révoltés par avarice contre la loi et contre le législateur, cherchèrent, par colère et par opiniâtreté, à empêcher le peuple de la ratifier : ils lui peignaient Tibérius comme un séditieux, qui n'avait d'autre but, en proposant un nouveau partage des terres, que de troubler le gouvernement, et que de mettre la confusion dans les affaires. Mais leurs efforts furent vains. Tibérius soutenait cette cause, la plus belle et la plus juste de toutes, avec une éloquence capable de justifier la plus mauvaise. Il se montrait redoutable et invincible, lorsque, du haut de la tribune, que le peuple environnait en foule, il parlait en faveur des pauvres. « Les bêtes sauvages répandues dans

l'Italie ont, disait-il, des tanières et des repaires pour se retirer; et ceux qui combattent et meurent pour la défense de l'Italie n'ont d'autre bien sinon la lumière et l'air qu'ils respirent. Sans maison, sans établissement fixe, ils errent çà et là avec leurs femmes et leurs enfants. Les généraux leur mentent, quand, dans les batailles, ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs temples; car, entre tant de Romains, en est-il un seul qui ait un autel domestique, un tombeau de ses ancêtres? Ils combattent et meurent, uniquement pour soutenir le luxe et l'opulence d'autrui; et on les appelle maîtres de l'univers, alors qu'ils ne possèdent pas en propre une seule motte de terre! »

Ces paroles, prononcées avec un grand courage et un vrai pathétique, remplissaient le peuple d'un enthousiasme extrême; et aucun des adversaires de Tibérius n'osait contredire. Ils abandonnèrent donc toute discussion, et ils s'adressèrent à Marcus Octavius, l'un des tribuns, jeune homme de mœurs graves, et plein de modération. Octavius était l'ami particulier de Tibérius: aussi refusa-t-il d'abord, par égard pour Tibérius, de mettre opposition à la loi. Mais à la fin, pressé par les plus puissants personnages de Rome, et cédant pour ainsi dire à la force, il s'éleva contre Tibérius, et il s'opposa à la ratification de la loi. Or, parmi les tribuns, c'est toujours l'opposition qui l'emporte; de sorte que, quand un seul refuse son assentiment, l'accord des autres est nul et sans force. Tibérius, irrité de cet obstacle, retira sa loi, si douce pour les riches, et en proposa une autre plus agréable au peuple, mais plus rigoureuse pour ses oppresseurs: il leur ordonnait de quitter sans délai les terres qu'ils occupaient au mépris des anciennes lois. Ce décret fit naître entre Octavius et lui des combats continuels dans la tribune; mais, bien qu'ils y parlassent l'un et l'autre avec non moins de véhémence que d'obstination, jamais, néanmoins, il ne leur échappa

une parole injurieuse, ni un mot dicté par la colère : tant il est vrai qu'un bon naturel et une sage éducation modèrent l'esprit et le retiennent en des bornes honnêtes, non-seulement dans l'ivresse des plaisirs, mais même dans les emportements de la colère!

Tibérius, voyant que sa loi touchait personnellement Octavius, qui possédait beaucoup de terres publiques, offrit, si Octavius voulait mettre fin à son opposition, de lui rendre, de son bien propre, qui n'était pas fort considérable, la valeur des terres qu'il serait obligé de relâcher. Octavius rejeta cette offre; et Tibérius rendit une ordonnance, par laquelle il suspendait l'exercice des fonctions de toute magistrature[1], jusqu'à ce que sa loi eût été soumise aux suffrages du peuple. Il ferma lui-même et scella de son propre sceau les portes du temple de Saturne, afin que les questeurs ne pussent y rien prendre ni rien y porter. Il prononça de fortes amendes contre ceux des préteurs qui désobéiraient à son ordonnance; et tous les magistrats, qui craignaient d'encourir la punition, suspendirent l'exercice de leurs charges. Les possesseurs de terres prirent, à cette occasion, des habits de deuil; et ils parurent sur le Forum dans un état de tristesse et d'abattement extrêmes. Ils dressèrent secrètement des embûches à Tibérius, et ils apostèrent des meurtriers pour l'assassiner; mais Tibérius, en ayant été averti, porta sous sa robe, au vu de tout le monde, un de ces poignards de brigand que les Romains appellent *dolons*[2].

Le jour de l'assemblée, au moment où Tibérius appelait le peuple pour donner les suffrages, les riches enlevèrent les urnes de scrutin; et une grande confusion

[1] Cette suspension se nommait *justitium*.

[2] Ce mot vient de *dolus*, ruse, tromperie. Le dolon était un bâton creux, dans lequel était une lame de poignard. C'est une des armes que Virgile, dans l'*Énéide*, donne aux soldats d'Aventinus :

Pila manu, sævos que gerunt in bella dolones.

s'ensuivit. Les partisans de Tibérius, beaucoup plus nombreux que leurs adversaires, pouvaient l'emporter par la force : déjà même ils se serraient en troupe autour de lui; mais Manlius et Fulvius, personnages consulaires, se jetèrent aux genoux de Tibérius, et, lui serrant les mains, le conjurèrent avec larmes de renoncer à son entreprise. Tibérius, qui sentait de quel affreux malheur la ville était menacée, et qui respectait d'ailleurs Manlius et Fulvius, leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il fît. Ils répondirent qu'ils ne se sentaient pas compétents pour le conseiller dans une affaire de cette importance, et ils le conjurèrent d'en référer au sénat; ce que Tibérius accorda sur-le-champ.

Le sénat s'assembla donc; mais on ne put rien conclure, à cause de l'influence qu'y exerçaient les riches. Alors Tibérius eut recours à un moyen injuste en soi, et contraire aux lois: ce fut de déposer Octavius du tribunat; car il désespérait de pouvoir jamais faire passer sa loi par une autre voie. Toutefois, avant de se porter à cette extrémité, il conjura publiquement Octavius, avec des paroles pleines de bonté, et en lui prenant les mains, de lever son opposition, et d'accorder cette grâce au peuple, qui ne demandait rien que de juste, et qui, en l'obtenant, ne recevrait même qu'une faible récompense des travaux et des dangers auxquels il était sans cesse exposé. Et, comme Octavius eut rejeté ses prières : « Tribuns l'un et l'autre, dit Tibérius, et par conséquent armés d'un égal pouvoir, le différend que nous avons ensemble ne saurait se terminer sans combat. Je n'y vois donc aucun remède, sinon que l'un de nous soit déposé de sa charge. » En même temps il invite Octavius à faire opiner le peuple sur son collègue le premier; ajoutant qu'il était prêt à descendre à l'instant de la tribune, et à redevenir homme privé, si telle était la volonté des citoyens. Mais Octavius n'en voulut rien faire. « Je demanderai donc, dit alors Tibérius, que le

peuple donne sur toi ses suffrages, à moins qu'après avoir eu le temps de la réflexion, tu n'aies changé d'avis. » Et il congédia l'assemblée.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé, Tibérius monte à la tribune, et il tente un dernier effort pour gagner Octavius. Mais, voyant qu'Octavius était inflexible, il rendit une ordonnance qui le déposait de sa charge, et qui appelait le peuple aux suffrages. Or, le nombre des tribus était de trente-cinq : dix-sept avaient déjà donné leurs voix contre Octavius; et il n'en fallait plus qu'une seule pour le réduire à l'état de simple particulier, lorsque Tibérius fit suspendre les suffrages. Puis, s'adressant de nouveau à Octavius, il le conjura, en le tenant étroitement serré dans ses bras à la vue de tout le peuple, de ne pas s'exposer à l'affront d'une déposition publique, et de ne pas le charger lui-même de l'odieux d'une mesure si dure et si sévère. Octavius fut, dit-on, ému et attendri de ses prières : ses yeux se remplirent de larmes, et il garda longtemps le silence; néanmoins, quand il eut porté ses regards sur les riches et les possesseurs de terres, qui étaient là en grand nombre, la honte, et la crainte d'encourir leurs reproches, le retinrent. Il préféra donc s'exposer à tout ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, et dit à Tibérius qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait. Sa déposition fut prononcée par le peuple; et Tibérius commanda à un de ses affranchis, car il se servait de ses affranchis pour licteurs, d'arracher Octavius de la tribune. Cette violence ne fit qu'ajouter à la compassion, quand on vit Octavius ignominieusement entraîné. Le peuple voulait courir sus à Octavius; mais les riches vinrent à son aide, et repoussèrent les efforts de la multitude. Octavius se sauva à grand'peine de la fureur du peuple, et un esclave fidèle, qui s'était toujours tenu devant sa personne pour lui parer les coups, eut les yeux crevés. Mais ce fut contre l'intention de Tibérius; car,

dès qu'il eut été informé du tumulte, il courut en toute hâte, pour en prévenir les suites.

La loi agraire passa donc; et l'on choisit trois commissaires, pour faire la recherche et la distribution des terres: à savoir, Tibérius lui-même, Appius Claudius son beau-père, et son frère Caïus Gracchus. Caïus n'était pas présent à Rome: il servait sous Scipion, au siége de Numance. Tibérius, ayant terminé paisiblement cette affaire et sans trouver d'opposition, fit élire ensuite un tribun à la place d'Octavius; mais, au lieu de présenter au peuple quelque citoyen distingué, il prit un de ses clients, nommé Mucius. Les nobles, indignés de ce choix, et pour qui l'accroissement du crédit de Tibérius était un objet de terreur, faisaient tout leur possible, dans le sénat, pour mortifier Tibérius. Tibérius avait demandé qu'on lui fournît, suivant l'usage, aux dépens du public, une tente pour aller faire le partage des terres: ils la lui refusèrent, quoiqu'elle eût été accordée à d'autres pour des commissions bien moins importantes. Sa dépense fut taxée à neuf oboles [1] par jour, sur la proposition de Publius Nasica [2], lequel se déclara, sans aucun ménagement, l'ennemi de Tibérius. C'est que Nasica possédait une grande partie des terres domaniales, et qu'il se résignait difficilement à être contraint de s'en dessaisir.

Quant au peuple, son irritation contre les riches ne faisait que s'enflammer chaque jour davantage. Un des amis de Tibérius mourut subitement, et il parut sur son corps des taches suspectes. La multitude ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné: la voilà donc qui court à son convoi, qui porte le lit funèbre, et qui se répand autour du bûcher. Le soupçon d'empoisonnement se confirma, lorsqu'on vit le cadavre crever, et rendre une telle quan-

[1] Environ un franc trente-cinq centimes de notre monnaie. En monnaie romaine, un denier et demi, ou six sesterces.

[2] Nommé plus ordinairement Scipion Nasica.

tité d'humeurs corrompues, que la flamme en fut éteinte. On essaya de la rallumer; mais on n'en put venir à bout. Il fallut transporter le bûcher dans un autre endroit; et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint alors à lui faire prendre feu. Tibérius, pour irriter le peuple davantage encore, prit un habit de deuil; et, ayant amené ses enfants sur la place publique, il supplia le peuple de les prendre sous sa protection, eux et leur mère, comme si lui-même il désespérait de son salut.

Vers ce temps-là, Attalus Philopator [1], roi de Pergame, étant mort, Eudémus le Pergaménien apporta à Rome un testament, en vertu duquel Attalus instituait le peuple romain son héritier. Tibérius, qui cherchait toujours à complaire à la multitude, proposa sur-le-champ une loi, qui portait que tout l'argent provenant de la succession d'Attalus serait partagé entre les citoyens auxquels il était échu des terres par le sort, afin qu'ils pussent se pourvoir d'instruments aratoires, et fournir aux premiers frais de la culture. Quant à la destination des villes qui étaient de la domination d'Attalus, Tibérius déclarait le sénat incompétent sur ce point, et se chargeait d'en faire lui-même le rapport à l'assemblée du peuple. Cette loi blessa singulièrement le sénat; et Pompéius, un des sénateurs, s'étant levé: « Moi, dit-il, qui suis voisin de Tibérius, je sais d'une façon certaine qu'Eudémus de Pergame lui a apporté la robe de pourpre et le diadème du roi, comme à un homme qui devait un jour régner dans Rome. » Quintus Métellus lui reprocha qu'il tenait une conduite bien différente de celle de son père: « Lorsque ton père était censeur, dit-il, chaque fois qu'il revenait de souper en ville, tous les citoyens s'empressaient d'éteindre leurs lumières, de peur qu'il ne parût qu'ils prolongeaient leurs repas et leurs amusements plus qu'il ne convenait; tandis que

[1] Ou plutôt Philométor, comme l'écrivent certains éditeurs. C'est Attalus III, fils d'Eumène II et de Stratonice, et dernier roi de Pergame.

toi, tu te fais éclairer la nuit par les hommes les plus méprisables et les plus séditieux. »

Titus Annius, homme que ne recommandaient ni la vertu ni la sagesse, mais qui, dans la dispute, embarrassait tout le monde par ses questions et par ses reparties, proposa un compromis à Tibérius, dans le cas où il pourrait lui prouver qu'il avait imprimé une note d'infamie à son collègue, dont les lois rendaient la personne sacrée et inviolable. A cette provocation, la multitude s'émeut : alors Tibérius s'avance; et, ayant assemblé le peuple, il ordonne qu'on amène Annius, pour lui faire son procès. Annius, qui se sentait fort inférieur à Tibérius en éloquence et en réputation, eut recours à ses subtilités accoutumées. Il pria Tibérius de vouloir bien, avant de commencer son discours, répondre à une simple question. Tibérius lui permit de l'interroger; et il se fit un profond silence. Alors Annius, prenant la parole : « Si tu voulais me déshonorer, lui dit-il, et me couvrir d'infamie, et que j'appelasse un de tes collègues à mon aide; et si ce collègue se levait pour prendre ma défense, irrité de cette démarche, le ferais-tu déposer de sa charge? » Cette question déconcerta tellement Tibérius, que, bien qu'il fût l'homme du monde le plus prompt et le plus hardi à parler, il ne trouva, dit-on, rien à répondre, et qu'il congédia l'assemblée.

Mais, comme il ne pouvait se dissimuler que, de tous les actes de son tribunat, la déposition d'Octavius était celui qui avait le plus offensé, non-seulement les nobles, mais le peuple lui-même, parce que cette mesure semblait avoir ravalé et avili la dignité tribunitienne, qui jusque-là s'était maintenue dans tout son éclat, il prononça devant le peuple un long discours, dont je ne crois point hors de propos d'extraire ici quelques arguments, pour faire connaître la force de son éloquence et son talent pour la persuasion. « Oui, dit-il, le tribun est une personne sacrée et inviolable, parce qu'il a été consacré au

peuple, et parce qu'il veille aux intérêts du peuple. Mais, s'il est infidèle à son devoir, s'il fait tort au peuple, s'il énerve sa puissance, s'il lui ôte le moyen d'exprimer sa volonté par les suffrages, il se prive lui-même des priviléges attachés à sa dignité, parce qu'il ne remplit pas les engagements que cette dignité lui impose. Quoi donc! nous faudrait-il souffrir qu'un tribun abattît le Capitole, qu'il brûlât nos arsenaux? En commettant ces excès, ce serait sans doute un mauvais tribun; mais enfin il serait encore tribun. Mais, quand il veut détruire la puissance même du peuple, il n'est plus même tribun. Quelle inconséquence étrange, qu'un tribun pût à son gré traîner un consul en prison, et que le peuple n'eût pas le droit d'ôter au tribun une autorité dont il abuse au préjudice de celui qui la lui a donnée! Car c'est le peuple qui élit également et le consul et le tribun. La dignité royale, qui comprend en elle toutes les magistratures, est de plus consacrée par des cérémonies augustes, qui lui impriment un caractère divin : cependant Rome chassa Tarquin, qui usait injustement de son autorité; et le crime d'un seul fit abolir cette magistrature antique, à laquelle Rome devait sa fondation même. Et qu'y a-t-il dans Rome qui soit plus saint et vénérable que ces vierges qui entretiennent et gardent le feu immortel? Si pourtant quelqu'une d'elles viole son vœu de virginité, on l'enterre toute vive. La négligence dans le service des dieux leur fait perdre cette inviolabilité qu'elles n'ont que pour servir les dieux. Il n'est donc pas juste qu'un tribun qui offense le peuple conserve une inviolabilité dont il n'est revêtu que dans l'intérêt du peuple, puisqu'il détruit lui-même l'autorité dont il tire la sienne. Si c'est justement que le suffrage du plus grand nombre des tribus lui a conféré le tribunat, comment n'en serait-il pas dépouillé plus justement encore, quand toutes les tribus ont donné leurs suffrages pour la déposition? Est-il rien qui soit aussi sacré et aussi inviolable que les offrandes faites aux

dieux? mais a-t-on jamais empêché le peuple de s'en servir, de les ôter de leur place, et de les transporter ailleurs comme il lui plaît? Le peuple avait donc le droit de faire du tribunat comme des offrandes, et de le transférer d'une personne à une autre. Mais le tribunat n'est ni inviolable ni inamovible; et la preuve, c'est que plus d'une fois ceux qui en étaient investis s'en sont démis eux-mêmes, et ont demandé qu'on les en déchargeât. » Tels furent les principaux arguments que Tibérius allégua pour sa justification.

Ses amis, voyant les intrigues des nobles, et les menaces qu'ils ne cessaient de faire contre lui, crurent qu'il importait à la sûreté de sa personne qu'il demandât un second tribunat. Tibérius recommença donc à flatter la multitude par de nouvelles lois, lesquelles abrégeaient les années du service militaire, accordaient le droit d'appeler au peuple des sentences de tous les tribunaux, adjoignaient aux sénateurs, chargés seuls alors de tous les jugements, un pareil nombre de chevaliers, et affaiblissaient de toutes manières la puissance du sénat : il cherchait, par ces mesures, moins à procurer le bien du peuple, qu'à satisfaire son ressentiment et son opiniâtreté. Quand on recueillit les suffrages sur les nouvelles lois, Tibérius s'aperçut que l'absence d'une partie du peuple donnait la supériorité à ses adversaires. Alors, pour gagner du temps, ses partisans et lui se mirent à injurier les autres tribuns; puis ils congédièrent l'assemblée, et ils la remirent au lendemain. Tibérius se rendit ensuite au Forum, avec une contenance triste et abattue, et supplia le peuple, les larmes aux yeux, de veiller à sa sûreté, parce qu'il craignait, disait-il, que ses ennemis ne vinssent la nuit forcer sa maison et le massacrer. Ses alarmes émurent tellement la multitude, qu'un grand nombre de citoyens allèrent camper la nuit autour de sa maison, et lui servir de gardes.

Le lendemain, à la pointe du jour, le nourrisseur des

poulets sacrés dont les Romains se servent pour la divination apporta les poulets sur la place, et leur jeta la pâture ordinaire; mais ils ne voulurent point sortir de la cage, excepté un seul, encore ne le fit-il qu'après avoir été longtemps secoué par cet homme, et ne voulut-il pas manger: il leva seulement l'aile gauche, étendit la cuisse, et rentra dans la cage. Ce présage en rappela à Tibérius un autre, qu'il avait eu précédemment. Il avait un casque magnifiquement orné et d'une beauté remarquable, dont il se servait dans les combats : deux serpents s'y glissèrent sans être aperçus, y déposèrent leurs œufs, et les y firent éclore. Ce souvenir lui fit redouter davantage encore le présage des poulets : cependant il ne laissa pas de sortir, quand il sut que le peuple était assemblé au Capitole. En sortant, il se heurta si rudement le pied contre le seuil de la porte, que l'ongle du gros orteil se fendit, et que le sang coula à travers la chaussure. Il avait à peine fait quelque pas, qu'il aperçut, à sa gauche, sur le toit d'une maison, des corbeaux qui se battaient; et, quoiqu'il fût accompagné, comme on peut bien penser, d'une foule considérable, une pierre, poussée par un de ces corbeaux, vint justement tomber à ses pieds. Cet accident arrêta les plus hardis de ses partisans. Mais Blossius de Cumes [1], qui se trouvait dans la foule, lui représenta que ce serait une faiblesse honteuse à lui Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain, et magistrat du peuple romain, de refuser, par la crainte d'un corbeau, de se rendre à l'appel de ses concitoyens. « Tes ennemis sans doute, disait-il, ne tourneront pas cette lâcheté en risée; mais ils en tireront un prétexte de te diffamer auprès du peuple, comme un tyran qui insulte à la dignité publique. » En même temps Tibérius reçut plusieurs messages de ses amis qui étaient au Capitole : ils le pressaient de s'y rendre en toute hâte, l'assurant que

[1] Blossius, en sa qualité de philosophe, ne devait voir, dans ce prétendu signe, qu'un accident fortuit.

tout y allait bien pour lui. Au reste, on lui fit l'accueil le plus flatteur : dès qu'il parut, la multitude jeta des acclamations de joie ; et, quand il monta, on lui prodigua les démonstrations d'un zèle extrême, et l'on veilla avec grand soin à ce que personne qui ne fût bien connu n'approchât de lui. Mucius commença derechef à prendre les suffrages ; mais on ne put rien faire de ce qui se pratiquait dans de semblables conjonctures, à cause du tumulte qu'excitaient les derniers venus en cherchant à pénétrer plus avant, poussant et poussés tour à tour, dans cette foule résistante et serrée.

En ce moment, Fulvius Flaccus, un des sénateurs, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée ; mais, comme il lui était impossible de se faire entendre à cause du tumulte, il fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Tibérius ordonne aussitôt au peuple de s'ouvrir, et de livrer passage à Fulvius. Fulvius s'approche à grand'-peine, et annonce que, dans l'assemblée du sénat, les riches, n'ayant pu attirer le consul[1] à leur parti, ont résolu de tuer eux-mêmes Tibérius, et qu'ils ont déjà autour d'eux grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves, armés pour cet effet. Tibérius communique cet avis à ceux qui l'environnaient : ils ceignent aussitôt leurs robes ; et, rompant les piques dont se servent les licteurs pour écarter la foule, ils en prennent les tronçons, pour repousser ceux qui les viendraient assaillir. Les autres, qui, a raison de leur éloignement, n'avaient pu entendre les paroles de Tibérius, surpris de ce qu'ils voyaient, en demandaient la cause. Alors Tibérius porta la main à sa tête, pour leur faire comprendre par ce geste, puisqu'ils ne pouvaient entendre sa voix, le danger qui le menaçait.

Ses ennemis, voyant ce geste, coururent en toute hâte au sénat ; et là ils annoncèrent que Tibérius demandait

[1] Ce consul était Mucius Scévola. Calpurnius Pison, son collègue, était en Sicile.

le diadème, alléguant pour preuve le geste qu'il avait fait de porter la main à sa tête. A cette nouvelle, tout le sénat fut en émoi. Nasica requit le consul d'aller au secours de Rome, et d'exterminer le tyran. Le consul répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'user de violence, et qu'il ne ferait périr aucun citoyen, qu'il n'eût été auparavant jugé dans les formes. « Mais, ajouta-t-il, si le peuple, ou persuadé ou gagné par Tibérius, rend quelque ordonnance contraire aux lois, je ne la ratifierai pas. » Alors Nasica, s'élançant de sa place : « Puisque le premier magistrat, s'écria-t-il, trahit la république, que ceux qui veulent conserver l'autorité des lois me suivent! » En disant ces mots, il se couvre la tête d'un pan de sa toge, et il marche droit au Capitole. Ceux qui le suivent s'entortillent leur toge autour du bras, et repoussent tous ceux qui se trouvent sur leur chemin. Personne ne leur opposa la moindre résistance : frappés de la dignité des personnages, tous se sauvent, et se renversent les uns sur les autres. Les gens qui accompagnaient les sénateurs étaient venus de chez eux armés de massues et de gros bâtons ; et les sénateurs saisissaient les débris et les pieds des bancs que la foule avait brisés dans sa fuite : ils montaient vers Tibérius, frappant sur tous ceux qui lui faisaient un rempart de leurs corps. Plusieurs de ceux-ci furent tués ; les autres prirent la fuite.

Comme Tibérius lui-même s'enfuyait, quelqu'un l'arrêta par la toge : il la laissa entre les mains de celui qui le retenait, et il se mit à fuir en simple tunique ; mais, ayant fait un faux pas, il tomba sur d'autres, qui étaient renversés devant lui. Au moment où il cherchait à se relever, Publius Saturéius, un de ses collègues, lui porta un coup sur la tête, au vu de tout le monde, avec un pied de banc. Lucius Rufus le frappa ensuite, et il s'en vanta depuis comme d'une belle action. Quant aux partisans de Tibérius, plus de trois cents furent assommés à

coups de bâtons et de pierres, mais pas un ne périt par le fer.

Les historiens assurent que cette sédition fut la première à Rome, depuis l'expulsion des rois, qui se fût terminée avec meurtre et effusion du sang des citoyens. Toutes les autres, quoique graves dans leurs motifs et dans leurs effets, s'étaient apaisées par l'abandon que les deux partis faisaient réciproquement de leurs prétentions : les nobles, parce qu'ils craignaient le peuple; le peuple, parce qu'il respectait le sénat. Il semble même qu'en cette occasion, Tibérius aurait cédé sans peine, si l'on avait employé la douceur à son égard : il l'aurait fait plus facilement encore, si l'on ne fût venu l'attaquer à force ouverte et à main armée; car il n'avait pas autour de lui plus de trois mille hommes.

Mais il paraît que cette conspiration contre Tibérius fut moins l'effet des prétextes qu'on allégua, que du ressentiment et de la haine que lui portaient les riches. Ce qui le prouve, ce sont les outrages et les cruautés qu'on exerça sur son corps. On refusa à son frère, malgré ses prières, la permission de l'enlever pour l'ensevelir de nuit: il fut jeté dans le Tibre, avec les autres morts. Les sénateurs ne bornèrent pas là leur vengeance : de ses amis, ils bannirent les uns sans nulle forme de procès, et ils firent mourir tous les autres qui tombèrent entre leurs mains. Au nombre de ces derniers était Diophanès le rhéteur. Un certain Caïus Villius périt enfermé dans un tonneau avec des serpents et des vipères. Blossius de Cumes fut mené devant les consuls; et là, interrogé par eux sur ce qui s'était passé, il avoua franchement avoir exécuté tous les ordres de Tibérius. « Mais, lui dit Nasica, s'il t'eût ordonné de mettre le feu au Capitole? — Jamais Tibérius ne m'eût donné un pareil ordre, » répondit Blossius. Et, comme plusieurs sénateurs s'opiniâtraient à lui faire la même question : « Si Tibérius me l'eût commandé, dit-il, j'aurais cru devoir le faire; car

jamais il ne m'aurait donné cet ordre, si la chose n'eût été utile au peuple. » Blossius échappa à ce danger, et se retira quelque temps après à la cour d'Aristonicus [1]; mais, quand il vit les affaires d'Aristonicus entièrement ruinées, il se tua lui-même.

Le sénat, pour apaiser le mécontentement des citoyens, ne s'opposa plus au partage des terres, et il permit au peuple de nommer un autre commissaire [2] à la place de Tibérius. On en vint aux suffrages; et on élut Publius Crassus, allié des Gracques, car sa fille, Licinia, était mariée à Caïus, frère de Tibérius. Il est vrai que Cornélius Népos écrit que Caïus épousa, non point la fille de Crassus, mais celle de Brutus, celui qui avait triomphé des Lusitaniens; mais le sentiment que nous avons adopté a été suivi par la plupart des auteurs. Quoi qu'il en soit, le peuple, toujours aigri de la mort de Tibérius, semblait n'attendre que le moment de la venger : déjà même il menaçait de traduire en jugement Nasica. Mais le sénat, qui craignait pour la vie de ce personnage, lui donna, sans aucune nécessité publique, une commission en Asie. Car le peuple ne dissimulait nullement sa malveillance : partout où il rencontrait Nasica, il le poursuivait à grands cris, et il le traitait de maudit, de tyran qui avait souillé du sang d'un magistrat sacré et inviolable le temple le plus saint et le plus vénéré qui fût dans la ville. Nasica fut donc obligé de quitter l'Italie, bien qu'en sa qualité de grand pontife, il fût chargé des principaux sacrifices. Il erra quelque temps de côté et d'autre, objet du mépris général [3], et il mourut bientôt après à Pergame.

[1] Aristonicus était un frère bâtard du défunt Attalus, roi de Pergame.

[2] Il y a dans le texte vulgaire Τίτον, *Titus*, ce qui est certainement une faute de copiste. On propose de lire τρίτον, *un troisième*, car il a été dit qu'il y avait trois commissaires; ou même τινα, *un individu quelconque*. Mais un manuscrit donne ἕτερον : c'est la leçon que j'ai suivie.

[3] Je lis ἀδόξως, au lieu de ἄλλως, d'après une leçon mentionnée par Henri Estienne, et confirmée par plusieurs manuscrits.

Aussi bien ne doit-on nullement s'étonner de la haine implacable que les Romains avait vouée à Nasica, puisque Scipion l'Africain lui-même, l'homme que les Romains avaient le plus aimé et aux plus justes titres, se vit sur le point de perdre leur affection, parce qu'en apprenant, devant Numance, la mort de Tibérius, il prononça tout haut ce vers d'Homère[1] :

Puisse périr aussi quiconque en ferait autant!

Plus tard, Caïus et Fulvius lui ayant demandé, dans l'assemblée du peuple, ce qu'il pensait de la mort de Tibérius, il fit une réponse qui donnait à entendre qu'il improuvait les lois de Tibérius. Depuis lors, il fut souvent interrompu par la multitude, quand il parlait en public, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant; et lui-même il se laissa aller jusqu'à dire des injures au peuple. Mais nous avons rapporté ces faits en détail dans la *Vie de Scipion*[3].

CAÏUS GRACCHUS.

(Né en l'an 153 et mort en l'an 121 avant J.-C.)

Caïus Gracchus, dans les premiers temps qui suivirent la mort de son frère, soit qu'il craignît les ennemis de Tibérius, ou qu'il voulût attirer sur eux la haine du peuple, s'abstint de paraître au Forum, et vécut retiré dans sa maison, comme s'il eût pris la résolution de passer le reste de ses jours dans l'état d'abaissement où

[1] *Odyssée*, chant I, vers 47.

[2] Cette *Vie* n'existe plus. On se souvient que le deuxième Africain était le mari de la sœur des Gracques.

il se trouvait réduit : aussi quelques-uns purent-ils s'imaginer qu'il blâmait, qu'il abhorrait même les choses que son frère avait faites. Il était fort jeune alors ; car il avait neuf ans de moins que Tibérius ; et Tibérius, à sa mort, n'avait pas encore trente ans accomplis. Mais, dans la suite, ayant fait connaître peu à peu son caractère, on vit en lui un homme ennemi de l'oisiveté, de la mollesse, de la débauche, de la richesse mal acquise, et qui exerçait ses talents oratoires, comme des ailes pour s'élever au gouvernement ; ce qui fit juger qu'il ne se livrerait pas à une vie oisive et inutile.

Vettius, un de ses amis, ayant été appelé devant les tribunaux, Caïus se chargea de sa défense ; et le peuple fut si ravi de l'entendre, que les transports de cette joie tenaient de l'enthousiasme et de la fureur. Il est vrai qu'en cette occasion, les autres orateurs ne parurent que des enfants auprès de Caïus. Ce début inspira tant de crainte aux riches, qu'ils se concertèrent entre eux sur les moyens à prendre pour l'empêcher de parvenir au tribunat. Sur ces entrefaites, il arriva que Caïus fut élu questeur, et que le sort lui échut d'aller en Sardaigne en cette qualité, avec le consul Orestès[1]. Cette commission fit grand plaisir à ses ennemis, et elle ne déplut nullement à Caïus. Né avec le génie militaire, et non moins exercé au métier des armes qu'à l'éloquence, n'envisageant encore qu'avec horreur l'administration des affaires et la tribune, il fut charmé de ce voyage, qui lui donnait un moyen de résister au désir du peuple et de ses amis, qui l'appelaient au gouvernement. C'est une opinion presque générale que Caïus était plus ardent démagogue que ne l'avait été son frère, et qu'il recherchait plus passionnément que lui la faveur du peuple. Mais cette opinion est fausse : il paraît au contraire que ce fut par nécessité, bien plus que par choix, qu'il se jeta

[1] Lucius Aurelius Orestès. C'était six ans après la mort de Tibérius : Caïus avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans.

dans la carrière politique. L'orateur Cicéron lui-même écrit que, comme Caïus fuyait toute espèce de charge, résolu de passer sa vie en repos loin des affaires, son frère lui apparut en songe, et lui dit : « Caïus, pourquoi donc différer si longtemps? Tu ne saurais éviter ton sort. Une même vie et une même mort nous ont été marquées par les destins, et qui doivent être consacrées l'une et l'autre à l'utilité du peuple. »

Caïus, arrivé en Sardaigne, y donna de grandes preuves de valeur : il se montra supérieur à tous les jeunes gens par son courage contre les ennemis, par sa justice envers les inférieurs, par son affection et sa déférence pour le général ; et il surpassa ceux mêmes qui étaient plus âgés que lui, en tempérance, en simplicité, en amour du travail. Or, l'hiver, cette année-là, étant rude et malsain en Sardaigne, le consul Orestès se vit dans la nécessité de demander aux villes de son gouvernement des habits pour ses soldats ; mais les villes députèrent à Rome en toute hâte, pour solliciter la décharge de cette contribution ; et le sénat, ayant accueilli leur requête, enjoignit au consul de se pourvoir ailleurs de vêtements pour ses troupes. Comme le général ne savait où en prendre, et que les soldats souffraient beaucoup de la rigueurs du froid, Caïus alla lui-même de ville en ville, et fit tant et si bien auprès des habitants, qu'il les détermina à secourir des Romains, et à leur envoyer des hardes. La nouvelle de ce succès, portée à Rome, parut comme l'essai et le prélude de Caïus pour gagner la faveur du peuple, et troubla fort le sénat.

En ce temps-là arrivèrent d'Afrique des ambassadeurs du roi Micipsa, qui venaient annoncer au sénat que le roi, par considération pour Caïus Gracchus [1], avait envoyé un convoi de blé en Sardaigne au général romain.

[1] Caïus était petit-fils du premier Africain ; et les rois de Numidie avaient de tout temps une affection de reconnaissance pour les descendants du bienfaiteur de Massinissa.

Les sénateurs, outrés de dépit, chassèrent les ambassadeurs, et ordonnèrent que les troupes de Sardaigne seraient relevées, mais que le consul Orestès serait continué dans le commandement, ne doutant point que Caïus n'y demeurât aussi pour exercer la questure. Mais Caïus n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, que, n'écoutant que sa colère, il s'embarqua. Il parut à Rome, contre l'attente générale ; ce qui le fit blâmer non-seulement par ses ennemis, mais par le peuple lui-même, qui trouvait fort étrange qu'un questeur eût quitté l'armée avant son général. Cité devant les censeurs, il demanda à se défendre, et il changea si complétement les dispositions des auditeurs, qu'il fut absous, et que personne ne sortit de l'assemblée qui ne fût persuadé qu'on lui avait fait une grande injustice [1]. Il allégua, pour sa défense, qu'obligé par les lois à dix campagnes seulement, il en avait fait douze ; qu'il était resté trois ans [2] questeur auprès de son général, quand la loi lui permettait de se retirer après un an de service. « Je suis le seul de cette armée, ajouta-t-il, qui, étant parti la bourse pleine, l'ai rapportée vide ; là où tous les autres, après avoir vidé leurs amphores, les ont rapportées pleines d'or et d'argent [3]. »

On lui suscita depuis plusieurs autres procès. On l'accusa, par exemple, d'avoir fait soulever les alliés, et d'avoir trempé dans la conspiration découverte à Frégelles [4] ; mais il se justifia si bien de ces charges, qu'il détruisit tout soupçon ; et, quand il eut fait éclater son innocence, il se mit à briguer le tribunat. Les nobles firent une opposition unanime à sa brigue ; mais il accourut de toute l'Italie une multitude de citoyens pour

1 Aulu-Gelle nous a conservé plusieurs passages du discours apologétique de Caïus, et qui sont d'une haute eloquence.

2 Dans Aulu-Gelle, il dit deux ans, ce qui semble plus vraisemblable. Du reste, un manuscrit de Plutarque donne διετείαν, au lieu de τριετείαν.

3 On a le texte latin de ce passage.

4 Ville du Latium qui s'etait révoltée, et qui fut prise et rasée par le consul Opimius.

prendre part à son élection; et l'affluence fut telle, dans Rome, qu'un nombre considérable ne purent trouver à se loger, et que, le Champ-de-Mars n'étant pas assez spacieux pour contenir cette foule immense, plusieurs donnèrent leur voix de dessus les toits des maisons. Tout ce que les nobles, par leurs intrigues, purent arracher au peuple et faire pour rabattre les espérances de Caïus, c'est qu'au lieu d'être déclaré le premier tribun, comme il s'y attendait, il ne fut nommé que le quatrième[1]. Mais Caïus n'eut pas plutôt pris possession de sa charge, qu'il fut réellement le premier; car il effaçait par son éloquence celle de ses collègues, et la mort de son frère fournissait à sa douleur une ample matière de récriminations. C'était à cet événement funeste qu'il ramenait le peuple en toute occasion : il rappelait tout ce qui s'était passé, et il opposait à leur conduite celle de leurs ancêtres. «Vos pères, disait-il, déclarèrent la guerre aux Falisques pour avoir insulté le tribun du peuple Génucius; ils condamnèrent à mort Caïus Véturius, parce qu'un tribun traversant le Forum, il avait refusé seul de se ranger devant lui. Et ces hommes ont, sous vos yeux mêmes, assommé Tibérius à coups de bâton; et son corps a été traîné du Capitole dans les rues de la ville, et jeté dans le Tibre! Ceux de ses amis qu'on avait arrêtés ont été mis à mort sans forme de procès : or, c'est un usage immémorial à Rome, quand un citoyen, accusé d'un crime capital, ne comparaît point, qu'un trompette aille, dès le matin, à la porte de sa maison, le sommer, à son de trompe, de se présenter au tribunal; et les juges ne vont point aux opinions que cette formalité n'ait été remplie. Tant nos ancêtres montraient de prudence et de circonspection, dès que la vie des citoyens était en jeu! »

Caïus, dont la voix forte et puissante se faisait aisé-

[1] Le premier tribunat de Caïus Gracchus est de l'an 123 avant J.-C.

ment entendre de la multitude, ayant ému le peuple par ces discours, proposa deux lois : l'une portait que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer aucune charge; l'autre, que le magistrat qui aurait banni un citoyen sans lui avoir préalablement fait son procès, serait traduit en jugement devant le peuple. La première de ces lois dégradait manifestement Marcus Octavius, que Tibérius avait fait déposer du tribunat; et la seconde frappait directement Popilius, qui, étant préteur, avait banni les amis de Tibérius : aussi, sans attendre l'issue du jugement, Popilius s'exila-t-il de l'Italie. Quant à l'autre loi, Caïus lui-même la révoqua, alléguant pour prétexte sa condescendance aux prières de sa mère Cornélie, qui lui avait demandé la grâce d'Octavius. Le peuple approuva avec joie cette révocation, par égard pour Cornélie, qu'il honorait non moins par rapport à ses enfants qu'à cause de Scipion son père; car, dans la suite, les Romains, lui ayant élevé une statue de bronze, y firent mettre cette inscription : CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES. On cite plusieurs mots remarquables de Caïus à un de ses ennemis, prononcés d'un ton oratoire, au sujet de sa mère, et dans le Forum même; par exemple, ceux-ci : « Oses-tu bien médire de Cornélie, la mère de Tibérius? » Et, comme le calomniateur était décrié pour un vice infâme : « Sur quel fondement, lui dit-il, as-tu l'audace de te comparer à Cornélie? As-tu enfanté comme elle? et pourtant il n'est pas un Romain qui ne sache qu'elle, qui est femme, a été plus longtemps sans mari que toi, qui es homme. » Tel était le sel piquant de ses discours; et l'on pourrait extraire de ses écrits plusieurs traits du même genre.

Parmi les lois que Caïus proposa depuis, pour augmenter la puissance du peuple et pour affaiblir celle du sénat, l'une avait pour objet la distribution des terres domaniales aux citoyens pauvres qu'on enverrait dans

les colonies. La seconde était en faveur des soldats : elle portait qu'ils seraient habillés aux dépens du trésor public, sans que pour cela leur solde fût diminuée, et qu'on n'enrôlerait aucun citoyen qui n'eût dix-sept ans accomplis. La troisième regardait les alliés : elle donnait à tous les peuples d'Italie le droit du suffrage, tel que l'avaient les citoyens romains. La quatrième fixait à un bas prix le blé qu'on distribuerait aux pauvres. Une cinquième enfin, relative aux tribunaux, retranchait une grande partie de l'autorité qu'y avaient les sénateurs, jusqu'alors les seuls juges de tous les procès, ce qui les rendait redoutables au peuple et aux chevaliers. Caïus ajoutait, aux trois cents sénateurs qui occupaient alors les tribunaux, un nombre égal de chevaliers romains; et il attribuait indistinctement à ces six cents juges la connaissance de toutes les causes. En proposant cette loi, il eut soin d'observer toutes les formalités nécessaires; mais, à l'opposé des autres orateurs, qui, jusque-là, lorsqu'ils parlaient au peuple, se tournaient vers le sénat et vers le lieu des comices, Caïus, au contraire, commença à se tourner vers le Forum, ce qu'il continua depuis ; et, par ce léger changement de situation et de direction de vue, il produisit un tel effet, que, d'aristocratique qu'était le gouvernement, il le rendit, en quelque sorte, démocratique; faisant voir par là aux orateurs que c'était au peuple, et non au sénat, qu'ils devaient adresser la parole.

Le peuple ne se contenta point de sanctionner cette dernière loi : il donna en outre à Caïus le droit de choisir, parmi les chevaliers romains, ceux qu'il voudrait admettre au nombre des juges, ce qui l'investit d'une autorité presque monarchique : même le sénat l'admit à ses délibérations, et lui demanda souvent son avis. Il est vrai que Caïus ne conseillait jamais que des choses convenables à la dignité du sénat. Tel fut, par exemple, le décret qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur

Fabius avait envoyé d'Espagne : avis aussi honorable que juste, et qui détermina le sénat à faire vendre ce blé, à en envoyer le montant aux villes de cette province, et à réprimander Fabius de ce qu'il rendait, par ses exactions, la puissance romaine odieuse et insupportable aux peuples qu'il gouvernait. Ce décret acquit à Caïus, dans les provinces, une grande réputation et la bienveillance générale. Il fit aussi des lois pour l'établissement de plusieurs colonies, et pour la construction de grands chemins et de greniers publics. Il se chargea lui-même de diriger ces entreprises; et, loin qu'il succombât à tant et de si grands travaux, il les fit exécuter avec une diligence merveilleuse, tout en donnant à chacun d'eux autant de soin que s'il n'eût eu que celui-là à conduire. Aussi, ceux même qui le haïssaient ou qui le craignaient s'étonnaient-ils de cette activité si efficace, et si féconde en résultats.

Le peuple ne se lassait point d'admirer Caïus, en le voyant entouré d'une foule d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres, leur parlant à tous avec douceur et familiarité, et ne perdant rien de sa dignité dans ces conversations, où il savait si bien s'accommoder au caractère de chacun. Il convainquait donc de la plus insigne calomnie ceux qui allaient disant qu'il était violent, colère et insupportable : tant sa popularité éclatait dans le commerce ordinaire et les actions communes de la vie, bien plus encore que dans les discours qu'il prononçait du haut de la tribune !

L'entreprise que Caïus suivit avec le plus d'ardeur, ce fut la construction des grands chemins, où il réunit à la commodité la beauté et l'élégance. Il les fit tenir en ligne droite à travers les terres, et parer de grandes pierres de taille liées ensemble par des tas de sable qu'il faisait battre comme du ciment. Quand il se rencontrait des fondrières, et des ravins creusés par des torrents, ou des

eaux stagnantes, il les faisait combler, ou couvrir de ponts; en sorte que, les deux côtés du chemin se trouvant à une hauteur égale et parallèle, l'ouvrage entier était parfaitement uni et agréable à la vue. Il fit plus : tous ces chemins furent mesurés par des intervalles égaux, que les Latins appellent milles; et chaque mille, qui fait un peu moins de huit stades [1], était marqué par une colonne de pierre, qui en indiquait le nombre. Il fit placer, aux deux côtés du chemin, et à distance plus rapprochée, d'autres pierres, qui donnaient aux voyageurs la facilité de monter à cheval sans le secours de personne [2].

Comme le peuple le comblait de louanges pour tous ces travaux, et paraissait disposé à lui donner toutes les preuves d'affection qu'il pourrait désirer, un jour Caïus, parlant dans l'assemblée publique, dit qu'il avait à demander une seule grâce, qui, s'il l'obtenait, lui tiendrait lieu de tout, mais dont le refus ne lui arracherait aucune plainte. On crut généralement qu'il allait demander le consulat et le tribunat tout ensemble. Mais, le jour des comices consulaires, comme tout le monde était dans l'attente de ce qui allait se passer, il parut au Champ-de-Mars, menant Fannius par la main; et là, secondé par ses amis, il sollicita pour Fannius le consulat. Cette brigue emporta la pluralité des suffrages. Fannius fut donc élu consul; et Caïus, sans l'avoir ni sollicité ni demandé, mais par le seul effet de la faveur de la multitude, fut nommé tribun du peuple pour la seconde fois [3]. Or, comme il vit que le sénat ne dissimulait plus la haine qu'il lui portait, et que Fannius lui-même se refroidissait à son égard, il rechercha de nouveau, par d'autres lois, la faveur du peuple : il proposa d'envoyer des colo-

[1] Un peu moins de deux kilomètres, ou d'une demi-lieue. Trois milles faisaient à peu près vingt stades ou une lieue, quatre kilomètres.

[2] A cette époque, on ne se servait point d'étriers.

[3] En l'an 122 avant J.-C.

nies à Tarente et à Capoue, et d'accorder le droit de cité romaine à tous les peuples du Latium.

Le sénat, qui craignait que la puissance de Caïus ne finît par devenir complétement invincible, essaya d'un moyen nouveau et sans exemple, pour lui aliéner la faveur du peuple : ce fut de flatter à son tour la multitude, et de chercher à lui complaire dans les choses mêmes les moins raisonnables. Un des collègues de Caïus était Livius Drusus, homme qui ne le cédait à pas un Romain, ni par sa naissance, ni par l'éducation qu'il avait reçue, et qui le disputait, par son éloquence et par ses richesses, aux plus puissants et aux plus en crédit. Les nobles s'adressèrent à lui, et le conjurèrent de s'unir avec eux pour combattre Caïus, non point en cherchant à forcer l'inclination du peuple ou en résistant à ses volontés, mais en employant l'autorité de sa charge à lui complaire, et en lui accordant les choses mêmes qu'il eût été honorable de lui refuser au risque d'encourir sa haine. Livius mit donc au service des passions du sénat la puissance dont il était investi comme tribun, et proposa des lois qui, sans offrir nul motif d'honnêteté ou d'utilité, n'avaient d'autre but que de l'emporter sur Caïus auprès de la multitude, à force de complaisances et de flatteries, comme, dans les comédies, les poëtes rivalisent à qui divertira le mieux le spectateur [1].

Le sénat, en agissant ainsi, montrait d'une manière évidente qu'il était irrité, non point contre les lois de Caïus, mais contre sa personne, et qu'il avait en vue ou de le faire périr, ou de le réduire à un état de faiblesse dont on n'eût rien à craindre. En effet, Caïus ayant proposé l'établissement de deux colonies, où l'on enverrait les plus honnêtes citoyens, les sénateurs l'accusèrent de vouloir corrompre le peuple : au contraire, ils appuyèrent la loi de Livius, qui ordonnait d'en établir douze,

[1] Allusion aux luttes des concours dramatiques, où l'on couronnait le poëte dont la pièce où les pièces emportaient le plus d'applaudissements.

chacune de trois mille citoyens indigents. Le sénat haïssait Caïus, comme corrupteur de la multitude, parce qu'il avait imposé d'une rente annuelle, en faveur du trésor public, les terres distribuées aux citoyens pauvres ; et il sut gré à Livius, lorsque Livius déchargea les terres de cette imposition. Caïus avait donné le droit de cité romaine à tous les peuples du Latium, et cette concession avait déplu au sénat; et, comme Livius eut défendu qu'on frappât de verges tout soldat latin, sa loi fut vivement soutenue par le sénat. Aussi Livius, dans les harangues qu'il faisait avant de proposer ses lois, disait-il toujours qu'elles avaient l'approbation du sénat, lequel n'avait rien tant à cœur que l'intérêt du peuple. Un avantage, mais un seul, en résulta, c'est que le peuple devint plus doux envers le sénat; c'est qu'à cette haine antique qui rendait les nobles suspects à la multitude, Livius fit succéder des sentiments modérés; c'est qu'il éteignit toute sa malveillance, et lui persuada qu'il proposait toutes ces lois, dont le but unique était de complaire au peuple et de le satisfaire, d'après les conseils mêmes du sénat. Mais, ce qui donnait surtout à la multitude une grande confiance dans l'affection et dans la probité de Drusus, c'est qu'il ne proposait jamais rien pour lui-même, ni dont il pût retirer aucun avantage. Drusus nommait toujours d'autres commissaires que lui pour l'établissement des colonies; et jamais il ne voulut se charger lui-même de l'emploi des deniers publics; au lieu que Caïus s'attribuait la plupart de ces commissions, et les plus importantes.

Rubrius, un des tribuns du peuple, proposa par une loi le rétablissement de Carthage, ruinée par Scipion. Cette commission échut par le sort à Caïus; et il s'embarqua, pour conduire en Afrique la nouvelle colonie. Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus ouvertement contre lui, et s'attacha davantage encore à gagner le peuple, surtout en accusant Fulvius, ami particulier

de Caïus, et nommé commissaire avec lui pour le partage des terres. Ce Fulvius était un esprit inquiet, mortellement haï du sénat, et suspect même à ceux du parti contraire, comme un homme qui pratiquait les alliés, et qui excitait secrètement à la révolte les peuples d'Italie. Ces soupçons n'étaient fondés sur aucune preuve certaine, ni même sur aucun indice; mais ils acquéraient de la vraisemblance par la seule conduite de Fulvius, lequel ne prenait jamais de parti raisonnable, et qui se déclarait toujours ennemi de la paix. Ce fut là une des principales causes de la ruine de Caïus : on l'enveloppait dans la haine qu'on portait à Fulvius. Quand Scipion l'Africain eut été trouvé mort dans son lit, sans nulle cause apparente d'une fin si subite, et qu'on eut découvert sur son corps des traces de coups, suite de la violence qu'on avait exercée sur lui, comme nous l'avons écrit dans sa *Vie*, le meurtre fut attribué à Fulvius, qui était l'ennemi déclaré de Scipion, et qui, ce jour-là même, l'avait insulté du haut de la tribune. Caïus lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Un attentat si horrible, commis sur la personne du premier et du plus grand des Romains, ne fut point vengé : on ne fit même aucune recherche pour en découvrir les auteurs. Le peuple s'y opposa, et arrêta toute poursuite, de peur que les informations ne donnassent des preuves contre Caïus; mais cette mort est antérieure à l'époque dont nous parlons [1].

Tandis que Caïus était en Afrique, occupé du rétablissement de Carthage, qu'il avait nommée Junonia, les dieux manifestèrent, dit-on, par plusieurs signes funestes, que cette entreprise n'était point à leur gré. La première enseigne se brisa, cédant à la violence d'un vent impétueux, et à la résistance même que fit pour la retenir l'homme qui la portait. Un ouragan dispersa les

[1] C'était quatre ou cinq ans auparavant.

entrailles des victimes posées sur l'autel, et les transporta hors de l'enceinte qui avait été tracée pour la nouvelle ville. Des loups vinrent arracher les bornes mêmes de l'enceinte, et les emportèrent au loin. Mais ces présages n'arrêtèrent point Caïus. Il ne mit que soixante et dix jours pour régler tout ce qui concernait l'établissement de la colonie; après quoi il revint à Rome, car il avait appris que Fulvius était vivement pressé par Drusus, et que les affaires exigeaient sa présence. En effet, Lucius Opimius, homme attaché au parti oligarchique et puissant dans le sénat, et qui, l'année précédente, avait échoué dans la poursuite du consulat par les menées de Caïus, grâce auxquelles Fannius avait emporté les suffrages; Opimius, dis-je, soutenu cette année par une faction nombreuse, ne pouvait manquer d'être élu consul; et l'on ne doutait pas qu'une fois en charge, il ne renversât Caïus, dont la puissance commençait en quelque sorte à se faner, parce que le peuple, environné de gens qui ne s'étudiaient qu'à lui plaire, et dont le sénat approuvait toutes les propositions, n'avait plus rien à désirer, en fait de lois comme celles de Caïus.

Caïus, à peine de retour à Rome, quitta sa maison du mont Palatin, et alla se loger au-dessus du Forum; ce qui était plus populaire, parce que le quartier n'était habité que par des citoyens pauvres et obscurs. Il proposa ensuite le reste de ses lois, résolu de les faire ratifier par les suffrages du peuple. Mais le sénat, voyant qu'il se rassemblait autour de lui, pour cet effet, une foule considérable, persuada au consul Fannius de renvoyer tous ceux qui n'étaient pas proprement Romains. Cet ordre, non moins étrange qu'inusité, qui défendait à tout allié et ami du peuple romain de se trouver dans la ville pendant un certain nombre de jours, ayant été publié à son de trompe, Caïus fit afficher une protestation contre la défense du consul, dans laquelle il promettait aux alliés protection et secours, s'ils voulaient rester dans

Rome. Toutefois il n'en fit rien ; car, ayant vu un de ses amis et de ses hôtes traîné en prison par les licteurs du consul, il passa outre sans prendre sa défense, soit qu'il craignît de faire connaître, par une tentative inutile, l'affaiblissement de sa puissance, soit qu'il ne voulût point, comme il le disait lui-même, donner à ses ennemis, qui ne demandaient pas autre chose, un prétexte de prendre les armes et d'en venir à des voies de fait.

Cependant il eut un différend avec ses collègues, et voici à quelle occasion. On devait donner au peuple le spectacle d'un combat de gladiateurs dans le Forum, et la plupart des magistrats avaient fait dresser des échafauds tout à l'entour, dans le dessein de les louer. Caïus leur ordonna de les enlever, afin que les citoyens eussent les places libres, et qu'ils pussent voir le spectacle sans payer. Mais, comme personne n'obéissait à l'injonction, il attendit la nuit qui précéda les jeux, et alors, prenant avec lui tous les ouvriers dont il put disposer, il fit abattre les échafauds ; et, le lendemain, il montra au peuple l'emplacement vide, et où l'on pourrait à l'aise voir les jeux. Cette action lui acquit, parmi le peuple, la réputation d'un homme de courage ; mais ses collègues en furent offensés, et le regardèrent comme un esprit audacieux et téméraire. On croit même que c'est là ce qui lui fit manquer un troisième tribunat. Il avait obtenu la pluralité des suffrages ; mais ses collègues, dit-on, en firent un rapport infidèle et faux. Toutefois, le fait ne fut pas avéré dans le temps.

Caïus ne supporta point avec modération l'affront qu'il venait de recevoir : comme ses ennemis riaient de son échec, il leur dit, avec une arrogance déplacée, que c'était de leur part un ris sardonien, faute de sentir quelles ténèbres ses actes politiques avaient répandues autour d'eux. Opimius fut nommé consul ; et, bientôt après, on abrogea plusieurs des lois de Caïus, et l'on fit des recherches sur l'établissement de la colonie de Car-

thage. On voulait irriter Caïus, afin que, par ses emportements, il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. Il montra d'abord assez de patience; mais, à la fin, aiguillonné par ses amis, surtout par Fulvius, il rassembla assez de monde pour faire tête au consul. Sa mère entra, dit-on, dans ce projet séditieux; et elle soudoya secrètement bon nombre d'étrangers, qu'elle envoya à Rome, déguisés en moissonneurs. Ce fait se trouve énoncé d'une manière obscure dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. Cependant d'autres assurent que ce fut contre le gré de Cornélie que Caïus se rengagea dans la lutte.

Le jour qu'Opimius devait casser les lois de Caïus, les deux partis allèrent de grand matin occuper le Capitole. Après que le consul eut fait son sacrifice, un de ses licteurs, Quintus Antyllius, qui portait les entrailles des victimes, dit à Fulvius et à ses partisans : « Faites place aux gens de bien, méchants citoyens que vous êtes ! » Quelques-uns prétendent même qu'en disant ces mots, il tendit vers eux son bras nu, avec un geste malhonnête et insultant. A l'instant même, Antyllius fut tué sur la place, à coups de grands poinçons[1], faits exprès pour cet usage. Ce meurtre jeta le trouble parmi le peuple; mais il affecta les deux partis d'une manière bien différente. Caïus en eut un véritable chagrin, et il reprocha avec aigreur à ceux qui l'environnaient d'avoir donné prise sur eux à leurs ennemis, qui, depuis longtemps, ne cherchaient qu'un prétexte. Opimius, de son côté, saisit avec empressement l'occasion qui se présentait : il en prit plus de confiance, et il excita le peuple à se venger. Mais une pluie qui survint sépara les deux partis.

Le lendemain, à la pointe du jour, le consul assembla le sénat; et, comme on délibérait dans la salle, des gens disposés pour cet effet mirent sur un lit funèbre le corps d'Antyllius, et le portèrent à travers le Forum jusqu'au

[1] Γραφείοις, les poinçons ou styles dont on se servait pour écrire sur les tablettes enduites de cire

sénat, en poussant de grands cris et des gémissements. Opimius n'ignorait nullement ce que c'était; mais il feignit de n'en rien savoir, et il affecta de l'étonnement. Les sénateurs sortirent donc, pour prendre connaissance du fait; et, voyant le lit posé au milieu de la place, plusieurs d'entre eux en parurent vivement affligés, comme d'un malheur qu'on ne pouvait trop déplorer. Mais cette hypocrisie raviva la haine du peuple contre les nobles. « Ils ont tué, disait-on, de leurs propres mains, dans le Capitole, Tibérius Gracchus, et fait jeter son corps dans le Tibre; et Antyllius, un licteur, un homme qui peut-être n'a pas mérité la mort, mais qui du moins n'en a que trop fourni le prétexte par son imprudence, est exposé sur le Forum! Le sénat environne son lit funèbre et l'arrose de larmes; il honore de sa présence le convoi d'un simple mercenaire; et cela pour se ménager une occasion de faire périr le dernier des protecteurs du peuple. »

Le sénat rentra en séance, et fit un décret par lequel il chargeait Opimius d'user de tout son pouvoir pour maintenir la sûreté publique et exterminer les tyrans. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs de prendre les armes, et aux chevaliers de venir le lendemain matin, amenant avec eux chacun deux serviteurs armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassembla autour de lui une foule considérable. Caïus, en s'en retournant du Forum, s'arrêta devant la statue de son père : il la considéra longtemps sans proférer une seule parole; puis il continua son chemin, versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché. Ils se reprochèrent mutuellement leur lâcheté d'abandonner, de trahir un tel homme : ils le suivirent donc, et ils passèrent la nuit devant sa maison, mais d'une tout autre manière que ceux qui veillaient à la garde de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, pousser des cris de joie, et tenir des propos pleins d'une audace extrême. Fulvius lui-même

le premier s'était plongé dans l'ivresse, et il se permettait des discours et des actions indignes de son âge et de son rang. Au contraire, ceux de Caïus gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique : ils songeaient aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et ils se relevaient tour à tour, pour prendre quelque repos.

Le lendemain, au point du jour, ce ne fut qu'à grand'peine qu'on put réveiller Fulvius, tant l'ivresse l'avait plongé dans un sommeil profond. Tous ses gens s'armèrent des dépouilles qui étaient dans sa maison, et qu'il avait conquises sur les Gaulois, vaincus par lui l'année de son consulat; puis ils se mirent en marche avec de grands cris et de grandes menaces, pour aller s'emparer du mont Aventin. Caïus ne voulut point s'armer : il sortit en simple toge, comme il avait coutume d'aller au Forum, et sans autre précaution sinon qu'il portait un petit poignard. Comme il sortait, sa femme l'arrêta sur le seuil de la porte, et se jeta à ses genoux; puis, le prenant d'une main, et tenant de l'autre son fils encore enfant : « Mon cher Caïus, lui dit-elle, ce n'est point pour aller à la tribune aux harangues proposer des décrets comme tribun et comme législateur, que tu me quittes aujourd'hui. Tu ne vas pas non plus à une guerre glorieuse, qui pourrait, il est vrai, me ravir mon époux, mais qui me laisserait du moins un deuil honorable. C'est aux meurtriers de Tibérius que tu vas te livrer; et tu y vas sans armes, disposé à tout souffrir, plutôt que de te porter toi-même à aucun acte de violence. Tu périras; mais ta mort ne sera d'aucune utilité pour ta patrie. Déjà le parti des méchants triomphe; déjà la violence et le fer décident de tout dans les tribunaux. Si ton frère eût été tué devant Numance, nous eussions, par une trêve, obtenu son corps pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Et moi je serai peut-être réduite à aller sur les bords d'un fleuve ou d'une mer leur redemander ton ca-

davre enseveli depuis lontemps sous leurs eaux; car, après le meurtre de Tibérius, quelle confiance peut-on avoir encore ou dans les lois ou dans les dieux? »

Comme Licinia exprimait ainsi ses plaintes, Caïus se dégagea doucement de ses bras, et s'éloigna en silence avec ses amis. Sa femme le voulut retenir par sa toge, et elle tomba sur le seuil de la porte : elle demeura longtemps étendue sans mouvement et sans voix. Ses esclaves vinrent enfin la relever; et, la voyant privée de sentiment, ils la portèrent chez son frère Crassus.

Quand Fulvius eut rassemblé tous ceux de son parti, il envoya au Forum, à la persuasion de Caïus, le plus jeune de ses fils, avec un caducée à la main. Le jeune homme était d'une grande beauté; mais sa contenance modeste, la rougeur qui couvrait son front, et les pleurs qui baignaient son visage, le rendaient plus intéressant encore. Il fit au sénat et au consul des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs les écoutaient assez volontiers; mais Opimius, prenant la parole : « Ce n'est point, dit-il, par des hérauts que des citoyens coupables doivent traiter avec le sénat. Il faut qu'ils descendent de leur montagne, et qu'ils viennent en personne subir leur jugement; il faut qu'ils se livrent eux-mêmes à la discrétion du sénat, afin de désarmer sa juste colère. » Puis il défendit au jeune homme de revenir, sinon pour accepter ses conditions. Caïus voulait, dit-on, aller au sénat pour amener les esprits à des sentiments pacifiques; mais personne n'y voulut consentir; et Fulvius envoya derechef son fils faire aux sénateurs les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit sur-le-champ arrêter le jeune homme; et, l'ayant remis sous bonne garde, il marcha contre Fulvius, avec une nombreuse infanterie et un corps d'archers crétois. Les archers tirèrent sur les partisans de Fulvius, et en blessèrent plusieurs; puis, mettant le désordre parmi les autres, ils les obligèrent à prendre la

fuite. Fulvius se jeta dans un bain public, alors abandonné, où il fut découvert bientôt après, et massacré avec l'aîné de ses deux fils.

Pour Caïus, personne ne le vit les armes à la main. Vivement affligé de tout ce désordre, il s'était réfugié dans le temple de Diane, résolu de se donner lui-même la mort; mais Pomponius et Licinius, les plus fidèles de ses amis, l'en empêchèrent : ils lui arrachèrent le poignard des mains, et ils lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors, dit-on, il se mit à genoux; et, tendant les mains vers la déesse, il la pria que le peuple romain, en punition de son ingratitude et de sa trahison, ne sortît jamais de servitude. Car la plupart des Romains avaient abandonné Caïus, dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Comme Caïus fuyait, quelques-uns des ses ennemis l'atteignirent près du pont de bois. Pomponius et Licinius le forcèrent à prendre les devants; et, faisant face à ceux qui les poursuivaient, ils tinrent ferme à la tête du pont, et ils combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer, jusqu'à ce qu'ils eussent été tués sur la place. Caïus n'avait pour compagnon de sa fuite qu'un esclave, nommé Philocratès : tout le monde l'encourageait, comme s'il se fût agi de disputer le prix des jeux ; mais personne ne le secourait, mais personne ne lui amenait un cheval, bien qu'il en demandât un avec instance ; car les ennemis le suivaient de très-près. Il les devança pourtant d'un moment, et il put se jeter dans un bois consacré aux Furies. C'est là qu'il fut tué par son esclave Philocratès, qui se tua ensuite lui-même. Toutefois quelques-uns rapportent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie, et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras, que nul ne put frapper Caïus qu'auparavant Philocratès n'eût succombé sous mille coups.

On dit qu'un homme coupa la tête de Caïus, mais que, comme il la portait au consul, un des amis d'Opimius,

nommé Septimuléius, la lui enleva, parce qu'avant le combat on avait fait publier à son de trompe que quiconque apporterait les têtes de Caïus et de Fulvius recevrait autant pesant d'or. Septimuléius apporta donc au consul la tête de Caïus au bout d'une pique: on prit des balances, et on trouva qu'elle pesait dix-sept livres deux tiers [1]. Septimuléius avait ajouté la fraude au crime : il avait enlevé la cervelle, et coulé à la place du plomb fondu. Ceux qui apportèrent la tête de Fulvius ne reçurent aucune récompense, parce que c'étaient des gens de condition obscure. Les corps de Caïus et de Fulvius, et ceux de leurs partisans qui avaient été tués, au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre, et leurs biens confisqués au profit du trésor public. On défendit à leurs veuves de porter le deuil ; et celle de Caïus, Licinia, fut même privée de sa dot. Les ennemis de Caïus traitèrent avec la dernière inhumanité le plus jeune des fils de Fulvius, quoiqu'il n'eût point pris les armes, et qu'il ne se fût point mêlé parmi les combattants : il avait été arrêté avant le combat, quand il était venu vers le consul pour proposer un accommodement; et on le fit périr après la bataille.

Toutefois une chose qui affligea le peuple bien plus que cela encore, bien plus que tous ces actes de cruauté, c'est le temple qu'Opimius bâtit à la Concorde. On eût dit, en effet, qu'Opimius s'enorgueillissait de sa conduite, et qu'il s'en faisait gloire, et qu'il regardait, en quelque sorte, comme un sujet de triomphe le massacre de tant de citoyens. Aussi écrivit-on la nuit ce vers, à côté de l'inscription du temple :

La Fureur élève ce temple à la Concorde.

Cet homme, le premier qui se fût arrogé, dans le consulat, une puissance dictatoriale ; cet homme qui avait

[1] Les deux tiers faisaient huit onces, la livre étant de douze onces.

fait mourir, sans aucune formalité de justice, trois mille citoyens, et, avec eux, Caïus Gracchus et Fulvius Flaccus, celui-ci personnage consulaire et qui avait été honoré du triomphe, et l'autre qui l'emportait sur tous ceux de son âge par sa vertu et par sa gloire; Opimius, dis-je, ne sut pas même garder ses mains pures de tout vol : envoyé en ambassade vers Jugurtha le Numide, il se laissa corrompre par l'argent du roi. Frappé, comme concussionnaire, par une sentence flétrissante, il vieillit dans l'ignominie, objet de la haine et du mépris du peuple.

Le peuple, au moment même du massacre, ne montra que faiblesse et consternation; mais il ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques. Il leur fit faire des statues qu'on dressa en public; il consacra les lieux où ils avaient péri : on y allait offrir les prémices des fruits de chaque saison; un grand nombre même y faisaient tous les jours des sacrifices, et s'y acquittaient de leurs devoirs religieux, comme dans les temples.

Cornélie supporta, dit-on, son malheur avec beaucoup de constance et de grandeur d'âme; et l'on rapporte qu'en parlant des édifices sacrés qu'on avait bâtis sur les lieux mêmes où ses fils avaient été tués, elle ne dit que ces mots : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle passa le reste de ses jours dans une maison de campagne, près de Misène [1], sans rien changer à sa manière de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis, et que sa table était ouverte aux étrangers, elle était toujours entourée d'une foule de Grecs et de gens de lettres; et les rois mêmes lui envoyaient et recevaient d'elle des présents. Tous ceux qui étaient admis chez elle prenaient un singulier plaisir à lui entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain, son père; mais ils

1 A peu de distance de Naples.

étaient ravis d'admiration lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une seule larme, et comme si elle eût parlé de quelques personnages anciens, elle rappelait tout ce que ses fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient ou que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit, ou que l'excès de ses maux lui en avait ôté le sentiment; mais c'était plutôt eux-mêmes qui manquaient de sens, d'ignorer combien un heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressource aux hommes pour surmonter la douleur, et que, si dans la prospérité la Fortune triomphe souvent de la vertu, elle ne peut, dans l'adversité, lui ôter le courage de supporter les malheurs.

COMPARAISON D'AGIS ET CLÉOMÈNE

ET

DE TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

Nous avons terminé le récit que nous avions entrepris : il nous reste maintenant à considérer parallèlement les vies de ces quatre personnages. Les plus grands ennemis des Gracques, ceux-là même qui en ont le plus mal parlé, n'ont jamais osé nier qu'ils n'eussent été, de tous les Romains de leur temps, les plus heureusement nés pour la vertu, et que l'excellente éducation qu'ils avaient reçue n'eût encore ajouté à ces dispositions naturelles. Mais Agis et Cléomène semblent avoir eu une nature plus forte que les Gracques ; car, privés d'une éducation vertueuse, et élevés dans des mœurs et dans une discipline qui avaient corrompu leurs prédécesseurs, ils n'eurent néanmoins d'autres guides et d'autres maîtres qu'eux-mêmes, dans la pratique de la sagesse et de la tempérance. D'ailleurs, les Gracques ayant vécu dans un temps où Rome avait atteint le plus haut degré de grandeur et de dignité, et où une noble émulation pour le bien enflammait tous les esprits, ils auraient eu honte d'abandonner cette succession de vertu paternelle qui leur était transmise par leurs ancêtres ; au lieu qu'Agis et Cléomène, dont les pères avaient suivi des principes tout différents, ayant trouvé leur patrie malade et corrompue, n'en furent pas moins ardents à embrasser la vertu. Le plus grand éloge qu'on puisse donner au désintéressement des Gracques

c'est que, dans l'exercice de leurs charges, et durant leur administration politique, ils conservèrent toujours leurs mains pures, et qu'ils ne se souillèrent par aucun gain injuste; mais Agis se fût indigné si quelqu'un l'eût loué de n'avoir rien pris du bien d'autrui, lui qui fit don du sien propre à ses concitoyens, et qui, outre les possessions considérables qu'il leur abandonna, mit en commun six cents talents[1] d'argent monnayé. On peut juger par là quel crime aurait vu dans tout gain illicite celui qui regardait comme avarice de posséder, même légitimement, plus de bien que ses concitoyens.

Il y eut, entre ces deux Grecs et ces deux Romains, une grande différence quant à la grandeur et à l'audace dans les innovations que les uns et les autres mirent en avant. Les Gracques se bornèrent presque uniquement à faire construire des grands chemins, et à repeupler des villes : le trait le plus hardi de Tibérius fut le partage des terres; celui de Caïus, le mélange, dans les tribunaux, des chevaliers avec les sénateurs. Au contraire, Agis et Cléomène, persuadés qu'entreprendre en détail de petites réformes, c'était vouloir, suivant la pensée de Platon, couper les têtes de l'hydre[2], introduisirent un changement capable de remédier à tous les maux publics; ou, pour parler plus véritablement, ils proscrivirent les innovations que leurs prédécesseurs avaient faites, et qui étaient devenues la source de tous les maux, et ils rétablirent dans Sparte l'ancienne forme de gouvernement, la seule qui lui fût séante.

On peut ajouter de plus que l'administration des Gracques trouva des contradicteurs parmi les principaux personnages de Rome, tandis que la réforme commencée par Agis et achevée par Cléomène était fondée sur l'autorité la plus honnête et la plus respectable : ils s'étaient proposé pour modèle les anciennes lois de leurs pères

[1] Environ trois millions trois cent mille francs.

[2] Platon s'exprime ainsi au livre quatrième de la *République*.

sur la tempérance et l'égalité, les unes établies par Lycurgue, et les autres données par le dieu de Pytho lui-même. Une différence plus grande encore, c'est que les changements introduits par les Gracques n'ajoutèrent en rien à la puissance de Rome; au lieu que ceux de Cléomène firent voir à la Grèce Sparte devenue en peu de temps maîtresse du Péloponnèse, et combattant, contre les peuples les plus puissants, pour l'empire de la Grèce; et elle combattait dans le but unique de délivrer les Grecs des armes des Illyriens et des Gaulois, et de les remettre sous le sage gouvernement des descendants d'Hercule.

Il me semble aussi que la différence de leur mort prouve qu'il y avait de la différence dans leur vertu. Car les Gracques, après avoir combattu contre leurs propres concitoyens, prirent la fuite et périrent misérablement[1]; tandis que, des deux Spartiates, Agis, pour ne faire mourir aucun de ses concitoyens, se sacrifia lui-même par une mort en quelque sorte volontaire: Cléomène, poussé à bout par les injustices et les outrages qu'il lui fallait essuyer, voulut enfin s'en venger; mais, les circonstances n'ayant pas secondé son courage, il se tua généreusement lui-même. Que si on les considère les uns et les autres sous un autre rapport, on trouvera qu'Agis, prévenu par la mort, n'eut jamais l'occasion de signaler son courage; et qu'aux victoires aussi nombreuses que brillantes de Cléomène, on peut opposer l'action glorieuse de Tibérius, lorsqu'au siége de Carthage, il monta le premier sur la brèche, et le traité qu'il fit devant Numance, traité qui sauva la vie à vingt mille Romains, lesquels n'avaient nul espoir de salut. Pour Caïus, il donna, et dans cette guerre de Numance et en Sardaigne, des preuves éclatantes de valeur; et il est certain que, si ces deux frères n'eussent pas péri si

[1] Cette assertion n'est pas exacte pour les deux frères.

jeunes, ils auraient égalé les plus grands des généraux romains.

Quant à la conduite politique, il semble qu'Agis y montra trop de mollesse. Il se laissa duper par Agésilas, et il frustra ses concitoyens du partage des terres qu'il leur avait promis : en somme, sa timidité, suite ordinaire de la jeunesse, lui fit laisser imparfaits les changements qu'il avait projetés, et qui excitaient l'attente publique. Cléomène, au contraire, mit dans l'exécution de son projet trop de violence et d'audace : il fit égorger contre toute justice les éphores, quand il pouvait, par la force dont il disposait, ou les attirer à son parti, ou les chasser de la ville, comme tant d'autres citoyens en avaient déjà été bannis. Car il n'est ni d'un habile médecin ni d'un sage politique, de recourir au fer sans une extrême nécessité. C'est, dans l'un et dans l'autre, une preuve d'ignorance; et, dans l'homme d'État, il s'y joint de plus l'injustice avec la cruauté. Mais ni l'un ni l'autre des deux Gracques ne commença le premier à verser le sang de ses concitoyens; et l'on rapporte que Caïus, assailli d'une grêle de traits, ne songea pas même à se défendre, et qu'autant il était vaillant dans les combats, autant il se montra calme dans la sédition. En effet, Caïus sortit de chez lui sans armes; il se retira à l'écart lorsqu'il vit le combat s'engager; et toujours il prit bien plus garde de ne point faire de mal que de n'en point souffrir lui-même. Aussi n'est-ce point à lâcheté, mais bien à précaution, qu'on doit imputer la fuite des Gracques; car il fallait nécessairement ou qu'ils cédassent par la fuite à ceux qui les poursuivaient, ou, s'ils les attendaient, qu'ils se missent en défense, afin de repousser leurs attaques.

Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Tibérius, c'est d'avoir déposé du tribunat un de ses collègues, et d'avoir brigué pour lui-même un second tribunat[1]. Quant

[1] Il y a dans le texte vulgaire αὐτὸς τῷ Γαΐῳ, ce qui donne un sens absurde. Je suis la correction qui a été admise par tous les critiques, qui consiste à lire αὐτὸς αὐτῷ.

à Caïus, c'est faussement et à tort qu'on lui impute la mort d'Antyllius : Antyllius fut tué contre son gré, et à son grand regret. Au lieu que Cléomène, sans parler du meurtre des éphores, affranchit tous les esclaves, et régna réellement seul; car ce ne fut que pour la forme qu'il se donna un collègue, son frère Euclidas, qui était de la même maison que lui. Il rappela de Messène Archidamus, à qui le trône appartenait, comme étant de l'autre maison royale; mais Archidamus fut tué en arrivant à Lacédémone; et l'indifférence que Cléomène mit à venger sa mort confirma le soupçon qu'on avait que c'était lui-même qui l'avait fait tuer. Bien différent en cela de Lycurgue, qu'il semblait vouloir imiter; car Lycurgue rendit volontairement à Charilaüs, fils de son frère, la royauté qui lui avait été confiée; et, dans la crainte où il était que, si l'enfant venait à mourir, on ne l'accusât d'y avoir contribué, il se bannit lui-même de sa patrie, et il n'y revint que lorsque Charilaüs eut un fils pour lui succéder. Mais où trouver dans la Grèce un seul homme comparable à Lycurgue? Nous avons donc fait voir, dans la conduite politique de Cléomène, de plus grandes innovations, et des transgressions formelles des lois.

Au reste, ceux qui blâment les caractères des uns et des autres accusent Cléomène[1] d'avoir montré, dès les commencements, un esprit tyrannique et passionné pour la guerre, et reprochent aux Gracques une ambition démesurée; mais c'est la seule imputation dont aient pu jamais les charger leurs envieux; et l'on convient qu'ils ne se laissèrent aller, dans leur administration, à de fâcheux excès, qu'emportés hors de leur naturel par la chaleur de la lutte qu'ils soutenaient contre leurs adversaires, et par la colère que leur inspirait la résistance : ils furent maîtrisés, pour ainsi dire, par le vent de leurs passions. Quoi de plus beau, en effet, quoi de plus juste

[1] Il y a seulement dans le texte τοῦτον, *celui-ci;* mais le reste de ce membre de phrase indique bien qu'il s'agit de Cléomène.

que leur premier plan, si les riches n'eussent mis en œuvre tout ce qu'ils avaient de force et de puissance, pour faire rejeter la loi, réduisant ainsi tous les deux à combattre, Tibérius pour défendre sa vie, et Caïus pour venger la mort d'un frère qu'on avait fait périr sans qu'il y eût eu contre lui ni jugement, ni décret, ni même aucun ordre émané d'un magistrat!

Tu vois maintenant toi-même[1], par ce qui vient d'être dit, les différences qui distinguent ces quatre personnages. Que s'il les faut caractériser chacun en particulier, je puis dire que Tibérius l'emporte sur les trois autres par sa vertu; qu'Agis, tout jeune qu'il fût, est celui qui a fait le moins de fautes; et que Caïus fut très-inférieur à Cléomène par l'activité et l'audace.

[1] Plutarque parle ici à son ami Sossius Sénécion.

DEMÉTRIUS.

(Né en l'an 337 et mort en l'an 283 avant J.-C.)

Ceux qui les premiers ont émis cette opinion, que les arts sont semblables aux sens dont la nature nous a pourvus, me paraissent avoir parfaitement compris cette faculté qui dirige le jugement des uns et des autres, et qui nous fait discerner dans chaque chose les deux contraires. Cette faculté est commune aux sens et aux arts; mais ils diffèrent entre eux par la fin à laquelle ils rapportent les choses dont ils jugent. Car les sens n'ont pas seulement la puissance de distinguer le blanc et le noir, le doux et l'amer, le dur et le mou, ce qui cède et ce qui résiste; mais ils ont encore cela de propre, et c'est leur principale fonction, d'être mus par tous les objets qui s'offrent à eux, et de transmettre ensuite à l'entendement les impressions qu'ils ont reçues. Mais les arts, qui ont pour but, aidés de la raison, de choisir et de recevoir ce qui leur convient, et de rejeter ce qui leur est opposé, considèrent principalement et par eux-mêmes ce qui leur est propre, et ils ne s'occupent de ce qui leur est étranger qu'accidentellement, et pour s'en garder. En effet, ce n'est que par accident, et pour produire leurs contraires, que la médecine s'occupe de la maladie et la musique des discordances. Mais les plus parfaits de tous les arts, la tempérance, la justice, la prudence, qui enseignent à juger, non-seulement de ce qui est honnête, juste et utile, mais encore de ce qui est nuisible, honteux et injuste, ne font nul cas de cette simplicité qui se glorifie de ne savoir pas ce que c'est que le mal : ils la regardent, au contraire, comme une sotte

ignorance de ce que doit connaître tout homme qui veut vivre selon les règles de l'honnêteté. Voilà pourquoi les anciens Spartiates, dans les jours de fête, contraignaient les Hilotes à boire avec excès, et les menaient ensuite dans les salles des repas publics, afin d'inspirer aux jeunes gens l'horreur de l'ivresse.

Pour nous, nous regardons cette manière de corrompre les uns pour corriger les autres comme contraire aux principes de l'humanité et de la politique; mais nous ne croyons pas néanmoins inutile de faire entrer, dans le recueil de ces *Vies*, un ou deux parallèles de ces hommes illustres qui se sont abandonnés à la licence, et qui, dans les hautes dignités dont ils ont été revêtus, et dans les affaires importantes qu'ils ont traitées, ne se sont servis de leur élévation que pour mettre leurs vices dans un plus grand jour. Non certes qu'en cela nous ayons en vue de flatter les lecteurs, et de les divertir par la variété de nos peintures! Mais nous voulons imiter Isménias le Thébain, qui avait coutume de faire entendre à ses disciples, d'abord un homme qui jouait bien de la flûte, puis un autre qui en jouait mal, et de leur dire, en parlant du premier : « Voilà comme il faut jouer ; » et de l'autre : « Voilà comme il faut ne pas jouer. » Et, de même qu'Antigénidas disait que les jeunes gens entendaient avec un plus grand plaisir de bons joueurs de flûte après en avoir entendu de mauvais, il me semble aussi que nous serons spectateurs plus zélés et imitateurs plus ardents des vies vertueuses, si celles qui sont mauvaises et généralement blâmées ne nous sont pas tout à fait inconnues. Ce volume contiendra donc la *Vie* de Démétrius, surnommé Poliorcète [1], et celle d'Antoine le triumvir [2], deux hommes qui ont

[1] Ou *le preneur de villes.*

[2] Le texte dit τοῦ αὐτοκράτορος. Il est probable que Plutarque ne se sert ici de ce terme que faute d'un mot grec équivalent au latin *triumvir*. Du reste, le mot αὐτοκράτωρ désigne une autorite sans contrôle; et rien ne bornait celle d'Octave, de Lépidus et d'Antoine.

également vérifié cette maxime de Platon, que les natures fortes produisent les grands vices comme les grandes vertus. En effet, adonnés l'un et l'autre à l'amour des femmes et du vin, grands guerriers, magnifiques en leurs dons, prodigues et insolents, ils eurent aussi, dans leur fortune, de grands traits de ressemblance. Non-seulement ils ont eu, durant le cours de leur existence, de glorieux succès et de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes et des pertes funestes, ils sont tombés inopinément dans des malheurs extrêmes, et s'en sont relevés contre toute espérance; mais ils ont presque fini de la même manière : l'un tomba entre les mains de ses ennemis, et l'autre fut sur le point d'y tomber.

Antigonus [1] eut deux fils de Stratonice, fils de Corrhagus : il appela l'aîné Démétrius, du nom de son frère, et l'autre Philippe, du nom de son père. C'est ainsi que l'écrivent la plupart des historiens. Toutefois quelques-uns prétendent que Démétrius n'était pas fils d'Antigonus, mais seulement son neveu : ils disent qu'ayant perdu son père en bas âge, et sa mère s'étant remariée aussitôt après avec Antigonus, il passa pour fils de ce dernier. Philippe, qui n'était que de peu d'années moins âgé que Démétrius, mourut bientôt. Démétrius, quoique d'une taille avantageuse, était moins grand que son père; mais sa beauté était si parfaite, son air si noble et si majestueux, que jamais peintre ni sculpteur ne put attraper sa ressemblance : son visage exprimait à la fois la douceur et la gravité, le terrible et l'agréable; et, à la fierté, à la vivacité de la jeunesse, étaient joints un air héroïque, une dignité vraiment royale, presque impossible à imiter. Ses mœurs offraient le même contraste; elles étaient également propres à effrayer et à plaire. Dans ses moments de loisir, à table, et au sein du luxe

[1] Le fameux capitaine d'Alexandre.

et des délices, c'était le plus voluptueux et le plus aimable des rois; mais, s'agissait-il de quelque entreprise, personne n'était ni plus actif, ni plus ardent, ni plus terrible. Il se proposait en cela d'imiter, entre les autres dieux, Bacchus, comme ayant été le guerrier le plus redoutable, celui qui avait su le mieux échanger la guerre pour la paix, et jouir des douceurs, des plaisirs et de la joie.

Il aimait son père d'un amour extrême; et, dans les marques de respect qu'il rendait à sa mère, on reconnaissait son excessive tendresse pour son père. Ce n'était point en lui un sentiment simulé, pour lui faire la cour à cause de sa puissance, mais une amitié sincère et filiale. On conte, à ce propos, qu'un jour Démétrius, revenant de la chasse, entra chez son père comme il donnait audience à des ambassadeurs. Après l'avoir salué et embrassé, il s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards à la main. Antigonus venait de rendre réponse aux ambassadeurs et les renvoyait; mais il les rappela, et il leur dit à haute voix : « Vous direz de plus à vos maîtres comment nous vivons ensemble, mon fils et moi; » voulant leur faire entendre que la confiance et l'harmonie qui régnaient entre son fils et lui faisaient la force de ses États, et étaient la plus sûre preuve de sa puissance. Tant il est vrai que l'autorité suprême est chose difficile à partager, et est toujours pleine de défiance et de soupçons, puisque le plus grand et le plus ancien des successeurs d'Alexandre se glorifiait de ce qu'il ne craignait point son fils, et de ce qu'il le laissait approcher de sa personne avec des armes! Aussi la maison d'Antigonus a-t-elle été, pour ainsi dire, la seule qui, dans une longue succession, se soit conservée pure de haines et de divisions; et, de tous les descendants d'Antigonus, Philippe est le seul qui ait fait périr son fils[1].

[1] Voyez la *Vie de Paul Émile*. Philippe avait fait empoisonner son fils Dé-

Les autres familles royales, au contraire, sont presque toutes souillées par des meurtres de fils, de mères et de femmes. Les meurtres de frères y étaient regardés comme chose ordinaire. Car, de même que les géomètres exigent qu'on leur passe certaines propositions, qui doivent servir de base à leurs démonstrations, de même aussi concédait-on à ces rois, comme garantie de sûreté, l'extermination de leurs frères.

Le fait suivant est une preuve sensible que Démétrius était, dans sa jeunesse, très-humain, et fort attaché à ses amis. Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui était à peu près de son âge, était son camarade et son ami particulier. Mithridate faisait assidûment la cour à Antigonus; et il n'était ni ne passait point pour un méchant homme. Cependant Antigonus eut un songe, qui lui donna des soupçons contre Mithridate. Il lui sembla être dans un vaste champ, où il semait de la limaille d'or, et que de cette semence s'élevait une moisson d'or, mais que, quelque temps après, étant revenu dans le champ, il n'y avait plus trouvé que le chaume dépouillé de ses épis; et, comme il s'affligeait vivement de cette perte, il entendit des gens qui disaient que Mithridate avait coupé cette riche moisson, et qu'il s'était retiré vers le Pont-Euxin. Troublé de ce songe, Antigonus appela son fils; et, après lui avoir fait promettre sous serment de garder le secret, il lui raconta le songe qu'il avait eu, et lui déclara qu'il avait résolu de se défaire de Mithridate. Démétrius en fut fort affligé; et, Mithridate étant venu le voir, à son ordinaire, pour se divertir avec lui, il n'osa pas, à cause de son serment, lui dire de bouche ce qu'il avait entendu; mais il le tira peu à peu à quelque distance de ses amis, et, quand ils furent seuls, il écrivit sur le sable, avec le fer de sa pique : « Fuis, Mithridate. » Mi-

métrius, sur les rapports de son autre fils Persée; puis il était mort de chagrin après avoir reconnu l'innocence de Démétrius.

thridate comprit par là le danger qu'il courait, et s'enfuit la nuit même en Cappadoce. Peu de temps après, les destins accomplirent le songe d'Antigonus; car Mithridate s'empara d'une vaste et riche contrée, et fonda cette maison des rois de Pont, qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitième génération [1].

Un trait de cette nature atteste assez la douceur et la justice de Démétrius. Mais, comme Empédocle dit que c'est de la haine et de l'amitié que vient la guerre continuelle qui règne entre les éléments [2], et surtout entre ceux qui sont le plus voisins et qui touchent les uns aux autres, de même les successeurs d'Alexandre ne cessèrent point de se faire une guerre opiniâtre, mais qui fut encore plus ouverte et plus enflammée entre ceux dont les États étaient contigus, et qui avaient, à cause de ce voisinage, des affaires à démêler ensemble, tels qu'Antigonus et Ptolémée [3]. Antigonus se tenait ordinairement en Phrygie. Ayant appris que Ptolémée, parti de Cypre, ravageait la Syrie, et réduisait de gré ou de force les villes sous son obéissance, il envoya contre lui son fils Démétrius, qui n'avait alors que vingt-deux ans, et qui faisait, dans une affaire si importante, l'essai du commandement en chef. Jeune et sans expérience, Démétrius avait à lutter contre un athlète sorti du gymnase d'Alexandre, et qui avait combattu sous ce roi dans de grandes batailles. Aussi fut-il défait près de Gaza [4]; et il y eut cinq mille hommes tués dans la bataille, et huit mille faits prisonniers. Il perdit de plus ses tentes, son argent et tous ses équipages; mais Ptolomée les lui renvoya, avec ceux de ses amis qui avaient été pris dans la bataille, et lui fit porter ce mot plein de douceur et de bonté : « La gloire

[1] Le royaume de Pont fut détruit à la mort de Mithridate VIII, qui périt victime de la haine de Galba.

[2] Sur l'action des deux principes d'Empédocle, νεῖκος et φιλία, voyez le premier livre de la *Métaphysique* d'Aristote.

[3] Ptolemee, fils de Lagus, le fondateur du royaume d'Égypte.

[4] La bataille de Gaza est de l'an 312 avant J.-C.

et l'empire, et non les autres biens, doivent être, entre nous, le seul objet de la guerre. » Démétrius, en recevant cette faveur, pria les dieux qu'il ne demeurât pas longtemps redevable d'une si grand dette envers Ptolémée, mais de lui fournir bientôt l'occasion de lui rendre la pareille. Il ne se laissa point abattre, comme aurait pu faire un jeune homme, qui, dès son début, éprouve un tel échec : au contraire, en général consommé, et comme un homme accoutumé aux vicissitudes de la fortune, il se mit à lever de nouvelles troupes et à faire d'autres préparatifs; il contint les villes sous son obéissance, et il exerça les soldats qu'il avait mis sur pied.

Lorsqu'Antigonus apprit la perte de la bataille, il ne dit autre chose sinon que Ptolémée venait de vaincre des adolescents, mais que bientôt il aurait à combattre des hommes. Toutefois, il ne voulut ni ravaler ni retenir le courage de son fils : il ne s'opposa donc point à la demande que lui fit Démétrius, de se mesurer de nouveau avec Ptolémée. Peu de temps après, Cillès, lieutenant de Ptolémée, arriva avec une armée nombreuse, ne doutant point de chasser aisément de la Syrie Démétrius, qu'il regardait avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius tomba sur lui au moment où il s'y attendait le moins, jeta l'épouvante parmi ses troupes, les mit en déroute, s'empara de son camp et de sa personne, fit sept mille prisonniers, et emporta un butin immense. Il fut ravi de ce succès, moins pour les richesses qu'il en avait tirées, que parce qu'il y voyait un moyen d'acquitter sa dette; et il se montra moins sensible à la gloire et au butin qui en était le fruit, qu'au plaisir de payer un bienfait et de satisfaire à la reconnaissance. Néanmoins il ne voulut pas le faire de son autorité : il en écrivit à son père; et, Antigonus lui ayant laissé toute liberté d'en agir comme il le jugerait à propos, il renvoya à Ptolémée Cillès et tous ses amis, comblés de présents. Cette défaite chassa Ptolémée de la Syrie, et fit sortir

Antigonus de Célènes[1], par la grande joie que lui causa cette victoire, et par le désir ardent qu'il avait de voir son fils. Peu de temps après, Démétrius fut envoyé par son père pour subjuguer les Nabatéens, peuples d'Arabie : il courut le plus grand danger dans cette expédition, où il se trouva engagé dans des lieux arides et sans eau ; mais sa fermeté et son sang-froid imposèrent tellement aux barbares, qu'il se retira emmenant un riche butin et sept cents chameaux.

Vers ce temps-là, Séleucus[2], qu'Antigonus avait d'abord chassé de la Babylonie, reconquit cette province par ses seules forces, et s'en alla, avec une puissante armée, pour soumettre les nations limitrophes des Indes, et pour ajouter à ses États les contrées voisines du Caucase. Démétrius, profitant de cette occasion, et espérant trouver la Mésopotamie sans défenseurs, se hâta de passer l'Euphrate ; puis, se jetant dans la Babylonie avant que Séleucus fût informé de sa venue, il força l'un des deux châteaux qui couvrent le pays, en chassa la garnison de Séleucus, et y laissa cinq mille des siens pour le garder. Cela fait, il ordonna au reste de ses soldats d'emporter de la contrée le plus de butin qu'ils pourraient, et il s'en retourna vers la mer. Sa retraite ne fit qu'affermir la domination de Séleucus sur cette province ; car, l'abandonner après l'avoir ravagée, c'était reconnaître qu'on n'avait plus aucune prétention sur elle. Ayant appris, à son retour, que Ptolémée assiégeait Halicarnasse, Démétrius marcha aussitôt au secours de cette place, et força Ptolémée à en lever le siége.

Et, comme cette noble ambition de secourir les opprimés avait couvert de gloire Antigonus et son fils, ils conçurent un merveilleux désir d'affranchir la Grèce, que Cassandre et Ptolémée tenaient sous le joug. Jamais guerre plus honorable et plus juste ne fut entreprise par

[1] Ville de la haute Phrygie.

[2] Seleucus Nicator, le fondateur du royaume de Sy...

aucun roi. Toutes les richesses qu'ils avaient amassées en pillant et en affaiblissant les barbares, ils les employaient pour mettre les Grecs en liberté, dans la seule vue de l'honneur et de la gloire qui leur en devaient revenir. Quand ils eurent résolu de s'embarquer pour aller assiéger Athènes, un des amis d'Antigonus lui dit que, s'ils se rendaient maîtres de cette ville, ils devaient la garder pour eux-mêmes, comme une échelle pour monter dans la Grèce. Mais Antigonus n'écouta point ce conseil. « La meilleure échelle et la plus solide, répondit-il, c'est l'affection des peuples; et Athènes, qui est en quelque sorte le fanal de l'univers, fera briller partout la gloire de nos actions. »

Démétrius fit voile pour Athènes avec cinq mille talents d'argent[1] et une flotte de deux cent cinquante vaisseaux. Démétrius de Phalère gouvernait la ville pour Cassandre; et le fort de Munychie était défendu par une bonne garnison. La Fortune seconda si bien la prévoyance de Démétrius, qu'il parut devant le Pirée le vingt-six du mois Thargélion[2], sans que personne se fût douté de sa marche. Quand la flotte approcha, les Athéniens, ne doutant point que ce ne fût celle de Ptolémée, se préparèrent d'abord à la recevoir; mais les généraux, ayant plus tard reconnu la méprise, se mirent sur la défensive. Le trouble, comme on peut penser, fut grand dans la ville, les Athéniens se trouvant réduits à repousser un ennemi qui abordait sans être attendu, et qui déjà faisait sa descente. Car Démétrius avait trouvé les barrières du port ouvertes, et il y était entré sans obstacle : on le voyait distinctement sur le tillac de son vaisseau, faisant signe qu'on se tînt en repos, et qu'on l'écoutât. Quand le trouble fut calmé, il fit publier par un héraut, placé à côté de lui, qu'Antigonus, son père, l'avait envoyé, sous les auspices les plus favorables, pour mettre

[1] Environ vingt-huit millions de francs de notre monnaie.

[2] Partie d'avril et de mai.

les Athéniens en liberté, pour chasser de leur ville la garnison macédonienne, et pour leur rendre leurs lois et leur ancienne forme de gouvernement.

A cette proclamation, les Athéniens posent leurs boucliers à terre et battent des mains, pressant à grands cris Démétrius de débarquer, et l'appelant leur bienfaiteur et leur sauveur. Mais ceux qui étaient avec Démétrius de Phalère, tout en reconnaissant qu'on ne pouvait refuser l'entrée de la ville à un homme qui en était déjà le maître, quand même il devrait ne rien faire de ce qu'il promettait, jugèrent néanmoins à propos de lui envoyer des députés. Démétrius fit aux députés l'accueil le plus favorable; et, afin de leur inspirer plus de confiance, il les fit accompagner, à leur départ, par Aristodème de Milet, un des amis de son père. Il ne négligea pas non plus de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, qui, à cause de ce changement subit dans la république, craignait plus ses propres concitoyens que les ennemis mêmes : plein d'estime pour la réputation et la vertu de ce personnage, Démétrius le fit conduire à Thèbes, comme il l'avait demandé, avec une bonne escorte[1]. Pour lui, il déclara aux Athéniens qu'il n'entrerait dans leur ville, quelque désir qu'il en eût, qu'après l'avoir entièrement affranchie en chassant la garnison macédonienne. Aussitôt il fit ouvrir un grand fossé, et élever de bons retranchements autour de Munychie; puis il s'embarqua pour Mégare, où Cassandre avait mis une garnison.

A son arrivée, il apprit que Cratésipolis, veuve d'Alexandre, fils de Polysperchon, femme célèbre par sa beauté, était à Patras[2], et qu'elle désirait vivement le voir. Il laisse donc son armée dans la Mégaride, et il prend le chemin de Patras, avec un détachement des

[1] Ceci se passait en l'an 307 avant J.-C. Démétrius de Phalère se retira plus tard en Égypte, et il fut un des ornements litteraires de la cour des Ptolémées.

[2] Dans l'Achaïe, sur le golfe de Lepante.

soldats les plus agiles. Quand il fut proche de la ville, il s'éloigna de ses gens, et il fit dresser sa tente à l'écart, afin que Cratésipolis le pût venir trouver sans être aperçue. Quelques-uns de ses ennemis, avertis de cette imprudence, lui coururent sus lorsqu'il s'y attendait le moins. Démétrius, effrayé, n'eut que le temps de saisir un méchant manteau et de se sauver : peu s'en fallut que, victime de son incontinence, il ne fût pris de la manière la plus honteuse. Les ennemis emportèrent sa tente, et toutes les richesses qui s'y trouvaient. Quand il eut pris Mégare, les soldats en demandaient le pillage; mais les Athéniens sollicitèrent instamment en faveur des Mégariens, et sauvèrent la ville. Démétrius chassa la garnison de Cassandre, et remit la ville en liberté. Au milieu de toutes ces affaires, il se ressouvint de Stilpon le philosophe[1], personnage fort renommé, et qui avait choisi un genre de vie doux et paisible. Il l'envoya chercher, et il lui demanda si l'on n'avait rien pris qui fût à lui. « Non, répondit Stilpon, car je n'ai vu personne enlever ma science. » Dans la prise de Mégare, tous les esclaves avaient été faits prisonniers. Un jour donc, Démétrius, après s'être entretenu avec Stilpon, et lui avoir donné de grands témoignages d'amitié, lui dit en le quittant : « Stilpon, je laisse votre ville entièrement libre. — Tu dis vrai, repartit le philosophe, car tu n'y as pas laissé un seul esclave. »

Démétrius retourna en Attique, et établit son camp devant Munychie; puis, s'étant emparé du fort, il en chassa la garnison et le rasa. Alors, pressé instamment par les Athéniens, il entra dans la ville. Il assembla les citoyens, et il leur rendit l'ancienne forme de gouvernement, promettant en outre que son père leur enverrait cent cinquante mille médimnes[2] de blé, et le bois nécessaire pour la construction de cent trirèmes. C'est ainsi

[1] Il avait été disciple de Diogène, et il fut un des maîtres de Zénon le stoïcien.
[2] Plus de soixante-quinze mille hectolitres.

que les Athéniens recouvrèrent la démocratie, quinze ans après l'avoir perdue. Le temps qui s'était écoulé depuis la guerre Lamiaque et la bataille de Cranon [1], ils l'avaient passé dans l'oligarchie en apparence, mais, en réalité, sous une domination véritablement monarchique, à cause de la grande puissance de Démétrius de Phalère [2]. Toutefois ils rendirent Démétrius, qui s'était montré si grand, si illustre par ses bienfaits envers eux, odieux et insupportable par les honneurs excessifs qu'ils lui décernèrent. Ils leur donnèrent d'abord, à lui et à son père Antigonus, le titre de rois, titre que ni l'un ni l'autre n'avait jamais osé prendre, et qui, réservé jusqu'alors aux seuls descendants de Philippe et d'Alexandre, n'avait encore été conféré à aucun autre de leurs successeurs. Les Athéniens furent aussi les seuls qui les honorèrent du titre de dieux sauveurs. Ils abolirent l'ancienne dignité de leur achonte éponyme [3], et ils créèrent à la place un prêtre des dieux sauveurs, qu'ils devaient élire chaque année, et dont le nom serait mis en tête de tous les décrets et de tous les actes publics. Ils décrétèrent, en outre, que les portraits des deux rois seraient brodés, parmi ceux des autres dieux, sur le voile de Minerve. Ils consacrèrent le lieu où Démétrius était descendu de son char, et ils y élevèrent un autel, qu'ils appelèrent l'*Autel de Démétrius Catébate* [4]. Ils ajoutèrent deux nouvelles tribus aux anciennes, l'une sous le nom de Démétriade, l'autre sous celui d'Antigonide; et le sénat des cinq cents fut porté à six cents, parce qu'il devait y avoir cinquante sénateurs de chaque tribu.

Mais le trait de flatterie le plus outré, ce fut celui qu'imagina Stratoclès, l'inventeur de ces nouveautés si

[1] Voyez la *Vie de Phocion* et la *Vie de Démosthène*. La bataille de Cranon s'était donnée en l'an 322 avant J.-C.

[2] Démétrius de Phalère gouvernait sous le titre d'archonte décennal, seul et sans collègue, et soutenu par les Macédoniens.

[3] Le magistrat dont le nom servait de date à l'année.

[4] Ce mot signifie *qui descend*.

sages et si belles. Il fit ordonner que ceux qui seraient envoyés par un décret du peuple vers Antigonus ou Démétrius seraient appelés, au lieu d'ambassadeurs, théores, comme les députés que les villes grecques envoient, dans les jours de fêtes solennelles, à Pytho ou à Olympie pour y conduire les sacrifices. Ce Stratoclès était d'ailleurs un homme audacieux et insolent, et qui avait mené la vie la plus licencieuse. Il affectait d'imiter, par ses bouffonneries, l'effronterie avec laquelle l'ancien Cléon traitait le peuple. Il avait chez lui une courtisane, nommée Phylacium. Un jour, elle lui avait acheté, au marché, des cervelles et des collets de mouton. « Oh ! oh ! dit-il, tu as acheté de ces choses dont nous nous servons en guise de balles, nous qui gouvernons la république ! » Une autre fois, comme la flotte des Athéniens eut été défaite près d'Amorgos [1], il prévint les courriers qui en apportaient la nouvelle, et, traversant le Céramique une couronne sur la tête, il annonça que les Athéniens avaient remporté la victoire; puis, il ordonna qu'il serait fait des sacrifices pour remercier les dieux, et qu'on distribuerait des viandes à chaque tribu. Peu de temps après, ceux qui revenaient de la bataille apportèrent la nouvelle de la défaite. Le peuple, irrité contre Stratoclès, le cita à comparaître. Il se présenta hardiment; et, ayant apaisé le tumulte : « Quel mal ai-je donc fait, dit-il, en vous donnant de la joie pendant deux jours? » Il y eut encore d'autres flatteries *plus chaudes que feu même*, pour me servir de l'expression d'Aristophane [2]. Un autre, enchérissant sur la bassesse de Stratoclès, fit un décret particulier portant que, toutes les fois que Démétrius viendrait à Athènes, on le recevrait avec les mêmes offrandes qu'on faisait à Cérès et à Bacchus; et que celui des Athéniens qui surpasserait les autres par l'éclat et

[1] Une des Sporades, près de Naxos. Clitus, amiral des Macédoniens pour Antipater, y avait vaincu la flotte athénienne, commandée par Étion.

[2] Ce mot ne se trouve plus dans ce qui nous reste des pièces d'Aristophane.

la magnificence de ses dons recevrait une somme d'argent, prise sur le trésor public, pour en faire une offrande aux dieux. Enfin on changea le nom de Munychion en celui de Démétrion; et le dernier jour de chaque mois, appelé vieille et nouvelle lune, prit le nom de Démétriade, et la fête des Dionysiaques celui de Démétriaques.

Les dieux témoignèrent, par plusieurs signes, combien ils étaient offensés de ces honneurs sacriléges : le voile sacré sur lequel les Athéniens, par un décret public, avaient fait broder les portraits d'Antigonus et de Démétrius avec ceux de Jupiter et de Minerve, fut déchiré en deux par un ouragan, comme on le portait en pompe le long du Céramique. Il poussa tout à coup, autour des autels élevés à Démétrius et à Antigonus, une grande quantité de ciguë, plante assez rare dans le territoire de l'Attique. Le jour où l'on devait célébrer la fête des Dionysiaques, il survint, malgré la saison, une gelée et un verglas si fort, qu'on fut obligé de remettre la cérémonie, et que, non-seulement les vignes et les figuiers furent brûlés par le froid, mais la plus grande partie des blés, qui étaient encore en herbe. Le poëte Philippide[1], ennemi de Stratoclès, fit contre lui, à cette occasion, les vers suivants, dans une de ses comédies :

C'est grâce à lui, que la gelée a brûlé les vignes;
C'est grâce à son impiété, que le voile de Minerve s'est déchiré en deux :
Oui, c'est parce qu'il a décerné à des hommes les honneurs dus aux dieux seuls.
Voilà la cause des fléaux qui frappent le peuple, et non point la comédie.

Ce Philippide était l'ami particulier de Lysimachus, lequel, à sa considération, avait accordé beaucoup de grâces au peuple d'Athènes. Lorsque Lysimachus était

[1] Poëte de la nouvelle comédie.

sur le point d'entreprendre quelque affaire ou quelque expédition importante, il regardait comme un heureux présage la rencontre de Philippide. Au reste, Philippide était en réputation auprès de lui pour ses qualités, n'étant ni importun ni empressé comme la plupart des courtisans. Un jour, Lysimachus, le comblant de caresses : « Mon cher Philippide, lui dit-il, que partagerai-je avec toi de ce qui m'appartient? — Roi, répondit Philippide, tout ce qu'il te plaira, hormis tes secrets. » Nous avons opposé à dessein Philippide à Stratoclès, afin de montrer la différence qu'il y avait entre l'homme de la tribune et l'homme du théâtre.

Mais, de tous les honneurs rendus à Antigonus et à Démétrius, le plus étrange et le plus outré fut le décret de Dromoclidès de Sphette[1], lequel portait que, pour la consécration des boucliers dans le temple d'Apollon à Delphes, on irait recevoir l'oracle de la bouche de Démétrius. Je crois devoir néanmoins rapporter ce décret dans ses propres termes. « Pour le bien public, le peuple ordonnera qu'il soit élu un citoyen d'Athènes, qui se transportera auprès de Démétrius, notre dieu sauveur, et qui, après avoir fait des sacrifices, lui demandera quel moyen on doit employer afin de faire le plus religieusement, le plus magnifiquement et le plus promptement possible la consécration des offrandes. Que le peuple se conforme à la réponse de l'oracle. » En se moquant ainsi de Démétrius, dont l'esprit n'était déjà pas trop sain, ils achevèrent de le corrompre.

Pendant que Démétrius était de loisir à Athènes, il épousa Eurydice, qui descendait de l'ancien Miltiade, et qui, après la mort de son mari Opheltas, roi de Cyrène, était revenue vivre à Athènes. Les Athéniens regardèrent ce mariage comme un honneur et une grâce que Démétrius faisait à leur ville; mais Démétrius était

[1] Sphette, on s'en souvient, était un des dèmes ou bourgs de l'Attique.

naturellement porté à célébrer des noces; car il avait déjà plusieurs femmes. Phila était celle qu'il honorait le plus, et qu'il traitait avec le plus d'égards, et comme fille d'Antipater, et comme veuve de Cratère, celui des successeurs d'Alexandre que les Macédoniens avaient le plus aimé et qu'ils regrettaient davantage. Démétrius était fort jeune lorsque son père lui fit épouser Phila, dont l'âge n'était pas en proportion avec le sien; et, comme il témoignait de la répugnance pour ce mariage, Antigonus lui dit à l'oreille :

> Là où l'on trouve à gagner, il faut épouser, en dépit de nature;

substituant assez heureusement, dans le vers d'Euripide, à l'expression *il faut se faire esclave*, un mot de mesure pareille[1]. Mais, malgré les honneurs dont Démétrius comblait Phila et ses autres femmes, il ne laissait pas néanmoins de vivre avec des courtisanes, et d'avoir commerce avec des femmes libres; de sorte qu'il était le plus décrié des rois pour ses débauches.

Sur ces entrefaites, son père le rappela, pour l'envoyer disputer à Ptolémée l'île de Cypre. Il dut obéir, malgré le regret qu'il avait d'abandonner la guerre de Grèce, qui lui semblait plus honorable et plus brillante. Avant son départ, il députa vers Cléonidas, lieutenant de Ptolémée, qui occupait Sicyone et Corinthe, pour lui offrir des sommes considérables, s'il voulait retirer de ces villes les garnisons qu'il y tenait. Cléonidas ayant rejeté sa proposition, il s'embarqua sur-le-champ avec ses troupes, et fit voile vers Cypre. En arrivant, il attaqua et battit Ménélas, frère de Ptolémée. Bientôt après, Ptolémée lui-même parut avec des forces considérables de terre et de mer; et il y eut d'abord des pourparlers,

[1] Dans le vers d'Euripide, *Phéniciennes*, vers 395, il y a δουλευτέον, et Antigonus dit γαμητέον.

qui se passèrent en menaces et en bravades réciproques. Ptolémée intimait à Démétrius l'ordre de se retirer, avant, disait-il, que toutes ses forces réunies vinssent l'écraser. Démétrius, à son tour, offrait à Ptolémée de le laisser se retirer, s'il consentait à délivrer Sicyone et Corinthe des garnisons qui les tenaient en servitude. La bataille qui se préparait suspendait non-seulement Démétrius et Ptolémée, mais aussi tous les autres princes, dans l'attente des événements qui en devaient être la suite, et qui étaient fort incertains : toutefois, chacun pensait que le succès ne se bornerait pas à rendre le vainqueur maître de Cypre et de la Syrie, mais qu'il en ferait le plus puissant des rois.

Ptolémée, cinglant à pleines voiles, s'avança contre Démétrius avec cent cinquante navires, et envoya dire à Ménélas de sortir de Salamine[1] lorsqu'on serait au plus fort du combat, et de venir, avec soixante vaisseaux, charger l'arrière-garde de Démétrius, afin de la mettre en désordre. Mais Démétrius laissa dix navires pour faire tête à ceux de Ménélas, jugeant ce nombre suffisant pour garder l'issue du port, qui était fort étroite, et pour empêcher Ménélas d'en sortir. Quant à lui, après avoir distribué et rangé son armée de terre sur les pointes qui s'avançaient dans la mer, il prit le large, et il alla attaquer avec tant d'impétuosité et un si grand effort la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit. Ptolémée, se voyant vaincu, prit précipitamment la fuite avec huit vaisseaux, les seuls qu'il put sauver; car, de tous les autres, un grand nombre furent brisés dans le combat, et soixante-dix avec leur équipage tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Les domestiques de Ptolémée, ses amis, ses femmes, ses provisions d'armes, son argent, ses machines de guerre, enfin tout ce qui était à l'ancre dans des vaisseaux de transport fut pris par Dé-

[1] Il s'agit de Salamine en Cypre.

métrius et conduit dans son camp[1]. Au nombre des captives se trouvait la célèbre Lamie, que son talent pour jouer de la flûte avait d'abord fait rechercher, mais qui s'était acquis un plus grand renom encore par le commerce qu'elle faisait de ses charmes. Quoique alors sa beauté eût déjà perdu de son éclat, et que Démétrius fût plus jeune qu'elle, néanmoins elle le séduisit et le captiva par ses attraits ; et, si Démétrius fut aimé d'autres femmes, il n'aima qu'elle seule. Après la perte de la bataille, Ménélas ne résista plus, et remit Salamine aux mains de Démétrius, avec tous ses vaisseaux et son armée de terre, qui se composait de douze cents cavaliers et douze mille fantassins.

Cette victoire, déjà si belle et si glorieuse en elle-même, reçut encore un nouvel éclat de la douceur et de l'humanité avec laquelle Démétrius en usa : il fit de magnifiques obsèques aux ennemis qui étaient morts dans la bataille, rendit la liberté aux prisonniers, et prit, parmi les dépouilles, douze cents armures complètes, dont il fit présent aux Athéniens. Il choisit, pour porter à son père la nouvelle de la victoire, Aristodème de Milet, qui était, de tous les courtisans d'Antigonus, le plus habile dans l'art de flatter. Or, Aristodème, pour relever cet exploit, avait préparé la plus outrée de toutes les flatteries. En arrivant de Cypre en Syrie, il ne voulut pas que son vaisseau abordât : il le tint à l'ancre, non loin du rivage, et il ordonna à ses gens d'y rester sans bouger; puis, montant sur un esquif, il descendit seul à terre; et il s'achemina vers Antigonus, qui attendait des nouvelles de la bataille avec cette anxiété si naturelle à ceux qu'occupent de grands intérêts. Lorsque Antigonus apprit l'arrivée d'Aristodème, son trouble s'en augmenta encore; et à peine put-il l'attendre dans son palais : il envoya au-devant de lui plusieurs de ses officiers

[1] Cette bataille se donna en l'an 306 avant J.-C.

et de ses amis successivement, pour l'interroger sur le résultat de la bataille. Mais Aristodème ne répondit rien à personne, et continua son chemin d'un pas lent, avec un visage composé, et dans un profond silence. Antigonus, tout effrayé, et ne pouvant maîtriser son impatience, courut au-devant de lui, jusqu'aux portes du palais. Aristodème était environné d'une foule immense, qui accourait de toutes parts. Quand il fut près du roi, il lui tendit la main, et dit d'une voix forte : « Salut, roi Antigonus ! nous avons vaincu Ptolémée dans un combat naval ; nous sommes maîtres de Cypre, et nous avons fait seize mille six cents prisonniers. — Je te salue de même, dit à son tour Antigonus ; mais tu seras puni pour nous avoir si longtemps tenus à la torture : tu ne recevras pas de sitôt la récompense méritée pour cette bonne nouvelle. »

Alors, pour la première fois, le peuple proclama rois Antigonus et Démétrius. Les amis d'Antigonus lui ceignent le diadème ; et lui-même il en envoie un à son fils, en lui donnant, dans sa lettre, le titre de roi. Lorsque cette nouvelle fut portée en Égypte, les Égyptiens, qui ne voulaient pas paraître abattus par leur défaite, proclamèrent aussi Ptolémée roi. Cette ambition, comme par un sentiment d'envie, gagna alors tous les suscesseurs d'Alexandre : Lysimachus commença à porter le diadème ; et Séleucus, en donnant audience aux Grecs, agit avec eux en roi, comme il avait fait avec les barbares. Cassandre seul, quoique appelé roi par les autres, et de vive voix et dans leurs lettres, continua d'écrire ses lettres comme auparavant. Ce titre de roi ne fut pas pour ces princes une simple addition à leur nom, et n'aboutit pas seulement à leur faire changer de costume ; mais il accrut leur fierté, enfla leur courage, et ajouta, dans leur manière de vivre et dans leur commerce, un faste et une gravité qu'ils ne connaissaient point : semblables aux acteurs tragiques qui, en prenant les habits des

personnages qu'ils représentent, changent leur démarche, leur voix, leur manière de s'asseoir et d'accueillir les gens qui les abordent. Ils devinrent même plus violents dans leurs décisions, et ils bannirent cette sorte de familiarité qui, en dissimulant leur puissance, les rendait plus doux et plus faciles : tant eut de pouvoir une seule parole d'un vil flatteur! et tant elle opéra de changement dans le monde!

Antigonus, enorgueilli des grandes choses que Démétrius venait d'accomplir en Cypre, résolut de marcher sans différer contre Ptolémée. Il se mit lui-même à la tête de son armée de terre; et Démétrius, avec une flotte nombreuse, accompagna sa marche. L'issue de cette expédition fut en quelque sorte pressentie, dans un songe qu'eût Médius, un des amis d'Antigonus. Il lui sembla qu'Antigonus courait, avec toute son armée, dans la lice du double stade, et qu'il fournissait d'abord avec beaucoup de vigueur la première course, mais qu'ensuite il se ralentissait peu à peu, et qu'enfin, après avoir doublé la borne, il se trouvait si faible et tellement abattu, qu'il ne put se remettre qu'à grand'peine. Antigonus, en effet, éprouva sur terre de grandes difficultés; et Démétrius fut battu d'une si violente tempête, qu'il se vit en danger d'échouer sur des côtes d'un accès difficile et sans abri : il perdit la plupart de ses vaisseaux, et il fut obligé de s'en retourner sans avoir rien fait. Antigonus avait alors près de quatre-vingts ans : devenu inhabile à la guerre, moins encore à cause de son âge que par son obésité et la pesanteur de son corps, il se servait de son fils, que son bonheur et son expérience rendaient apte déjà à la conduite des plus importantes affaires. Il ne s'offensait ni du luxe de Démétrius, ni de sa dépense, ni de ses débauches; car, pendant la paix, Démétrius se livrait sans frein à tous ses vices : il profitait de son loisir pour se plonger jusqu'à la satiété dans toute sorte de plaisirs; mais, en temps de guerre, il

était tempérant comme ceux qui le sont par nature.

Lamie, sa maîtresse, avait sur lui le pouvoir le plus absolu. On conte qu'un jour, comme il revenait de quelque voyage, et qu'il alla saluer son père et lui donna un baiser : « Mon fils, dit Antigonus en souriant, tu crois baiser Lamie. » Après une débauche de plusieurs jours, pendant lesquels il n'avait point paru devant son père, il disait, pour s'excuser, qu'il avait été tourmenté d'une fluxion. « Je l'ai entendu dire, répondit Antigonus; mais était-ce une fluxion de Thasos ou de Chios[1]? » Un jour, ayant appris que Démétrius était malade, il alla le voir. En arrivant, il trouva à la porte de son appartement un beau jeune homme, qui sortait. Il entra, s'assit près du lit de son fils, et lui tâta le pouls. Démétrius lui dit que la fièvre venait de le quitter. « Je le sais, mon fils, dit Antigonus; je l'ai trouvée à la porte, qui sortait. » C'est ainsi qu'Antigonus supportait avec douceur les vices de son fils, par égard pour les services qu'il tirait de lui. On dit que les Scythes, après avoir bu avec excès, font résonner la corde de leur arc, afin de réveiller leur courage assoupi par l'ivresse; mais Démétrius s'abandonnait sans réserve, tantôt aux voluptés, tantôt aux affaires, sans confondre jamais ces deux états : il se livrait tout entier ou à l'un ou à l'autre, mais sans en être ni moins soigneux ni moins diligent à faire tous les préparatifs nécessaires à la guerre.

Toutefois il montrait plus d'habileté à rassembler, à équiper une armée, qu'à la conduire dans l'action. Il voulait avoir jusqu'au superflu les provisions utiles; il ne pouvait jamais satisfaire sa magnificence dans tout ce qui regardait la construction des vaisseaux et des machines de guerre; et c'était pour lui un plaisir insatiable de les examiner avec un œil critique, et de

[1] Les îles de Chios et de Thasos étaient renommées pour l'excellence de leurs vins.

juger de leur construction. Né avec un esprit inventif, il n'employait pas son amour pour les arts à des bagatelles, à des amusements sans objet, comme les autres rois, qui passaient leurs moments de loisir les uns à jouer de la flûte, les autres à peindre ou à tourner.

En effet, Aéropus le Macédonien[1] passait son temps à faire de petites tables et de petites lampes. Attalus Philométor[2] cultivait les plantes vénéneuses, non-seulement la jusquiame et l'ellébore, mais aussi la ciguë, l'aconit et le dorycinium[3] : il les plantait ou les semait lui-même dans ses jardins; il s'appliquait avec un soin extrême à connaître les propriétés de leurs fruits et de leurs sucs, et il les cueillait lui-même en la saison. Les rois parthes se faisaient gloire de forger et d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais Démétrius portait, jusque dans les arts mécaniques, la dignité d'un roi; et tous ses travaux avaient un caractère de grandeur. La supériorité et la perfection de ses ouvrages annonçaient l'élévation d'esprit et le grand courage de l'inventeur; leur conception, leur magnificence, et même leur seule exécution, paraissent dignes de la main d'un roi. Leur grandeur étonnait ses amis, et leur beauté charmait ses ennemis mêmes. Cet éloge n'est point dicté par la flatterie : c'est l'expression simple de la vérité. En effet, ses galères à quinze et seize rangs de rames faisaient l'admiration de ses ennemis, lorsqu'ils les voyaient voguer le long de leurs côtes; et ses hélépoles[4] étaient un spectacle curieux pour les villes mêmes qu'il assiégeait : les faits le prouvent. Lysimachus, qui était celui d'entre tous les rois qui haïssait le plus Démétrius, et qui était venu contre lui avec ses troupes

[1] Aéropus II, qui s'était emparé du royaume de Macédoine en faisant périr son pupille Oreste, fils d'Archélaüs II.

[2] Attalus III, fils d'Eumène II et de Stratonice.

[3] On se servait de cette plante pour empoisonner le fer des flèches.

[4] Ce mot signifie *qui prennent les villes*. Plutarque va donner la description d'une de ces machines

pour lui faire lever le siége de Soli en Cilicie, l'envoya prier de lui faire voir ses machines, et de faire voguer devant lui ses galères. Démétrius le lui ayant accordé, Lysimachus en fut tellement étonné, qu'il s'en retourna incontinent.

Les Rhodiens, que Démétrius tenait assiégés depuis longtemps, ayant fait la paix avec lui, le prièrent de leur donner quelques-unes de ses machines, afin d'avoir dans leur ville un monument de sa puissance et de leur valeur. Or, Démétrius avait fait la guerre aux Rhodiens, parce qu'ils étaient alliés de Ptolémée. Pendant le siége de leur ville, il fit approcher des murailles la plus grande de ses hélépoles : elle avait une base carrée, et ses côtés, qui avaient chacun quarante-huit coudées de longueur sur soixante-six de hauteur, allaient en se rapprochant les uns des autres jusqu'au sommet; l'intérieur de la machine était partagé en plusieurs étages, qui avaient chacun plusieurs chambres; et le devant, qui faisait face à l'ennemi, était ouvert. Chaque étage avait une fenêtre, d'où partaient des traits de toute espèce; car l'hélépole était remplie d'hommes valeureux, qui savaient faire usage de toutes sortes d'armes. Dans sa marche, elle ne branlait ni ne penchait d'aucun côté : ferme et droite sur sa base, et toujours en équilibre, elle s'avançait avec une grande roideur et un mugissement effroyable; elle offrait à l'œil un spectacle attachant, et elle imprimait en même temps une vive frayeur dans l'âme. On apporta de Cypre à Démétrius, pour cette guerre, deux cuirasses de fer, du poids de quarante livres. Zoïle, l'artiste qui les avait faites, voulant montrer leur force et l'excellence de leur trempe, demanda qu'il fût lancé contre l'une d'elles, à la distance de vingt-six pas, un trait de batterie. L'épreuve fut faite, et ne laissa sur le fer aucune trace sensible : on n'y vit qu'une rayure presque imperceptible, comme aurait pu faire un stylet. Démétrius prit pour lui cette cuirasse, et il donna l'autre à

Alcimus d'Épire, l'homme le plus fort et le plus belliqueux qui fût dans son armée. Alcimus portait une armure du poids de cent vingt livres, tandis que celle des autres n'en pesait que soixante. Il fut tué à Rhodes, comme il combattait près du théâtre.

Les Rhodiens se défendaient avec tant de courage, que le siége n'avançait point : néanmoins Démétrius s'opiniâtrait à le continuer, irrité qu'il était contre les Rhodiens, parce qu'ils avaient pris un vaisseau qui portait des lettres, des tapisseries et des vêtements que Phila, sa femme, lui faisait passer, et qu'ils l'avaient envoyé à Ptolémée avec toute sa charge, n'imitant point en cela l'honnêteté des Athéniens, qui, ayant arrêté les courriers de Philippe, avec qui ils étaient en guerre, ouvrirent toutes les lettres qu'ils portaient, mais ne touchèrent point à celles d'Olympias, qu'ils renvoyèrent sans les avoir décachetées. Démétrius, malgré son ressentiment, ne saisit point, pour se venger des Rhodiens, une occasion qu'ils lui fournirent bientôt eux-mêmes. Protogène le Caunien peignait alors un trait de l'histoire d'Ialysus [1]. L'ouvrage était sur le point d'être achevé, lorsque Démétrius se rendit maître du faubourg où travaillait Protogène, et emporta le tableau. Les Rhodiens lui envoyèrent sur-le-champ un héraut, pour le supplier d'épargner un si bel ouvrage, et de ne point souffrir qu'il fût gâté. « Je brûlerais plutôt tous les portraits de mon père, répondit Démétrius, que de détruire ce chef-d'œuvre de l'art. » On dit que Protogène avait mis sept ans à faire ce tableau, et qu'Apelle fut tellement frappé, lorsqu'il le vit pour la première fois, qu'il demeura longtemps sans mot dire; qu'enfin, revenu de son étonne-

[1] Ialysus était, suivant la tradition, un fils de Cercaphon, fils du Soleil et de la nymphe Rhode ; lui et ses deux frères, Lindus et Camirus, avaient régné dans l'île de Rhodes, et ils y avaient fondé chacun une ville de leur nom. Pline parle en détail du tableau de Protogène. Caunus, patrie de Protogène, était une ville de Carie.

ment, il s'écria : « Le beau travail ! l'admirable ouvrage ! il y manque pourtant cette grâce qui seule pourrait élever les tableaux de Protogène jusqu'aux cieux. » Ce tableau, porté depuis à Rome avec un grand nombre d'autres, périt dans un incendie.

Cependant les Rhodiens commençaient à se lasser de la guerre. Démétrius, de son côté, ne cherchait qu'un prétexte pour la terminer, lorsque les Athéniens survinrent à propos, et firent conclure un traité [1], par lequel les Rhodiens s'engagèrent à former avec Antigonus et Démétrius une ligue offensive et défensive, dont Ptolémée fut excepté. Les Athéniens venaient appeler à leur secours Démétrius contre Cassandre, qui tenait leur ville assiégée. Démétrius mit à la voile, avec cent trente vaisseaux et une nombreuse infanterie, et chassa Cassandre de l'Attique : il fit plus, il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, et mit son armée en déroute. Héraclée se rendit volontairement à Démétrius ; et six mille Macédoniens passèrent de son côté. En retournant de cette expédition, Démétrius remit en liberté tous les Grecs en deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, et s'empara des forts de Phylé et de Panacte, deux boulevarts de l'Attique : il chassa les garnisons que Cassandre y tenait, et il rendit les places aux Athéniens. Les Athéniens, qui semblaient avoir épuisé toutes leurs ressources pour honorer Démétrius, trouvèrent encore moyen d'inventer de nouvelles adulations. Ils lui assignèrent pour résidence le derrière du Parthénon. Démétrius y logea ; et l'on disait que Minerve elle-même le recevait dans son temple. Pourtant c'était un hôte bien peu digne d'elle, et dont la conduite ne répondait guère au voisinage d'une vierge.

On conte qu'un jour Philippe, frère de Démétrius, se trouvait logé dans une maison où il y avait trois jeunes

[1] Diodore de Sicile attribue cette médiation aux Étoliens. Le traité en question est de l'an 303 avant J.-C.

femmes. Son père, qui en fut informé, ne lui en dit rien personnellement; mais, ayant fait venir le fourrier, il dit à cet homme en sa présence: « Ne donneras-tu pas à mon fils un logement moins étroit? » Et Démétrius, qui devait respecter, dans Minerve, sinon une déesse, au moins une sœur aînée, comme il voulait qu'on l'appelât, se livra à tant de débauches avec de jeunes garçons et des femmes de condition libre, et souilla de tant d'infamies la citadelle dans laquelle était le temple de la déesse, qu'au prix de ces turpitudes, ce lieu pouvait paraître pur, quand il s'y livrait à la dissolution seulement avec ses courtisanes Chrysis, Lamie, Démo et Anticyre. Mais, pour l'honneur de la ville, il ne convient pas de divulguer tous les désordres de Démétrius: toutefois, je ne dois point passer sous silence la sagesse et la vertu de Démoclès. Démoclès était un jeune garçon, qui n'avait point encore atteint l'adolescence. Sa beauté, qu'annonçait son surnom, car on l'appelait Démoclès le beau, ne fut pas longtemps ignorée de Démétrius. Démétrius le fit tenter, solliciter, effrayer même par ses émissaires; mais rien ne put vaincre Démoclès. Pour se dérober à ses obsessions, Démoclès prit le parti d'abandonner le gymnase et tous les lieux d'exercices, et d'aller se baigner dans une étuve particulière. Démétrius, l'ayant épié, entra dans l'étuve, comme Démoclès s'y trouvait seul. Le jeune garçon, se voyant sans secours et hors d'état de résister à Démétrius, découvre la chaudière du bain, et se jette dans l'eau bouillante, où il fut étouffé: mort bien affreuse sans doute, mais qui montre une vertu digne de son pays et de sa beauté! Ce n'est point ainsi qu'en usa Cléénétus, fils de Cléomédon. Pour obtenir la décharge d'une amende de cinquante talents [1], à laquelle son père avait été condamné, il porta aux Athéniens des lettres de recommandation de Démétrius, qui non-seu-

[1] Environ deux cent soixante mille francs de notre monnaie.

lement attestèrent son déshonneur, mais qui jetèrent le trouble dans la ville; car le peuple, en faisant à Cléomédon la remise de l'amende, défendit par un décret à tout citoyen d'apporter dorénavant de pareilles lettres de la part de Démétrius.

Démétrius ne fut pas plutôt informé de ce décret, qu'il en fit éclater son ressentiment. Alors les Athéniens s'empressèrent de l'annuler. Bien plus, ils firent mourir ou ils condamnèrent au bannissement tous ceux qui l'avaient dressé ou conseillé; et ils firent même un autre décret portant qu'à l'avenir toutes les volontés de Démétrius seraient regardées comme saintes envers les dieux et justes à l'égard des hommes. A cette occasion, quelqu'un des plus gens de bien ayant dit que Stratoclès était fou de proposer de tels décrets : « Il serait vraiment fou, répondit Démocharès, du dème de Leuconoé [1], s'il ne faisait ces folies. » Et en effet, Stratoclès tirait de grands avantages de ses flatteries. Démocharès, dénoncé pour ce mot, fut condamné au bannissement. Voilà où en étaient les Athéniens, qui se croyaient délivrés de toute garnison et remis en liberté.

Démétrius entra ensuite dans le Péloponnèse, où ses ennemis, loin de lui résister, fuyaient tous devant lui, et abandonnaient leurs villes. Il attira dans son parti la contrée appelée Acté [2], et toute l'Arcadie, à l'exception d'Argos et de Mantinée. Il délivra Sicyone et Corinthe de leurs garnisons, moyennant cent talents [3], qu'il donna aux soldats qui les composaient. Il se trouvait à Argos comme on célébrait les fêtes de Junon : afin de concourir à cette solennité, il donna des jeux, dans lesquels il présida lui-même l'assemblée des Grecs. Il

[1] C'est le neveu de Démosthène, dont il a été question dans la *Vie de Démosthène*, à la fin.

[2] Ce mot signifie *rivage de la mer*. Il s'agit ici de la côte orientale du Péloponnèse.

[3] Environ cinq cent cinquante mille francs de notre monnaie.

épousa, pendant la fête, Déidamie, fille d'Éacide, roi des Molosses, et sœur de Pyrrhus. Il persuada aux Sicyoniens d'abandonner leur ville, et d'en bâtir une autre dans le lieu où ils habitent maintenant; et, en changeant la situation de la ville, il en changea aussi de nom : il l'appela Démétriade.

Le conseil commun de la Grèce, assemblé dans le Péloponnèse avec un concours extraordinaire de tous les peuples, proclama Démétrius chef de tous les Grecs, comme l'avaient été avant lui Philippe et Alexandre, à qui du reste Démétrius se croyait fort supérieur, enflé qu'il était de sa fortune et de sa puissance. Alexandre n'avait jamais dépouillé personne du titre de roi; jamais non plus il n'avait pris pour lui-même celui de roi des rois. Mais Démétrius se moquait ouvertement de ceux qui donnaient à d'autres qu'à son père et à lui le nom de roi; et il aimait à voir ses flatteurs faire, à sa table, des libations à Démétrius, roi; à Séleucus, capitaine des éléphants; à Ptolémée, amiral; à Lysimachus, gardien du trésor; à Agatoclès le Sicilien, gouverneur des îles. Les autres rois ne faisaient que rire de ces plaisanteries; mais Lysimachus était vivement piqué de ce que Démétrius le mettait au rang des eunuques; car ce n'était guère qu'à des eunuques que les rois confiaient la garde de leurs trésors. Aussi haïssait-il mortellement Démétrius; et, raillant sur sa passion pour Lamie, il disait un jour : « Jusqu'alors je n'avais jamais vu une courtisane sortir de la scène tragique[1]. — Cette courtisane, répondit Démétrius, est plus sage que sa Pénélope. »

En quittant le Péloponnèse pour retourner à Athènes, Démétrius écrivit aux Athéniens qu'il voulait, à son arrivée dans leur ville, être initié en même temps aux grands et aux petits mystères, et passer sans aucun intervalle de la première initiation à l'époptée[2], ce qui n'était pas per-

[1] Les femmes ne montaient pas sur le théâtre.

[2] Ce mot signifie *le droit de tout voir*, l'initiation complète.

mis et ne s'était jamais fait; car les petits mystères se célébraient au mois Anthestérion [1], et les grands au mois Boédromion [2]; et il fallait au moins un an d'intervalle entre les deux initiations. Quand on lut, dans l'assemblée du peuple, les lettres de Démétrius, Pythodore, le porte-flambeau, fut le seul qui osa s'opposer à sa demande; mais ce fut en vain; car, sur la proposition de Stratoclès, on ordonna que le mois Munychion [3], où l'on était alors, serait nommé et réputé Anthestérion. Par ce moyen, ils firent d'abord la première initiation de Démétrius à Agra; puis, changeant une seconde fois ce même Munychion, qui était devenu Anthestérion, en Boédromion, ils célébrèrent les autres cérémonies de l'initiation; et Démétrius passa à l'époptée. A ce sujet, Philippide, dans une de ses pièces, critiquant Stratoclès, le caractérise :

Celui qui a mis l'année en abrégé dans un mois,

et, à propos du séjour de Démétrius dans le Parthénon :

Celui qui a pris l'Acropole pour une hôtellerie,
Et qui a introduit des courtisanes dans la demeure de la vierge.

De tous les abus qui furent alors commis à Athènes et contre les coutumes et contre les lois, celui qui affligea le plus les Athéniens, ce fut l'ordre que leur enjoignit Démétrius de fournir, sans délai, la somme de deux cent cinquante talents [4]. La levée de cette contribution se fit sur-le-champ sans la moindre remise; et, quand tout cet argent fut ramassé, Démétrius le fit porter à Lamie et à ses autres courtisanes, afin qu'elles en achetassent du savon pour leur toilette. La honte d'un pareil emploi fut plus sensible aux Athéniens que la perte de l'argent; et

[1] Partie de janvier et de février.
[2] Partie d'août et de septembre.
[3] Partie de mars et d'avril.
[4] Environ treize cent mille francs de notre monnaie.

le mot les offensa plus que la chose même. Toutefois, quelques-uns prétendent que ce n'est point aux Athéniens, mais aux Thessaliens, que Démétrius fit cet affront. Ce ne fut pas tout encore. Lamie, voulant donner en particulier un festin à Démétrius, mit à contribution un grand nombre de personnes; et ce repas fut si renommé par son extrême magnificence, que Lyncée de Samos[1] en a laissé une description détaillée. Aussi un poëte comique de ce temps-là dit-il, avec non moins de finesse que de vérité, que Lamie était une hélépole[2]. Démocharès de Soli appelait Démétrius Mythos, parce qu'il avait toujours avec lui sa Lamie[3]. Le grand crédit de cette courtisane, et la passion avec laquelle Démétrius l'aimait, excitaient contre elle la jalousie et la haine, non-seulement des femmes légitimes de Démétrius, mais encore de ses amis. Il avait envoyé des ambassadeurs à Lysimachus. Un jour, Lysimachus, conversant avec eux dans un moment de loisir, leur montra sur ses bras et sur ses cuisses les cicatrices profondes des griffes d'un lion; et il leur raconta comment Alexandre l'avait forcé de combattre contre cet animal, enfermé avec lui dans une arène. A ce récit, les ambassadeurs se prirent à rire, et ils dirent à Lysimachus : « Démétrius porte au cou les cicatrices d'une bête plus furieuse encore, d'une Lamie. »

C'est chose assez étonnante que Démétrius, qui avait témoigné tant de répugnance à épouser Phila, à cause de la disproportion de l'âge, ait conservé pendant si longtemps la plus vive passion pour Lamie, qui était déjà fanée. Aussi la courtisane Démo, surnommée

[1] Grammairien, disciple de Théophraste.

[2] La machine de siege dont il a ete question plus haut.

[3] Mythos veut dire *conte* ou *fable*; et l'on epouvantait les enfants du récit des exploits d'une Lamie, qui avait été, suivant la tradition, quelque chose comme les ogresses de nos contes de fees. Horace, dans l'*Art poétique*, dit que le poëte dramatique ne doit pas tirer vivant du ventre d'une Lamie l'enfant que le monstre a devoré. C'est un de ses préceptes sur la règle de la vraisemblance.

Mania[1], à qui Démétrius demandait, dans un souper où Lamie venait de jouer de la flûte, ce qu'elle en pensait, lui répondit : « Elle est vieille. » A un autre souper, comme on avait servi de fort beaux fruits : « Vois-tu, dit Démétrius à Démo, tous les beaux fruits que Lamie m'envoie? — Si tu voulais dormir avec ma mère, répondit la courtisane, elle t'en enverrait bien davantage encore. » On cite le sentiment de Lamie sur le jugement si célèbre de Bocchoris. Un Égyptien était devenu amoureux de la courtisane Thonis ; mais Thonis lui demandait une somme d'argent considérable. Enfin il crut en songe avoir commerce avec elle, et tous ses désirs s'en éteignirent. Mais Thonis le fit appeler en justice, pour avoir à lui payer la somme demandée. Bocchoris, informé de cette affaire, ordonna que l'Égyptien porterait au tribunal toute la somme dans un bassin; et que là, il le ferait passer et repasser devant la courtisane, afin qu'elle jouît de l'ombre de l'argent, parce que, disait-il, l'opinion est l'ombre de la vérité. Mais Lamie ne trouvait pas ce jugement équitable. « L'ombre de l'argent, disait-elle, n'éteignit point le désir de Thonis; au lieu que le songe amortit celui de l'Égyptien. » Mais c'en est assez sur Lamie.

Maintenant, la fortune de celui dont nous écrivons la *Vie* va éprouver une suite de revers, qui rendront la scène tragique, de comique qu'elle était. Les autres rois s'étant ligués contre Antigonus, et ayant réuni toutes leurs forces, Démétrius, sur cette nouvelle, quitta la Grèce, et alla joindre son père. Il lui trouva, pour cette guerre, une ardeur bien au-dessus de son âge; et la sienne en reçut un nouvel essor. Toutefois, il me semble que, si Antigonus eût voulu se relâcher tant soit peu de ses prétentions, et ne pas affecter une sorte de supériorité sur les autres princes, il aurait conservé pour lui-

[1] C'est-à-dire *folie*.

même pendant sa vie, et laissé à son fils après sa mort, la prééminence sur tous les rois; mais, naturellement fier et présomptueux, et aussi dur dans ses paroles que dans sa conduite, il aigrit, il irrita contre lui des rois dont la jeunesse, le nombre et la puissance n'étaient pas à dédaigner. Il ne craignait pas de dire qu'il disperserait cette ligue et cette association de rois aussi facilement que l'on écarte et dissipe avec une pierre ou le moindre bruit une volée d'oiseaux qui se sont abattus dans un champ pour y chercher leur pâture. Il avait sous ses ordres plus de soixante-dix mille hommes de pied, dix mille cavaliers, et soixante-quinze éléphants. L'armée des alliés était de soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cents cavaliers, quatre cents éléphants, et cent vingt chars de guerre.

Quand les deux armées furent en présence, on aperçut, dans Antigonus, un changement qui semblait porter plus sur ses espérances que sur ses résolutions. Lui, d'ordinaire, fier et plein d'audace dans les combats, ayant la parole haute, tenant des discours arrogants, et souvent même disant des mots plaisants et railleurs, qui témoignaient de sa présomption et de son mépris pour l'ennemi, on le voyait alors pensif et taciturne: il présentait son fils aux troupes, et il le leur recommandait comme son successeur. Mais, ce qui étonna bien davantage encore, ce fut de voir qu'il s'entretenait seul avec Démétrius dans sa tente; car il n'avait pas l'habitude de communiquer ses secrets même à son fils : il délibérait en lui-même; puis il ordonnait publiquement et faisait exécuter ce qu'il avait arrêté dans sa pensée. On conte, à ce propos, que Démétrius, étant encore fort jeune, lui demanda un jour quand est-ce qu'on décamperait. « Crains-tu, répondit Antigonus en colère, d'être le seul qui n'entende pas la trompette? » Il est vrai qu'il parut alors plusieurs signes sinistres, qui abattirent leur courage. Démétrius eut un songe, où il lui

sembla qu'Alexandre, couvert d'armes éclatantes, se présentait à lui, et lui demandait quel mot il donnerait pour la bataille : « Jupiter et la Victoire, » avait-il répondu. — Je passe donc du côté des ennemis, repartit Alexandre; car ce sont eux qui me recevront. » Antigonus, après que son armée fut rangée en bataille, étant sorti de sa tente, fit un faux pas, tomba sur le visage, et se fit une blessure considérable; puis, s'étant relevé, il tendit les mains vers le ciel, et il pria les dieux de lui donner la victoire, ou une mort prompte avant sa défaite.

Quand les deux armées furent aux mains, Démétrius, à la tête de sa cavalerie d'élite, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, et combattit avec tant de vigueur, qu'il rompit les ennemis et les mit en fuite; mais, par une vaine ambition, s'étant acharné à les poursuivre, il perdit tout le fruit de sa victoire; car, lorsqu'il revint de cette chasse, il ne lui fut plus possible de joindre son infanterie, les éléphants des ennemis ayant pris la place entre deux. Séleucus, qui vit le corps de bataille d'Antigonus dégarni de sa cavalerie, ne le chargea point; mais il le tournait continuellement, comme prêt à l'attaquer, voulant l'effrayer, et donner le temps aux soldats de passer de son côté; ce qui arriva en effet. La plus grande partie de cette infanterie se détacha du corps de bataille, et alla volontairement se rendre à Séleucus; le reste prit la fuite. Au même instant, un gros de fantassins fondirent sur Antigonus; et, comme quelques-uns de ceux qui l'entouraient l'avertissaient de se tenir en garde, parce que ces gens-là venaient sur lui : « Je vois bien que c'est à moi qu'ils en veulent, répondit Antigonus; mais mon fils va venir à mon secours. » Il conserva jusqu'à la fin cette espérance, et il chercha des yeux son fils, jusqu'à ce que, accablé d'une grêle de traits, il fut renversé par terre. Tous ceux de sa maison et ses amis même l'abandonnèrent; Thorax de Larisse resta seul auprès de

son corps. La bataille ainsi terminée, les rois vainqueurs dépecèrent, comme ils eussent fait un vaste corps, l'empire d'Antigonus et de Démétrius : ils en prirent chacun sa part; puis ils firent un nouveau partage de leurs anciens États[1].

Cependant Démétrius, fuyant avec cinq mille hommes de pied et quatre mille chevaux, poussa tout d'une traite jusqu'à Éphèse. Là, tout le monde s'attendait à le voir, dans la disette d'argent où il se trouvait, violer le trésor du temple; mais il n'en fit rien; et, craignant lui-même que ses soldats ne se portassent à cette extrémité, il sortit promptement de la ville, et il s'embarqua pour la Grèce. Il avait mis dans les Athéniens sa plus grande espérance; car, outre qu'il avait laissé entre leurs mains ses vaisseaux, son argent, et sa femme Déidamie, il ne croyait pas avoir de ressource plus sûre que l'affection de ce peuple. Mais, comme il cinglait à pleines voiles vers Athènes, il rencontra, à la hauteur des Cyclades, des députés athéniens qui venaient au-devant de lui, pour le prier de s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avait décrété qu'on n'y recevrait aucun des rois, et pour lui apprendre qu'on avait envoyé à Mégare sa femme Déidamie, avec la suite et les honneurs dus à son rang. A cette nouvelle, Démétrius entra dans une telle colère, qu'il ne se maîtrisa plus : il avait jusque-là supporté ses malheurs avec beaucoup de résignation, et il n'avait montré, dans un si grand revers, ni découragement ni faiblesse; mais, de se voir ainsi trompé par les Athéniens, contre son espérance, et d'éprouver que l'affection qu'ils lui avaient témoignée n'était que fausse et simulée, c'était pour lui une amère douleur. Preuve évidente que la marque la moins sûre de l'attachement des peuples pour les rois, ce sont les honneurs excessifs qu'ils leur décernent. Car ces honneurs n'ont de prix que dans la volonté

[1] Cette bataille s'était donnée à Ipsus, en Phrygie, en l'an 301 avant J.-C. Antigonus, à sa mort, était âgé de quatre-vingt-un ans.

de ceux qui les rendent ; et la crainte dont souvent ceux-ci sont prévenus doit rendre leurs hommages fort suspects, attendu que la crainte aussi bien que l'amour peut inspirer ces résolutions. Aussi, les princes qui ont du sens ne s'arrêtent-ils ni aux statues, ni aux portraits, ni aux apothéoses dont on les honore ; mais ils regardent à leurs propres actions ; et, d'après le témoignage qu'elles leur rendent, ils jugent si ces honneurs sont dictés par une affection sincère, ou arrachés par la contrainte. Car il arrive souvent que les rois à qui l'on défère ces honneurs outrés, qu'ils savent bien ne devoir qu'à la force, sont ceux que haïssent le plus les peuples.

Démétrius, indigné de la conduite des Athéniens, mais qui se voyait hors d'état de s'en venger, se contenta de leur envoyer faire des plaintes modérées, et redemander ses vaisseaux, parmi lesquels était la galère à treize rangs de rames. Après les avoir reçus, il fit voile vers l'isthme. Là, il trouva ses affaires en très-mauvais point : toutes ses garnisons avaient été chassées des villes qu'elles occupaient, ou elles avaient passé à l'ennemi. Laissant donc Pyrrhus en Grèce, il alla faire une descente dans la Chersonèse, où il ravagea les États de Lysimachus : il enrichit ses troupes du butin qu'il y fit ; et il retint par ce moyen auprès de lui une armée capable de le faire craindre et respecter. Lysimachus ne reçut aucun secours des autres rois, parce qu'il leur paraissait encore moins juste que Démétrius, et plus redoutable que lui à cause de sa puissance. Peu de temps après, Séleucus députa vers Démétrius, pour lui demander en mariage sa fille Stratonice, qu'il avait eue de Phila. Séleucus avait déjà un fils, appelé Antiochus, né d'une femme perse, nommé Apama ; mais il trouvait que ses États pouvaient suffire à plusieurs héritiers : il croyait d'ailleurs avoir besoin de cette alliance, parce que Lysimachus demandait à Ptolémée ses deux filles, l'une pour lui et l'autre pour son fils Agathoclès. Démétrius donc, qui regardait comme

un bonheur inespéré d'avoir Séleucus pour gendre, prend avec lui sa fille, et cingle vers la Syrie, avec toute sa flotte. Il fut souvent forcé, pendant la traversée, de relâcher et de prendre terre, particulièrement en Cilicie, où régnait alors Plistarchus, à qui les rois avaient donné ce pays pour sa part, après la défaite d'Antigonus. Plistarchus était frère de Cassandre : considérant comme une violation de territoire la descente de Démétrius dans ses États, et voulant se plaindre de ce que Séleucus s'était réconcilié avec l'ennemi commun sans l'agrément des autres rois, il se mit en chemin pour aller trouver son frère.

Démétrius, informé de son départ, s'éloigna de la mer, et se rendit à Quindes [1], où il s'empara de douze cents talents [2], qui étaient le reste du trésor de son père; puis il s'en retourna promptement, et fit voile vers la Syrie, où Phila sa femme vint le joindre. Séleucus alla au-devant de lui jusqu'à Rosus [3] : leur première entrevue fut franche, sans soupçon, et véritablement royale. Séleucus, le premier, traita Démétrius dans sa tente, au milieu de son camp; et ensuite Démétrius reçut Séleucus sur la galère à treize rangs de rames. Ils passaient les journées à converser ensemble et à se divertir, sans armes et sans gardes. Enfin Séleucus, ayant pris avec lui Stratonice, s'en retourna à Antioche, dans le plus magnifique appareil. Démétrius s'empara aussitôt de la Cilicie; et, afin de détruire les accusations de Plistarchus, il envoya sa femme Phila auprès de Cassandre, qui était son frère. Sur ces entrefaites, Déidamie, qui était venue de Grèce trouver Démétrius, mourut de maladie. Démétrius se réconcilia avec Ptolémée, par le moyen de Séleucus; et il fut convenu qu'il épouserait Ptolémaïs, fille de Ptolémée. Jusque-là

[1] Ville de la Cilicie.

[2] Plus de sept millions de notre monnaie.

[3] Ville maritime située entre Issus et Séleucie.

Séleucus s'était honnêtement conduit avec Démétrius; mais bientôt il lui redemanda la Cilicie, s'engageant à payer une certaine somme d'argent; et, comme Démétrius s'y refusa, il revendiqua tout en colère Tyr et Sidon. Ce procédé parut injuste et violent, en ce que Séleucus, qui tenait sous sa domination toutes les provinces qui s'étendent depuis les Indes jusqu'à la mer de Syrie, se trouvait encore si pauvre, que, pour l'acquisition de deux villes, il rompait avec son beau-père, avec un homme qui venait d'éprouver un si grand revers de fortune; attestant par là la vérité de ce que dit Platon, que celui qui veut être vraiment riche doit non point augmenter son bien, mais diminuer sa cupidité, parce que celui qui ne met pas de bornes à son avarice est toujours dans la pauvreté et dans le besoin.

Démétrius ne s'effraya point des menaces de son gendre. « Quand même j'aurais perdu dix milles autres batailles comme celle d'Ipsus[1], dit-il, je n'achèterais pas l'amitié de Séleucus. » Il mit des garnisons dans les deux villes; et, ayant appris que Lacharès, à la faveur d'une sédition qui divisait les Athéniens, s'était emparé d'Athènes et y régnait en tyran, il espéra qu'en se présentant à l'improviste, il pourrait facilement se rendre maître de la ville. Il repassa donc la mer sans encombre, avec une flotte nombreuse; mais, en côtoyant l'Attique, il fut assailli d'une violente tempête, où il perdit la plupart de ses vaisseaux et une grande partie de ses troupes. S'étant sauvé heureusement, il commença à faire quelque peu la guerre aux Athéniens; mais, comme il vit qu'il n'obtenait aucun résultat, il envoya ses officiers assembler une nouvelle flotte; et lui-même il entra dans le Péloponnèse, et il mit le siége devant Messène. Dans un assaut qu'il fit donner à la place, il fut en danger de perdre la vie : un trait de batterie le frappa

[1] Le texte vulgaire est corrompu à cet endroit; je suis la correction de Dacier, qui est d'ailleurs appuyée par plusieurs manuscrits.

au visage, et lui perça la joue. Quand il fut guéri, et après avoir repris quelques villes qui avaient abandonné son parti, il entra derechef dans l'Attique, s'empara d'Éleusis et de Rhammunte, et ravagea tout le pays. Ayant pris un vaisseau qui portait du blé à Athènes et fait pendre le marchand et le pilote, les trafiquants maritimes, effrayés, n'osèrent plus se hasarder à y en conduire; de sorte que la ville se trouva réduite à la plus affreuse disette, non-seulement de blé, mais de toutes les choses nécessaires : le médimne de sel s'y vendait quarante drachmes [1], et le boisseau de blé trois cents [2]. Dans cette extrémité, les Athéniens eurent un moment d'espérance : un convoi de cent cinquante voiles, que Ptolémée envoyait à leur secours, parut à la hauteur d'Égine; mais ensuite, Démétrius ayant reçu, et du Péloponnèse et de Cypre, des vaisseaux au nombre de trois cents, les Égyptiens levèrent l'ancre, et prirent la fuite. Le tyran Lacharès s'échappa aussi, et abandonna la ville.

Les Athéniens, bien qu'ils eussent prononcé, par un décret, la peine de mort contre quiconque oserait parler de paix et d'accommodement avec Démétrius, ouvrirent à l'instant même les portes voisines de son camp, et lui envoyèrent des députés : non qu'ils attendissent de lui aucune grâce; mais ils cédaient à la nécessité que leur imposait la famine, qui les avait mis dans la situation la plus déplorable. Entre plusieurs traits qu'on rapporte de cette famine, je citerai celui-ci. Un père et son fils habitaient la même chambre, tous deux réduits au désespoir : ayant vu tomber du plancher un rat mort, ils se levèrent précipitamment, et ils se battirent pour s'arracher l'un à l'autre cette proie. On rapporte aussi que, dans cette conjoncture, le philosophe Épicure nourrit ses disciples en partageant avec eux quelque petite provision

[1] Environ trente-six francs de notre monnaie.

[2] Environ deux cent soixante-dix francs de notre monnaie.

de fèves qu'il avait, et qu'il leur donnait par compte. La ville était dans cet affreux état, lorsque Démétrius y entra : il fit assembler tous les citoyens dans le théâtre, environna la scène de gens armés, et plaça des gardes aux deux côtés de l'avant-scène; puis, descendant les degrés d'en haut, comme font les acteurs, il imprima aux Athéniens, par cet appareil, la plus vive frayeur. Mais, dès le commencement de son discours, il dissipa toutes leurs craintes : il n'éleva point la voix comme un homme en colère; il n'usa point de paroles dures, mais il leur fit ses reproches avec douceur et amitié; il leur rendit ses bonnes grâces, leur fit donner cent mille médimnes [1] de blé, et rétablit les magistrats qui étaient le plus agréables au peuple. L'orateur Dromoclidès, voyant la multitude, dans le transport de sa joie, battre des mains et pousser toute sorte d'acclamations, voulut enchérir sur les louanges que les orateurs donnaient à Démétrius du haut de la tribune : il proposa un décret, par lequel on devait remettre entre les mains de Démétrius le Pirée et Munychie. Cet avis fut adopté, et le décret fut sanctionné par le peuple. Alors Démétrius, de sa seule autorité, mit une bonne garnison dans le Musée, afin d'empêcher le peuple de secouer de nouveau le joug et de traverser ses autres entreprises [2].

Les Athéniens ainsi réduits, il marcha contre Lacédémone. Archidamus vint à sa rencontre jusqu'à Mantinée : Démétrius le défit dans un grand combat; et, l'ayant mis en fuite, il entra dans la Laconie, et il donna, sous les murs mêmes de Sparte, une seconde bataille, où il fit cinq cents prisonniers et tua deux cents hommes. Rien, ce semble, ne pouvait l'empêcher de se rendre maître de la ville, qui jusque-là n'avait jamais été prise; mais aucun roi n'éprouva, autant que Démétrius, de grandes et subites vicissitudes, surtout dans cette circonstance,

[1] Plus de cinquante mille hectolitres.
[2] Athènes fut prise en l'an 295 avant J.-C.

où sa fortune paraissait tantôt tomber, tantôt se relever, briller puis s'obscurcir, s'affaiblir et ensuite reprendre des forces. Aussi, dit-on que, dans ses plus terribles revers, il adressait à la Fortune ce vers d'Eschyle[1] :

C'est toi qui m'as fait grandir ; c'est toi qui vas faire ma ruine.

Et en effet, lorsque tout paraissait se disposer pour le rétablir dans ses États, et pour lui rendre son ancienne puissance, il apprit que Lysimachus lui avait enlevé les villes d'Asie, et que Ptolémée s'était rendu maître de Cypre, excepté la seule ville de Salamine, dans laquelle ses enfants et sa mère étaient assiégés. Cependant la Fortune, semblable à cette femme dont parle Archiloque, laquelle,

Méditait des ruses, tenant l'eau d'une main, de l'autre le feu,

après l'avoir rappelé de devant Lacédémone par des nouvelles si fâcheuses et si inquiétantes, ne tarda pas à faire luire à ses yeux, dans des événements nouveaux, de brillantes espérances. Voici à quelle occasion.

Cassandre mort[2], Philippe, l'aîné de ses fils, lui succéda ; mais il régna peu de temps sur la Macédoine, car il mourut bientôt après son père. Ses deux frères entrèrent en différend : l'un d'eux, Antipater, ayant tué sa mère Thessalonique, l'autre, Alexandre, appela Pyrrhus de l'Épire et Démétrius du Péloponnèse, et les pressa de venir à son secours. Pyrrhus, arrivé le premier, s'empara tout d'abord d'une partie de la Macédoine, qu'il retint pour prix du secours qu'il donnait à Alexandre ; et il ne fut plus désormais, pour Alexandre, qu'un voisin redoutable. Démétrius, de son côté, s'était mis en marche aussitôt après avoir reçu les lettres d'Alexandre. Mais Alexandre, qui le jugeait plus dan-

[1] Ce vers est d'une des pièces aujourd'hui perdues.
[2] Il était mort en l'an 297 avant J.-C.

gereux encore que Pyrrhus à cause de sa dignité personnelle et de sa grande réputation, alla au-devant de lui; et, l'ayant rencontré à Dium[1], il le salua avec de grandes démonstrations d'amitié, et lui déclara que l'état actuel de ses affaires n'exigeait plus le secours qu'il lui avait demandé. Ce changement rendit les deux princes suspects l'un à l'autre. Un soir, comme Démétrius allait souper chez Alexandre, qui l'en avait prié, quelqu'un vint l'avertir qu'on lui dressait une embûche, et qu'on avait formé le complot de l'assassiner au milieu du repas. Démétrius ne se troubla point à cette nouvelle: il suspend un instant sa marche, ordonne à ses capitaines de tenir les troupes sous les armes, et à ses gardes et à ses officiers, qui étaient plus nombreux que ceux d'Alexandre, d'entrer avec lui dans la salle du festin, et de se tenir là jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre, qui le voyait si bien accompagné, n'osa pas exécuter son dessein; et Démétrius, prétextant qu'il était indisposé et qu'il ne pouvait demeurer longtemps à table, se retira de bonne heure. Le lendemain, il fit tout préparer pour son départ, alléguant qu'il lui était survenu des affaires pressantes. Il pria Alexandre de l'excuser, s'il le quittait sitôt, et lui fit la promesse de faire un plus long séjour auprès de lui lorsque son loisir le lui permettrait.

Alexandre, charmé de voir Démétrius quitter la Macédoine de plein gré et sans nulle apparence de ressentiment, l'accompagna jusqu'en Thessalie. Arrivés à Larisse, ils se donnèrent réciproquement des festins, mais en continuant à se dresser des embûches; ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius. Car, négligeant de se tenir sur ses gardes, de peur que Démétrius ne s'y tînt lui-même, il fut prévenu, et il souffrit le traitement

[1] Au-dessous de Pydna, sur la côte du golfe Thermaïque Ce nom de Dium est une correction pour Déinum, qu'il y a dans le texte vulgaire : Déinum étant complétement inconnu, on s'est accordé à y substituer Dium.

qu'il préparait à son ennemi, et qu'il différait pour mieux s'assurer que Démétrius ne lui échapperait pas. Invité à souper par Démétrius, il y alla : vers le milieu du repas, Démétrius s'étant levé de table, Alexandre, effrayé, se leva aussi, et le suivit à la porte de la salle, où il arriva un instant après lui. Quand Démétrius fut au milieu de ses gardes, il ne dit que ce mot : « Tue qui me suit ! » et il passa outre. Aussitôt les gardes massacrèrent Alexandre, et, avec lui, ceux de ses amis qui étaient accourus pour le secourir : l'un d'eux, au moment où on l'égorgeait, déclara, dit-on, que Démétrius ne les avait prévenus que d'un jour.

La nuit, comme on peut croire, se passa dans une agitation extrême. Le lendemain, les Macédoniens, alarmés, et qui redoutaient fort la puissance de Démétrius, voyant que personne ne venait les attaquer, mais qu'au contraire Démétrius demandait à leur parler et à justifier sa conduite, reprirent confiance, et délibérèrent de l'accueillir favorablement. Quand il fut arrivé dans leur camp, il n'eut pas besoin de longs discours pour les attirer à soi. Comme ils haïssaient Antipater, à cause du meurtre de sa mère, et qu'ils n'avaient pas de meilleur chef à choisir que Démétrius, ils le proclamèrent roi des Macédoniens ; puis ils le mirent au milieu d'eux, et ils le conduisirent en Macédoine [1]. La nation ne blâma point ce changement : elle n'avait pas oublié l'indigne façon dont Cassandre s'était conduit envers Alexandre mort [2] ; et, si elle conservait encore quelque souvenir de la modération du vieux Antipater, Démétrius en recueillait le

[1] Ceci se passait en l'an 294 avant J.-C.

[2] Le texte est un peu obscur à cet endroit, et quelques-uns veulent qu'il s'agisse ici de la mort d'Alexandre le Grand lui-même, empoisonné, disait-on, par Cassandre. Mais le texte ne prête pas à cette interprétation, à cause du mot τεθνηκότα, qui est au passé. Je suis le sens donné par Coray, qui est plus grammatical, et qui se rapporte non pas à une accusation vague et sans preuves, mais à des faits réels et authentiques. Cassandre avait livré Olympias, la mère d'Alexandre, à la fureur des soldats, et empoisonné les deux fils d'Alexandre.

fruit, comme mari de Phila, fille de ce roi, de laquelle Démétrius avait un fils, qui lui devait succéder, et qui, déjà adulte, servait dans l'armée de son père.

Au milieu de cette brillante prospérité, Démétrius apprit que sa femme et ses enfants revenaient, comblés par Ptolémée d'honneurs et de présents. Il apprit en outre que sa fille Stratonice, qu'il avait mariée à Séleucus, venait d'épouser Antiochus, fils de ce même roi, et qu'elle avait été proclamée reine des nations barbares de la haute Asie. Antiochus, étant devenu amoureux de Stratonice, qui était jeune et qui avait déjà un fils de Séleucus, se trouvait très-malheureux, et faisait tous ses efforts pour vaincre sa passion : il se condamnait lui-même, et il se reprochait sans cesse ses désirs criminels. Enfin, comme il n'espérait aucun remède à une maladie qui troublait sa raison, il résolut de se délivrer de la vie par une mort lente. Il négligea son corps, s'abstint de prendre aucune nourriture, et feignit d'avoir une maladie qui le consumait. Érasistrate, son médecin, reconnut sans peine que son mal était causé par l'amour; mais, de découvrir quel en était l'objet, c'était chose moins aisée à faire. Toutefois, comme il s'en voulait assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade; et, quand il entrait quelque jeune garçon ou quelque jeune femme d'une remarquable beauté, il considérait attentivement le visage d'Antiochus, et il observait, sur toutes les parties de son corps, ces mouvements qui sont comme l'expression des affections de l'âme. Il ne remarquait en lui rien d'extraordinaire quand d'autres personnes venaient le voir; mais, chaque fois que Stratonice entrait dans la chambre, soit seule, soit avec Séleucus, Antiochus éprouvait tous les symptômes que décrit Sapho[1] : sa voix s'oppressait; son vi-

[1] Tout le monde connaît l'ode à laquelle Plutarque fait allusion, qui a été conservée par Longin dans le traité *du Sublime*, et traduite en beaux vers par Boileau.

sage devenait rouge et enflammé; un nuage épais couvrait ses yeux; la sueur inondait son corps; l'inégalité de son pouls en marquait le désordre; enfin, il y avait accablement de l'âme, étouffement, et, par suite, tremblement, pâleur.

Ces observations convainquirent Érasistrate qu'Antiochus était amoureux de Stratonice, et qu'il avait résolu de se laisser mourir, plutôt que d'avouer sa passion; mais il sentit en même temps tout le danger qu'il y avait à révéler ce secret. Néanmoins, comme il comptait sur l'affection de Séleucus pour son fils, il se hasarda un jour, et il dit au roi que l'amour seul causait la maladie d'Antiochus, mais que, malheureusement, c'était un amour sans remède. « Comment, sans remède? demanda Séleucus étonné. — Oui, sans remède, répondit Érasistrate; car c'est de ma femme qu'il est amoureux. — Eh quoi! mon cher Érasistrate, repartit Séleucus, par amitié pour nous, tu ne céderais pas ta femme à mon fils, à ce fils sur qui repose, tu le vois, notre unique espérance? — Mais toi-même, répliqua Érasistrate, toi qui es père, si Antiochus était amoureux de Stratonice, la lui céderais-tu? — Ah! mon ami, répliqua vivement Séleucus, qu'un dieu ou un homme fasse changer d'objet à la passion de mon fils, et je sacrifierai non-seulement Stratonice, mais tout mon royaume, pour lui sauver la vie. » Il prononça ces mots avec tant d'émotion et une si grande abondance de larmes, qu'Érasistrate, lui tendant la main : « Tu n'as nul besoin d'Érasistrate pour guérir ton fils, dit-il; car tu es père, mari et roi, et tu peux être en même temps le meilleur médecin de ton fils et le sauveur de ta maison. » Aussi Séleucus convoqua une assemblée générale du peuple, et déclara qu'il avait résolu de proclamer Antiochus roi des provinces de la haute Asie, et de lui faire épouser Stratonice, avec laquelle il partagerait ce royaume. « Je suis persuadé, ajouta-t-il, que mon fils, accoutumé à m'obéir et à

m'être soumis en toutes choses, ne s'opposera point à ce mariage. Mais, si ma femme Stratonice répugnait à une union, qui peut lui paraître contraire aux lois, je prie mes amis de lui remontrer qu'elle doit trouver juste et bon tout ce que le roi juge utile au bien du royaume. » Voilà comment se fit le mariage d'Antiochus et de Stratonice.

Démétrius, maître de la Macédoine, de la Thessalie et d'une grande partie du Péloponnèse, et, au dehors de l'isthme [1], des villes de Mégare et d'Athènes, marcha encore contre les Béotiens. Ceux-ci lui firent d'abord des propositions de paix assez raisonnables; mais; Cléonyme le Spartiate s'étant jeté dans Thèbes avec son armée, ils se ranimèrent; et, poussés d'ailleurs par un certain Pisis de Thespies, qui avait alors tout crédit dans la ville, ils rompirent la négociation. Démétrius mit donc le siége devant Thèbes. Mais il n'eut pas plutôt fait approcher ses batteries des murailles, que Cléonyme, effrayé, se déroba secrètement de la ville, et que les Thébains, saisis de découragement, se rendirent. Démétrius mit de bonnes garnisons dans les villes, leva de fortes contributions sur le pays, et y laissa, comme gouverneur et comme premier magistrat, l'historien Hiéronyme [2]. Cette conduite parut aux Béotiens pleine d'humanité. Mais ce fut surtout à l'égard de Pisis que Démétrius se montra modéré; car, l'ayant fait prisonnier, il ne lui fit aucun mal: au contraire, il lui parla avec beaucoup de douceur et d'amitié, et il l'établit polémarque à Thespies.

Peu de temps après, Lysimachus fut fait prisonnier par Dromichétès [3]. Sur cette nouvelle, Démétrius marcha promptement vers la Thrace, espérant la trouver

[1] Le texte vulgaire dit *en dedans* ἐντός : mais l'erreur est évidente, et il faut lire, avec Dusoul, ἐκτός.

[2] Cet historien, que Plutarque cite quelquefois, n'a jamais eu aucun renom.

[3] Roi des Gètes, à qui Lysimachus, vaincu par la soif, s'était rendu à discrétion, lui et son armée.

sans défense. Mais les Béotiens profitèrent de son absence, et se révoltèrent ; et Démétrius apprit en chemin que Lysimachus avait été remis en liberté. Alors, transporté de colère, il retourna en toute hâte sur ses pas : il trouva, à son arrivée, les Béotiens déjà battus par Antigonus, son fils ; et il mit derechef le siége devant Thèbes.

Vers ce même temps, Pyrrhus, qui courait toute la Thessalie, s'étant avancé jusqu'aux Thermopyles, Démétrius laissa son fils pour continuer le siége, et marcha contre Pyrrhus. Celui-ci, au premier bruit de son approche, prit la fuite : alors Démétrius, après avoir laissé en Thessalie un corps de dix mille hommes de pied et de mille chevaux, retourna devant Thèbes. Il fit approcher des murailles son hélépole, laquelle, à cause de sa grandeur et de son poids énorme, avançait si lentement et avec tant d'efforts, qu'en deux mois elle fit à peine deux stades[1]. Les Béotiens se défendaient avec une grande vigueur, et Démétrius, irrité, forçait chaque jour ses soldats, plus par opiniâtreté que pour une véritable utilité, à donner de nouveaux assauts, et à s'exposer sans relâche. Antigonus, affligé de voir sacrifier ainsi tant de braves soldats, dit un jour à Démétrius : « Mon père, pourquoi laissons-nous périr sans nécessité ces braves ? — Mais toi, répondit Démétrius en colère, de quoi te fâches-tu ? dois-tu la pitance aux morts ? » Il voulut montrer qu'il n'exposait pas ses compagnons seulement, mais qu'il partageait avec eux les dangers : il fut atteint d'un javelot, qui lui perça le cou. Cette blessure, quoique considérable, ne lui fit point suspendre le siége ; et il se rendit maître de Thèbes pour la seconde fois. Il fit son entrée dans la ville avec un air si terrible, qu'il glaça de terreur les habitants, qui ne doutèrent pas d'éprouver de sa part les châtiments les plus rigoureux ; mais il se

[1] Moins d'un demi-kilomètre.

contenta d'en faire mourir treize, en bannit quelques autres, et fit grâce à tout le reste. Ainsi Thèbes, qui n'était rebâtie que depuis dix ans, fut prise deux fois dans ce court espace[1].

Vers ce temps-là, arriva la célébration des jeux Pythiques; et Démétrius fit, à cette occasion, une nouveauté jusqu'alors sans exemple. Comme les Étoliens occupaient les défilés de Delphes, il tint l'assemblée générale des Grecs à Athènes, et y fit célébrer les jeux, disant qu'il était convenable que le dieu fût honoré dans la ville dont il était le patron, et dont le peuple tirait de lui son origine. Les jeux terminés, il retourna en Macédoine; mais, naturellement ennemi du repos, et voyant d'ailleurs que les Macédoniens, fort obéissants pendant la guerre, étaient inquiets et séditieux durant la paix, il les mena contre les Étoliens. Après avoir ravagé leur pays, il y laissa Pantauchus, avec une bonne partie de son armée, et il marcha avec le reste contre Pyrrhus. Pyrrhus, de son côté, venait à sa rencontre. Mais ils se manquèrent en chemin; Démétrius ravagea l'Épire; et Pyrrhus, tombant sur Pantauchus, lui livra bataille. Dans l'action, ils en vinrent à un combat singulier, où ils se blessèrent mutuellement: mais à la fin Pyrrhus défit son ennemi, le mit en fuite, lui tua beaucoup de monde, et fit cinq mille prisonniers[2]. Cet échec fut la principale cause de la ruine de Démétrius; car Pyrrhus n'encourut pas tant la haine des Macédoniens pour les maux qu'il leur avait faits, qu'il n'en était admiré pour ses nombreux exploits; et cette dernière victoire lui acquit auprès d'eux une grande et brillante réputation. Ce fut au point que plusieurs allaient disant que Pyrrhus était le seul de tous les rois en qui l'on vît une véritable image de l'audace d'Alexandre, au lieu que les autres, et surtout Démétrius, ne le repré-

[1] Le second siége de Démétrius est de l'an 290 avant J.-C.

[2] Voyez, pour plus de détail, la *Vie de Pyrrhus*.

sentaient, comme des acteurs sur la scène, que par un faste et une gravité affectés.

Démétrius, en effet, avait l'air d'un roi de théâtre ; car, non-seulement il ceignait magnifiquement sa tête d'un double diadème et portait des robes de pourpre brodées d'or, mais sa chaussure était d'une étoffe d'or, et il avait des semelles de la plus belle pourpre, mise en plusieurs doubles. On lui brodait depuis longtemps un manteau d'un travail merveilleux, et qui montrait assez son orgueil : l'univers et tous les phénomènes célestes devaient y être représentés. Mais l'ouvrage demeura imparfait, à cause du changement survenu dans sa fortune; et aucun roi, après lui, n'osa porter ce manteau, bien qu'il y ait eu depuis, en Macédoine, plus d'un roi très-fastueux.

Ce ne fut pas seulement cette magnificence qui le rendit insupportable à ses sujets, peu accoutumés à tant de faste, ce fut aussi le luxe de sa table et sa dépense habituelle; et Démétrius leur était plus odieux encore par la difficulté qu'ils avaient d'approcher de sa personne ; car, ou il ne leur laissait pas le temps de lui parler, ou, s'il le faisait, ses réponses étaient toujours d'une rudesse et d'une fierté repoussantes. Il retint deux ans entiers à sa suite les députés des Athéniens, quoique les Athéniens fussent de tous les Grecs ceux à qui il témoignait le plus d'égards. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un seul député, il s'en irrita fort, et il prit cela pour une marque de mépris. Mais le député lui fit une réponse plaisante, et toute laconienne. « Quoi donc! avait dit Démétrius, les Lacédémoniens ne m'envoient qu'un seul député? — Oui, seigneur, répondit le député, un seul à un seul. » Un jour, comme il marchait dans les rues avec des manières plus populaires que de coutume, et qu'il paraissait d'un abord plus facile, quelques Macédoniens accoururent, et lui présentèrent des placets. Il les reçut tous, et il les mit dans un pan de son manteau. Les suppliants, transportés de joie, le suivirent pendant quelque

temps; mais, arrivé sur le pont de l'Axius [1], Démétrius ouvrit son manteau, et laissa tomber toutes les requêtes dans la rivière.

Ce mépris blessa les Macédoniens : c'était là, suivant eux, outrager les gens, et non point gouverner en roi. Et ce traitement leur parut d'autant plus dur, qu'ils se souvenaient d'avoir vu eux-mêmes, ou d'avoir entendu dire, combien le roi Philippe était doux et populaire. Un jour, une pauvre vieille femme arrêta Philippe sur son passage, le suppliant de l'écouter; et, comme il répondit qu'il n'en avait pas le loisir : « Ne te mêle donc pas d'être roi, » répliqua cette femme. Ce mot frappa tellement Philippe, et lui fit faire de si sérieuses réflexions, que, rentré dans le palais, il laissa de côté toutes ses autres affaires, donna audience à tous ceux qui se présentèrent, en commençant par cette femme, et ne s'occupa d'autre chose pendant plusieurs jours. Rien, en effet, n'est plus convenable à un roi que de rendre la justice. Mars est un tyran, comme dit Timothée; mais la Loi, selon le mot de Pindare, est la reine de l'univers. Aussi les rois ont-ils reçu de Jupiter, non des machines à prendre des villes, ni des vaisseaux armés d'éperons d'airain, mais, comme dit Homère, les Lois et la Justice, pour en être les gardiens inviolables [2]. Jupiter a honoré du titre de disciple et d'ami, non le plus belliqueux, non le plus injuste ni le plus sanguinaire des rois, mais le plus juste [3]. Démétrius, au contraire, aimait à prendre le titre le plus opposé à ceux qu'on donne au roi des dieux. En effet, Jupiter est appelé patron des villes, protecteur des villes; et Démétrius prenait le surnom de Poliorcète [4]. Tant il est vrai que

[1] Fleuve de la haute Macédoine.
[2] *Iliade*, chant I, vers 238.
[3] Minos. Homère dit, au dix-neuvième chant de l'*Odyssée*, que Minos avait, tous les neuf ans, l'honneur de converser avec Jupiter, et de recevoir ses leçons.
[4] Ce nom signifie *preneur de villes*.

le honteux, se glissant à la faveur d'une puissance ignorante, a supplanté le beau et l'honnête, et imputé à gloire l'injustice même!

Démétrius tomba dangereusement malade à Pella, et fut sur le point de perdre la Macédoine : Pyrrhus accourut en toute hâte, et s'avança jusqu'à Édesse. Mais, dès que Démétrius eut recouvré ses forces, il chassa Pyrrhus sans peine : il ne laissa pas pourtant de faire avec lui une sorte de traité, ne voulant pas avoir affaire à un ennemi qui le harcèlerait sans cesse de poste en poste, et qui par là diminuerait les forces qui lui étaient nécessaires pour exécuter les grandes choses qu'il avait projetées; car il ne formait pas un médiocre dessein : il n'aspirait à rien moins qu'à reconquérir tout l'empire de son père. Et, il en faut convenir, ses préparatifs n'étaient point au-dessous de ses projets et de ses espérances. Il avait déjà rassemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied et d'environ douze mille chevaux. Il faisait construire, tant au Pirée qu'à Corinthe, à Chalcis et à Pella, une flotte de cinq cents navires; et il se rendait en personne dans les arsenaux, montrant aux ouvriers ce qu'il fallait faire, et mettant lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde était dans l'étonnement, et du nombre et de la grandeur de ces vaisseaux; car jusque-là nul homme n'avait vu de galère à quinze ni à seize rangs de rames. Ce ne fut que longtemps après, que Ptolémée Philopator en fit construire une à quarante rangs de rames, laquelle avait deux cent quatre-vingts coudées de longueur, et quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe : il l'équipa de quatre cents matelots, sans compter les rameurs, qui étaient au nombre de quatre mille ; et il la monta de trois mille combattants, départis entre les rameurs et sur le pont. Mais cette galère ne fut jamais qu'un objet de curiosité : peu différente des édifices solides, elle ne servit que pour l'ostentation, et elle fut inutile pour le combat, tant il

était difficile et même dangereux de la mouvoir. Il n'en était pas de même de celles de Démétrius : leur beauté ne les rendait pas plus mal propres au combat ; leur magnificence n'ôtait rien de leur utilité ; et l'agilité, la légèreté de leurs mouvements étaient plus admirables encore que leur grandeur.

Cet armement si formidable, et tel que jamais roi, depuis Alexandre, n'en avait assemblé, était destiné contre l'Asie. Les rois Séleucus, Ptolémée et Lysimachus se liguèrent contre Démétrius ; puis ils envoyèrent des ambassadeurs à Pyrrhus, pour le presser d'entrer en Macédoine, et pour lui représenter qu'il ne devait pas regarder comme un traité les conventions qu'il avait faites avec Démétrius, puisque Démétrius, sans s'être engagé à ne pas l'attaquer, s'était réservé à lui-même le pouvoir d'attaquer qui bon lui semblerait. Pyrrhus entra facilement dans leurs vues ; et Démétrius, qui différait encore, se trouva tout à coup enveloppé dans une guerre redoutable. Ptolémée descendit en Grèce avec une flotte nombreuse, et fit révolter le pays contre Démétrius. Lysimachus entra en Macédoine par la Thrace : Pyrrhus s'y jeta du côté de l'Épire, qui en était limitrophe ; et tous deux firent dans le pays un dégât affreux. Démétrius laisse son fils en Grèce, et vole au secours de la Macédoine. Il marche d'abord contre Lysimachus ; mais il apprend sur sa route que Pyrrhus s'est emparé de Bérœa [1]. Le bruit de cette nouvelle, promptement répandu parmi les Macédoniens, porta le désordre dans tout son camp. Ce ne fut plus que pleurs, que lamentations ; de tous côtés la colère éclatait contre Démétrius, et l'on s'emportait jusqu'à lui dire des injures : personne ne voulait plus rester ; tous songeaient à se retirer, sous prétexte d'aller vaquer à leurs affaires, mais, dans la réalité, pour se joindre à Lysimachus.

[1] Bérœa était une ville de Macédoine.

Démétrius jugea donc à propos de s'éloigner le plus qu'il pourrait de Lysimachus, qui était de la même nation que ses soldats, et connu de la plupart pour avoir fait la guerre sous Alexandre, et de tourner ses armes contre Pyrrhus, qui était étranger, et que les Macédoniens, pensait-il, ne lui préféreraient jamais. Mais il se trompa dans ses conjectures. A peine il eut établi son camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens, qui admiraient depuis longtemps la valeur bouillante que Pyrrhus déployait dans les combats; qui, de toute ancienneté, étaient accoutumés à regarder le plus courageux comme le plus digne d'être roi; qui d'ailleurs apprenaient chaque jour avec quelle douceur Pyrrhus traitait les prisonniers; qui tous enfin ne cherchaient qu'à quitter Démétrius, pour se jeter entre les bras d'un chef quelconque, mais de préference entre ceux de Pyrrhus, commencèrent à déserter, d'abord secrètement et en petit nombre, puis ouvertement et en foule; mais, à la fin, ce fut une agitation et un soulèvement général dans tout le camp. Il y en eut même qui furent assez audacieux pour dire à Démétrius qu'il devait se retirer promptement, s'il voulait pourvoir à sa sûreté, parce que les Macédoniens étaient las de faire la guerre pour fournir à son luxe et à ses prodigalités. Et ces discours paraissaient encore très-modérés à Démétrius, auprès des paroles outrageantes que d'autres faisaient entendre. Il rentre donc dans sa tente, non comme un véritable roi, mais comme un roi de théâtre, qui va dépouiller ses vêtements pour en prendre d'autres: il quitte son riche manteau, en revêt un de couleur sombre, et sort du camp sans être aperçu. Dès que le bruit de sa fuite se fut répandu, la plupart des Macédoniens coururent à sa tente, pour la piller : ils se disputent le butin avec acharnement, et ils mettent la tente en pièces. Mais Pyrrhus survint tout à coup, fit cesser le désordre, et se rendit maître du camp. Il partagea ensuite avec Lysimachus toute la Macédoine,

dont Démétrius avait été pendant sept ans paisible possesseur[1].

Après ce nouveau revers, Démétrius se retira à Cassandrie[2], où était sa femme Phila, laquelle ne put résister à la douleur de voir encore une fois réduit à une condition privée et à l'exil le plus malheureux des rois. Elle renonça donc à toute espérance; et, détestant la fortune de son mari, toujours plus constante dans le malheur que dans la prospérité, elle prit du poison, et se donna la mort. Mais Démétrius, qui songeait encore à rassembler les débris de son naufrage, repassa en Grèce ; et là, il manda auprès de lui tous ses amis. Le tableau que fait Ménélas de sa fortune, chez Sophocle[3], quand il dit :

> Mais mon destin, sur la rapide roue de la Fortune,
> Incessamment tourne, et se transforme à tout moment.
> Ainsi la face de la lune jamais deux nuits entières
> Ne saurait persister avec le même aspect :
> On ne la voyait pas ; mais tout à coup elle commence à se montrer ;
> Puis son visage se colore d'un plus vif éclat, et s'arrondit de jour en jour.
> Et, quand elle a brillé dans toute sa splendeur,
> Elle se remet à décroître, et, à la fin, elle disparaît.

Ce tableau, dis-je, est une peinture exacte des vicissitudes qu'avait éprouvées Démétrius, de ses accroissements et de ses décroissances, de ses élévations et de ses chutes; car, en ce temps-là même, sa puissance, qui paraissait entièrement éclipsée et presque éteinte, jeta une nouvelle lueur. Autour de sa personne se rassemblèrent quelques gens de guerre, qui firent renaître en lui une certaine espérance. Ce fut alors qu'il parut, pour la première fois, dans les villes, vêtu comme un simple

1 Il fut dépossédé en l'an 287 avant J.-C.
2 Auparavant Potidée, dans la haute Macédoine, sur les confins de la Thrace.
3 Dans une des tragédies de ce poëte qui n'existent plus.

particulier, et dépouillé de ce faste qui environne ordinairement les rois. Quelqu'un, l'ayant vu en cet état à Thèbes, lui appliqua assez heureusement ces vers d'Euripide[1] :

> Il a quitté la figure divine pour prendre une figure mortelle;
> Il vient près des sources de Dircé et des rives de l'Isménus.

Mais, dès que ses espérances l'eurent remis, pour ainsi dire, sur le chemin de la royauté, et qu'entouré d'un assez grand nombre de troupes, il se vit avec une apparence d'empire, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement.

Les Athéniens l'abandonnèrent de nouveau : ils rayèrent du registre des magistrats éponymes Diphilus, prêtre des dieux sauveurs[2], et ils ordonnèrent que l'élection des archontes se ferait selon l'ancien usage; puis, voyant que Démétrius devenait plus puissant qu'ils ne s'y étaient attendus, ils appelèrent Pyrrhus de la Macédoine. Démétrius, irrité de cette défection, alla mettre le siége devant Athènes. Il pressait la ville avec beaucoup de vigueur; mais, les Athéniens lui ayant envoyé le philosophe Cratès[3], personnage fort renommé et qui jouissait d'un grand crédit, Démétrius, touché par ses prières et plus encore par la considération de ses propres intérêts, leva le siége; et, rassemblant tout ce qui lui restait de vaisseaux, il y fit embarquer ses troupes, qui consistaient en douze mille hommes de pied et quelques cavaliers, et il fit voile pour l'Asie, dans le dessein d'enlever à Lysimachus la Carie et la Lydie. Il fut reçu à Milet par Eurydice, sœur de Phila, qui menait avec elle Ptolémaïs, une des filles d'elle-même et de Ptolémée, laquelle lui avait déjà été promise en mariage, par l'entremise de Séleucus. Eurydice la

[1] Dans les *Bacchantes*, vers 4.

[2] Voyez plus haut quelles prérogatives on avait accordées au prêtre des dieux uveurs, c'est-à-dire d'Antigonus et de Démétrius.

[3] Celui qui avait été le premier maître de Zénon le stoïcien.

lui fit épouser; et, aussitôt après les noces, Démétrius alla solliciter les villes à la défection. La plupart se rendirent volontairement; mais il en prit quelques-unes de force, entre autres la ville de Sardes. Plusieurs des officiers de Lysimachus passèrent dans son camp, avec leurs soldats et de l'argent. Mais Agathoclès, fils de Lysimachus, arriva avec une puissante armée; et Démétrius se rendit en Phrygie, dans l'espérance que, s'il parvenait à s'emparer de l'Arménie, il pourrait aisément faire révolter la Médie, et se rendre maître des provinces de la haute Asie, où, en cas de revers, il aurait plusieurs retraites sûres.

Cependant Agathoclès le suivait de près; mais comme, dans les escarmouches qui avaient lieu souvent, Démétrius avait toujours l'avantage, Agathoclès prit le parti de lui couper les vivres, et d'empêcher ses fourrages. Il mit par là Démétrius dans un grand embarras, d'autant que ses troupes conçurent le soupçon qu'il les voulait transporter en Arménie et en Médie. La famine augmentait de jour en jour; et, par un nouveau malheur, en passant le Lycus [1], Démétrius manqua le gué, et la rapidité du courant entraîna un grand nombre de ses gens. Néanmoins, ses soldats ne laissaient pas de le plaisanter. Un d'entre eux attacha même, à l'entrée de sa tente, un écriteau portant les premiers vers de l'*OEdipe à Colone*, où il avait fait un léger changement :

> Fils du vieil aveugle Antigonus, en quelles
> Contrées sommes-nous venus [2]?

Enfin, la peste s'étant jointe à la famine, comme il arrive ordinairement quand on est réduit à recourir aux aliments les plus malsains, Démétrius, qui avait perdu au moins huit mille hommes, retourna sur ses pas avec le

[1] Le Lycus, rivière de la haute Phrygie, était un des affluents du Méandre.

[2] Tout le changement dans le grec se borne à mettre Ἀντιγόνου à la place d'Ἀντιγόνη, car τέκνον signifie à la fois *fils* et *fille*.

peu de troupes qui lui restaient. Arrivé à Tarse[1], il défendit qu'on fît le moindre dégât dans cette province, qui était de la dépendance de Séleucus, afin de ne donner à Séleucus aucun prétexte de se déclarer son ennemi. Mais, comme il vit que la disette à laquelle ses soldats étaient réduits rendait impossible l'exécution de cette défense, et qu'Agathoclès avait fortifié tous les passages du mont Taurus, il écrivit à Séleucus une lettre pleine de lamentations sur son infortune, et où il finissait par le supplier d'avoir compassion de son allié, d'un homme dont les malheurs attendriraient un ennemi même.

Séleucus, touché de cette lettre, écrivit à ses généraux de donner à Démétrius un entretien digne de son rang, et de fournir à ses troupes toutes les provisions nécessaires. Mais Patrocle, homme d'un grand sens, et qui passait pour un des plus fidèles amis de Séleucus, survint et dit : « La dépense que tu feras pour l'armée de Démétrius est chose en soi peu importante; mais il est contraire à tes intérêts de laisser séjourner dans tes États Démétrius, lequel, de tout temps, a été le plus violent et le plus entreprenant des rois, et qui se trouve maintenant dans cet état d'infortune qui rend souvent audacieux et injustes les caractères même les plus modérés.» Séleucus, frappé de ces représentations, se mit aussitôt en marche vers la Cilicie, avec une puissante armée. Démétrius, étonné d'un changement si subit, se retira dans les lieux les plus forts du mont Taurus; puis il envoya des députés à Séleucus, pour le conjurer de permettre qu'il fît la conquête de quelques nations barbares qui vivaient dans l'indépendance, afin qu'il pût, après tant de courses et tant de fuites, y vivre en paix le reste de ses jours; ou, si Séleucus ne voulait pas lui accorder cette grâce, de nourrir au moins son armée pendant l'hiver, dans le lieu même où elle était, et de ne le pas chasser

[1] Dans la Cilicie.

ainsi nu et manquant de tout, en le livrant à la merci de ses ennemis. Séleucus, à qui toutes ces prières étaient suspectes, lui permit seulement d'hiverner, s'il voulait, pendant deux mois dans la Cataonie[1], à condition qu'il donnerait pour otages les principaux de ses amis. En même temps il fit fermer de murailles tous les passages des montagnes qui conduisaient en Syrie. Démétrius, enfermé de toutes parts comme une bête fauve dans une enceinte, se vit obligé d'employer la force. Il courut le pays et le pilla; et, dans toutes les rencontres où il fut attaqué par Séleucus, il eut l'avantage. Un jour même, que Séleucus avait envoyé contre lui ses chars armés de faulx, il les força et les mit en fuite; puis, chassant ceux qui défendaient les passages de la Syrie, il les occupa lui-même.

Ranimé par ce succès, et voyant que ses troupes avaient repris courage, il se prépara à tout risquer, en présentant la bataille à Séleucus. Séleucus se trouva alors dans un grand embarras : il avait renvoyé le secours de Lysimachus, car il n'était pas sans soupçons et sans craintes à son égard; et il n'osait, avec ses seules forces, hasarder le combat contre Démétrius, redoutant sa témérité désespérée, et l'instabilité de la Fortune, qui, souvent, de la situation la plus déplorable élevait tout à coup Démétrius au comble de la prospérité. Mais, sur ces entrefaites, Démétrius tomba gravement malade; et cette maladie lui ôta toute sa vigueur corporelle, et ruina entièrement ses affaires : la plupart de ses soldats passèrent aux ennemis, ou se débandèrent. A peine rétabli au bout de quarante jours, il ramasse ce qui lui restait de troupes, et il se met en marche, afin de faire croire aux ennemis qu'il va se jeter sur la Cilicie. Mais il décampe la nuit, sans faire sonner les trompettes; et, prenant une autre route, il franchit le mont Amanus, et il ravage tout le pays qui s'étend du

[1] La Cataonie était une province de la Cappadoce.

pied de cette montagne jusqu'à la Cyrrhestique[1]. Séleucus, qui s'était mis à sa poursuite, va camper non loin de lui. Alors Démétrius lève son camp au milieu de la nuit, et s'avance sur Séleucus, pour le surprendre et l'enlever pendant son sommeil. Séleucus, averti par quelques transfuges du danger qu'il courait, se lève en toute hâte, fort étonné, et fait sonner l'alarme. En se chaussant, il dit tout haut à ses amis : « J'ai affaire là à une dangereuse bête. » Quant à Démétrius, conjecturant, par le tumulte du camp ennemi, qu'on l'avait découvert, il se retira précipitamment.

Le lendemain, à la pointe du jour, Séleucus lui présenta la bataille. Démétrius envoya un de ses capitaines pour commander une des ailes de son armée: il se met lui-même à la tête de l'autre, et il charge un corps d'ennemis, qu'il disperse. Alors Séleucus descend de cheval, quitte son casque, et va, sans autre arme que son bouclier, se présenter aux soldats mercenaires de Démétrius: il les exhorte à passer de son côté, les assurant que ce n'est que pour les épargner, et non pour épargner Démétrius, qu'il a différé si longtemps le combat. A l'instant toutes ces troupes le saluent, le proclament roi, et se rangent sous ses étendards. Démétrius, bien qu'il sentît que ce dernier revers était plus terrible que les précédents, voulut tenter encor de s'en relever : il s'enfuit à travers les portes Amaniques[2]; et, suivi d'un petit nombre d'amis et d'officiers, il gagna un bois épais, où il passa la nuit, dans le dessein de prendre le lendemain, s'il lui était possible, le chemin de Caunus[3], et de descendre au bord de la mer, où il espérait trouver sa flotte. Mais, ayant appris qu'il n'avait pas de vivres pour ce jour-là même, il dut songer à d'autres moyens. Dans ce moment, arrive Sosigène, un de ses amis, qui avait dans sa cein-

[1] Contrée de la Syrie, ainsi appelée de la ville de Cyrus ou Cyrrhus.
[2] Le passage du mont Amanus, au nord de la Cilicie.
[3] Caunus était une ville de Carie.

ture quatre cents pièces d'or. Alors, Démétrius et les siens espérant pouvoir, avec ce secours, se rendre jusqu'à la mer, s'acheminent, à la faveur de la nuit, vers les passages des montagnes. Mais, quand ils virent que les ennemis y avaient allumé des feux, ils perdirent toute espérance de pouvoir tenir ce chemin, et ils revinrent au lieu d'où ils étaient partis; non pas tous, car plusieurs avaient pris la fuite, et ceux qui étaient restés avec Démétrius n'avaient plus le même courage. Là, quelqu'un ayant osé dire qu'il fallait se rendre à Séleucus, Démétrius tira son épée; et il allait s'en percer, si ses amis qui l'environnaient ne l'en eussent empêché. Ils cherchèrent à le consoler, et ils finirent par lui persuader de prendre son parti. Démétrius envoya donc vers Séleucus, pour lui dire qu'il se remettait à sa discrétion.

A cette nouvelle, Séleucus dit à ses courtisans : « Ce n'est pas la bonne fortune de Démétrius qui le sauve; c'est la mienne, qui, outre tant de faveurs qu'elle m'a faites, me donne encore une occasion de montrer à son égard ma douceur et mon humanité. » Il appelle les officiers de sa maison; et il leur ordonne de dresser une tente digne d'un roi, et de préparer toutes choses pour faire à Démétrius une réception magnifique. Séleucus avait alors auprès de lui un ancien ami de Démétrius, nommé Apollonidès : ce fut lui qu'il choisit et qu'il dépêcha, sur l'heure même, à Démétrius, afin qu'il le vînt trouver avec plus de confiance, et comme un parent et un gendre qui serait charmé de le recevoir. Lorsque les courtisans connurent les dispositions favorables de leur roi pour Démétrius, quelques-uns, d'abord en petit nombre, allèrent sur-le-champ au-devant de Démétrius; ensuite la plupart des amis mêmes de Séleucus s'y rendirent, s'empressant tous à l'envi, et tâchant de se devancer les uns les autres, pour être les premiers auprès de Démétrius, qu'ils s'attendaient à voir en grand crédit à la cour de Séleucus. Cet empressement changea bientôt

en jalousie la compassion que ses malheurs avaient d'abord inspirée, et donna lieux aux courtisans envieux et malintentionnés de détourner et de rendre inutiles les dispositions favorables du roi : ils lui firent entendre qu'aussitôt que Démétrius serait arrivé, on verrait dans son camp des mouvements séditieux et des nouveautés dangereuses. Cependant Apollonidès était arrivé plein de joie auprès de Démétrius; et ceux qui étaient partis après lui, survenant successivement, portaient tous à Démétrius de flatteuses paroles de la part de Séleucus. Démétrius, qui, même après un si affreux désastre, avait regardé comme la démarche la plus honteuse de s'être livré lui-même, se repentait de la répugnance qu'il avait témoignée; il commençait à ne plus douter de la bonne foi de Séleucus, et il s'abandonnait aux plus douces espérances.

Mais tout à coup on voit arriver Pausanias, avec un corps d'environ mille hommes, tant fantassins que cavaliers : il environne Démétrius; et, écartant tous ceux qui étaient autour de lui, il se saisit de sa personne, et il le conduit, non point auprès de Séleucus, mais dans la Chersonèse de Syrie[1], où il fut confiné sous une sûre garde pour le reste de ses jours[2]. Au reste, il fut bien traité par Séleucus. Séleucus lui donna un nombre suffisant de serviteurs, de l'argent, et une table telle qu'il convenait à un roi. On lui avait même assigné des lieux de plaisance, dans lesquels il y avait des lices et des promenades toutes royales, et des parcs remplis de bêtes fauves. Il fut permis à ceux de ses amis qui l'avaient accompagné dans sa fuite de rester avec lui s'ils le voulaient. Toutes les personnes qui le venaient voir de la part de Séleucus lui apportaient de consolantes paroles; et Séleucus le faisait exhorter à prendre courage, promettant

[1] La Chersonèse de Syrie était une presqu'île formée par le fleuve Oronte et des marais, et où se trouvait la ville d'Apamée.

[2] C'est en l'an 286 avant J.-C. que Démétrius tomba aux mains de Séleucus.

qu'aussitôt après l'arrivée d'Antiochus et de Stratonice, on négocierait un accommodement.

Démétrius, réduit à une telle infortune, écrivit d'abord à son fils, et manda en même temps à ses officiers, et aux amis qu'il avait à Athènes et à Corinthe, qu'ils n'ajoutassent foi ni à ses lettres ni à son sceau; mais qu'ils le regardassent comme mort, et qu'ils conservassent à son fils les villes et les richesses qu'ils avaient encore en leur pouvoir. Lorsque Antigonus[1] apprit la détention de son père, il en fut accablé de douleur : il prit aussitôt des habits de deuil; et il écrivit à tous les rois, même à Séleucus, pour le conjurer de rendre la liberté à Démétrius, s'engageant à lui abandonner tout ce qu'il possédait encore, et s'offrant lui-même en otage à la place de son père. Un grand nombre de villes et de princes firent la même démarche auprès de Séleucus, excepté Lysimachus, lequel osa offrir à Séleucus des sommes considérables, s'il voulait faire périr Démétrius. Séleucus, qui déjà haïssait Lysimachus, en eut plus d'horreur encore, après cette offre sacrilége et barbare : il ne différa même de relâcher Démétrius que pour attendre l'arrivée d'Antiochus et de Stratonice, afin que Démétrius leur dût sa délivrance.

Démétrius avait d'abord supporté son malheur avec constance; bientôt même il s'y accoutuma, et le souffrit sans chagrin. Il s'exerçait à la chasse et à la course, autant qu'il lui était permis de le faire; mais ensuite il abandonna peu à peu ces exercices, et il se laissa aller à la paresse et à la nonchalance : il se livra à la débauche de la table, et il consuma la plus grand partie de son temps à des jeux de hasard; soit qu'il voulût se dérober par là aux tristes réflexions qui l'assaillaient quand il était de sang-froid, ou cacher ses projets sous l'ivresse; soit qu'il eût reconnu que ce genre de vie était celui qu'il avait toujours désiré et poursuivi, mais dont le fol amour d'une

[1] On le distingue de son aïeul par le surnom de Gonatas. Il reconquit le trône de Macédoine, et le laissa à ses descendants.

vaine gloire l'avait sans cesse éloigné, pour se susciter à lui-même et susciter aux autres des peines infinies, croyant trouver, sur les flottes et dans les camps, ce bonheur qu'il trouvait maintenant, contre son attente, dans la paresse, dans l'abandon de toutes les affaires. En effet, quel autre fruit ces rois méchants, qu'égare une funeste démence, tirent-ils de toutes leurs guerres, de tous les dangers auxquels ils s'exposent, sinon de sacrifier la vertu et le bien au luxe et à la volupté, et de poursuivre inutilement un bonheur dont ils ne savent jamais jouir en réalité?

Démétrius, après une captivité de trois ans dans la Chersonèse, mourut[1] d'une maladie causée par la paresse, l'intempérance, et les débauches de table : il était âgé de cinquante-quatre ans. Cette mort jeta beaucoup de défaveur sur Séleucus ; et lui-même il se repentit vivement des soupçons qu'il avait conçus contre Démétrius, et de n'avoir pas suivi l'exemple de Dromichétès, ce Thrace, ce barbare, qui pourtant avait traité Lysimachus, son prisonnier, avec une humanité vraiment royale.

Les funérailles de Démétrius se firent avec une sorte de pompe tragique et théâtrale. Dès que son fils Antigonus eut été informé qu'on rapportait ses restes, il alla au-devant avec toute sa flotte; et, les ayant rencontrés près des îles, il reçut l'urne qui les contenait, qui était toute d'or, et il la plaça sur la galère amirale. Toutes les villes où ils abordaient déposaient des couronnes sur l'urne, ou députaient des hommes en habits de deuil pour l'accompagner, et pour assister aux funérailles. Quand la flotte approcha de Corinthe, on aperçut de loin, sur la proue, l'urne recouverte de la pourpre royale, décorée du diadème, et environnée de jeunes gens armés, qui lui servaient de gardes. Xénophantus, le plus habile joueur de flûte de ce temps-là, assis près de l'urne,

[1] C'était, par conséquent, en l'an 283 avant J.-C.

jouait le plus sacré des airs religieux; et on accordait sur sa mélodie le mouvement des rames. La flotte s'avançait lentement, avec un bruit semblable à celui qu'on entend dans les obsèques, lorsque les accents lugubres de la flûte sont accompagnés de gémissements. Mais l'objet qui excitait le plus la compassion et les regrets de tout le peuple répandu sur le rivage, c'était Antigonus, accablé de douleur et fondant en larmes. Après que Corinthe eut rendu à Démétrius tous les honneurs funèbres, et déposé sur l'urne toutes ses couronnes, Antigonus fit transporter les restes de son père à Démétriade, ville ainsi nommée du nom de Démétrius, et qu'on avait formée de la réunion de plusieurs petites villes qui étaient autour d'Iolcos[1].

Démétrius laissa de sa femme Phila deux enfants, Antigonus et Stratonice. Il eut deux fils de son nom : l'un, surnommé le Grêle, était né d'une femme illyrienne; et l'autre, qui régna à Cyrène, était fils de Ptolémaïs. Il eut, de Déidamie, un fils nommé Alexandre, qui vécut en Égypte. On dit aussi que d'Eurydice, sa dernière femme, il eut un fils appelé Corrhabus. La postérité de Démétrius régna sans interruption jusqu'à Persée, qui fut le dernier roi, et sur lequel les Romains conquirent la Macédoine[2].

Après avoir déployé sur la scène le drame macédonien, il est temps d'y faire paraître le drame romain.

[1] Iolcos, et par conséquent Démétriade, était en Thessalie.

[2] La race d'Antigonus avait régné pendant cent dix-neuf ans. On a vu, dans la *Vie de Paul Émile*, comment périt cet empire, qui avait jeté un si vif éclat.

ANTOINE.

(Né en l'an 86 ou 83, et mort en l'an 30 avant J.-C.)

Antoine eut pour aieul l'orateur Antonius, que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla[1]; et il avait pour père Antonius, surnommé le Crétique[2], personnage qui n'eut pas dans le gouvernement une réputation éclatante, mais qui fut d'ailleurs l'homme le plus juste, le plus honnête et le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à la libéralité. Un jour, un de ses amis vint le prier de lui prêter quelque argent : Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonne à un de ses esclaves de lui apporter de l'eau dans un bassin d'argent. Quand on lui eut apporté le bassin, il le prend et se mouille la barbe, comme s'il voulait se raser; puis, renvoyant l'esclave sous quelque pretexte, il donne le bassin à son ami, en lui disant de s'en aider. Peu de jours après, comme les esclaves cherchaient le vase par toute la maison, et qu'Antonius vit sa femme fort en colère, et sur le point de faire appliquer l'un après l'autre ses serviteurs à la question, il lui avoua ce qu'il avait fait, et il la pria de lui pardonner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, laquelle ne le cédait

[1] Voyez le récit de sa mort dans la *Vie de Marius*.

[2] Le père d'Antoine fut tué en Crète, l'an 75 avant J.-C. Il avait commencé la conquête de cette île, qui fut achevée par Quintus Métellus, surnommé aussi le Crétique.

en sagesse et en vertu à nulle Romaine de son temps.

Antoine, après la mort de son père, fut élevé par Julie sa mère, qui s'était remariée à Cornélius Lentulus, celui que Cicéron fit mourir comme complice de Catilina : ce fut là, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable qu'Antoine portait à Cicéron. Antoine reprochait même à Cicéron de n'avoir jamais voulu leur rendre le corps de Lentulus pour le faire inhumer, qu'auparavant Julie, sa veuve, ne fût allée se jeter aux pieds de la femme de Cicéron, pour solliciter cette grâce. Mais c'est une calomnie manifeste ; car, de tous ceux qui furent mis à mort par ordre de Cicéron, aucun ne fut privé des honneurs de la sépulture.

Comme Antoine était d'une grande beauté, il fut recherché, dès sa première jeunesse, par Curion, dont l'amitié et le commerce furent, dit-on, pour lui la contagion la plus funeste; car cet homme, abandonné à toutes sortes de voluptés, et qui voulait tenir Antoine sous sa dépendance, le plongea dans la débauche des femmes et du vin, et lui fit contracter, par des dépenses non moins folles que honteuses, des dettes beaucoup plus considérables que son âge ne le comportait : il devait deux cent cinquante talents [1], dont Curion s'était rendu caution. Le père de Curion, ayant surpris cet engagement, chassa Antoine de sa maison. Antoine se lia, bientôt après, avec Clodius, le plus audacieux comme le plus scélérat des démagogues de son temps, et dont les fureurs portaient le trouble dans toute la république; mais il ne tarda pas à se lasser des folies de cet homme; et, craignant d'ailleurs la puissance de ceux qui s'étaient ligués contre Clodius, il quitta l'Italie, et fit voile pour la Grèce. Il y séjourna quelque temps, pour se former aux exercices militaires et à l'éloquence; mais il s'appliqua surtout à imiter le style de l'école asiatique [2], qui florissait alors

[1] Environ treize cent mille francs de notre monnaie.

[2] C'est l'école d'éloquence qu'avait fondée l'orateur Eschine, après avoir été

dans tout son éclat : rien ne pouvait, en effet, s'ajuster mieux avec sa vie fastueuse, pleine d'ostentation, et sujette à toutes les inégalités que l'ambition entraîne à sa suite.

Gabinius, homme consulaire, faisant voile pour la Syrie[1], passa en Grèce : il voulut persuader à Antoine de l'accompagner à cette expédition ; mais Antoine répondit qu'il n'irait point à l'armée comme simple particulier. Gabinius lui donna donc le commandement de sa cavalerie, et l'emmena avec lui. Envoyé d'abord contre Aristobule, qui avait fait révolter les Juifs, il monta le premier sur la muraille de la plus forte place du pays, et il chassa Aristobule de toutes ses forteresses; puis, lui ayant livré bataille malgré l'infériorité de ses troupes, il le défit, tailla en pièces la plus grande partie de son armée, et le fit prisonnier avec son fils. En ce temps-là, Ptolémée[2] alla trouver Gabinius, et lui offrit dix mille talents[3], s'il voulait l'accompagner en Égypte avec son armée, et le rétablir dans ses États. La plupart des officiers s'opposaient à cette expédition ; et Gabinius lui-même, tout captivé qu'il fût par l'appât des dix mille talents, balançait à entreprendre cette guerre. Mais Antoine, qui ne demandait que de grandes occasions, afin de se pouvoir signaler, et qui désirait d'ailleurs obliger Ptolémée, dont les sollicitations l'avaient intéressé en sa faveur, détermina Gabinius à cette entreprise[4]. Or, on craignait le chemin qu'il fallait tenir pour arriver à Péluse[5], plus que la guerre en elle-même; car on avait à traverser des sables profonds et arides, le long de l'embouchure par laquelle le marais Serbonide se décharge

forcé de quitter Athènes, et qui se perpétua longtemps après lui. Voyez la *Vie de Cicéron*.

1 En qualité de proconsul.

2 Ptolémée, surnommé Aulétès, c'est-à-dire *le joueur de flûte*.

3 Environ cinquante-cinq millions de francs.

4 Ceci se passait en l'an 55 avant J.-C.

5 La première ville d'Égypte, en venant par la côte de Syrie.

dans la mer[1]. Les Égyptiens appellent ce marais le soupirail de Typhon; mais il paraît plutôt que c'est un écoulement de la mer Rouge, laquelle, après avoir traversé sous terre la partie la plus resserrée de l'isthme qui sépare cette mer de la mer Intérieure[2], vient se dégorger à cet endroit, et y former ce marais.

Antoine, à qui Gabinius avait fait prendre les devants avec la cavalerie, se saisit des passages, et même se rendit maître de Péluse, ville considérable, dont il fit la garnison prisonnière; de sorte qu'il rendit le chemin sûr au reste de l'armée, et qu'il donna au général une ferme espérance de la victoire. Le désir qu'avait Antoine d'acquérir de la gloire fut utile aux ennemis eux-mêmes; car, comme Ptolémée, dès son entrée dans Péluse, aveuglé qu'il était par la haine et la colère, voulait en massacrer les habitants, Antoine s'y opposa, et arrêta les effets de sa vengeance. Dans toutes les batailles importantes, et dans les combats fréquents qui eurent lieu pendant cette expédition, Antoine fit preuve d'un courage extraordinaire, et montra la sage prévoyance d'un habile général; surtout en cette journée, où il sut si bien envelopper et charger les ennemis par derrière, qu'il rendit la victoire aisée à ceux qui les attaquaient de front : aussi ce succès lui mérita-t-il les honneurs et les récompenses qu'on décernait à la valeur. Les Égyptiens lui surent gré de l'humanité dont il usa envers Archélaüs. Archélaüs ayant été son ami et son hôte, Antoine ne le combattit que par nécessité; mais, ayant retrouvé son corps sur le champ de bataille, il lui fit des obsèques magnifiques. Par cette conduite, il laissa de lui dans Alexandrie l'opinion la plus favorable, et il s'acquit, auprès des Romains qui servaient avec lui, une brillante réputation.

[1] Ce lac se joignait à la mer par son extrémité occidentale, d'où il s'étendait, parallèlement à la mer, depuis Casium jusqu'a la Palestine.

[2] La mer Méditerranée.

La dignité et la noblesse de ses traits annonçaient un homme d'une haute naissance : sa barbe épaisse, son large front, son nez aquilin, l'air mâle répandu sur toute sa personne, lui donnaient quelque ressemblance avec les statues et les portraits d'Hercule. Aussi était-ce une ancienne tradition que les Antonius étaient une famille d'Héraclides, descendue d'Anton, fils d'Hercule. Antoine semblait confirmer cette opinion, non-seulement par sa figure, comme nous venons de le dire, mais encore par sa manière de s'habiller : toutes les fois qu'il devait paraître en public, il ceignait sa tunique fort bas ; une large épée pendait à son côté; et il portait, par-dessus son vêtement, une cape d'étoffe grossière. Ce que les gens de bien ne pouvaient tolérer en lui, c'est qu'il se vantait à tout propos, qu'il raillait les autres, et qu'il ne faisait pas difficulté de boire en public, et de s'asseoir à la table des soldats qu'il trouvait mangeant : familiarité qui lui conciliait d'ailleurs l'affection et les vœux des hommes de guerre. Il mettait aussi de la grâce et de la gaieté dans ses amours; et il se fit un grand nombre de partisans en servant les passions des autres, et en souffrant volontiers qu'on le plaisantât sur ses attachements. Sa libéralité, et les largesses excessives qu'il faisait aux soldats et à ses amis, lui ouvrirent une route brillante vers le pouvoir, et accrurent de plus en plus son crédit, qu'il détruisait toutefois lui-même par les fautes sans nombre qui lui échappaient. Je veux rapporter ici un exemple de sa prodigalité. Il avait commandé qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes[1] ; ce que les Romains expriment par un million de sesterces. Son intendant, surpris de l'énormité de la somme, et voulant qu'Antoine en pût juger lui-même, étala tout cet argent sur son passage. Antoine, l'ayant aperçu, demanda ce que c'était. « C'est, répondit l'intendant, l'argent que tu

[1] Environ deux cent mille francs.

m'as commandé de donner. — Je croyais, reprit alors Antoine, qui s'aperçut de la malice de cet homme, qu'un million de sesterces faisait une somme beaucoup plus considérable; mais, puisque c'est si peu de chose, tu en ajouteras encore une fois autant. » Mais ceci n'eut lieu que longtemps après.

A cette époque, Rome était divisée en deux factions: celle des nobles, ayant à leur tête Pompée, lequel était alors dans la ville; et celle du peuple, qui rappelait César des Gaules, où il faisait la guerre. Curion, ayant quitté le parti du sénat pour embrasser celui de César, y attira Antoine, dont il était l'ami; et, comme son éloquence lui donnait un grand pouvoir snr la multitude, et qu'il répandait d'ailleurs à profusion l'argent que César lui faisait passer, il fit tant qu'Antoine fut nommé tribun du peuple, et, bientôt après, associé au collége des prêtres qui présagent l'avenir par le vol des oiseaux, et que les Romains appellent augures. Antoine, à peine entré en charge, seconda puissamment les vues politiques de César. Il s'opposa d'abord au consul Marcellus, qui assignait à Pompée les troupes déjà sur pied, et qui l'autorisait à faire encore de nouvelles levées: il fit décréter que l'armée qui était rassemblée serait envoyée en Syrie, pour renforcer celle de Bibulus, qui faisait la guerre aux Parthes, et que personne ne pourrait désormais s'enrôler sous Pompée. En second lieu, comme le sénat refusait de recevoir et de lire dans l'assemblée les lettres de César, Antoine, en vertu du pouvoir que lui donnait sa charge, les lut publiquement, et fit que plusieurs des sénateurs changèrent d'opinion, voyant que César ne demandait rien que de juste et de raisonnable[1]. Enfin, toute l'affaire ayant été réduite à cette double question: Pompée congédiera-t-il les légions qu'il commande? César licenciera-t-il celles qui sont sous ses ordres? un très-

[1] Ceci se passait en l'an 50 avant J.-C.

petit nombre de sénateurs furent d'avis que Pompée quittât le commandement, tandis que la plupart opinèrent pour que César s'en dépouillât. Antoine, se levant alors, demanda si l'on ne jugeait pas plus convenable que César et Pompée posassent tous deux les armes, et qu'ils se démissent ensemble du commandement[1].

Cet avis fut généralement adopté; et tous les sénateurs, après avoir à l'envi comblé Antoine de louanges, demandèrent que le décret fût dressé ainsi. Mais, les consuls s'y étant opposés, les amis de César firent en son nom de nouvelles propositions. Caton les combattit avec force; et Lentulus, l'un des consuls, chassa Antoine du sénat. Antoine sortit en chargeant les sénateurs d'imprécations; puis, prenant le vêtement d'un esclave, il se rendit, avec Quintus Cassius, au camp de César, dans une voiture de louage. D'aussi loin qu'ils purent être vus des soldats, ils se mirent à crier qu'il n'y avait plus aucun ordre dans Rome; que les tribuns eux-mêmes n'avaient plus la liberté de parler; qu'on les chassait du sénat, et que quiconque osait se déclarer pour la justice était en grand danger de sa personne. Aussitôt César se met en marche, et entre en Italie avec son armée; ce qui fit dire à Cicéron, dans ses *Philippiques*[2], que, comme Hélène fut cause de la guerre de Troie, de même Antoine avait allumé la guerre civile. Mais c'est là une fausseté manifeste; car Caïus César n'était point assez emporté, ni ne se laissait point assez facilement entraîner par la colère hors de la raison, pour se déterminer si subitement à porter la guerre dans sa patrie, s'il n'en eût auparavant formé le dessein, et cela uniquement parce qu'il aurait vu arriver Antoine et Cassius fort mal vêtus, et dans une voiture de louage. César, depuis longtemps, ne cherchait qu'un prétexte; et il crut l'avoir rencontré dans le rapport que lui firent Antoine et Cas-

[1] Voyez, pour plus de détails, la *Vie de César* et la *Vie de Pompée*.
[2] Dans la seconde, celle qu'Antoine lui fit payer de sa vie.

sius. Ce qui l'excita à entreprendre une guerre générale, ce fut le même motif qui avait autrefois fait prendre les armes à Alexandre, et avant lui à Cyrus, à savoir, un désir insatiable de commander, et une convoitise effrénée d'être le premier et le plus grand des hommes; à quoi César ne pouvait parvenir que par la ruine de Pompée.

César s'étant, dès son arrivée, rendu maître de Rome[1], et ayant chassé Pompée de l'Italie, résolut de marcher d'abord contre les troupes que Pompée avait en Espagne, puis d'équiper une flotte, et de se mettre à la poursuite de Pompée lui-même. Il confia donc le gouvernement de la ville aux mains du préteur Lépidus, et il chargea Antoine, alors tribun du peuple, de la garde de l'Italie et du commandement des troupes. Antoine gagna bien vite l'affection des soldats, parce qu'il s'exerçait et mangeait le plus souvent avec eux, et qu'il leur faisait autant de largesses que sa fortune le lui permettait; mais il se rendit insupportable à tous les autres citoyens, à cause de sa paresse : il n'était nullement ému des injustices qu'ils éprouvaient; souvent même il traitait rudement ceux qui venaient se plaindre à lui; enfin on l'accusait de corrompre des femmes de condition libre. C'est ainsi que la domination de César, qui en soi n'était rien moins qu'une tyrannie, devint odieuse par la faute de ses amis mêmes, surtout d'Antoine, dont les désordres paraissaient d'autant plus grands qu'il avait plus de puissance : aussi était-ce Antoine qui encourait presque tout le blâme. Toutefois César, à son retour d'Espagne, ne tint aucun compte des plaintes qu'on lui fit contre Antoine : au contraire, connaissant son activité, son courage, et sa capacité pour le commandement, il se servit de lui dans ses guerres; et Antoine ne démentit nullement l'opinion que César avait conçue de sa personne.

César partit de Brindes avec fort peu de troupes; et,

[1] En l'an 49 avant J.-C.

après avoir traversé la mer Ionienne, il renvoya ses vaisseaux à Antoine et à Gabinius, avec ordre d'embarquer tous leurs soldats, et de passer sur-le-champ en Macédonie. Gabinius, qui craignait une navigation dangereuse, parce qu'on était en hiver, prit un long détour, et mena son armée par terre; mais Antoine, qui ne vit que le péril de César environné de tant d'ennemis, risqua le passage. Il attaqua d'abord Libon, qui était à l'ancre devant le port; puis, entourant les trirèmes ennemies d'un grand nombre de navires, il le contraignit de s'éloigner. Cela fait, il embarqua vingt mille hommes de pied et huit cents chevaux, et mit à la voile. Dès que les ennemis l'aperçurent, ils coururent à sa poursuite; mais, un vent impétueux du midi ayant poussé les vagues contre leurs vaisseaux, ils ne purent l'atteindre; et Antoine échappa au danger. Il est vrai que le même vent le portait, avec sa flotte, contre des rochers escarpés et sur des bas-fonds, où il n'y avait pour lui nul espoir de salut; mais, tout à coup, il s'éleva du fond du golfe un vent du sud-ouest, qui, repoussant les flots vers la haute mer, éloigna sa flotte du rivage, où elle allait périr. Alors, continuant sa route en toute assurance, il vit la côte entièrement couverte des débris des trirèmes ennemies qui le poursuivaient; car, le vent les ayant jetées contre le rivage, la plupart s'y étaient brisées. Antoine fit un grand nombre de prisonniers, s'empara de sommes considérables, et se rendit en outre maître de Lissus[1]. Aussi releva-t-il de beaucoup l'audace de César, en lui amenant si à propos de tels renforts[2].

Dans les divers combats qui suivirent, Antoine se distingua plus que nul autre des officiers; mais il se signala surtout en deux occasions, où les troupes de César étaient en pleine déroute: il les rallia lui seul, les ramena

[1] Port voisin de Dyrrachium en Épire.

[2] On se souvient d'avoir vu, dans la *Vie de César* avec quelle impatience ils étaient attendus.

contre ceux qui les poursuivaient; et, les ayant forcés de combattre, il remporta une double victoire. Aussi n'y avait-il personne, après César, qui eût dans le camp une plus grande réputation qu'Antoine; et César lui-même fit assez connaître la haute opinion qu'il avait de lui, lorsqu'à la bataille de Pharsale, qui devait décider de toute sa fortune, s'étant mis lui-même à la tête de l'aile droite, il donna à Antoine le commandement de la gauche, comme au meilleur capitaine qu'il eût sous ses ordres. Et, après la victoire, ayant été proclamé dictateur et s'étant mis à la poursuite de Pompée, il nomma Antoine général de la cavalerie, et il l'envoya à Rome. Cette charge était la seconde de la république, quand le dictateur était présent, et, en son absence, la première ou presque la seule; car, à l'exception du tribunat, toutes les magistratures sont supprimées, dès qu'un dictateur est élu.

Cependant Dolabella, alors tribun du peuple, jeune homme avide de nouveautés, proposait une abolition des dettes, et tâchait de persuader à Antoine, qui était son ami, et qui ne cherchait lui-même qu'à complaire à la multitude, de se joindre à lui pour faire passer la loi; mais Asinius et Trébellius faisaient tous leurs efforts pour en détourner Antoine. Sur ces entrefaites, et l'on ne sait pourquoi, Antoine conçut un violent soupçon que Dolabella avait des intelligences secrètes avec sa femme, qui était aussi sa cousine germaine, étant fille de Caïus Antonius, celui qui avait été le collègue de Cicéron dans le consulat. Ne pouvant supporter un tel affront, il répudia sa femme, se joignit à Asinius, et fit une guerre ouverte à Dolabella; car Dolabella s'était saisi du Forum, résolu de faire passer sa loi de force. Antoine, d'après le décret du sénat qui ordonnait de prendre les armes contre Dolabella, alla l'attaquer dans la place : il lui tua beaucoup de monde, et il perdit lui-même quelques-uns des siens.

Cette action le rendit odieux à la multitude; et il encourut le mépris et la malveillance des gens sages et honnêtes, par le reste de sa conduite : on détestait ses débauches de table à des heures indues, ses dépenses excessives, ses dissolutions en des lieux infâmes, son sommeil en plein jour, ses promenades en état d'ivresse, ses repas prolongés fort avant dans la nuit, enfin les comédies et les festins qu'il donnait pour célébrer des noces de farceurs et de bouffons. On conte, à ce propos, qu'à la noce du mime Hippias, il passa la nuit entière à boire; et que, le lendemain, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il s'y rendit si gorgé de viandes et de vin, qu'il fut contraint de vomir devant tout le monde, et qu'un de ses amis tendit sa robe devant lui. Sergius, un autre mime, avait sur lui le plus grand crédit; et la courtisane Cythéris, sortie de la même école, qui lui avait inspiré une passion violente, l'accompagnait dans toutes les villes où il allait, portée dans une litière qu'escortait une suite aussi nombreuse que celle de la propre mère d'Antoine. On ne pouvait voir sans indignation la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'Antoine faisait porter dans ses voyages, lesquels ressemblaient assez à des pompes triomphales. On s'indignait de voir que souvent il s'arrêtât au milieu des chemins et fît dresser ses tentes sur le bord de quelque rivière ou dans quelque bois épais, où on lui servait des dîners somptueux; qu'il fît atteler les lions à ses chars; et que, dans les villes où il passait, on choisît les maisons des hommes les plus honnêtes et des femmes les plus vertueuses, pour y loger de viles courtisanes et des joueuses de harpe. Mais on s'indignait bien davantage encore de voir que, pendant que César passait les nuits dans un camp, hors de l'Italie, et supportait tant de fatigues et de dangers pour éteindre les restes de la guerre, d'autres, abusant de son autorité, insultaient à leurs concitoyens par le luxe le plus effréné.

Il paraît que ces excès augmentèrent encore la sédition, et portèrent les soldats à commettre toutes sortes d'injustices et de violences. Voilà pourquoi César, de retour en Italie, fit grâce à Dolabella, et, nommé consul pour la troisième fois, prit pour collègue Lépidus, et non pas Antoine. La maison de Pompée fut mise aux enchères : Antoine l'acheta; mais, quand on lui en demanda le prix, son indignation fut extrême; et c'est pour cela, à ce qu'il dit lui-même, qu'il refusa d'accompagner César à son expédition d'Afrique, n'ayant pas été récompensé dignement des premiers services qu'il avait rendus à César. Il paraît pourtant que César le détermina à modérer ses débauches, et en ne lui dissimulant point combien il en était choqué, et par les remontrances qu'il lui faisait. En effet, Antoine renonça à cette vie licencieuse, et songea à se marier : il épousa Fulvie, veuve de Clodius le démagogue, femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, et dont l'ambition eût été fort peu flattée de maîtriser un mari simple particulier, mais qui aspirait à dominer un homme qui commandât aux autres, et à donner des ordres à un général d'armée. Aussi était-ce à Fulvie que Cléopâtre était redevable des leçons de docilité qu'avait reçues Antoine; car c'est Fulvie qui le livra si souple et si soumis aux volontés des femmes. Comme Fulvie était d'un caractère grave et sérieux, Antoine cherchait à l'égayer de temps en temps, par des jeux dignes d'un jeune mari. J'en citerai un exemple. Lorsque César revint à Rome après sa victoire d'Espagne, on sortit en foule au-devant de lui; Antoine y alla comme les autres; mais ensuite, le bruit s'étant répandu en Italie que César était mort et que les ennemis avançaient en armes, il revint à Rome en toute hâte; et, prenant l'habit d'un esclave, il arriva la nuit à sa maison, disant qu'il apportait à Fulvie une lettre d'Antoine. On l'introduisit chez sa femme, ayant la tête couverte, de peur qu'on ne le reconnût. Fulvie, qui était dans une mortelle inquiétude,

lui demanda, avant de prendre la lettre, si Antoine se portait bien : il lui remit la lettre sans rien répondre ; et, quand elle l'eut décachetée et qu'elle commença à la lire, il se jeta à son cou, et l'embrassa. Je pourrais rapporter plusieurs traits de ce genre ; mais celui-là suffit pour faire connaître Antoine.

Quand César revint d'Espagne, les plus grands personnages de Rome allèrent à sa rencontre, à plusieurs journées de la ville. César fit à Antoine, en cette occasion, un grand honneur : il traversa l'Italie, l'ayant à ses côtés dans son char, et derrière lui Brutus Albinus, et le fils de sa nièce, le jeune Octave, celui qui prit depuis le nom de César, et qui donna si longtemps des lois aux Romains[1]. César, ayant été nommé consul pour la cinquième fois, choisit Antoine pour collègue. Mais bientôt, il voulut se démettre du consulat, et substituer Dolabella à sa place. Il s'en ouvrit donc au sénat. Antoine s'y opposa avec tant d'aigreur, et dit tant d'injures à Dolabella, qui de son côté ne les lui épargna point, que César, honteux d'un tel scandale, renonça à son projet. César ne tarda pas néanmoins à revenir à la charge, et il voulut déclarer Dolabella consul ; mais Antoine s'y opposa de nouveau. Antoine se mit à crier que les augures y étaient contraires ; et César finit par céder : il abandonna Dolabella, qui en fut vivement piqué. Ce n'est pas que César eût pour Dolabella moins de mépris que pour Antoine ; car on assure que, quelqu'un les lui ayant dénoncés l'un et l'autre comme suspects : « Ce ne sont pas, répondit-il, ces gens si gras et si bien frisés que je redoute, mais ces hommes pâles et maigres ; » désignant par là Brutus et Cassius, qui depuis conspirèrent contre lui, et qui le tuèrent. Toutefois ce fut Antoine lui-même qui, sans le vouloir, donna le prétexte le plus spécieux à leur entreprise ; et voici à quelle occasion.

[1] L'empereur Auguste, qui fut cinquante-six ans maître du monde.

Le jour que les Romains célébraient les fêtes Lycéennes, qu'ils nomment Lupercales, César, vêtu d'une robe triomphale, et assis au Forum dans la tribune, regardait courir les Luperques. Car la coutume est telle qu'en cette fête, les jeunes gens des premières familles et les magistrats eux-mêmes courent tout nus et frottés d'huile, ayant à la main des lanières de cuir velues, dont ils frappent, par manière de jeu, ceux qu'ils rencontrent[1]. Antoine, qui était un des coureurs, méprisant les coutumes ancienes, prit un diadème entrelacé d'une couronne de laurier; puis, s'approchant de la tribune, il se fit soulever par ses compagnons, et il plaça cette couronne sur la tête de César, comme étant le seul digne d'être roi. César la repoussa, et détourna la tête; et le peuple battit des mains, pour témoigner sa satisfaction. Antoine insista : César repoussa encore la couronne; et cette espèce de combat dura assez longtemps. Lorsque Antoine paraissait l'emporter, il n'était applaudi que par un petit nombre de ses amis; mais, quand César refusait la couronne, toute la multitude poussait des acclamations de joie. Étrange contradiction de ce peuple, qui souffrait qu'on exerçât sur lui toute la puissance royale, et qui avait une telle horreur du titre de roi, qu'il le regardait comme la ruine de la liberté! César, tout troublé, se leva de son siége; et, retirant le pan de sa robe d'autour de son cou, il s'écria qu'il présentait sa gorge à quiconque voudrait le frapper. La couronne ayant été posée sur une des statues de César, quelques tribuns du peuple l'en arrachèrent : la multitude les applaudit, et les suivit en les comblant de bénédictions; mais César les déposa de leur charge.

Ces événements ne firent que fortifier Brutus et Cassius dans leur dessein. Ils s'associèrent donc ceux de leurs amis qu'ils savaient le plus sûrs, et ils délibérèrent en-

[1] Voyez, sur cette institution religieuse, la *Vie de Romulus*. Le récit qui va suivre est déjà dans la *Vie de César*.

semble s'ils devaient ou non faire entrer Antoine dans la conjuration. La plupart étaient d'avis qu'on le devait admettre; mais Trébonius s'y opposa, disant que, lorsqu'on était allé au-devant de César à son retour d'Espagne, comme il avait constamment voyagé et logé avec Antoine, il lui avait fait, avec toute la précaution nécessaire, une légère ouverture sur la conspiration, mais qu'Antoine, qui l'avait fort bien compris, n'avait point accueilli sa proposition : il ajouta toutefois qu'Antoine n'en avait rien révélé à César, et avait fidèlement gardé le secret. Alors ils délibérèrent si, après avoir tué César, ils ne se déferaient pas aussi d'Antoine; mais Brutus l'empêcha, disant qu'une entreprise aussi hardie, et dont le but était le maintien de la justice et des lois, devait être pure de toute injustice. Cependant, comme ils craignaient la vigueur extraordinaire d'Antoine et la grande autorité de sa charge, ils attachèrent à sa personne quelques-uns des conjurés, afin que, quand César serait entré au sénat, et qu'on serait au moment d'exécuter l'entreprise, ils le retinssent au dehors, sous prétexte de l'entretenir de quelque affaire importante. Les choses s'exécutèrent comme elles avaient été projetées; et César fut mis à mort en plein sénat[1]. Antoine, effrayé d'abord, prit un habit d'esclave, et se cacha; mais ensuite, voyant que les conjurés n'attentaient à la vie de personne, et qu'ils s'étaient retirés au Capitole, il leur persuada d'en descendre, en leur donnant son fils pour otage; et, le soir même, Cassius soupa chez lui, et Brutus chez Lépidus.

Le lendemain, Antoine assemble le sénat, propose une amnistie générale, et demande qu'on assigne des provinces à Brutus et à Cassius. Le sénat confirme ces deux propositions, et décrète en outre que tous les actes de la

[1] En l'an 44 avant J.-C. Voyez, pour plus de détails, la *Vie de Cesar*, vers la fin.

dictature de César seront maintenus. Antoine sortit du sénat couvert de gloire; car on ne doutait point qu'il n'eût prévenu la guerre civile. Il avait manié, pensait-on, avec la prudence d'un politique consommé, des affaires pleines de difficultés, et qui pouvaient entraîner de grands troubles. Mais, enflé de la haute opinion que le peuple avait conçue de lui, Antoine abandonna bientôt des mesures si sages, persuadé que la première place lui serait assurée dans Rome, s'il parvenait à détruire l'autorité de Brutus. Lorsqu'on porta le corps de César sur le bûcher, il prononça, suivant l'usage, l'oraison funèbre du défunt; et, voyant le peuple singulièrement ému et attendri par son discours, il mêla tout à coup, à l'éloge de César, ce qu'il jugea le plus propre à exciter la pitié, à enflammer l'âme des auditeurs. En finissant, il déploya la robe de César, tout ensanglantée et percée de coups, appelant les auteurs du meurtre des scélérats et des parricides. Par là, il échauffa tellement l'esprit du peuple, que, sans aller plus loin, ils dressèrent, dans le Forum, un bûcher avec les tables et les bancs qu'ils y trouvèrent, et qu'ils brûlèrent là même le corps de César; puis, prenant des tisons enflammés, ils coururent aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu et les y attaquer eux-mêmes.

Cette violence obligea Brutus et les autres conjurés à sortir de Rome. Alors les amis de César se joignirent à Antoine; et Calpurnia, sa veuve, se fiant en lui, fit porter en dépôt chez lui tout ce qu'elle avait d'argent, qui se montait à quatre mille talents[1]. Elle lui remit aussi entre les mains tous les papiers de César, parmi lesquels étaient les registres où César avait écrit tout ce qu'il avait fait dans le gouvernement, et tout ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Antoine y inséra ce qu'il voulut; et, par ce moyen, il nomma des magistrats et des séna-

[1] Environ vingt-deux millions de francs.

teurs, rappela certains bannis, et mit en liberté des prisonniers, disant que tout cela avait été ainsi résolu et arrêté par César. Aussi les Romains appelaient-ils, par plaisanterie, les gens ainsi promus, Charonites[1], parce que, quand on les sommait de produire leurs titres, ils étaient réduits à les aller chercher dans les registres d'un mort. Antoine disposa de tout avec une puissance absolue : étant alors consul, il avait pour préteur Caïus, son frère, et son autre frère, Lucius, pour tribun du peuple.

Tel était l'état des affaires, à Rome, lorsque le jeune César y arriva. Il était, comme nous l'avons dit, fils de la nièce de César; et César, par son testament, l'avait déclaré héritier de tous ses biens. Il vivait à Apollonie, quand César fut tué. Dès son arrivée, il alla saluer Antoine, comme l'un des amis de son père adoptif; et, dans la conversation, il lui rappela le dépôt qui lui avait été confié par Calpurnia; car une clause du testament de César lui enjoignait de payer, à chaque citoyen romain, une somme de soixante-quinze drachmes[2]. Antoine d'abord, méprisant sa jeunesse, répondit que ce serait folie à lui, ayant si peu de capacité et dépourvu d'amis, d'accepter la succession de César, qui était un fardeau bien au-dessus de ses forces. Comme le jeune homme ne se payait pas de ces raisons, et qu'il persistait à lui redemander l'argent qu'il avait entre les mains, Antoine commença, dès ce moment, à dire et à faire contre lui tout ce qu'il crut capable de le mortifier : il s'opposa à lui lorsqu'il brigua le tribunat; et, quand celui-ci voulut faire placer dans le théâtre le siége doré que le peuple avait accordé à César, Antoine le menaça de le faire traîner en prison, s'il ne cessait de soulever la multitude.

[1] Les Romains donnaient le nom d'*Orcinus*, qui est la même chose que Χαρωνίτης en grec, à l'affranchi qui devait sa liberté aux dispositions testamentaires de son maître défunt.

[2] Environ soixante-sept francs cinquante centimes de notre monnaie.

Mais, après que le jeune César se fut entièrement abandonné à Cicéron et à ceux qui haïssaient Antoine[1]; après que, par leur moyen, il se fut insinué dans les bonnes grâces du sénat, et que, de son côté, il eut gagné la faveur du peuple et rassemblé les vieux soldats qui étaient dispersés dans les colonies, alors Antoine commença à le craindre : il eut avec lui une entrevue au Capitole; et leurs amis ménagèrent un accommodement.

La nuit suivante, Antoine eut un songe assez étrange : il lui sembla que la foudre était tombée sur lui, et qu'elle l'avait blessé à la main droite. Peu de jours après, on vint l'avertir que César lui dressait des embûches. Le jeune homme s'en défendait; mais il n'était cru de personne. Alors leur haine se raviva : ils coururent l'un et l'autre l'Italie pour solliciter, par de grandes promesses, les vétérans établis dans les colonies; et ils s'efforcèrent de se prévenir mutuellement, afin d'attirer chacun à son parti les légions qui étaient encore en armes. Cicéron, qui avait alors la plus grande autorité dans Rome, excita tellement les esprits contre Antoine[2], qu'il finit par persuader au sénat d'envoyer à César les faisceaux et les autres insignes de la dignité prétoriale, et de donner des troupes à Hirtius et à Pansa, les deux consuls de cette année, avec ordre de marcher contre Antoine, pour le chasser de l'Italie. Hirtius et Pansa attaquèrent Antoine devant Modène, et le battirent complétement; mais ils périrent tous deux dans l'action[3]. César était à la bataille; et il y fit acte de soldat et de capitaine. Quant à Antoine, obligé de fuir, il eut à souffrir de grandes difficultés, et il fut réduit surtout à une famine extrême. Mais, tel était le caractère du personnage, que l'adversité le rendait supérieur à lui-même, et qu'elle lui donnait tous les dehors de la

[1] Sur les rapports de Cicéron et d'Octave, voyez la *Vie de Cicéron*.

[2] Par les discours qu'il a intitulés *Philippiques*.

[3] Voyez, dans la quinzième *Philippique* de Cicéron, le magnifique éloge de ceux qui avaient péri dans cette bataille.

vertu. Or, c'est une chose assez commune, à ceux que le malheur a frappés, de se tourner vers la vertu; mais il n'est pas donné à tous de conserver, dans de grands revers, assez de force d'âme pour imiter ce qu'ils approuvent, ni pour fuir ce qu'ils condamnent : plusieurs même retombent, par faiblesse, dans leurs premières habitudes, et démentent les lumières de leur raison. Mais Antoine fut, en cette occasion, un exemple merveilleux pour ses soldats. Lui, accoutumé depuis longtemps à une vie de luxe et de délices, il buvait sans se plaindre de l'eau corrompue, et se nourrissait de racines et de fruits sauvages : on assure même que, dans le passage des Alpes, ils vécurent, lui et ses soldats, d'écorces d'arbres, et d'animaux que jusqu'alors on n'avait pas mangés. Son dessein, en traversant les Alpes, était d'aller se joindre aux légions que commandait Lépidus, qu'il regardait comme son ami, et qui lui était redevable de tous les avantages qu'il avait retirés de l'amitié de César[1].

Quand il eut assis son camp non loin de celui de Lépidus, voyant qu'il ne recevait de sa part aucune marque d'attention, il résolut de tout risquer, et d'aller lui-même le trouver. Il avait les cheveux négligés; et sa barbe, qu'il laissait croître depuis sa défaite, était fort longue. Il prend donc une robe de deuil; il s'approche des retranchements de Lépidus, et il commence à parler. La plupart des soldats de Lépidus étaient touchés de sa misère, et vivement émus par ses discours; mais Lépidus, qui s'aperçut de la disposition de ses troupes, et qui en craignit les suites, fit sonner les trompettes, afin de couvrir la voix d'Antoine. Cette dureté ne fit qu'accroître la compassion des soldats; et ils envoyèrent secrètement vers Antoine Lélius et Clodius, déguisés en courtisanes, pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépidus, parce que la plupart d'entre eux étaient disposés à le re-

[1] Ceci se passait en l'an 43 avant J.-C.

cevoir, et même, s'il le désirait, à tuer Lépidus. Antoine ne voulut pas permettre qu'on touchât à Lépidus. Mais, le lendemain matin, dès la pointe du jour, il se met à la tête de ses troupes; puis, sondant le gué de la rivière qui séparait les deux camps, il se jette le premier à l'eau, et il gagne l'autre rive, encouragé par les soldats de Lépidus, qui lui tendaient les mains, et qui arrachaient les palissades. A peine entré dans le camp, Antoine fut maître de toute l'armée. Mais il traita Lépidus avec beaucoup de douceur : en le saluant, il lui donna le nom de père; et, bien qu'il eût lui-même en effet toute l'autorité, il continua de laisser à Lépidus le titre et les honneurs du commandement. Cette conduite généreuse détermina Munatius Plancus, qui campait assez près de là avec un corps de troupes, à venir se joindre à lui. Ces renforts puissants rendirent à Antoine toute sa confiance. Il repassa les Alpes, et il rentra en Italie, à la tête de dix-sept légions et de dix mille cavaliers, outre six légions qu'il laissa pour la garde de la Gaule, sous les ordres d'un certain Varius, un de ses amis et son compagnon de débauche, qu'il surnommait Cotylon[1].

Dès que César vit que Cicéron n'avait en vue que la liberté, il se sépara de lui, et il fit faire à Antoine, par ses amis, des propositions d'accommodement. S'étant donc assemblés tous trois, César, Antoine et Lépidus, dans une petite île au milieu d'une rivière[2], ils furent bientôt d'accord sur le partage de l'empire, qu'ils divisèrent entre eux comme ils eussent fait un héritage paternel. Mais ils disputèrent longtemps sur les proscriptions qu'ils avaient résolues, chacun d'eux voulant faire périr ses ennemis, et sauver ses amis et ses parents.

[1] Du mot *cotyle*, mesure de capacité chez les Grecs, qui servait surtout pour le vin : il est donc probable que c'est en l'honneur de son talent de bien boire que Varius avait été decoré de ce surnom.

[2] A peu de distance de Bononia ou Bologne. Ils prirent à eux trois le pouvoir absolu sous le nom de *triumvirs*.

A la fin, la haine l'emporta sur les droits du sang et de l'amitié : César sacrifia Cicéron à Antoine; Antoine, de son côté, lui abandonna Lucius César, son oncle maternel; et tous deux accordèrent que Lépidus plaçât le nom de son propre frère Paulus sur la liste de proscription. Toutefois, quelques-uns prétendent que ce furent eux-mêmes qui exigèrent la mort de Paulus, et que Lépidus le leur sacrifia[1]. Quoi qu'il en soit, rien, à mon sens, ne se fit jamais de plus inhumain ni de plus féroce que cet échange; car, en payant ainsi le meurtre par le meurtre, ils n'étaient pas moins les assassins de ceux qu'ils abandonnaient aux autres que de ceux qu'on leur sacrifiait à eux-mêmes; mais, ce qui mettait le comble à leur iniquité, c'était de livrer leurs propres amis, et cela sans avoir contre eux aucun sujet de haine.

Après qu'ils eurent fait ce traité sanguinaire, les soldats qui les entouraient voulurent qu'ils le scellassent par un mariage, et que César épousât Clodia, fille de Fulvie, femme d'Antoine; alliance qui devait cimenter, selon eux, l'amitié des deux personnages. Ce mariage arrêté, on dressa la liste de ceux qu'on dévouait à la mort, et qui étaient au nombre de trois cents. Antoine exigea que celui qui tuerait Cicéron lui coupât la tête, et la main droite, avec laquelle il avait écrit les *Philippiques*[2]. Quand on les lui apporta, il les considéra longtemps avec plaisir; et, dans les transports de sa joie, il poussa à diverses reprises de grands éclats de rire. Après s'être repu de cet horrible spectacle, il les fit clouer dans le Forum au haut de la tribune, comme pour insulter à Cicéron, même après sa mort. Il ne sentait point qu'en agissant ainsi, il s'attaquait à sa propre fortune, et qu'il déshonorait publiquement sa puissance. Son oncle,

[1] Paulus ne périt pas, non plus que Lucius César : celui-ci fut sauvé par sa sœur, mère d'Antoine, comme on va le voir; et Paulus s'échappa, et put aller rejoindre Brutus et Cassius.

[2] Voyez, pour plus de details, la *Vie de Cicéron*.

Lucius César, se voyant poursuivi, se réfugia chez sa sœur. Les meurtriers y arrivèrent presque en même temps que lui, et ils voulurent entrer de force dans la chambre où Lucius était enfermé; mais sa sœur se tint à la porte les mains tendues, et leur cria plusieurs fois : « Vous ne tuerez point Lucius César, qu'auparavant vous ne m'ayez égorgée, moi, la mère de votre général. » Le courage extraordinaire de cette femme imposa aux satellites, et donna à Lucius le temps de se cacher; et il échappa à la mort.

La domination des triumvirs était bien à charge aux Romains; mais la haine s'adressait surtout à Antoine, qui était plus âgé que César et plus puissant que Lépidus, et qui ne se vit pas plutôt dégagé des affaires qu'il avait sur les bras, qu'il se replongea dans sa vie ordinaire de dissolution et de débauche. Outre cette réputation d'intempérance, il s'attira encore la haine publique en allant habiter la maison du grand Pompée, personnage qui s'était fait non moins admirer par sa tempérance, sa sagesse et la popularité de sa vie, que par l'éclat de ses trois triomphes. On ne pouvait voir sans indignation cette maison, le plus souvent fermée aux généraux, aux ambassadeurs, à qui l'on en refusait l'entrée avec insolence, tandis qu'elle était remplie de mimes, de farceurs, de vils adulateurs, toujours plongés dans la crapule, et dont l'entretien engloutissait des sommes immenses, fruits des extorsions et des violences les plus odieuses. Ce n'était point assez, pour ces hommes, de vendre les biens des proscrits, qu'ils enlevaient aux veuves ou aux enfants par des accusations calomnieuses, et d'établir les impôts les plus onéreux : ils osèrent même enlever de force des sommes considérables, que des citoyens et des étrangers avaient mises en dépôt sous la garde des vestales.

Comme rien n'était capable d'assouvir la cupidité d'Antoine, César voulut qu'il partageât avec lui les re-

venus de la république. Ils divisèrent aussi l'armée en deux, pour aller ensemble combattre Brutus et Cassius, alors en Macédoine; et ils laissèrent le gouvernement de Rome aux mains de Lépidus. Quand ils eurent traversé la mer, et établi leur camp près des ennemis afin de commencer la guerre, Antoine se trouva opposé à Cassius, et César à Brutus. Antoine avait toujours l'avantage, et demeurait vainqueur dans tous les combats; au lieu que César, vaincu par Brutus dès la première bataille, perdit son camp, et se vit sur le point d'être pris : il ne prévint que d'un instant ceux qui le poursuivaient. Toutefois il écrit lui-même, dans ses *Mémoires*[1], que, d'après le songe d'un de ses amis, il s'était retiré avant que l'action fût engagée. Antoine défit Cassius, quoiqu'on ait prétendu qu'il n'avait pas assisté à la bataille, et qu'il n'arriva qu'après la victoire, et comme on poursuivait les ennemis. Cassius fit tant, par ses prières et par ses ordres, qu'il obligea Pindarus, le plus fidèle de ses affranchis, à le percer de son épée, ignorant que Brutus avait vaincu de son côté. Peu de jours après, il se livra un deuxième combat, dans lequel Brutus, ayant été défait, se donna la mort[2]. Antoine eut presque seul l'honneur de la victoire, parce que César était alors malade. Ayant trouvé le corps de Brutus, il lui adressa quelques reproches au sujet de la mort de Caïus Antonius, son frère, que Brutus avait fait périr en Macédoine, par vengeance de la mort de Cicéron; ajoutant néanmoins qu'il rejetait cette mort bien plus encore sur Hortensius que sur Brutus. Aussi fit-il égorger Hortensius sur le tombeau de son frère; tandis que, s'étant dépouillé de sa cotte d'armes, qui était d'un grand prix, il la jeta sur le corps de Brutus, et ordonna à un de ses affranchis de rester auprès du cadavre, et de veiller aux funérailles. Dans la suite, ayant appris que cet homme n'avait pas brûlé la

1 Ces *Mémoires* n'existent plus.

2 Apres la bataille de Philippes, en l'an 42 avant J.-C.

cotte d'armes avec le cadavre, et qu'il avait soustrait une grande partie de la somme assignée pour les obsèques, il le fit mourir.

Après cette victoire, César, dont la maladie se prolongeait, se fit porter à Rome, où la faiblesse de sa santé faisait croire qu'il ne vivrait pas longtemps. Quant à Antoine, il alla parcourir les provinces de l'Orient, pour y lever des contributions, puis il passa en Grèce avec une nombreuse armée. Car, comme les triumvirs avaient promis cinq mille drachmes [1] à chacun de leurs soldats, ils étaient obligés de forcer les impositions, afin de se procurer l'argent nécessaire. Antoine ne se montra d'abord ni dur ni exigeant envers les Grecs : au contraire, il prenait plaisir à entendre des disputes de gens de lettres, à contempler des spectacles, et à assister à des cérémonies d'initiations. Il rendait la justice avec une grande douceur; et il aimait à s'entendre appeler l'ami des Grecs, et plus encore des Athéniens : il fit à ces derniers pour leur ville des présents considérables. Les Mégariens, à l'envi des habitants d'Athènes, voulant lui montrer ce qu'ils avaient de curieux, et en particulier le palais où ils tenaient le conseil, le prièrent de venir dans leur ville. Il se rendit donc à Mégare; et, comme les Mégariens lui demandaient comment il trouvait le palais : « Petit, répondit-il, et menaçant ruine. » Il fit prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien [2], et laissa voir l'intention de l'achever : il en avait même fait la promesse au sénat. Mais, après qu'il fut passé en Asie, laissant à Lucius Censorinus le gouvernement de la Grèce, et qu'il eut commencé à goûter des richesses de cette province; après qu'il eut vu des rois venir à sa porte pour lui faire leur cour, et des reines s'empressant à qui mieux mieux de lui envoyer des présents, et étalant devant lui les charmes de leurs personnes, afin de gagner

[1] Environ quatre mille cinq cents francs de notre monnaie.
[2] Le temple de Delphes.

ses bonnes grâces : alors, et pendant que César était travaillé à Rome de séditions et de guerres, au sein du loisir et de la paix il s'abandonna à ses passions, et il mena une vie de plaisirs et de délices.

Antoine avait appelé auprès de lui un certain Anaxénor, joueur de cithare, un certain Xuthus, joueur de lyre, et un baladin, nnmmé Métrodore, puis toute une troupe de farceurs asiatiques, qui surpassaient, en bouffonneries, en plaisanteries grossières, les gens de même espèce qu'il avait amenés d'Italie; et, dès que sa cour fut infectée de ces pestes publiques, il n'y eut plus ni borne ni mesure, tout le monde voulant suivre son exemple. En sorte que l'Asie entière, semblable à la ville dont parle Sophocle, était tout à la fois pleine de fumée d'encens, et retentissait

Tout à la fois de péans et de sanglots[1].

Il entra dans Éphèse, précédé par des femmes déguisées en bacchantes et des jeunes gens en Pans et en satyres. On ne voyait, dans toute la ville, que thyrses couronnés de lierre ; on n'entendait que le son des flûtes, des chalumeaux et autres instruments. On appelait Antoine Bacchus bienfaisant et plein de douceur. Et en effet, il était tel pour quelques-uns; mais pour le plus grand nombre c'était Bacchus Omestès [2] et Agrionien [3]. Il dépouillait de leurs possessions des hommes distingués par leur naissance, et il les donnait à de vils flatteurs, à des gens infâmes, qui demandaient souvent le bien de personnes vivantes, comme si elles eussent été mortes, et qui étaient sûrs de l'obtenir. Il donna, dit-on, la maison d'un citoyen de Magnésie à un de ses cuisiniers,

[1] C'est un des premiers vers de l'*OEdipe roi*, quand OEdipe décrit l'aspect de la ville de Thèbes, ravagée par la peste.

[2] On avait jadis immolé des hommes à Bacchus Omestès. Voyez la *Vie de Thémistocle*.

[3] Ce surnom de Bacchus vient du mot ἄγριος, *sauvage*.

parce que ce cuisinier lui avait apprêté un excellent repas. Enfin il imposa aux villes un second tribut; et alors l'orateur Hybréas, qui défendait les intérêts de l'Asie, osa lui dire, d'une manière plaisante et assez conforme au goût d'Antoine : « Si tu as le pouvoir d'exiger de nous deux tributs par an, tu as donc aussi celui de nous donner chaque année deux étés et deux automnes! » Mais, comme l'Asie avait déjà payé deux cent mille talents [1], il ajouta, avec un courage qui n'était pas sans danger pour lui : « Si tu n'as pas reçu les sommes considérables que nous avons payées, demandes-en compte à ceux qui les ont levées; mais si, les ayant reçues, tu ne les as plus, nous sommes perdus sans ressource. »

Cette parole d'Hybréas piqua vivement Antoine; car il ignorait la plupart des désordres qui se commettaient sous son nom. Cette ignorance venait moins de son indolence que d'une bonhomie naturelle, qui le portait à avoir une confiance absolue en ceux qui l'obsédaient; car il était simple de caractère, et il avait même l'esprit un peu pesant. Quand il apprenait les malversations de ses agents, il en était vivement affecté, et il les confessait franchement devant ceux qui en avaient souffert. Il était excessif et dans les récompenses et dans les punitions; mais c'était surtout dans les récompenses qu'il était naturellement enclin à passer les bornes. Ses plaisanteries et ses brocards, qu'il poussait jusqu'à l'offense, portaient avec eux leur remède; car il permettait qu'on le raillât avec aussi peu de ménagement, et il ne prenait pas moins de plaisir à être plaisanté des autres, qu'à les plaisanter lui-même. Mais ce fut ce qui contribua le plus à sa perte. Car, comme il était persuadé que ceux qui le raillaient avec tant de liberté ne le flattaient jamais dans les affaires sérieuses, il se laissait aisément prendre à

[1] Environ onze cents millions de francs.

l'appât de leurs louanges, ne s'apercevant point que ses courtisans mêlaient cette franchise à leurs éloges, comme un ingrédient dont la vertu astringente prévenait la satiété que lui auraient causée les adulations outrées qu'ils lui prodiguaient à table, et pour lui persuader que, quand ils lui cédaient dans les affaires importantes, c'était non pour lui complaire, mais parce qu'ils se reconnaissaient ses inférieurs en prudence et en capacité.

Antoine, étant donc d'un tel caractère, mit le comble à ses maux par l'amour qu'il conçut pour Cléopâtre; amour qui éveilla en lui avec fureur des passions encore cachées et endormies, et qui acheva d'éteindre et d'étouffer ce qu'il pouvait lui rester de sentiments honnêtes et vertueux. Voici de quelle façon il fut pris à ce piége.

Quand il partit pour aller combattre les Parthes [1], il envoya ordre à Cléopâtre de le venir joindre en Cilicie, pour s'y justifier des imputations qui pesaient sur elle, d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans la guerre. Dellius, celui qu'il envoya, n'eut pas plutôt vu la beauté de Cléopâtre, et reconnu l'adresse et la finesse de sa conversation, qu'il sentit bien qu'Antoine ne voudrait jamais causer de déplaisir à une telle femme, mais que plutôt elle captiverait aisément son esprit. Il s'attacha donc à lui faire sa cour : il la pressa d'aller en Cilicie parée, comme dit Homère, de tout ce qui pouvait relever ses charmes [2]; et il l'exhorta à ne pas craindre Antoine, qui était, selon son expression, le plus doux et le plus humain des généraux. Cléopâtre crut aisément ce que lui disait Dellius : d'ailleurs, l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de sa beauté, sur Jules César, et sur Cnéius, fils de Pompée, lui faisait espérer qu'elle n'aurait pas grand'peine à captiver Antoine;

[1] En l'an 41 avant J.-C.

[2] Allusion au passage de l'*Iliade*, chant XIV, vers 162, où Junon s'apprête à endormir Jupiter sur le mont Ida, en allant emprunter la ceinture de Vénus.

d'autant que les premiers ne l'avaient connue que toute jeune, et alors qu'elle n'avait encore aucune expérience des affaires; au lieu qu'Antoine la verrait à l'âge où la beauté des femmes est dans tout son éclat, et leur esprit dans toute sa force [1]. Elle prit avec elle de riches présents, des sommes d'argent considérables, et un appareil aussi magnifique que pouvait l'avoir une reine si puissante, et dont le royaume était dans un état alors très-florissant; mais c'était sur elle-même, c'était sur le prestige de ses charmes, qu'elle fondait ses plus grandes espérances.

Elle recevait coup sur coup des lettres d'Antoine et de ses amis, qui la pressaient de hâter son voyage; mais elle en tint peu de compte, et elle se moqua de toutes ces invitations : elle navigua tranquillement sur le Cydnus, dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, et les avirons d'argent. Le mouvement des rames était cadencé au son des flûtes, qui se mariait à celui des chalumeaux et des lyres. Elle-même, magnifiquement parée, et telle qu'on peint Vénus, elle était couchée sous un pavillon tissu d'or. De jeunes enfants, vêtus comme les peintres ont coutume de représenter les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails, pour la rafraîchir. Ses femmes, toutes parfaitement belles, et vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense, qui accompagnait Cléopâtre; et l'on accourait de toute la ville, afin de jouir d'un spectacle si extraordinaire. Tout le peuple, qui était sur la place, sortit au-devant d'elle. Ce fut au point qu'Antoine, qui était assis sur son tribunal, où il donnait audience, y demeura seul; et un bruit se répandit que c'était Vénus qui, pour le bonheur

[1] En l'an 41, Cléopâtre était âgée de vingt-huit ans.

de l'Asie, venait se divertir chez Bacchus. Dès qu'elle fut descendue à terre, Antoine l'envoya prier à souper; mais elle témoigna le désir de le recevoir plutôt chez elle; et Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, s'y rendit. Il trouva là des préparatifs dont la magnificence ne se peut rendre; mais, ce qui le surprit plus que tout le reste, ce fut la multitude des flambeaux qui éclairaient de toutes parts, les uns suspendus au plafond, les autres attachés à la muraille, et qui formaient, avec une admirable symétrie, des figures carrées ou circulaires. Aussi, de toutes les fêtes dont il est fait mention dans l'histoire, n'en trouve-t-on aucune qui soit comparable à celle-là.

Le lendemain, Antoine, la traitant à son tour, se piqua de la surpasser en goût et en magnificence; mais il fut si inférieur en tous deux, qu'il fut obligé de s'avouer vaincu, et qu'il railla lui-même le premier la mesquinerie et la grossièreté de son festin. Cléopâtre, voyant que les plaisanteries d'Antoine étaient fort vulgaires et sentaient leur soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement, et avec la plus grande hardiesse. Sa beauté, considérée en elle-même, n'était point, dit-on, si incomparable, qu'elle ravît tout d'abord d'étonnement et d'admiration; mais son commerce avait tant d'attrait, qu'il était impossible de résister; et les agréments de sa figure, soutenus du charme de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever le plus heureux naturel, laissaient un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix avait une extrême douceur; sa langue, qu'elle maniait avec une grande facilité, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, prononçait également bien plusieurs idiomes différents; en sorte qu'il était peu de nations à qui elle parlât par interprète. Elle répondait dans leur propre idiome aux Éthiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthyens. Elle savait encore, dit-on,

plusieurs autres langues; tandis que les rois d'Égypte, ses prédécesseurs, n'avaient pu apprendre qu'à grand'-peine l'égyptien, et que quelques-uns d'entre eux avaient même oublié le macédonien, leur langue maternelle. Aussi s'empara-t-elle si bien de l'esprit d'Antoine, que, laissant là et sa femme Fulvie, qui, pour les intérêts de son mari, luttait à Rome contre César, et l'armée des Parthes, dont les généraux du roi avaient donné le commandement en chef à Labiénus, qui avait embrassé le parti de César, et qui, déjà en Mésopotamie, à la tête de cette armée, n'attendait que le moment d'entrer en Syrie; Antoine, dis-je, oubliant toutes ces considérations, se laissa entraîner par Cléopâtre à Alexandrie, où il dépensa, dans l'oisiveté, dans les plaisirs, dans des voluptés indignes de son âge [1], la chose la plus précieuse à l'homme au jugement d'Antiphon, le temps. Ils avaient formé une association sous le nom d'Amimétobies [2]; et ils se traitaient mutuellement tous les jours, avec une profusion qui excédait toutes bornes.

Le médecin Philotas d'Amphissa [3] racontait à mon aïeul Lamprias que, suivant alors à Alexandrie les cours de médecine, il avait fait connaissance avec un des maîtres d'hôtel de la reine, lequel lui proposa un jour de venir voir les préparatifs d'un de ces soupers somptueux. Philotas, qui était fort jeune, se laissa entraîner; et, ayant été introduit dans la cuisine, il vit, entre plusieurs choses qui le frappèrent, huit sangliers à la broche. Comme il se récriait sur le grand nombre de convives qui devaient prendre part à ce festin, le maître d'hôtel se prenant à rire, lui dit : « Ils ne seront pas aussi nombreux que tu le penses; car il n'y aura que douze personnes. Mais, ajouta-t-il, chaque mets doit être servi à un degré de perfection qui ne dure qu'un ins-

[1] Antoine avait alors quarante-cinq ou au moins quarante-deux ans.
[2] Ce mot signifie *menant une vie inimitable*.
[3] Amphissa était une ville de la Locride.

tant : peut-être qu'Antoine va demander à souper tout à l'heure, et qu'un moment après il fera dire qu'on diffère, parce qu'il voudra boire, ou qu'il sera retenu par quelque conversation intéressante. C'est pourquoi on prépare, non un seul souper, mais plusieurs soupers, ne pouvant deviner à quelle heure il voudra être servi. »

Voilà ce que Philotas contait à mon aïeul. Dans la suite, ce même Philotas fut admis à faire sa cour au fils d'Antoine, celui qu'Antoine avait eu de Fulvie ; et, quand le jeune homme ne soupait pas chez son père, Philotas mangeait à sa table, avec ses autres familiers. Un soir, qu'il y avait au nombre des convives un médecin présomptueux, et qui importunait tout le monde de son babil, Philotas lui ferma la bouche par ce sophisme : « Il faut donner de l'eau froide à celui qui a la fièvre d'une certaine manière. Or, tout homme qui a la fièvre l'a d'une certaine manière. Donc il faut donner de l'eau froide à tout homme qui a la fièvre. » Le médecin, tout saisi, demeura muet ; et le jeune homme, charmé de son embarras, rit de bon cœur, et dit à Philotas : « Philotas, je te donne tout cela, » montrant un buffet chargé d'une superbe vaisselle d'argent. Philotas, qui était fort éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût disposer de choses d'un tel prix, le remercia de sa bonne volonté. Mais, le lendemain, il vit arriver chez lui un des esclaves de la maison d'Antoine, qui lui apportait, dans une grande corbeille, toute cette vaisselle, sur laquelle il lui dit de mettre son sceau. Philotas, qui craignait d'être blâmé s'il la recevait, persistait dans son refus. « Eh quoi ! innocent que tu es, lui dit cet homme, tu balances à accepter ce présent ! Ignores-tu donc que c'est le fils d'Antoine qui te l'envoie, lui qui pourrait te donner une même quantité de vaisselle d'or ? Il est vrai, si tu veux m'en croire, que tu en recevras la valeur en argent ; car il se pourrait faire que le père redemandât quelqu'un de ces vases antiques, qui sont

si estimés pour l'excellence du travail. » Voilà ce que mon aïeul me disait avoir maintes fois entendu raconter à Philotas.

Pour revenir à Cléopâtre, elle fit voir que l'art de la flatterie, lequel ne s'exerce, suivant Platon, que de quatre manières différentes[1], est réellement susceptible d'une infinité de formes. Dans les affaires sérieuses, comme dans les amusements qui se partageaient le temps d'Antoine, elle savait toujours imaginer quelque plaisir nouveau, quelque nouvelle gentillesse, pour le divertir. Elle ne le quittait ni jour ni nuit : elle jouait, elle buvait, elle chassait avec lui, et elle assistait même à ses exercices militaires. La nuit, quand il courait les rues et s'arrêtait aux portes ou aux fenêtres des habitants pour leur lancer quelques brocards, elle l'accompagnait sous un costume de servante; car lui-même était déguisé en valet, ce qui lui attirait souvent des injures, et quelquefois même des coups. Mais, quoique cette conduite rendît Antoine suspect aux Alexandrins, ils s'amusaient néanmoins de ses plaisanteries, et ils y répondaient même avec assez de finesse : ils aimaient à dire qu'Antoine prenait le masque tragique pour les Romains, et pour eux le comique. Comme il serait trop long et trop puéril de rapporter plusieurs de ses traits de plaisanterie, je me bornerai à en citer un seul. Un jour, qu'il pêchait à la ligne sans rien prendre, ce qui le mortifiait parce que Cléopâtre était présente, il commanda à des pêcheurs d'aller secrètement sous l'eau attacher à l'hameçon de sa ligne quelque poisson de ceux qu'ils avaient pris auparavant. La chose fut ainsi faite; et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne chargée d'un poisson. L'Égyptienne ne fut pas sa dupe : elle feignit d'admirer le bonheur d'Antoine; mais elle révéla à ses amis la ruse qu'il avait employée, et elle les invita à revenir le lendemain voir la

[1] Platon fait cette analyse dans le *Gorgias*.

pêche. Quand ils furent tous montés dans les barques, et qu'Antoine eut jeté sa ligne, Cléopâtre commanda à un de ses gens de prévenir les pêcheurs d'Antoine, et d'aller attacher à l'hameçon un poisson salé, de ceux qu'on apporte du Pont. Antoine, sentant sa ligne chargée, la retira; et la vue de ce poisson excita, comme on peut croire, de grands éclats de rire. Alors Cléopâtre dit à Antoine : « Général, laisse-nous la ligne, à nous qui régnons au Phare et à Canope. Ta chasse, à toi, c'est de prendre des villes, des rois et des continents. »

Pendant qu'Antoine s'amusait ainsi à des jeux d'enfants, il reçut deux fâcheuses nouvelles : l'une, de Rome, qui lui mandait que Lucius, son frère, et sa femme Fulvie, après s'être brouillés ensemble, s'étaient réunis pour faire la guerre à César, et qu'enfin, réduits à la dernière extrémité, ils s'étaient vus contraints de quitter l'Italie; l'autre, plus inquiétante encore que la première, qui lui apprenait que Labiénus, à la tête des Parthes, subjuguait toutes les provinces d'Asie, depuis l'Euphrate et la Syrie, jusqu'à la Lydie et à l'Ionie. Alors donc se réveillant, quoiqu'à grand'peine, comme d'un long sommeil ou d'une profonde ivresse, il se mit en devoir de marcher contre les Parthes, et il s'avança jusqu'en Phénicie. Mais là, ayant reçu de Fulvie des lettres pleines de lamentations, il se détermina à repasser en Italie, avec une flotte de deux cents navires. Durant la traversée, il recueillit ceux de ses amis qui s'étaient enfuis de Rome, lesquels lui apprirent que Fulvie avait été la cause de la guerre. Naturellement inquiète et téméraire, elle avait encore espéré arracher Antoine des bras de Cléopâtre, en excitant des troubles en Italie. Mais, sur ces entrefaites, et par bonheur pour Antoine, s'étant embarquée pour aller le joindre, elle mourut de maladie à Sicyone. Cette mort rendit beaucoup plus facile la réconciliation de César et d'Antoine; car, dès qu'Antoine eut abordé en Italie, dès qu'on vit que César ne lui faisait person-

neilement aucun reproche, et qu'Antoine, de son côté, rejetait sur Fulvie tous les torts qu'on lui imputait, leurs amis, sans leur laisser le temps d'approfondir leurs sujets respectifs de mécontentement, les remirent en bonne intelligence, et firent entre eux un nouveau partage de l'empire, avec la mer Ionienne pour borne : ils assignèrent à Antoine les provinces de l'Orient, à César celles de l'Occident, et laissèrent l'Afrique à Lépidus ; puis ils convinrent que, quand ils ne voudraient pas exercer eux-mêmes le consulat, ils y nommeraient tour à tour chacun leurs amis[1].

Ce traité fut généralement approuvé ; mais il parut avoir besoin d'une garantie plus solide, et la Fortune la leur offrit. César avait une sœur, nommée Octavie, qui était son aînée, mais non d'une même mère : elle était fille d'Ancharia ; et César était né longtemps après elle, d'Attia, seconde femme de son père. Il aimait tendrement cette sœur, qui était, dit-on, femme d'un rare mérite ; elle était veuve alors de Marcellus, qui naguère était mort[2]. Depuis la mort de Fulvie, Antoine passait pour veuf : il ne niait point son attachement pour Cléopâtre, mais il n'avouait pas lui être uni par le mariage ; car, sur ce point, la raison lui fournissait encore des armes pour combattre sa passion, et pour l'empêcher d'épouser l'Égyptienne. Tout le monde s'accorda à proposer le mariage d'Octavie et d'Antoine, dans l'espérance que cette femme, qui joignait à une grande beauté beaucoup de gravité et de prudence, une fois unie à Antoine, et fixant sa tendresse, comme il était vraisemblable avec un tel mérite, maintiendrait l'harmonie entre César et lui, et qu'elle deviendrait ainsi la sûreté de l'un et de l'autre. César et Antoine agréèrent ce projet : ils retour-

[1] Cet accord se fit en l'an 40 avant J.-C., ainsi que le mariage d'Antoine avec Octavie.

[2] Elle avait un fils, ce Marcellus qui fut illustré par Virgile, après sa mort prématurée.

nèrent à Rome, et ils célébrèrent incontinent les noces, bien que la loi défendît aux veuves de se remarier avant qu'il se fût écoulé dix mois depuis la mort de leur mari; mais Octavie fut dispensée de l'observation de la loi, par un décret du sénat.

En ce temps-là, Sextus Pompée, qui s'était rendu maître de la Sicile, portait le ravage par l'Italie, et, avec un grand nombre de vaisseaux corsaires, que commandaient le pirate Ménas et Ménécratès, il interceptait la navigation de toutes les mers voisines. Mais, comme il en avait usé très-honnêtement avec Antoine, en accueillant parfaitement bien sa mère, qui s'enfuyait de Rome avec Fulvie, César et Antoine jugèrent à propos de le comprendre dans le traité. Ils entrèrent donc tous trois en conférence, sur la pointe du cap de Misène qui s'avance le plus dans la mer. Pompée avait sa flotte à l'ancre non loin de là, et les deux triumvirs leurs armées en bataille vis-à-vis. Après qu'ils furent convenus que Pompée aurait la Sardaigne et la Sicile, qu'il purgerait la mer de pirates, et qu'il enverrait à Rome une certaine quantité de blé, ils s'invitèrent réciproquement à souper, et ils tirèrent au sort pour savoir qui commencerait à traiter les autres. Le sort désigna Pompée; et, Antoine lui ayant demandé où on souperait : « Là, répondit Pompée, en montrant sa galère amirale à six rangs de rames; car, ajouta-t-il, c'est la seule maison paternelle qu'on ait laissée à Pompée. » C'était un reproche indirect à l'adresse d'Antoine, lequel occupait à Rome la maison du grand Pompée, son père. Ayant donc fait affermir sa galère sur ses ancres, et jeté un pont du promontoire de Misène à son bord, il les reçut avec toute sorte de prévenances. Quand on fut au milieu du festin, comme les convives, échauffés par le vin, lançaient mille brocards sur Antoine et sur Cléopâtre, le pirate Ménas s'approcha de Pompée, et lui dit, de manière à n'être entendu que de lui : « Veux-tu que je coupe les câbles des ancres, et que je te rende

maître, non-seulement de la Sicile et de la Sardaigne, mais de tout l'empire romain? » Pompée, qui l'entendit fort bien, réfléchit un moment en lui-même, puis répondit : « Ménas, il fallait faire la chose sans m'en prévenir. Maintenant, contentons-nous de notre fortune présente; car je ne dois point violer la foi que j'ai jurée. » Et, après avoir été fêté à son tour par César et par Antoine, il mit à la voile, et il retourna en Sicile.

Dès que le traité eut été conclu entre César et Antoine, Antoine fit prendre les devants à Ventidius, qu'il envoya en Asie pour arrêter les progrès des Parthes; et lui-même, pour complaire à César, il consentit à être élu prêtre du premier César [1]. Depuis lors, ils traitèrent en commun et amicalement les affaires politiques les plus importantes; mais, dans les divers combats auxquels donnaient lieu les jeux à quoi ils passaient le temps ensemble, Antoine avait toujours le chagrin de se voir vaincu par César. Il avait auprès de lui un devin d'Égypte, de ceux qui tirent l'horoscope d'après l'époque de la naissance. Cet homme, soit qu'il voulût plaire à Cléopâtre, soit qu'il parlât à Antoine avec sincérité, lui disait que sa fortune, toute grande, tout éclatante qu'elle était, s'éclipserait devant celle de César; et il lui conseillait de s'éloigner du jeune homme le plus qu'il pourrait. « Ton mauvais Génie, lui disait-il, redoute le sien : fier et haut quand il est seul, il perd, devant celui de César, toute sa grandeur, et il devient faible et timide. » Quoi qu'il en soit, les conjectures de l'Égyptien se vérifiaient tous les jours; car, toutes les fois qu'Antoine s'amusait à tirer quelque chose au sort, ou à jouer aux dés avec César, il avait, dit-on, toujours le dessous. Souvent ils faisaient combattre des coqs ou des cailles, dressés à cet effet; et ceux de César avaient toujours l'avantage. Antoine, secrètement blessé d'une supériorité

[1] On avait decerné à César les honneurs divins.

si marquée, et qui commençait à en croire davantage l'Égyptien, quitta l'Italie, laissant ses affaires personnelles aux mains de César; et il mena avec lui, jusqu'en Grèce, sa femme Octavie, dont il avait une fille[1]. Comme il passait l'hiver à Athènes, il reçut la nouvelle des premiers succès de Ventidius, qui avait défait les Parthes en bataille rangée. Labiénus, ainsi que Pharnapatès, le plus habile des généraux du roi Orodès[2], était resté parmi les morts. Dans la joie que causa à Antoine cette heureuse nouvelle, il donna aux Grecs un grand festin, et il présida lui-même aux exercices gymnastiques : laissant chez lui toutes les marques de sa dignité, il se rendit au gymnase, vêtu d'une longue robe, chaussé de pantoufles à la grecque, et ayant à la main la verge que les gymnasiarques ont coutume de porter; et, quand les jeunes gens avaient assez combattu, c'était lui qui les allait séparer.

Lorsqu'il voulut partir pour l'armée, il prit une couronne faite de branches de l'olivier sacré; et, pour obéir à quelque oracle qui lui avait été rendu, il remplit un vase d'eau de la fontaine Clepsydre[3], et il l'emporta avec lui. Cependant Ventidius battit encore, dans la Cyrrhestique, Pacorus, fils du roi des Parthes, qui était entré en Syrie à la tête d'une puissante armée : Pacorus périt dans l'action, avec un grand nombre des siens. Cet exploit, un des plus célèbres que l'histoire nous ait transmis, fut pour les Romains une vengeance éclatante des revers qu'ils avaient éprouvés chez les Parthes sous Crassus, et obligea ceux-ci, défaits dans trois combats consécutifs, à se renfermer dans la Médie et la Mésopotamie. Ventidius n'osa pas les poursuivre plus loin, de

[1] Il en eut encore deux autres filles.

[2] C'est le même qui est appelé Hyrodès dans la *Vie de Crassus*.

[3] Cette fontaine était dans l'Acropole : on la nommait Clepsydre parce que tantôt elle était pleine et tantôt à sec : elle se remplissait au temps où soufflent les vents étésiens, et elle tarissait dans les autres temps.

peur d'exciter la jalousie d'Antoine. Il se borna à faire rentrer dans l'obéissance les peuples qui s'étaient révoltés ; puis il alla assiéger, dans la ville de Samosate, Antiochus, roi de Commagène, qui lui offrait mille talents [1] pour le détourner de son dessein, et qui promettait, en outre, d'obéir ponctuellement aux ordres d'Antoine. Mais Ventidius lui fit réponse qu'il envoyât faire ses propositions à Antoine lui-même. Car Antoine s'avançait à Samosate pour empêcher Ventidius de faire la paix avec Antiochus; voulant qu'elle fût conclue sous son nom, afin que tous les succès ne fussent pas attribués à son lieutenant. Mais le siége traînait en longueur, et les assiégés, qui avaient perdu tout espoir de capitulation, opposèrent aux assiégeants une vigoureuse défense. Antoine ne put rien faire de considérable; et, plein de honte et de repentir, il se trouva trop heureux de conclure la paix avec Antiochus, moyennant trois cents talents [2]. Il termina ensuite en Syrie quelques affaires peu importantes, et retourna à Athènes. Là, après avoir rendu à Ventidius tous les honneurs qui lui étaient dus pour ses exploits, il le renvoya à Rome pour le triomphe.

Ventidius est, jusqu'à nos jours, le seul général romain qui ait triomphé des Parthes [3]. Né dans une condition obscure, il dut à l'amitié d'Antoine les moyens de se signaler par des actions d'éclat; et il sut si bien en profiter, qu'il confirma le mot qui fut dit d'Antoine et de César, qu'ils étaient plus heureux quand ils faisaient la guerre par leurs lieutenants, que quand ils la faisaient eux-mêmes en personne. Et en effet, Sossius, lieutenant d'Antoine, eut de grands succès en Syrie; et Canidius, qu'il avait laissé en Arménie, subjugua cette contrée, défit les rois des Ibères et des Albaniens, et s'avança jusqu'au mont Caucase.

[1] Environ cinq millions cinq cent mille francs.

[2] Environ seize cent mille francs de notre monnaie.

[3] Les victoires de Ventidius sont de l'an 39 et 38 avant J.-C.

De tels exploits augmentaient, parmi les barbares, la gloire du nom d'Antoine, et leur donnaient une haute idée de sa puissance. Mais lui, irrité de nouveau contre César à raison de certains rapports calomnieux, il cingla vers l'Italie avec trois cents vaisseaux. Les habitants de Brindes ayant refusé l'entrée de leur port à sa flotte, il gagna le port de Tarente. Là, Octavie, sa femme, qui était partie de Grèce avec lui, et qui, après avoir eu une seconde fille, était alors de nouveau enceinte, le conjura de lui permettre d'aller trouver son frère; et Antoine y consentit. Octavie rencontra César en chemin, et elle eut une conférence avec lui, en présence de ses deux amis, Mécène et Agrippa : elle le supplia, de la manière la plus pressante, de ne pas permettre qu'elle, qui était la plus heureuse des femmes, devînt de toutes la plus malheureuse. « Maintenant, dit-elle, tout le monde a les yeux fixés sur moi, comme étant femme d'un des triumvirs, et sœur d'un autre. Or, si les pires conseils l'emportent, et que la guerre s'allume, il est douteux à qui des deux le destin accordera la victoire; mais, quant à moi, il est certain que, de quelque côté qu'elle se déclare, mon sort sera toujours malheureux. » César, attendri par les discours d'Octavie, se rendit à Tarente dans des dispositions pacifiques.

C'était un magnifique spectacle que de voir, près du rivage, une nombreuse armée qui semblait immobile, et, dans la rade, une flotte puissante qui se tenait à l'ancre, tandis que les chefs et les amis des deux partis se visitaient réciproquement, et se donnaient les plus touchants témoignages d'amitié. Antoine reçut le premier César à souper; car César voulut bien, par amour pour sa sœur, lui céder la priorité. Après qu'ils furent convenus que César donnerait à Antoine deux légions pour la guerre contre les Parthes, et Antoine à César cent galères à proues d'airain, Octavie demanda en outre à son mari vingt navires légers pour son frère, et à son frère mille

hommes de plus pour Antoine. Ces conventions faites, on se sépara. César alla incontinent faire la guerre au jeune Pompée, pour reconquérir sur lui la Sicile; et Antoine, après lui avoir remis entre les mains Octavie, avec ses deux enfants et avec ceux qu'il avait eus de Fulvie, reprit la route de l'Asie.

Mais la plus funeste de ses calamités, son amour pour Cléopâtre, qui paraissait assoupi depuis longtemps, et qui semblait même avoir cédé à de plus sages conseils, se réveilla avec plus de fureur que jamais, dès qu'il approcha de la Syrie. A la fin, le coursier indocile et fougueux de son âme, comme dit Platon[1], ayant rejeté toutes les réflexions utiles et capables de le retenir, il envoya à Alexandrie Fontéius Capito, pour lui amener Cléopâtre en Syrie. Quand elle arriva, il lui témoigna la joie qu'il avait de la revoir, non en lui faisant de médiocres présents, mais en lui donnant la Phénicie, la Cœlésyrie, l'île de Cypre, et une grande partie de la Cilicie. Il y ajouta de plus cette province de la Judée qui produit le baume, et l'Arabie des Nabatéens, qui touche à la mer Extérieure[2]. Ces dons affligèrent fort les Romains; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de distribuer à de simples particuliers des tétrarchies et de vastes royaumes. Il dépouilla aussi plusieurs rois de leurs États, entre autres Antigonus le Juif[3], qu'il fit même décapiter publiquement, supplice dont jusque-là aucun roi n'avait encore été puni. Mais une chose surtout paraissait aux Romains honteuse et humiliante, c'étaient les honneurs excessifs dont il comblait Cléopâtre; et, ce qui en augmenta encore l'infamie, c'est qu'ayant eu d'elle deux

[1] Dans le *Phèdre*, Platon compare notre âme à un attelage traîné par deux coursiers et dirigé par un cocher : le coursier rétif figure la partie sensuelle et grossière de nos penchants.

[2] L'Océan.

[3] Antigonus n'était pas roi, mais il exerçait l'autorité royale sous le nom de grand prêtre : il avait dépossédé de cette charge Hyrcan, et s'était substitué à sa place, l'an 40 avant J.-C.

enfants jumeaux, un fils, nommé Alexandre, et une fille, appelée Cléopâtre, il les fit élever lui-même, et il les surnomma, l'un le Soleil, et l'autre la Lune. Et, comme il était l'homme le plus propre à tirer vanité des choses même les plus honteuses, il disait que la grandeur de l'empire romain ne paraissait pas tant dans ses conquêtes que dans les présents qu'il faisait; que la noblesse s'était propagée par les successions et la postérité de plusieurs rois; et que c'était ainsi que le premier auteur de sa race était descendu d'Hercule. « Hercule, disait-il, ne voulut pas borner sa postérité à la fécondité d'une seule femme. Il n'avait pas à craindre des lois soloniennes ni des sentences de tribunaux contre ceux qui enfreignent les prescriptions relatives au mariage. Aussi donna-t-il à la nature les tiges de plusieurs races, en laissant des enfants en divers lieux. »

Après que Phraate eut tué son père Orodès [1], et se fut emparé du royaume, plusieurs grands de sa cour l'abandonnèrent, entre autres Monésès, un des plus illustres et des plus puissants des Parthes, qui se réfugia auprès d'Antoine. Antoine, pour marquer la conformité de la fortune de Monésès avec celle de Thémistocle, et pour rivaliser de magnificence et de générosité avec le roi de Perse, lui fit présent de trois villes pour son entretien, Larisse, Aréthuse et Hiérapolis, auparavant Bambycé. Mais le roi des Parthes fit rappeler Monésès, en lui donnant toute sûreté; et Antoine le laissa partir volontiers. Antoine comptait bien surprendre au dépourvu Phraate; car il lui manda qu'il ferait la paix avec lui, s'il consentait à lui rendre les enseignes romaines que les Parthes avaient conquises sur Crassus, et les prisonniers qui restaient encore dans ses États. Il renvoya donc Cléopâtre en Égypte, et il se mit en marche par l'Arabie et l'Arménie, où il fut joint par ses troupes et par celles des

[1] En l'an 37 avant J.-C.

rois ses alliés; car il en avait plusieurs, entre autres Artavasdès, roi d'Arménie, le plus puissant de tous, lequel lui avait amené six mille chevaux et sept mille hommes de pied. Là, il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de soixante mille hommes d'infanterie, tous Romains, et de dix mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois, enrôlés sous les enseignes romaines. Il y avait, en outre, trente mille hommes de diverses nations, y compris la cavalerie et les troupes légères.

Une armée si puissante et de tels préparatifs de guerre jetèrent l'effroi jusque parmi les Indiens d'au delà de la Bactriane, et firent trembler l'Asie entière. Mais Antoine n'en tira aucun fruit, à cause de sa passion pour Cléopâtre. Impatient d'aller passer l'hiver avec elle, il commença la guerre hors de saison, et il agit de tout point avec une précipitation extrême. Incapable de faire usage de sa raison, et comme charmé par quelque breuvage ou par quelque enchantement, il avait sans cesse les regards tournés vers cette femme, plus occupé d'aller bientôt la rejoindre, que des moyens à employer pour vaincre les ennemis. Et d'abord, au lieu d'hiverner en Arménie, comme il le devait, pour y rafraîchir son armée fatiguée d'une marche de huit mille stades[1], puis d'aller, aux premiers jours du printemps, et avant que les Parthes eussent quitté leurs cantonnements, s'emparer de la Médie; Antoine, dis-je, loin de suivre ces prudentes mesures, fit presser sans relâche la marche des troupes; et, laissant l'Arménie à sa gauche, il se jeta dans l'Atropatène, et la ravagea. Puis, comme il faisait suivre, sur trois cents chariots, toutes les machines nécessaires à un siége, parmi lesquelles un bélier de quatre-vingts pieds de long, et dont aucune, si elle était venue à se rompre, n'eût pu être refaite à temps, parce que les provinces de la haute Asie ne produisent pas de bois assez

[1] Environ seize cents kilomètres, ou quatre cents lieues.

haut ni assez dur pour être employé à cet usage, il eut tant de hâte que, regardant ces machines comme un obstacle à la promptitude de sa marche, il les laissa en chemin sous la garde d'un corps de troupes que commandait Statianus [1], et il alla mettre le siége devant Phraata [2], ville considérable, où étaient les femmes et les enfants du roi des Mèdes. Le besoin lui fit bientôt sentir la faute qu'il avait faite de laisser derrière lui ses machines; et, pour y suppléer, il fit pousser contre la ville une levée, qui coûta beaucoup de temps et de peine.

Cependant Phraate arriva, avec une puissante armée; et, ayant appris qu'Antoine avait laissé en chemin les chariots qui portaient ses machines, il envoya sur-le-champ un corps de cavalerie, pour s'en saisir. Ils enveloppèrent Statianus, qui fut tué en combattant, et, avec lui, dix mille hommes de son détachement. Les barbares se saisirent des machines, et les mirent en pièces: ils firent aussi un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le roi Polémon.

Les Romains, comme on peut penser, furent vivement affligés de cet échec, qu'ils éprouvaient, contre toute attente, au commencement de l'entreprise; et le roi d'Arménie, Artavasdès, désespérant des affaires d'Antoine, se retira avec ses troupes, bien qu'il eût été le principal auteur de la guerre. Les Parthes se présentèrent alors devant les assiégeants, avec beaucoup de fierté et des bravades menaçantes. Antoine, qui craignait qu'en laissant ses troupes dans l'inaction, elles ne s'abandonnassent au découragement et à la frayeur, prit avec lui dix légions, trois cohortes prétoriennes pesamment armées et toute sa cavalerie, et il les mena fourrager, persuadé que c'était le moyen le plus sûr d'attirer les ennemis hors de leurs retranchements, et d'en

[1] D'autres lisent Tatianus.

[2] Dion nomme cette ville Praaspa.

venir avec eux à une bataille rangée. Après une journée de marche, il vit les Parthes se répandre autour de lui, et chercher à tomber sur ses troupes. Il éleva d'abord dans son camp le signal de la bataille; mais ensuite il fit plier les tentes, comme ne voulant pas combattre, mais bien ramener ses troupes. Il passa devant l'armée des barbares, qui était disposée en forme de croissant, après avoir commandé à sa cavalerie que, dès qu'elle verrait les premiers bataillons ennemis à portée d'être chargés par son infanterie, elle fondît sur eux avec impétuosité. Les Parthes, rangés en bataille vis-à-vis, ne pouvaient se lasser d'admirer l'ordonnance de l'armée des Romains, les voyant marcher sans rompre jamais leurs intervalles ni leurs rangs, et brandir leurs javelots dans un profond silence.

Dès que le signal du combat eut été donné, la cavalerie romaine tourna bride, et chargea vivement les Parthes, en poussant de grands cris. Les barbares la reçurent avec vigueur, quoiqu'elle eût déjà dépassé la portée du trait; mais, les fantassins les ayant chargés en même temps avec de grands cris et en faisant résonner leurs armes, les chevaux des Parthes, effrayés de ce bruit, se cabrèrent, et les cavaliers eux-mêmes, sans attendre qu'on en vînt aux mains, prirent ouvertement la fuite. Antoine s'attacha vivement à leur poursuite, dans l'espérance que ce seul combat terminerait la guerre, ou du moins en avancerait la fin. Mais, après que l'infanterie eut poursuivi les ennemis environ cinquante stades [1], et la cavalerie trois fois autant, les Romains, comptant le nombre de ceux qui avaient été tués à la bataille et de ceux qui avaient été pris, ne trouvèrent que trente prisonniers et quatre-vingts morts. Ce fut alors un découragement et un désespoir général, quand ils vinrent à considérer le peu de monde qu'ils

[1] Environ dix kilometres, ou deux lieues et demie.

avaient tué dans leur victoire, tandis que, dans leur défaite à la prise des machines, ils avaient perdu tant de soldats. Le lendemain, ils plièrent bagage, et ils reprirent le chemin de Phraata et du camp. Ils rencontrèrent d'abord, dans leur marche, un corps d'ennemis peu considérable, puis un plus grand nombre, et enfin l'armée entière, qui, comme des troupes fraîches et qui n'eussent point été mises en déroute, les harcelaient de tous côtés et les défiaient au combat; ce qui rendit le retour des Romains à leur camp plein de difficultés et de travail.

Cependant les Mèdes qui étaient assiégés firent une sortie contre ceux qui gardaient la levée, et leur causèrent tant d'effroi qu'ils les mirent en fuite. Antoine, irrité de la lâcheté de ses soldats, employa, pour les punir, l'ancien châtiment de la décimation : il les partagea par dizaines; puis il fit mettre à mort, de chacune de ces dizaines, celui que le sort avait désigné, et il fit donner pour nourriture, à ceux qui restaient, de l'orge au lieu de froment. Cette guerre, déjà si fâcheuse pour les deux partis, leur faisait envisager un avenir plus terrible encore. Antoine se voyait menacé d'une prochaine disette; car il ne pouvait sortir pour fourrager, sans rapporter un grand nombre de morts et de blessés. Phraate, de son côté, sachant que rien ne coûtait tant aux Parthes que de camper pendant l'hiver et de passer cette saison hors de leurs villes, craignait que, si les Romains s'obstinaient à demeurer dans le pays, ses troupes ne l'abandonnassent, rebutées par le froid, qui commençait à se faire sentir après l'équinoxe d'automne. C'est pourquoi il eut recours à la ruse que voici. Il donna ordre aux plus distingués d'entre les Parthes de ne s'opposer que faiblement aux Romains dans les fourrages ou dans toute autre rencontre; de leur laisser même prendre certaines choses; de louer leur valeur, et de leur dire que lui-même rendait justice à leur cou-

rage, et qu'il les regardait avec admiration, comme les plus aguerris soldats du monde. Les Parthes s'approchent peu à peu des Romains, en se tenant paisiblement sur leurs chevaux, et lient conversation avec eux : ils accablent Antoine d'injures, disant qu'il refusait les propositions de paix que lui faisait Phraate afin d'épargner tant de braves gens, et qu'il s'opiniâtrait à attendre les deux ennemis les plus redoutables, à savoir l'hiver et la faim, auxquels ses troupes ne pourraient échapper, quand même les Parthes leur en voudraient faciliter les moyens.

Ces propos furent rapportés à Antoine par plusieurs des siens; mais, quelque adouci qu'il fût par les espérances qu'il en conçut, il ne voulut pas néanmoins entrer en négociation avec le Parthe, qu'il n'eût su auparavant de ces barbares, si prévenants dans leurs paroles, si ce qu'ils disaient venaient de leur roi. Ils lui en donnèrent l'assurance, et ils l'exhortèrent à ne rien craindre, et à ne se point défier de leur maître. Alors Antoine envoya quelques-uns de ses amis redemander les enseignes et les prisonniers qui restaient de la défaite de Crassus, afin qu'il ne semblât pas à Phraate qu'il était trop heureux d'échapper de ses mains à quelque prix que ce fût. Le Parthe lui fit réponse que, quant à cette restitution, il n'en fallait plus parler; mais que, s'il voulait se retirer sans délai, il lui promettait la paix, et une entière sûreté pour sa retraite. Antoine accepta ces conditions; et, peu de jours après, il fit charger ses bagages, et se mit en marche. Il avait, plus que personne, le talent nécessaire pour parler à une grande multitude, et il était plus propre qu'aucun autre à conduire une armée par l'ascendant de ses discours; mais, en cette occasion, la honte et l'abattement ne lui permirent pas de se faire entendre aux troupes pour les encourager : il chargea de ce soin Domitius Enobarbus. Il y en eut plusieurs qui prirent ce silence pour du mépris, et qui s'en offen-

sèrent; mais la plupart en pénétrèrent la cause, et furent touchés de sa peine : aussi jugèrent-ils qu'ils devaient témoigner à Antoine plus de respect et d'obéissance encore qu'auparavant [1].

Comme il se disposait à reprendre le chemin par où il était venu, qui était une plaine découverte et sans arbres, un homme du pays des Mardes, qui avait une longue expérience des mœurs des Parthes, et qui, dans le combat où Antoine perdit ses machines, avait donné aux Romains des preuves de sa fidélité, le vint trouver, et lui conseilla de faire sa retraite par la droite, afin de gagner les montagnes, plutôt que d'engager des troupes pesamment armées et chargées de bagages dans des plaines nues et découvertes, où elles seraient exposées à la cavalerie et aux flèches des Parthes. « C'est uniquement dans cette espérance, ajouta-t-il, que Phraate t'a accordé des conditions si favorables, pour t'engager à lever le siége. Mais, si tu veux, je serai ton guide : je te conduirai par un chemin plus court, et où tu trouveras en abondance toutes les choses nécessaires. »

Antoine, à ce discours, délibéra sur le parti qu'il devait prendre. Il ne voulait pas, après le traité qu'il venait de faire, paraître se défier des Parthes; mais, d'un autre côté, il était fort désireux d'abréger son chemin, et de passer par des lieux bien habités, où il pût se procurer tout ce dont il aurait besoin. C'est pourquoi il demanda au Marde quelle garantie il lui donnerait de sa fidélité. « Fais-moi lier, répondit cet homme, jusqu'à ce que j'aie rendu ton armée en Arménie. » Le Marde les guida, ainsi lié, pendant deux jours, sans que rien troublât leur marche. Le troisième jour, comme Antoine ne songeait à rien moins qu'aux Parthes, et que, plein de confiance, il marchait sans trop de précaution, le guide s'aperçut que la digue du fleuve avait été frai-

[1] Ceci se passait en l'an 33 avant J.-C.

chement rompue, et que le chemin qu'il leur fallait tenir était entièrement inondé. Il comprit aussitôt que c'était là l'ouvrage des Parthes, et qu'ils avaient ainsi rompu la digue, afin d'entraver leur marche et de les retarder. Il le fit remarquer à Antoine, et l'avertit de se tenir sur ses gardes, disant que les ennemis étaient proche. En effet, à peine Antoine eut-il rangé ses troupes en bataille et disposé entre les lignes les frondeurs et les gens de trait pour écarter l'ennemi, que les Parthes se montrèrent, et qu'ils se répandirent de tous côtés, cherchant à envelopper les Romains, et à porter le désordre dans leurs rangs. Mais les troupes légères fondirent aussitôt sur eux; et les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de flèches, et avoir eu au moins autant des leurs blessés par les frondeurs et les gens de trait, se retirèrent à quelque distance. Ils ne tardèrent pas à revenir à la charge; mais, cette fois, la cavalerie gauloise leur courut sus à toute bride, les poussa avec tant de vigueur et les dispersa si bien, qu'ils ne reparurent plus de tout le jour.

Cette tentative des Parthes montra assez à Antoine ce qu'il devait faire : il garnit de frondeurs et de gens de trait non-seulement son arrière-garde, mais encore les deux ailes de son armée, qu'il disposa en forme de bataillon carré. Il marcha ainsi avec précaution, après avoir donné ordre à sa cavalerie de repousser l'ennemi s'il revenait à la charge, mais de ne le pas poursuivre bien loin quand elle l'aurait rompu. De cette manière, durant les quatre jours suivants, les Parthes reçurent des Romains autant de mal qu'ils leur en firent eux-mêmes : ce que voyant, ils devinrent moins ardents à les attaquer; et, sous prétexte de l'hiver qui les pressait, ils s'occupèrent de leur retraite.

Le cinquième jour, Flavius Gallus, homme de courage et d'activité, qui avait un commandement dans l'armée, vint trouver Antoine, et le pria de lui donner la plus

grande partie des troupes légères de l'arrière-garde, et un certain nombre de cavaliers, de ceux qui étaient au front de l'armée, promettant de faire quelque grand exploit. Antoine le lui accorda; et, avec ce détachement, Gallus repoussa les ennemis qui étaient venus à la charge; mais, au lieu de se retirer après cet avantage vers le gros de l'infanterie, comme Antoine le lui avait ordonné, il s'opiniâtra, avec plus de témérité que de prudence, à tenir ferme. Les officiers de l'arrière-garde, le voyant éloigné d'eux, l'envoyèrent rappeler; mais Gallus ne tint aucun compte de leur avis. Alors le questeur Titius saisit, dit-on, une des enseignes, voulut faire retourner celui qui la portait, et accabla Gallus d'injures, lui reprochant de faire périr sans nécessité tant et de si braves soldats. Gallus répondit sur le même ton, et commanda à ses gens de demeurer. Titius se retira donc; et Gallus, poussant toujours ceux qu'il avait en tête, se trouva bientôt enveloppé par derrière, sans s'en être aperçu : à la fin, comme il se vit chargé de tous côtés, il envoya demander du secours.

Ceux qui commandaient les légions, parmi lesquels était Canidius, homme qui avait un grand crédit auprès d'Antoine, firent alors une grande faute; car, au lieu de faire marcher toute leur infanterie au secours de Gallus, ils envoyèrent successivement de faibles détachements, qui furent battus les uns après les autres. Ces défaites partielles eussent rempli le camp d'épouvante et entraîné une déroute générale, si Antoine en personne ne fût accouru du front de bataille, avec son infanterie, et n'eût ouvert au milieu des fuyards un passage à la troisième légion ; ce qui arrêta la poursuite des ennemis. Il ne périt pas moins de trois mille hommes en cette rencontre; et l'on en remporta cinq mille blessés, parmi lesquels était Gallus lui-même. Il avait le corps percé par-devant de quatre flèches; et il mourut bientôt après de ses blessures. Antoine alla visiter tous les blessés; et,

fondant en larmes, il les consolait, il compatissait à leurs maux. Pour eux, malgré leurs souffrances, ils lui montraient un visage satisfait; ils lui prenaient la main, ils le conjuraient de se retirer, de prendre soin de lui-même, et de ne se point fatiguer pour eux; ils l'appelaient leur chef suprême, et ils l'assuraient qu'ils croiraient leurs vies sauves, tant que lui-même il se porterait bien. En somme, on peut dire qu'en ces temps-là aucun général n'assembla une armée ni plus puissante, ni composée d'une jeunesse plus brillante, ni même plus patiente dans les peines : elle ne le cédait aux anciens Romains ni par son respect pour le chef, ni par son obéissance et son affection, ni même par son dévouement généreux; et ce dévouement était commun à tous, aux officiers comme aux soldats, aux nobles comme aux gens obscurs; et tous préféraient l'estime et les bonnes grâces d'Antoine à leur sûreté personnelle, à leur vie même. On en peut signaler plusieurs causes, comme nous l'avons déjà fait connaître : la grande naissance d'Antoine, la force de son éloquence, sa simplicité naturelle, sa libéralité, sa magnificence, l'agrément de ses plaisanteries, et la facilité de son commerce. Et, en cette occasion surtout, la compassion qu'il témoignait pour leurs maux et pour leurs souffrances, l'abondance avec laquelle il fournissait à leurs besoins, rendirent les blessés et les malades plus empressés à lui obéir que ne l'étaient ceux-là même qui jouissaient d'une bonne santé.

Les ennemis, fatigués, se disposaient à cesser leur poursuite; mais cette victoire ranima tellement leur courage, et leur inspira tant de mépris pour les Romains, qu'ils passèrent la nuit autour du camp d'Antoine, persuadés que, le lendemain, ils trouveraient les tentes désertes, et qu'ils en pourraient piller toutes les richesses. Aussi, dès la pointe du jour, parurent-ils en bien plus grand nombre que les jours précédents. Ils

n'étaient, dit-on, pas moins de quarante mille cavaliers: le roi y avait même envoyé jusqu'à sa garde, comme à une victoire certaine, et qui ne pouvait leur échapper. Quant à lui, il ne se trouva jamais en personne à aucun combat. Antoine, voulant haranguer ses soldats, demanda une robe noire, afin d'exciter davantage leur compassion; mais ses amis s'y opposèrent. Il sortit donc avec sa cotte d'armes de général; et il fit un discours dans lequel il loua fort ceux qui avaient vaincu l'ennemi, et adressa de vifs reproches à ceux qui avaient pris la fuite. Les premiers l'exhortèrent à avoir confiance en eux: les autres, pour se justifier, s'offrirent volontairement ou à être décimés, ou à subir à son gré une punition quelconque, le conjurant seulement de bannir la tristesse et le chagrin qu'ils lui avaient causés. Alors, Antoine leva les mains au ciel; et, s'adressant aux dieux: « Si mes prospérités passées, dit-il, doivent être contrebalancées par quelque malheur, faites-les tomber sur moi seul, et donnez à mon armée salut et victoire. »

Le lendemain, après avoir fortifié leurs flancs, les Romains se remirent en marche. Quand les Parthes se présentèrent pour les charger, ils trouvèrent tout autre chose que ce qu'ils attendaient: au lieu de marcher, comme ils le croyaient, non à un combat, mais à un pillage et à un butin assurés, ils furent assaillis par une grêle de traits, que les Romains firent pleuvoir sur eux; et ils trouvèrent leurs ennemis aussi courageux, aussi âpres au combat que l'eussent été des troupes fraîches; ce qui les jeta eux-mêmes dans le découragement. Toutefois, les Romains ayant eu à descendre quelques coteaux dont la pente était rapide, et où ils ne pouvaient marcher que fort lentement, les Parthes les assaillirent à coups de flèches. Mais les légionnaires se tournent alors vers l'ennemi, et enferment dans leurs rangs l'infanterie légère: le premier rang mit un genou en terre, et se couvrit de ses boucliers; le second fit de même, et éleva

ses boucliers sur ceux du premier rang; le troisième en fit autant; et cette suite de boucliers, semblable au toit d'une maison, et qui présentait un admirable spectacle [1], fut pour les soldats la plus sûre défense contre les flèches des Parthes, qui glissaient sur cette surface d'airain. Les ennemis, prenant pour une marque de lassitude et d'épuisement le mouvement des Romains, qui avaient mis ainsi le genou en terre, posèrent leurs arcs et leurs flèches; et, armés de piques, ils s'approchèrent pour les charger : à ce moment, les Romains se lèvent en poussant de grands cris; et, se servant de leurs épieux, ils abattent à leurs pieds les Parthes qui sont le plus près d'eux, et mettent les autres en fuite. Cette manœuvre, qu'ils furent obligés de répéter les jours suivants, ne permit pas à l'armée d'Antoine de faire grand chemin.

Cependant la famine commençait à s'y faire sentir, car on ne pouvait se procurer du blé sans combat : on manquait même de moulins pour le moudre, car on avait été obligé de les abandonner, la plupart des bêtes de somme ayant péri, et les autres étant employées à porter les malades et les blessés. La chœnice [2] attique de froment se vendait, dit-on, dans le camp jusqu'à cinquante drachmes [3]; et les pains d'orge y étaient vendus au poids de l'argent. Les Romains durent donc recourir aux légumes et aux racines; encore en trouvèrent-ils si peu de ceux qu'ils avaient coutume de manger, qu'ils se virent contraints d'en essayer qui leur étaient inconnus : ils goûtèrent notamment d'une herbe qui ôtait le sens et qui donnait la mort. Celui qui en avait mangé perdait la mémoire : il ne reconnaissait plus rien, et ne faisait autre chose que de remuer, de retourner des pierres, comme

[1] C'est la manœuvre que les Grecs appelaient le *synaspisme*, et les Romains la *tortue*.

[2] Moins de deux litres.

[3] Environ quarante-cinq francs de notre monnaie.

si c'eût été un travail important et qui méritât ses soins. On ne voyait, par toute la plaine, que soldats courbés vers la terre, arrachant des pierres et les changeant de place. Enfin, ils vomissaient une grande quantité de bile, et ils mouraient subitement, surtout depuis que le vin, l'unique remède à ce poison, leur eut manqué. Plusieurs ayant péri de la sorte, et les Parthes ne se retirant point, Antoine s'écria, dit-on, plusieurs fois : « O dix Mille ! » par un sentiment d'admiration pour les compagnons de Xénophon, qui revinrent de la Babylonie en Grèce, trajet beaucoup plus long que celui que ses troupes avaient fait, et qui se retirèrent en sûreté malgré le nombre infini d'ennemis qu'ils eurent à combattre [1].

Les Parthes, voyant qu'ils ne pouvaient ni enfoncer ni rompre l'ordonnance des Romains, mais qu'au contraire ils avaient été eux-mêmes plusieurs fois battus et mis en déroute, eurent de nouveau recours à la ruse. Ils se mêlèrent, comme en pleine paix, à ceux qui allaient chercher du blé ou d'autres vivres ; puis, leur montrant leurs arcs débandés, ils leur dirent qu'ils retournaient sur leurs pas, et qu'ils suspendaient ici leur poursuite ; qu'il y aurait bien encore quelques Mèdes qui suivraient les Romains pendant un ou deux jours, mais sans entraver leur marche, et qui se borneraient à défendre du pillage les bourgs les plus écartés. Ils accompagnèrent ces paroles d'adieux et de témoignages d'amitié, en apparence si sincères, que les Romains renoncèrent à leur défiance, et qu'Antoine lui-même, à qui on en rendit compte, désira vivement prendre le chemin de la plaine, sachant qu'il ne trouverait pas d'eau dans les montagnes. Il se disposait à exécuter ce plan, lorsqu'il arriva dans son camp un officier parthe, nommé Mithridate, lequel était cousin de Monésès, celui qui s'était retiré auprès d'Antoine et à qui Antoine avait fait présent de trois villes. Cet

[1] Après la défaite de Cyrus le Jeune à Cunaxa.

homme demanda à être mis en rapport avec quelqu'un qui entendît la langue parthe ou la syrienne : on lui amena Alexandre d'Antioche, un des amis d'Antoine. Le Parthe se fit connaître à lui, et déclara être envoyé par Monésès, qui voulait, disait-il, rendre à Antoine les bienfaits qu'il en avait reçus ; après quoi il demanda à Alexandre s'il apercevait dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes. Sur la réponse affirmative d'Alexandre, Mithridate reprit : « C'est au pied de ces montagnes que les Parthes vous dressent des embuscades avec toutes leurs troupes. Là sont de vastes plaines où ils vous attendent, après vous avoir abusés en vous persuadant de quitter le chemin des montagnes pour prendre celui-ci. En passant par les montagnes, vous aurez, il est vrai, à endurer la soif et les fatigues auxquelles vous êtes accoutumés ; mais, si Antoine s'engage dans la plaine, qu'il se tienne assuré d'y rencontrer les mêmes malheurs que Crassus. » Après avoir donné cet avis, le Parthe se retira.

Antoine, troublé de ce rapport, assembla ses amis, et consulta le Marde qui leur servait de guide, lequel fut du même avis que le Parthe. « Je sais par expérience, dit-il, que le chemin de la plaine, quand même il n'y aurait pas d'ennemis à craindre, est extrêmement difficile à tenir, les détours qu'on est obligé de prendre n'ayant point de traces battues qui les puissent faire reconnaître ; au lieu que l'autre route, bien que plus rude que la première, n'offre aucune difficulté, sinon qu'on y manque d'eau pendant une journée. » Sur cela, Antoine changea de résolution : il se mit en marche dès la nuit même, après avoir ordonné à ses soldats de faire provision d'eau ; mais la plupart manquaient de vases pour la porter : c'est pourquoi plusieurs en remplirent leurs casques, et d'autres des outres. Les Parthes, avertis de leur départ, se mirent, contre leur coutume, à les poursuivre dès la nuit même, si bien qu'au lever du soleil,

ils atteignirent l'arrière-garde de l'armée des Romains. Ceux-ci, qui avaient fait cette nuit même deux cent quarante stades [1], étaient accablés de veille et de fatigue : l'arrivée subite des ennemis, qu'ils étaient loin d'attendre, les jeta dans le découragement. La nécessité où ils étaient de combattre à chaque pas augmentait encore leur soif. Ceux qui marchaient en tête de l'armée arrivèrent aux bords d'une rivière dont l'eau était fraîche et limpide, mais salée et malfaisante; car, dès qu'on en avait bu, elle causait de violentes tranchées, de vives douleurs, et irritait la soif au lieu de l'apaiser. Le Marde les en avait avertis; mais, quoi qu'on leur pût dire, rien ne les détourna d'en boire. Antoine parcourait les rangs, les conjurant de souffrir un peu de temps encore, et les assurant qu'ils trouveraient, non loin de là, une autre rivière dont l'eau était bonne à boire; qu'ensuite, le reste du chemin étant escarpé et impraticable à la cavalerie, les ennemis seraient contraints de se retirer. En même temps il fit sonner la retraite, pour rappeler ceux qui combattaient, et il donna le signal de dresser les tentes, afin que les soldats pussent respirer quelque temps la fraîcheur de l'ombre.

Les tentes étaient à peine dressées, et les Parthes retirés selon leur coutume, que Mithridate revint une seconde fois : il dit à Alexandre qu'il exhortait Antoine à se remettre en marche aussitôt que ses troupes auraient pris quelque repos, et à gagner la rivière en toute diligence, parce que les Parthes ne passeraient point outre, et qu'ils borneraient là leur poursuite. Alexandre alla faire part de cet avis à Antoine; et Antoine le chargea d'une grande quantité de coupes et de flacons d'or, pour en faire don à Mithridate, lequel en prit autant qu'il put en cacher sous sa robe, et se retira. Il faisait encore jour, lorsque les Romains, après avoir levé leurs tentes,

[1] Environ quarante-huit kilomètres, ou douze lieues.

se mirent en marche, et cela sans être harcelés par les ennemis; mais ils se donnèrent à eux-mêmes la nuit la plus fâcheuse et la plus alarmante qu'ils eussent encore passée. Quelques-uns des soldats se mettent à égorger ceux qui avaient de l'or ou de l'argent, et à piller les trésors que portaient les bêtes de somme; puis ils se jettent sur les équipages mêmes d'Antoine, les dévastent, et se partagent sa vaisselle et ses tables, qui étaient d'un grand prix. Tout le camp était dans le trouble et l'effroi, croyant à une attaque nocturne des ennemis, qui aurait mis l'armée en déroute. A ce spectacle, Antoine appelle un de ses gardes, nommé Rhamnus, qui était aussi son affranchi, et lui fait jurer que, dès qu'il l'ordonnera, il lui passera son épée au travers du corps et lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni tomber vivant entre les mains des ennemis, ni être reconnu après sa mort. Ses amis fondaient en larmes; mais le Marde s'efforçait de le rassurer, en lui affirmant que la rivière était proche, ce qu'il conjecturait, disait-il, par le vent frais et humide qui commençait à se faire sentir et à rendre la respiration plus facile et plus douce; que d'ailleurs le temps qu'ils avaient mis dans leur marche était une preuve certaine qu'ils touchaient au terme de leur course, puisque la nuit touchait à sa fin. D'un autre côté on vint apprendre à Antoine que le tumulte n'avait point été causé par les ennemis, mais qu'il avait été l'effet de l'avarice et de la violence de quelques soldats. Alors Antoine, afin de rétablir l'ordre parmi ses troupes après tant d'agitation et d'effroi, fit donner l'ordre de camper.

Comme le jour commençait à poindre, et l'armée à reprendre son ordre et sa tranquillité, l'arrière-garde se sentit assaillie par les flèches des Parthes. Aussitôt Antoine fait donner aux troupes légères le signal du combat; et les légionnaires, se couvrant de leurs boucliers, comme auparavant, soutiennent sans danger les coups

des ennemis, qui n'osent plus les approcher. Ceux qui formaient les premiers rangs, avançant ainsi peu à peu, découvrirent bientôt la rivière : Antoine disposa la cavalerie sur le bord, pour faire tête à l'ennemi, et passa premièrement les malades. Ceux qui étaient demeurés pour combattre ne tardèrent pas à pouvoir boire à leur aise ; car les Parthes n'eurent pas plutôt aperçu la rivière, qu'ils débandèrent leurs arcs, et qu'ils exhortèrent les Romains à passer sans crainte, en donnant de grands éloges à leur valeur. Étant donc passés sans obstacle, les Romains reprirent haleine, et ils continuèrent leur marche, mais sans se trop fier aux Parthes. Le sixième jour après ce dernier combat, ils arrivèrent aux bords de l'Araxe, fleuve qui sépare la Médie de l'Arménie, et qui leur parut difficile à traverser, à cause de sa profondeur et de sa rapidité : d'ailleurs, il courait un bruit dans l'armée, que les ennemis étaient embusqués aux environs, pour les charger durant le passage. Mais, quand ils furent passés sans avoir été inquiétés, et qu'ils entrèrent en Arménie, alors ils adorèrent la terre, comme s'ils la revoyaient après une longue navigation ; puis, fondant en larmes et émus d'une douce joie, ils s'embrassèrent mutuellement. Comme ils traversaient un pays riche et fertile, où ils trouvaient, après une extrême disette, une nourriture abondante et variée, ils burent et mangèrent avec tant d'excès, qu'ils se donnèrent des hydropisies et de violentes coliques.

Là, Antoine fit la revue de son armée : il trouva qu'il avait perdu vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers, dont il n'y en avait pas eu moitié de tués par les ennemis : tout le reste était mort de maladie. Ils avaient mis vingt-sept jours pour venir de Phraata jusqu'en Arménie ; et, dans cet espace de temps, ils avaient battu dix-huit fois les Parthes ; mais ces victoires n'avaient pas eu un succès complet, parce qu'ils ne pouvaient poursuivre l'ennemi assez loin. On vit alors d'une façon manifeste que c'était

l'Arménien Artavasdès qui avait enlevé aux général romain la gloire qu'il pouvait attendre de cette guerre. Car, si les seize mille cavaliers[1] qu'il avait amenés de la Médie eussent suivi Antoine, armés comme ils l'étaient à la manière des Parthes, et accoutumés à combattre contre eux, quand les Romains auraient mis en fuite les ennemis, ces Arméniens se seraient attachés à leur poursuite, et les auraient empêchés de se rallier après leur défaite, et de revenir si souvent à la charge. Aussi les Romains, qui en conservaient du ressentiment, pressaient-ils Antoine de se venger de l'Arménien; mais Antoine, plus prudent et plus sage, ne voulut ni reprocher à Artavasdès sa trahison, ni lui témoigner moins d'affection et lui faire moins d'honneur qu'auparavant : la faiblesse et les besoins de son armée lui imposaient ce devoir. Mais, dans la suite, étant rentré avec une armée en Arménie, il fit tant, par ses sollicitations et par ses promesses, qu'il persuada à Artavasdès de le venir trouver; puis, quand il l'eut entre les mains, il le retint prisonnier, et il le conduisit chargé de fers à Alexandrie, où il le fit servir à son triomphe. Il est vrai qu'Antoine indisposa fort les Romains, en prostituant ainsi à des Égyptiens, pour l'amour de Cléopâtre, une pompe qui faisait l'ornement et la gloire de leur patrie. Mais cela n'eut lieu que longtemps après l'époque dont nous parlons.

Impatient d'arriver en Égypte, Antoine pressa tellement sa marche, malgré la rigueur de l'hiver et les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes en chemin, et qu'il arriva avec fort peu de troupes sur le rivage de la mer, à un bourg appelé Leucocome, entre Béryte et Sidon. Ce fut là qu'il attendit Cléopâtre; et, comme elle tardait à venir, il tomba dans la tristesse et le découragement. Cependant il chercha bientôt une distraction à son chagrin dans les plaisirs de la table;

[1] Plutarque dit plus haut six mille, et quelques-uns sont d'avis qu'il faut retrancher ici les mots καὶ μυρίους.

mais là même il ne pouvait demeurer longtemps en repos : il se levait à tout moment; et, pendant que les autres continuaient de boire, il allait au rivage, pour voir si Cléopâtre venait. Elle arriva enfin, apportant des habits et de l'argent pour les soldats. Toutefois quelques auteurs prétendent qu'elle n'apporta que les vêtements, et qu'Antoine distribua aux soldats de son propre argent, comme s'il leur était donné par Cléopâtre.

Sur ces entrefaites, il s'éleva entre le roi des Mèdes et Phraate, roi des Parthes, une grande contestation, qui eut, dit-on, pour première cause le partage des dépouilles romaines, et qui s'accrut depuis au point de faire craindre au Mède la perte de son royaume. Il envoya donc des ambassadeurs à Antoine, afin de l'engager à déclarer la guerre aux Parthes, promettant de le seconder de tout son pouvoir. Cette proposition fit concevoir à Antoine les plus grandes espérances; car la seule ressource qui lui eût manqué pour soumettre définitivement les Parthes, à savoir de la cavalerie et des archers, lui était offerte, non-seulement sans qu'il l'eût demandée, mais on regardait même comme un service important qu'il voulût l'accepter. Il se disposa donc à repasser en Arménie, et, quand il se serait abouché avec le roi des Mèdes sur les bords de l'Araxe, à faire de nouveau la guerre aux Parthes.

Cependant, à Rome, Octavie voulut s'embarquer pour aller trouver Antoine; ce que César lui permit, disent la plupart des historiens, moins pour satisfaire le désir qu'elle en avait, que dans l'espérance que le mépris et les outrages auxquels elle serait en butte deviendraient pour lui un prétexte spécieux de faire la guerre à Antoine. En arrivant à Athènes, Octavie reçut des lettres de son mari, par lesquelles il lui mandait de l'attendre là, et lui apprenait l'expédition qu'il avait projetée en Asie. Octavie devina sans peine le motif d'un ordre si offensant pour elle; mais néanmoins elle répondit à Antoine de lui faire savoir où il voulait qu'elle fît passer ce qu'elle

lui apportait, qui consistait en une grande provision de vêtements pour les soldats, beaucoup de bêtes de somme, de l'argent et des présents considérables pour ses officiers et pour ses amis. Elle lui amenait, en outre, deux mille hommes d'élite, tous bien équipés et couverts de très-belles armes, pour en faire ses cohortes prétoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, fut celui qu'elle chargea de sa lettre; et le messager, après avoir rempli sa commission, fit d'Octavie l'éloge qu'elle méritait. Cléopâtre sentit qu'Octavie lui venait disputer le cœur d'Antoine; et, dans la crainte qu'une femme si estimable par la dignité de ses mœurs, et soutenue de toute la puissance de César, n'eût pas besoin longtemps d'employer auprès de son mari les charmes de sa conversation et l'attrait de ses caresses pour prendre sur lui un ascendant invincible et s'en rendre entièrement maîtresse, elle feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et elle exténua son corps, en réduisant excessivement sa nourriture. Toutes les fois qu'il entrait chez elle, il lui trouvait le regard étonné; et, quand il la quittait, elle avait les yeux abattus de langueur. Attentive à être vue souvent en larmes, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, comme pour les dérober à Antoine. C'était surtout lorsqu'elle le voyait disposé à quitter la Syrie pour aller joindre le roi des Mèdes, qu'elle usait de ces artifices.

Les flatteurs d'Antoine, qui voulaient à l'envi paraître la servir, accablaient Antoine de reproches. Ils le traitaient de cœur dur et insensible; ils l'accusaient de faire mourir de chagrin une femme qui ne vivait que pour lui. « Octavie, lui disaient-ils, qui ne t'est unie que pour les intérêts de son frère, jouit de tous les avantages attachés au titre d'épouse, tandis que Cléopâtre, reine de tant de peuples, n'est appelée que la maîtresse d'Antoine: cependant elle ne refuse point ce nom, et elle ne s'en croit point déshonorée, si elle peut jouir de ta présence et vivre avec toi; mais, si tu l'abandonnes, elle ne sur-

vivra pas à son malheur. » Ces discours finirent par attendrir et amollir si bien Antoine, qu'il eut peur que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie. Il retourna incontinent à Alexandrie, et il renvoya au printemps suivant l'expédition de Médie, bien qu'il eût appris que les Parthes étaient agités de séditions. Il rentra cependant en Medie; mais ce fut uniquement pour faire alliance avec le roi, en mariant à la fille du Mède, laquelle était fort jeune encore, un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre; et, aussitôt après le mariage, il s'en retourna, déjà tout occupé de ses projets pour la guerre civile [1].

Octavie ne fut pas plutôt de retour d'Athènes, que César, indigné de l'affront qu'elle avait reçu, lui ordonna de prendre un logement en son particulier; mais elle répondit qu'elle n'abandonnerait point la maison de son mari, et dit à son frère que, s'il n'avait d'autre motif de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardait personnellement, elle le conjurait de tout oublier. « Car il serait odieux, ajouta-t-elle, que les deux plus grands chefs du monde plongeassent les Romains dans la guerre civile, l'un pour l'amour d'une femme, et l'autre par jalousie. » Au reste, la conduite d'Octavie, mieux encore que ses paroles, prouva ses dispositions : elle continua d'habiter la maison de son mari, comme s'il eût été présent, et elle éleva avec autant de soin que de magnificence, non-seulement les enfants qu'elle avait eus d'Antoine, mais ceux même qu'Antoine avait eus de Fulvie. Antoine envoyait-il quelqu'un de ses amis à Rome, soit pour y briguer des charges, soit pour y poursuivre des affaires particulières, Octavie les recevait chez elle, et elle faisait tant auprès de son frère, qu'elle obtenait pour eux les grâces qu'ils sollicitaient. En agissant ainsi, elle fit, contre son intention, un grand tort à Antoine; car les injustices d'Antoine envers une telle femme le faisaient universellement haïr.

[1] Ceci se passait en l'an 32 avant J.-C.

Mais il se rendit plus odieux encore par le partage qu'il fit, dans Alexandrie, aux enfants de Cléopâtre; partage dicté par l'orgueil, digne d'un roi du théâtre, et qui parut fait en haine des Romains. Il assembla au gymnase une multitude immense; il fit dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, l'un pour lui-même, l'autre pour Cléopâtre; puis il déclara d'abord Cléopâtre reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique et de Cœlésyrie, et il lui donna pour collègue Césarion, qui passait pour fils du premier César, lequel avait laissé Cléopâtre enceinte. Il conféra ensuite le titre de rois aux enfants qu'il avait eus d'elle: Alexandre eut l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes; Ptolémée, le second fils, la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous deux au peuple, Alexandre vêtu d'une robe médique, et ayant sur la tête la tiare pointue nommée citaris, costume des rois mèdes et arméniens, et Ptolémée couvert d'un long manteau, ayant des pantoufles aux pieds, et coiffé d'un large chapeau entouré d'un diadème, costume des successeurs d'Alexandre. Après que les deux princes eurent salué leur père et leur mère, ils furent environnés, l'un d'une garde arménienne, l'autre d'une macédonienne. Et depuis lors Cléopâtre ne parut plus en public que revêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences au peuple sous le nom de Nouvelle Isis.

César fit au sénat le rapport de ce partage: par ce moyen, et en accusant souvent Antoine dans les assemblées du peuple, il le rendit l'objet de la haine universelle. Antoine, de son côté, envoya des gens à Rome, pour accuser César. Ses principaux griefs étaient : premièrement, que César, ayant dépouillé le jeune Pompée de la Sicile, ne lui avait point donné sa part de la conquête; secondement, qu'il avait gardé les vaisseaux qu'il lui avait empruntés à lui-même pour faire cette guerre; troisièmement, qu'ayant chassé Lépidus de ses gouvernements, et l'ayant réduit à l'état de simple par-

ticulier, il avait retenu à son profit l'armée, les provinces et les revenus qui avaient été assignés à Lépidus; quatrièmement enfin, qu'il avait distribué à ses soldats presque toute l'Italie, et qu'il n'en avait rien laissé à ceux d'Antoine. A cela César répondait, qu'il avait dépouillé Lépidus de ses gouvernements, parce que Lépidus abusait insolemment de son pouvoir; que, quant aux provinces qu'il avait conquises, il les partagerait avec Antoine lorsque Antoine partagerait avec lui l'Arménie; et que les soldats d'Antoine ne devaient point entrer dans le partage de l'Italie, puisqu'ils possédaient la Médie et le pays des Parthes, qu'ils avaient conquis à l'empire romain en combattant vaillamment avec leur général.

Antoine était en Arménie, lorsqu'il apprit ce qui se passait à Rome. Aussitôt il ordonne à Canidius de prendre seize légions, et de descendre vers la mer : pour lui, avec Cléopâtre, il se rendit à Éphèse. Ce fut là qu'il vit arriver de tous côtés sa flotte, laquelle, y compris les vaisseaux de charge, était forte de huit cents voiles : Cléopâtre en avait fourni deux cents, outre vingt mille talents d'argent [1], et des vivres pour nourrir toute l'armée pendant la durée de la guerre.

Antoine, à la persuasion de Domitius et de quelques autres, voulait renvoyer Cléopâtre en Égypte, pour y attendre l'issue de la guerre; mais Cléopâtre, qui craignait qu'Octavie ne le réconciliât une seconde fois avec César, gagna Canidius à force d'argent, et le fit intercéder en sa faveur auprès d'Antoine. Canidius remontra donc à Antoine que ce n'était point chose juste d'éloigner de cette guerre une femme qui fournissait, pour la faire, des secours si considérables; ni utile à ses intérêts, parce que le départ de Cléopâtre décourageait les Égyptiens, qui étaient la principale force de son armée navale.

[1] Environ cent dix millions de francs.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, Cléopâtre, qui a longtemps gouverné seule un si vaste royaume, et qui, depuis qu'elle vivait avec toi, a appris à conduire les plus grandes affaires, n'est inférieure à aucun des rois qui combattent sous tes ordres. » Ces discours triomphèrent de l'opposition d'Antoine; car il fallait que tout l'empire se réduisît sous la puissance de César.

Quand ils eurent rassemblé toutes leurs forces, ils firent voile pour Samos, où ils passèrent leur temps en plaisirs et en fêtes. Car, comme on avait ordonné à tous rois, princes, tétrarques, nations et villes, depuis la Syrie jusqu'aux Palus-Méotides, et jusqu'à l'Arménie et à l'Illyrie, d'apporter ou d'envoyer tout ce dont Antoine avait besoin pour la guerre, on n'avait pas non plus oublié de convoquer à Samos tous les artistes de Bacchus[1]. De sorte que, tandis que la terre entière poussait des soupirs et des gémissements, une île seule retentit, durant plusieurs jours, du son des flûtes et des lyres; et ses théâtres étaient remplis de chœurs qui disputaient le prix des divers genres de poésie. Chaque ville y envoyait un bœuf pour les sacrifices; et les rois disputaient à l'envi les uns des autres à qui donnerait les festins les plus magnifiques et les plus riches présents. Aussi se demandait-on de toutes parts ce que feraient ces rois pour célébrer leurs victoires dans leurs pompes triomphales, puisque, pour des préparatifs de guerre, ils donnaient des fêtes si splendides.

Les fêtes terminées, Antoine donna et assigna pour habitation, aux comédiens qu'il avait employés, la ville de Priène[2]; puis il s'embarqua pour Athènes, où il passa de nouveau son temps en jeux et en spectacles. Cléopâtre, jalouse des honneurs qu'Octavie avait reçus en cette ville, où elle avait été comblée par les habitants

[1] C'est-à-dire les comédiens de toute espèce; car le théâtre, à Athènes et dans toute la Grèce, était consacré à Bacchus.

[2] Ville d'Ionie, dans l'Asie Mineure.

de témoignages singuliers d'affection, gagna la bienveillance du peuple par ses largesses. Aussi les Athéniens lui décernèrent-ils de grands honneurs, dont ils lui envoyèrent le décret par des députés, à la tête desquels était Antoine, en sa qualité de citoyen d'Athènes : ce fut même lui qui porta la parole au nom de la ville. Vers le même temps, Antoine envoya à Rome chasser Octavie de sa maison. Elle en sortit, emmenant, dit-on, avec elle tous les enfants d'Antoine, hormis l'aîné de ceux de Fulvie, qui était alors avec son père : elle fondait en larmes, et elle se désolait de pouvoir être regardée comme une des causes de la guerre civile. Les Romains gémissaient sur son sort, mais plus encore sur l'aveuglement d'Antoine; surtout ceux qui avaient vu Cléopâtre, laquelle ne l'emportait sur Octavie ni en beauté ni en jeunesse.

César, informé de la grandeur et de la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut fort troublé; car il craignit de se voir contraint à commencer la guerre cet été-là même, quand il manquait encore de beaucoup de choses nécessaires, et que le peuple était mécontent des impôts onéreux dont il l'accablait. En effet, chaque citoyen était forcé de donner la moitié de son revenu, et les fils d'affranchis la valeur du huitième de leur fonds; ce qui excitait des plaintes générales contre César, et causait des troubles dans toute l'Italie. Aussi regarde-t-on comme une des plus grandes fautes d'Antoine, d'avoir différé d'attaquer César. Ce délai donna à César le temps de faire ses préparatifs et d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés; car le peuple, qui se mutinait quand on levait sur lui des impôts, redevenait calme dès qu'il les avait payés.

Titius et Plancus, deux des amis d'Antoine, et tous deux hommes consulaires, se voyant l'objet des mauvais traitements de Cléopâtre pour s'être opposés à ce qu'elle demeurât à l'armée, se retirèrent auprès de César : ils

lui révélèrent le testament d'Antoine, dont ils connaissaient toutes les dispositions. Ce testament était entre les mains des vestales, à qui César le demanda; mais les vestales refusèrent de le lui remettre, et lui dirent que, s'il voulait l'avoir, il le vînt prendre lui-même. César y alla donc; et, l'ayant pris, il le lut d'abord en particulier, et il nota les endroits qui lui parurent le plus répréhensibles. Ensuite, ayant assemblé le sénat, il en fit publiquement lecture, action qui révolta la plupart des sénateurs : il leur paraissait étrange et odieux qu'on voulût rendre un homme vivant responsable de choses qui ne devaient être exécutées qu'après sa mort. César s'attacha principalement à relever les dispositions d'Antoine relatives à sa sépulture; car Antoine voulait que son corps, mourût-il à Rome, fut porté en pompe à travers le Forum, puis transporté à Alexandrie, et remis à Cléopâtre.

Calvisius, un des amis de César, accusa Antoine d'avoir donné à Cléopâtre la bibliothèque de Pergame, composée de deux cent mille volumes; de s'être levé de table dans un festin, et d'avoir, en présence des convives, qui étaient nombreux, marché sur le pied de Cléopâtre, signal convenu entre eux pour un rendez-vous; d'avoir souffert que les Éphésiens, lui présent, appelassent Cléopâtre leur souveraine; d'avoir souvent, étant sur son tribunal occupé à donner audience aux rois et aux tétrarques, reçu d'elle, dans des tablettes de cristal et de cornaline, des billets d'amour, et de les avoir lus sans pudeur. « Enfin, ajouta-t-il, un jour Furnius, homme de grande dignité, et le plus éloquent des Romains de notre temps, plaidant devant lui, Cléopâtre vint à passer sur la place dans une litière; et Antoine ne l'eût pas plutôt aperçue, qu'il quitta l'audience, et qu'il l'accompagna en accostant sa litière. » Mais on soupçonna Calvisius d'avoir inventé la plupart de ces accusations. Les amis d'Antoine sollicitèrent le

peuple en sa faveur; et ils lui envoyèrent à lui-même Géminius, l'un d'entre eux, pour le conjurer de penser à lui et de prendre garde qu'on n'en vînt à le dépouiller de sa puissance, et à le déclarer ennemi du peuple romain.

Géminius, dès son arrivée en Grèce, fut soupçonnné par Cléopâtre d'être venu pour les intérêts d'Octavie. Aussi ne cessa-t-elle de le railler à table, où elle lui assignait toujours les moins honorables places. Géminius souffrit patiemment ces mortifications, en attendant l'occasion de parler à Antoine. Enfin, Antoine lui ayant ordonné, dans un repas, de dire publiquement le sujet qui l'avait amené : « Les choses dont j'ai à t'entretenir, répondit Géminius, ne se peuvent traiter qu'à jeun; mais ce que je te puis dire, après avoir bu tout aussi bien qu'en état de sobriété, c'est que tout irait à merveille, si Cléopâtre retournait en Égypte. » A ces paroles, Antoine se mit en colère; et Cléopâtre, prenant la parole, dit à Géminius : « Tu as sagement fait de dire ainsi la vérité, avant que la torture t'y forçât. » Peu de jours après, Géminius se déroba de la cour d'Antoine, et s'en revint à Rome. Les flatteurs de Cléopâtre firent prendre le même parti à plusieurs autres des amis d'Antoine, qui ne pouvaient plus supporter les outrages et les grossiers sarcasmes dont ils étaient chaque jour l'objet. De ce nombre étaient Marcus Silanus et l'historien Dellius[1]. Dellius écrit qu'il fut averti, par le médecin Glaucus, des embûches que lui dressait Cléopâtre. Il avait encouru son inimitié pour avoir dit, un soir, à table, qu'on leur donnait du vinaigre à boire, tandis que Sarmentus buvait à Rome du Falerne. Or, Sarmentus était un de ces jeunes garçons que César entretenait pour ses divertissements, et que les Romains appellent délices.

Dès que César eut achevé ses préparatifs, il fit décréter

[1] Dellius avait écrit la relation de l'expédition d'Antoine contre les Parthes, à laquelle, comme nous l'avons vu, il avait assisté lui-même.

par le sénat la guerre contre Cléopâtre, et abroger la puissance d'Antoine, puissance qu'Antoine lui-même avait déjà abdiquée aux mains d'une femme. César dit même publiquement qu'Antoine avait perdu le sens, ensorcelé qu'il était par les philtres que Cléopâtre lui avait fait prendre; et que ce ne serait pas Antoine que les Romains auraient à combattre, mais Mardion l'eunuque, mais un Photin, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre, enfin une Charmium, lesquels maniaient les plus importantes affaires de l'empire.

La guerre fut, dit-on, précédée par plusieurs signes menaçants. Pisaure, colonie fondée par Antoine sur la mer Adriatique, s'abîma dans le sein de la terre, qui s'entr'ouvrit. A Albe, une statue de marbre érigée en l'honneur d'Antoine fut, durant plusieurs jours, inondée de sueur, sans qu'on pût arrêter cette sueur en l'essuyant. Comme Antoine était à Patras, la foudre tomba sur le temple d'Hercule, et le consuma. A Athènes, dans le lieu appelé Gigantomachie, un tourbillon de vent emporta la statue de Bacchus, et la transporta dans le théâtre. Or, Antoine rapportait son origine à Hercule, et il se piquait d'imiter Bacchus dans toute sa conduite : il se faisait appeler pour cette raison, comme nous l'avons dit, le nouveau Bacchus. La même tempête, fondant à Athènes sur les statues colossales d'Eumène et d'Attalus, qui portaient inscrit le nom d'Antoine, les renversa seules, bien qu'elles fussent parmi un grand nombre d'autres. Un signe des plus effrayants se manifesta sur la galère amirale de Cléopâtre, que la reine avait nommée Antoniade : des hirondelles avaient fait leur nid sous la poupe; et il en survint d'autres qui chassèrent les premières, et qui tuèrent leurs petits.

Quand on fut au moment de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents navires, parmi lesquels il y en avait plusieurs à huit et dix rangs de rames, tout aussi magnifiquement armés que s'ils eus-

sent dû servir à une pompe triomphale, et non à un combat. Son armée était forte de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois, ses alliés : Bocchus, qui régnait en Afrique; Tarcondémus, dans la Cilicie supérieure; Archélaüs, en Cappadoce; Philadelphe, roi de Paphlagonie; Mithridate, roi de Commagène, et Adallas, roi de Thrace. Ceux des autres qui ne s'y purent trouver en personne y avaient envoyé leurs armées : ainsi Polémon, roi de Pont; Malchus, roi des Arabes; Hérode, roi des Juifs; Amyntas, roi des Lycaoniens et des Galates[1]. Le roi des Mèdes lui-même avait envoyé à Antoine un renfort considérable. Quant à César, il avait deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que son ennemi. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et à l'Illyrie. Celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'océan Occidental, et depuis cet océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile : il renfermait, en outre, la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Espagne, jusqu'aux colonnes d'Hercule : quant à la partie de l'Afrique qui s'étend de la Cyrénaïque à l'Éthiopie, elle était sous l'obéissance d'Antoine.

Mais Antoine s'était tellement asservi aux caprices d'une femme, que, malgré la supériorité de ses forces de terre, il voulut, par le seul motif de plaire à Cléopâtre, que l'affaire se vidât par un combat naval, et cela quand il voyait ses triérarques, manquant de rameurs, enlever de cette Grèce, déjà si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs, et jusqu'aux jeunes garçons, sans pouvoir parvenir à compléter l'équipage des vaisseaux, dont un grand nombre étaient dépourvus de matelots, et ne naviguèrent qu'à grand'peine. Les navires

[1] Il manque ici un nom dans le texte : Amyntas n'était pas roi des Galates, [illegible] Déjotarus, qu'on verra tout à l'heure quitter, ainsi qu'Amyntas, le parti d'Antoine, et passer du côté de César.

de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur qui ne sont bonnes que pour l'ostentation; mais ils étaient agiles, propres à toutes manœuvres, et abondamment pourvus de tout. César les tenait dans les ports de Tarente et de Brindes; et ce fut de là qu'il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces, lui offrant des rades et des ports où il pourrait aborder sans obstacle, et promettant de s'éloigner de la côte d'Italie, lui et son armée de terre, de tout l'espace qu'un cheval peut fournir dans une course, jusqu'à ce qu'il eût débarqué son armée en sûreté et assis son camp. Antoine, pour répondre à cette bravade, le défia, quoiqu'étant le plus vieux, à un combat singulier, ou, s'il s'y refusait, à combattre en bataille rangée dans la plaine de Pharsale, comme avaient fait auparavant César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium[1], à l'endroit où est maintenant établie la ville de Nicopolis[2], César traversa en toute hâte la mer Ionienne, et alla s'emparer le premier de Toryne, petite ville de l'Épire. Comme Antoine parut fort troublé à cette nouvelle parce que son armée de terre n'était pas encore arrivée, Cléopâtre lui dit, en jouant sur le mot : « Hé bien! qu'y a-t-il là de si fâcheux, que César soit assis à Toryne[3]? »

Le lendemain, à la pointe du jour, Antoine, voyant les ennemis se mettre en mouvement, et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux, qui étaient sans défenseurs, fit armer ses rameurs, et les plaça sur les ponts, seulement pour l'apparence; puis, faisant dresser les rames de manière qu'elles sortissent des deux côtés des vaisseaux, il tint ainsi sa flotte au port d'Actium, la

[1] En Acarnanie, dans le golfe d'Ambracie.

[2] C'est-à-dire *la ville de la victoire*, ainsi nommée en l'honneur de la victoire qu'y remporta Auguste.

[3] Il y a là un jeu de mots intraduisible. Le mot τορύνη, nom de la ville, signifie aussi une cuiller à pot : Cleopâtre dit qu'il ne faut pas s'effrayer de voir César assis ἐπὶ τῇ τορύνῃ, occupé à fouiller le pot avec la cuiller

proue tournée vers l'ennemi, comme si ses bancs eussent été réellement bien garnis de rameurs, et qu'elle eût été disposée à combattre. César, dupe de ce stratagème, se retira. Antoine sut aussi adroitement lui couper l'eau, qui n'était ni abondante ni bonne dans tous les lieux voisins, qu'il environna de tranchées, pour l'empêcher d'aller en puiser. Il montra une grande générosité envers Domitius, contre l'avis de Cléopâtre. Domitius, ayant la fièvre, se mit dans une chaloupe, comme pour prendre l'air, et passa du côté de César. Antoine, quoique affligé de cette désertion, ne laissa pas de lui renvoyer ses équipages, ses amis et ses domestiques. Domitius, apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison, mourut fort peu de temps après. Antoine fut aussi abandonné par deux des rois ses alliés, Amyntas et Déjotarus, qui embrassèrent le parti de César. Comme rien ne lui réussissait, et que sa flotte n'arrivait pas assez promptement pour lui être de quelque secours, il se vit contraint à recourir de nouveau à son armée de terre. Canidius, qui la commandait, changea d'avis à l'approche du danger : il conseilla à Antoine de renvoyer Cléopâtre, et de gagner la Thrace ou la Macédoine, pour y combattre sur terre; d'autant que Dicomès, roi des Gètes, promettait de venir à son secours avec un renfort considérable. « Il ne peut y avoir de honte pour toi, ajouta Canidius, à céder la mer à César, qui s'est exercé aux combats maritimes dans la guerre de Sicile; mais ce serait chose fort étrange, si, avec une expérience consommée dans les combats de terre, tu rendais inutile la valeur de tes légions, en les dispersant sur des vaisseaux pour y consumer sans fruit toute leur force. » Mais la volonté de Cléopâtre l'emporta sur ces représentations : Cléopâtre fit décider qu'on combattrait sur mer. Déjà elle songeait à la fuite; déjà même elle avait tout disposé, non pour aider à remporter la victoire, mais

pour se ménager une retraite facile quand elle verrait tout perdu.

Or, une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre ; et c'était le chemin qu'il suivait, en toute sécurité, pour aller visiter sa flotte. Un des domestiques de César s'en aperçut; et, comme il eut dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait par là, César y plaça des soldats en embuscade. Il s'en fallut peu que ces soldats ne le prissent : ils saisirent celui qui marchait devant lui; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur embuscade, ce qui permit à Antoine de se sauver, quoiqu'à grand'peine, en courant à toutes jambes.

Après donc qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, Antoine fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante; puis il plaça, sur les plus grandes et les meilleures de ses galères, depuis trois rangs jusqu'à dix rangs de rames, vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait. Un tribun d'infanterie, qui s'était trouvé à plusieurs rencontres sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé des cicatrices de nombreuses blessures, le voyant passer, s'écria d'une voix douloureuse : « Eh! général, pourquoi te défier de ces blessures et de cette épée, et mettre tes espérances dans un bois pourri? Laisse aux Égyptiens et aux Phéniciens les combats de mer; et donne-nous la terre, à nous qui sommes accoutumés à y combattre de pied ferme, et à vaincre ou mourir. » Antoine ne répondit rien : seulement il fit en passant un signe de la tête et de la main, comme pour encourager cet homme, et pour lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même; car, ses pilotes ayant voulu laisser là les voiles, il les obligea de les prendre et de les charger sur les vaisseaux, afin, disait-il, qu'aucun des ennemis ne pût échapper à leur poursuite.

Ce jour-là et les trois suivants, la mer fut si agitée,

qu'on dut différer la bataille; mais, le cinquième jour, le vent étant tombé et le calme s'étant rétabli sur les eaux, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine conduisait son aile droite avec Publicola, et Célius la gauche; Marcus Octavius et Marcus Instéius occupaient le centre. César avait donné le commandement de son aile gauche à Agrippa, et s'était réservé celui de la droite. Quant aux armées de terre, Canidius commandait celle d'Antoine, et Taurus celle de César : elles étaient toutes deux rangées en bataille sur le rivage, et elles s'y tenaient immobiles. Les deux chefs ne s'oubliaient point : Antoine, monté sur une chaloupe, parcourait ses lignes, exhortant les soldats à combattre de pied ferme, comme sur la terre, attendu que la pesanteur des navires le leur permettait; il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis sans bouger non plus que s'ils étaient à l'ancre, et de se garder de quitter le port, dont l'issue offrait aux vaisseaux de grandes difficultés. Comme César sortait de sa tente avant le jour pour aller visiter sa flotte, il rencontra, dit-on, un homme qui conduisait un âne. Il lui demanda son nom; et cet homme, qui le reconnut, répondit : « Je m'appelle Eutychus [1], et mon âne Nicon [2]. » C'est pourquoi César, lorsque, dans la suite, il fit orner ce lieu avec les éperons des galères qu'il avait conquises, y plaça deux statues de bronze, dont l'une représentait l'homme, et l'autre son âne.

Après que César eut bien examiné l'ordonnance de sa flotte, il se fit conduire sur une chaloupe à l'aile droite, d'où il vit avec surprise que les ennemis se tenaient dans le détroit sans faire aucun mouvement : on eût même dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César en fut même un instant persuadé : c'est pourquoi il tint ses vaisseaux

[1] Ce mot signifie *heureux*.
[2] Ce mot signifie *victorieux*

éloignés de la flotte ennemie de huit stades[1]. C'était alors la sixième heure du jour. Un vent léger s'étant élevé de la mer, les soldats d'Antoine, qui souffraient ces délais avec impatience, et qui se confiaient d'ailleurs en la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, en profitèrent pour ébranler leur aile gauche. A cette vue, César fut ravi, et fit reculer sa droite, afin d'attirer davantage encore les ennemis hors du détroit, et de pouvoir lui-même avec ses vaisseaux, qui étaient légers et agiles, envelopper et charger à l'aise les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mouvoir.

Quand le combat fut engagé, on ne vit les vaisseaux ni se choquer ni se briser les uns les autres : ceux d'Antoine ne pouvaient, à cause de leur pesanteur, fondre sur les navires ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de roideur, et qui seul fait brèche; d'un autre côté, ceux de César non-seulement évitaient de donner de leur proue contre les proues ennemies, qui étaient armées chacune d'un fort éperon d'airain, mais ils n'osaient pas même les charger en flanc, parce que leurs pointes se brisaient aisément, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces vaisseaux, qui étaient construits de fortes poutres carrées, liées les unes aux autres par de grosses barres de fer. Cette bataille ressemblait donc à un combat de terre, ou, pour mieux dire, au siége d'une ville. Car il y avait toujours à la fois trois ou quatre galères de César pour attaquer un seul des vaisseaux d'Antoine : elles chargeaient à coups de javelines, de hallebardes, de pieux, de traits enflammés; et les soldats d'Antoine des batteries de leurs tours faisaient pleuvoir sur les ennemis une foule de traits[2]. Or, Publicola, voyant qu'Agrippa étendait son aile gauche pour enve-

[1] Un peu moins de deux kilomètres, ou d'une demi-lieue.

[2] Virgile, dans la description du bouclier d'Énée, à la fin du VIIIe livre de l'*Énéide*, fait, en quelques vers, un tableau complet de ce combat.

lopper Antoine, fut contraint d'élargir aussi sa droite; mais ce mouvement le sépara du centre, ce qui effraya les vaisseaux de ce corps de bataille, déjà vivement pressés par ceux que commandait Arruntius[1].

Cependant le combat était encore douteux et la victoire incertaine, quand on vit tout à coup les soixantes navires de Cléopâtre déployer les voiles pour faire leur retraite: ils prirent la fuite à travers ceux qui combattaient; et, comme ils avaient été placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant ainsi au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis les suivaient des yeux avec étonnement, les voyant, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. A ce moment, Antoine montra, non la prudence d'un général, non le courage ni même le bon sens le plus vulgaire; mais il prouva que celui-là avait dit vrai, qui disait en badinant: « L'âme d'un amant vit dans un corps étranger[2]. » Entraîné par une femme, comme s'il eût été collé à elle et obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plutôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant, abandonnant et trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, accompagné seulement d'Alexandre le Syrien et de Scellius, et suivit celle qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même.

Cléopâtre, qui reconnut son vaisseau, fit élever un signal sur le sien : Antoine approcha du navire, et y fut reçu; puis, sans voir la reine et sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant un profond silence, et tenant sa tête entre ses mains. Cependant les vaisseaux légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ne tardèrent pas à paraître. Alors Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtiments, qu'il eût bientôt écartés. Il y eut pourtant un

[1] Arruntius commandait le centre de la flotte de César.

[2] Ce mot est de Caton l'Ancien. Voyez sa *Vie*.

certain Euryclès de Lacédémone, qui, s'attachant plus vivement à sa poursuite, agitait de dessus le tillac une longue javeline, qu'il cherchait à lancer contre lui. A cette vue, Antoine s'avança sur la proue, et dit : « Quel est celui qui s'obstine ainsi à poursuivre Antoine? — C'est moi, répondit le Lacédémonien ; c'est Euryclès, fils de Lacharès, qui profite de la fortune de César pour venger, s'il le peut, la mort de son père. » Or, ce Lacharès, accusé de quelque vol, avait été décapité par ordre d'Antoine. Toutefois Euryclès ne put joindre la galère d'Antoine; mais il alla contre l'autre galère amirale, car il y en avait deux, et il la heurta si rudement, qu'il la fit tournoyer, et que, l'ayant jetée à la côte, il la prit, et, avec elle, un autre vaisseau, lequel était chargé d'une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Euryclès se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir à la proue, dans la même posture et dans le même silence qu'auparavant. Il passa trois jours ainsi seul, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir; mais, arrivés qu'ils furent au cap Ténare, les femmes de Cléopâtre leur ménagèrent une entrevue particulière, et finirent par leur persuader de souper et de coucher ensemble.

Un grand nombre de vaisseaux ronds, et quelques-uns de leurs amis échappés de la défaite, se rassemblèrent autour d'eux, et leur apprirent que la flotte entière était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore intacte. A cette nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ vers Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer promptement en Asie, par la route de Macédoine. Quant à lui, résolu de passer de Ténare en Afrique, il choisit un de ses vaisseaux de charge, sur lequel il y avait des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés : il donna toutes ces richesses à ses amis, leur commandant de les départir

entre eux, et de pourvoir ensuite à leur retraite. Tous fondaient en larmes, et refusaient ses présents; mais il les consola avec beaucoup de douceur et d'amitié, et il finit par les renvoyer chargés de lettres pour Théophile, son homme d'affaires à Corinthe, qu'il priait de veiller à leur sûreté, et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César. Ce Théophile était père d'Hipparque, celui qui, après avoir eu le plus grand crédit auprès d'Antoine, fut le premier de ses affranchis qui l'abandonna pour passer dans le parti de César, et qui alla ensuite s'établir à Corinthe. Voilà ce qui se passait du côté d'Antoine.

Quant à sa flotte, qui combattait devant Actium, elle résista longtemps; mais enfin, violemment agitée par les flots qui l'assaillaient en proue, elle fut obligée de céder, vers la dixième heure. Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes; mais il y eut, au rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux pris [1]. Le gros de la flotte ne s'était point aperçu de la fuite d'Antoine; et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient y croire, ni se persuader qu'un général, à la tête de dix-neuf légions et douze mille cavaliers, qui n'avaient encore reçu aucun échec, pût abandonner son armée et prendre lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas éprouvé maintes fois la bonne et la mauvaise fortune, et qu'il n'eût pas une longue expérience des vicissitudes de la guerre. Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, lui témoignèrent, en cette occasion, tant de fidélité, et montrèrent tant de courage, qu'après même qu'ils eurent la certitude de sa fuite, ils se maintinrent sept jours entiers sans se séparer, ne faisant aucun compte des députés que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Mais à la fin, Canidius, leur général, s'étant dérobé du camp pendant la

[1] La bataille d'Actium s'était donnée le 2 septembre de l'an 31 avant J.-C.

nuit, les troupes, ainsi abandonnées et trahies par leurs chefs, se rendirent au vainqueur.

César, après cette victoire, fit voile vers Athènes. Il pardonna aux Grecs, et il fit distribuer à leurs villes, si misérables qu'elles n'avaient plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme, ce qui restait des blés amassés pour la guerre. J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarque que tous nos concitoyens avaient été contraints de porter sur leurs épaules chacun une certaine mesure de blé jusqu'à la mer d'Anticyre [1], suivis de gens qui les pressaient à coups de fouet. Après ce premier voyage, on les avait requis pour en faire un second, lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville ; car les commissaires et les soldats prirent aussitôt la fuite, et les habitants se partagèrent le blé entre eux.

Antoine prit terre en Afrique, et envoya Cléopâtre de Parétonium en Égypte ; puis il se retira dans une vaste solitude, où il fut errant et vagabond, n'ayant pour compagnie que deux de ses amis seulement, l'un Grec et l'autre Romain. Le premier était le rhéteur Aristocratès, et l'autre ce même Lucilius dont nous avons parlé ailleurs [2], qui, à la bataille de Philippes, pour donner à Brutus le temps de s'enfuir, se fit prendre par ceux qui le poursuivaient, disant qu'il était Brutus, et qui ensuite, ayant été sauvé par Antoine, fut si reconnaissant envers lui, qu'il lui garda une fidélité inviolable et qu'il lui demeura constamment attaché jusqu'à la fin de sa vie. Lorsque Antoine apprit la défection de celui à qui il avait confié son armée d'Afrique, il voulut se donner la mort ; mais il en fut empêché par ses amis. Il se fit donc conduire à Alexandrie, où il trouva Cléopâtre oc-

[1] Il y avait deux villes de ce nom, l'une sur le golfe de Corinthe, l'autre sur le golfe de Malée. Il est probable qu'il s'agit ici de la premiere, qui etait le chemin le plus court pour porter des vivres de Cheronée à Actium.

[2] Voyez la *Vie de Brutus*.

cupée d'une entreprise non moins grande que hardie.

Il y a, entre la mer Rouge et la mer d'Égypte, un isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, lequel, dans sa partie la plus resserrée par les deux mers, n'a pas plus de trois cents stades de largeur [1]. Cléopâtre avait entrepris de faire transporter tous ses vaisseaux par cet isthme, puis de les rassembler dans le golfe Arabique, avec toutes ses richesses et des forces puissantes, afin d'aller s'établir sur quelque terre éloignée, où elle fût à l'abri et de la guerre et de la servitude. Mais, lorsque les Arabes des environs de Pétra eurent brûlé les premiers navires qu'elle faisait ainsi traîner à travers l'isthme, et qu'elle vit qu'Antoine comptait encore sur son armée d'Actium, elle abandonna son entreprise, et elle se borna à faire garder les passages qui pouvaient donner accès dans ses États.

Pour Antoine, il quitta Alexandrie; et, renonçant à tout commerce avec ses amis, il fit construire une jetée dans la mer, non loin du Phare, sur laquelle il bâtit une retraite, où il se proposait de passer ses jours, loin de toute société. Il aimait, disait-il, et voulait imiter la vie de Timon, dont le sort avait été semblable au sien; car, comme lui, Timon avait fait l'épreuve de l'ingratitude et de l'injustice de ses amis, ce qui lui avait donné de la défiance et de la haine contre tous les hommes. Ce Timon était un Athénien, qui vivait au temps de la guerre du Péloponnèse, comme on en peut juger par les comédies d'Aristophane et de Platon [2], où il est raillé sur sa misanthropie. Lui, qui fuyait et repoussait même tout commerce avec les autres Athéniens, il recherchait celui d'Alcibiade, alors jeune et audacieux, et il le comblait de caresses. Apémantus, étonné de cette préférence, lui en demandait la cause. « J'aime ce jeune homme, répondit Timon, parce que je prévois qu'il fera

[1] Environ soixante kilomètres, ou quinze lieues.

[2] Platon le comique.

un jour beaucoup de mal aux Athéniens. » Or, Apémantus était le seul que Timon fréquentât quelquefois, parce que son caractère était à peu près semblable au sien, et que son genre de vie était le même. Un jour, qu'on célébrait la fête des Choées [1], comme ils soupaient ensemble, Apémantus dit à Timon : « Le bon souper que nous faisons ici, Timon! — Oui, répondit Timon, si tu n'étais pas de la partie. » Un jour d'assemblée, Timon étant monté, dit-on, à la tribune, il se fit un profond silence; car la nouveauté du fait tenait tous les spectateurs dans l'attente de ce qu'il allait dire. Enfin, prenant la parole : « Athéniens, dit-il, j'ai dans ma maison une petite cour, où s'élève un figuier; plusieurs citoyens se sont déjà pendus à cet arbre; et, comme j'ai dessein de bâtir sur ce terrain, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que, si quelqu'un de vous a envie de s'y pendre aussi, il se hâte de le faire avant que le figuier soit abattu. » Après sa mort, il fut enterré près d'Hales, sur le bord de la mer. Le terrain s'étant éboulé en cet endroit, les flots environnèrent le tombeau, et le rendirent inaccessible aux hommes. Sur ce tombeau était gravée cette inscription :

C'est ici que je repose, depuis que la mort a brisé ma vie infortunée.
Ne demandez pas mon nom : méchants, périssez de mort malencontreuse.

On prétend qu'il avait fait lui-même cette épitaphe avant

[1] C'était le deuxième jour des Anthestéries, solennité en l'honneur de Bacchus. Le premier jour se nommait les Pithœgies, ou *l'ouverture des tonneaux* : c'était le 11 du mois Anthesterion ; on commençait ce jour-là à boire le vin nouveau. Le second jour se nommait les Choees ou *les libations* : c'etait une commemoration de la reception qu'on avait faite, pendant la fète de Bacchus, à Oreste, meurtrier de sa mère. On avait mis devant chaque convive une coupe, afin qu'Oreste ne communiquât point de libations avec les autres, et pourtant ne fût point exclu de la ceremonie religieuse. Le troisieme et dernier jour se nommait les Chytres ou *les marmites*, parce qu'on y faisait cuire des graines dans des pots, pour les offrir à Mercure souterrain.

sa mort. Celle que l'on allègue communément est du poëte Callimaque :

> Ci-gît Timon le misanthrope. Passe ton chemin;
> Maudis-moi si tu veux; seulement passe ton chemin.

Voilà quelques traits, entre une infinité d'autres, de la misanthropie de Timon.

Ce fut Canidius lui-même qui apprit à Antoine la perte entière de son armée d'Actium. On l'informa aussi en même temps qu'Hérode, roi des Juifs, qui avait sous ses ordres quelques légions et quelques cohortes, avait embrassé le parti de César, et que tous les autres princes avaient agi de même, en un mot qu'aucun de ses alliés du dehors ne lui était resté fidèle. Peu troublé de ces nouvelles, et paraissant même charmé de renoncer aux espérances qu'il avait conçues, afin d'être déchargé aussi de toute espèce de soin, il quitta sa retraite maritime, qu'il appelait Timonium, et il fut reçu dans le palais par Cléopâtre. A peine de retour, il remplit Alexandrie de festins et de débauches, et il recommença ses prodigalités. Il inscrivit parmi les jeunes gens le fils de Cléopâtre et de César; et il donna la robe virile, qui était une longue robe sans bordure de pourpre, à Antyllus, l'aîné des fils qu'il avait eus de Fulvie. Pendant les jours que dura la cérémonie, ce ne fut, dans toute la ville, que jeux, banquets et divertissements. Ils supprimèrent la société qu'ils appelaient les Amimétobies, et ils en créèrent une autre, sous le nom de Synapothanumènes [1], qui ne le cédait à la première, ni en mollesse, ni en luxe, ni en magnificence. Leurs amis entrèrent dans cette association, dont la première loi était de mourir ensemble; et ils passaient les jours à faire bonne chère, et à se traiter tour à tour.

Cependant Cléopâtre faisait provision de tous les poi-

[1] C'est-à-dire *qui doivent mourir ensemble.*

sons qui ont le pouvoir de donner la mort; et, pour les éprouver, elle en faisait l'essai sur des prisonniers condamnés au supplice. Mais, quand elle vit que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs atroces, et que ceux, au contraire, qui étaient doux n'apportaient la mort que fort lentement, elle essaya de la morsure des serpents, et elle en fit appliquer en sa présence, de plusieurs espèces, sur diverses personnes. Comme elle faisait chaque jour de ces essais, elle reconnut que la morsure de l'aspic était la seule qui ne causât ni convulsions ni déchirements; que, jetant seulement dans une pesanteur et un assoupissement accompagné d'une légère moiteur au visage, elle conduisait, par un affaissement successif de tous les sens, à une mort si douce, que ceux qui étaient en cet état, de même que des personnes profondément endormies, se fâchaient quand on les réveillait ou qu'on les faisait lever.

Ils ne laissèrent pas néanmoins d'envoyer en Asie des ambassadeurs à César : Cléopâtre, pour lui demander d'assurer à ses enfants le royaume d'Égypte; Antoine, pour le prier de le laisser vivre à Athènes en simple particulier, s'il ne voulait pas lui permettre de demeurer en Égypte. Devenus méfiants à cause de la désertion de leurs amis, ils furent obligés de députer à César Euphronius, le précepteur de leurs enfants. En effet, Alexas de Laodicée, qui, par le moyen de Timagène, avait joui à Rome de la faveur d'Antoine, et qui avait acquis auprès de lui plus de crédit qu'aucun autre Grec; Alexas, qui était devenu le principal instrument de Cléopâtre pour renverser les résolutions qu'Antoine formait quelquefois de retourner à Octavie; Alexas, dis-je, ayant été envoyé vers Hérode pour le retenir dans le parti d'Antoine, avait trahi la confiance qu'on lui avait accordée, et était demeuré auprès du roi, dont la protection lui inspira même l'audace d'aller trouver César. Toutefois, l'appui d'Hérode lui fut inutile : César le fit jeter en prison, puis

l'envoya chargé de fers dans sa patrie, où, par son ordre, il fut mis à mort. Ainsi Antoine, de son vivant, eut la satisfaction de voir Alexas puni de sa trahison.

César rejeta la prière d'Antoine: quant à Cléopâtre, il lui fit réponse qu'elle obtiendrait de lui les conditions les plus favorables, si elle consentait à faire périr Antoine, ou à le bannir de ses États. Il lui envoya en même temps Thyrsus, un de ses affranchis, homme qui ne manquait pas d'intelligence, et qui, député par un jeune chef à une femme naturellement fière et qui comptait fort sur sa beauté, était bien capable de l'amener à faire ce que César désirait. Thyrsus eut avec la reine des entretiens beaucoup plus longs que ceux qu'elle accordait ordinairement aux autres personnes, et reçut d'elle de grandes marques de distinction ; ce qui le rendit suspect à Antoine. Aussi Antoine, après l'avoir fait battre de verges, le renvoya-t-il à César, à qui il écrivit que Thyrsus l'avait irrité par son insolence et sa fierté, dans un temps où il était facile à aigrir, à cause de son infortune présente. « Si tu trouves mauvais ce que j'ai fait, ajoutait-il, tu as auprès de toi Hipparque, un de mes affranchis : tu peux à ton aise le faire suspendre et battre de verges, afin que nous n'ayons rien à nous reprocher. » Depuis lors Cléopâtre, pour dissiper les soupçons d'Antoine, et pour mettre fin à ses reproches, lui témoigna plus d'affection encore qu'auparavant. Elle célébra, avec une simplicité convenable à sa fortune présente, le jour anniversaire de sa naissance ; mais elle surpassa, pour celui d'Antoine, l'éclat et la magnificence qu'elle avait mis dans toutes les fêtes précédentes. Ce fut à tel point, que plusieurs des conviés, qui étaient venus pauvres au banquet, s'en retournèrent riches.

Agrippa écrivit plusieurs lettres à César, par lesquelles il lui mandait de revenir à Rome, où l'état des affaires exigeait sa présence. Ce voyage fit différer la guerre; mais, aussitôt après l'hiver, César marcha de nouveau

contre Antoine par la Syrie, et ses lieutenants par l'Afrique. Or, ces derniers s'étant emparés de Péluse, le bruit courut que Séleucus l'avait livrée du consentement de Cléopâtre; mais Cléopâtre, pour se justifier de cette accusation, remit entre les mains d'Antoine la femme et les enfants de Séleucus, afin qu'il les fît mourir.

Elle avait fait construire, près du temple d'Isis, des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes : elle y fit porter tout ce qu'elle avait de précieux, tant en or qu'en argent, émeraudes, perles, ébène, ivoire et cinnamome; après quoi elle fit remplir ces monuments de torches et d'étoupes. César, qui craignait que cette femme, dans un moment de désespoir, ne mît le feu à tant de trésors, lui envoyait chaque jour de nouveaux émissaires, qui lui promettaient de sa part un traitement plein de douceur : cependant, il s'approchait d'Alexandrie avec son armée. Quand il fut arrivé devant la ville, et qu'il eut assis son camp près de l'hippodrome, Antoine fit une sortie contre lui, et le combattit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite sa cavalerie, et la poursuivit jusque dans ses retranchements. Fier de ce succès, Antoine rentra au palais, embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta celui de ses soldats qui avait donné dans le combat les plus grandes marques de courage. La reine, pour récompenser cet homme, lui fit présent d'une cuirasse et d'un casque d'or; mais le soldat, après avoir reçu ce don, déserta la nuit suivante, et passa dans le camp de César.

Antoine envoya de nouveau défier César à un combat singulier; mais César fit réponse qu'Antoine avait plus d'un autre chemin pour aller à la mort. Sur cela, Antoine fit réflexion que la mort la plus honorable qu'il pût choisir était celle qu'on trouve dans les combats : il résolut donc d'attaquer César et par terre et par mer. Le soir, à souper, il commanda, dit-on, à ses gens de le servir de leur mieux, parce qu'il ne savait pas, disait-

il, si le lendemain il serait temps de le faire, ou s'ils n'auraient pas passé à d'autres maîtres, ou bien s'il ne serait pas réduit lui-même à n'être plus qu'un cadavre. Comme il vit que ses amis fondaient en larmes à ce discours, il ajouta qu'il ne souffrirait point qu'ils l'accompagnassent à un combat où il allait chercher une mort glorieuse, plutôt que la victoire et la vie.

On prétend qu'au milieu de cette nuit-là même, tandis que la ville était plongée dans le silence et la consternation à cause de la frayeur où la jetait l'attente des événements, on entendit tout à coup, dans le lointain, une harmonie de toutes sortes d'instruments, auxquels se mêlaient des cris bruyants, des danses de satyres et des chants de réjouissance, semblables à ceux qui accompagnent ordinairement les fêtes de Bacchus : on eût dit une procession bachique menant grand bruit, traversant la ville, et s'avançant vers la porte qui regardait le camp de César. Cette troupe, dont le bruit devenait plus fort à mesure qu'elle marchait, sortit enfin hors de la ville par cette porte. Ceux qui raisonnèrent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré jaloux d'imiter, qui l'abandonnait.

Le lendemain, à la pointe du jour, Antoine rangea en bataille son armée de terre sur les hauteurs qui dominent la ville; et de là il aperçut ses vaisseaux qui s'avançaient en pleine mer contre ceux de César. Il attendit, sans faire aucun mouvement, pour voir quelle serait l'issue de l'attaque; mais, dès que ses gens se furent approchés de ceux de César, ils les saluèrent de leurs rames; puis, comme les autres leur eurent rendu leur salut, ils passèrent de leur côté; et les deux flottes, n'en faisant plus qu'une, voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. Antoine, qui venait de voir cette désertion, fut abandonné aussitôt par sa cavalerie; et son infanterie fut défaite. C'est pourquoi il rentra dans la ville, criant qu'il était trahi par Cléopâtre, et livré à ceux

contre lesquels il ne combattait que pour l'amour d'elle.

Alors, Cléopâtre, qui craignait sa colère et son désespoir, s'enfuit dans la sépulture qu'elle avait fait construire; puis, après avoir abattu la herse qui la fermait, herse fortifiée de bons leviers de fer et de grosses pièces de bois, elle envoya vers Antoine, lui annoncer qu'elle était morte. Antoine, ajoutant foi à cette nouvelle, se dit à lui-même : « Qu'attends-tu donc encore, Antoine, quand la Fortune t'a ravi l'unique bien qui t'attachait à la vie? » En disant ces mots, il entre dans sa chambre, et il délace sa cuirasse; puis, l'ayant entr'ouverte : « Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains point d'être privé de toi, car je te vais rejoindre dans un instant. Ce qui m'afflige, c'est qu'ayant été chef si puissant, je sois vaincu en courage et en magnanimité par une femme. » Or, il avait auprès de lui un esclave fidèle, nommé Éros, à qui il avait fait promettre, longtemps auparavant, qu'il le tuerait dès qu'il lui en donnerait l'ordre : il le somma alors de tenir sa promesse. Le serviteur tire son épée, et se lève comme pour le frapper; mais, détournant la tête, il se la passe lui-même au travers du corps, et il tombe mort aux pieds de son maître. « Généreux Éros! s'écria alors Antoine, tu m'apprends, par ton exemple, à faire moi-même ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi. » En disant ces mots, il se plonge l'épée dans le sein, et il se laisse tomber sur un lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner la mort instantanément : le sang s'arrêta quand il fut couché; et, ayant repris ses sens, il pria ceux qui étaient là présents de l'achever; mais tous s'enfuirent de la chambre, et le laissèrent crier et se débattre, jusqu'à ce que Cléopâtre eût envoyé Diomède, son secrétaire, pour le faire porter dans le tombeau où elle était.

Dès qu'Antoine sut que Cléopâtre vivait encore, il demanda avec instance à ses esclaves de le porter auprès d'elle; et ils le portèrent sur leurs bras, jusqu'à l'entrée

de la sépulture. Cléopâtre n'ouvrit point les portes; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on attacha Antoine; puis, aidée de deux de ses femmes, les seules à qui elle eût permis de la suivre en ce lieu, elle le tira à elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit spectacle plus digne de pitié. Antoine, tout souillé de sang et n'ayant plus qu'un souffle de vie, était tiré en haut, tendant vers Cléopâtre ses mains défaillantes, et se soulevant lui-même, autant que sa faiblesse le lui permettait. Ce n'était pas chose aisée pour des femmes que de le monter ainsi : Cléopâtre, les bras roidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort, tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et l'aidaient de tout leur pouvoir. Après qu'elle l'eut ainsi introduit dans le tombeau et fait coucher, elle déchira ses voiles, en pleurant sur lui; puis, se frappant le sein et se meurtrissant le corps de ses propres mains, elle essuyait le sang qui souillait le visage d'Antoine, en y collant le sien; elle l'appelait son maître, son époux, son chef suprême : sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque oublier les siens propres. Antoine, après avoir calmé les lamentations de Cléopâtre, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que cette boisson hâterait sa fin. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à prendre des mesures pour son salut, autant qu'elle le pourrait faire sans déshonneur, et à se fier à Proculéius, préférablement à tous les autres amis de César. Il la conjura de ne pas s'affliger sur lui pour ce dernier revers, mais plutôt de e féliciter des biens dont il avait joui durant sa vie, ayant eu le bonheur d'être le plus illustre et le plus puissant des hommes, et surtout se pouvant glorifier, à la fin de sa carrière, de n'avoir été vaincu, lui Romain, que par un Romain. Et, en achevant ces mots, il expira[1].

[1] C'était en l'an 30 avant J.-C.; et il était âgé de cinquante-trois ans, ou de cinquante-six selon d'autres.

A ce moment, arriva Proculéius, envoyé par César, car, dès qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, eût été porté à Cléopâtre, Dercétéus, un de ses gardes, prit l'épée et la cacha sous sa robe; puis, sortant secrètement du palais, il courut chez César, et il lui apprit la mort d'Antoine, en lui montrant l'arme encore teinte de sang. A cette nouvelle, César se retira au fond de sa tente, et donna des larmes à la mort de celui qui avait été son allié, son collègue à l'empire, et qui avait partagé avec lui les périls de tant de combats et le maniement de tant d'affaires politiques. Il appela ensuite ses amis, et leur fit la lecture des lettres qu'il avait écrites à Antoine, comme aussi des réponses qu'il en avait reçues; et il leur fit remarquer comment à des propositions toujours justes et raisonnables Antoine ne répondait jamais qu'avec arrogance et fierté. Après quoi il envoya Proculéius au palais, avec ordre de prendre, s'il était possible, Cléopâtre vivante; car, outre qu'il craignait la perte des trésors de la reine, il estimait que rien ne serait plus glorieux pour lui que de la faire servir à l'ornement de son triomphe. Mais Cléopâtre ne voulut jamais se remettre entre les mains de Proculéius. Toutefois ils eurent ensemble un long entretien à la porte du tombeau, en dehors de laquelle se tenait Proculéius; car, bien que la porte eût été fortement barricadée au dedans, elle pouvait néanmoins donner passage à la voix. Là, Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfants; et Proculéius l'exhorta à se confier à César, et à s'en remettre à lui de tous ses intérêts.

Proculéius, après avoir bien observé les dispositions du lieu, vint faire son rapport à César, lequel envoya aussitôt Gallus pour parler encore à Cléopâtre. Gallus ne s'entretint de même avec elle qu'à travers la porte; mais il prolongea à dessein la conversation; et, pendant ce temps, Proculéius, ayant approché une échelle de la muraille, entra dans l'intérieur du tombeau par la même

fenêtre qui avait servi aux femmes de Cléopâtre à introduire Antoine; puis, suivi de deux de ses serviteurs qui étaient montés avec lui, il descendit à la porte où Cléopâtre se tenait, tout attentive à ce que lui disait Gallus. Une des femmes qui étaient enfermées avec elle, les apercevant, s'écria : « Infortunée Cléopâtre, te voilà prise vivante ! » A ces mots, la reine se retourne, et voit Proculéius : elle veut se frapper d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture ; mais Proculéius court à elle, et la prend entre ses bras. « Cléopâtre, lui dit-il, tu te fais tort à toi-même et tu es injuste envers César, en voulant lui ôter la plus belle occasion de faire éclater sa douceur, et en donnant lieu de calomnier le plus clément des chefs d'empire, comme si c'était un homme sans pitié et implacable dans son ressentiment. » En disant ces mots, il lui ôte le poignard de la main, et il secoue sa robe, pour s'assurer qu'elle n'y cachait pas quelque poison. César envoya ensuite auprès d'elle Épaphroditus, un de ses affranchis, avec ordre de la garder soigneusement, et de veiller à ce qu'elle n'attentât point à ses jours, mais de lui accorder d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait désirer.

Quant à César lui-même, il entra dans Alexandrie en s'entretenant avec le philosophe Arius, qu'il tenait par la main, afin que les concitoyens d'Arius, voyant cette distinction singulière, fissent à celui-ci plus d'honneur; et il monta sur un tribunal qu'on avait dressé pour lui. Là, tout le peuple d'Alexandrie, saisi de frayeur, se jeta à ses pieds; mais César les fit lever. « Je pardonne, dit-il, aux Alexandrins toutes les fautes qu'ils ont commises : premièrement, par respect pour Alexandre, le fondateur de leur ville ; en second lieu, par admiration pour la grandeur et la beauté de la ville ; troisièmement enfin, pour faire plaisir au philosophe Arius, mon ami. » Tel fut le témoignage honorable qu'Arius reçut de César. Arius demanda grâce à César pour plusieurs citoyens de

la ville, et en particulier pour Philostrate, le plus habile des philosophes de son temps à parler en improvisant, mais qui se disait faussement disciple de l'Académie. César, qui détestait les mœurs de cet homme, rejetait toutes les prières d'Arius; mais Philostrate, couvert d'un manteau noir, et laissant croître à dessein sa barbe blanche, suivait Arius partout, lui répétant sans cesse ce vers :

Les sages, s'ils sont vraiment sages, sauvent les sages[1].

Informé de cette circonstance, César, plutôt afin de mettre Arius à l'abri de l'envie que pour délivrer Philostrate de ses craintes, lui accorda sa grâce.

Quant aux enfants d'Antoine, Antyllus, son fils aîné, qu'il avait eu de Fulvie, fut livré par Théodore, son précepteur, et mis à mort. Les soldats lui ayant coupé la tête, le précepteur s'empara d'une pierre de grand prix, que le jeune homme portait au cou, et la cousit à sa ceinture. Il niait le fait; mais, comme on eut trouvé la pierre sur lui, il fut mis en croix. César plaça sous bonne garde les enfants de Cléopâtre, avec leurs gouverneurs, et fournit honorablement à leur entretien. Pour Césarion, qu'on disait fils de César, sa mère l'avait envoyé en Éthiopie avec de grandes richesses, et de là dans l'Inde. Mais Rhodon, son précepteur, digne émule de Théodore, lui persuada de retourner à Alexandrie, où César le rappelait, disait-il, pour lui donner le royaume d'Égypte. César délibérait sur ce qu'il devait faire du jeune homme; et l'on prétend qu'Arius lui dit :

Il n'est pas bon qu'il y ait plusieurs Césars[2].

Et César le fit mourir, peu de temps après la mort de Cléopâtre.

Plusieurs rois et capitaines demandèrent le corps d'An-

[1] On ne sait pas d'où est tiré ce vers.

[2] Parodie du vers si connu d'Homère, *Iliade*, II, chant 204.

toine, pour lui rendre les honneurs de la sépulture ; mais César ne le voulut point enlever à Cléopâtre, à qui il permit même de prendre pour les funérailles tout ce qu'elle voulut ; et elle l'ensevelit de ses propres mains, avec une magnificence vraiment royale.

L'excès de son affliction, joint aux douleurs qu'elle ressentait, car elle avait la poitrine meurtrie et enflammée des coups qu'elle s'était donnés, finit par lui causer la fièvre. Elle saisit avec empressement ce prétexte pour refuser toute nourriture, espérant pouvoir se laisser mourir de la sorte sans obstacle. Elle communiqua son dessein à Olympus, son médecin ordinaire ; et Olympus, comme il l'a consigné lui-même dans l'histoire qu'il a laissée de ces événements, lui donna conseil et secours pour l'aider à se délivrer de la vie. Mais César, qui soupçonna les intentions de Cléopâtre, employa les menaces pour l'en détourner : il lui fit tout craindre pour ses enfants. Ces menaces furent comme des batteries qui forcèrent sa résistance ; et depuis lors elle se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, César alla la visiter, pour s'entretenir avec elle et la consoler : il la trouva couchée sur un petit lit, et dans un extérieur fort négligé. Dès qu'il entra, elle sauta à bas du lit, quoiqu'elle n'eût pour vêtement qu'une simple tunique, et elle courut se jeter à ses genoux, les cheveux en désordre, les traits altérés, la voix tremblante, les yeux fatigués à force d'avoir versé des larmes, et le sein meurtri des coups qu'elle s'était donnés : en un mot, son corps était dans un état à peu près aussi pitoyable que son esprit. Cependant sa grâce naturelle et l'orgueil que lui inspirait sa beauté n'étaient pas entièrement éteints ; et, du fond même de l'abattement où elle était réduite, sortaient des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvements de son visage.

César l'obligea de se remettre au lit, et s'assit auprès d'elle. Alors elle entreprit de se justifier, en rejetant tout

ce qui s'était fait sur la nécessité des conjonctures et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais, comme elle se vit arrêtée sur chaque article et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter la compassion de César, et elle eut recours aux prières, afin de lui laisser croire qu'elle désirait ardemment de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui reprocha d'en dissimuler et d'en soustraire une partie : elle se lève aussitôt, le saisit aux cheveux, et lui donne plusieurs coups sur la face. César se prit à rire de cet emportement, et voulut la calmer. « N'est-ce pas chose horrible, César, lui dit-elle, que, quand tu n'as pas dédaigné de venir me voir et me parler dans l'état déplorable où je suis, mes propres domestiques osent me faire un crime d'avoir mis en réserve quelques bijoux de femme, que j'ai détournés, non pour m'en parer, infortunée que je suis, mais pour en faire quelques légers présents à ta sœur Octavie, et à Livie, ton épouse, afin que leur protection te rende plus clément et plus doux envers moi. » César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point qu'elle n'eût repris l'amour de la vie : il lui fit don de tout ce qu'elle avait retenu de bijoux ; et, après l'avoir assurée qu'il la traiterait au delà même de ses espérances, il prit congé d'elle et se retira, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe.

Or, il y avait, parmi les amis de César, un jeune homme d'une des plus nobles familles, nommé Cornélius Dolabella, lequel, touché des malheurs de Cléopâtre, s'était engagé, à sa prière, à lui donner avis de tout ce qui se passerait. Il lui manda donc secrètement que César se disposait à s'en retourner par la Syrie, et qu'il avait résolu de la faire partir dans trois jours, avec ses enfants. Sur cet avis, elle demanda à César la permission d'aller faire des effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine; ce que César lui accorda. Elle se fit porter au lieu de la

sépulture; et là, se jetant sur le tombeau, en présence de ses femmes : « Cher Antoine, s'écria-t-elle, naguère je t'ai déposé dans ce dernier asile, étant encore libre; et maintenant je verse ces libations sur tes tristes restes, captive et gardée à vue, car on craint que je ne défigure par mes coups et par mes gémissements ce corps réduit à l'esclavage, et réservé pour cette pompe où l'on va triompher de toi. N'attends plus de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on veut l'arracher d'auprès de toi. Tant que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre; et maintenant la mort va nous éloigner tous les deux des lieux de notre naissance. Romain, tu demeureras sous cette terre d'Égypte; et moi, malheureuse que je suis, je serai enterrée en Italie : encore sera-ce un grand bien pour moi d'être ensevelie aux lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque puissance, car les nôtres nous ont trahis, n'abandonne pas ta femme vivante; ne souffre pas qu'on triomphe de toi en la menant elle-même en triomphe; cache-moi ici avec toi; laisse-moi partager ta tombe; car, entre les maux infinis qui m'accablent, aucun n'a été ni plus grand ni plus affreux pour moi que ce peu de temps qu'il m'a fallu vivre sans toi. »

Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, le baisa, et commanda ensuite qu'on lui préparât à elle-même un bain. Le bain pris, elle se mit à table, et on lui servit un repas magnifique. Pendant qu'elle était à dîner, il arriva un paysan de la campagne, portant un panier : les gardes lui demandèrent ce qu'il portait; et cet homme découvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figues. Comme ceux-ci admiraient la grosseur et la beauté des fruits, le paysan, souriant, les invita à en prendre : cet air de franchise écarta tout soupçon, et on le laissa entrer. Après que Cléopâtre eut dîné, elle prit ses tablettes,

où elle avait écrit une lettre, puis elle les cacheta, et les envoya à César; ensuite elle fit sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, et elle ferma la porte sur elle. Dès que César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes que Cléopâtre lui adressait pour lui demander d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait : il voulut d'abord voler lui-même à son secours; mais ensuite il se contenta d'y envoyer en toute hâte, pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte; car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant complétement ce qui s'était passé. Ils ouvrirent les portes; et ils aperçurent la reine sans vie, couchée sur un lit d'or, et revêtue de ses habits royaux. Iras, l'une de ses femmes, était morte à ses pieds; et l'autre, Charmium, déjà appesantie par les approches de la mort, et pouvant à peine se soutenir, lui arrangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gens de César lui dit avec colère : « Voilà qui est beau! Charmium. — Très-beau en effet, répondit-elle, et digne d'une femme issue de tant de rois. » Elle n'en dit pas davantage, et tomba morte au pied du lit.

On avait apporté, dit-on, à Cléopâtre, un aspic caché sous ces figues couvertes de feuilles : elle l'avait ainsi ordonné, afin qu'en prenant les fruits, le serpent la mordît sans qu'elle l'aperçût. Mais, quand elle découvrit les figues, elle vit le reptile : « Le voilà donc ! » s'écria-t-elle; et elle présenta son bras nu à la morsure. D'autres prétendent qu'elle gardait cet aspic caché dans un vase, et que, comme elle l'eut provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle, et la mordit au bras. Mais on ne sait, en réalité, rien de certain sur le genre de sa mort. Le bruit courut même qu'elle avait toujours du poison caché dans une aiguille creuse, qu'elle portait à ses cheveux. Toutefois il ne parut sur son corps ni tache ni aucune autre trace de poison; on

ne trouva pas même de serpent dans sa chambre : on disait seulement en avoir aperçu quelque frai le long de la mer, à l'endroit que regardaient les fenêtres du tombeau. Selon quelques-uns pourtant, on aperçut au bras de Cléopâtre la marque, à peine sensible, de deux piqûres; et c'est à ce signe, semble-t-il, que César ajouta le plus de foi; car, lors de son triomphe, il fit porter une statue de Cléopâtre, dont le bras était entouré d'un aspic. Telles sont les diverses traditions sur ce point.

César, tout fâché qu'il fût de la mort de cette femme, ne laissa pas néanmoins d'admirer sa magnanimité : il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec une magnificence digne de son rang; il fit faire aussi à ses deux suivantes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, et gouverné avec Antoine plus de quatorze. Antoine avait à sa mort cinquante-trois ans, suivant les uns, et, selon d'autres, cinquante-six. Toutes ses statues furent abattues [1]; mais celles de Cléopâtre restèrent debout : Archidamus, qui avait été son ami, donna mille talents [2] à César, afin qu'elles n'eussent pas le même sort que celles d'Antoine.

Antoine laissa sept enfants de ses trois femmes. Antyllus, l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, fut le seul que César fit mourir; Octavie prit les autres, et les fit élever avec les siens. Elle maria la jeune Cléopâtre, fille de Cléopâtre et d'Antoine, à Juba, le plus aimable des rois [3]. Elle éleva Antonius, second fils de Fulvie, à une telle fortune, qu'après Agrippa, qui tenait le premier rang auprès de César, et après les fils de Livie, qui occupaient le second, il était lui-même le troisième en puissance et en crédit [4]. Octavie avait eu de Marcellus,

[1] Voyez la *Vie de Cicéron*, vers la fin.
[2] Environ cinq millions cinq cent mille francs.
[3] Celui qui se distingua comme historien, et que Plutarque cite souvent.
[4] Il fut depuis mis à mort par l'ordre d'Auguste, pour son adultère avec Julie.

son premier mari, deux filles et un fils, nommé aussi Marcellus, lequel fut adopté par César, qui le choisit pour gendre [1]. César fit épouser à Agrippa une des filles d'Octavie; mais, le jeune Marcellus étant mort peu de temps après son mariage, comme César ne trouvait pas facilement parmi ses amis un gendre qui méritât sa confiance, Octavie lui proposa de marier Agrippa, qui répudierait sa fille, à la veuve de Marcellus. César d'abord, et ensuite Agrippa, agréèrent cette proposition; et Octavie reprit sa fille : elle la maria au jeune Antonius, et Agrippa épousa la fille de César.

Il restait encore deux filles d'Antoine et d'Octavie : l'une épousa Domitius Énobarbus; et l'autre nommée Antonia, aussi célèbre par sa beauté que par sa vertu, épousa Drusus, fils de Livie et beau-fils de César. De ce mariage naquirent Germanicus et Claude, celui qui fut depuis empereur. Des enfants de Germanicus, l'un, Caïus [2], après un règne fort court, qu'il signala par sa démence, fut tué avec sa femme et sa fille; l'autre, Agrippine, qui avait de son mari Énobarbus un fils, nommé Lucius Domitius, épousa en secondes noces l'empereur Claude, lequel adopta le fils de sa femme, et le nomma Néron Germanicus. C'est ce même Néron qui a régné de nos jours, qui a tué sa mère, et qui, par ses débauches et ses folies, a été sur le point de renverser l'empire romain. Il était le cinquième descendant d'Antoine.

[1] C'est le Marcellus du sixième livre de l'*Énéide*.

[2] Autrement dit Caligula.

COMPARAISON

DE

DÉMÉTRIUS ET D'ANTOINE.

Comme ces deux personnages ont éprouvé dans leur fortune de grandes vicissitudes, considérons d'abord quel a été et d'où leur est venu le haut degré de puissance et d'illustration qu'ils ont atteint l'un et l'autre. Démétrius dut ces avantages à son père Antigonus, le plus puissant des successeurs d'Alexandre; car Antigonus avait parcouru et soumis la plus grande partie de l'Asie, que Démétrius était à peine sorti de l'enfance. Antoine, au contraire, né d'un père homme de bien d'ailleurs, mais qui n'était qu'un guerrier médiocre, et qui ne lui avait pas laissé grand moyen de s'illustrer, osa néanmoins aspirer à l'empire de César, auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit : il succéda aux travaux et aux conquêtes du dictateur; et, par ses seules ressources, il parvint à un tel point de grandeur, que, l'empire romain ayant été divisé en deux parties, il prit pour lui la plus considérable; qu'absent, il vainquit plusieurs fois les Parthes par ses lieutenants, et qu'il repoussa jusqu'à la mer Caspienne les nations barbares répandues autour du mont Caucase. Les choses mêmes qu'on lui reproche sont autant de témoignages de sa grandeur. Antigonus regarde comme un grand avantage pour Démétrius de lui faire épouser Phila, fille

d'Antipater, dont l'âge était peu proportionné au sien; et on reprocha à Antoine, comme une chose honteuse pour lui, son mariage avec Cléopâtre, laquelle surpassait en puissance et en splendeur tous les rois de son temps, Arsacès[1] seul excepté. Mais Antoine était élevé si haut, qu'on le jugeait digne d'une fortune plus haute encore que celle où il aspirait lui-même.

Maintenant, si on les juge d'après les motifs qui les portèrent l'un et l'autre à l'empire, Démétrius sera sur ce point à l'abri de tout reproche : il régna sur des peuples accoutumés à être gouvernés par des rois, et qui demandaient des rois pour les gouverner; mais on ne peut disculper Antoine du reproche de violence et de tyrannie, puisqu'il réduisit en servitude le peuple romain, lequel venait naguère de s'affranchir de la monarchie de César. Que dis-je? le plus grand, le plus éclatant des exploits d'Antoine, la guerre qu'il entreprit contre Brutus et Cassius, n'eut pour objet que de ravir la liberté à sa patrie et à ses concitoyens. Démétrius, au contraire, avant les funestes revers que lui fit éprouver la Fortune, ne cessa de travailler à affranchir la Grèce, et à chasser de ses villes les garnisons étrangères : bien différent d'Antoine, qui se vantait d'avoir tué en Macédoine ceux qui avaient rendu à Rome sa liberté. Il y a, dans Antoine, une qualité digne d'éloges, c'est sa libéralité et sa munificence; mais, en cela encore, Démétrius l'emporte de beaucoup sur lui; car Démétrius donna à ses ennemis plus qu'Antoine ne donna à ses amis eux-mêmes. La manière généreuse dont Brutus fut inhumé fit honneur à Antoine; mais Démétrius accorda les honneurs de la sépulture à tous ceux de ses ennemis qui avaient péri sur le champ de bataille, et il renvoya à Ptolémée tous les prisonniers qu'il avait faits, comblés de présents.

Ils abusèrent l'un et l'autre de leur fortune, et ils se

[1] Le roi des Parthes.

plongèrent dans le luxe et dans les plaisirs; mais on ne saurait reprocher à Démétrius d'avoir laissé échapper les occasions de se signaler par de grands exploits, pour se livrer à la débauche et aux voluptés : il n'usait des plaisirs que pour remplir le vide de ses heures perdues; et sa Lamie ne lui servait, comme celle de la fable, qu'à l'amuser ou à l'endormir. Quand il faisait des préparatifs de guerre, sa pique n'était point entourée de lierre, et son casque n'exhalait point l'odeur des parfums; il ne sortait pas non plus de l'appartement des femmes, respirant la joie et tout brillant de volupté, pour aller aux combats; mais, laissant là les chœurs de danse, et renonçant à tous les divertissements bachiques, il devenait, pour me servir de l'expression d'Euripide [1],

Un ministre du cruel dieu Mars.

Jamais ni les plaisirs ni la paresse ne lui attirèrent le moindre échec. Il n'en était pas de même d'Antoine. Car, comme les peintres nous représentent Omphale dépouillant Hercule de sa massue et de sa peau de lion, de même Cléopâtre le désarma souvent : par ses caresses séduisantes, elle lui fit abandonner plusieurs fois des expéditions nécessaires, et perdre les plus belles occasions d'acquérir de la gloire; et cela pour venir s'amuser avec elle, et pour perdre un temps précieux sur les rivages de Canope et de Taphosiris. Enfin, nouveau Paris, Antoine quittait le champ de bataille pour aller se jeter dans les bras de cette femme; ou plutôt il surpassa encore la lâcheté de Paris, car Paris ne se réfugia dans le sein d'Hélène qu'après avoir été vaincu [2], tandis qu'Antoine, pour suivre Cléopâtre, prit honteusement la fuite, et abandonna une victoire certaine.

Démétrius eut à la fois plusieurs femmes qu'il avait épousées; ce qui n'était point défendu par la loi : c'était

[1] Dans une de ses pièces qui n'existent plus.
[2] Voyez le troisième chant de l'*Iliade*.

un usage introduit par Philippe et par Alexandre chez les rois de Macédoine, et que suivirent Lysimachus et Ptolémée; mais du moins il traita avec beaucoup d'égards toutes ses épouses. Antoine eut deux femmes en même temps, ce que nul Romain n'avait osé faire avant lui; et il chassa la Romaine, celle qu'il avait épousée légitimement, pour s'attacher uniquement à une étrangère, à laquelle il s'était uni au mépris des lois. Aussi n'arriva-t-il aucun malheur à Démétrius de ses divers mariages; tandis que l'union de Cléopâtre fut pour Antoine la source des plus grands maux. Il est vrai que, parmi toutes les actions d'Antoine, on ne trouve pas d'impiété pareille à celle dont Démétrius se rendit coupable dans ses débauches. Les historiens rapportent qu'on ne laissait entrer aucun chien dans la citadelle d'Athènes, parce que cet animal s'accouple publiquement; et ce fut dans le Parthénon même que Démétrius s'unit à des prostituées et corrompit des femmes de condition honnête. D'ailleurs, le vice qu'on croirait le plus incompatible avec le luxe et les voluptés, à savoir la cruauté, s'alliait aux plaisirs de Démétrius. Démétrius vit, sans s'émouvoir, ou plutôt il causa la perte du plus beau comme du plus sage des jeunes garçons d'Athènes, qui avait préféré à l'infamie la plus cruelle de toutes les morts. En somme, Antoine ne nuisit qu'à lui-même par ses déportements, au lieu que ceux de Démétrius devinrent funestes à un grand nombre d'autres.

Démétrius se montra toujours irréprochable envers ses parents : Antoine, au contraire, sacrifia le propre frère de sa mère, pour obtenir de tuer Cicéron; action cruelle et détestable en soi, et qu'à peine pourrait-on lui pardonner, la mort de Cicéron eût-elle été même le prix du salut de son oncle. Ils violèrent l'un et l'autre la foi qu'ils avaient jurée, Antoine en arrêtant Artabaze prisonnier, et Démétrius en faisant massacrer

Alexandre. Toutefois Antoine avait un prétexte plausible à alléguer, car Artabaze l'avait trahi et abandonné en Médie ; tandis que Démétrius, s'il en faut croire plusieurs historiens, inventa de fausses accusations pour justifier son crime : Démétrius calomnia, disent-ils, un innocent, et se vengea, non des torts qu'il avait endurés, mais de ceux qu'il avait fait souffrir lui-même.

Démétrius ne dut qu'à sa propre main ses plus grands exploits. Antoine, au contraire, n'eut de succès que lorsqu'il n'était pas à la tête de ses armées; et ce fut par ses lieutenants qu'il remporta ses plus illustres victoires. Tous deux ruinèrent eux-mêmes leurs affaires, mais par des causes bien différentes : l'un fut abandonné des Macédoniens, tandis que l'autre abandonna volontairement son armée; Antoine prit la fuite, et trahit ceux qui s'exposaient pour lui aux plus grands dangers. Ainsi, la faute de Démétrius, c'est de s'être fait des ennemis de ses propres soldats; et celle d'Antoine, c'est d'avoir trahi l'affection et la fidélité que les siens lui témoignaient.

Quant à leur mort, on ne peut louer ni celle de l'un ni celle de l'autre; toutefois celle de Démétrius est la plus blâmable : il souffrit d'être fait prisonnier, et il n'eut pas honte de gagner trois ans de vie pour les consumer dans des débauches de table, et de s'apprivoiser à la servitude, comme font les bêtes sauvages qu'on enferme dans des loges. Antoine mourut lâchement, et ses derniers moments sont misérables et honteux; mais du moins il sortit de la vie avant que son corps tombât au pouvoir de son ennemi.

DION.

(Né en l'an 409 et mort en l'an 354 avant J.-C.)

Simonide dit, mon cher Sossius Sénécion, que la ville de Troie ne sut point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ils s'étaient joints aux Grecs pour lui faire la guerre, parce que Glaucus, qui était originaire de Corinthe[1], combattait avec zèle pour sa défense. Il me semble de même que les Grecs et les Romains n'ont pas à se plaindre de l'Académie, puisqu'elle les a également favorisés, comme tu le verras dans cet écrit, qui contient les *Vies* de Dion et de Brutus; car, l'un ayant été disciple de Platon lui-même, et l'autre ayant été nourri des préceptes de Platon, ils sont sortis tous deux comme d'une même palestre, pour exécuter les plus grands exploits. Or, que tous deux, par la ressemblance et, pour ainsi dire, la fraternité de leurs actions, ils aient rendu ce témoignage au philosophe qui fut leur guide dans la pratique de la vertu, savoir : qu'un homme d'État, pour donner à sa conduite politique toute la grandeur et tout l'éclat dont elle est susceptible, doit unir dans sa personne, à la fortune et à la puissance, la prudence et la justice; c'est de quoi il ne faut pas s'étonner. Car, de même qu'Hippomachus, le frotteur d'huile, reconnaissait de loin, à ce qu'il assurait, ceux qui avaient fait leurs exercices sous ses leçons, à la manière seule dont ils rapportaient leurs provisions du marché, de même la raison accompagne toujours les actions des hommes qui ont été bien élevés, et elle met dans leur conduite un

[1] Il descendait de Bellérophon. Voyez le récit qu'il fait lui-même dans le sixième chant de l'*Iliade*.

accord et une harmonie conformes aux prescriptions de la bienséance.

Les divers accidents de fortune qu'éprouvèrent ces deux personnages, et qui furent moins l'effet de leur détermination propre que la suite des événements, mettent dans leur vie une grande ressemblance. Ils périrent l'un et l'autre avant d'avoir atteint le but de leurs entreprises, et sans avoir pu tirer aucun fruit de leurs grands et glorieux travaux. Mais ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que les dieux les avertirent également l'un comme l'autre de leur mort, par l'apparition d'un funèbre fantôme. Il est vrai que bien des gens rejettent ces sortes d'apparitions, prétendant que jamais ni spectres ni esprits ne se sont montrés à un homme sensé, et qu'il n'y a que les enfants, les femmes, ou les hommes dont le cerveau est affecté par quelque maladie, l'esprit aliéné et le corps souffrant, qui admettent ces vaines et absurdes imaginations, et qui se frappent de l'idée superstitieuse qu'ils ont un mauvais Génie[1]. Mais, puisque Dion et Brutus, hommes graves, profondément versés dans la philosophie, et incapables de se laisser abuser et surprendre par aucune passion, ont été émus de l'apparition d'un fantôme jusqu'à en faire part à leurs amis, je ne sais si nous ne devons point admettre, tout étrange qu'elle nous paraisse, cette opinion que l'antiquité nous a transmise, qu'il y a des démons envieux et méchants, qui s'attachent par jalousie aux hommes vertueux, mettent obstacle à leurs bonnes actions, et leur jettent dans l'esprit des troubles et des frayeurs qui agitent et quelquefois même ébranlent leur vertu, de peur qu'en demeurant fermes et inébranlables dans le bien, ils n'aient en partage, après leur mort, une meilleure vie que n'est la leur. Mais il vaudra mieux traiter ce sujet dans un

[1] Je suis la correction de Dusoul, ἑαυτοῖς pour ἐν αὐτοῖς, car il s'agit d'apparitions de Génies qui se montrent à nous, et non point du Génie que nous portons en nous-mêmes, au sens où l'entendaient les stoïciens.

écrit particulier. Nous allons, dans ce douzième livre de nos *Parallèles*, raconter d'abord les actions du premier des deux.

Denys l'Ancien, après s'être emparé de la tyrannie[1], épousa la fille d'Hermocratès le Syracusain. Mais, comme sa puissance n'était pas encore bien affermie, les Syracusains se soulevèrent contre lui, et exercèrent contre sa femme de telles indignités et de si affreux outrages, que, de désespoir, elle se donna la mort. Depuis, ayant recouvré et mieux affermi sa domination, Denys épousa en même temps deux femmes : l'une, du pays des Locriens, nommée Doris; l'autre, de Syracuse même, appelée Aristomaque, fille d'Hipparinus, un des premiers personnages de la ville, et qui avait partagé le commandement avec Denys, la première fois que celui-ci avait été élu général des troupes syracusaines. Il épousa, dit-on, ces deux femmes le même jour; et jamais on ne sut à laquelle des deux il avait eu affaire avant l'autre. Quoi qu'il en soit, durant tout le cours de sa vie il témoigna à l'une et à l'autre une égale affection : elles prenaient leurs repas en commun, et elles passaient la nuit avec lui chacune à son tour. Le peuple de Syracuse voulait que celle du pays eût la préférence sur l'étrangère; mais celle-ci eut le bonheur de donner la première un fils à son mari, ce qui lui aida à se soutenir contre la prévention qu'avait fait naître son origine. Aristomaque fut longtemps stérile : cependant Denys désirait si fort d'avoir des enfants d'elle, qu'il fit mourir la mère de Doris, comme empêchant, par des maléfices, Aristomaque de concevoir.

Dion était frère d'Aristomaque, ce qui lui valut d'abord de la considération auprès de Denys; mais, dans la suite, ayant donné des preuves de son grand sens, son propre mérite le fit aimer et rechercher du tyran. Outre

[1] En l'an 403 avant J.-C.

les autres marques que Denys lui donna de sa confiance, il commanda à ses trésoriers de lui fournir tout l'argent que Dion demanderait, pourvu qu'ils vinssent le jour même lui dire ce qu'ils lui auraient compté.

Dion était naturellement fier, magnanime et courageux; qualités qui se fortifièrent encore en lui durant un voyage que Platon fit en Sicile[1], par une fortune vraiment divine; car on ne peut imputer ce voyage à aucune prudence humaine. Ce fut visiblement quelque dieu, qui, jetant de loin les premiers fondements de la liberté de Syracuse et de la ruine entière de la tyrannie, amena Platon d'Italie à Syracuse, et qui ménagea à Dion la faveur de l'entendre. Dion était fort jeune alors, mais plus propre à s'instruire et plus prompt à saisir les préceptes de la vertu qu'aucun de ceux qui eussent encore entendu les leçons de Platon. Platon lui-même lui rend ce témoignage[2]; et ses actions le confirment pleinement. Car, bien qu'élevé dans le palais d'un tyran, formé à des mœurs basses et serviles, à une vie lâche et craintive, toujours entouré d'un faste insolent, nourri dans un luxe effréné, et rassasié de ces délices et de ces voluptés dans lesquelles on place le souverain bien, néanmoins il n'eut pas plutôt goûté les discours de Platon et les leçons d'une philosophie sublime, que son âme s'enflamma d'amour pour la vertu. La facilité avec laquelle Platon lui avait inspiré la passion du bien, jointe à la simplicité naturelle à son âge, lui fit croire que les mêmes discours auraient le même pouvoir sur le cœur du tyran : il pressa si vivement Denys, et avec de telles instances, qu'il finit par lui persuader d'entendre Platon, et d'avoir à loisir des entretiens particuliers avec lui.

Dans leur première entrevue, la conversation eut pour objet la vertu; et l'on disputa longtemps sur le courage. Platon prouva qu'il n'y avait point d'hommes

[1] En l'an 389 avant J.-C. Dion avait alors vingt ans.

[2] Dans la septième des lettres qui nous ont été conservées.

moins courageux que les tyrans. Puis, traitant de la justice, il démontra que la vie du juste était la seule heureuse, tandis que celle de l'homme injuste était de toutes la plus misérable. Le tyran, qui se sentait convaincu par les raisonnements du philosophe, souffrait impatiemment cet entretien, et voyait avec peine que tous les assistants admiraient Platon, charmés qu'ils étaient par ses discours. Enfin, ne pouvant plus maîtriser sa colère, il demanda à Platon ce qu'il était venu faire en Sicile. « Y chercher un homme de cœur, répondit Platon. — Comment? répliqua Denys; à t'entendre on dirait que tu ne l'as pas encore trouvé. » Dion crut que le courroux de Denys s'en tiendrait là; et, comme Platon montrait le désir de s'en retourner, il le fit embarquer sur une trirème qui ramenait en Grèce Pollis le Spartiate. Mais Denys pria secrètement Pollis de faire périr Platon pendant la traversée, ou tout au moins de le vendre. « Car, lui dit-il, il ne perdra rien à ce changement d'état, parce qu'étant homme juste, il sera aussi heureux esclave que libre. » Pollis mena, dit-on, Platon à Égine, et l'y vendit; car les Éginètes, alors en guerre avec les Athéniens, avaient fait un décret portant que tout citoyen d'Athènes qui serait surpris dans Égine serait vendu.

Cependant Denys ne laissa point pour cela de donner à Dion les mêmes marques d'estime et de confiance : il le chargea même de plusieurs ambassades importantes; et ce fut lui qu'il députa aux Carthaginois. Dion s'acquit dans ces emplois une grande réputation; et il demeura le seul qui osât sans crainte dire au tyran tout ce qu'il pensait, sans que celui-ci fût blessé de sa franchise; témoin la remontrance que Dion lui fit au sujet de Gélon. Denys raillait un jour sur la manière dont Gélon avait gouverné. « Gélon, disait-il, a été la risée de la Sicile [1]. » Et, comme tous les courtisans se récriaient sur la finesse

[1] La plaisanterie de Denys roule sur la ressemblance presque complète des mots Γέλωνα, accusatif du nom de Gélon, et γέλωτα, accusatif de γέλως, ri[illegible]

de la plaisanterie, Dion, indigné, adressant la parole à Denys : « As-tu donc oublié, lui dit-il, que, si tu règnes, c'est parce que la conduite de Gélon a fait prendre confiance en toi? et ignores-tu que tu seras cause que désormais on ne se fiera plus à personne? » En effet, Gélon avait montré qu'il n'est pas de plus beau spectacle qu'un État gouverné par un sage prince; tandis que Denys prouva que le plus odieux de tous les spectacles, c'est le gouvernement d'un tyran.

Denys avait trois enfants de Doris, et quatre d'Aristomaque, entre autres deux filles, l'une appelée Sophrosyne, qui fut mariée à Denys, fils aîné du tyran : l'autre, nommée Arété, épousa Théoridès, frère du jeune Denys, et, après la mort de Théoridès, Dion, qui était son oncle.

Denys étant tombé malade, et sa fin paraissant prochaine, Dion voulut lui parler en faveur des enfants qu'il avait eus d'Aristomaque; mais les médecins, pour faire leur cour au jeune Denys, qui devait succéder à son père, n'en laissèrent pas le temps à Dion. Car, au rapport de Timée, le tyran ayant demandé un remède soporatif, ils lui en donnèrent un d'une telle violence, qu'il engourdit tous ses sens, et le fit passer promptement du sommeil à la mort [1]. Cependant, la première fois que Denys le jeune assembla ses amis, Dion parla avec tant de sens sur ce qu'exigeait la conjoncture présente, qu'il fit voir que, pour la prudence, tous les autres n'étaient au prix de lui que des enfants, et, pour la franchise, des esclaves de la tyrannie, et qui, par lâcheté et par crainte, ne donnaient leur avis qu'en vue de complaire au jeune Denys. Mais ce qui étonna bien davantage encore les courtisans, ce fut de voir que, pendant qu'ils redoutaient l'orage qui se formait du côté de Carthage, et qui menaçait la puissance de Denys,

[1] La mort de Denys l'Ancien est de l'an 368 avant J.-C.

Dion osait se faire fort, si Denys désirait la paix, de s'embarquer sur-le-champ pour l'Afrique, et de faire conclure la paix aux conditions les plus avantageuses; et, s'il préférait la guerre, de lui fournir cinquante trirèmes équipées à ses frais. Denys, plein d'admiration pour cette généreuse conduite, témoigna à Dion combien il était sensible à sa bonne volonté; mais les courtisans, qui regardaient la magnificence de Dion comme la censure de leur avarice, et le crédit qu'il allait acquérir comme l'affaiblissement du leur, tirèrent de là un prétexte de lui nuire : ils n'épargnèrent rien de ce qui pouvait aigrir contre lui l'esprit du jeune homme; et ils lui firent entendre qu'avec des forces aussi considérables, Dion envahirait facilement la tyrannie, et qu'il transporterait la puissance souveraine aux fils d'Aristomaque, qui étaient ses neveux. Mais les causes les plus fortes et les plus apparentes de la haine et de l'envie qu'ils lui portaient, c'était la différence de leur genre de vie avec le sien, et le peu de commerce qu'il avait avec eux.

Ces hommes s'étaient emparés de bonne heure de l'esprit du jeune tyran, qui avait été fort mal élevé : toujours assidus auprès de sa personne, ils lui prodiguaient les flatteries, l'enivraient de plaisirs, et lui ménageaient chaque jour de nouvelles voluptés. En le plongeant de la sorte dans la débauche de la table et dans l'amour des femmes, ils le livrèrent tout entier à la dissolution la plus honteuse. Cette vie voluptueuse finit par amollir la tyrannie, comme le fer s'amollit par le feu; ce qui la fit paraître plus douce aux sujets de Denys : elle perdit à leurs yeux ce qu'elle avait de dur et de farouche, émoussée, non par la honte, mais par la paresse de celui qui gouvernait. Cette lâche négligence, en s'augmentant de jour en jour, affaiblit peu à peu la puissance du jeune homme, et finit par délier et par fondre, pour ainsi dire, ces chaînes de diamant dont l'an-

cien Denys s'était vanté de laisser la tyrannie enlacée. Une fois enfoncé dans ces désordres, le jeune Denys se livra à des débauches qui duraient, dit-on, jusqu'à des trois mois entiers, pendant lesquels son palais, fermé aux gens sages et aux conversations honnêtes, était rempli d'ivrognes, et ne retentissait que du bruit des danses, du son des instruments, et de toutes sortes de chansons et de bouffonneries obscènes.

Rien donc, comme on peut penser, ne devait être tant à charge aux courtisans que la présence de Dion; car Dion ne se permettait aucun des plaisirs et des amusements de son âge. Aussi donnaient-ils à ses vertus le nom des vices qui semblaient y avoir quelque rapport : ils en faisaient l'objet de leurs calomnies, appelant sa gravité arrogance, et sa franchise opiniâtreté. S'il donnait quelque sage conseil, c'était, suivant eux, une censure de la conduite des autres; et, s'il refusait de prendre part à leurs débauches, c'était mépris. Il est vrai que Dion avait une fierté naturelle et une austérité de mœurs qui le rendaient d'un difficile accès, et presque insociable; de sorte que son commerce paraissait désagréable et dur, non-seulement à un homme jeune et dont les oreilles étaient corrompues par la flatterie, mais à ceux-là même qui étaient le plus intimement liés avec lui; car, tout en admirant la noble simplicité de son caractère, ils lui reprochaient d'avoir, dans le ton et dans les manières, quelque chose de rude et de sauvage, qui ne convenait nullement aux affaires politiques. Et c'est par rapport à ce défaut que, dans la suite, Platon, prophétisant en quelque sorte ce qui devait lui arriver, lui écrivait de se garder de la fierté, compagne ordinaire de la solitude [1]. Néanmoins, on le traitait alors avec la plus grande distinction : d'ailleurs l'état des affaires en faisait une loi au tyran, parce que Dion était le seul qui

[1] A la fin de la quatrième lettre.

pût, ou du moins celui qui pouvait le mieux défendre la tyrannie, menacée par la tempête. Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que ce n'était point à l'affection du tyran qu'il devait les honneurs et la puissance dont il jouissait, mais que le besoin que Denys avait de son secours lui arrachait seul ces hommages.

Comme il était persuadé que les vices de Denys ne venaient que de son ignorance, il chercha à lui inspirer le goût des occupations honnêtes, à lui faire aimer les sciences et les arts propres à former les mœurs, afin qu'il cessât de craindre la vertu, et qu'il s'accoutumât à trouver du plaisir dans la pratique du bien. En effet, Denys n'était pas, de son naturel, un des plus mauvais tyrans; mais son père, craignant que, si son esprit venait à se développer et s'il goûtait les entretiens des gens sensés, il ne conspirât contre lui, et qu'il ne lui enlevât le pouvoir suprême, l'avait tenu renfermé dans son palais, où, privé de tout commerce et entièrement étranger aux affaires, il n'avait, dit-on, d'autre occupation que celle de faire de petits chariots, des chandeliers, des escabelles et des tables de bois. La crainte avait rendu Denys l'Ancien si méfiant et si timide, que tout le monde lui était suspect : il ne souffrait pas même qu'on lui coupât les cheveux avec des ciseaux; et c'était un de ses domestiques [1] qui, avec un charbon ardent, lui brûlait la chevelure à l'entour. Ni son frère ni son fils n'étaient admis dans son appartement avec les vêtements qu'ils portaient en s'y présentant : il fallait, avant d'entrer, que chacun d'eux quittât sa robe, et en prît une autre, après avoir été visité par les gardes. Un jour, son frère Leptinès, lui voulant faire le tableau d'une terre, prit la pique d'un des gardes, pour en tracer le plan sur le

[1] Je suis ici la correction de Dusoul. Il y a dans le texte τῶν πλαστῶν τις, *un de ses sculpteurs*, ce qui est parfaitement ridicule. Dusoul lit, avec raison : τῶν πελαστῶν ou πελατῶν, Cicéron, dans les *Tusculanes*, dit que c'étaient les filles mêmes de Denys qui rendaient ce service à leur père.

sable. Denys entra contre lui dans une violente colère, et fit mourir le garde qui avait donné sa pique. Il suspectait jusqu'à ses amis, parce que, disait-il, les connaissant hommes de sens, il savait bien qu'ils aimeraient mieux être tyrans eux-mêmes, que d'obéir à un tyran. Il tua un certain Marsyas, à qui il avait donné un commandement dans ses armées, uniquement parce qu'il avait rêvé que cet officier l'égorgeait; prétendant qu'il n'avait eu ce songe pendant la nuit, que parce que Marsyas avait formé le complot dans la journée, et l'avait communiqué à d'autres. Cependant cet homme si timide et si lâche, et dont l'âme était remplie de tant d'indignes faiblesses, s'emportait contre Platon, parce que Platon ne le voulait pas déclarer le plus courageux des hommes.

Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys mutilé, si j'ose m'exprimer ainsi, par son ignorance, et de mœurs si dépravées, l'exhortait sans cesse à se tourner vers l'étude : il le pressait d'écrire au prince des philosophes; d'employer auprès de lui les plus vives instances pour l'attirer en Sicile, et, quand il y serait venu, de s'abandonner entièrement à lui, afin que Platon, par ses discours, corrigeât ses mœurs et les dirigeât vers le bien. Il voulait que Denys, en se formant sur le modèle de l'être divin, le plus parfait de tous les êtres, celui qui conduit si sagement toutes choses, et à la voix duquel l'univers est sorti du chaos et a formé cet ordre merveilleux qu'on appelle le monde, s'assurât à lui-même et à ses sujets une véritable félicité. « Tu verras alors, lui disait-il, tes sujets, qui n'obéissent maintenant qu'à la crainte et à la nécessité, s'attacher à un gouvernement paternel, fondé sur la tempérance et la justice; et, au lieu d'avoir à détester un tyran, ils aimeront en toi un roi véritable. Sache bien que les chaînes de diamant ne sont pas, comme le croyait ton père, la crainte, la force, la multitude des vaisseaux, et ces milliers de

barbares qui composent la garde de ta personne, mais bien l'affection, le zèle et la reconnaissance, que font naître dans le cœur des sujets la justice et la vertu des chefs qui les gouvernent. Ces chaînes, bien qu'elles soient moins roides et plus douces que les autres, ont néanmoins une force autrement puissante pour maintenir les esprits. D'ailleurs, un prince peut-il obtenir l'estime et l'affection des peuples, lorsque, couvrant son corps de vêtements magnifiques, et ornant sa maison avec la somptuosité la plus recherchée, il n'a, par sa raison et par ses discours, aucune supériorité sur le dernier de ses sujets; lorsqu'il ne tient aucun compte d'orner le palais de son âme avec la décence et la richesse qui conviennent à une reine? »

Ces remontrances, souvent répétées, et auxquelles Dion avait soin, pour leur donner plus de poids, de mêler de temps en temps quelques maximes de Platon, firent naître dans l'âme de Denys un désir violent, une sorte de fureur, de voir Platon et d'entendre ses discours. A l'instant partirent coup sur coup pour Athènes des lettres de Denys, auxquelles Dion joignit ses propres sollicitations. Les philosophes pythagoriciens d'Italie [1] écrivirent aussi à Platon, pour le presser de venir s'emparer de l'âme d'un jeune homme aveuglé par la puissance, et qui se laissait aller sans frein à une vie licencieuse, afin qu'il la domptât par la force de ses raisonnements. Platon donc, comme il nous l'apprend dans ses écrits [2], céda à ce qu'il se devait à lui-même, et ne voulut pas qu'on pût dire de lui, que, philosophe en paroles seulement, il démentait ce titre par ses actions : il espérait d'ailleurs que la guérison d'un homme qui était en quelque sorte la partie principale du corps politique amènerait le rétablissement de la Sicile entière,

[1] Archytas de Tarente était alors le chef de cette école fameuse.

[2] Dans sa septième lettre.

alors travaillée de maladies dangereuses; et il se détermina à partir pour Syracuse.

Mais les adversaires de Dion, qui redoutaient que Denys changeât de vie, persuadèrent à Denys de rappeler d'exil Philistus, homme fort versé dans les lettres, et qui avait une grande habitude des mœurs des tyrans, afin d'avoir en lui un contre-poids capable de balancer Platon et la philosophie. Philistus, lors de l'établissement de la tyrannie, s'en était montré un des plus zélés partisans, et il avait commandé pendant longtemps la garnison de la citadelle : on disait même qu'il avait eu commerce avec la mère de l'ancien Denys, et que le tyran lui-même ne l'avait pas ignoré. Mais, dans la suite, Leptinès, qui avait eu deux filles d'une femme qu'il avait enlevée à son mari, ayant donné à Philistus une de ses filles en mariage sans en avoir averti Denys, le tyran irrité avait fait mettre en prison cette femme chargée de fers, et avait chassé de Sicile Philistus, qui se retira à Adria [1], chez quelques-uns de ses amis et de ses hôtes. Ce fut là, je crois, que, jouissant d'un grand loisir, il composa la plus grande partie de son *Histoire* [2]; car il ne revint pas en Sicile du vivant du vieux Denys : ce ne fut qu'après sa mort, ainsi que je viens de le dire, que l'envie des courtisans contre Dion le ramena dans sa patrie, parce qu'ils le crurent un instrument très-propre à leur dessein, et un des plus fermes appuis de la tyrannie. Philistus, en effet, ne fut pas plutôt arrivé, qu'il enbrassa hautement le parti du tyran. Alors tous les autres courtisans renouvelèrent leurs calomnies contre Dion, lui imputant d'avoir cherché, de concert avec Théodotès et Héraclide, les moyens de détruire la tyrannie. Car Dion espérait, ce semble, que le séjour de Pla-

1 En Italie, dans le Picénum.

2 Philistus avait écrit une *Histoire d'Égypte* en douze livres, une *Histoire de Sicile* en onze, une *Histoire du règne de Denys* en quatre, et encore d'autres ouvrages.

ton à Syracuse ferait perdre à la tyrannie ce qu'elle avait de despotique et d'arbitraire, et changerait Denys en un prince modéré et gouvernant selon les règles de la justice. Que si le tyran résistait, et ne se laissait pas adoucir par les préceptes de la philosophie, Dion était résolu de renverser sa domination, et de remettre l'autorité entre les mains des Syracusains : non point qu'il approuvât la démocratie; mais il la croyait préférable à la tyrannie, pour ceux qui ne pouvaient parvenir à établir une saine aristocratie.

Tel était l'état des affaires, quand Platon arriva en Sicile [1]. On lui fit l'accueil le plus flatteur; on lui prodigua les plus grands honneurs, des marques d'affection singulières. A la descente de la trirème, il trouva un char du prince, magnifiquement orné, dans lequel il monta; et Denys offrit un sacrifice aux dieux, comme pour l'événement le plus heureux qui pût arriver à son empire. La frugalité qui régna depuis lors dans les repas, la modestie qui parut à la cour, et la douceur que le tyran lui-même montra dans ses audiences et dans ses jugements, firent concevoir aux Syracusains de merveilleuses espérances d'un prompt changement. Les courtisans eux-mêmes se portaient avec une ardeur incroyable à l'étude des lettres et de la philosophie; et le palais du tyran était semé partout, dit-on, de cette poussière sur laquelle les géomètres tracent leurs figures : tant était grand le nombre de ceux qui s'appliquaient à la géométrie! Peu de jours après l'arrivée de Platon, on fit dans le palais un sacrifice solennel; et, comme le héraut, selon l'usage, priait les dieux de conserver longtemps la tyrannie à l'abri de tout revers, Denys, qui était présent : « Ne cesseras-tu, lui dit-il, de faire des imprécations contre moi? » Cette parole affligea vivement Philistus et son parti; car ils pensaient que le temps et l'habitude ren-

[1] En l'an 364 avant J.-C.

draient invincibles le pouvoir de Platon sur l'esprit du jeune homme, puisqu'un commerce de si peu de jours avait suffi pour produire une telle réforme.

Ce ne fut donc plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et à découvert, qu'ils se mirent à calomnier Dion. « On ne peut plus douter, disaient-ils, que Dion ne se serve de l'éloquence de Platon pour charmer et pour fasciner Denys, afin qu'il abdique volontairement l'empire : il veut s'en emparer lui-même, et le transporter aux fils d'Aristomaque, ses neveux. — C'est chose bien douloureuse, disaient quelques autres, de voir que les Athéniens, qui sont venus autrefois en Sicile avec des forces considérables de terre et de mer, et qui ont tous péri avant d'avoir pu se rendre maîtres de Syracuse, parviennent aujourd'hui, par le moyen d'un seul sophiste, à détruire la tyrannie, en persuadant à Denys de se débarrasser des dix mille étrangers qui composent sa garde, de se dessaisir des quatre cents trirèmes qu'il tient dans ses ports, de congédier ses dix mille cavaliers ainsi que la plus grande partie de son infanterie; et cela, pour aller chercher, dans l'Académie, un prétendu souverain bien dont on fait un mystère, et mettre son bonheur dans la géométrie, en abandonnant à Dion et à ses neveux la félicité réelle de la puissance, de la richesse et des plaisirs. » Ces propos jetèrent d'abord dans l'âme de Denys de violents soupçons contre Dion; puis, des soupçons il passa à la colère, qui aboutit enfin à une rupture ouverte.

Sur ces entrefaites, on apporta secrètement à Denys une lettre, que Dion écrivait aux magistrats de Carthage, par laquelle il leur mandait de ne point traiter de la paix avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences, parce qu'il servirait à rendre le traité plus solide. Denys communiqua cette lettre à Philistus; et, ayant délibéré avec lui sur ce qu'il devait faire, il abusa Dion, suivant le rapport de Timée, par une feinte réconciliation,

et il le trompa par de belles paroles. Un jour, il le mena seul sur le bord de la mer, au-dessous de la citadelle; et là, lui ayant montré sa lettre, il l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier; mais le tyran, sans vouloir l'entendre, le fit monter à l'instant même, tel qu'il était, sur une barque, et commanda aux matelots de le déposer sur les côtes d'Italie. Cette violence ne fut pas plutôt connue, que tout le monde fut révolté de la cruauté de Denys : les femmes firent retentir le palais de leur douleur; mais la ville reprit courage, dans l'espoir que le tumulte qu'excitait l'exil de Dion, et la défiance que cet acte jetait dans les esprits, amèneraient bientôt quelque révolution dans les affaires. Denys, voyant ces dispositions, et en redoutant les suites, consola ses amis et les femmes du palais, les assurant que l'absence de Dion n'était point un exil, mais un simple voyage qu'il l'avait obligé de faire, de peur qu'en demeurant, son opiniâtreté ne l'eût forcé à prendre contre lui des mesures plus violentes. En même temps, il donna aux parents de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent ce qu'ils voudraient des richesses et des serviteurs de Dion, et qu'ils l'allassent joindre dans le Péloponnèse. Or, Dion avait des biens immenses, et le train de sa maison était presque égal à celui d'un tyran : ses amis firent charger le tout sur les deux navires, et le lui portèrent en Grèce. Les femmes du palais et ses amis particuliers y ajoutèrent des présents considérables; de sorte que Dion, grâce à ses richesses et à sa magnificence, fut fort renommé parmi les Grecs, et qu'on put juger, par l'opulence du banni, quelle devait être la puissance du tyran.

Aussitôt après le départ de Dion, Denys logea Platon dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, car il le rapprochait de sa personne, mais en réalité pour s'assurer de lui, afin qu'il n'allât pas rejoindre Dion, et lui servir de témoin de l'injustice que Denys lui avait faite.

Le temps et l'habitude lui inspirèrent un goût si vif pour les entretiens du philosophe, que, semblable à une bête féroce qui s'apprivoise enfin avec l'homme, son amour pour lui devint tyrannique : il voulait que Platon n'aimât que lui seul, ou du moins qu'il l'estimât plus que personne; et il se déclarait tout prêt à le rendre maître de ses richesses, et de l'empire même, s'il consentait à ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Cette passion, ou plutôt cette manie, était pour Platon un véritable malheur, comme l'amour d'un amant jaloux en est un pour la personne qu'il aime. C'étaient des emportements subits, suivis presque aussitôt de repentirs et de vives prières pour obtenir son pardon : Denys brûlait d'entendre les discours de Platon, et d'être initié aux mystères de la philosophie; et il en rougissait devant ceux qui cherchaient à l'en détourner comme d'une étude capable de le corrompre.

La guerre, qui survint sur ces entrefaites, le détermina à renvoyer Platon en Grèce. Avant son départ, il lui fit la promesse de rappeler Dion au printemps suivant; mais il manqua à sa parole, et il se contenta de lui faire passer ses revenus, priant Platon de l'excuser s'il ne tenait point sa promesse, et d'en accuser la guerre seule; l'assurant, du reste, qu'aussitôt la paix conclue, il ferait revenir Dion, à condition pourtant que Dion se tiendrait en repos, n'exciterait aucun mouvement, et ne le décrierait point auprès des Grecs. Platon n'oublia rien pour porter Dion à observer ces conditions : il dirigea son esprit vers l'étude de la philosophie, et le retint auprès de lui à l'Académie. Dion logeait, à Athènes, chez un certain Callippus, un de ses anciens amis, mais il avait acheté une maison de plaisance, dont il fit présent, lors de son départ pour la Sicile, à Speusippe [1], celui de ses amis qu'il avait le plus fréquenté. Platon avait cherché,

[1] Speusippe était le neveu de Platon, et fut son successeur comme chef de l'Académie.

en les liant ensemble, à adoucir les mœurs austères de Dion par le commerce d'un homme aimable, comme était Speusippe, qui savait mêler à propos à des conversations sérieuses des plaisanteries honnêtes; ce qui fit dire au poëte Timon, dans les *Silles* [1], que Speusippe raillait avec finesse. Pendant le séjour de Dion à Athènes, Platon dut donner des jeux et défrayer un chœur de jeunes garçons : Dion exerça le chœur, et paya sur son bien toute la dépense. Platon avait bien voulu lui céder cette occasion de montrer sa magnificence aux Athéniens, quoiqu'il n'ignorât pas qu'elle procurerait à Dion plus de bienveillance de la part du peuple qu'elle ne lui ferait d'honneur à lui-même.

Dion visita aussi les autres villes de la Grèce : il assista à leurs fêtes solennelles, et il s'entretint avec les hommes les plus sages et les plus versés dans la politique, sans montrer dans sa conduite la moindre marque d'affectation, d'arrogance, de mollesse, ni rien qui se sentît de ses longues habitudes avec un tyran. Partout il fit paraître sa tempérance, sa vertu, sa force d'âme, et sa profonde connaissance des lettres et de la philosophie; ce qui le fit aimer et estimer de tout le monde. La plupart des villes lui décernèrent, par des décrets publics, les plus grands honneurs; et ce fut à tel point, que les Lacédémoniens sans se mettre en peine de la colère de Denys, qui alors les secondait puissamment dans leur guerre contre les Thébains, le déclarèrent Spartiate. On rapporte qu'un jour, Ptœodorus le Mégarien, un des plus riches et des plus puissants de la ville de Mégare, invita Dion à venir dans sa maison. Dion trouva, en arrivant, une foule de peuple assemblée à la porte; et la multitude d'affaires dont Ptœodorus était chargé empêchait de l'aborder facilement. Voyant ses amis murmurer haute-

[1] Les *Silles* étaient des poésies satiriques dans lesquelles Timon le Phliasien attaquait les philosophes. Diogène de Laërte cite un grand nombre de vers de ce Timon, qui est bien postérieur au fameux misanthrope du même nom.

ment de ce qu'on les faisait attendre : « Pourquoi nous plaindre, leur dit-il ; car ne faisions-nous pas de même à Syracuse? »

Denys, dont la jalousie contre Dion augmentait de jour en jour, et qui craignait les effets de la bienveillance que lui témoignaient les Grecs, cessa de lui envoyer ses revenus, et les fit régir par ses propres intendants. Et en même temps, pour détruire la mauvaise opinion qu'il avait donnée de lui aux philosophes de la Grèce par sa conduite envers Platon, il assembla plusieurs de ceux qui passaient pour les plus savants, et il eut avec eux des conférences; mais, ayant voulu les surpasser tous en éloquence et en savoir, il lui arriva nécessairement de se servir fort mal à propos de ce qu'il avait entendu dire à Platon. Alors il se reprocha d'avoir mal profité de sa présence, et de n'avoir pas suivi assez longtemps ses admirables leçons; et il désira le revoir. Comme un tyran toujours effréné dans ses désirs, et qui se portait avec violence vers les extrêmes, dans son impatience que Platon revînt en Sicile il mit tout en œuvre pour y réussir; et même il obtint qu'Archytas, philosophe pythagoricien, écrivît à Platon pour l'engager à venir, et qu'il se rendît caution auprès de lui qu'on tiendrait toutes les paroles qu'on lui avait données; car c'était par l'entremise de Platon qu'Archytas avait fait connaissance avec Denys et obtenu de lui l'hospitalité [1]. Archytas envoya donc Archédémus [2] à Platon; et Denys, de son côté, fit partir deux trirèmes, avec plusieurs de ses amis, chargés de prier instamment Platon de faire encore ce voyage. Il lui écrivit même de sa propre main, lui déclarant sans détour que, s'il ne se laissait persuader de venir en Sicile, Dion ne devait rien attendre de lui; mais que, s'il se rendait à son désir, il n'y avait rien qu'il ne fît pour Dion.

[1] Voyez la septième lettre de Platon.

[2] Probablement un des pythagoriciens ses disciples.

Dion reçut aussi des lettres de sa femme et de sa sœur, qui le pressaient vivement d'engager Platon à se rendre auprès du tyran, et de ne pas donner de prétextes à Denys d'en mal user à son égard. C'est ainsi que Platon, comme il le dit lui-même [1], aborda pour la troisième fois aux ports de Sicile,

Pour affronter encore le passage de la terrible Charybde [2].

Son arrivée remplit Denys d'une grande joie, et la Sicile de grandes espérances. Les vœux ardents des citoyens et leurs efforts tendaient à ce que Platon l'emportât sur Philistus, et la philosophie sur la tyrannie. Les femmes du palais lui firent l'accueil le plus distingué ; et Denys lui donna une marque de confiance qu'il n'avait jusque-là accordée à aucun autre, ce fut de le laisser approcher de sa personne sans le faire visiter. Aristippe le Cyrénéen [3], qui fut souvent témoin des présents considérables que Denys offrait à Platon, et des refus constants du philosophe, disait à ce propos : « Denys ne risque rien à se montrer généreux ; car il donne peu à ceux qui lui demandent beaucoup, et il donne beaucoup à Platon, qui n'accepte jamais rien. » Après les premières caresses de la bienvenue, Platon voulut parler de Dion ; mais Denys remit d'abord à un autre temps ce sujet d'entretien. Ensuite, ce ne furent que plaintes et que querelles, qui pourtant n'éclataient point au dehors, parce que Denys avait grand soin de les cacher, prodiguant publiquement à Platon tous les honneurs et toutes les complaisances possibles, afin de le détacher de l'amitié qu'il avait pour Dion. Dans les commencements, Platon ne lui reprocha point sa perfidie ni ses mensonges :

[1] Dans la septième lettre. C'est en l'an 361 avant J.-C. que Platon fit son troisième voyage à Syracuse.

[2] Homère, *Odyssée*, chant x, vers 428.

[3] Disciple de Socrate, et fondateur de la secte Cyrénaïque, dont la morale était beaucoup moins sévère que celle de l'Académie.

il sut les supporter et les dissimuler. Comme ils étaient dans cette disposition réciproque, qu'ils croyaient ignorée de tout le monde, Hélicon de Cyzique, un des amis de Platon, prédit une éclipse de soleil [1]. Cette éclipse étant arrivée au jour précis marqué par Hélicon, le tyran en fut si ravi, qu'il lui donna un talent d'argent [2]. Aristippe, badinant à cette occasion avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi à prédire quelque chose d'extraordinaire. Et, comme on le pressait de dire ce que c'était : « Je vous annonce, dit-il, qu'avant peu, Denys et Platon seront ennemis. »

Enfin, Denys fit vendre tous les biens de Dion, et en retint l'argent ; puis il fit quitter à Platon l'appartement qu'il occupait dans ses jardins, et il le renvoya au milieu de ses soldats mercenaires, qui le haïssaient de longue main, et qui cherchaient à le tuer, parce que Platon conseillait à Denys de renoncer à la tyrannie, et de casser la garde de sa personne. Archytas n'eut pas plutôt appris le danger que courait Platon, qu'il envoya des députés sur une galère à trente rames, pour redemander Platon à Denys, et pour rappeler au tyran que Platon n'était venu en Sicile que sur la caution d'Archytas, qui avait répondu qu'il y serait en sûreté. Denys, pour se justifier du reproche de haïr Platon, eut soin, avant son départ, de le combler de témoignages d'estime et d'amitié ; et, quand Platon fut sur le point de s'embarquer : « Platon, lui dit-il, je crois que, de retour à Athènes, tu diras bien du mal de moi avec tes philosophes. — A Dieu ne plaise, répondit Platon en souriant, que nos sujets de conversation, à l'Académie, soient assez stériles pour que nous y fassions mention de toi. »

Voilà, suivant les auteurs, comment Platon fut ren-

[1] Hélicon était un disciple de Platon : il s'appliqua surtout à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, ainsi qu'Eudoxe, Callippus et quelques autres, qu'Aristote caractérise ordinairement du nom de mathématiciens.

[2] Environ cinq mille cinq cents francs de notre monnaie.

voyé. Cependant ce que Platon lui-même a écrit à ce sujet [1] ne s'accorde pas entièrement avec cette tradition. Dion fut indigné de la conduite de Denys; et, peu de temps après, ayant appris les violences dont le tyran avait usé envers sa femme, il se déclara ouvertement son ennemi. Platon avait donné avis à Denys de ce grief de Dion, mais en termes couverts. Aussi bien voici de quoi il s'agissait. Après que Dion eut été chassé de Sicile, Denys, en renvoyant Platon, le chargea de s'informer secrètement auprès de Dion s'il voudrait consentir à ce que sa femme fût mariée à un autre; car il courait un bruit, ou véritable ou forgé par les ennemis de Dion, que ce mariage n'avait point été de son goût, et que la société de sa femme lui était désagréable. Platon, de retour à Athènes, rendit compte à Dion de tout ce qui s'était passé en Sicile; puis il écrivit au tyran une lettre intelligible pour tout le monde, à l'exception de l'article du mariage, que Denys seul pouvait entendre. Car il lui mandait qu'à la première ouverture qu'il avait faite à Dion sur ce sujet, Dion lui avait déclaré qu'il serait très-irrité contre Denys, si Denys se permettait de le faire [2]. Comme il y avait encore quelque espérance de réconciliation, Denys n'entreprit rien contre sa sœur, et permit qu'elle demeurât avec le fils qu'elle avait eu de Dion; mais, lorsque tout espoir fut évanoui, et que Platon eut été renvoyé d'une odieuse manière, alors Denys ne garda plus de mesures : il maria sa sœur Arété, femme de Dion, malgré qu'elle en eût, à Timocratès, un de ses amis, n'imitant point en cela la douceur dont son père avait usé à l'égard de Polyxénus, mari de Thesta sa sœur. Polyxénus, devenu l'ennemi de Denys et redoutant sa vengeance, s'était enfui de Sicile. Denys fit venir sa sœur, et se plaignit de ce qu'ayant su la fuite de son mari, elle ne l'en avait pas averti. Alors Thesta,

[1] Dans la lettre septième.
[2] Voyez la treizième lettre de Platon

sans témoigner ni étonnement ni crainte : « Denys, dit-elle, me crois-tu donc femme assez vile et assez lâche, pour n'avoir pas suivi mon mari et partagé sa fortune, si j'eusse connu sa fuite ? Mais je ne l'ai point sue ; car j'aurais beaucoup mieux aimé être appelée la femme de Polyxénus le banni, que la sœur de Denys le tyran. » Denys ne put s'empêcher d'admirer la réponse libre et courageuse de Thesta ; et les Syracusains furent si charmés de sa vertu, qu'ils lui conservèrent, même après le renversement de la tyrannie, les ornements et les honneurs de la dignité royale, et qu'après sa mort, tout le peuple accompagna ses funérailles. Je n'ai pas cru cette digression inutile.

Le retour de Platon à Athènes décida Dion à la guerre contre le tyran. Platon s'y opposait, d'abord par égard pour l'hospitalité qu'il avait reçue de Denys, et puis en sa qualité de vieillard [1] ; mais Speusippe et les autres amis de Dion pressaient Dion d'aller affranchir la Sicile, qui lui tendait les bras, et qui le recevrait avec une extrême joie. Car Speusippe, pendant son séjour avec Platon à Syracuse, avait beaucoup fréquenté les habitants de la ville, et avait pénétré leurs véritables sentiments. Au commencement, ils avaient craint de se découvrir à un étranger, soupçonnant que le tyran se servait de lui pour les sonder ; mais, quand ils eurent pris confiance en Speusippe, tous lui dirent qu'ils désiraient ardemment le retour de Dion ; que Dion n'avait point à se mettre en peine de ce qu'il manquait de vaisseaux, d'infanterie, de cavalerie, mais à monter sur le premier navire marchand qu'il trouverait, et à venir prêter l'appui de son nom et de son bras aux Siciliens contre Denys. Ce rapport de Speusippe encouragea Dion ; et il leva secrètement des troupes étrangères, par l'entremise de personnes interposées, pour mieux cacher son des-

[1] Il était déjà septuagénaire.

sein. Un grand nombre de philosophes et d'hommes d'État secondèrent son entreprise, entre autres Eudémus de Cypre, à propos de la mort duquel Aristote a composé son dialogue *sur l'Ame* [1], et Timonidès de Leucade; et ils attirèrent dans son parti Miltas le Thessalien, devin, et qui avait été un des disciples de l'Académie. De tous ceux que le tyran avait bannis, et qui n'étaient pas moins de mille, vingt-cinq seulement l'accompagnèrent à cette expédition: tous les autres, retenus par la crainte, l'abandonnèrent.

Les troupes s'assemblèrent dans l'île de Zacynthe [2]. Elles ne formaient que huit cents hommes environ, mais tous éprouvés dans de grandes occasions, merveilleusement exercés et robustes, d'une expérience et d'une audace supérieures à celles des autres soldats, très-capables enfin d'enflammer le courage des troupes que Dion espérait trouver en Sicile, et de les porter à combattre avec la plus grande valeur. Mais, quand on leur annonça que cet armement était destiné à secourir la Sicile contre Denys, ils furent saisis de stupeur, et ils perdirent courage. Cette expédition leur parut l'effet de la démence et de la fureur; et ils regardèrent Dion comme un homme emporté par le ressentiment, et qui, faute de meilleures espérances, se jetait tête baissée dans une entreprise désespérée. Ils s'emportèrent donc contre leurs capitaines et contre ceux qui les avaient enrôlés, de ce qu'ils ne leur avaient pas déclaré d'abord quelle était la guerre où ils les voulaient mener. Mais, après que Dion, dans son discours, leur eut exposé tout ce que la tyrannie avait de faible, et qu'il leur eut fait entendre que c'était moins comme soldats qu'il les conduisait à cette expédition, que comme des capitaines destinés à commander les Syracusains et les autres peuples de la Sicile, disposés à la révolte depuis long-

[1] Cet ouvrage d'Aristote n'existe plus.

[2] Aujourd'hui Zante, une des îles Ioniennes

temps ; et lorsqu'ensuite Alciménès, le premier des Grecs en naissance et en réputation, leur eut parlé, ils ne refusèrent plus de partir.

On était alors au milieu de l'été : les vents étésiens [1] régnaient sur la mer, et la lune était dans son plein. Dion fit préparer un magnifique sacrifice, destiné à Apollon ; et, à la tête de ses soldats armés de pied en cap, il se rendit en pompe au temple du dieu. Après le sacrifice, il leur donna un grand festin, dans le lieu de l'île où l'on faisait les exercices. La quantité de vaisselle d'or et d'argent, la magnificence des tables et autres meubles, qui paraissait au-dessus de la fortune d'un particulier, surprit étrangement les soldats ; et ils pensèrent alors qu'il n'était pas vraisemblable qu'un homme d'un âge mûr [2], et qui possédait de telles richesses, se fût jeté dans une entreprise si hasardeuse, s'il n'avait des espérances bien fondées, et s'il n'était assuré que ses amis de Sicile lui fourniraient tous les moyens nécessaires pour réussir.

Mais, à la fin du repas, quand on eut fait les libations d'usage et les prières solennelles, la lune s'éclipsa. Dion ne s'en étonna nullement, lui qui connaissait les révolutions périodiques du soleil et de la lune sur l'écliptique, et qui savait que l'ombre qui couvre alors la lune n'est que l'effet de l'interposition de la terre entre elle et le soleil ; mais les soldats en furent troublés ; et il fallut, pour les rassurer, leur donner quelque éclaircissement. Le devin Miltas, se levant donc au milieu d'eux : « Prenez courage, leur dit-il, et concevez de meilleures espérances; car la divinité nous montre, par ce signe, que ce qu'il y a maintenant de plus éclatant aura à souffrir quelque éclipse. Or, rien n'a plus d'éclat que la tyrannie de Denys; et vous allez la faire s'éclipser, dès que vous

[1] Vents du nord et du nord-ouest qui soufflaient périodiquement pendant la canicule. C'était en l'an 357 avant J.-C.

[2] Dion avait alors cinquante-deux ans.

serez arrivés en Sicile. » Voilà quelle fut l'interprétation que Miltas donna de l'éclipse au milieu de l'armée. Quant aux abeilles qui parurent sur les navires, et dont un essaim alla se poser sur la poupe de celui de Dion, le devin dit en particulier à Dion et à ses amis qu'il craignait que ses actions, qui devaient certainement lui attirer beaucoup de gloire, ne fussent de courte durée, et qu'après avoir jeté un grand éclat, elles ne vinssent promptement à se flétrir.

Les dieux, dit-on, envoyèrent également au tyran des signes extraordinaires. Un aigle enleva la pique d'un de ses gardes, la porta très-haut dans les airs, puis la laissa tomber dans la mer. Les eaux de la mer qui baigne la citadelle de Syracuse furent douces et potables pendant un jour entier; et tous purent s'en assurer en y goûtant. Il naquit à Denys des cochons, bien conformés du reste, mais qui n'avaient point d'oreilles. Les devins, consultés sur ces divers prodiges, répondirent que le dernier était un signe de désobéissance et de révolte, et annonçait que les sujets du tyran seraient sourds aux ordres qu'il leur donnerait. Quant à la douceur des eaux de la mer, ils dirent qu'elle annonçait que la situation triste et pénible des Syracusains allait éprouver un heureux changement. Ils déclarèrent enfin, sur le premier prodige, que, l'aigle étant le ministre de Jupiter, et la pique le symbole de la domination et de la puissance, c'était un signe que le maître des dieux méditait la ruine et la destruction de la tyrannie. Voilà ce que rapporte Théopompe.

Les soldats de Dion s'embarquèrent sur deux vaisseaux ronds[1], suivis d'un troisième navire de médiocre grandeur, et de deux galères à trente rames. Outre les armes qu'avaient les soldats, Dion menait encore avec lui deux mille boucliers, et une grande quantité de

[1] On appelait ainsi les vaisseaux qui servaient aux transports, par opposition aux vaisseaux de guerre, qui étaient beaucoup plus longs.

traits et de piques : il avait aussi fait d'abondantes provisions de vivres, afin que ses hommes ne manquassent de rien pendant la traversée ; car ils devaient être, durant tout le cours de la navigation, à la merci des vents et des flots, parce qu'ils craignaient d'approcher de la terre, sachant que Philistus était à l'ancre sur les côtes de l'Iapygie, pour les attaquer au passage. Après douze jours de navigation par un vent doux et frais, ils arrivèrent, le treizième jour, au cap Pachynum, en Sicile [1]. Là, le pilote leur conseilla de débarquer promptement, s'ils ne voulaient pas s'exposer, en s'éloignant des côtes et abandonnant le cap, à être ballottés en pleine mer pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, pour attendre le vent du midi, dans la saison de l'été où l'on était alors. Mais Dion, qui craignait de faire sa descente si près des ennemis, et qui aimait mieux aborder plus loin, doubla le cap Pachynum. Au même instant le vent du nord, s'élevant avec violence, et soulevant les flots, éloigna les vaisseaux de la Sicile : c'était le lever de l'Arcture. Les éclairs et les tonnerres, accompagnés de torrents de pluie, excitèrent une si affreuse tempête, que les matelots effrayés ne reconnaissaient plus leur route. Tout à coup, ils s'aperçoivent que les vaisseaux, poussés par les vagues, étaient portés vis-à-vis de l'Afrique, contre l'île de Cercine [2], et à l'endroit le plus dangereux, à cause des rochers dont la côte est hérissée. Comme ils touchaient au moment d'être jetés et brisés contre ces écueils, les matelots firent, avec leurs avirons, de si vigoureux efforts, qu'ils parvinrent, non sans peine, à éloigner les vaisseaux de la côte. Enfin la tempête s'apaisa ; et, ayant rencontré un petit bâtiment, ils apprirent qu'ils étaient à l'endroit appelé les Têtes de la grande Syrte. Ils voguaient ainsi au hasard, découragés par le calme, lorsqu'il s'éleva de la côte quelques légers

[1] Au sud-ouest de l'île.

[2] A l'entrée de la petite Syrte.

souffles de vent du midi; changement qui les surprit à tel point, qu'ils osaient à peine y croire. Mais ce vent prit peu à peu de la force, et ils déployèrent toutes leurs voiles; et, après avoir fait leurs prières aux dieux, ils s'éloignèrent des parages de l'Afrique, et cinglèrent vers la haute mer, pour gagner la Sicile.

Après quatre jours d'une navigation rapide, ils entrèrent dans le port de Minoa [1], petite ville de Sicile, dans le pays occupé par les Carthaginois. Le commandant de la place, nommé Synalus, Carthaginois de nation, était alors dans la ville. Il était hôte et ami de Dion; mais, comme il ignorait que ce fût lui et sa flotte, il voulut s'opposer à la descente des soldats. Ceux-ci débarquèrent pourtant, les armes à la main, mais ne tuèrent personne, car Dion le leur avait défendu, à cause de l'amitié qui l'unissait au commandant : ils mirent aisément en fuite les troupes de Synalus, entrèrent avec elles dans la ville, et s'en rendirent maîtres. Quand les deux commandants se furent reconnus et salués, Dion rendit la ville à Synalus, sans y avoir causé aucun dommage; et Synalus, de son côté, nourrit les soldats de Dion, et donna à Dion tous les secours qui lui furent nécessaires.

Mais, ce qui encouragea Dion et les siens plus que toutes choses, ce fut l'heureux événement de l'absence de Denys : il s'était embarqué peu de jours auparavant, avec quatre-vingts navires, et il avait fait voile pour l'Italie. Aussi les soldats, malgré les exhortations de Dion pour les engager à se refaire des maux qu'ils avaient soufferts dans une navigation si longue et si pénible, voulurent-ils profiter d'une occasion si favorable, et pressèrent-ils Dion de les mener promptement à Syracuse.

Dion donc, laissant à Minoa les armes qui lui étaient inutiles, ainsi que tous ses bagages, et priant Synalus

[1] Sur la côte méridionale de l'île.

de les lui envoyer quand il en serait temps, marcha droit à Syracuse. Il fut joint en chemin d'abord par deux cents cavaliers agrigentins, du quartier d'Ecnomus, et bientôt après par des habitants de Géla. Le bruit de sa venue ayant été porté promptement à Syracuse, Timocratès, celui qui avait épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et à qui le tyran avait donné le commandement de tous les partisans qui lui restaient dans la ville, fit partir en toute diligence pour l'Italie un courrier chargé de lettres, par lesquelles il mandait à Denys l'arrivée de Dion. Quant à lui, il chercha à prévenir les troubles et les mouvements qui pouvaient naître dans la ville, où tous les esprits étaient portés à la révolte, et ne se contenaient que par la crainte et par la défiance. Cependant il arriva au courrier dépêché par Timocratès un accident fort extraordinaire. Après qu'il eut abordé en Italie et traversé Rhégium, comme il hâtait la marche pour gagner Caulonie [1], où était le tyran, il rencontra un homme de sa connaissance, qui portait une victime nouvellement immolée, et qui lui en donna une portion; puis il poursuivit sa route. Quand il eut marché pendant une partie de la nuit, la fatigue l'ayant obligé de s'arrêter pour se reposer quelques instants, il se coucha dans un bois qui touchait au chemin. Un loup survint, attiré par l'odeur de la chair, qui emporta la portion de victime ainsi que la valise où étaient les lettres; car le courrier les avait attachées ensemble. Cet homme, à son réveil, ne trouvant plus sa valise, battit tous les environs pour la chercher; mais ce fut en vain : alors, n'osant se présenter devant le tyran sans les lettres, il prit la fuite, et ne reparut plus; de sorte que Denys n'apprit que beaucoup plus tard, et par d'autres, la guerre qui se faisait en Sicile.

Comme Dion s'avançait vers Syracuse, les habitants de

[1] Dans le Brutium, aujourd'hui la Calabre.

Camarine vinrent se joindre à lui, ainsi qu'un grand nombre de Syracusains, qui, s'étant révoltés contre le tyran, étaient répandus dans les campagnes. Les Léontins et les Campaniens[1], qui gardaient avec Timocratès le quartier de Syracuse appelé les Épipoles, sur un faux avis que leur fit donner Dion qu'il allait commencer par assiéger leurs villes, abandonnèrent Timocratès, pour aller défendre leurs concitoyens. A cette nouvelle, Dion, qui était campé auprès de Macres[2], fit prendre les armes à ses troupes la nuit même, et arriva aux bords de l'Anapus, qui n'est distant de la ville que de dix stades[3]. Là, il s'arrêta, fit un sacrifice sur le rivage, et adressa ses prières au soleil levant. En même temps les devins lui prédirent de la part des dieux la victoire; et tous ceux qui étaient présents, voyant Dion avec la couronne de fleurs qu'il avait prise pour le sacrifice, se couronnèrent aussi, par un mouvement unanime et spontané. Dion n'avait pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qu'il avait recueillis dans sa marche : ces hommes étaient mal armés, à la vérité, car ils n'avaient pour se défendre que ce qui leur était tombé sous la main; mais ils suppléaient au défaut d'armes par leur courage et par leur bonne volonté. Aussi, Dion n'eut pas plutôt donné l'ordre de partir, qu'ils se mirent à courir avec une extrême joie et en poussant de grands cris, s'exhortant les uns les autres à reconquérir la liberté.

Parmi ceux des Syracusains qui étaient restés dans la ville, les plus honnêtes et les plus considérables allèrent, vêtus de robes blanches, les recevoir aux portes de Syracuse. Le peuple courut se jeter sur les amis du

[1] Quelques-uns pensent qu'il faut lire ici *Cataneens;* mais on sait, par Diodore, qu'il y avait, au pied du mont Etna, une peuplade qui portait le nom de Campaniens.

[2] Ce nom est inconnu en Sicile : on pense qu'il faut lire Acres, petite ville située entre le cap Pachynum et Syracuse.

[3] Environ deux kilomètres, ou une demi-lieue.

tyran, et enlever les prosagogides[1], gens détestables, ennemis des dieux et des hommes, qui se répandaient chaque jour dans la ville, et qui se mêlaient aux Syracusains, recherchant avec curiosité ce que chacun disait et pensait, et allant ensuite en rendre compte au tyran. Ceux-là furent les premiers punis : le peuple les assomma sur-le-champ. Timocratès, n'ayant pu s'enfermer dans la citadelle, prend un cheval, sort de Syracuse, et, dans sa fuite, sème partout le trouble et l'effroi, exagérant à dessein les forces de Dion, afin de ne point paraître avoir abandonné trop légèrement la ville. Dans ce moment, Dion se montra à la vue des Syracusains : il marchait à la tête de ses troupes, magnifiquement armé, ayant à ses côtés Mégaclès son frère et l'Athénien Callippus, tous deux couronnés de fleurs. Ensuite venaient cent soldats étrangers, qu'il avait choisis pour sa garde : les autres suivaient en ordre de bataille, conduits par leurs capitaines. Les Syracusains, ravis de les voir, les reçurent comme une procession sacrée et digne du regard des dieux, et qui ramenait dans leur ville, après quarante-huit ans d'exil, la liberté et la démocratie.

Lorsque Dion fut entré dans Syracuse par la porte Ménitide, il fit sonner les trompettes pour apaiser le tumulte, puis publier par un héraut, que Dion et Mégaclès étaient venus pour abolir la tyrannie, et qu'ils affranchissaient les Syracusains, ainsi que les autres peuples de la Sicile, du joug du tyran. Et, comme il voulait haranguer lui-même la multitude, il monta au haut de la ville, en longeant la rue de l'Achradine. Partout, sur son passage, les Syracusains avaient dressé des deux côtés des tables chargées de coupes, et préparé des victimes; et, lorsqu'il passait près d'eux, ils jetaient devant lui des fleurs et des fruits, et lui adressaient leurs prières comme à un dieu. Il y avait, au-dessous de la citadelle et du lieu appelé

[1] Ce mot signifie *espions*, *mouchards*.

les Pentapyles [1], une horloge solaire fort élevée et très-découverte, que Denys avait fait bâtir : ce fut là que Dion monta pour haranguer le peuple, et pour l'exhorter à défendre sa liberté. Les Syracusains, ravis de l'entendre, et voulant lui témoigner leur reconnaissance, les élurent, lui et son frère, généraux suprêmes, avec un pouvoir absolu ; puis, de leur consentement, et à leur prière même, ils leur adjoignirent vingt de leurs concitoyens, dont dix faisaient partie de ceux que le tyran avait bannis, et qui étaient revenus avec Dion. Les devins regardèrent comme un heureux présage pour Dion, qu'il eût sous les pieds, en haranguant le peuple, le magnifique bâtiment que Denys avait élevé : toutefois, comme cet édifice était une horloge solaire, et que c'était là que Dion avait été nommé général, ils craignirent qu'il n'éprouvât dans son entreprise quelque revers de fortune [2]. Ces choses faites, Dion se rendit maître des Épipoles [3], délivra tous les citoyens qui étaient détenus, et environna la citadelle d'un mur de circonvallation.

Sept jours après, Denys entra par mer dans la citadelle. Le même jour, les armes que Dion avait laissées en dépôt à Synalus arrivèrent sur des chariots : Dion les distribua à ceux des Syracusains qui n'en avaient point ; et les autres s'équipèrent le mieux qu'il leur fut possible, et montrèrent la plus grande ardeur. Sur ces entrefaites, Denys envoya des députés à Dion en particulier, afin de sonder ses desseins ; mais, comme Dion répondit que Denys devait s'adresser aux Syracusains, puisqu'ils étaient libres, le tyran fit porter à ceux-ci, par les mêmes députés, les propositions les plus favorables, leur promettant une diminution considérable d'impôts, et

[1] Ce mot signifie *les cinq portes*.

[2] Les révolutions de l'ombre solaire étaient regardées comme une image des revers et des vicissitudes des choses humaines.

[3] Le quartier haut de Syracuse. Pour la topographie de Syracuse, voyez la *Vie de Timoléon*.

une exemption de service, excepté dans les guerres entreprises avec leur agrément. Les Syracusains ne firent que se moquer de ces promesses; et Dion répondit aux députés : « Si Denys n'abdique pas la tyrannie, il ne traitera pas avec les Syracusains; mais, s'il abdique, moi-même, par égard pour notre parenté, je l'aiderai à obtenir tout ce qui sera juste, et tous les avantages qui seront en mon pouvoir. »

Denys parut content de ces offres, et dépêcha de nouveaux députés, pour demander aux Syracusains qu'ils envoyassent à la citadelle quelques-uns d'entre eux, avec lesquels il pût traiter des intérêts communs, et s'entendre sur les sacrifices respectifs que chacun pourrait faire. On y envoya des citoyens dont Dion avait approuvé le choix; et, aussitôt après, le bruit se répandit, de la citadelle dans la ville, que Denys allait se démettre de la tyrannie, et qu'il le ferait plus pour l'amour de lui-même que par égard pour Dion. Mais c'était une ruse et une feinte du tyran, afin de surprendre les Syracusains. En effet, il retint prisonniers les députés; et, le lendemain, à la pointe du jour, après avoir fait boire avec excès les soldats étrangers qu'il avait à sa solde, il leur fit attaquer brusquement la muraille dont les Syracusains avaient environné la citadelle.

Les Syracusains, qui ne s'attendaient nullement à cette attaque, furent si effrayés de l'audace des barbares, dont les uns abattaient la muraille avec grand bruit, pendant que les autres tombaient sur eux avec fureur, que pas un n'osa résister. Les troupes étrangères de Dion soutinrent seules le choc des ennemis; car elles n'eurent pas plutôt entendu le tumulte, qu'elles volèrent au secours des Syracusains, quoiqu'elles ne sussent pas d'abord comment s'y prendre, ne pouvant entendre les ordres qu'on leur donnait, à cause des cris des Syracusains, qui, en fuyant, se jetaient parmi leurs rangs, et y portaient le désordre. Dion enfin, voyant qu'il ne pouvait

se faire entendre, et voulant leur montrer par l'action ce qu'il fallait faire, fond le premier sur les barbares; et, comme il n'était pas moins connu des ennemis que de ses propres amis, il attire autour de lui un combat des plus vifs et des plus terribles. Les soldats de Denys le chargent tous ensemble avec des cris effroyables; mais, quoique l'âge l'eût déjà appesanti et rendu moins propre à de tels combats, néanmoins il déploya tant de courage et de vigueur, qu'il soutint le choc des assaillants, et qu'il en tailla plusieurs en pièces. Mais enfin il est blessé à la main d'un coup de pique. Sa cuirasse peut à peine résister à la multitude des traits et des coups qu'il reçoit à travers son bouclier : frappé sans relâche par les javelines qui viennent se briser contre lui, il est renversé par terre. Il est aussitôt enlevé par ses soldats, à qui il donne Timonidès pour commandant; puis, montant à cheval, il court par toute la ville, et il arrête les fuyards; et, prenant avec lui les soldats étrangers qui gardaient l'Achradine, il les mène frais et pleins d'ardeur contre les barbares déjà fatigués, et rebutés de l'essai qu'ils viennent de faire. Les barbares s'étaient flattés qu'au premier choc ils emporteraient la ville d'emblée; mais, lorsqu'ils virent, contre leur attente, qu'ils avaient affaire à des hommes aguerris et pleins de courage, ils commencèrent à reculer vers la citadelle. Les Grecs ne les voient pas plutôt plier, qu'ils tombent sur eux avec plus de roideur encore, les mettent en fuite, et les forcent de se renfermer dans leurs murailles. Les barbares ne tuèrent à Dion que soixante-quatorze hommes, tandis qu'ils perdirent un grand nombre des leurs.

Les Syracusains, pour récompenser les soldats étrangers d'une victoire si brillante, leur distribuèrent cent mines[1] à chacun; et les soldats décernèrent à Dion un couronne

[1] Environ neuf mille francs de notre monnaie.

d'or. Cependant il vint des hérauts, envoyés par Denys, qui apportaient à Dion des lettres des femmes du palais. Il y en avait une, entre autres, qui portait cette adresse : *A mon père, de la part d'Hipparinus.* C'était le nom du fils de Dion, quoique Timée prétende qu'il s'appelait Arétéus, du nom de sa mère Arété ; mais je crois que, sur ce point, on doit plutôt s'en rapporter à Timonidès, qui était ami et compagnon d'armes de Dion. Toutes les autres lettres furent lues en présence des Syracusains : elles ne contenaient que des prières et des supplications de la part des femmes. Mais, quand vint le tour de celle qu'on supposait être du fils de Dion, les Syracusains voulurent s'opposer à ce qu'elle fût ouverte et lue publiquement ; toutefois Dion s'obstina à l'ouvrir : elle était de Denys ; et, quoique adressée à Dion, elle était écrite pour les Syracusains. Sous forme de prière et d'apologie, ce n'était au fond qu'une calomnie adroitement dirigée contre Dion : Denys lui rappelait le zèle avec lequel il avait travaillé autrefois à l'établissement de la tyrannie ; puis il y joignait des menaces terribles contre les personnes qui devaient être le plus chères à Dion, telles que sa sœur, sa femme et son fils ; et il terminait sa lettre par des supplications et des lamentations sur son propre sort. Mais, ce qui offensa particulièrement Dion, c'est que Denys le conjurait de ne pas abolir la tyrannie, de la garder pour lui-même, et de ne pas remettre en liberté des hommes qui le haïssaient et qui n'avaient pas oublié les maux qu'il leur avait faits, mais bien plutôt de les assujettir, afin de ménager à ses amis et à ses proches une entière sûreté.

La lecture de cette lettre, au lieu de faire admirer aux Syracusains, comme ils le devaient, la fermeté et la grandeur d'âme de Dion, qui sacrifiait à la justice et à l'honnêteté les liens les plus forts de la nature et du sang, fit naître en eux des soupçons et des craintes : s'imaginant que Dion se trouvait dans la nécessité d'épar-

gner le tyran, ils jetèrent les yeux sur d'autres chefs, pour les mettre à leur tête; et la nouvelle du retour d'Héraclide ne fit que les fortifier dans cette pensée. Héraclide était un des bannis, homme de guerre, et fort connu dans les armées par les charges qu'il y avait eues sous les tyrans, mais, du reste, esprit inconstant et léger, et sur la stabilité duquel il était impossible de compter, surtout lorsqu'il s'agissait de prééminence et d'honneurs. Ayant eu un différend avec Dion dans le Péloponnèse, il avait résolu d'aller avec une flotte particulière contre le tyran. Il arriva à Syracuse avec sept trirèmes et trois autres navires, comme Denys était assiégé pour la seconde fois dans la citadelle et les Syracusains pleins d'orgueil. Son premier soin fut de chercher à s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple; et il ne lui fut pas difficile de l'attirer dans son parti. Héraclide avait naturellement quelque chose d'attrayant, qui gagnait la confiance, et très-propre à exciter une populace qui ne demande qu'à être flattée; d'ailleurs la gravité de Dion commençait à déplaire à la multitude : on la regardait comme incompatible avec l'esprit du gouvernement; car la victoire avait inspiré aux Syracusains tant d'audace et de licence, qu'ils voulaient être gouvernés d'une manière démocratique, avant même d'être un peuple libre.

Ils convoquèrent donc une assemblée, de leur propre mouvement, et ils nommèrent Héraclide amiral. Mais Dion survint, et se plaignit hautement du pouvoir qu'on venait de décerner à Héraclide, déclarant que c'était lui ôter à lui-même l'autorité qu'on lui avait confiée auparavant, et qu'il n'était plus général en chef, si un autre commandait sur mer. Ces représentations amenèrent, quoique à regret, les Syracusains à dépouiller Héraclide de la charge dont ils venaient de l'honorer. Dion, au sortir de l'assemblée, mande chez lui Héraclide : là, il lui fait quelques légers reproches sur ce que, contre la

bienséance et l'utilité publique, il avait voulu, dans une conjoncture difficile, et où la moindre division pouvait tout perdre, lui disputer le premier rang; puis, il convoque une nouvelle assemblée, nomme lui-même Héraclide amiral, et conseille au peuple de lui donner comme à lui-même des gardes. Héraclide, dans ses paroles et dans ses actions publiques, s'étudiait à plaire à Dion; il avouait les obligations dont il lui était redevable; il le suivait partout avec l'air le plus soumis, et exécutait ponctuellement ses ordres; mais, en secret, il travaillait à corrompre la multitude, et à soulever les gens amoureux de nouveautés; et il finit, à force d'intrigues, par susciter tant de troubles, qu'il mit Dion dans le plus grand embarras. Dion ouvrait-il l'avis qu'on laissât Denys sortir de la citadelle par un traité, on l'accusait de vouloir épargner le tyran, et de chercher à le sauver; et si, pour ne pas indisposer le peuple, il continuait le siége, on lui reprochait de prolonger à dessein la guerre, afin de commander plus longtemps, et de tenir ses concitoyens sous sa dépendance.

Il y avait alors, dans la ville, un certain Sosis, homme fort célèbre parmi les Syracusains par son audace et par sa méchanceté, lequel regardait comme la perfection de la liberté de ne mettre aucune borne à la licence. Cet homme donc ne cessait de tendre des piéges à Dion. Un jour, entre autres, il se leva en pleine assemblée, et il fit aux Syracusains les plus outrageants reproches : « Vous ne vous apercevez pas, leur dit-il, que vous ne vous êtes délivrés d'une tyrannie pleine d'ivresse et d'emportement, que pour vous donner un maître vigilant et sobre. » Et, après cette déclaration publique de sa haine contre Dion, il sortit de l'assemblée. Le lendemain, on le vit courir par la ville, la tête et le visage ensanglantés, et comme fuyant des gens qui le poursuivaient; puis, il se jette en cet état au milieu de la place, où le peuple était assemblé : il se met à crier

que les soldats étrangers de Dion ont voulu le tuer ; et il montre sa tête blessée. Une foule de gens, excités par ses plaintes, s'élèvent contre Dion : on l'accuse de tyrannie et de cruauté; on lui reproche de vouloir ôter aux citoyens la liberté de parler, en leur faisant craindre les plus grands dangers et la mort même.

Cependant, malgré le tumulte et les mouvements séditieux qui agitaient cette assemblée, Dion ne laissa pas de s'y rendre pour se justifier. Il fit connaître que Sosis était frère d'un des satellites de Denys, et que c'était son frère qui lui avait persuadé de jeter le trouble et la sédition dans la ville, l'unique voie de salut pour le tyran étant la dissension des citoyens et leur défiance réciproque. D'ailleurs, les médecins appelés pour visiter la plaie de Sosis reconnurent qu'elle n'était que superficielle, et qu'elle ne pouvait être l'effet d'un coup violent, les blessures faites avec l'épée étant plus profondes au milieu : celle de Sosis était légère d'un bout à l'autre, et avait plusieurs reprises, ce qui marquait qu'elle avait été faite à plusieurs fois, la douleur ayant forcé Sosis de s'arrêter pour recommencer ensuite. Ce qui confirma le rapport des médecins, c'est qu'il vint, sur ces entrefaites, plusieurs personnes connues, qui apportèrent dans l'assemblée un rasoir, et qui déclarèrent qu'elles avaient rencontré dans la rue Sosis tout ensanglanté, criant qu'il fuyait les soldats étrangers de Dion qui venaient de le blesser; mais que, s'étant mis incontinent à la poursuite de ces soldats, elles n'avaient vu personne, et que, sous une roche creuse d'où Sosis venait de sortir, elles avaient trouvé ce rasoir. L'affaire de Sosis allait déjà fort mal, lorsque ses propres domestiques vinrent fournir de nouvelles preuves contre lui : ils déposèrent que Sosis était sorti seul de sa maison avant le jour, ayant ce rasoir à la main. Tous les accusateurs de Dion se désistèrent; et le peuple condamna Sosis à mort, et se réconcilia avec Dion. Toutefois, les

soldats étrangers furent toujours suspects aux citoyens, surtout depuis que la plupart des combats contre le tyran se donnaient sur mer.

Mais, après que Philistus fut arrivé de l'Iapygie avec un grand nombre de trirèmes pour secourir Denys, comme ces troupes étrangères, qui n'étaient propres qu'à des combats de pied ferme, devenaient inutiles pour cette guerre, les Syracusains crurent qu'elles allaient être entièrement sous leur dépendance, parce qu'ils combattaient sur mer, et qu'ils étaient les plus forts à cause de leur flotte. Une chose augmenta encore leur fierté, ce fut la victoire navale qu'ils remportèrent sur Philistus, envers lequel ils se montrèrent cruels et barbares. Il est vrai qu'Éphore dit que Philistus, voyant son navire pris, se donna lui-même la mort; mais Timonidès, qui, depuis le commencement de la guerre, combattit toujours auprès de Dion, écrivant au philosophe Speusippe, rapporte que Philistus fut pris en vie par les Syracusains, sa trirème ayant échoué contre la côte; que d'abord ils lui ôtèrent sa cuirasse, le mirent tout nu, et, sans respect pour sa vieillesse, lui infligèrent mille outrages; qu'ensuite ils lui coupèrent la tête, et qu'ils livrèrent le corps à leurs enfants, leur ordonnant de le traîner le long de l'Achradine, puis de l'aller jeter dans les Latomies [1]. Timée va plus loin encore : il dit que les enfants prirent le cadavre par la jambe boiteuse, et qu'ils le traînèrent par toute la ville, exposé aux insultes et aux railleries des Syracusains, qui voyaient avec plaisir traîner de la sorte celui qui avait dit qu'il ne fallait pas que Denys s'enfuît de la tyrannie sur un cheval léger, mais qu'il se laissât traîner par la jambe, plutôt que d'y renoncer volontairement. Toutefois Philistus rapporte ce mot dit à Denys comme venant d'un autre que lui-même.

[1] Les grandes carrières qui servaient de prison. Voyez la *Vie de Nicias*.

Mais Timée, prenant pour prétexte, et non sans quelque justice, le zèle et la fidélité de Philistus pour le maintien de la tyrannie, a rempli son histoire d'imputations calomnieuses contre Philistus. Or, que ceux qui eurent à souffrir de l'injustice du tyran aient assouvi leur colère sur un cadavre insensible, c'est chose qu'on peut encore excuser; mais qu'après un aussi long temps, des historiens à qui Philistus n'a fait aucun tort, et qui au contraire ont profité de ses écrits, viennent lui reprocher, avec une raillerie insultante, des malheurs dans lesquels l'homme même le plus vertueux peut être précipité par un revers de fortune, c'est une injustice dont le soin seul de leur réputation les aurait dû garantir. Éphore ne se montre guère plus sage dans les louanges qu'il donne à Philistus; car, bien qu'Éphore soit le plus habile des écrivains pour colorer de prétextes spécieux les actions même les plus injustes, pour donner à des mœurs dépravées des motifs raisonnables, et pour trouver des discours capables d'en imposer, néanmoins il ne détruira jamais l'idée qu'on a de Philistus, qu'il était le plus grand partisan de la tyrannie, et l'homme qui a le plus admiré et recherché la pompe, la puissance, les richesses et les alliances des tyrans. Au reste, celui qui ne loue point les actions de Philistus, et qui s'abstient de lui reprocher ses malheurs, celui-là est un historien fidèle et impartial.

Philistus mort, Denys envoya vers Dion, pour lui offrir de lui remettre la citadelle, les armes, les troupes qu'il avait à sa solde, ainsi que l'argent nécessaire pour les entretenir pendant cinq mois, si on voulait, par un traité, lui permettre de se retirer en Italie, et d'y jouir des revenus de la contrée appelée Gyates, dans le territoire de Syracuse, laquelle était riche et fertile, et s'étendait depuis la mer jusqu'au milieu des terres. Dion rejeta cette offre, et dit aux députés d'aller s'entendre avec les Syracusains; mais les Syracusains, qui espéraient prendre

le tyran en vie, refusèrent de les écouter, et les chassèrent. Alors Denys remit la citadelle aux mains d'Apollocratès, l'aîné de ses fils; et, profitant d'un vent favorable, il embarqua sur ses vaisseaux les personnes qui lui étaient les plus chères, avec ce qu'il avait de plus précieux, et il mit à la voile sans être aperçu d'Héraclide[1]. Héraclide, remarquant le mécontentement qu'en éprouvaient ses concitoyens, qui l'accablaient de reproches, leur détache le démagogue Hippon; et Hippon appelle le peuple au partage des terres, disant que l'égalité est la base de la liberté, comme la pauvreté est la source de la servitude. Héraclide appuie les discours d'Hippon, et excite contre Dion, qui les combattait, des mouvements séditieux : il finit par persuader au peuple de décréter ce partage, de supprimer la paye des soldats étrangers, et d'élire de nouveaux généraux, afin de se délivrer de l'austérité de Dion. Les Syracusains, qui essayaient de se relever tout d'un coup de la tyrannie, comme d'une maladie longue et funeste, et de se gouverner avant le temps comme un peuple libre, prirent les plus fausses mesures, et conçurent de l'aversion pour Dion, qui voulait, comme un habile médecin, les assujettir encore à un exact et sage régime.

Tandis qu'ils étaient assemblés pour élire de nouveaux magistrats (on était alors au milieu de l'été), il survint tout à coup des tonnerres affreux et des signes effrayants, qui durèrent pendant quinze jours sans aucune interruption, et qui empêchèrent le peuple, frappé d'une terreur religieuse, de procéder aux élections. Quand le calme parut rétabli, les démagogues assemblèrent de nouveau le peuple. Pendant qu'on nommait les magistrats, un bœuf attelé à un chariot, et qui, quoique accoutumé à la foule et au bruit, s'était ce jour-là irrité contre son conducteur et avait secoué le joug, courut au théâtre,

[1] Ceci se passait en l'an 356 avant J.-C.

où il écarta le peuple, lequel prit la fuite dans le plus grand désordre. Du théâtre, le bœuf se jeta, en bondissant et renversant tout ce qu'il trouvait sur son passage, dans le quartier de la ville occupé depuis par les ennemis. Les Syracusains, sans tenir aucun compte de cet événement, élurent vingt-cinq généraux, au nombre desquels était Héraclide. Ils députèrent ensuite secrètement vers les soldats étrangers, pour les engager à abandonner Dion et à s'attacher à eux, promettant de leur donner à tous les droits de citoyen. Mais les soldats rejetèrent ces offres; et, loin d'abandonner Dion, ils lui gardèrent une fidélité et une affection entières : ils le prirent au milieu d'eux, lui firent un rempart de leurs corps et de leurs armes, et le conduisirent hors de la ville, sans faire de mal à personne, mais en reprochant à tous ceux qu'ils rencontraient leur perfidie et leur ingratitude. Les Syracusains, qui méprisaient leur petit nombre, et qui prenaient pour une marque de crainte leur réserve à les attaquer, confiants d'ailleurs dans leur propre force, leur coururent sus, ne doutant point de les défaire aisément dans la ville, et de les massacrer jusqu'au dernier.

Dion, qui se voyait réduit par la Fortune à la nécessité ou de combattre contre ses concitoyens, ou de périr avec ses soldats, tendait les mains aux Syracusains, et les conjurait instamment de se retirer, leur montrant la citadelle pleine d'ennemis, qui considéraient avec joie, du haut des murailles, tout ce qui se passait. Mais, quand il vit que rien ne pourrait arrêter l'impétuosité du peuple, et que la ville, semblable à un navire battu par les vents, était livrée au souffle orageux des démagogues, il défendit à ses soldats de charger les Syracusains. Les soldats obéirent; mais, poussant de grands cris et faisant retentir leurs armes comme s'ils allaient fondre sur les Syracusains, ils effrayèrent tellement ceux-ci que pas un d'entre eux n'osa tenir ferme, e-

qu'ils se mirent à fuir à travers les rues, quoique personne ne les poursuivît; car, dès que Dion les vit battre en retraite, il fit marcher ses soldats, et les mena dans le pays des Léontins. Les chefs des Syracusains, devenus l'objet des railleries de toutes les femmes, et qui voulaient réparer toute la honte de leur fuite, firent derechef prendre les armes à leurs troupes, et se mirent à la poursuite de Dion. Ils l'atteignirent au passage d'une rivière, et ils commencèrent à le harceler avec leur cavalerie; mais, voyant que Dion ne supportait plus comme auparavant leurs insultes avec une douceur paternelle, et qu'emporté par la colère, il faisait tourner tête à ses soldats et les mettait en bataille, ils prirent la fuite, plus honteusement encore que la première fois, et ils regagnèrent promptement la ville, n'ayant perdu que quelques-uns des leurs.

Les Léontins reçurent Dion avec de grands honneurs : ils prirent les étrangers à leur solde, et leur donnèrent le droit de cité. Ils envoyèrent ensuite des députés aux Syracusains, pour qu'ils eussent à payer à ces étrangers ce qu'ils leur devaient. Les Syracusains ayant député de leur côté vers les Léontins pour accuser Dion, tous les alliés s'assemblèrent dans la ville de Léontium ; et, après avoir entendu les deux partis, ils donnèrent tort aux Syracusains. Mais ceux-ci, devenus fiers et insolents, parce qu'ils n'avaient plus personne qui les tînt en bride, puisque leurs chefs eux-mêmes n'étaient que leurs esclaves, refusèrent de s'en tenir à ce jugement.

Cependant il arriva à Syracuse des trirèmes de Denys, sous les ordres de Nypsius le Napolitain, qui apportaient du blé et de l'argent aux assiégés. Il y eut, à cette occasion, un combat naval, où la victoire resta aux Syracusains : ils prirent quatre des navires du tyran. Ce succès, joint à l'anarchie dans laquelle ils vivaient, leur inspira tant de joie, qu'ils se livrèrent aux festins les plus licencieux, aux plus folles réjouissances, et que, négligeant

tout ce qui était nécessaire à leur sûreté, lorsqu'ils se croyaient déjà maîtres de la citadelle ils perdirent la ville. Car Nypsius, voyant que tous les quartiers de Syracuse se livraient aux mêmes folies ; que le peuple, depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, n'avait fait que boire et danser au son de la flûte, et que les magistrats eux-mêmes, qui partageaient les plaisirs de ces assemblées tumultueuses, n'osaient donner aucun ordre, ni faire violence à des hommes plongés dans l'ivresse; Nypsius, dis-je, profita habilement de l'occasion, et fit assaillir la muraille qui enfermait la citadelle. Il s'en rendit maître; et, après en avoir abattu une partie, il lâcha les barbares dans la ville, leur ordonnant de traiter à leur gré, et comme ils pourraient, tous ceux qui leur tomberaient sous la main. Les Syracusains, ne tardèrent pas à s'apercevoir du danger où ils étaient; mais la frayeur ne leur permit d'y remédier que fort lentement et à grand'peine. La ville était véritablement à sac : on massacrait les habitants; on abattait les murailles; on emmenait dans la citadelle les femmes et les enfants, malgré leurs larmes et leurs cris. Les magistrats désespéraient de rétablir l'ordre dans la ville, ne pouvant faire agir les citoyens contre les ennemis, qui se jetaient pêle-mêle parmi eux. Déjà le quartier de l'Achradine était menacé : dans cette situation critique, toutes les pensées se portaient vers le seul homme qui pût encore sauver la ville; mais personne n'osait prononcer son nom, tant était grande la honte qu'on avait de l'excès d'ingratitude où l'on s'était porté envers lui. Enfin, pressés qu'ils étaient par la nécessité, une voix s'éleva dans les rangs des alliés et de la cavalerie, criant qu'il fallait rappeler Dion et les troupes du Péloponnèse, qui étaient chez les Léontins.

Dès que cette parole, qu'on avait eu enfin le courage d'articuler, eut été entendue, ce ne fut plus, de la part des Syracusains, qu'un cri unanime : ils versaient des

larmes de joie; ils suppliaient les dieux de leur renvoyer Dion, et témoignaient le plus grand désir de le revoir; ils se rappelaient son courage et son ardeur dans les périls, son intrépidité qui les rendait eux-mêmes intrépides, et qui les portait à affronter l'ennemi sans crainte. Ils lui députèrent donc sur-le-champ deux des alliés, Archonidas et Télésidès, et cinq cavaliers, au nombre desquels était Hellanicus. Les députés firent une telle diligence, qu'ils arrivèrent chez les Léontins avant la nuit. Ils mettent pied à terre, se jettent aux genoux de Dion, fondant en larmes, et lui exposent le danger où se trouve Syracuse. Déjà quelques Léontins et plusieurs des soldats péloponnésiens étaient rassemblés autour de Dion, se doutant bien, à l'empressement des députés et à leur humble posture, qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Dion mène aussitôt les députés à l'assemblée, où le peuple accourt avec ardeur. Là, Archonidas et Hellanicus, ayant exposé en peu de mots la grandeur de leurs calamités, conjurent les soldats étrangers de venir au secours des Syracusains, et d'oublier les mauvais traitements qu'ils en ont reçus, attendu que les Syracusains en étaient plus rigoureusement punis que ne l'auraient désiré les plus maltraités d'entre eux.

Quand ils eurent fini leur discours, un profond silence régna dans l'assemblée. Dion se leva; mais il n'eut pas plutôt commencé de parler, qu'un torrent de larmes lui étouffa la voix. Les soldats étrangers, touchés de sa douleur, l'exhortèrent à prendre courage. Enfin, s'étant remis un peu : « Péloponnésiens , dit-il , et vous, nos alliés, je vous ai assemblés ici afin que vous délibériez sur ce qui vous touche personnellement; car ce serait chose honteuse à moi de délibérer sur ce que je dois faire, quand Syracuse est sur le point de périr. Si je ne la puis sauver, j'irai du moins me jeter au milieu des feux qui la consumeront, et m'ensevelir sous ses ruines. Pour vous, si vous êtes résolus de nous se-

courir encore cette fois, nous les plus imprudents et les plus malheureux des hommes, venez relever une ville qui est votre ouvrage. Que si les justes sujets de plainte que vous avez contre les Syracusains vous décident à les abandonner, je prie les dieux de vous récompenser dignement de la vertu et du zèle que vous m'avez précédemment témoignés. Souvenez-vous de Dion, qui ne vous a point abandonnés, alors que ses concitoyens étaient injustes envers vous, et qui maintenant n'abandonne pas ses concitoyens dans l'infortune. » Il parlait encore, quand les troupes étrangères se lèvent en poussant de grands cris, et le pressent de les mener sur-le-champ au secours des Syracusains. Les députés, pleins de reconnaissance, les serrent dans leurs bras, et leur souhaitent, à eux et à Dion, tous les biens que les dieux peuvent accorder aux hommes. Lorsque le tumulte fut apaisé, Dion ordonna à ses soldats d'aller se préparer pour le départ, et, aussitôt leur repas pris, de revenir dans ce même lieu, parce qu'il voulait partir la nuit même pour Syracuse.

Cependant, à Syracuse, les généraux de Denys avaient fait, durant tout le jour, le plus de mal qu'ils avaient pu; et, la nuit venue, ils s'étaient retirés dans la citadelle, n'ayant perdu qu'un très-petit nombre des leurs. Alors les démagogues des Syracusains reprirent confiance, espérant que les ennemis s'en tiendraient à ce qu'ils venaient de faire : ils conseillèrent aux habitants de ne plus penser à Dion, et de ne le pas recevoir, s'il venait à leur secours avec ses troupes. « Il ne faut pas, disaient-ils, céder la place au courage de ces étrangers, comme si nous les reconnaissions plus braves que nous-mêmes : ne devons qu'à nos propres forces le salut de notre ville et notre liberté. » Les magistrats envoient donc de nouveaux députés à Dion, pour l'empêcher de venir. Mais en même temps les cavaliers et les principaux citoyens en font partir d'autres, pour le presser de

hâter la marche. Ce fut là pour lui un motif de cheminer plus lentement. Quand la nuit fut avancée, ceux qui haïssaient Dion se saisirent des portes, afin de l'empêcher d'entrer dans la ville. Mais Nypsius fait sortir de la citadelle ses soldats plus nombreux et plus déterminés que la veille; et ceux-ci, après avoir achevé de détruire la muraille qui les enfermait, se répandent par toute la ville, et la mettent au pillage. Ils égorgent non-seulement les hommes, mais les femmes et les enfants : peu s'arrêtent à piller, on ne pense qu'à détruire; car Denys, désespérant de ses affaires, et ayant voué aux Syracusains une implacable haine, voulait en quelque sorte ensevelir la tyrannie sous les ruines de Syracuse[1]. Les soldats, pour prévenir l'arrivée de Dion, eurent recours au moyen de destruction le plus rapide, le feu, en brûlant à l'aide de torches et de flambeaux tout ce qui était à leur portée, et en lançant sur les maisons éloignées des traits enflammés. Les Syracusains qui fuyaient pour se soustraire à l'incendie étaient arrêtés et égorgés dans les rues; ceux qui se réfugiaient dans les maisons en étaient chassés par les flammes; et beaucoup d'édifices, déjà embrasés, tombaient sur les passants, et les écrasaient.

Cet incendie ramena tous les esprits à un même sentiment, et ouvrit à Dion les portes de la ville. Depuis qu'il avait appris que les ennemis s'étaient renfermés dans la citadelle, il avait ralenti sa marche; mais, dès le matin, des cavaliers allèrent au-devant de lui, pour l'informer que les ennemis s'étaient de nouveau répandus dans la ville; et, peu de temps après, quelques-uns de ses adversaires mêmes le vinrent prier de se hâter. Comme le mal allait croissant, Héraclide lui dépêcha d'abord son frère, puis Théodotès, son oncle, pour le conjurer de venir promptement à leur secours, n'y ayant

[1] Plutarque ne veut pas dire que Denys exprimait présentement ce désir, puisque Denys n'était plus en Sicile : il fait entendre que c'était là les ordres qu'il avait donnés à Nypsius.

plus personne en état de faire tête à l'ennemi, étant lui-même blessé, et la ville presque entièrement ruinée et réduite en cendres. Ces nouvelles furent apportées à Dion, comme il était encore à soixante stades[1] des portes de la ville. Il informa d'abord ses soldats du pressant danger où était Syracuse; et, après leur avoir donné ses ordres, il les mena, non plus lentement, mais en toute hâte, recevant courrier sur courrier, qui le pressaient de faire diligence. Ses soldats montrèrent tant d'ardeur et pressèrent si bien leur marche, qu'il arriva en peu de temps aux portes de la ville, et qu'il entra dans le quartier appelé Hécatompédon. Là, il détacha les troupes légères, et il les envoya attaquer l'ennemi, afin que les Syracusains, en les voyant, reprissent courage. Pour lui, il range en bataille son infanterie et ceux des citoyens qui venaient de toutes parts se joindre à lui; il les divise par petits corps séparés, auxquels il donne plus de profondeur que de front, et il met à leur tête différents chefs, afin qu'en attaquant les ennemis sur plusieurs points, ils leur parussent plus redoutables; puis, après avoir fait sa prière aux dieux, il traverse la ville, et marche à l'ennemi.

Les Syracusains, à sa vue, poussent des cris de joie, et mêlent à leurs acclamations des prières et des encouragements pour Dion : ils l'appellent leur sauveur et leur dieu ; ils appellent les soldats étrangers leurs concitoyens et leurs frères. Il n'y eut personne, en cette occasion, si égoïste et si amoureux de sa propre vie, qu'il ne craignît pour le salut de Dion plus que pour celui de pas un autre, en le voyant marcher à un si grand péril à travers le sang, le feu, et les morts dont les rues étaient jonchées. Les ennemis, de leur côté, offraient l'aspect le plus redoutable : animés par la rage, ils étaient rangés en bataille le long de la muraille qu'ils avaient abattue, et dont les décom-

[1] Environ douze kilomètres, ou trois lieues.

bres rendaient l'abord pénible et malaisé à forcer. Mais rien n'embarrassait et ne troublait plus la marche des soldats de Dion que le danger dont le feu les menaçait. Environnés de tous côtés par les flammes qui dévoraient les maisons, obligés de marcher sur des décombres ardents, et exposés à chaque pas à être écrasés par la chute de quelque toit ou de quelque pan de muraille, il fallait qu'ils s'ouvrissent, sans rompre leurs rangs, un chemin au travers d'un nuage de fumée et de poussière. Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre de part et d'autre qui purent en venir aux mains, à cause de l'inégalité et du peu de largeur du terrain. Mais enfin les soldats de Dion, animés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, firent de tels efforts, qu'ils rompirent ceux de Nypsius. La plupart des ennemis se sauvèrent dans la citadelle, qui était fort proche du lieu du combat: ceux qui demeurèrent dehors, s'étant dispersés, furent poursuivis par les soldats étrangers, qui les taillèrent en pièces. La circonstance ne permit pas de goûter tout d'abord le fruit de la victoire, ni de se livrer à la joie et aux plaisirs que méritait un si grand exploit; car les Syracusains ne songèrent qu'à secourir leurs maisons; et ce ne fut qu'à grand'peine, et après avoir travaillé toute la nuit, qu'ils parvinrent à éteindre l'incendie.

Dès que le jour parut, pas un des démagogues n'osa rester dans la ville : ils se rendirent justice à eux-mêmes, et ils prirent tous la fuite, à l'exception d'Héraclide et de Théodotès, qui vinrent se livrer eux-mêmes à Dion, s'avouant coupables, et le priant d'être plus généreux envers eux qu'ils n'avaient été bons pour lui. « Il est digne de toi, ajoutèrent-ils, déjà si supérieur par tes autres vertus au reste des hommes, de surpasser aujourd'hui, en sachant triompher de ton ressentiment, des ingrats qui se reconnaissent vaincus dans la vertu même qu'ils ont osé te disputer. » Les amis de Dion, témoins

de ces prières, lui conseillaient pourtant de ne pas épargner des hommes méchants et envieux, mais de livrer Héraclide aux soldats, et d'extirper du gouvernement cette adulation envers le peuple, maladie furieuse, et non moins funeste que la tyrannie. Mais Dion s'efforça de les adoucir. « Les autres capitaines, dit-il, font leur principal exercice de la guerre et des armes : quant à moi, j'ai passé un long temps dans l'Académie, pour apprendre à dompter la colère, l'envie et l'opiniâtreté. La preuve de la victoire que l'on a remportée sur ses passions, ce n'est pas d'être doux et modéré envers ses amis et envers les gens de bien, mais de se montrer clément et humain envers ceux qui nous ont fait des injustices. Je cherche bien moins à surpasser Héraclide en prudence et en autorité qu'en douceur et en justice; car c'est en cela que consiste la véritable supériorité. Les exploits militaires, alors même que personne ne prétend nous en disputer la gloire, sont au moins en partie revendiqués par la Fortune. Si Héraclide est un homme méchant, perfide et envieux, est-ce un motif pour que Dion ternisse sa vertu en se livrant à la colère? Les lois, il est vrai, autorisent la vengeance, bien plus que l'injustice qui y donne lieu; mais le sentiment naturel nous apprend que l'injustice et la vengeance procèdent l'une et l'autre de la même faiblesse. La méchanceté humaine, quoique difficile à guérir, n'est pourtant ni si sauvage ni si brutale, qu'elle ne finisse par céder, et qu'on n'en triomphe par des bienfaits souvent répétés. »

Dion, réglant donc sa conduite sur ces sages raisonnements, mit Héraclide en liberté; puis il s'occupa d'enfermer la citadelle d'une nouvelle clôture, ordonnant à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Quand la nuit fut venue, et pendant que les Syracusains dormaient, il mit à l'œuvre les soldats étrangers, de sorte que la citadelle fut environnée d'une bonne palissade, avant que personne s'en fût aperçu. Le

lendemain matin, en voyant la grandeur de l'ouvrage et la promptitude de l'exécution, les citoyens et les ennemis mêmes furent saisis d'admiration. Ce travail achevé, Dion fit ensevelir les morts, délivra les prisonniers, qui n'étaient pas moins de deux mille, et convoqua l'assemblée du peuple. Là, Héraclide, s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime des troupes de terre et de mer. Tout ce qu'il y avait de plus gens de bien reçurent avec empressement cette proposition, et demandèrent qu'elle fût sanctionnée par les suffrages du peuple; mais la tourbe des mariniers et des artisans, qui ne pouvait souffrir qu'Héraclide fût dépouillé de la charge d'amiral, persuadée d'ailleurs que, bien qu'Héraclide fût peu estimable dans tout le reste, il était du moins plus populaire que Dion et plus soumis aux volontés de la multitude, s'y opposa jusqu'à causer du tumulte. Dion céda sur ce point à la populace, et remit à Héraclide le commandement des forces navales; mais Dion leur déplut singulièrement, quand il s'opposa au partage qu'ils voulaient faire des terres et des maisons, et qu'il annula tout ce qui avait été décrété à ce sujet.

Héraclide, alors à Messine, tira de là un nouveau prétexte d'intrigues : il ne cessait de pratiquer les soldats et les matelots qui s'étaient embarqués avec lui; il les aigrissait contre Dion, qu'il accusait d'aspirer à la tyrannie, pendant qu'il traitait lui-même secrètement avec Denys, par l'entremise de Pharax le Spartiate. Les plus considérables d'entre les Syracusains s'en étant doutés, il y eut dans le camp une sédition, qui réduisit la ville à une si grande disette, que Dion ne savait quel parti prendre : encore s'entendait-il blâmer par ses amis, qui lui reprochaient d'avoir fortifié contre lui-même un homme aussi intraitable, aussi corrompu par l'ambition et par l'envie, que l'était Héraclide. Pharax était campé sous les murs de Néapolis, dans le territoire d'Agrigente. Dion, à la tête des Syracusains, marcha

contre lui; mais, comme il différait le combat, attendant une occasion plus favorable, Héraclide et ses matelots se récrièrent, disant que Dion ne voulait point terminer cette guerre par une seule bataille, mais la faire traîner en longueur pour commander plus longtemps. Dion se vit donc contraint de livrer la bataille, et la perdit : toutefois la défaite fut peu considérable, et vint en partie de la mutinerie des soldats. Il se préparait à un second combat, et déjà il rangeait ses troupes en bataille, les encourageant à bien faire, lorsqu'à l'entrée de la nuit, on vint l'avertir qu'Héraclide avait mis à la voile avec toute sa flotte, et qu'il cinglait vers Syracuse, bien décidé à s'emparer de la ville, et à lui en défendre l'entrée.

Dion choisit aussitôt les plus braves et les plus dispos d'entre ses cavaliers, et il marcha toute la nuit avec tant de diligence, qu'il arriva aux portes de Syracuse vers la troisième heure du jour, après avoir fait sept cents stades [1]. Héraclide, voyant qu'il était demeuré en arrière malgré sa célérité, et qu'il avait manqué son entreprise, retourna sur ses pas. Il errait de côté et d'autre, ne sachant à quoi s'arrêter, lorsqu'il rencontra Gésylus le Spartiate, qui lui dit être envoyé de Lacédémone pour commander les Siciliens, comme avait fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçut avec joie, et se l'attacha, pour ainsi dire, comme un préservatif contre Dion : il le montra avec complaisance aux alliés, et il envoya un héraut aux Syracusains, pour les sommer de recevoir le Spartiate pour commandant. « Syracuse, répondit Dion, ne manque pas de généraux ; et, si l'état des affaires exige absolument un Spartiate pour chef, c'est moi-même qui dois commander, ayant été honoré par les Spartiates du droit de cité. » Sur cette réponse, Gésylus renonça au commandement : il se rendit auprès de Dion, et ménagea la réconciliation d'Héraclide avec lui, sous

[1] Environ cent quarante kilomètres, ou trente-cinq lieues.

les serments les plus sacrés et les assurances les plus grandes, qu'Héraclide donna pour garantie de sa fidélité. Gésylus intervint dans cette promesse, et jura qu'il vengerait Dion et punirait lui-même Héraclide, si jamais Héraclide devenait parjure.

Dès ce moment, les Syracusains licencièrent leurs troupes de mer; car, outre qu'elles leur devenaient inutiles, c'était encore un grand sujet de dépense pour ceux qui faisaient ce service, et un prétexte continuel de séditions pour les commandants. Ils travaillèrent ensuite à la reconstruction de la muraille qui enfermait la citadelle, et ils reprirent le siége. Comme les assiégés ne recevaient aucun secours, que les vivres commençaient à leur manquer, et que les soldats devenaient mutins et indisciplinés, le fils de Denys, désespérant de s'y pouvoir maintenir, capitula avec Dion, et lui remit la citadelle, les armes et les autres provisions de guerre; après quoi il prit avec lui sa mère et ses sœurs, remplit cinq trirèmes de ses effets et de ses gens, et, ayant reçu de Dion toute sûreté pour son départ, alla rejoindre son père.

Il n'y eut personne dans la ville qui ne voulût jouir du spectacle de cette retraite; et, si quelques-uns manquaient de s'y trouver, on se récriait de ce qu'ils ne venaient pas être témoins d'un si beau jour, où le soleil levant éclairait de ses rayons la liberté de Syracuse. Si aujourd'hui encore la fuite de Denys est regardée comme un des plus éclatants et des plus mémorables exemples des vicissitudes de la Fortune, quelle dut être alors la joie des Syracusains, et quelle noble fierté dut les animer, eux qui venaient, par de si faibles moyens, de renverser la plus puissante des tyrannies qui eussent jamais été !

Apollocratès ayant mis à la voile, Dion s'avança vers la citadelle. Les femmes qui y étaient renfermées n'eurent pas la patience de l'attendre : elles allèrent au-devant

de lui jusqu'aux portes. Aristomaque conduisait le fils de Dion; Arété marchait derrière elle, fondant en larmes, et ne sachant comment elle devait saluer son mari, après en avoir épousé un autre. Dion embrassa d'abord sa sœur et son fils. Ensuite, Aristomaque, lui présentant Arété : « Dion, lui dit-elle, ton exil nous a rendues bien malheureuses; mais ton retour et ta victoire nous délivrent du poids de nos misères, excepté cette infortunée, que j'ai eu la douleur de voir, toi vivant, mariée par force à un autre. Puis donc que la Fortune te rend l'arbitre de notre sort, quel jugement porteras-tu de cette funeste nécessité où elle s'est vue contrainte? Te saluera-t-elle comme son oncle? t'embrassera-t-elle comme son époux? » Dion, vivement touché du discours d'Aristomaque, et les yeux baignés de larmes, embrasse tendrement sa femme, remet son fils entre ses mains, et l'envoie dans la maison où il faisait sa résidence, parce qu'il avait rendu la citadelle aux Syracusains.

Après un tel succès, Dion ne voulut point jouir de sa fortune présente qu'auparavant il n'eût témoigné sa reconnaissance à ses amis, fait des présents aux alliés, et distribué surtout aux citoyens qui lui étaient connus et aux soldats étrangers une partie des récompenses et des honneurs qu'ils méritaient. Sa générosité envers les autres surpassait son pouvoir : cependant il se traitait lui-même simplement et modestement, et il se contentait des choses les plus communes. Aussi était-il l'objet de l'admiration générale, quand on considérait que, fixant sur lui, par ses prospérités, les regards non-seulement de la Sicile et de Carthage, mais de la Grèce entière, qui le reconnaissait pour le capitaine du temps dont la valeur et la fortune avaient eu le plus d'éclat, il était néanmoins aussi simple dans ses vêtements, ses équipages et sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, et non point avec des officiers et des soldats, pour qui les débauches sont les adoucisseme-

ordinaires des fatigues qu'ils endurent et des dangers qu'ils courent. Platon lui-même écrivait à Dion[1] que la terre entière avait les yeux fixés sur lui; mais les yeux de Dion n'étaient attachés, pour ainsi dire, que sur un seul endroit d'une seule ville, l'Académie: Dion ne reconnaissait d'autres spectateurs de sa conduite que les philosophes qui y vivaient, eux qui n'admiraient ni ses exploits, ni son courage, ni ses victoires, mais qui examinaient s'il userait avec sagesse et modération de sa fortune, et s'il se montrerait tempérant dans de si grands succès. Quant à sa gravité dans le commerce de la vie et à la sévérité dont il usait envers le peuple, il se fit un devoir de n'en rien relâcher, bien que sa situation présente eût demandé de la douceur et de la grâce, et que Platon l'en reprît et lui écrivît, comme nous l'avons rapporté, que l'opiniâtreté était la compagne de la solitude. Mais son caractère s'accommodait mal des moyens de persuasion; et d'ailleurs il voulait ramener les Syracusains, corrompus par la flatterie, à des mœurs plus sévères.

Cependant Héraclide recommençait ses intrigues. Dion l'ayant appelé au conseil, il refusa de s'y rendre, sous prétexte qu'étant simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec les autres citoyens. Ensuite, il fit un crime à Dion de n'avoir pas rasé la citadelle, et de s'être opposé à ce que le peuple ouvrît le tombeau de l'ancien Denys pour en tirer le cadavre et le jeter à la voirie; puis, d'avoir fait venir des gens de Corinthe, par dédain pour ses concitoyens, afin de l'aider de leurs conseils et gouverner avec lui. Dion, en effet, avait appelé des Corinthiens, espérant qu'aidé de leur secours, il viendrait plus facilement à bout d'établir la forme de gouvernement qu'il avait imaginée[2]. Il se proposait d'abolir cette démocratie pure, qu'il regardait, non comme un gouvernement, mais plutôt, selon l'expression de Platon,

[1] Dans la quatrième lettre.

[2] Corinthe était la métropole de Syracuse.

comme un encan public de toutes sortes de gouvernements[1], et d'y substituer une forme de république moitié lacédémonienne, moitié crétoise, c'est-à-dire composée de royauté et de démocratie, où l'aristocratie dominerait et déciderait des plus importantes affaires. Il voyait d'ailleurs qu'à Corinthe, où le gouvernement penchait vers l'oligarchie, la plupart des affaires n'étaient point soumises à la discussion du peuple. Mais il pensait bien qu'Héraclide contrarierait ses projets, le connaissant esprit turbulent, léger et séditieux : il l'abandonna donc à ceux à qui il avait autrefois empêché de le tuer, et il leur permit alors de le faire. Ceux-ci se transportèrent dans la maison d'Héraclide, et le tuèrent. Les Syracusains regrettèrent vivement Héraclide; mais, comme Dion lui fit de magnifiques funérailles, qu'il suivit son convoi avec toute l'armée, et qu'ensuite il harangua le peuple, ils lui pardonnèrent aisément ce meurtre : d'ailleurs ils étaient persuadés que, tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble, la ville eût été continuellement agitée de séditions et de troubles.

Dion avait pour ami un certain Callippus, Athénien de nation, dont il avait fait la connaissance, suivant Platon[2], non point dans le cours de ses études, mais dans le commerce du monde et dans les initiations aux mystères. Callippus avait fait la guerre avec lui, et s'y était distingué : ce fut même Callippus qui, de tous ses amis, entra le premier dans Syracuse une couronne sur la tête; et il avait donné, dans tous les combats où il s'était trouvé, des preuves éclatantes de valeur. Mais, après que la guerre eut enlevé à Dion ses meilleurs amis, et qu'Héraclide eut été mis à mort, Callippus, qui vit que le peuple de Syracuse manquait de chef, et que les sol-

[1] Voyez le huitième livre de la *République* de Platon.

[2] Dans sa septième lettre, Platon parle, en effet, de ce personnage, mais sans le nommer. Cornélius Népos lui donne le nom de Callicratès.

dats mêmes de Dion jetaient les yeux sur lui, se montra alors le plus scélérat des hommes. Ne doutant point que la Sicile ne devînt le prix du meurtre de son hôte et de son ami; et, comme quelques-uns l'assurent, ayant reçu des ennemis de Dion vingt talents [1] pour salaire de son crime, il corrompit plusieurs des soldats étrangers, et il se servit d'eux pour ourdir la trame la plus perfide et la plus criminelle. Il allait chaque jour rapporter à Dion les discours vrais ou faux qu'on tenait contre lui. Par ce moyen, il gagna tellement sa confiance, et il s'assura une si grande liberté, qu'il pouvait parler secrètement à qui il voulait, et dire contre Dion tout ce qu'il jugeait à propos : Dion le lui avait même ordonné, afin de connaître ceux qui nourrissaient des germes de haine et de sédition. Or, il en résulta que Callippus connut bientôt ceux dont l'esprit était corrompu, et qu'il lui fut facile de les ameuter contre Dion : en même temps, si quelqu'un des soldats, rejetant les propositions de Callippus, allait dénoncer à Dion ses intrigues, Dion ne s'en inquiétait et ne s'en troublait nullement, persuadé que Callippus ne faisait qu'exécuter ses ordres.

Le complot était déjà formé, lorsqu'il apparut à Dion un fantôme effrayant et monstrueux. Dion était assis, sur le soir, dans un portique de sa maison, livré à des réflexions profondes. Tout à coup il entend du bruit à l'autre bout du portique: il jette ses regards de ce côté; et, à la faveur du jour qui restait encore, il aperçoit une femme d'une haute stature, qui, par les traits du visage et par l'habillement, ressemblait à une Furie tragique, occupée à balayer la maison. Surpris et effrayé de cette apparition, il fait appeler ses amis, leur raconte la vision qu'il vient d'avoir, et les prie de passer la nuit avec lui, avouant qu'il est hors de lui-même, et qu'il craint que ce fantôme ne vienne s'offrir de nouveau

[1] Environ cent dix mille francs de notre monnaie.

à lui quand il sera seul; mais le fantôme ne reparut plus. Peu de temps après, son fils, qui n'était guère qu'un adolescent, dans un mouvement de colère, dont le sujet était assez léger, se précipita du toit de la maison la tête la première, et périt [1]. Ce malheur fut pour Callippus un motif de presser l'exécution de son dessein: il fit courir le bruit parmi les Syracusains que Dion, se voyant sans enfants, avait résolu d'appeler Apollocratès, fils de Denys, et de le faire son héritier, comme étant neveu de sa femme, et petit-fils de sa sœur par sa mère.

Déjà Dion, sa femme et sa sœur soupçonnaient les menées de Callippus : il leur en venait de toutes parts des avis; mais Dion, qui s'affligeait toujours du meurtre d'Héraclide, et qui, sans doute, en avait du remords, le regardant comme une tache à sa vie et à ses actions, dit qu'il aimait mieux mourir mille fois, et présenter la gorge à quiconque le voudrait frapper, que de vivre dans la défiance, obligé de se précautionner, non-seulement contre ses ennemis, mais contre ses amis même. Cependant Callippus, qui voyait la femme et la sœur de Dion faire une recherche exacte du complot, et qui craignait qu'elles ne parvinssent à en acquérir la certitude, les alla trouver, leur protesta en pleurant qu'il n'en était rien, et dit qu'il était prêt à donner telle garantie qu'elles voudraient exiger de sa fidélité envers Dion. Elles demandèrent qu'il fît le grand serment; et voici quel est ce serment. Celui qui le doit prêter descend au temple des Thesmophores [2]: là, après les sacrifices d'usage, il

[1] Cornélius Népos raconte que Denys s'était attaché à corrompre, dès l'enfance, le fils de Dion; que Dion, pour guérir le jeune homme de ses vices, l'avait mis entre les mains de maîtres sévères, chargés de le surveiller sans cesse; et c'est l'impatience de ce joug qui aurait déterminé l'acte de désespoir par lequel le fils de Dion mit fin à sa vie.

[2] C'est le surnom de Cérès et de Proserpine. On les regardait comme les inventrices de l'agriculture, et, par suite, comme les auteurs de la civilisation et les premières législatrices des hommes. Le mot Thesmophores signifie *Législatrices*.

revêt le manteau de pourpre de l'une des deux déesses; puis, une torche allumée à la main, il prononce la formule du serment. Callippus, ayant satisfait à toute cette cérémonie et prêté le serment, fit si peu de compte des déesses, qu'il renvoya l'exécution du meurtre de Dion au jour même où l'on célébrait la fête de Proserpine, qui était celle des déesses par laquelle il avait juré. Sans doute Proserpine eût été offensée, en quelque temps qu'il eût commis ce meurtre sur un homme qu'il avait lui-même initié aux saints mystères; mais sa majesté était bien plus violée encore par le choix que Callippus faisait du jour même de sa fête.

Callippus s'était associé plusieurs complices. Ce jour-là donc, comme Dion se tenait avec ses amis dans une salle où il y avait plusieurs lits, les conjurés environnèrent la maison : les uns gardent les portes et les fenêtres; les autres, qui devaient porter la main sur lui, et qui étaient des soldats zacynthiens, entrent dans la salle en simple tunique et sans épées. Dès qu'ils furent entrés, ceux du dehors fermèrent la porte sur eux. Les meurtriers se jetèrent alors sur Dion, et s'efforcèrent de l'étouffer; mais, n'en pouvant venir à bout, ils demandèrent des épées. Pas un de ceux du dedans n'osa ouvrir la porte, bien que Dion eût avec lui plusieurs personnes; car, comme chacun d'eux espérait qu'en le laissant périr il sauverait sa propre vie, ils ne cherchèrent nullement à le secourir. Les meurtriers attendirent quelques instants. Enfin, un Syracusain, nommé Lycon, ayant tendu par la fenêtre un poignard à l'un des Zacynthiens, ils égorgèrent Dion, comme une victime depuis longtemps menacée du coup fatal, et abattue à terre. Cette exécution consommée, ils jetèrent en prison la sœur de Dion, et sa femme, qui était enceinte. Cette infortunée accoucha misérablement dans la prison, et mit au monde un fils, qu'elles résolurent de nourrir; ce que les gardes leur permirent aisément, sachant que Callip-

pus se trouvait dans une situation assez embarrassante.

Après le meurtre de Dion, Callippus jouit d'abord d'une brillante fortune, et se vit le maître dans Syracuse : il en écrivit même à Athènes, qui de toutes les villes était celle qu'il devait, après les dieux immortels, le plus respecter et craindre, s'étant souillé d'un si grand forfait. Mais on a dit d'Athènes, et non sans vérité, que les gens de bien y étaient parfaits, et les méchants d'une malice profonde : c'est comme son terroir, qui produit le miel le plus excellent [1] et la ciguë la plus violente. Au reste, Callippus ne justifia pas longtemps le reproche qu'on pouvait faire à la Fortune et aux dieux, de ce qu'ils souffraient qu'un homme se fût élevé, par un crime si impie, à une telle puissance : il ne tarda pas à en recevoir le juste châtiment ; car, en voulant se rendre maître de Catane, il perdit aussitôt Syracuse. On rapporte, à cette occasion, un mot de lui : « J'ai perdu, dit-il, une grande ville, pour ne prendre qu'une râpe à fromage [2]. » Il alla ensuite attaquer Messine, où périrent un grand nombre des siens, et particulièrement les soldats zacynthiens qui avaient tué Dion. Chassé de toutes les villes de Sicile, qui le regardaient comme un monstre digne de toute leur haine, il se retira à Rhégium, où, réduit à une extrême détresse, et pouvant à grand'peine nourrir les soldats mercenaires qu'il commandait, il fut assassiné par Leptinès et Polysperchon, avec le même poignard, à ce qu'on dit, qui avait servi au meurtre de Dion : on le reconnut à sa forme et à la beauté de l'ouvrage; il était court, comme les poignards de Sparte, et d'un travail parfait.

Voilà quelle fut la punition que Callippus reçut de son crime.

Quant à Aristomaque et à Arété, elles furent reçues,

[1] Le miel du mont Hymette.

[2] Cette râpe se nommait πατάνη, et les gens du peuple prononçaient κατάνη, qui est le même mot que le nom de Catane.

en sortant de prison, par le Syracusain Icétas, qui avait été un des amis de Dion. Icétas en eut d'abord le plus grand soin, et leur garda la fidélité qu'il devait à la mémoire de son ami; mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il fit préparer un vaisseau, sur lequel il les embarqua, comme pour les envoyer dans le Péloponnèse, ordonnant à ceux qui les conduisaient de les tuer en chemin, et de les jeter dans la mer. Plusieurs auteurs prétendent qu'elles y furent jetées vivantes, et l'enfant avec elles. Mais Icétas ne tarda pas non plus à être puni de sa perfidie; car, étant tombé entre les mains de Timoléon, il fut mis à mort; et les Syracusains, pour compléter la vengeance du meurtre de Dion, firent périr deux filles d'Icétas. Nous avons rapporté ces événements dans la *Vie de Timoléon*.

BRUTUS.

(Né en l'an 79 et mort en l'an 42 avant J.-C.)

Marcus Brutus descendait de Junius Brutus, auquel les anciens Romains avaient dressé dans le Capitole une statue de bronze au milieu de celles des rois : elle tenait à la main une épée nue, pour marquer que Junius avait détruit sans retour la puissance des Tarquins. Mais le premier Brutus, semblable à ces épées qu'on a trempées brûlantes dans l'eau froide, n'adoucit point par la culture la rudesse naturelle de son caractère, et se laissa emporter par sa haine contre les tyrans jusqu'à faire périr ses fils. Au contraire, le Brutus dont nous écrivons la *Vie* s'appliqua à former son caractère par l'étude des lettres et de la philosophie; il donna l'élan à sa nature grave et douce, en y développant cette énergie qui fait accomplir les grandes choses; nul enfin n'avait reçu, à mon avis, de plus heureuses dispositions pour la vertu. Aussi, ceux-là même qui ne lui pardonnent point la conspiration contre César attribuent-ils à Brutus tout ce qui s'est pu faire de grand dans cette entreprise, et rejettent tout ce qu'elle a de plus odieux sur Cassius, parent par alliance et ami de Brutus, mais qui n'avait rien de commun avec lui pour la simplicité et la pureté des mœurs.

Servilia, mère de Brutus, rapportait son origine à Servilius Ahala, lequel, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et fomenter des troubles parmi les citoyens, prit un poignard sous son aisselle, et se rendit au Forum : il s'approche de Spurius, comme pour lui parler

et pour l'entretenir de quelque affaire; et, au moment où Spurius baisse la tête pour l'écouter, il le frappe de son poignard, et le tue[1]. Cette partie de la généalogie de Brutus est universellement admise : quant à son origine paternelle, ceux qui ont voué à Brutus de la haine et du ressentiment à cause du meurtre de César soutiennent qu'il n'était point de la race du Brutus qui chassa les Tarquins[2]. L'ancien Brutus, suivant eux, ne laissa point de postérité, ayant fait périr ses fils; Marcus Brutus était de race plébéienne, fils d'un Brutus intendant de maison ; et sa famille n'était parvenue que depuis peu de temps aux dignités de la république. Mais Posidonius le philosophe dit qu'outre les deux fils de Brutus mis à mort comme le rapporte l'histoire, et qui étaient des adolescents, il y en avait un troisième en bas âge, qui survécut à son père, et qui fut la tige de la famille des Brutus. Posidonius ajoute qu'il existait, de son temps, plusieurs hommes considérables de cette maison qui avaient de la ressemblance, pour les traits du visage, avec la statue de Brutus. Mais en voilà assez sur ce point.

Caton le philosophe était frère de Servilia, mère de Brutus : c'est lui que Brutus prit surtout pour modèle. Caton, qui était déjà son oncle, devint plus tard son beau-père. Il n'y avait, on peut dire, pas un philosophe grec dont Brutus n'eût lu les écrits, et dont la doctrine lui fût étrangère ; mais Brutus avait une préférence marquée pour l'école de Platon. Il ne montra pas grand empressement pour ce qu'on nomme la nouvelle Académie, non plus que pour la moyenne : c'est à l'ancienne qu'il s'attacha. Il honora toujours d'une haute estime Antiochus l'Ascalonite[3], et il se donna pour ami et pour com-

[1] En l'an 438 avant Jésus-Christ.

[2] Denys d'Halicarnasse et Dion sont de cet avis.

[3] C'était dans ce temps-là le chef de l'ancienne Académie. Voyez la *Vie de Lucullus*, et la *Vie de Cicéron*.

mensal Ariston [1], frère d'Antiochus, homme qui le cédait certainement en érudition à bien d'autres philosophes; mais qui les égalait tous en sagesse et en douceur de caractère. Empylus [2], dont il est fait mention plusieurs fois dans les lettres de Brutus et dans celles de ses amis, comme d'un de ses commensaux, était un rhéteur, qui a laissé un écrit assez court, mais non point méprisable, sur le meurtre de César, écrit qui est intitulé *Brutus*.

Brutus s'était suffisamment exercé dans la langue romaine pour prononcer des harangues développées et plaider dans les procès. Quant à la langue grecque, on voit à chaque instant, dans ses lettres, qu'il affectait, en s'en servant, une brièveté sentencieuse et laconienne. Ainsi, au commencement de la guerre [3], il écrit aux Pergaméniens : « J'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella. Si c'est volontairement que vous en avez donné, avouez que vous êtes dans votre tort; et, si c'est malgré vous, prouvez-le, en m'en donnant de bon gré.» Il écrit aux Samiens : « Vos délibérations sont longues; les effets en sont lents : quelle pensez-vous qu'en sera la fin?» Et dans une autre lettre, au sujet des Patarééns [4]: «Les Xanthiens [5], dédaignant ma clémence, ont fait de leur patrie le tombeau de leur désespoir. Les Pataréens, en se livrant à ma bonne foi, ont conservé leur liberté avec tous leurs priviléges. Vous pouvez choisir, ou du bon sens des Pataréens, ou du sort des Xanthiens.» Mais en voilà assez pour donner une idée de ce qui distingue le style épistolaire de Brutus.

Tout jeune encore, il accompagna en Cypre Caton,

[1] Cicéron le nomme Aristus.
[2] Empylus ne nous est plus connu que par ce qu'en dit ici Plutarque.
[3] Après le meurtre de César, quand Brutus et Cassius se preparaient à la lutte qui se termina dans les champs de Philippes.
[4] Patare était une ville de Lycie.
[5] Xanthus était aussi en Lycie.

son oncle, qu'on y avait envoyé contre Ptolémée[1]. Ptolémée se donna la mort; et Caton, retenu dans Rhodes par des affaires importantes, dépêcha Canidius, un de ses amis, pour qu'il veillât à la conservation des trésors du roi. Mais il craignit que Canidius ne pût se retenir d'en dérober quelque chose; et il écrivit à Brutus de quitter la Pamphylie, où il se rétablissait d'une maladie qu'il avait eue, et de se rendre en Cypre. Brutus ne partit qu'à contre-cœur, tant à cause des égards qu'il devait à Canidius, noté ainsi d'indignité par Caton, que par la nature même de cette commission et des soins dont on le chargeait : jeune[2], et occupé d'études libérales, il ne la trouvait ni assez relevée ni digne de lui. Néanmoins il s'appliqua à la remplir avec zèle, et il mérita les louanges de Caton. Il fit vendre tous les biens de Ptolémée; et il retourna à Rome, emportant la plus grande partie des sommes qu'il avait tirées de la vente.

Quand la division commença à se mettre dans l'État, quand Pompée et César prirent en main les armes, et que l'empire fut en proie à la guerre civile, on ne douta point que Brutus n'embrassât le parti de César. En effet, son père avait été tué autrefois par l'ordre de Pompée[3]. Mais Brutus crut qu'il convenait de sacrifier son ressentiment personnel à l'intérêt de tous; et, persuadé que Pompée, en prenant les armes, avait eu des motifs plus justes que César, il se déclara pour le parti de Pompée. Au reste, jusqu'à cette époque, quand il rencontrait Pompée, jamais il ne lui adressait la parole : c'eût été, pensait-il, se souiller d'un affreux sacrilége, que de s'entretenir avec le meurtrier de son père. Mais alors il se rangea sous les lois de l'homme qui était le chef de sa patrie; et il partit pour la Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le sort avait dévolu le gouvernement

[1] Voyez, dans la *Vie de Caton le Jeune*, le récit de cette expédition.
[2] C'était en l'an 57 avant J.-C. Brutus n'avait alors que vingt-deux ans.
[3] Voyez la *Vie de Pompée*.

de cette province. Il n'y avait rien de grand à faire en Sicile; et d'ailleurs Pompée et César étaient déjà en présence, prêts à décider de l'empire par un combat : Brutus s'en alla donc en Macédoine, comme simple volontaire, pour prendre sa part au péril commun. Pompée, dans un transport de joie et d'admiration, se leva, dit-on, de son siége, au moment où Brutus s'approcha; et il l'embrassa, à la vue de tous, comme un homme sur qui il fondait de grandes espérances. Brutus, durant la guerre, passait à étudier et à lire tout le temps qu'il n'était pas avec Pompée, et non-seulement lorsqu'on restait dans l'inaction, mais même la veille de la grande bataille[1]. On était au fort de l'été; il faisait une chaleur extrême, et l'on était campé dans un terrain marécageux. Les esclaves qui portaient la tente de Brutus ne se pressaient pas d'arriver; Brutus était accablé de fatigue : néanmoins il ne se décida que sur le midi à se frotter d'huile et à prendre quelque nourriture; et, tandis que les autres ou dormaient ou songeaient avec inquiétude aux événements qui se préparaient, il s'occupa jusqu'au soir à écrire un abrégé de Polybe.

César, dit-on, n'oublia point Brutus en cette rencontre : il recommanda, pendant le combat, aux officiers qu'il avait sous ses ordres, de ne point tuer Brutus, mais de l'épargner; de le lui amener, s'il se rendait volontairement, et, s'il se défendait contre ceux qui l'arrêteraient, de le laisser aller, et de ne lui faire aucune violence. Il en aurait usé ainsi, selon quelques-uns, pour faire plaisir à Servilia, mère de Brutus. Car, dans sa jeunesse, il avait eu des habitudes avec Servilia, qui s'était éprise pour lui d'une violente passion; et, comme Brutus était né pendant que cet amour était dans tout son feu, César était à peu près convaincu que Brutus était le fruit de ses œuvres[2]. On raconte qu'un jour, qu'il s'agissait

[1] La bataille de Pharsale, qui se donna en l'an 48 avant J.-C.

[2] Il est plus que douteux que la liaison de César et de Servilia remontât jus-

au sénat de cette redoutable conspiration de Catilina, qui faillit renverser la république, Caton et César étaient assis proche l'un de l'autre. Ils se trouvaient d'un avis contraire. Dans ce moment, on apporta du dehors un petit billet à César, qui se mit à l'écart pour le lire. Alors Caton s'écrie que c'est une indignité à César de communiquer avec les ennemis de Rome, et d'en recevoir des messages. Sur cela il se fit un grand tumulte parmi les sénateurs. Alors César présenta à Caton la missive qu'il tenait; et Caton lut une lettre amoureuse de sa sœur Servilia. Il la rejette à César, en lui disant : « Tiens, ivrogne ! » et il reprend son discours, pour achever de donner son avis. Tant l'amour de Servilia pour César était publiquement connu dans la ville !

Après la déroute de Pharsale et la fuite de Pompée vers la mer, le camp fut forcé ; mais Brutus se déroba secrètement, par une porte qui conduisait à un lieu marécageux, plein d'eaux stagnantes et de roseaux. Il se sauva la nuit à Larisse, d'où il écrivit à César. Charmé de le savoir en vie, César lui manda de le venir joindre ; et il ne se contenta pas de lui pardonner : il le traita avec autant d'honneur que pas un de ses amis. Personne ne pouvait dire de quel côté Pompée cherchait un refuge : on se perdait en conjectures. César, faisant je ne sais quelle route seul avec Brutus, tâcha de savoir sur ce point sa pensée. Les conjectures de Brutus sur le lieu où Pompée avait dû se retirer lui parurent fondées sur d'excellentes raisons : César s'y arrêta de préférence, et marcha droit en Égypte. C'est en Égypte que Pompée avait en effet cherché un asile, comme l'avait conjecturé Brutus ; mais, en abordant, il y avait trouvé la mort.

Brutus adoucit César en faveur de Cassius, et défendit devant lui le roi d'Afrique accusé[1] : accablé sous le

qu'au temps de la naissance de Brutus ; car le fait que va rapporter Plutarque est de l'an 63 avant J.-C., quand Brutus avait déjà seize ans.

[1] Le roi que désigne le texte ne peut être que Juba ; mais on ne lit nulle part

poids des griefs imputés à son client, il obtint toutefois, par ses instances, que le roi conserverait une bonne partie de son royaume. On conte que, la première fois que Brutus plaida devant César, celui-ci dit à ses amis : « Je ne sais pas ce que veut ce jeune homme ; mais tout ce qu'il veut, il le veut fortement. » Il est bien vrai que sa gravité ferme et constante ne cédait pas aisément aux prières et à la faveur : la raison était son guide, et c'est d'un libre choix qu'il se portait à l'accomplissement du bien ; mais, une fois sa résolution prise, il mettait en œuvre tout ce qu'il avait d'énergie, et il ne se rebutait point qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Les demandes injustes ne pouvaient prévaloir auprès de lui par la flatterie ; et, se laisser vaincre par d'impudentes obsessions, faiblesse que quelques-uns nomment honte de refuser, c'était, à ses yeux, tout ce qu'il y a de plus déshonorant pour un grand homme. « Ceux qui n'ont pas la force de rien refuser, disait-il souvent, ont dû ne pas faire bon usage de la fleur de leur jeunesse. »

Quand César fut sur le point de passer en Afrique pour attaquer Caton et Scipion, il confia à Brutus le gouvernement de la Gaule Cisalpine. Ce choix fit le bonheur de la province. Car, tandis que toutes les autres, comme si elles eussent été pays conquis, se voyaient en proie à l'avarice et à l'insolence des gouverneurs qu'on leur avait donnés, Brutus fut pour celle-ci la consolation et la fin de ses calamités passées ; et tout le bien qu'il y faisait, il le rapportait à César, attirant ainsi sur César la reconnaissance de ces peuples. Aussi, quand César, à son retour, traversa l'Italie, le bon état de ces villes fut pour lui un délicieux spectacle ; mais il fut surtout satisfait de Brutus, qui n'avait travaillé qu'à augmenter sa gloire, et qui se faisait même honneur de l'accompagner.

que Brutus ait plaidé pour ce prince, tandis qu'il est certain qu'il plaida pour Déjotarus, roi des Galates. Il est donc probable, ou que le passage de Plutarque est corrompu, ou que Plutarque a été mal servi par sa mémoire.

Or, il y avait alors à Rome plusieurs sortes de prétures; et la première en dignité, celle qu'on appelait la préture urbaine[1], paraissait destinée, soit à Brutus, soit à Cassius. Quelques-uns prétendent que ces deux personnages, déjà refroidis pour d'autres sujets, furent amenés, par cette rivalité, à une rupture ouverte, bien qu'ils fussent alliés; car Cassius avait épousé Junie, sœur de Brutus. Toutefois plusieurs veulent que cette concurrence ait été l'ouvrage de César lui-même, qui leur avait promis secrètement à l'un et à l'autre son appui et sa faveur. La dispute et l'aigreur furent poussées si loin entre eux, qu'ils en vinrent à plaider publiquement leur cause. La réputation de Brutus et sa vertu militaient pour lui contre les nombreux et brillants exploits que Cassius avait accomplis chez les Parthes[2]. César, après avoir entendu leurs raisons, et après en avoir conféré avec ses amis : « La cause de Cassius est la plus juste, dit-il; mais il faut donner à Brutus la première préture. » Cassius n'eut donc que la seconde : aussi fut-il bien moins reconnaissant de l'avoir obtenue qu'offensé du refus qu'on lui avait fait de l'autre.

Brutus disposait en toutes choses, comme en celle-ci, de la puissance de César; et, s'il eût voulu, il ne tenait qu'à lui d'être le premier des amis du dictateur, et de jouir auprès de lui d'un crédit absolu. Mais la faction de Cassius s'appliquait à l'en détourner, et l'attirait insensiblement à elle : non qu'il se fût réconcilié avec Cassius, depuis le différend qu'ils avaient eu ensemble; mais ses propres amis ne cessaient de lui répéter qu'il ne devait pas se laisser adoucir ni amollir par César, mais se garder de ses faveurs et de ses caresses tyranniques, qui

[1] Le préteur urbain remplissait, à Rome, les fonctions de grand juge, ou de président des tribunaux.

[2] En qualité de lieutenant de Crassus.

[3] Brutus fut préteur en l'an 44 avant J.-C., l'année même du meurtre de César.

tendaient bien moins à honorer sa vertu qu'à affaiblir son courage et à l'enchaîner à sa personne. César n'était pas sans quelque soupçon sur le compte de Brutus; souvent même on lui faisait des rapports qui le lui rendaient suspect; mais, s'il craignait l'élévation de son âme, sa dignité personnelle et le crédit de ses amis, il se confiait d'ailleurs en la bonté de son naturel et de ses mœurs. Toutefois, quelqu'un étant venu l'avertir qu'Antoine et Dolabella tramaient quelques nouveautés : « Ce ne sont pas, dit-il, ces gens si gras et si bien peignés que je crains, mais bien ces hommes maigres et pâles. » Il désignait par là Brutus et Cassius. Quelque temps après, comme on lui dénonçait Brutus, en l'avertissant de se tenir en garde contre lui, il porta, dit-on, la main sur son corps : « Eh quoi! dit-il, croyez-vous que Brutus n'attendra pas la dissolution de cette misérable chair? » voulant faire entendre qu'après sa mort, il n'appartenait qu'à Brutus de lui succéder[1].

Il est bien vraisemblable que, si Brutus se fût contenté d'être quelque temps encore le second, et que s'il eût laissé la puissance de César diminuer peu à peu, et la gloire de ses grands exploits se faner, il serait incontestablement devenu le premier dans Rome. Mais Cassius, homme violent, et qui portait à César une haine personnelle bien plus encore qu'il ne haïssait la tyrannie comme citoyen, échauffa son courage, et lui fit précipiter ses desseins. Aussi disait-on que Brutus détestait la tyrannie, et Cassius le tyran. Cassius, en effet, outre plusieurs sujets de plaintes qu'il avait contre César, ne pouvait lui pardonner d'avoir enlevé les lions qu'il avait fait rassembler et conduire à Mégare pour les jeux de son édilité : César, qui les trouva dans la ville lorsqu'elle fut prise par Calénus, les avait gardés pour lui. Ces lions devinrent, dit-on, funestes aux Mégariens : quand ils

[1] On a déjà vu tout ceci dans la *Vie de César*.

virent leur ville au pouvoir des ennemis, ils ouvrirent les loges de ces animaux, et leur ôtèrent leurs chaînes, afin qu'ils empêchassent les ennemis de se précipiter sur eux; mais les lions se jetèrent sur les malheureux habitants; et, comme ils fuyaient çà et là sans armes, ils les déchirèrent cruellement, spectacle qui excita la pitié de leurs ennemis mêmes.

On prétend que cet affront fut la principale cause de la conspiration que Cassius trama contre César; mais c'est une erreur : Cassius avait eu de tout temps une haine naturelle et une antipathie invincible contre les tyrans, comme il le fit connaître dès son enfance même. Il allait à la même école que Faustus, fils de Sylla. Faustus s'étant mis un jour à exalter, parmi ses camarades, et à vanter la puissance absolue dont avait joui son père, Cassius se leva de sa place, et alla lui donner des soufflets. Les tuteurs et les parents de Faustus voulaient poursuivre Cassius en justice; mais Pompée les arrêta : il fit venir les deux enfants devant lui, et il leur demanda comment la chose s'était passée. Cassius, prenant alors la parole : « Allons, Faustus, dit-il au jeune homme, répète devant Pompée, si tu l'oses, les propos qui m'ont si fort irrité contre toi, afin que je t'applique encore un autre soufflet. » Voila quel était Cassius.

Cependant Brutus était sans cesse excité, et par les exhortations de ses amis, et par les bruits qui couraient dans la ville, et par certains écrits qui l'appelaient, qui le pressaient vivement, à exécuter ce qu'il avait projeté. Au pied de la statue de l'ancien Brutus, celui de ses ancêtres qui avait aboli la royauté, on trouva deux écriteaux, dont l'un portait ces mots : « Plût à Dieu que tu fusses encore en vie, Brutus! » et l'autre : « Pourquoi as-tu cessé de vivre, Brutus? » Le tribunal même où Brutus rendait la justice était semé, chaque matin, de billets sur lesquels on avait écrit : « Tu dors, Brutus. —

Non, tu n'es pas véritablement Brutus. » Toutes ces provocations étaient occasionnées par les flatteurs de César, lesquels, outre les honneurs excessifs qu'ils prodiguaient au dictateur, allaient la nuit mettre des diadèmes sur ses statues, espérant par là porter le peuple à lui donner le titre de roi ; mais le contraire arriva, comme nous l'avons écrit dans la *Vie de César*. Lorsque Cassius sonda ses amis sur la conjuration contre César, tous promirent d'y entrer, si Brutus en était le chef. Une pareille entreprise, disaient-ils, ne demande pas tant du courage et de l'audace que la réputation d'un homme tel que Brutus, qui, commençant le sacrifice, en constate la justice par sa présence. Sans lui, selon eux, les conjurés seraient moins fermes dans l'exécution de leur projet, et, après l'exécution, plus suspects aux Romains, qui ne pourraient croire que Brutus eût refusé de prendre part à l'action, si elle eût eu réellement un motif honorable.

Cassius approuva ces raisons, et alla trouver Brutus: c'était la première fois qu'ils se voyaient, depuis leur querelle. Après la réconciliation et les premiers témoignages d'amitié, Cassius demanda à Brutus s'il n'avait pas dessein de se rendre au sénat le jour des calendes de mars. « J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que ce jour-là les amis de César doivent ouvrir la proposition de le faire roi. » Brutus répondit qu'il n'irait point. « Mais si nous y sommes appelés? repartit aussitôt Cassius. — Alors, répliqua Brutus, mon devoir sera de ne pas me taire, mais de défendre la liberté et de mourir avant de la voir expirer. » Cassius, enhardi par ces paroles : « Où est donc le Romain, dit-il à Brutus, qui voudrait consentir à ta mort? Ignores-tu qui tu es, Brutus? Penses-tu que ce soient des tisserands et des cabaretiers, et non les premiers et les plus plus puissants de la ville, qui couvrent ton tribunal de ces écrits que tu y trouves chaque jour? Ce qu'ils attendent des autres préteurs, ce sont des distributions d'argent, des spectacles, des combats de

gladiateurs; mais ce qu'ils réclament de toi, comme une dette héréditaire, c'est le renversement de la tyrannie. Ils sont prêts à tout souffrir pour toi, si tu veux te montrer tel qu'ils pensent que tu dois être. » En finissant ces mots, il serra étroitement Brutus dans ses bras; puis, s'étant séparés, ils allèrent chacun trouver leurs amis.

Or, il y avait un certain Caïus Ligarius [1] qui, ayant été accusé devant César d'avoir suivi le parti de Pompée, dont il était l'ami, avait été absous par le dictateur; mais Ligarius, moins reconnaissant du bienfait qu'il avait reçu qu'irrité du danger qu'il avait couru, était toujours demeuré l'ennemi de César, et extrêmement attaché à Brutus. Brutus, étant allé le voir, le trouva malade dans son lit. « Ah! Ligarius, dit-il en entrant, en quel temps tu es malade! » Ligarius, se soulevant alors, et s'appuyant sur le coude : « Brutus, dit-il à son ami en lui serrant la main, si tu formes quelque entreprise digne de toi, je me porte bien. » Dès lors ils commencèrent à sonder secrètement leurs amis, et les personnes en qui ils avaient confiance : ils leur communiquaient leur projet; et ils choisissaient les conjurés, non-seulement parmi leurs familiers, mais encore chez ceux dont l'audace et le mépris de la mort leur étaient connus. C'est pourquoi ils cachèrent leur dessein à Cicéron, quoique Cicéron fût, de tous leurs amis, celui sur l'affection et la fidélité duquel ils pouvaient le plus compter; mais Cicéron manquait naturellement d'audace; et puis l'âge lui avait donné la timide circonspection des vieillards [2], en sorte qu'il voulait ne rien entreprendre qui n'offrît, par le raisonnement, un suprême degré de sûreté. Ils craignaient donc que Cicéron n'émoussât leur courage,

[1] Il se nommait Quintus et non Caïus : c'est celui pour lequel Cicéron avait obtenu grâce par son éloquence.

[2] Cicéron avait alors soixante-trois ans; et, comme il le prouva par ses discours et par sa conduite jusqu'à sa mort, il n'avait rien perdu de son activité, et il était aussi courageux qu'au temps même de son consulat.

et qu'il ne ralentît l'ardeur d'une entreprise qui demandait une prompte exécution. Brutus ne s'en ouvrit pas non plus à Statilius, le philosophe épicurien, ni à Favonius, l'émule de Caton, deux autres de ses amis ; et voici pourquoi. Un jour, qu'il s'entretenait de philosophie avec eux, il jeta, pour les sonder, un propos vague, qu'il fit venir de loin et par un long détour. Mais Favonius répondit qu'une guerre civile était bien plus funeste encore que la plus injuste des monarchies ; et Statilius, que l'homme sage et prudent ne s'exposait point au danger pour des méchants et des insensés.

Labéon, qui était présent à cet entretien, réfuta vivement les deux philosophes ; mais Brutus n'insista pas davantage, comme si la question lui eût paru difficile à résoudre. Le lendemain, il alla trouver Labéon, et lui révéla le projet, dans lequel Labéon entra avec ardeur. Ils jugèrent à propos de gagner un autre Brutus, surnommé Albinus, non qu'il fût homme actif et courageux ; mais, comme il entretenait pour les spectacles un certain nombre de gladiateurs, il avait quelque puissance ; et d'ailleurs il jouissait de la confiance de César. Lorsque Labéon et Cassius lui en parlèrent, Albinus ne répondit rien d'abord ; mais il alla trouver Brutus en particulier ; et, après avoir appris de lui-même qu'il était le chef de la conjuration, il s'engagea de grand cœur à le seconder de tout son pouvoir. La réputation de Brutus en attira bientôt un grand nombre d'autres, et des plus considérables parmi les Romains : bien plus, sans qu'ils se fussent liés par aucun serment, et sans qu'ils se fussent donné réciproquement leur foi au milieu des sacrifices, ils gardèrent tous si bien le secret, ils l'ensevelirent dans un si profond silence, en n'en laissant rien échapper au dehors, que, malgré les avertissements que les dieux donnèrent par des prédictions, par des prodiges, par les signes des victimes, personne ne crut à la réalité du complot.

Cependant Brutus, qui voyait les plus illustres, les plus vertueux, et les plus magnanimes personnages de Rome attacher leur fortune à la sienne, et qui envisageait la grandeur du péril auquels ils s'exposaient, s'efforçait en public d'être maître de lui-même, et de ne laisser échapper au dehors rien qui pût trahir sa pensée; mais, rentré chez lui, et surtout la nuit, c'était toute autre chose : l'inquiétude dont il était agité le réveillait en sursaut; puis il s'enfonçait dans de profondes réflexions, qui montraient à ses yeux toutes les difficultés de l'entreprise. Sa femme, qui reposait près de lui, s'aperçut bientôt qu'il était en proie à un trouble extraordinaire, et qu'il roulait dans son esprit quelque projet difficile, et dont il avait peine à trouver l'issue. Porcie était, comme nous l'avons dit, fille de Caton; et Brutus, qui était son cousin, l'avait épousée fort jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, de qui elle avait un fils, nommé Bibulus comme son père, lequel a laissé un petit ouvrage, intitulé *Mémoires de Brutus*, que nous possédons encore. Porcie, qui avait fait son étude de la philosophie, qui était fort attachée à son mari, et qui joignait à une grande élévation d'esprit beaucoup de prudence et de bon sens, ne voulut point demander à Brutus son secret, qu'auparavant elle n'eût fait sur elle-même l'épreuve de son propre courage. Voici ce qu'elle imagina. Elle prit un petit couteau, de ceux dont les barbiers se servent pour tailler les ongles; et, après avoir renvoyé toutes ses femmes, elle se fit à la cuisse une profonde incision; en sorte qu'elle perdit beaucoup de sang, et qu'elle fut saisie bientôt après de douleurs très-vives et d'une fièvre violente accompagnée de frissons. Comme Brutus était dans une mortelle inquiétude sur l'état de sa femme, Porcie, au fort de la souffrance, lui tint ce discours : « Brutus, je suis fille de Caton; et je suis entrée dans ta maison, non pour être seulement ta compagne au lit et à table, comme une concu-

bine, mais pour partager avec toi et les biens et les maux. Tu ne m'as donné, depuis notre mariage, aucun sujet de plainte; mais moi, quelle preuve te puis-je donner de ma reconnaissance et de ma tendresse, si tu me crois également incapable et de supporter avec toi un accident qui demande le secret, et de recevoir une confidence qui exige de la fidélité? Je sais qu'en général on croit la femme trop faible pour garder un secret; mais, Brutus, la bonne éducation et le commerce de personnes vertueuses ont quelque influence sur les caractères : or, je suis tout à la fois et fille de Caton et femme de Brutus. Pourtant, je n'ai point si fort compté sur ce double appui, que je ne me sois assurée d'être invincible à la douleur. » En finissant ces mots, elle lui montre sa blessure, et elle lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, frappé d'étonnement, lève les mains au ciel, et demande aux dieux de lui accorder un succès si complet dans son entreprise, qu'on le juge digne d'être l'époux d'une femme telle que Porcie; et aussitôt il s'empresse de lui faire donner tous les secours qu'exigeait son état.

Le jour était fixé pour une assemblée du sénat; et, comme il paraissait certain que César s'y rendrait, les conjurés choisirent ce jour-là pour l'exécution de leur dessein. Ils devaient s'y trouver tous réunis, ce qui écarterait tout soupçon; et autour d'eux devaient être les personnages les plus distingués de la ville, lesquels ne manqueraient pas, après l'exécution d'une telle entreprise, de se déclarer aussitôt les défenseurs de la liberté. Le lieu même semblait leur être indiqué par la divinité comme le plus favorable à leur dessein : c'était un des portiques qui environnent le théâtre, et celui où se trouve la salle garnie de siéges, au milieu de laquelle était la statue que Rome avait élevée à Pompée, après qu'il eut embelli ce quartier en y faisant construire le théâtre et les portiques. Ce fut donc là que l'on convoqua le sénat pour le 15 de mars, jour que les Romains

appellent les ides[1] : en sorte qu'il semblait que quelque divinité amenait César en ce lieu, pour venger par sa mort la mort de Pompée.

Le jour venu, Brutus, sans confier son dessein à d'autres qu'à sa femme, sort de chez lui, un poignard caché sous sa toge, et se rend au sénat. Les autres conjurés, qui s'étaient assemblés chez Cassius, accompagnèrent d'abord jusqu'au Forum le fils de Cassius, qui allait prendre la robe virile; puis ils entrèrent de là dans le portique de Pompée, où ils attendirent César, qui devait bientôt arriver. C'est là que quelqu'un qui aurait su le complot qu'on allait mettre à exécution n'aurait pu s'empêcher d'admirer la constance, je dirais presque l'impassibilité des conjurés, à l'approche d'un tel péril. Plusieurs d'entre eux, étant obligés, en leur qualité de préteurs, de rendre la justice, non-seulement écoutaient avec une parfaite tranquillité les différends des parties, et comme s'ils eussent eu l'esprit entièrement libre; mais ils le faisaient avec une extrême application, et ils rendaient les sentences les plus exactes et les mieux motivées. Un des accusés, qui venait d'être condamné et qui refusait de payer l'amende, en appela à César, criant et protestant contre la sentence. Alors Brutus, jetant les yeux sur les assistants : « César, dit-il, ne m'a jamais empêché et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois. »

Cependant il survint plusieurs incidents capables de les troubler. Le premier et le plus inquiétant fut le retard de César, qui arriva que le jour était déjà fort avancé; car, n'ayant pu obtenir des sacrifices favorables, sa femme l'avait retenu chez lui, et les devins eux-mêmes lui avaient défendu de sortir[2]. En second lieu, quelqu'un s'étant approché de Casca, l'un des conjurés, lui prit la main, et lui dit : « Casca, tu m'as fait mystère

[1] En l'an 44 avant J.-C.

[2] Voyez, pour plus de detail, la *Vie de César*.

de ton secret; mais Brutus m'a tout découvert. » Comme Casca parut fort étonné, l'autre reprit en riant : « Et comment, en effet, serais-tu devenu en si peu de temps assez riche pour briguer l'édilité? » Sans ces derniers mots, Casca révélait tout à cet homme, trompé qu'il était par l'équivoque de son discours. Enfin Popilius Lénas, un des sénateurs, après avoir salué Brutus et Cassius plus affectueusement qu'à l'ordinaire, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux de donner un heureux succès au dessein que vous méditez; mais je vous conseille d'en hâter l'exécution, car l'affaire n'est plus secrète. » Après ces paroles, il les quitta, laissant dans leur esprit de grands soupçons que le complot était découvert.

En ce moment, un des esclaves de Brutus vient, en courant, lui annoncer que sa femme est mourante. En effet, Porcie, pleine d'inquiétude sur l'événement, et ne pouvant supporter le poids de son chagrin, avait bien de la peine à se tenir chez elle : le moindre cri, le plus léger bruit qu'elle entendait, la faisaient tressaillir ; et, semblable à ces femmes qui sont saisies de la fureur des Bacchantes, elle sortait dehors, demandant à tous ceux qui revenaient du Forum ce que faisait Brutus, et elle envoyait message sur message pour en savoir des nouvelles. Enfin, l'affaire traînant en longueur, les forces l'abandonnèrent. L'extrême agitation où la tenait cette cruelle incertitude la jeta dans un tel accablement, qu'elle n'eut pas le temps de regagner sa chambre : comme elle était assise dans sa cour, elle tomba en une défaillance qui lui ôta tout sentiment ; son visage changea de couleur, et elle perdit l'usage de la parole. Ses femmes, la voyant dans cet état, poussèrent des cris affreux ; et, les voisins étant accourus, le bruit de sa mort se répandit promptement par la ville. Mais elle ne tarda pas à revenir de son évanouissement : elle reprit ses sens, et les soins que ses femmes lui prodiguèrent la remirent dans son état naturel. La nouvelle

qu'on avait apportée à Brutus le jeta dans un trouble extrême : toutefois son malheur personnel ne lui fit point abandonner l'intérêt public ; et il ne sortit point du sénat pour aller chez lui.

Déjà l'on annonçait l'arrivée de César en litière; mais César, alarmé des signes défavorables des victimes, avait résolu de ne terminer ce jour-là aucune affaire importante, et de proroger l'assemblée, sous prétexte de quelque indisposition. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas, le même qui peu de temps auparavant avait souhaité à Brutus et à Cassius un heureux succès dans leur entreprise, s'empara de lui : il l'entretint fort longtemps; et César parut lui prêter une extrême attention. Les conjurés, car on peut leur donner ce nom, ne pouvaient entendre ce que disait Lénas; mais ils conjecturèrent, d'après le soupçon qu'ils avaient sur le compte du personnage, qu'un si long entretien ne pouvait être qu'une dénonciation détaillée du complot. Découragés, ils se regardent les uns les autres, et ils s'avertissent mutuellement par l'air de leur visage de ne pas attendre qu'on les vienne saisir, mais de prévenir un tel affront en se donnant eux-mêmes la mort. Déjà Cassius et quelques autres portaient la main aux poignards qu'ils avaient sous leurs vêtements, lorsque Brutus reconnut, aux gestes de Lénas, qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très-vive, plutôt que d'une accusation. Toutefois il n'en dit rien aux conjurés, sachant qu'il y avait, mêlés parmi eux, beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas dans le secret ; mais, par la gaieté de son visage, il rassura Cassius ; et bientôt après Lénas, ayant baisé la main de César, se retira : ce qui fit voir que cette conversation n'avait eu pour objet que des affaires personnelles.

Dès que le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siége de César, feignant d'avoir à l'entretenir de quelque affaire ; et Cassius, portant, dit-on,

ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua comme si elle eût été capable de l'entendre [1]. Trébonius attira Antoine à la porte, et l'y entretint longtemps, pour le retenir hors de la salle [2]. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent, pour lui faire honneur; et, dès qu'il se fut assis, les conjurés se pressèrent autour de lui, et firent avancer Tullius Cimber, qui demanda au dictateur le rappel de son frère. Les autres joignirent leurs prières aux siennes : ils prirent les mains de César; ils lui baisèrent même la poitrine et la tête. César rejeta d'abord ces supplications; puis, comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. A ce moment, Tullius, lui prenant la toge à deux mains, lui découvre les épaules; et Casca, qui était derrière César, tire son poignard, et lui porte le premier un coup près de l'épaule; mais la blessure fut peu profonde. César saisit aussitôt la poignée de l'arme dont il vient d'être frappé, et s'écrie en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu ? » Mais Casca, s'adressant à son frère en langue grecque, l'appelle à son secours. César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards autour de lui, pour repousser les meurtriers ; mais, dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui, il quitte la main de Casca, qu'il tenait encore; puis, se couvrant la tête de sa toge, il livre son corps aux coups. Comme les conjurés frappaient tous à la fois et sans précaution, étant serrés autour de César, ils se blessèrent les uns les autres ; à tel point que Brutus, qui voulait aussi avoir sa part au meurtre, reçut une blessure à la main, et que tous les autres furent couverts de sang.

César ayant été tué de cette manière, Brutus s'avança au milieu de la salle, et il voulut parler pour rassurer

[1] Ce qui rend ce fait remarquable, comme Plutarque le dit ailleurs, c'est que Cassius était dans les sentiments d'Épicure, et qu'il ne croyait ni à l'autre vie, ni à la providence divine.

[2] Dans la *Vie de César*, Plutarque dit qu'Antoine fut retenu par Albinus; mais ici il est d'accord avec Cicéron et avec tous les historiens.

et retenir les sénateurs. Mais les sénateurs, saisis d'effroi, prirent la fuite en grand désordre : ils se précipitèrent en foule vers la porte, bien qu'ils ne fussent ni poursuivis ni pressés par personne ; car les conjurés avaient pris la résolution de ne tuer que César seul, et d'appeler tous les citoyens à la liberté. Au commencement, quand on délibérait sur le plan à suivre dans l'exécution, tous étaient d'avis qu'avec César il fallait tuer aussi Antoine, homme fier et insolent, disaient-ils, partisan déclaré de la monarchie, et à qui sa familiarité avec les soldats donnait un grand crédit sur les troupes. Un motif plus puissant encore, c'est que l'audace d'Antoine et son ambition naturelle étaient fortifiées par la dignité du consulat, qu'il partageait alors avec César. Mais Brutus avait combattu cet avis, d'abord comme étant contraire à toute justice, puis en leur faisant envisager un changement possible du côté d'Antoine. Il ne désespérait pas, disait-il, une fois César mort, de voir cet homme, d'une âme élevée, ambitieux, avide de gloire, s'enflammer, à leur exemple, d'une noble émulation pour la vertu, et vouloir contribuer aussi à la liberté de sa patrie. Ces réflexions sauvèrent la vie à Antoine, qui, le jour même du meurtre, profitant de la frayeur générale, prit la fuite sous le costume d'un homme du peuple. Brutus et ses complices se retirèrent au Capitole, les mains encore teintes de sang ; et, montrant leurs poignards nus, ils appelaient les citoyens à la liberté. Au premier bruit du meurtre, ce ne furent, dans toutes les rues, que cris confus et fuites désordonnées, ce qui ne faisait qu'augmenter le trouble et l'effroi ; mais, quand on vit qu'on n'attentait plus aux jours de personne, et qu'on ne pillait pas même les choses exposées en public, alors les sénateurs, et grand nombre de citoyens, reprenant courage, montèrent au Capitole trouver les conjurés. Là, le peuple s'étant assemblé, Brutus fit un discours analogue aux circonstances, et

propre à gagner les bonnes grâces de la multitude, qui approuva en effet la conduite des conjurés, et qui leur cria de descendre du Capitole. Encouragés par ces cris, les conjurés se rendirent au Forum, où le peuple les suivit en foule. Brutus marchait entouré des plus illustres d'entre les citoyens, lesquels, lui formant ainsi une escorte fort honorable, le conduisirent du Capitole à la tribune. Ces hommes imposèrent à la populace, bien qu'elle fût composée d'une tourbe de gens ramassés au hasard, et tout prêts à exciter une sédition : elle se tint en silence, par respect pour Brutus, et elle observa l'ordre le plus parfait.

Brutus s'avança pour leur parler, et ils l'écoutèrent paisiblement ; mais ils ne tardèrent pas à faire voir combien leur déplaisait le meurtre de César. Cinna, qui voulut les haranguer aussi, ayant commencé par accuser César, ils entrèrent dans une telle fureur, et ils vomirent contre lui tant d'insultes, que les conjurés furent obligés de se retirer de nouveau au Capitole. Brutus, qui craignait de s'y voir assiégé, renvoya les principaux d'entre ceux qui l'y avaient suivi, ne trouvant pas juste de faire partager le péril à des hommes qui n'avaient point eu part à l'action. Cependant le lendemain le sénat s'assembla dans le temple de la Terre ; et là, Antoine, Plancus et Cicéron proposèrent une amnistie générale, et invitèrent tout le monde à la concorde. Il fut arrêté qu'on donnerait, non-seulement sûreté entière aux conjurés, mais encore que les consuls feraient un rapport sur les honneurs à leur décerner. Le décret ayant été ainsi arrêté, le sénat se sépara, et Antoine envoya son fils au Capitole, pour servir d'otage aux conjurés, qui descendirent aussitôt. Lorsque tout le monde fut réuni, on s'embrassa avec beaucoup de cordialité. Cassius alla souper chez Antoine, et Brutus chez Lépidus : quant aux autres conjurés, ils furent emmenés chacun par leurs amis, ou par les personnes de leur connaissance.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le sénat, s'étant de nouveau assemblé, remercia Antoine, dans les termes les plus honorables, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. Ensuite on combla Brutus d'éloges, et l'on fit une distribution de provinces : l'île de Crète fut décernée à Brutus, et l'Afrique à Cassius; Trébonius eut l'Asie, Cimber la Bithynie, et l'on donna à Brutus Albinus la Gaule Circumpadane.

Cela fait, il fut question du testament de César, et de ses funérailles. Antoine fut d'avis que le testament devait être lu en public, et qu'il fallait faire le convoi à la vue de tout le monde, attendu que des obsèques faites secrètement, et sans les honneurs dus au rang de César, pourraient irriter le peuple. Cassius combattit cette proposition avec force; mais Brutus céda à Antoine, et consentit à sa demande, en quoi il commit, ce semble, une seconde faute. Il en avait déjà fait une en épargnant Antoine, car c'était fortifier contre les auteurs de la conjuration un ennemi aussi dangereux que puissant; mais celle de laisser à Antoine la faculté de célébrer à son gré les funérailles de César lui devint plus funeste encore. D'abord le legs de soixante-quinze drachmes [1] laissé par César à chacun des Romains, et le don qu'il faisait au peuple des jardins qu'il avait au delà du Tibre, à l'endroit où est maintenant le temple de la Fortune, excitèrent dans tous les citoyens une affection singulière pour le défunt, et de vifs regrets de sa mort. Ensuite, le corps ayant été porté au Forum, Antoine, qui prononçait, suivant l'usage, l'oraison funèbre du mort, voyant le peuple ému par son discours, chercha à exciter davantage encore sa compassion : il prit la robe de César toute sanglante; il la déploya aux yeux de cette foule; il leur montra les coups dont elle était percée, et par là le grand nombre de blessures que César avait

[1] Environ soixante-sept francs cinquante centimes de notre monnaie.

reçues. Dès lors il n'y eut plus ni ordre ni discipline. Les uns criaient qu'il fallait exterminer les meurtriers; les autres, renouvelant ce qui avait été fait aux funérailles de Clodius le démagogue, arrachent des boutiques les bancs et les tables : ils les amoncellent, ils en dressent un grand bûcher; après quoi ils y placent le corps de César, et le brûlent ainsi au milieu de plusieurs temples et autres lieux d'asile, regardés jusqu'alors comme inviolables. Quand le bûcher fut embrasé, chacun des factieux en approche, et y prend des tisons ardents; puis ils courent aux maisons des meurtriers de César, pour y mettre le feu; mais ceux-ci s'étaient bien fortifiés d'avance, et repoussèrent ce danger.

Un poëte, nommé Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, mais qui au contraire était l'ami de César, avait eu la veille un rêve : il lui sembla que César le priait à souper. Il refusa d'abord l'invitation, mais, à la fin, César, le pressant et lui faisant en quelque sorte violence, le prit par la main, et le mena dans un lieu vaste et obscur, où Cinna le suivit frissonnant d'horreur. Ce rêve fit sur Cinna une telle impression, qu'il en eut la fièvre toute la nuit. Néanmoins, le matin, comme on emportait le corps, il eut honte de ne pas accompagner le convoi. Il se rendit donc au Forum, où il trouva en arrivant le peuple déjà fort aigri. Dès qu'il parut, on le prit pour cet autre Cinna qui, tout récemment encore, avait mal parlé de César en pleine assemblée; et le peuple, s'étant jeté sur lui, le mit en pièces [1]. Brutus et ses complices, craignant un pareil sort, surtout après le changement d'Antoine, sortirent de la ville, et se retirèrent à Antium [2], pour y attendre que la fureur du peuple fût calmée, et dans la pensée

[1] Ce poëte Cinna était tribun du peuple, suivant Dion et Appien : il se nommait Helvius Cinna; et l'autre Cinna se nommait Cornelius. On a déjà vu ce récit dans la *Vie de César*.

[2] Ville du Latium, près de la mer.

de retourner à Rome dès que les esprits seraient plus tranquilles ; ce qu'ils espéraient bientôt d'une multitude non moins inconstante qu'impétueuse dans ses mouvements. D'ailleurs ils comptaient sur le sénat; car, si le sénat n'avait fait aucune information contre ceux qui avaient mis Cinna en pièces, il avait du moins poursuivi et fait arrêter les séditieux qui, avec des tisons ardents, voulaient brûler leurs maisons.

Déjà le peuple, mécontent d'Antoine, qui semblait vouloir succéder à la tyrannie de César, désirait Brutus, et s'attendait à le voir bientôt rentrer dans Rome pour y célébrer les jeux qu'il devait donner en sa qualité de préteur. Mais Brutus fut averti qu'un grand nombre de soldats vétérans, de ceux qui avaient reçu de César, en récompense de leurs services, des terres et des maisons dans les colonies, lui dressaient des embûches, et se glissaient par petits pelotons dans la ville : il n'osa pas retourner à Rome. Toutefois son absence n'empêcha pas le peuple de jouir du spectacle et des jeux, qui furent célébrés avec une magnificence extraordinaire. Brutus voulut que rien n'y fût épargné : il avait fait acheter un nombre considérable d'animaux féroces; il défendit qu'on en vendît ni qu'on en réservât un seul, voulant que tous fussent employés dans les jeux. Il alla même en personne jusqu'à Naples, pour y louer des histrions; et, comme il désirait fort avoir un certain Canutius, qui avait un grand succès sur les théâtres, il écrivit à ses amis de ne rien négliger pour persuader à cet homme de venir à ses jeux; car il ne trouvait pas qu'il fût convenable de forcer aucun Grec. Il écrivit aussi à Cicéron pour le prier instamment d'y assister.

Telle était la situation des affaires à Rome; mais l'arrivée du jeune César leur donna bientôt une nouvelle face. Il était fils de la nièce de César; et César, par son testament, l'avait adopté, et institué son héritier. Il était à Apollonie, où il suivait le cours de ses études, lorsque

César fut tué : il attendait là que César le vînt prendre pour l'emmener à l'expédition qu'il avait projetée contre les Parthes. Mais, à la nouvelle du meurtre, il revint à Rome en toute hâte; et, pour s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, il prit d'abord le nom de César[1], puis il distribua à chaque citoyen l'argent que César leur avait laissé, conduite qui excita des factions contre Antoine; enfin, par ses largesses, il attira à son parti un grand nombre des vétérans qui avaient servi sous César. Cicéron s'étant aussi déclaré pour lui, à cause de la haine qu'il portait à Antoine, Brutus l'en reprit vivement dans ses lettres[2] : il lui reprocha de ne pas craindre un maître, mais seulement un maître qui le haïssait; et les éloges que Cicéron donnait à la douceur de César, et dans ses discours et dans ses lettres, n'avaient d'autre but, suivant Brutus, que de ménager à Rome une servitude moins dure. « Nos ancêtres, ajoutait-il, n'ont jamais pu supporter les maîtres même les plus doux. Pour moi, je ne suis décidé, quant à présent, ni pour la paix ni pour la guerre; et la seule chose qui soit bien arrêtée en mon esprit, c'est de n'être jamais l'esclave de personne : aussi je m'étonne fort que Cicéron, qui craint les dangers d'une guerre civile, ne redoute pas l'infamie d'une paix déshonorante, et ne veuille d'autre récompense d'avoir chassé Antoine de la tyrannie, que celle de nous donner César pour tyran[3]. » Tel se montre Brutus, dans les premières lettres qu'il écrivit alors.

Déjà Rome se partageait entre César et Antoine; les armées étaient comme à l'encan, et s'adjugeaient à celui qui y mettait la plus haute enchère. Brutus, désespérant donc de ses affaires, résolut de quitter l'Italie;

[1] Il se nommait d'abord Octave; il prit alors le nom de César Octavien, et plus tard celui de César Auguste.

[2] Ces lettres, pleines de patriotisme et d'une mâle éloquence, sont encore dans la correspondance de Cicéron.

[3] Ce n'est point une citation textuelle; c'est comme le sommaire des lettres 16e et 17e du livre *à Brutus*, adressées, l'une à Cicéron, l'autre à Atticus.

et, ayant traversé par terre la Lucanie, il se rendit à Élée, sur le bord de la mer. Porcie, qui devait partir de là pour retourner à Rome, s'efforçait de cacher la douleur qu'elle éprouvait à la pensée de se séparer de son mari; mais elle se trahit à la vue d'un tableau. Le sujet de ce tableau était tiré de l'histoire grecque : c'étaient les adieux d'Hector et d'Andromaque. Andromaque, les yeux fixés sur son époux, recevait de ses mains son fils encore tout enfant. La vue de cette scène rappela à Porcie son propre malheur, et la fit fondre en larmes : elle revint la considérer plusieurs fois pendant le jour; et cette image renouvelait ses pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, se mit à prononcer les vers d'Andromaque à Hector[1] :

> Pour toi, Hector, tu me tiens lieu d'un père, et d'une mère vénérée,
> Et d'un frère; et tu es mon époux florissant de jeunesse.

« Moi du moins, dit alors Brutus en souriant, je ne saurais adresser à Porcie les paroles d'Hector à Andromaque :

> Et la toile, et la quenouille, et commande à tes suivantes[2];

car, si la faiblesse de son corps ne lui permet pas des exploits égaux aux nôtres, elle combattra, par la fermeté de son âme, non moins généreusement que nous pour la patrie. » Voilà ce que raconte Bibulus, fils de Porcie.

Brutus se rendit par mer d'Élée à Athènes, où le peuple le reçut avec de vives acclamations, et porta des décrets en son honneur. Il logea chez un de ses anciens hôtes; et chaque jour il allait entendre Théomnestus

[1] *Iliade*, chant VI, vers 429, 430.
[2] *Iliade*, chant VI, vers 491.

l'Académique [1], et Cratippus le péripatéticien [2]. Il s'entretenait de philosophie avec eux, comme un homme qui vit dans un grand loisir, et qui ne s'occupe d'aucune affaire : cependant il se préparait secrètement à la guerre, sans que personne en eût le moindre soupçon. Il envoya Hérostratus en Macédoine, pour attirer à son parti ceux qui commandaient les troupes de cette province ; et il fit venir auprès de lui les jeunes Romains qui étudiaient à Athènes, au nombre desquels était le fils de Cicéron [3], à qui Brutus donne de grands éloges : il dit que ce jeune homme, soit qu'il dormît ou qu'il veillât, conservait toujours beaucoup de courage et une haine décidée contre les tyrans [4]. Quand il eut commencé l'exécution de ses desseins, apprenant que quelques vaisseaux romains venaient d'Asie, chargés de richesses, et qu'ils avaient pour commandant un homme fort honnête, qui était son ami particulier, il alla au-devant de cet homme ; et, l'ayant rencontré près de Caryste [5], il lui persuada de lui livrer ses vaisseaux. Le soir même, Brutus lui donne à souper, et le traite avec magnificence : c'était par hasard le jour anniversaire de la naissance de Brutus. On se met à boire, et on fait des libations pour la victoire de Brutus et pour la liberté des Romains ; et Brutus, qui voulait encourager ses convives, ayant demandé une plus grande coupe, la prend à la main, et prononce, sans que rien l'eût amené, ce vers d'Homère :

> Je péris, frappé par la destinée cruelle et par la main du fils de Latone [6].

[1] Ce Théomnestus est inconnu d'ailleurs.

[2] Cratippus a déjà été mentionné dans la *Vie de Pompée*. Il était, suivant Cicéron, le premier des péripatéticiens de son temps ; et c'est à lui que Cicéron confia son fils lorsqu'il l'envoya étudier à Athènes.

[3] C'est là aussi qu'Horace s'engagea dans le parti de Brutus.

[4] On sait que le fils de Cicéron ne fut qu'un homme vicieux, et d'une déplorable nullité.

[5] Ville de l'île d'Eubée.

[6] C'est Patrocle mourant qui parle à Hector, *Iliade*, chant XVI, vers 849.

On raconte même qu'à la journée de Philippes, quand il sortit de sa tente pour le dernier combat, il donna pour mot à ses soldats : Apollon; et c'est pourquoi l'on pensa que ce vers qu'il avait prononcé était comme un présage de sa défaite.

Peu de jours après, Antistius lui remit cinq cent mille drachmes[1], pris sur l'argent qu'il portait en Italie. Tous les soldats qui restaient de l'armée de Pompée, et qui erraient encore dans la Thessalie, le vinrent joindre de bon cœur. Il enleva à Cinna cinq cents cavaliers, qu'il conduisait à Dolabella en Asie; puis, s'étant rendu par mer à Démétriade[2], comme on enlevait de cette ville, pour Antoine, une quantité considérable d'armes que César avait fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius, préteur de Macédoine, lui remit son gouvernement; et tous les rois et princes voisins s'unirent à lui, et le secondèrent de tout leur pouvoir.

En ce temps-là, Brutus eut nouvelle que Caïus, frère d'Antoine, était parti d'Italie, et venait à Apollonie et à Épidamne[3], prendre le commandement des troupes que Gabinius avait sous ses ordres. Brutus, voulant le prévenir, et enlever ces troupes avant son arrivée, part à l'instant avec ce qu'il avait de soldats; mais il les conduit avec tant de hâte, malgré une neige abondante et des chemins raboteux et difficiles, qu'il laisse fort loin derrière lui ceux qui portaient les vivres. Arrivé devant Épidamne, la difficulté de la marche et la rigueur du froid lui causèrent la boulimie, maladie qui atteint assez ordinairement les hommes et les animaux qui ont beaucoup fatigué par un temps de neige; soit que la chaleur naturelle, concentrée à l'intérieur par le froid et par la densité de l'air, consume promptement la nourriture, ou que la vapeur pénétrante et subtile de la

1 Environ quatre cent cinquante mille francs de notre monnaie.

2 Ville de la Phthiotide en Thessalie, fondée par Démétrius Poliorcète.

3 Deux villes d'Épire.

neige fondante envahisse le corps, et fasse exhaler et dissiper au dehors la chaleur intérieure; car les sueurs, qui sont un des symptômes de cette maladie, semblent être l'effet de cette chaleur éteinte par le froid lorsqu'il la saisit à la surface du corps. Mais nous avons traité cette matière dans un autre ouvrage [1]. Brutus tomba en défaillance; et personne, dans son camp, n'avait la moindre chose à lui donner. Ses gens furent contraints d'avoir recours aux ennemis : ils s'approchèrent donc des portes de la ville, et ils demandèrent du pain aux premières gardes. Ceux-ci, ayant appris l'accident arrivé à Brutus, s'empressèrent de lui porter eux-mêmes de quoi boire et manger. En reconnaissance de ce service, Brutus, devenu maître de la ville, traita avec humanité, non-seulement ces gardes, mais aussi tous les habitants, par égard pour eux.

Caïus Antonius entra dans Apollonie, et manda à toutes les troupes répandues aux environs de l'y venir trouver; mais, quand il vit qu'au lieu de faire ainsi, elles allaient se joindre à Brutus, et qu'il reconnut chez les Apolloniates une disposition à les imiter, il abandonna la ville, et il se retira à Buthrote [2], où il n'arriva qu'après avoir perdu trois cohortes, qui furent taillées en pièces par Brutus. Il entreprit ensuite de forcer quelques postes que les troupes de Brutus occupaient autour de Byllis [3]; mais, ayant engagé un combat contre Cicéron [4], il fut battu; car Brutus avait confié un commandement à ce jeune homme, et lui dut de grands succès. A quelques jours de là, Brutus surprit Caïus Antonius dans des lieux marécageux et fort éloignés de son poste : toutefois il ne voulut point qu'on le chargeât;

[1] Dans les *Propos de table,* livre VI, question 8e.

[2] Ville d'Épire, située dans une presqu'île, et où il y avait une colonie romaine.

[3] Ville maritime de l'Illyrie.

[4] Le fils du grand orateur.

il se contenta de le faire envelopper, et il ordonna à ses soldats d'épargner des troupes qui seraient bientôt des leurs. C'est ce qui arriva en effet : elles se rendirent avec leur général; et, par là, Brutus se vit à la tête d'une armée assez considérable. Il retint longtemps Caïus Antonius auprès de lui, le traitant avec honneur, et lui conservant même les insignes du commandement, quoique plusieurs de ses amis, et Cicéron lui-même, lui écrivissent de Rome, et le pressassent de se défaire du personnage. Mais enfin, s'étant aperçu que Caïus travaillait secrètement à pratiquer ses capitaines, et cherchait à exciter quelque mouvement, il le fit mettre sur un navire, et là, garder étroitement. Ceux des soldats que Caïus avait corrompus, s'étant retirés à Apollonie, écrivirent à Brutus de venir les y trouver; mais Brutus fit réponse qu'il n'était pas d'usage, chez les Romains, que le général allât trouver des soldats rebelles; que c'était aux soldats à venir eux-mêmes solliciter leur pardon et apaiser la colère du général. Ils se rendirent donc auprès de lui, et, par leurs prières, obtinrent leur grâce.

Comme Brutus se disposait à passer en Asie, il apprit les changements survenus dans Rome. Le jeune César, fortifié d'abord par le sénat contre la puissance d'Antoine, se rendit lui-même redoutable, dès qu'il eut chassé Antoine d'Italie : il demandait le consulat, contre les dispositions des lois, et il entretenait de nombreuses armées, dont la ville n'avait nul besoin. Mais ensuite, voyant le sénat, qu'indisposait sa conduite, tourner au dehors les yeux sur Brutus, lui confirmer ses anciens gouvernements et lui en décerner de nouveaux, alors il commença à craindre lui-même, et il rechercha l'amitié d'Antoine. En même temps il investit Rome de troupes, et il se fit donner le consulat, quoiqu'il eût à peine atteint l'âge de l'adolescence; car il n'était que dans sa vingtième année, comme il l'écrit lui-même dans ses *Mémoires*. Il traduisit aussitôt en justice Brutus et ses

complices, comme coupables d'avoir tué un homme grand entre tous et revêtu des plus grandes dignités. Il nomma Lucius Cornificius pour accusateur de Brutus, et Marcus Agrippa pour accusateur de Cassius. Et, comme les accusés ne comparurent point, César força les juges de les condamner par contumace. Lorsque le héraut, suivant l'usage, appela Brutus du haut de la tribune, l'ajournant à comparaître, le peuple gémit, dit-on, hautement; et les plus gens de bien baissèrent la tête, et gardèrent un profond silence: on vit même Publius Silicius verser des larmes; ce qui le fit mettre, dans la suite, au nombre des proscrits. Enfin César, Antoine et Lépidus se réconcilièrent [1], partagèrent entre eux les provinces, et proscrivirent deux cents citoyens, dont ils mirent la tête à prix : Cicéron fut une des victimes.

Ces nouvelles ayant donc été portées en Macédoine, Brutus fit céder sa douceur à tant de cruauté : il écrivit à Hortensius de faire mourir Caïus Antonius, par représailles de la mort de Brutus et de Cicéron, qui étaient, celui-ci son ami, l'autre son parent. Mais, dans la suite, Antoine fit Hortensius prisonnier à la bataille de Philippes, et l'égorgea sur le tombeau de son frère [2]. Brutus, en apprenant la mort de Cicéron, dit publiquement : « J'ai plus de honte de ce qui l'a causée que je n'ai de douleur de cette mort même. Tout le tort en est à mes amis de Rome: ils doivent s'imputer à eux-mêmes, plus qu'à leurs tyrans, l'esclavage dans lequel ils sont tombés, puisqu'ils ont la lâcheté de voir et de souffrir des indignités dont le récit seul eût dû leur être insupportable. »

Quand il fut passé en Asie avec son armée, déjà nombreuse et puissante, il fit équiper une flotte en Bithynie

[1] Au mois de novembre de l'an 43 avant J.-C.

[2] Cet Hortensius, lieutenant de Brutus, était fils du fameux orateur du même nom, et frère de cette Hortensia qui se signala, en ces jours néfastes, par son courage et son éloquence.

et à Cyzique[1]; et pendant ce temps il parcourut par terre la province, rétablissant la tranquillité dans les villes, et donnant audience aux gouverneurs. Il écrivit aussi à Cassius de quitter l'Égypte, et de le venir joindre en Syrie. « Ce n'est point pour posséder nous-mêmes du pouvoir, lui mandait-il, mais bien pour délivrer notre patrie de la servitude et pour détruire les tyrans, que nous avons rassemblé des armées : nous ne devons donc point errer de côté et d'autre; il faut nous remettre sans cesse à l'esprit le but que nous nous sommes proposé, et ne nous en écarter jamais. C'est pourquoi, ne nous éloignons pas de l'Italie : rapprochons-nous-en, au contraire, le plus tôt que nous pourrons, afin de secourir nos concitoyens. » Cassius, ayant goûté ces raisons, se mit en marche pour venir le trouver. Brutus alla au-devant de lui; et ils se rencontrèrent près de Smyrne, où ils se virent pour la première fois depuis qu'ils s'étaient séparés au Pirée, pour se rendre l'un en Macédoine, et l'autre en Syrie. Ce leur fut un grand sujet de joie; et la vue des troupes qu'ils avaient l'un et l'autre sous leurs ordres accrut beaucoup leur confiance. Ils étaient partis de l'Italie comme les plus misérables des bannis, sans argent, sans armes, n'ayant pas un seul vaisseau équipé, n'ayant ni un soldat, ni une seule ville dans leurs intérêts; et, après un court espace de temps, ils se trouvaient réunis, disposant d'une flotte puissante, d'une infanterie et d'une cavalerie nombreuses, comme aussi de l'argent nécessaire pour l'entretien de leurs troupes. En somme, ils étaient en état de disputer, à main armée, l'empire à leurs ennemis.

Cassius désirait rendre à Brutus autant d'honneur qu'il en recevait de lui; mais Brutus le prévenait presque toujours, et allait le plus souvent le premier chez Cassius, ayant égard à son âge et à la faiblesse de son tempéra-

[1] Ville de la Mysie, sur l'Hellespont.

ment, qui ne lui permettait pas de soutenir la fatigue. Cassius passait pour un habile homme de guerre; mais il était violent, et il ne savait gouverner que par la crainte : au milieu de ses amis, il aimait à railler, et il se livrait à la plaisanterie avec excès. Quant à Brutus, il était aimé du peuple pour sa vertu, chéri de ses amis, admiré des gens de bien, et n'était haï de personne, pas même de ses ennemis : il le devait à son extrême douceur, à l'élévation peu commune de son esprit, et à sa fermeté d'âme, qui le rendait supérieur à la colère, à l'avarice et à la volupté. Sa pensée était droite ; il ne fléchissait jamais dans son attachement à tout ce qui lui semblait juste et honnête ; et, s'il se concilia la bienveillance et l'estime publiques, ce fut surtout par la confiance qu'on avait en la pureté de ses intentions. Personne n'osait se flatter que Pompée, le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût voulu soumettre sa puissance aux lois : on était persuadé, au contraire, qu'il retiendrait en ses mains l'autorité souveraine, sous le nom de consul, ou de dictateur, ou de quelque autre magistrature plus douce. Quant à Cassius, homme emporté et colère, et que l'intérêt entraînait souvent hors des voies de la justice, on croyait que, s'il faisait la guerre, s'il courait de pays en pays, et s'il s'exposait ainsi à tant et de si grands dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens que pour s'assurer à lui-même une haute puissance.

Que si nous remontons à des temps antérieurs, les Cinna, les Marius, les Carbon, qui regardaient leur patrie comme le prix, ou plutôt comme la proie du vainqueur, n'avouaient-ils pas franchement n'avoir combattu que pour la réduire en servitude ? Mais Brutus ne s'entendit jamais reprocher des vues tyranniques, même par ses ennemis : au contraire, Antoine dit un jour, et cela devant témoins, que Brutus était le seul des conjurés qui n'eût été conduit, en conspirant contre César,

que par la grandeur et la beauté de l'entreprise; que tous les autres y avaient été poussés par la haine et l'envie qu'ils portaient à César. Aussi les lettres de Brutus prouvent-elles d'une manière évidente qu'il mettait sa confiance bien moins en ses troupes qu'en sa propre vertu. A la veille même du danger, il écrit à Atticus : « Mes affaires sont au point de fortune le plus brillant; car, ou ma victoire affranchira les Romains, ou la mort me délivrera moi-même de la servitude. Tout le reste est pour nous dans un état ferme et assuré, hormis une seule chose, qui est encore incertaine, à savoir si nous vivrons ou si nous mourrons libres. Marc Antoine, ajoutait-il, porte la juste peine de sa folie, en ce que, pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius et des Caton, il aime mieux n'être que le second après Octave; et, s'il n'est pas vaincu avec lui dans la bataille qui va se donner, il lui fera bientôt la guerre. » Le temps prouva que ces paroles étaient une exacte prédiction de ce qui devait arriver dans la suite.

Pendant qu'ils étaient à Smyrne, Brutus demanda à Cassius une partie des grandes sommes qu'il avait amassées. « Tout l'argent que j'ai eu de mon côté, disait Brutus, a été employé à l'équipement de cette flotte nombreuse, qui réduit la mer Méditerranée en notre pouvoir. » Les amis de Cassius cherchaient à détourner celui-ci de donner cet argent. « Il n'est pas juste, disaient-ils, que ce que tu as conservé de tes épargnes, et que ce que tu as levé sur les peuples en t'exposant à leur haine, tu le donnes à Brutus, afin qu'il l'emploie à s'attacher la multitude et à faire des largesses aux soldats. » Néanmoins Cassius donna à Brutus le tiers des sommes qu'il avait amassées; après quoi ils se séparèrent, pour aller exécuter chacun les entreprises dont ils s'étaient chargés. Cassius se rendit maître de Rhodes; mais il usa durement de sa victoire, quoiqu'en entrant dans la ville, il eût dit aux habitants, qui l'appelaient leur maître et leur

roi : « Je ne suis ni maître ni roi ; mais j'ai tué et j'ai puni celui qui voulait être notre maître et notre roi. » Brutus demanda aux Lyciens de l'argent et des troupes ; mais le démagogue Naucratès persuada aux villes de se révolter, et de s'emparer de certaines hauteurs, pour fermer le passage aux Romains. Alors Brutus envoya contre eux sa cavalerie, qui, les ayant surpris pendant leur dîner, en passa six cents au fil de l'épée. Ensuite il se rendit maître de plusieurs forts et petites villes, et il renvoya sans rançon tous ceux qu'il fit prisonniers, dans l'espérance que cette action lui attirerait l'affection de ce peuple ; mais c'étaient des gens opiniâtres, et qui, aigris qu'ils étaient par le dégât qu'on faisait sur leurs terres, ne tenaient aucun compte de ces marques d'humanité. Brutus alla donc mettre le siége devant la ville de Xanthe, où les plus braves des Lyciens s'étaient renfermés.

Pendant le siége, quelques-uns des assiégés, profitant de la rivière qui baignait leurs murailles [1], tâchèrent de se sauver en nageant entre deux eaux. Mais les assiégeants, qui s'en aperçurent, tendirent au travers du courant des filets, au haut desquels étaient attachées des sonnettes, qui les avertissaient dès qu'il y avait quelqu'un de pris. Une nuit, les Xanthiens firent une sortie, et mirent le feu à quelques-unes des machines de siége : les Romains les aperçurent, et les repoussèrent ; mais, un vent impétueux, s'étant élevé tout à coup, porta les flammes jusqu'aux créneaux des murailles, en sorte que les maisons voisines étaient en danger. Brutus, qui craignait pour la ville, commanda aussitôt à ses troupes d'aller à son secours, et d'éteindre le feu. Mais, à ce moment, un désespoir affreux, plus fort que tous les raisonnements, et qu'on peut comparer à un violent désir de la mort, s'empara des Lyciens. Hommes libres et es-

[1] Elle se nommait le Xanthe, et avait donné son nom à la ville.

claves, femmes et enfants, sans distinction d'âge, tous ils accourent sur les murailles, et ils attaquent de là ceux qui travaillaient à éteindre l'incendie : ils portent eux-mêmes du bois, des roseaux et autres matières combustibles; ils en alimentent sans cesse le feu, qui ne tarde pas à s'étendre dans toute la ville. Quand la flamme se fut ainsi répandue, et que, s'élevant en tourbillons dans les airs, elle eut embrasé la ville entière, Brutus, touché de compassion, courut à cheval le long des murs, cherchant par tous les moyens à secourir ces malheureux : il leur tendait les mains, et il les conjurait d'épargner, de sauver leur ville. Mais personne ne l'écoutait, et tous voulaient mourir; non-seulement les hommes et les femmes, mais même les petits enfants, qui se jetaient au milieu des flammes en poussant des cris affreux, ou qui se précipitaient du haut des murailles: quelques-uns présentaient leur gorge nue aux épées de leurs pères, et leur criaient de frapper.

Après que la ville eut été consumée, on vit une femme, ayant son enfant mort à son cou, qui se pendait elle-même, et qui, avec une torche allumée, mettait le feu à sa maison. Brutus, qui en fut informé, n'eut pas la force d'aller voir un si horrible spectacle : il ne put même retenir ses larmes en entendant ce récit, et il fit proposer une récompense pour tout soldat qui parviendrait à sauver un Lycien : il n'y en eut, dit-on, que cent cinquante qui ne se refusèrent pas à leur conservation. Ainsi donc les Xanthiens, après avoir achevé, dans un long espace d'années, la révolution que le destin avait marquée pour leur ruine, renouvelèrent, par leur audace, la catastrophe de leurs ancêtres, lesquels, au temps des guerres Médiques, avaient brûlé eux-mêmes leur ville, et s'étaient ensevelis sous ses décombres.

Brutus, voyant la ville de Patare[1] se préparer à une

[1] C'était aussi une ville de Lycie.

défense vigoureuse, balançait néanmoins à en entreprendre le siége; car il craignait que les habitants ne se portassent à un désespoir semblable à celui des Xanthiens. Mais, ayant fait quelques femmes prisonnières, et les ayant renvoyées sans rançon, celles-ci vantèrent tant à leurs maris et à leurs pères, qui étaient des plus considérables de la ville, la modération et la justice de Brutus, qu'elles leur persuadèrent de remettre Patare entre ses mains. Dès lors toutes les autres villes se soumirent: elles se livrèrent à sa discrétion; et Brutus les traita avec plus de douceur et de clémence qu'elles n'avaient osé l'espérer. Car, tandis que Cassius contraignit les Rhodiens, dont il avait pris la ville vers le même temps, à lui apporter tout leur or et tout leur argent, ce qui produisit une somme de huit mille talents[1], outre une amende de cinq cents talents[2] qu'il exigea de la ville, Brutus ne leva sur les Lyciens qu'une contribution de cent cinquante talents[3]; et, sans causer d'autre dommage à leur pays, il partit pour l'Ionie.

Il fit là plusieurs actions dignes de mémoire, soit dans les récompenses qu'il décerna, soit dans les châtiments qu'il infligea. Je n'en rapporterai ici qu'une seule, celle dont il fut lui-même le plus satisfait, et qui plut le mieux aux gens de bien de Rome. Le grand Pompée, après avoir été défait par César à la bataille de Pharsale, et après avoir perdu ce grand empire qu'il lui disputait, s'était retiré en Égypte. Quand il eut abordé à Péluse, les tuteurs et les amis du roi, alors encore enfant, tinrent conseil entre eux sur le parti qu'on devait prendre; mais les avis furent partagés. Les uns opinaient à recevoir Pompée, et d'autres à le chasser d'Égypte; mais un certain Théodotus de Chios, qui enseignait la rhétorique au jeune prince, et qui, faute de meilleurs

[1] Environ quarante-quatre millions de francs.
[2] Environ deux millions huit cent mille francs.
[3] Environ huit cent mille francs.

ministres, était admis aux conseils, remontra aux uns et aux autres qu'ils se trompaient également. Dans les conjonctures présentes, le seul parti utile était, selon lui, de recevoir Pompee, et de le faire mourir. Il termina son discours par ce mot: « Un mort ne mord pas. » Le conseil se rendit à cet avis; et le grand Pompée devint un exemple mémorable des événements les plus extraordinaires et les moins attendus : sa mort fut l'ouvrage de la vaine rhétorique et de l'adresse d'un Théodotus, comme le sophiste s'en vantait lui-même[1]. Peu de temps après, César, étant arrivé en Égypte, punit ces perfides par une mort digne de leur scélératesse : Théodotus seul obtint de la Fortune quelque délai, pendant lequel il traîna une vie errante, dans la honte et la misère. Mais enfin il ne put échapper à Brutus, qui parcourait l'Asie : amené devant lui, il fut puni du dernier supplice, et fit par sa mort plus de bruit encore qu'il n'avait fait par sa vie.

Brutus fit prier Cassius de le venir trouver à Sardes; et, dès qu'il le sut proche de la ville, il alla au-devant de lui avec ses amis. Toutes les troupes, sous les armes, les saluèrent l'un et l'autre du titre d'*imperator*; mais, comme il arrive d'ordinaire dans des affaires de haute importance, et entre des hommes environnés d'une foule d'amis et de capitaines, ils avaient à se faire réciproquement beaucoup de plaintes et de reproches. C'est pourquoi, dès leur arrivée à Sardes, ils se retirèrent tous deux dans une chambre, fermèrent les portes sur eux, et là, sans autres témoins, ils exposèrent d'abord leurs griefs respectifs; puis ils passèrent aux reproches, aux accusations, aux larmes même, et enfin à de violents outrages. Leurs amis, qui les entendaient du dehors, étonnés de cet emportement, et du ton de colère avec lequel ils se parlaient, craignirent qu'ils ne se portas-

[1] Voyez, dans la *Vie de Pompée*, le dramatique récit de cet événement

sent à quelque extrémité fâcheuse; mais l'entrée de la chambre leur était interdite. Toutefois Marcus Favonius, ce zélateur de Caton, qui pratiquait la philosophie, moins par le choix de sa raison que par une sorte d'impétuosité et de fureur, se présenta à la porte : les domestiques lui refusèrent l'entrée; mais ce n'était pas entreprise aisée que de retenir Favonius, quoi qu'il désirât, car il était, en toute chose, violent et précipité. Il ne tenait aucun compte de sa dignité sénatoriale : il se faisait même un plaisir de la ravaler par une liberté de parler qui tenait du cynisme; mais la plupart des gens ne faisaient que rire et plaisanter des invectives toujours déplacées qu'il se permettait. Forçant donc ceux qui gardaient la porte, il entra dans la chambre; puis, prenant un ton de voix approprié, il prononça les vers de Nestor dans Homère [1] :

Écoutez mes avis, car vous êtes tous deux plus jeunes que moi,

et le reste. Cassius ne fit que rire de cette apostrophe; mais Brutus, le prenant par les épaules, le mit dehors, l'appelant franc cynique et faux cynique. Cependant ils ne poussèrent pas plus loin leur contestation, et se retirèrent. Cassius donna, le soir même, un souper où Brutus se trouva avec ses amis, qu'il y amena. Comme on venait de se mettre à table, Favonius, qui sortait du bain, entra dans la salle. Brutus, en le voyant, protesta qu'il ne l'avait pas invité, et commanda qu'on lui donnât une place sur le lit d'en haut; mais Favonius se plaça de force sur celui du milieu [2]. Le repas fut assaisonné de plaisanteries agréables, et la philosophie y trouva place.

Le lendemain, Brutus jugea publiquement un Romain nommé Lucius Pella, personnage qui avait été autrefois

[1] *Iliade*, chant I, vers 259.

[2] Il y avait trois lits autour de la table; le lit du milieu était le plus honorable, puis celui d'en haut; on mettait au lit d'en bas les convives sans importance, les mimes, les parasites, les bouffons, etc.

préteur, et à qui Brutus avait donné lui-même des emplois de confiance. Accusé de concussion par les Sardiens, il fut noté d'infamie; ce qui affligea fort Cassius, lequel, peu de jours auparavant, ayant à juger deux de ses amis convaincus du même crime, s'était contenté de leur faire en particulier quelques réprimandes, après quoi il les avait renvoyés sans même leur ôter leurs emplois. Aussi Cassius se plaignit-il de ce jugement à Brutus, l'accusant de montrer un trop scrupuleux respect pour les lois et la justice, dans un temps où il fallait donner beaucoup à la politique et à l'humanité. « Cassius, répondit Brutus, tu dois te souvenir des ides de mars, de ce jour où nous avons tué César, non point que César eût dépouillé ni tourmenté lui-même personne, mais parce qu'il fermait les yeux sur ceux qui agissaient ainsi sous son nom. S'il est, ajouta Brutus, quelque prétexte honnête de violer la justice, mieux eût valu encore souffrir les malversations des amis de César que de conniver à celles de nos propres amis. Car l'indifférence sur les premières n'eût passé que pour défaut de courage; tandis qu'en tolérant les autres, nous encourons le soupçon de complicité avec nos amis, et nous partageons en outre les périls auxquels ils s'exposent. » Tels étaient les principes d'après lesquels se conduisait Brutus.

Comme ils se disposaient à quitter l'Asie, Brutus eut, dit-on, un signe extraordinaire. Il aimait à veiller; et, autant par une suite de sa sobriété que par amour pour le travail, il ne donnait que fort peu de temps au sommeil. Il ne dormait jamais le jour; et la nuit même il ne se livrait au repos que lorsque tout le monde était couché, et qu'il n'avait plus rien à faire, ni personne à qui parler. Mais, en ce temps-là, une fois la guerre commencée, et quand toutes les affaires roulaient sur lui, et qu'il avait sans cesse l'esprit tendu sur ce qui pouvait arriver, il se contentait de quelques instants de sommeil

après son souper, et il passait le reste de la nuit à expédier les affaires les plus pressées. S'il les avait terminées de bonne heure, et qu'il lui restât du temps, il l'employait à lire jusqu'à la troisième garde [1], heure à laquelle les centurions et les autres officiers avaient coutume d'entrer dans sa tente. Donc, au moment où ils se disposaient, Cassius et lui, à quitter l'Asie avec toute l'armée (c'était par une nuit fort obscure ; sa tente n'était éclairée que d'une faible lumière; un silence profond régnait dans tout le camp, et lui-même était plongé dans ses réflexions), il lui sembla voir entrer quelqu'un dans sa tente. Il tourne les yeux vers la porte, et il aperçoit un spectre horrible, dont la figure était étrange et effrayante, qui s'approche de lui, et qui se tient là en silence. Il eut le courage de lui adresser la parole. « Qui es-tu? lui demanda-t-il; un homme ou un dieu? que viens-tu faire ici, et que me veux-tu? — Brutus, répondit le fantôme, je suis ton mauvais Génie, et tu me verras à Philippes. » Alors Brutus, sans se troubler: «Je t'y verrai, » dit-il. Le fantôme disparut aussitôt; et Brutus, à qui ses domestiques, qu'il appela, dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu, continua de s'occuper de ses affaires.

Mais, dès que le jour parut, il se rendit chez Cassius, et il lui raconta sa vision. Cassius, qui faisait profession de la doctrine d'Épicure, et qui disputait souvent avec Brutus sur ces sortes de matières, lui dit : « Brutus, nous tenons, nous autres, dans notre philosophie, que nous ne sentons ni ne voyons pas toujours réellement ce que nous croyons voir et sentir; car nos sens, faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, sont fort trompeurs, et notre imagination, plus mobile encore, les excite sans cesse et leur imprime une foule d'idées qui

[1] La nuit, depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin, se partageait en quatre gardes ou veilles de trois heures chacune: la troisième garde commençait à minuit.

n'ont jamais existé. Ils sont comme une cire molle qui se prête à toutes les formes qu'on lui veut donner; et notre âme, ayant en elle-même et ce qui produit l'impression et ce qui la reçoit, peut aussi facilement, et sans autre secours que sa propre puissance, varier et diversifier ses formes. C'est ce que témoignent assez les différentes images que nous présentent les songes pendant notre sommeil : l'imagination les excite par le plus faible mouvement; puis elle leur fait prendre toutes sortes d'affections ou de figures fantastiques. Car cette faculté a cela de sa nature qu'elle est toujours en mouvement; et ce mouvement n'est autre chose que l'imagination même et la pensée. Mais, ce qu'il y a de plus en toi, c'est que ton corps, affaibli par l'excès du travail, rend ton esprit plus mobile et plus prompt à changer. Or, il n'est pas vraisemblable qu'il y ait des Génies; ou, s'il y en a, il serait ridicule de croire qu'ils prennent figure et voix d'hommes, et que leur pouvoir s'étend jusqu'à nous. Mais je souhaiterais qu'il y en eût, afin que nous pussions mettre notre confiance, non-seulement dans cette multitude d'armes, de chevaux et de navires, mais encore dans le secours des dieux, qui ne manqueraient pas d'assister les chefs de la plus sainte et de la plus belle des entreprises. » Telles furent les raisons qu'allégua Cassius, pour calmer Brutus. Comme l'armée commençait à se mettre en marche, deux aigles, fondant ensemble du haut des airs, vinrent s'abattre sur les premières enseignes : nourris par les soldats, ils accompagnèrent l'armée jusqu'à Philippes, où ils s'envolèrent, la veille de la bataille.

Brutus avait déjà soumis la plupart des peuples voisins; et, s'il restait encore quelques villes ou quelques princes à subjuguer, Cassius et lui achevèrent alors de les réduire, et se rendirent maîtres de tout le pays jusqu'à la mer de Thasos[1]. Là, ayant surpris Norbanus, qui

[1] Ile de la mer Égée, à peu de distance de la Thrace.

était campé dans un lieu appelé les Détroits, près du mont Symbolum[1], ils l'enveloppèrent, et ils le forcèrent d'abandonner ce poste : peu s'en fallut même qu'ils ne lui enlevassent toute son armée; car César n'avait pu le suivre, retenu qu'il était par une maladie; mais Antoine vint à propos à son secours, ayant fait pour cela une telle diligence, que Brutus ne pouvait y croire. César arriva dix jours après : il alla camper vis-à-vis de Brutus, et Antoine en face de Cassius. L'espace qui séparait les deux camps est appelé par les Romains les champs de Philippes[2]. Jamais on n'avait vu deux armées romaines aussi considérables en présence l'une de l'autre. Celle de Brutus était de beaucoup inférieure en nombre à celle de César; mais elle l'emportait par l'éclat et la magnificence des armes, dont la plupart étaient d'or ou d'argent. Brutus avait accoutumé ses officiers à la modestie et à la simplicité dans tout le reste; mais il était persuadé que la richesse des armes que les soldats tiennent entre leurs mains, ou dont ils sont couverts, relève le courage des hommes avides de gloire, et rend les avares eux-mêmes plus âpres au combat, voulant à tout prix conserver une armure qui vaut pour eux une fortune. César fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes[3] par tête, à l'occasion d'un sacrifice expiatoire qu'il faisait dans son camp. Mais Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette mesquinerie, purifia son armée en pleine campagne, suivant la coutume des Romains; puis il distribua quantité de victimes, et il donna cinquante drachmes[4] à chacun des soldats : largesse qui augmenta de beaucoup l'affection et l'ardeur de ses troupes.

Pendant le sacrifice, Cassius eut, dit-on, un signe

[1] Une des ramifications du mont Pangée.
[2] Plutarque donne ici le nom latin : κάμπους Φιλίππους, *campos Philippos*
[3] Environ quatre francs cinquante centimes de notre monnaie.
[4] Environ quarante-cinq francs de notre monnaie.

qu'il jugea d'un présage funeste : le licteur qui portait devant lui les faisceaux lui présenta la couronne à l'envers. On ajoute de plus que, peu de temps auparavant, dans une cérémonie publique, la Victoire d'or de Cassius, qui était portée en pompe, tomba à terre, celui qui en était chargé ayant fait un faux pas. Une multitude d'oiseaux de proie passaient tous les jours sur le camp ; et l'on vit plusieurs essaims d'abeilles se rassembler dans un certain endroit des retranchements, que les devins firent enfermer et mettre hors de l'enceinte, afin de faire cesser, par leur expiation, la crainte superstitieuse qui commençait déjà à ébranler dans Cassius les principes d'Épicure, et qui avait entièrement captivé l'esprit des soldats. Aussi Cassius n'avait-il plus le même empressement à livrer la bataille : il préférait qu'on traînât la guerre en longueur ; d'autant que, s'ils étaient bien munis d'argent, ils étaient inférieurs à l'ennemi en armes et en soldats. Brutus, au contraire, avait toujours pensé et pensait encore à en venir promptement à une affaire décisive, afin de rendre au plus tôt la liberté à sa patrie, ou du moins afin de délivrer de tant de maux ces peuples écrasés par les dépenses de la guerre et par toutes les autres misères qu'elle entraîne avec elle.

Il voyait d'ailleurs que, dans toutes les escarmouches, dans toutes les rencontres qui avaient lieu, sa cavalerie avait toujours l'avantage ; et cela lui inspirait une grande confiance. D'un autre côté, chaque jour de nouveaux déserteurs, et en grand nombre, passaient de son camp dans celui de César ; et l'on en dénonçait encore une infinité d'autres, comme soupçonnés de vouloir suivre cet exemple. Ces considérations engagèrent plusieurs des amis de Cassius à se ranger, dans le conseil, au sentiment de Brutus. Atillius fut le seul des amis de Brutus dont l'avis fut contraire au sien : il proposa de différer jusqu'à l'hiver. « Et que gagneras-tu, lui dit alors Brutus, d'attendre encore une année ? — Le moins

que je puisse espérer, répondit Atillius, c'est de vivre un an de plus. » Cette réponse déplut à Cassius; tous les autres officiers s'en indignèrent; et la bataille fut résolue pour le lendemain.

Brutus, rempli de magnifiques espérances, s'entretint, pendant le souper, de matières philosophiques; après quoi il alla prendre quelque repos. Mais Cassius, au rapport de Messala, soupa dans sa tente avec un petit nombre d'amis, et fut, pendant tout le repas, pensif et taciturne; ce qui était contre son naturel. Après le souper, il prit la main de Messala[1]; et, la lui serrant avec amitié, suivant sa coutume, il lui dit en grec : « Messala, je te prends à témoin que, de même que le grand Pompée, je suis forcé, malgré moi, de mettre au hasard d'une bataille le sort de ma patrie. Et pourtant nous avons bon courage, et grand sujet d'espérer de la fortune, dont nous serions injustes de nous défier, quand même nous eussions pris un mauvais parti. » En finissant ces mots, il embrassa Messala, et lui dit adieu; et Messala le pria à souper pour le lendemain, jour anniversaire de sa naissance[2].

Dès que le jour parut, on éleva dans les camps de Brutus et de Cassius le signal de la bataille, qui était une cotte d'armes de pourpre; et les deux chefs entrèrent en conférence au milieu de l'espace qui séparait leurs camps. Cassius, prenant le premier la parole : « Brutus, dit-il, fassent les dieux que nous remportions la victoire, et que nous puissions passer ensemble le reste de nos jours en paix et en joie! Mais, comme les événements qui

1 Messala se rattacha plus tard à la fortune d'Octave, et fut, par ses talents comme avocat et comme jurisconsulte, une des gloires du grand siècle.

2 Malgré l'ambiguïté des termes dont se sert Plutarque, et qui peuvent s'entendre de Cassius aussi bien que de Messala, il est probable que c'est son propre anniversaire que Messala célébrait, selon la coutume des Romains. Autrement, Cassius serait mort le même jour qu'il était né; et Plutarque n'aurait pas manqué de noter cette particularité remarquable, comme il l'a fait ailleurs pour d'autres personnages, tels que Pompée et Attalus.

intéressent le plus les hommes sont aussi les plus incertains, et que, si l'issue de la bataille trompe notre attente, il ne nous sera pas facile de nous revoir, dis-moi, que choisiras-tu de la fuite ou de la mort ? — Cassius, répondit Brutus, lorsque j'étais encore jeune et sans beaucoup d'expérience, je composai, sans trop savoir pourquoi, un long discours philosophique, dans lequel je blâmais fort Caton de s'être donné la mort : je disais qu'il n'était ni religieux, ni digne d'un homme de cœur, de se soustraire à l'ordre des dieux, et de ne pas recevoir avec courage tous les événements de la vie, mais de s'y dérober par la fuite. Notre situation présente me fait penser différemment; et, si la divinité ne donne pas à cette journée une issue heureuse pour nous, je suis résolu de ne plus tenter de nouvelles espérances, ni faire de nouveaux préparatifs de guerre. Je me délivrerai de toutes mes peines, en rendant grâce à la Fortune; car, depuis qu'aux ides de mars j'ai donné mes jours à ma patrie, j'ai mené, soutenu par mon dévouement à sa cause, une vie non moins libre que glorieuse. » A ces mots, Cassius sourit; et, embrassant Brutus : « Puisque nous partageons les mêmes sentiments, dit-il, allons à l'ennemi; car, ou nous remporterons la victoire, ou nous ne craindrons pas les vainqueurs. » Ils s'entretinrent ensuite, en présence de leurs amis, de l'ordonnance de la bataille. Brutus demanda à Cassius le commandement de l'aile gauche, bien qu'il semblât dû plutôt à Cassius, à cause de son âge et de son expérience. Cassius le lui accorda néanmoins : il voulut même que Messala, qui était à la tête de la légion la plus aguerrie, combattît à cette aile. Aussitôt Brutus fit sortir des retranchements sa cavalerie magnifiquement parée, et mit son infanterie en bataille.

Les soldats d'Antoine travaillaient à tirer des tranchées depuis les marais près desquels ils campaient jusque dans la plaine, afin de couper à Cassius le chemin de la

mer. César ne faisait aucun mouvement, ou plutôt son armée ; car, pour lui, une maladie l'avait obligé de s'éloigner du camp. Ses troupes ne s'attendaient pas que les ennemis en viendraient à une bataille : elles croyaient seulement qu'ils feraient quelques charges sur les travailleurs, et qu'ils tâcheraient, à coups de traits, de les mettre en désordre ; et, comme elles ne songeaient nullement à ceux qui étaient campés devant elles, elles s'étonnaient du bruit qu'on faisait autour des tranchées, et qui venait jusqu'à leur camp. Cependant Brutus, après avoir fait passer à tous les capitaines de petits billets où était écrit le mot d'ordre, parcourait à cheval tous les rangs, animant ses soldats à bien faire. Mais le mot qu'il donna ne fut entendu que d'un bien petit nombre : la plupart, sans même l'attendre, fondirent impétueusement sur les ennemis en poussant de grands cris. Le désordre avec lequel ils chargèrent mit beaucoup d'inégalité et de distance entre les légions. Celle de Messala d'abord, les autres ensuite, outre-passèrent l'aile gauche de César ; et, sans faire autre chose qu'effleurer les derniers rangs et massacrer quelques soldats, elles poussèrent en avant jusqu'au camp de César, où elles arrivèrent, comme César l'écrit lui-même dans ses *Mémoires*, peu d'instants après qu'il l'eut quitté pour se faire transporter ailleurs, d'après le songe qu'avait eu un de ses amis, nommé Marcus Artorius, et qui donnait avis à César de s'éloigner au plus tôt des retranchements. Cette retraite fit répandre le bruit de sa mort ; car sa litière, qui était vide, fut criblée de coups de traits et de piques. On passa au fil de l'épée tous ceux qui furent pris dans le camp, parmi lesquels étaient deux mille Lacédémoniens, venus tout récemment comme auxiliaires de César. Celles des troupes de Brutus qui ne se portèrent pas sur les derrières de l'aile gauche de César, mais qui l'attaquèrent de front, la renversèrent facilement, à cause du trouble où avait jeté les soldats

la perte de leur camp : elles taillèrent en pièces trois légions, et elles se précipitèrent ensuite dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Brutus était à cette partie de son aile droite.

Mais ce que les vainqueurs ne remarquèrent point, l'occasion [1] le fit apercevoir aux vaincus : elle leur montra l'aile gauche des ennemis nue et séparée de l'aile droite, laquelle s'était laissé emporter à la poursuite des fuyards. Ils fondirent donc sur ces troupes, dont le flanc était découvert ; mais ils ne purent parvenir à enfoncer le centre de la bataille, qui les reçut avec beaucoup de vigueur : toutefois ils renversèrent l'aile gauche, où le désordre s'était mis, et qui ignorait d'ailleurs le succès de l'aile droite. Ils la poursuivirent avec tant de vigueur, qu'ils entrèrent dans le camp avec les fuyards, n'ayant à leur tête ni l'un ni l'autre de leurs généraux. Antoine, voulant, dit-on, éviter l'impétuosité du premier choc, s'était retiré, dès le commencement de l'action, vers un marais voisin ; et César, qui s'était fait transporter hors des retranchements, ne paraissait nulle part. Il y eut même des soldats qui vinrent dire à Brutus qu'ils l'avaient tué : ils lui montrèrent leurs épées sanglantes, et ils lui dépeignirent comment était César, et l'âge qu'il pouvait avoir.

Déjà le corps de bataille de Brutus avait enfoncé ceux qui lui étaient opposés : ils en avaient fait un grand carnage ; et la victoire de Brutus paraissait décidée, comme l'était la défaite de Cassius. Ce qui les perdit l'un et l'autre, c'est que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, le croyant vainqueur, et que Cassius n'attendit pas le retour de Brutus, dont la perte lui paraissait certaine. Messala [2] donne, pour preuve de la victoire de Brutus,

[1] Au lieu de *l'occasion*, ὁ καιρός, la plupart des éditions donnent *César*, ὁ Καῖσαρ. Mais César ne combattait point en personne. Xylander a fait la correction, qui est d'ailleurs appuyée de l'autorité d'un manuscrit, et qui a été reçue par les meilleurs éditeurs.

[2] Messala avait écrit le récit de ces événements ; et Plutarque cite encore un peu plus loin son témoignage.

qu'il avait pris trois aigles et plusieurs enseignes aux ennemis, tandis que les ennemis ne lui en avaient pas pris une seule. Brutus, en s'en retournant après le pillage du camp de César, fut extrêmement surpris de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume; car ce pavillon, qui était fort élevé, s'apercevait de loin. Il ne découvrait pas non plus les autres tentes: la plupart avaient été abattues et mises en pièces, lors de l'entrée des ennemis dans le camp. Mais ceux qui croyaient avoir la vue plus perçante assuraient à Brutus qu'ils voyaient étinceler une infinité d'armes et de boucliers d'argent qui allaient et venaient dans le camp de Cassius. A en juger, disaient-ils, par le nombre de ces troupes et par leur armure, ce ne devaient pas être celles qu'on avait laissées pour le garder : ils ajoutaient cependant qu'on ne voyait point au delà autant de morts qu'il devrait naturellement y en avoir, si tant de légions y eussent été défaites.

Toutes ces choses firent soupçonner à Brutus le désastre de l'aile gauche. Laissant donc une garde suffisante dans le camp des ennemis, il rappela ceux qui poursuivaient les fuyards, et il les rallia pour marcher au secours de Cassius. Or, voici comment les choses s'étaient passées de ce côté. Quand les troupes de Brutus, sans attendre ni le mot d'ordre ni le commandement d'attaquer, fondirent avec impétuosité sur les ennemis, ce fut pour Cassius un sujet de peine; mais il fut non moins mécontent quand il vit que, s'étant emparés du camp de César, elles ne songeaient qu'à le piller, et qu'elles négligeaient d'envelopper les ennemis. En considérant ainsi les fautes des autres, il perdit un temps considérable; et ce fut là, plus encore que la diligence et l'habileté des généraux ennemis, ce qui donna à l'aile droite de César la facilité de l'envelopper lui-même. En même temps sa cavalerie se débanda, et prit la fuite vers la mer. Comme l'infanterie se préparait à suivre cet exem-

ple, il fit tous ses efforts pour la retenir et la rallier : il saisit l'enseigne d'un des porte-étendards qui fuyaient, et il la planta à terre à ses pieds ; mais cela ne put pas même empêcher ses propres gardes à l'abandonner. Forcé alors de s'éloigner, il se retira, avec un très-petit nombre de gens, sur une éminence d'où l'on découvrait toute la plaine. Mais il ne pouvait voir lui-même ce qui se passait : il avait la vue si faible, qu'il apercevait à peine le pillage de son camp. Ceux qui étaient avec lui découvrirent un gros de cavalerie qui s'avançait : c'était celle que Brutus lui envoyait; mais Cassius la prit pour la cavalerie des ennemis, et se crut poursuivi. Il ne laissa pas pourtant de dépêcher un de ses officiers, nommé Titinnius, pour s'en assurer. Les cavaliers de Brutus ayant aperçu cet homme, un des plus fidèles amis de Cassius, ceux qui le connaissaient mettent pied à terre, le reçoivent au milieu d'eux, et le comblent de caresses; les autres l'entourent à cheval avec des cris de victoire, et font retentir toute la plaine du bruit de leurs armes.

Mais ces démonstrations de joie furent cause du plus grand malheur : Cassius crut que c'étaient les ennemis, qui enveloppaient Titinnius. « Trop d'attachement pour la vie, s'écria-t-il, m'a fait attendre jusqu'à voir un de mes amis enlevé par les troupes ennemies. » En disant ces mots, il se retira dans une tente abandonnée, entraînant avec lui un de ses affranchis, nommé Pindarus, qu'il avait toujours gardé auprès de lui pour une telle nécessité, depuis la défaite de Crassus. Lui qui avait échappé aux Parthes, à ce moment il se couvre la tête de sa robe, tend son cou nu à cet homme, et lui commande de lui trancher la tête; car on la trouva séparée du corps. Toutefois, comme Pindarus ne reparut plus après la mort de Cassius, quelques-uns soupçonnèrent qu'il avait tué son maître sans en avoir reçu l'ordre. On ne tarda pas à voir arriver la cavalerie de Brutus, précédée par Titinnius, une couronne sur la tête : il avait pris les devants

pour rejoindre plus tôt Cassius ; mais, quand les cris, les gémissements et le désespoir de ses amis lui eurent fait connaître la mort de son général et ce qui l'avait trompé, il tira son épée, et, après s'être reproché amèrement sa lenteur, il se tua.

Brutus, informé de la défaite de Cassius, hâta sa marche pour le secourir ; mais il apprit sa mort quand il fut près du camp. Il pleura sur son corps ; il l'appela le dernier des Romains, persuadé que Rome ne produirait jamais un homme d'un si grand courage ; ensuite il le fit ensevelir, et l'envoya dans l'île de Thasos, de peur que la célébration des funérailles ne causât du trouble dans le camp. Cela fait, il assembla les soldats, les consola, et, pour les dédommager de la perte de leurs effets les plus nécessaires, qui avaient été pillés, il leur promit à chacun deux mille drachmes[1]. Cette promesse leur rendit le courage : ils admirèrent une telle générosité; et, quand Brutus les quitta, ils l'accompagnèrent de leurs acclamations, en lui rendant ce glorieux témoignage, qu'il était le seul des quatre généraux qui n'eût pas été vaincu. Et en effet, ses actions firent voir clairement que ce n'était pas sans raison qu'il avait espéré de vaincre; car, avec le peu de légions qu'il commandait, il renversa tous ceux qui lui firent tête ; et, si dans la bataille il eût pu les mettre à l'œuvre toutes, et si la plus grande partie de son aile n'eût pas outre-passé les ennemis pour aller piller leur bagage, il est hors de doute qu'il ne serait pas demeuré un seul de leurs différents corps qui n'eût été défait. Il resta, du côté de Brutus, huit mille hommes sur le champ de bataille, y compris les valets des soldats, que Brutus appelait Briges[2]; et l'armée des ennemis, suivant Messala, en perdit plus du double.

[1] Environ dix-huit cents francs de notre monnaie.

[2] Ce nom est une altération de celui de *Phryges*, Phrygiens : c'étaient des

Une perte si considérable avait jeté ceux-ci dans le découragement; mais, un des esclaves de Cassius, nommé Démétrius, étant arrivé le soir même au camp d'Antoine avec la robe et l'épée de son maître, cette vue les ranima tellement, que, le lendemain, dès le point du jour, ils présentèrent la bataille. Mais Brutus voyait les deux camps dans une agitation dangereuse: le sien était rempli de prisonniers, qui demandaient la surveillance la plus active; celui de Cassius supportait avec peine le changement de chef: d'ailleurs, la honte de leur défaite leur avait inspiré de la haine et une secrète envie contre les vainqueurs. Il se borna donc à tenir ses troupes sous les armes, et il refusa le combat. Quant aux prisonniers, il mit à part les esclaves, dont le contact avec ses soldats lui était suspect, et il les fit tous mettre à mort; mais il renvoya la plus grande partie des hommes libres, disant que, déjà pris par les ennemis, ils seraient avec eux prisonniers et esclaves, tandis qu'auprès de lui ils seraient libres et citoyens [2]; et, comme il s'aperçut que ses amis et ses officiers avaient contre quelques-uns de ces hommes un ressentiment implacable, il les cacha pour les dérober à leur fureur, et les fit partir secrètement. Or, il y avait parmi eux un mime, nommé Volumnius, et un certain Saculion, bouffon de son métier. Brutus ne faisait aucun compte de ces deux personnages; mais ses amis, les lui ayant amenés, se plaignirent de ce que, tout captifs qu'ils étaient, ils se permettaient de les railler insolemment. Brutus, occupé de soins bien différents, ne leur répondit rien. Alors Messala Corvinus ouvrit l'avis qu'on les battit de verges sur une estrade, et qu'ensuite on les renvoyât tout nus aux généraux en-

esclaves tirés, la plupart, de l'Asie Mineure, et auxquels on donnait la liberté, pour les employer aux bas offices dans les armées.

[2] Aux yeux de Brutus, il n'y avait, dans le parti d'Antoine et d'Octave, que des esclaves et des prisonniers; et c'était dans le sien seulement que se trouvaient les citoyens et les hommes libres.

nemis, pour leur faire honte de ce qu'ils avaient besoin, jusque dans les camps mêmes, de convives et d'amis de telle espèce. A cette proposition, quelques-uns de ceux qui étaient présents se mirent à rire, mais Publius Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, prenant la parole : « Ce n'est point, dit-il, par des jeux et des plaisanteries qu'il convient de faire les obsèques de Cassius. Brutus, ajouta-t-il, c'est à toi de faire voir quel souvenir tu conserves de ton collègue, en punissant ou en sauvant ceux qui osent le prendre pour sujet de leurs railleries. » Brutus, vivement piqué de la remontrance, lui répondit : « Pourquoi me demandes-tu donc mon avis, Casca? et que ne fais-tu toi-même ce que tu juges convenable? » Alors, prenant cette réponse pour un consentement à la mort de ces deux malheureux, ils les emmenèrent, et les firent périr.

Brutus fit distribuer aux soldats l'argent qu'il leur avait promis; puis, après quelques légers reproches sur ce que, sans attendre ni le commandement du général ni le mot d'ordre, ils s'étaient hâtés d'aller témérairement et tumultueusement charger l'ennemi, il leur promit que, si, à la bataille suivante, ils se conduisaient en gens de cœur, il leur abandonnerait le pillage de deux villes, à savoir Thessalonique et Lacédémone. C'est, dans toute la vie de Brutus, le seul reproche dont on ne le puisse justifier. Antoine et César, il est vrai, payèrent à leurs soldats un prix plus criminel encore de leurs victoires, quand ils chassèrent de presque toute l'Italie les anciens habitants, pour les mettre en possession de leurs terres et de leurs villes, lesquelles ne leur appartenaient à aucun titre. Mais on sait que ces hommes n'avaient d'autre but, dans cette guerre, que de vaincre et de dominer; tandis que Brutus avait donné une si haute opinion de sa vertu, que le peuple même ne lui permettait ni de vaincre, ni de se sauver, sinon par des voies justes et honnêtes, surtout depuis la mort de Cassius, qu'on ac-

cusait de pousser Brutus aux actes de violence qui lui échappaient. Mais comme, sur mer, quand le gouvernail vient à être brisé par la tempête, les matelots clouent et ajustent à la place, le moins mal qu'ils peuvent, d'autres pièces de bois qu'ils emploient par nécessité, de même Brutus, chargé du commandement d'une armée nombreuse, et placé dans des conjonctures difficiles, était contraint, faute d'un général qui pût aller de pair avec lui, de se servir de ceux qu'il avait, et de faire et de dire beaucoup de choses d'après leur opinion. Il se croyait donc tenu de faire tout ce qui pouvait rendre soumis les soldats de Cassius ; car l'anarchie les avait rendus audacieux dans le camp, et leur défaite, lâches contre l'ennemi.

Antoine et César n'étaient pas dans une situation meilleure : réduits à une véritable disette, et campés en des lieux bas, ils s'attendaient à passer un hiver fort pénible. En effet, ils étaient environnés de marais ; et les pluies d'automne, survenues depuis la bataille, avaient rempli les tentes de fange et d'eau, que le froid, déjà piquant alors, gelait incontinent. Dans une telle extrémité, ils apprirent l'échec arrivé sur mer à leurs troupes : la flotte de Brutus avait attaqué des vaisseaux qui amenaient d'Italie à César un renfort considérable, et elle les avait si complétement battus, qu'il ne s'était sauvé qu'un bien petit nombre de soldats ; encore ceux qui avaient échappé à cette défaite furent-ils réduits par la famine à manger les voiles et les cordages de leurs navires. Cette nouvelle détermina Antoine et César à hâter une bataille décisive, avant que Brutus fût informé du bonheur qu'il avait eu ; car ce combat naval s'était donné le même jour que celui de terre ; mais le hasard, plutôt que la mauvaise volonté des capitaines, fit que Brutus n'apprit ce grand succès que vingt jours après. S'il l'eût su plus tôt, il n'en serait pas venu à une seconde bataille : il était pourvu pour longtemps de

toutes les provisions nécessaires à son armée; et il était campé si avantageusement, qu'il n'avait à craindre ni de souffrir de l'hiver, ni d'être forcé par les ennemis. D'ailleurs il était maître de la mer, et il avait de son côté vaincu sur terre; double avantage qui devait lui donner une confiance extrême et les plus hautes espérances. Mais l'empire romain ne pouvait plus, ce semble, être gouverné par plusieurs maîtres : il demandait un monarque; et la divinité, voulant sans doute délivrer César du seul homme qui pût s'opposer à sa domination, empêcha que Brutus fût informé de cette victoire, et cela au moment même où il allait l'apprendre. La veille du jour où il devait combattre, un déserteur, nommé Clodius, vint le soir dans son camp, pour l'avertir que César et Antoine ne se hâtaient de donner la bataille que parce qu'ils avaient appris la défaite de leur flotte. Mais personne ne voulut croire cet homme; et on ne le présenta pas même à Brutus : les officiers ne tinrent aucun compte de la nouvelle, la regardant comme incertaine, ou comme inventée par Clodius pour plaire à Brutus.

Le fantôme que Brutus avait déjà vu lui apparut, dit-on, encore cette nuit-là, et sous la même figure; mais il disparut, sans lui avoir dit une seule parole. Toutefois Publius Volumnius, homme fort versé dans la philosophie, et qui, depuis le commencement de la guerre, avait toujours accompagné Brutus, ne parle nullement de ce prodige : il dit seulement que l'aigle de la première enseigne fut couverte d'abeilles; que le bras d'un des officiers distilla de l'huile de rose en si grande abondance, que jamais on ne put l'arrêter, avec quelque soin qu'on l'essuyât; et qu'avant la bataille elle-même, deux aigles, fondant l'un sur l'autre avec furie, se livrèrent, entre les deux armées, un combat acharné, qui attira l'attention des deux partis, et qui fit régner dans toute la plaine un silence extraordinaire; mais qu'enfin l'aigle qui était

du côté de Brutus céda et prit la fuite. On parle aussi d'un certain Éthiopien qui, s'étant présenté le premier à l'ouverture des portes du camp, fut massacré par les soldats, qui regardèrent cette rencontre comme de mauvais augure.

Quand Brutus eut fait sortir son armée, et qu'il l'eut rangée en bataille vis-à-vis des ennemis, il fut assez longtemps encore sans donner le signal du combat. En parcourant les rangs, il lui était tombé à l'esprit quelques soupçons sur plusieurs de ses compagnies; et l'on vint même lui faire à ce sujet des rapports inquiétants : d'ailleurs il voyait sa cavalerie peu disposée à commencer l'attaque, et qui attendait que l'infanterie engageât l'action. Enfin, un des meilleurs officiers, homme fort estimé pour sa valeur, sortit tout à coup des rangs, et, passant à cheval devant Brutus, alla se rendre à l'ennemi : il se nommait Camulatus.

Brutus fut vivement affecté de cette désertion; et, soit colère, soit crainte d'un changement et d'une défection plus grande, il fit incontinent marcher ses troupes à l'ennemi, comme le soleil inclinait vers la neuvième heure du jour [1]. Il enfonça de son côté tout ce qui lui était opposé; et, secondé par sa cavalerie et ses fantassins, qui chargèrent vigoureusement les ennemis dès qu'ils les virent s'ébranler, il pressa si vivement leur aile gauche, qu'elle plia. Mais son aile gauche à lui, ayant étendu ses rangs de peur d'être enveloppée par les ennemis, qui étaient supérieurs en nombre, laissa, par ce mouvement, un grand intervalle dans le centre : devenue faible alors, elle ne put résister longtemps, et elle fut la première à prendre la fuite. Les vainqueurs revinrent, sans perdre de temps, sur l'autre aile, et ils enveloppèrent Brutus, qui, dans un tel danger, fit de la tête et de la main tous les devoirs d'un grand capitaine et d'un brave

[1] C'est-à-dire vers trois heures après midi.

soldat, et qui mit tout en œuvre pour s'assurer la victoire. Mais ce qui lui avait procuré le gain de la première bataille lui fit perdre la seconde. Dans l'action précédente, tout ce qu'il y eut d'ennemis vaincus furent tués sur la place : dans celle-ci, au contraire, où les troupes de Cassius prirent d'abord la fuite, il n'en périt qu'un petit nombre ; et ceux qui se sauvèrent, tout effrayés encore de leur première défaite, remplirent de trouble et de découragement le reste de l'armée. Ce fut là que Marcus, fils de Caton, fut tué, en faisant des prodiges de valeur parmi les plus braves de la jeunesse romaine : quoique accablé de fatigue, il ne voulut ni fuir ni reculer ; mais, combattant toujours avec le même courage, disant hautement son nom et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts ennemis. Les plus belliqueux de l'armée se firent tuer de même, en défendant Brutus.

Or, il y avait un certain Lucilius, homme plein de courage, et ami particulier de Brutus. Ce Lucilius, voyant quelques cavaliers barbares abandonner ceux qu'ils poursuivaient, pour ne s'attacher qu'à Brutus seul, résolut de sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour les arrêter. Il se tint donc à quelque distance d'eux, et il cria qu'il était Brutus. On ajouta foi à sa parole, parce qu'il demanda d'être conduit à Antoine, en qui il avait confiance, disait-il, au lieu qu'il craignait César. Les cavaliers, ravis d'une telle capture, emmenèrent cet homme, comme il faisait déjà nuit, après avoir détaché quelques-uns d'entre eux pour aller porter à Antoine cette heureuse nouvelle. Antoine, transporté de joie, sortit au-devant d'eux ; et les soldats, informés qu'on amenait Brutus en vie, y accoururent en foule, les uns plaignant son infortune, et les autres regardant comme indigne de sa gloire qu'il eût consenti, par un amour excessif de la vie, à être une proie de barbares. Quand les cavaliers ne furent plus qu'à une petite distance, Antoine s'arrêta,

pour penser à l'accueil qu'il devait faire à Brutus; mais Lucilius, s'avançant vers lui avec une extrême audace : « Antoine, dit-il, personne n'a pris Marcus Brutus; et nul de ses ennemis ne le prendra vivant : à Dieu ne plaise que la Fortune ait tant de pouvoir sur la vertu ! On le trouvera mort sans doute, mais, mort ou vif, toujours digne de lui-même. Quant à moi, qui ai abusé tes soldats en me disant Brutus, je viens ici prêt à souffrir, pour ce crime, les plus horribles tourments. » Ces paroles frappèrent d'étonnement tous les auditeurs; mais Antoine, se tournant vers ceux qui avaient amené Lucilius : « Compagnons, leur dit-il, vous êtes sans doute fort irrités de cette supercherie, et vous la regardez comme une insulte ; mais sachez que vous avez fait une bien meilleure capture que celle que vous poursuiviez ; car vous cherchiez un ennemi, et vous m'avez amené un ami. Je ne sais, je vous le jure, comment j'aurais traité Brutus, si vous me l'aviez amené vivant ; et j'aime beaucoup mieux acquérir des amis comme celui-ci, que d'avoir des ennemis en ma puissance. » En achevant ces mots, il embrassa Lucilius, puis il le remit aux mains d'un de ses amis. Il l'employa souvent dans la suite, et le trouva en toute occasion fort attaché à lui, et d'une fidélité à toute épreuve.

Il était déjà nuit, lorsque Brutus, après avoir traversé une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts d'arbres, s'éloigna du champ de bataille. Il s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, avec le petit nombre d'officiers et d'amis qui l'accompagnaient ; et là, élevant d'abord ses regards vers le ciel, qui était tout resplendissant d'étoiles, il prononça deux vers, dont l'un a été transcrit par Volumnius :

> Jupiter, ne laisse pas échapper à tes regards l'auteur de ces maux [1].

[1] Euripide, *Médée*, vers 332. C'est dans le vers dont Volumnius ne s'est point

Volumnius dit avoir oublié l'autre. Brutus nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux, et soupira ; mais il gémit surtout au souvenir de Flavius et de Labéon : Labéon était son lieutenant, et Flavius le chef des ouvriers. En ce moment, quelqu'un de sa suite, se sentant pressé par la soif, et voyant Brutus aussi fort altéré, prit un casque, et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. Comme il y allait, on entendit du bruit à l'autre bord : alors Volumnius et Dardanus, l'écuyer de Brutus, s'avancèrent pour voir ce que c'était. Ils revinrent bientôt, et ils demandèrent de l'eau. « Elle est toute bue, dit Brutus à Volumnius, avec un sourire plein de douceur ; mais on va en apporter d'autre. » Il renvoya aussitôt à la rivière celui qui y était déjà allé ; mais cet homme manqua d'être pris : il fut blessé, et ne se sauva qu'à grand'peine. Comme Brutus conjecturait qu'il n'avait pas péri beaucoup de monde à la bataille, Statyllius s'offrit pour l'en assurer : il s'engagea à passer au travers des ennemis, seul moyen qu'il y eût de s'éclaircir de ce qui se faisait dans le camp ; et il convint avec Brutus que, s'il trouvait les choses en bon état, il éleverait une torche allumée, et qu'il viendrait aussitôt le rejoindre. Il parvint heureusement jusqu'au camp, et éleva le signal convenu ; mais, après un long intervalle, Brutus ne le voyant pas revenir : « Si Statyllius, dit-il, était encore en vie, il serait déjà de retour. » Et en effet, comme il retournait vers Brutus, il tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

La nuit était alors fort avancée. Brutus se pencha, assis comme il était, vers Clitus, un de ses domestiques, et lui dit quelques mots à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas ; mais ses yeux se remplirent de larmes. Alors Brutus, tirant à part Dardanus, son écuyer, lui parla aussi tout bas. Il s'adressa enfin à Volumnius en langue

souvenu qu'est le mot tant reproché à Brutus : « O vertu, tu n'es qu'un vain nom ! »

grecque : il lui rappela les études et les exercices qu'ils avaient faits ensemble ; après quoi il le conjura de l'aider à tenir son épée, et à assurer le coup dont il voulait se tuer. Volumnius rejeta fort loin cette prière, ainsi que tous les autres ; et, quelqu'un ayant dit qu'il ne fallait pas demeurer là plus longtemps, mais prendre la fuite : « Oui, sans doute, il faut fuir, répondit Brutus en se levant ; mais il faut se servir pour cela des mains, et non des pieds. » Puis, leur serrant à tous la main l'un après l'autre, il leur dit, avec un air de gaieté : « Je vois avec une satisfaction inexprimable que je n'ai été abandonné par aucun de mes amis, et que, si j'ai à me plaindre de la Fortune, ce n'est que pour ce qui concerne la patrie. Je m'estime bien plus heureux que les vainqueurs, non-seulement quant au passé, mais pour le présent même ; car je laisse après moi une réputation de vertu que jamais ni leurs armes, ni leurs richesses ne pourront leur acquérir, ni leur faire transmettre à leurs descendants : on dira toujours d'eux qu'injustes et méchants, ils ont vaincu des gens de bien, pour usurper une domination à laquelle ils n'avaient nul droit. » Il finit par les conjurer de pourvoir à leur sûreté ; puis il se retira un peu à l'écart, avec deux ou trois d'entre eux, au nombre desquels était Straton, qui s'était lié étroitement avec lui en lui donnant des leçons d'éloquence. Brutus, l'ayant fait mettre tout près de lui, appuya à deux mains la garde de son épée contre terre, puis il se jeta sur la pointe, et mourut.

Toutefois, quelques-uns prétendent qu'il ne tint pas lui-même l'épée ; mais que Straton, cédant à ses vives instances, la lui tendit en détournant les yeux, et que Brutus se précipita sur la pointe, avec une telle roideur qu'il se perça d'outre en outre, et qu'il expira incontinent. Quelque temps après, Messala, l'ami de Brutus, ayant fait sa paix avec César, profita d'un jour que César était de loisir pour lui présenter Straton. « César, lui dit-il, les

yeux remplis de larmes, voilà celui qui a rendu à mon cher Brutus le dernier service. » César fit à Straton un accueil favorable, et l'eut depuis pour compagnon dans tous ses travaux, à la bataille d'Actium en particulier, où Straton lui rendit autant de services qu'aucun des Grecs qu'il avait à sa suite. On rapporte qu'un jour, César louant Messala lui-même de ce qu'après avoir été, pour l'amour de Brutus, son plus grand ennemi à la bataille de Philippes, il s'était montré, à la bataille d'Actium, fort zélé pour son service : « César, répondit Messala, je me suis toujours attaché au parti le meilleur et le plus juste. »

Antoine, ayant trouvé le corps de Brutus, commanda qu'on l'ensevelît dans une de ses plus riches cottes d'armes ; et, dans la suite, ayant su qu'on n'en avait rien fait, et que la cotte d'armes avait été volée, il fit mourir le coupable, et il envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilia. Quant à Porcie, femme de Brutus, Nicolas le philosophe [1] et Valère Maxime [2] rapportent que, résolue de se donner la mort, mais en étant empêchée par ses amis, qui la gardaient à vue, elle prit un jour dans le feu des charbons ardents, les avala, et tint sa bouche si exactement fermée, qu'elle fut étouffée en un instant. Toutefois il existe une lettre de Brutus, dans laquelle il reproche à ses amis d'avoir abandonné Porcie, et d'avoir souffert qu'elle se laissât mourir pour se délivrer d'une longue et pénible maladie. Il semble donc que ce soit, de la part de Nicolas, un anachronisme ; car cette lettre, si elle est véritablement de Brutus [3], fait assez connaître la maladie de Porcie, son amour pour son mari, et le genre de sa mort.

[1] C'est Nicolas de Damas, contemporain d'Auguste et intime ami du roi Hérode. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages historiques et philosophiques, et même des tragédies et des comédies.

[2] Valère Maxime, qui est bien connu, vécut sous Auguste et Tibère.

[3] Cette lettre n'existe plus.

COMPARAISON
DE
DION ET DE BRUTUS.

Dion et Brutus eurent l'un et l'autre de grandes qualités; et l'on doit compter pour la première celle d'avoir su s'élever, par de faibles commencements, à un haut degré de puissance. Mais Dion a, sous ce rapport, un grand avantage : il n'eut pas un concurrent qui excitât son émulation, comme Brutus en avait un en la personne de Cassius, lequel, à la vérité, lui était inférieur en réputation et en vertu, mais dont l'audace, la valeur et la capacité dans la guerre ne contribuèrent pas peu aux exploits de son collègue. Quelques-uns même attribuent à Cassius le commencement de la grande entreprise; et ils assurent que Cassius fut le premier auteur de la conspiration contre César, à laquelle Brutus ne pensait nullement. Mais Dion, après avoir fourni pour son expédition des armes, des navires et des soldats, sut encore attirer à lui, sans le secours de personne, les amis qui le secondèrent dans l'exécution de son projet. Brutus trouva dans la situation des affaires, et dans la guerre même, ses richesses et sa puissance : Dion, au contraire, fit seul tous les frais de la guerre; et il sacrifia à ses concitoyens, pour rendre la liberté à sa patrie, tout l'argent qui devait servir à l'entretenir dans l'exil.

Brutus et Cassius ne pouvaient, après leur sortie de

Rome, trouver de sûreté dans le repos : condamnés à mort, et poursuivis par leurs ennemis, ils furent forcés de recourir à la guerre, comme étant le seul asile qui leur restât; mais, en se faisant ainsi un rempart de leurs armes, c'était pour leur propre salut plus que pour celui de leurs concitoyens qu'ils s'exposaient au danger. Il n'en est pas de même de Dion : il menait dans son exil une vie plus sûre et plus douce que celle du tyran qui l'avait banni; et ce fut dans ce temps-là même qu'il alla se jeter volontairement au milieu des plus grands périls, afin de sauver la Sicile. D'ailleurs, ce n'était pas une même chose pour les Syracusains d'être délivrés de la domination de Denys, que pour les Romains d'être délivrés de celle de César. Denys ne cherchait nullement à dissimuler sa tyrannie; et il avait rempli de maux infinis toute la Sicile. César, il est vrai, ne ménagea point d'abord ceux qui voulurent s'opposer à sa domination; mais, après qu'il les eut vaincus et soumis, il n'eut plus guère que le nom et l'apparence du pouvoir absolu : jamais il ne se laissa aller à aucun acte cruel et tyrannique; même il fit voir que, l'état des affaires demandant impérieusement un monarque, la divinité l'avait donné aux Romains comme le médecin le plus doux, et le seul capable de guérir leurs maux. C'est pourquoi le peuple regretta César presque aussitôt après sa mort, et se montra implacable dans son ressentiment contre les meurtriers; tandis que les concitoyens de Dion lui firent un crime d'avoir laissé Denys s'échapper de Syracuse, et de n'avoir pas détruit le tombeau du premier tyran.

Que si l'on considère leurs exploits de guerre, Dion est, comme général, à l'abri de tout reproche : les projets qu'il a conçus lui-même, il les exécute avec une grande sagesse, et il répare toujours heureusement les fautes des autres. Brutus, au contraire, paraît avoir manqué de prudence quand il mit toute sa fortune au

hasard d'une seconde bataille, et quand, après l'avoir perdue, au lieu de chercher les moyens de rétablir ses affaires, il abandonna toute espérance, et n'eut pas, comme Pompée, assez d'audace pour tenter encore le sort des armes, qui pouvait lui devenir favorable, sa flotte étant maîtresse de la mer. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Brutus, c'est qu'étant redevable envers César, et de sa propre vie, et de celle de tous les autres vaincus pour lesquels il implora sa clémence; c'est qu'ayant été traité par César comme un ami, et distingué par-dessus tous les autres, il ait pris une part active au meurtre de son bienfaiteur. On ne saurait faire à Dion un semblable reproche : tant qu'il fut allié et ami de Denys, il l'aida à établir et à conserver sa puissance; et, s'il entreprit contre lui une guerre juste et légitime, ce ne fut qu'après avoir été banni, et après avoir éprouvé, dans la personne de sa femme, la plus grande des iniquités.

Mais, si l'on considère sous un autre rapport cette partie de leur parallèle, on trouve que l'avantage est du côté de Brutus. Ce qui fait le principal mérite de ces deux grands hommes, c'est la haine des tyrans, et l'aversion du mal. Or, cette haine fut entièrement pure dans Brutus, et sans aucun mélange d'intérêt propre; car, sans avoir personnellement à se plaindre de César, il exposa généreusement ses jours pour la liberté publique. Quant à Dion, il n'aurait jamais déclaré la guerre à Denys, s'il n'eût été en butte à ses outrages : les lettres de Platon [1] prouvent d'une manière évidente que ce fut pour avoir été banni de la cour du tyran, et non point après l'avoir abandonnée volontairement, qu'il s'arma contre Denys. J'ajoute que Brutus, d'abord ennemi de Pompée, devint son ami par la seule considération du bien public, et que le même motif le rendit, d'ami qu'il était, ennemi de

[1] Voyez notamment la lettre septième.

César ; car il n'avait d'unique règle de sa haine et de son amitié que la justice. Tant que Dion eut la confiance du tyran, il lui rendit de grands services; mais, dès qu'il l'eut perdue, il lui déclara la guerre : aussi ses amis ne furent-ils pas persuadés qu'après avoir chassé Denys, il n'eût pas l'intention de se saisir lui-même de la tyrannie, en leurrant ses concitoyens par un nom plus doux que celui de tyran. Mais les ennemis mêmes de Brutus disaient hautement que, de tous ceux qui avaient conspiré contre César, Brutus était le seul qui ne se fût proposé d'autre but, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'entreprise, que de rendre aux Romains leur ancien gouvernement.

Au reste, la lutte que Dion eut à soutenir contre Denys ne saurait entrer en comparaison avec l'entreprise de Brutus contre César. De tous ceux qui vivaient familièrement avec Denys, il n'en était pas un seul qui ne le méprisât, comme un homme qui passait sa vie dans la débauche du vin, des dés et des femmes; mais, d'avoir conçu la pensée de faire périr César, sans craindre ni le talent, ni la puissance, ni la fortune d'un tel personnage, dont le nom seul ôtait le sommeil aux rois des Parthyens [1] et des Indiens, c'est le propre d'une âme forte et élevée, et incapable de faire céder ses résolutions à nulle appréhension humaine. Aussi, dès que l'un parut en Sicile, vit-il s'assembler autour de lui, pour combattre le tyran, des milliers de citoyens ; au lieu que la gloire de César soutint, après sa mort même, la fortune de ses amis, et que son nom seul éleva si haut celui qui l'avait pris après lui, que, de jeune homme qu'il était, et n'ayant presque aucune ressource, il devint en peu de temps le premier des Romains, et il attacha ce nom sur sa personne comme un talisman contre la haine et la puissance d'Antoine.

[1] La Parthyène était une partie du pays des Parthes proprement dit; et le nom de Parthyens équivaut ici à celui de Parthes.

Objectera-t-on qu'il en coûta de grands combats à Dion pour chasser le tyran, tandis que Brutus tua César comme il était nu et sans gardes? Mais c'est cela même qui prouve l'habileté d'un grand capitaine, d'avoir surpris nu et sans gardes un homme environné d'une telle puissance. Il ne l'attaqua pas à l'improviste, ni seul, ni même avec peu de monde; mais il prémédita le complot de longue main, et il l'exécuta avec un grand nombre de complices, dont aucun ne trahit sa confiance, soit que dès l'origine il les eût choisis tous gens de cœur, ou que son choix les eût rendus tels. Mais Dion se confia à des méchants, soit qu'il les eût mal jugés, ou que l'usage qu'il fit d'eux les eût corrompus: deux méprises qui ne sont pas le propre d'un homme sage et prudent. Aussi Platon le blâme-t-il, dans ses lettres, d'avoir choisi de tels amis[1]; et en effet il fut leur victime.

La mort de Dion ne trouva point de vengeur[2], tandis que Brutus reçut de ses ennemis eux-mêmes des témoignages d'estime. Antoine lui fit des obsèques honorables; et César lui conserva tous les honneurs qu'on lui avait décernés pendant sa vie. Sa statue de bronze demeura publiquement élevée dans Milan, ville de la Gaule Cisalpine. Quelque temps après sa mort, César, voyant cette statue, qui était parfaitement ressemblante et d'un travail exquis, passa outre; puis, s'étant arrêté quelques instants, il appela les magistrats de la ville, et il leur dit, en présence d'une foule nombreuse : « Vous avez violé le traité fait entre nous, puisque vous recélez un de mes ennemis dans vos murailles. » Ceux-ci, comme on peut penser, nièrent le fait; et, ne sachant de qui César voulait parler, ils se regardaient les uns les autres

[1] Nous n'avons pas la lettre à laquelle Plutarque fait ici allusion.

[2] Ceci semble en contradiction avec ce qu'on a vu à la fin de la *Vie de Dion*; à moins que Plutarque ne veuille dire seulement ici que ses amis n'avaient pas eu le courage de rien faire pour empêcher Callippus de venir à bout de son infâme entreprise.

avec étonnement. César, se tournant alors vers la statue, leur dit en fronçant les sourcils : « Eh! n'est-ce pas là mon ennemi, que vous avez placé au milieu de votre ville? » Les magistrats, interdits, gardèrent le silence; mais César, souriant aussitôt, loua les Gaulois de ce qu'ils étaient fidèles à leurs amis dans les revers mêmes, et commanda que la statue demeurât où elle était.

ARTAXERXÈS.

(Né en l'an 453 et mort en l'an 359 avant J.-C.)

Le premier roi de Perse qui porta le nom d'Artaxerxès surpassa tous les autres princes en douceur et en magnanimité : il fut surnommé Longue-Main, parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche. Il était fils de Xerxès. Celui dont nous écrivons la *Vie*, le second Artaxerxès, surnommé Mnémon[1], était petit-fils du premier par sa mère; car Darius[2] avait eu quatre fils de Parysatis, sa femme : Artaxerxès était l'aîné, Cyrus le second, et les deux plus jeunes Ostanès et Oxathrès. Cyrus porta le nom du fondateur de la monarchie, nom que celui-ci avait pris du soleil, appelé Cyrus par les Perses. Artaxerxès fut d'abord nommé Arsicas. Dinon[3] cependant lui donne le nom d'Oartès; mais, quoique Ctésias[4] ait rempli son histoire de fables absurdes et ridicules, il n'est pas croyable pourtant qu'il ait pu ignorer le nom d'un roi à la cour duquel il vivait, étant de plus son médecin, celui de sa mère, de sa femme et de ses enfants.

Cyrus, dès son enfance, fit paraître un naturel violent

[1] Mnémon signifie *qui a bonne mémoire*. C'est un nom grec ; mais ce nom est probablement la traduction d'un surnom perse qui avait le même sens.

[2] Darius Nothus, ou Darius II, qui régna de l'an 424 à l'an 405 avant J.-C.

[3] Père de l'historien Clitarque, et contemporain d'Alexandre : il avait composé une *Histoire de Perse*.

[4] Les fragments de ses *Histoires* sont imprimés ordinairement à la suite de l'ouvrage d'Hérodote. Au milieu de fables véritablement absurdes et ridicules, on y trouve pourtant des renseignements curieux, et qui sont d'une parfaite exactitude. Ctésias était de Cnide en Carie : il vécut pendant dix-sept ans à la cour d'Artaxerxès.

et emporté, tandis que son frère, au contraire, se montra, dans toute sa conduite et ses affections, doux et modéré. Par ordre de son père et de sa mère, Arsicas épousa une femme vertueuse et belle, qu'il retint ensuite contre leur gré. Après avoir fait mourir le frère de cette femme, Darius voulait la faire mourir elle-même; mais Arsicas se jeta aux pieds de sa mère; et, par ses prières et ses larmes, il obtint, quoiqu'avec peine, que non-seulement le roi laisserait la vie à sa femme, mais encore qu'il ne le forcerait pas à s'en séparer. La reine cependant préférait de beaucoup Cyrus à son frère: elle voulait qu'il succédât à son père après sa mort; et, lorsque Darius tomba malade, elle rappela Cyrus des provinces maritimes d'Asie, qu'il gouvernait. Cyrus revint en Perse, espérant que sa mère aurait obtenu du roi qu'il le choisît pour héritier de l'empire; car Parysatis alléguait un prétexte dont s'était autrefois prévalu l'ancien Xerxès, par le conseil de Démaratus: elle disait qu'elle avait mis au monde Arsicas quand Darius n'était encore qu'un simple particulier, tandis que Cyrus était né depuis que Darius régnait[1]. Toutefois Darius ne tint aucun compte de ces allégations : il déclara roi son fils aîné, sous le nom d'Artaxerxès[2]; et il laissa à Cyrus le gouvernement de la Lydie et des provinces maritimes de l'empire, avec les titres de satrape et de général.

Peu de jours après la mort de Darius, Artaxerxès se rendit à Pasargades[3], pour s'y faire sacrer par les prêtres de Perse. Dans cette ville, il y a un temple dédié à la déesse de la guerre, qu'on peut conjecturer être la même

[1] Ceci peut inspirer des doutes sur la grande longévité d'Artaxerxès Mnémon. D'après le compte des années, il aurait eu vingt-neuf ans à l'avénement de son père, et par conséquent au moins trente ans de plus que Cyrus, né de la même mère que lui, ce qui semble extraordinaire, et près de quarante ans de plus que le plus jeune des fils de Parysatis.

[2] Plutarque écrit toujours Artoxerxès; mais nous avons suivi l'usage généralement admis.

[3] Ville bâtie par l'ancien Cyrus, à l'endroit où il avait vaincu Astyage.

que Minerve. Celui qui doit être sacré entre dans ce temple : là, il quitte sa robe, et il revêt celle que portait l'ancien Cyrus avant qu'il fût parvenu à la royauté, et qu'on garde avec vénération ; puis, après avoir mangé une figue sèche, il mâche des feuilles de térébinthe, et il boit un breuvage composé de vinaigre et de lait. Si celui qui est sacré est soumis à d'autres usages encore, ils ne sont connus que des prêtres et de lui.

Artaxerxès était prêt pour cette cérémonie, quand arriva près de lui Tisapherne, amenant un des prêtres qui avaient présidé à l'éducation de Cyrus dans son enfance : ce prêtre lui avait enseigné la magie [1] ; et, plus que pas un des Perses, il était affligé de ce que son élève n'eût pas été choisi pour être roi. Voilà pourquoi on ajouta volontiers foi à ses paroles, quand il accusa Cyrus d'avoir conspiré contre le roi, et dressé des embûches dans le temple, afin de se précipiter sur lui au moment où il quitterait sa robe, et de le tuer. Quelques-uns disent que Cyrus fut arrêté sur cette accusation; mais, selon d'autres , il entra dans le temple, s'y cacha, et fut trahi par ce prêtre. Au moment où on s'apprêtait à le mettre à mort, sa mère le prit dans ses bras : des tresses de ses cheveux elle lui entoura le cou, qu'elle lia étroitement avec le sien ; et, par ses prières et ses larmes, elle obtint sa grâce, et elle le fit renvoyer dans les provinces maritimes. Moins reconnaissant du pardon qu'il venait d'obtenir que sensible à l'offense qu'il avait reçue, et n'aimant pas d'ailleurs le gouvernement qui lui était assigné, Cyrus n'écouta que son ressentiment, et aspira plus que jamais à monter sur le trône.

Quelques auteurs prétendent que Cyrus se révolta parce qu'il était mécontent de ce qu'on lui accordait pour sa table et son entretien ; mais cette imputation est ridicule; car, s'il eût manqué de quelque chose, sa mère le lui

[1] Il faut entendre simplement par ce mot la science philosophique et religieuse dont les Mages avaient la tradition depuis Zoroastre.

aurait elle-même fourni. D'ailleurs, quelle preuve plus grande peut-on avoir de ses richesses que ces nombreuses troupes étrangères qu'il entretenait, au rapport de Xénophon[1], et qu'il soudoyait en différents lieux, par l'entremise de ses amis et de ses hôtes? Cyrus, afin de cacher ses préparatifs, avait soin de ne pas laisser toutes ses troupes ensemble : il avait dans plusieurs endroits des personnes sûres, qui, sous divers prétextes, levaient pour lui des soldats étrangers; et Parysatis, qui demeurait auprès d'Artaxerxès, éloignait tous les soupçons quArtaxerxès pouvait concevoir contre son frère, pendant que Cyrus lui-même écrivait au roi avec beaucoup de soumission, soit pour demander quelque grâce, ou pour incriminer Tisapherne, et pour faire croire à Artaxerxès que sa haine et sa jalousie n'avaient pour objet que ce satrape. Au reste, il y avait dans le caractère du roi une pesanteur et une paresse naturelles, que la plupart prenaient pour une marque de douceur et d'humanité. Même il voulut, au commencement de son règne, imiter le premier Artaxerxès, dont il portait le nom : doux et affable à ceux qui l'approchaient, il était magnifique dans les récompenses qu'il accordait au mérite, modéré dans les punitions qu'il infligeait, il en retranchait toujours l'outrage et l'insulte; il acceptait les présents qui lui étaient offerts, avec une joie égale à celle de ceux qui les lui faisaient, et même de ceux qui en recevaient de lui; et il accompagnait ses dons de manières si gracieuses, que son humanité et sa bienfaisance perçaient à travers. La moindre chose qu'on lui présentait était reçue par lui avec plaisir; et, Omisus lui ayant offert un jour une grenade d'une prodigieuse grosseur : « Par Mithrès! s'écria-t-il, si on confiait une petite ville à cet homme, il serait capable de la rendre très-grande. »

Un jour, qu'il voyageait et que tous s'empressaient de

[1] Au commencement du premier livre de l'*Anabase*, ou récit de l'expédition de Cyrus.

lui offrir quelque chose, un pauvre ouvrier, qui n'avait pour sa part rien à donner, courut à la rivière, et, puisant de l'eau dans ses deux mains, vint en toute hâte la lui offrir. Charmé du bon vouloir de cet homme, Artaxerxès lui envoya une coupe d'or et mille dariques. Euclidas le Lacédémonien ayant un jour tenu contre lui des discours remplis d'insolence, il lui fit dire par un de ses officiers : « Tu peux à ton aise parler contre le roi; mais le roi peut non-seulement dire, mais encore faire ce qui lui plaît. » A une chasse, Tiribaze lui fit remarquer que sa robe était déchirée : « Que veux-tu que j'y fasse, dit Artaxerxès? — Que tu en prennes une autre, répondit Tiribaze, et que tu me fasses présent de celle-ci. — J'y consens, reprit le roi; mais je te défends de la porter. » Tiribaze ne tint aucun compte de cette défense; non qu'il fût méchant, mais il était léger et étourdi : à l'instant même il revêtit la robe du roi, y ajoutant encore des ornements d'or, que les reines seules avaient le droit de porter. Tous s'indignèrent de ce mépris des lois : Artaxerxès seul ne fit qu'en rire. « Je te donne, comme à une femme, ces ornements d'or à porter, dit-il à Tiribaze, et comme à un insensé cette robe. »

C'était une coutume observée en Perse que personne ne mangeait à la table du roi, excepté sa mère et sa femme; sa mère assise au-dessus de lui, et sa femme au-dessous. Artaxerxès voulut que ses deux plus jeunes frères, Ostanès et Oxathrès, y eussent aussi leur place. Ce qui plut aux Perses plus que toute autre chose, ce fut de voir Statira, femme d'Artaxerxès, se faire porter dans une litière ouverte et sans rideaux, et permettre aux femmes de ses sujets d'approcher d'elle et de la saluer : aussi fut-elle tendrement aimée du peuple.

Toutefois, les esprits inquiets, remuants et amoureux de nouveautés, prétendaient que l'état des affaires exigeait la main de Cyrus, homme magnifique, libéral, qui aimait la guerre, et qui comblait de biens ses amis : la

grandeur de l'empire avait besoin, à les entendre, d'un roi courageux, et dont l'ambition en vînt soutenir l'éclat. Se confiant donc dans les dispositions de ceux qui vivaient à la cour, plus encore peut-être qu'aux discours qu'on tenait autour de lui, Cyrus se prépara à la guerre. Il commença par écrire aux Lacédémoniens, les priant de le secourir et de lui envoyer des soldats, promettant des chevaux aux hommes de pied, aux cavaliers des chars attelés, des villages à ceux qui n'auraient que des terres, et des villes enfin à ceux qui n'auraient que des villages; ajoutant que ceux qui serviraient dans son armée recevraient leur solde non par compte, mais outre mesure. Il parlait de lui-même avec avantage, se vantant d'avoir un cœur plus grand et plus noble que celui de son frère, d'être plus grand philosophe, plus habile dans la magie, buvant plus de vin, et le supportant mieux. « La timidité et la mollesse de mon frère sont telles, disait-il, qu'à la chasse il n'ose se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char. » Les Lacédémoniens ordonnèrent à Cléarque, par une scytale, d'obéir en tout à Cyrus.

Cyrus partit donc de Sardes, et s'avança vers les hautes provinces de l'Asie, pour faire la guerre à son frère : il était à la tête d'une armée considérable de barbares, et de treize mille mercenaires grecs environ. Chaque jour il trouvait quelque nouveau prétexte pour qu'Artaxerxès agréât la levée de tant de troupes; mais son véritable dessein ne demeura pas longtemps caché : Tisapherne s'en douta; et il partit de Milet pour aller prévenir le roi. A cette nouvelle, le palais fut en émoi : on fit retomber sur Parysatis toute la haine de cette guerre; et ses amis furent soupçonnés d'intelligences avec Cyrus. Les reproches de Statira, que désespérait cette guerre, étaient plus sensibles à Parysatis que tout le reste. Sans cesse Statira lui disait : « Que sont devenues ces paroles si souvent données par toi pour ton fils? Et ces prières qui l'ont arraché à la mort quand il conspirait contre son

frère, que sont-elles devenues? C'est ton aveugle tendresse qui a allumé cette guerre, et attiré sur nous tous ces maux. » Parysatis, naturellement vindicative et violente, et dont le ressentiment était long à s'éteindre, conçut contre Statira une si implacable haine, qu'elle résolut de la faire périr. Dinon prétend que ce fut pendant la guerre qu'elle mit son dessein à exécution : Ctésias, au contraire, dit que ce fut après ; et il n'est pas croyable que ce dernier ait ignoré l'époque, lui qui fut témoin de tout ce qui se passait, et qui n'avait aucun motif de changer les temps, ni de conter le fait autrement qu'il n'était arrivé; quoique pourtant il s'éloigne souvent du vrai, pour se jeter dans des fables et des récits tragiques. Aussi ne rapporterons-nous cet événement qu'au temps où Ctésias l'a placé.

Cyrus s'avançait à grandes journées, quand il reçut différents avis de la résolution qu'avait prise le roi de tarder à combattre, et de ne se pas hâter d'en venir aux mains avec lui, mais d'attendre au fond de la Perse que les troupes qu'il rassemblait de tous côtés fussent réunies. En conséquence, Artaxerxès, qui avait tiré dans la plaine une tranchée large de dix brasses sur autant de profondeur, et longue de quatre cents stades [1], négligea d'en disputer le passage à Cyrus, et le laissa s'approcher de Babylone. Tiribaze osa le premier lui représenter qu'il ne devait pas fuir le combat et abandonner la Médie, Babylone, Suses même, pour se cacher au fond de la Perse, quand son armée était plusieurs fois aussi nombreuse que celle de son ennemi, et ses dix mille satrapes et capitaines supérieurs à Cyrus et pour l'action et pour le conseil. Alors Artaxerxès résolut de ne plus différer de combattre. Il fit une telle diligence, qu'il parut tout à coup en face des ennemis avec une armée de neuf cent mille hommes tous bien équipés. A cette vue, les

[1] Environ quatre-vingts kilomètres, ou vingt lieues.

troupes de Cyrus furent saisies d'étonnement et de trouble, elles qui, comptant sur leur courage et méprisant les ennemis, marchaient en désordre et sans être sous les armes. Cyrus ne les put ranger en bataille qu'avec peine, et non sans confusion et sans tumulte. Les troupes du roi s'avancèrent lentement et en silence. Les Grecs s'étonnèrent de ce bel ordre dans une si grande multitude : ils s'attendaient à des cris confus, à un grand tumulte, et à voir les rangs se séparer et se rompre par l'effet du trouble général. Artaxerxès couvrit le front de sa phalange de ses meilleurs chars armés de faulx, et les opposa aux Grecs, afin que l'impétuosité de leur course enfonçât les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens.

Plusieurs historiens ont raconté cette bataille; mais Xénophon, entre autres, la décrit si vivement, qu'on croit y assister et non la lire, et qu'il passionne ses lecteurs comme s'ils étaient au milieu du péril, tant il la rend avec vérité et énergie[1]. Ce serait manquer de sens, de vouloir la raconter après lui : je me bornerai donc à rapporter quelques particularités que Xénophon a omises, et qui sont dignes d'être rappelées.

Le lieu où se livra cette bataille se nomme Cunaxa, distant de cinq cents stades[2] de Babylone. Avant que la bataille commençât, Cléarque exhorta Cyrus à ne pas s'engager dans la mêlée, et à se tenir derrière les combattants[3]. « Que me conseilles-tu, Cléarque? répondit Cyrus; lorsque j'aspire à la royauté, tu veux que je me montre indigne d'être roi! » Sans doute Cyrus fit une grande faute, en se jetant témérairement et sans précaution au milieu du péril; mais celle de Cléarque ne fut pas moindre, si toutefois elle ne fut pas plus grave encore, d'avoir refusé d'opposer ses Grecs à Artaxerxès, et d'avoir ap-

[1] Xenophon avait assisté à cette bataille.

[2] Environ cent kilomètres, ou vingt-cinq lieues.

[3] Je lis μαχομένων avec les meilleurs éditeurs, au lieu de Μακεδόνων : aucun auteur ne dit qu'il y eût des Macedoniens dans les troupes de Cyrus.

puyé son aile droite sur le fleuve [1], de peur que les ennemis ne l'enveloppassent. S'il ne se proposait d'autre but que la sûreté de ses troupes, et si tous ses soins tendaient à ce qu'elles n'éprouvassent aucun échec, il eût beaucoup mieux fait de rester en repos dans la Grèce. Mais, après avoir fait en armes tant de milliers de stades, depuis la mer jusqu'à Babylone, sans que personne l'y obligeât, et dans le seul but de mettre Cyrus sur le trône, choisir pour se ranger en bataille un poste d'où il ne pouvait sauver le chef qui le soudoyait, et chercher à combattre lui-même à son aise et en sûreté, c'était sacrifier l'intérêt général au danger présent, et oublier le but de l'entreprise. Aucun des bataillons qui entouraient le roi n'eût soutenu le choc des Grecs; et, une fois les ennemis renversés, et le roi tué ou mis en fuite, Cyrus était vainqueur et bientôt après roi : l'événement même le prouva. On doit donc plutôt attribuer à Cléarque, par sa trop grande précaution, la ruine et la mort de Cyrus, qu'à Cyrus lui-même; car, si le roi eût été maître de placer les Grecs dans un poste où ils pussent lui faire moins de mal, eût-il pu en choisir un meilleur que celui qui était le moins à portée de lui et des troupes qu'il commandait, et d'où les Grecs ne s'aperçussent ni de la défaite d'Artaxerxès, ni de la mort de Cyrus, lequel fut tué avant qu'il pût se prévaloir de la victoire de Cléarque? Il est certain que Cyrus avait prévu ce qui serait le plus expédient, quand il commanda à Cléarque de se placer, avec ses soldats, au centre de la bataille; et Cléarque, après avoir répondu qu'il ferait de son mieux, ruina et perdit tout. En effet, les Grecs battirent les barbares à leur gré, et les poursuivirent fort loin. Quant à Cyrus, monté sur un cheval ardent et farouche, nommé Pasacas, au rapport de Ctésias, et dont la bouche était mauvaise, il fut rencontré par Artagersès, général des Cadusiens [2], qui piqua droit

[1] Ce fleuve est l'Euphrate.

[2] Peuplade des bords de la mer Caspienne.

à lui dès qu'il l'aperçut, en criant avec force : « O le plus injuste et le plus insensé des hommes! toi qui déshonores le plus grand nom qu'il y ait parmi les Perses, le nom de Cyrus, dans quelle funeste expédition as-tu engagé ces Grecs maudits, séduits par l'espoir de piller les biens des Perses et de tuer le roi, ton seigneur et ton frère, qui commande à un million de serviteurs plus vaillants que toi, comme tu vas le voir bientôt; car, avant d'avoir vu le roi en face, tu perdras ta propre tête? » En finissant ces mots, il lança sa javeline; mais la bonté de la cuirasse de Cyrus l'arrêta : Cyrus ne fut point blessé; seulement il chancela par la violence du coup. Aussitôt Artagersès tourna son cheval; et Cyrus lui lança son dard, qui l'atteignit au cou, qu'il perça au dessus de la clavicule. La plupart des historiens conviennent qu'Artagersès fut tué de la main de Cyrus. Quant à la mort de Cyrus, comme Xénophon en parle peu parce qu'il ne fut pas présent au lieu où Cyrus fut tué, rien n'empêche que nous rapportions ici les récits qu'en ont faits Dinon et Ctésias.

Dinon raconte que Cyrus, après avoir vu tomber Artagersès, poussa son cheval avec violence contre le bataillon qui couvrait le roi, et qu'il blessa le cheval d'Artaxerxès. Artaxerxès étant tombé, Tiribaze le fit promptement monter sur un autre cheval, en disant : « O roi ! souviens-toi de cette journée; car elle est digne de mémoire. » Cyrus poussa au roi une seconde fois, et le blessa; et, comme il revenait encore à la charge, Artaxerxès, indigné de cette troisième attaque, dit à ceux qui l'entouraient : « Mieux vaut mourir ! » Et il piqua son cheval contre Cyrus, qui, tête baissée et sans précaution aucune, se jetait au milieu d'une grêle de traits. La javeline du roi l'atteignit; et tous ceux qui l'environnaient tirèrent à la fois sur lui. Les uns disent que Cyrus mourut du coup que lui porta le roi; mais les autres prétendent qu'il fut tué par un soldat carien, auquel le roi permit, pour

récompense de cet exploit, de porter, à la tête de l'armée, dans tous les combats, un coq d'or au bout d'une pique; car les Perses donnent aux Cariens le nom de Coqs, à cause des crêtes qui surmontent leurs casques.

J'abrégerai le récit de Ctésias, qui est fort étendu. Après avoir tué Artagersès, Cyrus, selon Ctésias, marcha droit au roi qui s'avançait lui-même, et tous deux en silence. Ariéus, l'ami de Cyrus, porta au roi le premier coup, sans le blesser. Artaxerxès lança sa javeline : elle n'atteignit point Cyrus, mais elle frappa Satiphernès[1], homme d'un grand courage et ami fidèle de Cyrus, et le tua. La javeline de Cyrus perça la cuirasse de son frère : le trait pénétra de deux doigts dans la poitrine, et le roi tomba de cheval. Les troupes effrayées prirent la fuite. Artaxerxès se relève, quitte le champ de bataille; et, suivi d'un petit nombre de ses gens, parmi lesquels était Ctésias, il gagne un monticule, où il se tient en repos. Environné d'ennemis, Cyrus fut emporté fort loin par la fougue de son cheval : la nuit empêcha qu'il fût reconnu des ennemis; et ses gens le cherchèrent avec inquiétude. D'un naturel impétueux et plein d'audace, et animé encore par sa victoire, il courait à travers les bataillons du roi, en criant : « Ouvrez-vous, malheureux! » A ces mots, qu'il répétait sans cesse en langue persique, la plupart s'ouvrirent devant lui avec respect; mais, la tiare qu'il portait sur sa tête étant tombée, un jeune Perse, nommé Mithridate, que le hasard fit passer près de lui, le frappa à la tempe, au-dessus de l'œil. Cyrus perdit tant de sang par cette blessure, qu'il fut saisi de vertige, et tomba évanoui. Son cheval s'échappa, et erra longtemps dans la plaine : la housse ensanglantée qui le couvrait tomba, et un esclave de celui qui avait blessé Cyrus la ramassa. Cyrus étant revenu à grand'peine de son évanouissement, quelques eunuques, qui étaient restés

[1] La plupart des editions donnent Tisapherne; mais on a vu Tisapherne signalé plus haut comme l'ennemi de Cyrus. D'autres lisent encore Satibarzanes.

auprès de lui en petit nombre, tâchèrent de le mettre sur un autre cheval, afin de le sauver; mais ses forces ne lui permirent pas de s'y tenir, et il essaya d'aller à pied, soutenu par les eunuques, qui l'aidaient à marcher. Le coup qu'il avait reçu l'avait tellement étourdi, qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il trébuchait à chaque pas. Il croyait pourtant avoir remporté la victoire, en entendant les fuyards appeler Cyrus leur roi, et lui demander grâce. Quelques Cauniens [1], gens pauvres et misérables, qui suivaient l'armée du roi pour y rendre les services les plus abjects, vinrent dans ce moment, comme des amis, se mêler parmi les eunuques de Cyrus; mais, ayant reconnu, non sans peine, à leurs cottes d'armes couleur de pourpre, qu'ils étaient des ennemis, car les troupes du roi en avaient de blanches, un d'entre eux porta par derrière un coup de javeline à Cyrus, sans le reconnaître, et lui coupa la veine du jarret. Cyrus tombe : dans la chute, sa tempe blessée donne contre une pierre, et il expire à l'instant même. Tel est le récit de Ctésias, qu'on peut comparer à un poignard émoussé, dont il tue Cyrus à grand'peine.

Cyrus venait d'expirer, quand Artasyras, qu'on appelait l'œil du roi [2], passa à cheval près du lieu où il gisait, et reconnut les eunuques, qui fondaient en larmes. Il s'adresse à celui qu'il savait être le plus attaché à son maître : « Persicas, dit-il, quel est cet homme que tu pleures, assis près de son corps. — Artasyras, répondit l'eunuque, ne vois-tu donc pas que c'est Cyrus? » Artasyras, surpris, console l'eunuque, et lui recommande de garder le corps de Cyrus avec soin; puis, courant à toute bride vers Artaxerxès, qu'il trouve sans espérance, accablé de faiblesse par la soif et par les souffrances que

[1] De Caunus, ville de Carie.

[2] On appelait, chez les Perses, *yeux du roi*, *oreilles du roi*, des ministres chargés de faire au roi des rapports sur ce qu'ils avaient vu ou entendu dans le royaume.

lui faisait endurer sa blessure, il lui annonce avec joie qu'il vient de voir le cadavre de Cyrus. Le roi voulut d'abord aller s'en assurer lui-même, et commanda à Artasyras de le mener sur le lieu ; mais le bruit qui courait que les Grecs, partout vainqueurs, poursuivaient les fuyards et les massacraient, avait rempli les esprits d'une telle crainte, qu'il y renonça, préférant y envoyer plusieurs personnes : il fit donc partir trente hommes avec des flambeaux, pour s'assurer du fait. L'eunuque Satibarzanès, qui le voyait près de mourir de soif, courut de tous côtés pour se procurer de l'eau ; car le lieu où s'était retiré le roi n'en avait pas, et le camp était fort éloigné. Le hasard lui fit rencontrer un de ces misérables Cauniens, qui portait dans une méchante outre huit cotyles [1] environ d'une eau qui n'était guère bonne. Satibarzanès s'empare de cette eau, et la porte au roi, qui la but tout entière. Quand le roi eut fini de boire, l'eunuque lui demanda si cette eau ne lui avait pas semblé bien mauvaise. Artaxerxès prit les dieux à témoin qu'il n'avait jamais bu avec autant de plaisir le plus excellent vin, ni l'eau la plus légère et la plus limpide. « Et si je ne puis découvrir et récompenser celui qui te l'a donnée, ajouta-t-il, je supplie les dieux de le rendre heureux et riche. »

A ce moment, les trente hommes qu'il avait fait partir revinrent, pleins de joie, confirmer la nouvelle de son bonheur inespéré; et, rassuré par la présence d'un grand nombre de gens de guerre, qui s'étaient déjà rassemblés autour de lui, il descendit la colline à la clarté des flambeaux. Arrivé près du cadavre, il lui fit couper la tête et la main droite, selon la loi des Perses; puis il commanda qu'on lui apportât la tête, qu'il prit par sa longue et épaisse chevelure, et qu'il montra aux fuyards, qui doutaient encore que Cyrus fût mort. Saisis d'éton-

[1] Les huit cotyles faisaient un peu plus de deux de nos litres.

nement à cette vue, ils adorent le roi, et ils se rallient à ses troupes : en sorte qu'Artaxerxès fut bientôt entouré de soixante-dix mille hommes, avec lesquels il rentra dans son camp.

Artaxerxès, suivant Ctésias, n'avait à cette bataille que quatre cent mille hommes; mais Dinon et Xénophon prétendent qu'il y en eut beaucoup plus qui combattirent [1]. Quant au nombre des morts, ceux qui en rendirent compte au roi ne le portèrent, suivant Ctésias, qu'à neuf mille ; mais Ctésias, qui les vit lui-même sur le champ de bataille, dit qu'ils n'étaient pas moins de vingt mille. Ce point est contestable [2]. Ce qu'ajoute Ctésias, qu'il fut lui-même envoyé par Artaxerxès vers les Grecs, avec Phayllus [3] de Zacynthe et quelques autres, est un insigne mensonge. Xénophon n'ignorait nullement que Ctésias était attaché à la personne du roi; car il fait mention de lui dans son histoire. Il n'est donc pas croyable que, si Artaxerxès eût envoyé Ctésias vers les Grecs pour leur faire de si importantes propositions, Xénophon n'en eût rien dit, et qu'il n'eût parlé que de Phayllus. Mais Ctésias, à en juger par les faits, ne manquait pas d'ambition, et il était fort partial pour les Lacédémoniens, et fort ami de Cléarque : dans ses récits, il se fait figurer lui-même avec honneur, et il ménage les occasions pour parler avantageusement de Cléarque et de Lacédémone.

Après la bataille [4], Artaxerxès envoya de magnifiques présents au fils d'Artagersès, dont le père avait été tué par Cyrus, et il récompensa Ctésias et les autres avec

[1] Xénophon dit qu'Artaxerxès avait une armée composée de douze cent mille hommes d'infanterie, de six mille cavaliers, et de deux cents chars armes de faulx, et que neuf cent mille hommes de cette armée combattaient à Cunaxa.

[2] Diodore porte à quinze mille la perte du roi, et celle de Cyrus à trois mille. il dit qu'il ne périt pas un seul Grec dans la bataille, et qu'il y en eut très-peu de blessés.

[3] D'autres lisent Phalinus, ou Phalénus, ou Phallénus.

[4] La bataille de Cunaxa s'était donnée dans l'automne de l'an 401 avant J.-C;

une égale libéralité. Il découvrit le Caunien qui lui avait donné son outre d'eau; et, de pauvre et d'obscur que cet homme était, il le rendit riche et puissant. Il montra beaucoup de modération dans la punition des coupables. Un Mède, nommé Arbacès, avait passé pendant le combat dans l'armée de Cyrus, et, après la mort de Cyrus, était revenu dans celle du roi, attribuant sa désertion bien plus à la crainte et à la lâcheté qu'à la perfidie et à la trahison : Artaxerxès le condamna à se promener pendant une journée sur la place publique, portant une courtisane nue sur ses épaules. Un autre qui, non content d'avoir déserté, s'était vanté encore d'avoir tué deux ennemis, eut, par ordre du roi, la langue percée de trois coups d'alène. Persuadé qu'il avait lui-même tué Cyrus, et voulant que tout le monde le crût et le dît, Artaxerxès envoya des présents à Mithridate, qui le premier avait blessé Cyrus, et commanda à ceux qui les lui portèrent de lui dire : « Le roi t'honore de ces présents, parce que tu lui as apporté la housse du cheval de Cyrus, que tu avais trouvée. » Le Carien qui avait fait tomber Cyrus en lui coupant le jarret ayant demandé un présent, Artaxerxès satisfit à sa requête, et lui fit dire : « Le roi te donne ce présent, parce que, le second, tu lui as annoncé la bonne nouvelle; car Artasyras lui a le premier appris la mort de Cyrus, et toi ensuite. »

Mithridate se retira fort affligé, mais sans se plaindre : quant au malheureux Carien, victime de sa sottise, il se laissa aller à une passion trop ordinaire aux hommes. Corrompu sans doute par sa nouvelle fortune, il se persuada qu'il pouvait aspirer à des choses plus élevées et au-dessus de son état, et il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme une récompense de la bonne nouvelle qu'il lui avait apportée : il protesta hautement, dans un accès de colère, que nul autre que lui n'avait tué Cyrus, et qu'on lui en enlevait injustement la gloire.

Irrité de ses plaintes, le roi ordonna qu'on lui tranchât la tête; mais Parysatis, qui était présente, lui dit: « Seigneur, ne punis pas de la sorte ce misérable Carien; mais laisse-moi tirer vengeance de l'action dont il a l'audace de se vanter. » Le roi abandonna cet homme: elle le fit alors saisir par les bourreaux; et elle ordonna aux bourreaux de le torturer pendant dix jours, ensuite de lui arracher les yeux et de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles, jusqu'à ce qu'il expirât dans cet horrible supplice.

Peu de temps après, Mithridate se perdit également par son imprudence. Invité à un festin où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de Parysatis sa mère, il s'y rendit paré de la robe et des joyaux dont lui avait fait présent Artaxerxès. A la fin du repas, quand on se fut mis à boire, le plus considérable des eunuques de Parysatis dit à Mithridate : « Quelle belle robe le roi t'a donnée, Mithridate! quels bracelets! quels colliers! quel riche cimeterre! Il n'est personne qui ne t'admire, et qui n'envie ton bonheur. » Déjà échauffé par le vin, Mithridate répondit : « Eh! qu'est-ce que cela, mon cher Sparamixès? à la bataille, je me montrerai digne de plus grandes et de plus belles récompenses. » L'eunuque reprit en souriant : « Je suis loin de te porter envie, Mithridate; mais, puisque la vérité est dans le vin, selon le proverbe des Grecs, quel grand exploit est-ce donc, mon ami, d'avoir ramassé la housse d'un cheval, et de l'avoir portée au roi? » L'eunuque, bien qu'il parlât ainsi, n'ignorait pas la vérité; mais il voulait que Mithridate s'ouvrît devant témoins : il provoquait la légèreté d'un homme que le vin avait rendu indiscret, et qui n'était plus maître de sa langue. « Vous pouvez parler à votre aise de housses de cheval et de sottises semblables, reprit Mithridate; mais je vous déclare, sans aucun détour, que cette main a tué Cyrus. Je n'ai pas porté, comme Artagersès, un coup en vain : j'ai frappé à la

tempe, près de l'œil; j'ai percé la tête d'outre en outre; j'ai fait tomber Cyrus à terre, et il est mort du coup. » Prévoyant la funeste fin de Mithridate, tous les convives baissèrent les yeux; mais celui qui donnait le repas, prenant la parole : « Buvons et faisons bonne chère, Mithridate, dit-il, adorant la fortune du roi, et laissant là ces propos, qui sont au-dessus de notre portée. »

Au sortir de table, l'eunuque alla rapporter à Parysatis les paroles de Mithridate; et Parysatis en informa le roi, qui ne put voir sans s'indigner Mithridate démentir sa prétention, et lui enlever ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus flatteur pour lui dans la victoire; car il voulait que barbares et Grecs fussent tous également persuadés que, dans les attaques qui avaient eu lieu, et dans le fort de la mêlée, il avait reçu une blessure de son frère, et qu'à son tour il lui avait porté un coup, dont Cyrus était mort: il condamna donc Mithridate à mourir du supplice des auges. Or, voici quel est ce supplice. On prend deux auges d'égale grandeur, qui s'emboîtent l'une sur l'autre : dans l'une de ces auges, on couche le condamné sur le dos, et ensuite on applique la seconde sur celle-ci, de façon que la tête, les mains et les pieds débordent, et que le reste du corps soit bien enfermé. En cet état, on donne à manger au patient. S'il refuse la nourriture, on le contraint de la prendre, en lui piquant les yeux. Quand il a mangé, on lui fait boire du miel détrempé dans du lait, qu'on verse non-seulement dans sa bouche, mais encore sur son visage; et on lui tient les yeux continuellement tournés vers le soleil, en sorte que son visage est toujours couvert de mouches. Obligé de satisfaire dans cette auge à toutes les nécessités qui sont les suites de la nourriture et de la boisson, la corruption et la pourriture dans lesquelles il est plongé engendrent une prodigieuse quantité de vers, qui lui rongent le corps, et qui pénètrent jusque dans les viscères. Quand le patient a suc-

combé, on lève l'auge supérieure, et on trouve ses chairs mangées par cette vermine, qui est atachée par essaims à ses entrailles, et qui les ronge encore. Après avoir langui dans ces tourments pendant dix-sept jours, Mithridate mourut enfin à grand'peine au bout de ce temps.

Il restait à Parysatis, pour consommer sa vengeance, à faire périr l'eunuque du roi, Masabatès, qui avait coupé la tête et la main de Cyrus. Mais, comme Masabatès ne donnait aucune prise sur lui, elle tendit un piége au roi. C'était une femme adroite sous plus d'un rapport, et qui jouait aux dés parfaitement. Avant la guerre, elle y jouait souvent avec le roi; la guerre terminée, et rentrée en grâce auprès de lui, elle y jouait de nouveau, et elle le servait même dans ses amours, dont il ne lui faisait aucun mystère. Elle le quittait rarement, laissant à peine à Statira le temps de le voir, et de s'entretenir avec lui; car, outre qu'elle portait à Statira une implacable haine, elle voulait encore s'assurer le principal crédit auprès d'Artaxerxès. Un jour donc, voyant le roi sans affaires et disposé à s'amuser, elle lui proposa de jouer ensemble mille dariques. Artaxerxès accepta : à dessein elle se laisse perdre et paye; puis, feignant d'être chagrine et piquée de sa perte, elle demande sa revanche, et elle propose de jouer un eunuque. Le roi y consentit; et ils convinrent que chacun d'eux excepterait cinq de ses plus fidèles eunuques; que le gagnant aurait le droit d'en choisir un sur tous les autres, et que celui qui aurait perdu serait tenu de le livrer. Ils jouèrent à cette condition. La reine mit au jeu toute l'application et toute l'adresse dont elle fut capable; et, favorisée d'ailleurs par les dés, elle gagna la partie, et choisit Masabatès, qui n'était pas du nombre de ceux qui avaient été exceptés. A peine Masabatès fut-il en sa puissance, et avant qu'Artaxerxès soupçonnât son dessein, elle le livra aux exécuteurs, en leur or-

donnant de l'écorcher vif, et ensuite d'étendre son corps en travers sur trois croix, et sa peau sur des pieux. Artaxerxès, quand il apprit cette barbare exécution, en fut fort affligé, et manifesta toute l'indignation qu'il en éprouvait. Mais Parysatis se mit à rire, et dit en plaisantant : « Tu as bonne grâce, en vérité, de te fâcher de la sorte pour un méchant eunuque décrépit; tandis que moi, qui ai perdu mille dariques, je prends patience et me tais. » Quoique piqué de la supercherie de sa mère, Artaxerxès ne donna pourtant aucune suite à son ressentiment; mais Statira, irritée des cruautés de Parysatis, et qui d'ailleurs lui était opposée en tout, se plaignit hautement de ce que, pour venger la mort de Cyrus, Parysatis faisait cruellement et injustement périr les plus fidèles serviteurs du roi.

Quand Tisapherne eut trompé Cléarque et les autres capitaines grecs, au mépris de la foi jurée, et qu'il les eut fait arrêter et conduire au roi chargés de fers, Ctésias dit que Cléarque le pria de lui procurer un peigne; que, l'ayant obtenu, Cléarque se peigna avec tant de plaisir, qu'il lui donna, en récompense, son cachet, afin que, si jamais il allait à Lacédémone, ce cachet lui servît, auprès de sa famille et de ses amis, de signe et de gage de l'amitié qu'il avait eue pour lui : une danse de Caryatides [1] était gravée sur ce cachet. Ctésias rapporte aussi que les autres soldats qui étaient prisonniers avec Cléarque s'emparaient des vivres qu'on lui envoyait, et ne lui en laissaient qu'une très-petite portion; et que lui-même il remédia à cet abus, en obtenant qu'on en donnât à Cléarque une plus grande quantité, et que les autres Grecs fussent servis séparément : il ajoute qu'il en usa ainsi du consentement et de l'avis de Parysatis même; et que, comme il y avait chaque jour dans les provisions qu'on portait à Cléarque un jambon, Cléarque

[1] Les jeunes filles de Lacédémone allaient, dans le bourg de Carya, faire autour de la statue de Diane Caryatide, des danses à la manière de leur pays.

lui insinua de cacher dedans un petit poignard, afin que sa vie ne fût pas à la discrétion du roi; mais que, craignant le ressentiment d'Artaxerxès, il refusa de le faire. Il dit encore que Parysatis avait prié son fils de laisser la vie à Cléarque, et que le roi le lui avait promis avec serment; mais qu'ensuite, à la persuasion de Statira, Artaxerxès fit mourir tous les prisonniers, excepté Ménon; et que, depuis lors, Parysatis s'occupa des moyens de faire périr Statira par le poison. Ce récit de Ctésias est invraisemblable; et l'historien allègue une raison absurde. Car, quelle apparence que, par amour pour Cléarque, Parysatis eût tenté la périlleuse et cruelle entreprise d'empoisonner la femme légitime du roi, une femme dont le roi avait des enfants destinés à l'empire? Il est évident que Ctésias invente à plaisir cette partie de son récit, comme une fable de tragédie, pour honorer la mémoire de Cléarque. Ctésias raconte, en outre, qu'après leur mort, les corps des officiers furent déchirés par les chiens et les oiseaux de proie; mais qu'un tourbillon de vent s'éleva tout à coup, et amoncela sur celui de Cléarque une grande quantité de sable : ce sable lui fit comme un tombeau, autour duquel crûrent quelques palmiers, qui bientôt formèrent en ce lieu un bois agréable et touffu; ce qui fit vivement repentir le roi d'avoir fait mourir un homme chéri des dieux.

Parysatis n'eut donc d'autre motif d'empoisonner Statira que la haine et la jalousie qu'elle avait conçues depuis longtemps contre elle, parce qu'elle voyait que son crédit auprès du roi ne venait que du respect filial qu'il conservait encore pour elle, tandis que celui de Statira, procédant de l'amour et de la confiance de son mari, était mieux fondé et inébranlable. Voilà ce qui lui fit exécuter un si harsardeux dessein, sentant qu'il y allait de tout pour elle à se défaire de sa rivale.

Elle avait à son service une femme nommée Gigis, en qui elle avait une entière confiance, et qui pouvait tout

sur elle : cette femme fut, au rapport de Dinon, l'instrument de son crime; mais, suivant Ctésias, Gigis fut seulement dans le secret, et malgré elle. Quant à celui qui donna le poison, Ctésias le nomme Bélitaras; mais il est appelé Mélantas par Dinon. Les deux reines s'étaient réconciliées en apparence, et semblaient avoir oublié leurs querelles et leurs soupçons : elles se visitaient, et mangeaient ensemble; mais, étant mutuellement dans la crainte, elles se tenaient sur leurs gardes, et elles ne mangeaient que des mêmes mets et des mêmes morceaux. Il y a en Perse un petit oiseau qui n'a nuls excréments, et dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire qu'il ne se nourrit que de vent et de rosée . on l'appelle rhyntacès. Ctésias dit que Parysatis prit un de ces oiseaux, et qu'elle le coupa par le milieu avec un couteau frotté de poison d'un côté; qu'elle mangea le côté sain, et qu'elle donna celui qui était empoisonné à Statira. Suivant Dinon, ce ne fut point Parysatis, mais Mélantas, qui coupa les viandes, et qui mit devant Statira celles que le poison avait infectées. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes qui accompagnèrent la mort de Statira ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal, et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère cruel et vindicatif. Pour s'en assurer, il fit arrêter et torturer tous les domestiques et les officiers de bouche de sa mère. Longtemps Parysatis retint Gigis renfermée dans son appartement, sans vouloir jamais la livrer au roi. Mais, cette femme ayant prié Parysatis de la laisser aller nuitamment dans sa maison, Artaxerxès en fut averti, et plaça des gardes sur son chemin. Ils l'enlevèrent, et elle fut condamnée au supplice dont les lois des Perses punissent les empoisonneurs : on leur met la tête sur une large pierre; et, avec une autre pierre, on frappe, jusqu'à ce que la tête soit écrasée et le visage aplati. Gigis subit donc ce supplice. Quant à Parysatis, le roi ne lui

lit ni ne lui fit d'autre mal, sinon qu'il la relégua à Babylone, lieu qu'elle avait choisi elle-même pour son exil ; et il jura que, tant qu'elle y serait, il ne verrait jamais cette ville. Telle était la situation des affaires domestiques d'Artaxerxès.

Le roi n'avait pas moins de désir d'avoir en sa puissance les troupes grecques qui avaient combattu pour Cyrus, qu'il n'en avait eu de vaincre Cyrus lui-même et de conserver son royaume ; mais il n'y put parvenir. Après avoir perdu Cyrus, leur général et les autres chefs qui les commandaient, les Grecs se sauvèrent, pour ainsi dire, du fond du palais d'Artaxerxès ; et ils firent voir, par leur propre expérience, à la Grèce entière que toute la grandeur des Perses et de leur roi consistait en or, en luxe et en femmes, et que tout le reste n'était que faste et ostentation. Aussi la Grèce en conçut-elle autant de confiance en ses propres forces que de mépris pour les barbares : les Lacédémoniens, en particulier, sentirent qu'ils ne pourraient sans honte laisser plus longtemps les Grecs d'Asie à la merci des Perses, et qu'ils devaient, sans plus tarder, mettre fin aux outrages dont on les accablait. Ils avaient déjà porté la guerre en Asie, d'abord sous la conduite de Thimbron, ensuite sous celle de Dercyllidas ; mais, ces deux généraux n'ayant rien fait de mémorable, ils remirent la conduite de cette guerre aux mains d'Agésilas, leur roi. Agésilas se rendit par mer en Asie [1], où il s'acquit aussitôt, par ses exploits, une grande renommée : il vainquit Tisapherne en bataille rangée ; et cette victoire entraîna la défection d'un grand nombre de villes [2].

Instruit par ces revers, Artaxerxès imagina un nouveau plan d'attaque contre les Spartiates : il envoya en Grèce Hermocratès le Rhodien, avec des sommes considérables, pour corrompre ceux qui avaient le plus de

[1] En l'an 396 avant J.-C. Il battit l'année suivante Tisapherne à Sardes.

[2] Voyez le récit de ces événements dans la *Vie d'Agésilas*.

crédit dans les villes, et pour soulever tous les autres peuples contre Lacédémone. Hermocratès s'acquitta fort bien de sa commission : les villes les plus puissantes se liguèrent contre les Spartiates, et le Péloponnèse fut ébranlé. Alors les magistrats de Lacédémone rappelèrent Agésilas d'Asie[1] : en partant, Agésilas dit à ses amis que le roi le chassait d'Asie avec trente mille archers; parce que la monnaie des Perses porte un archer pour empreinte. Artaxerxès enleva de même aux Lacédémoniens l'empire de la mer, par le moyen de Conon, général des Athéniens, qui joignit sa flotte à celle de Pharnabaze; car, depuis la défaite d'Égos-Potamos, Conon s'était tenu dans l'île de Cypre, moins pour sa sûreté que pour attendre quelque changement dans les affaires, comme on attend pour s'embarquer le changement du vent. Sentant que les projets qu'il avait formés demandaient une grande puissance, et qu'il manquait à celle du roi un homme capable de la diriger, il lui écrivit pour lui communiquer ses vues, et il chargea son envoyé de faire remettre sa lettre au roi par Zénon de Crète, le danseur, ou par Polycritus de Mendès, le médecin, ou, en leur absence, par le médecin Ctésias. C'est à Ctésias que la lettre fut donnée; et l'on prétend qu'il ajouta à son contenu que Conon priait le roi de l'envoyer lui-même auprès de lui, comme étant celui qui pouvait lui être le plus utile dans les affaires de la marine. Mais Ctésias dit qu'Artaxerxès lui confia cette commission de son propre mouvement.

La bataille navale gagnée auprès de Cnide par les flottes réunies de Conon et de Pharnabaze[2] ayant attiré toutes les villes de la Grèce au parti d'Artaxerxès, il donna aux Grecs cette paix célèbre dont il dicta les conditions, et qui fut appelée la paix d'Antalcidas[3]. Antal-

[1] En l'an 394 avant J.-C.

[2] En l'an 394 avant J.-C.

[3] Voyez la *Vie d'Agésilas*. Ce traité fut conclu en l'an 387 avant J.-C.

cidas était un Spartiate, fils de Léon ; il avait tant à cœur les intérêts du roi, qu'il lui fit céder par les Lacédémoniens toutes les villes grecques d'Asie, avec les îles qui en dépendaient, et tous les tributs qu'on en retirait. Telles furent les conditions de cette paix, si toutefois on peut appeler de ce nom un traité perfide, qui fut l'opprobre de la Grèce, et dont le résultat fut plus ignominieux que ne l'aurait été la plus funeste guerre. Voilà pourquoi Artaxerxès, qui jusque-là avait eu en horreur les Spartiates, qu'il regardait, selon le rapport de Dinon, comme les plus impudents des hommes, donna à Antalcidas, quand il fut à sa cour, des témoignages d'une amitié singulière. Un jour, étant à table, il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une essence de grand prix, et l'envoya à Antalcidas, faveur qui surprit tous les convives. A la vérité, Antalcidas était digne de vivre dans les délices des Perses, et de recevoir une telle couronne, lui qui, dans une danse, avait contrefait publiquement Léonidas et Callicratidas[1]. A cette occasion, quelqu'un dit à Agésilas : « Que la Grèce est malheureuse de voir les Lacédémoniens persiser ! — Dis plutôt que ce sont les Perses qui laconisent, » répondit Agésilas. La fierté de cette réponse n'effaça point pourtant la honte de cette action ; car, bientôt après, la défaite de Leuctres[2] enleva aux Spartiates la prééminence qu'ils avaient eue jusqu'alors sur la Grèce, de même que la paix avait éclipsé leur gloire. Tant que Sparte tint le premier rang dans la Grèce, Artaxerxès donna à Antalcidas le nom d'hôte et d'ami ; mais, quand la déroute de Leuctres eut réduit les Spartiates à une extrême faiblesse ; quand le besoin d'argent les eut obligés d'envoyer Agésilas en

[1] Le texte paraît altéré à cet endroit : peut-être manque-t-il quelque mot, et faut-il entendre, avec Coray, qu'Antalcidas, en dansant publiquement, *avait ainsi abjuré parmi les Perses les principes de Léonidas et de Callicratidas.*

[2] En l'an 371 avant J.-C.

Égypte, et qu'Antalcidas revint auprès de lui pour le prier de secourir les Lacédémoniens, il n'eut aucun égard à sa demande, et lui témoigna même un tel mépris, qu'Antalcidas, chassé de sa cour, retourna honteusement à Sparte, où, devenu le jouet de ses ennemis, et redoutant l'indignation des éphores, il se laissa mourir de faim.

Isménias le Thébain, et Pélopidas, lequel avait déjà gagné la bataille de Leuctres [1], allèrent aussi à la cour d'Artaxerxès. Pélopidas n'y fit rien de bas ni de honteux; mais Isménias, à qui l'on ordonna d'adorer le roi, ayant laissé tomber son anneau à ses pieds, et s'étant baissé pour le ramasser, parut dans la posture d'un homme qui adore. Timagoras l'Athénien écrivit un jour au roi pour lui donner quelque avis secret : il lui fit passer sa lettre par un secrétaire, nommé Béluris; et Artaxerxès, par reconnaissance, lui envoya mille dariques. Timagoras étant indisposé, le roi lui envoya quatre-vingts vaches, qui le suivirent partout, et dont il prenait le lait; un lit, des couvertures, et des valets de chambre pour faire ce lit, parce que les Grecs s'y entendaient mal; enfin, des esclaves pour porter sa litière jusqu'à la mer, à cause de son état de souffrance. Tant que Timagoras fut à la cour, Artaxerxès lui entretint une table bien servie; et un jour, Ostanès, frère du roi, lui dit : « Timagoras, souviens-toi de cette table; car ce n'est pas pour rien qu'elle est si splendidement servie. » Ostanès voulait, par ces mots, moins exciter sa reconnaissance, que lui reprocher sa trahison. Au reste, Timagoras fut condamné à mort par les Athéniens, pour avoir reçu de l'argent du roi.

Artaxerxès fit une chose qui consola les Grecs de tous les déplaisirs qu'il leur avait causés : il fit mourir Tisapherne, leur ennemi déclaré, et le plus implacable qu'ils

[1] Pélopidas ne l'avait pas gagnée seul, tant s'en faut; et la principale gloire en revient à Epaminondas, qui commandait en chef.

eussent. Parysatis ne contribua pas peu à la mort de Tisapherne, en aggravant encore les charges qui pesaient sur lui. Car le roi n'avait pas conservé longtemps son ressentiment contre sa mère : il s'était réconcilié avec elle, et il l'avait rappelée près de lui, parce qu'il reconnaissait en elle un grand sens, et un esprit capable de gouverner ; d'ailleurs il n'y avait plus de motif pour les empêcher de bien vivre ensemble, et pour raviver leurs soupçons et leurs chagrins. Dès ce moment, elle chercha à lui complaire en tout, et à ne trouver mauvais rien de ce qu'il faisait. Par cette conduite, elle s'acquit sur l'esprit du roi le plus grand crédit, et elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Elle s'aperçut qu'il était passionnément amoureux d'une de ses propres filles, nommée Atossa : il cachait et déguisait cette passion avec soin, à cause de sa mère, quoique quelques auteurs disent qu'il avait déjà eu avec Atossa un commerce secret. Dès que Parysatis eut découvert sa passion, elle témoigna à la jeune fille plus d'amitié que de coutume : sans cesse elle vantait à Artaxerxès la beauté d'Atossa et l'élévation de son caractère, qui la rendaient digne d'être reine ; et elle finit par lui persuader d'en faire son épouse légitime. « Mets-toi, lui disait-elle, au-dessus des lois et des opinions des Grecs. Tu as été donné par la divinité aux Perses, pour loi et pour règle de tout ce qui est honnête ou vicieux. » Quelques historiens, entre autres Héraclide de Cymé [1], prétendent qu'Artaxerxès, outre sa fille Atossa, en épousa une seconde nommée Amestris, dont nous parlerons bientôt. Son amour pour Atossa fut si grand après son mariage, que l'espèce de lèpre qui survint à la reine, et qui couvrit tout son corps, ne lui donna aucun éloignement pour elle. Il allait sans cesse dans le temple de Junon, se prosternait jusqu'à terre devant sa statue, et l'implorait pour sa femme. Par son

[1] Tout ce qu'on sait de cet Heraclide, c'est qu'il avait écrit une *Histoire de Perse* en cinq livres.

ordre, ses satrapes et ses amis envoyèrent à la déesse une si prodigieuse quantité de présents, que tout l'espace compris entre le palais et le temple, qui était de seize stades[1], fut couvert d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre et de chevaux.

Ayant déclaré la guerre aux Égyptiens[2], Artaxerxès nomma pour commander l'armée Pharnabaze et Iphicrate; mais les divisions des deux généraux rendirent cette expédition inutile. Depuis il alla en personne contre les Cadusiens[3], à la tête de trois cent mille hommes d'infanterie et de dix mille cavaliers. Il entra dans leur pays, qui est âpre et difficile, toujours couvert de brouillards, qui ne produit ni blé ni autres céréales, et qui ne nourrit ses belliqueux habitants que de poires et de pommes sauvages et de fruits de ce genre. La disette l'y surprit, et il se vit exposé aux plus grands périls. On ne trouvait rien à manger, et il était impossible de faire venir des vivres de nulle part : ses soldats ne se nourrissaient que de bêtes de somme, qui devinrent bientôt si rares, qu'on ne se procurait qu'à grand'peine une tête d'âne pour soixante drachmes[4]. La table même du roi vint à manquer; et il ne restait que peu de chevaux, parce que les autres avaient été mangés.

Dans cette situation fâcheuse, Tiribaze, que son courage avait souvent élevé au plus haut rang, mais que sa légèreté en avait toujours fait descendre, et qui n'avait alors ni crédit ni considération, sauva le roi et l'armée. Il y avait deux rois des Cadusiens, qui campaient séparément : Tiribaze, après avoir communiqué à Artaxerxès le projet qu'il avait formé, alla trouver l'un d'eux, et envoya son fils en secret vers l'autre. Tous deux trom-

[1] Plus de trois kilomètres, ou près d'une lieue.

[2] En l'an 374 avant J.-C.

[3] Ce peuple habitait au sud-ouest de la mer Caspienne, entre le Cyrus et le Mardus.

[4] Environ cinquante-quatre francs de notre monnaie.

pèrent le roi auprès duquel ils étaient allés, en l'assurant que l'autre avait envoyé à Artaxerxès des ambassadeurs pour traiter de la paix et faire alliance avec lui. « Si tu es sage, disaient-ils à chacun, hâte-toi de prendre les devants, et de traiter avec Artaxerxès : je t'aiderai de tout mon pouvoir. » Ajoutant foi à ces paroles, et persuadés, chacun de son côté, qu'ils se portaient envie l'un à l'autre, les deux rois envoyèrent des députés vers Artaxerxès : les uns partirent avec Tiribaze, les autres avec son fils. La durée de cette négociation commençait à donner à Artaxerxès des soupçons contre Tiribaze, et déjà on calomniait ses desseins; le roi se repentait même de la confiance qu'il lui avait accordée et s'en chagrinait, et les envieux de Tiribaze profitèrent de cette occasion pour l'accuser ouvertement; mais, sur ces entrefaites, ils arrivèrent, lui de son côté, et son fils de l'autre, suivis chacun de députés cadusiens. Le traité fut conclu, et la paix faite avec les deux rois.

La fortune de Tiribaze devint alors plus brillante que jamais; et le roi le reprit avec lui. Artaxerxès prouva, dans cette occasion, que la mollesse et la lâcheté ne sont pas, comme beaucoup le pensent, l'effet du luxe et des délices, mais qu'elles naissent plutôt d'un naturel bas et vicieux, qui se laisse entraîner à de fausses opinions. Ni l'or, ni la pourpre, ni les pierreries dont il était couvert, et qui montaient à douze mille talents [1], n'empêchèrent Artaxerxès de supporter le travail et la fatigue comme le plus humble des soldats. Il descendait de cheval et marchait le premier dans des chemins montueux et difficiles, chargé de son carquois et de son bouclier [2]. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, devinrent si agiles eux-mêmes, qu'ils semblaient voler plutôt que

[1] Environ soixante-six millions de francs.

[2] L'expédition contre les Cadusiens étant postérieure à l'an 374, Artaxerxès, en ce temps-là, était déjà octogénaire, si la date qu'on assigne à sa naissance est bien authentique.

marcher; car on faisait par jour plus de deux cents stades[1]. En arrivant dans une de ses maisons royales, dont les jardins, admirablement ornés, étaient entourés d'une plaine nue où l'on ne découvrait pas un seul arbre, Artaxerxès permit à ses soldats d'abattre les arbres de son parc, sans épargner les cyprès et les pins, afin d'adoucir la rigueur du froid. Comme ils hésitaient à couper des arbres dont ils admiraient la grandeur et la beauté, il prit lui-même une cognée, et il abattit le plus grand et le plus beau. Alors les soldats coupèrent du bois à leur aise, allumèrent de grands feux, et passèrent une nuit commode.

Artaxerxès rentra dans sa capitale, après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats et la plupart de ses chevaux. La pensée qu'il conçut, que le mauvais succès de cette guerre devait lui avoir attiré le mépris des courtisans, lui rendit suspects les premiers d'entre eux : il en sacrifia plusieurs à la colère, et un plus grand nombre à la crainte; car la peur est la passion la plus sanguinaire chez les tyrans, au lieu que le courage rend les hommes doux, humains, et inaccessibles au soupçon. Aussi voyons-nous les animaux timides et craintifs plus difficiles à adoucir et à apprivoiser que les animaux courageux, auxquels la force donne de la confiance, ce qui les empêche de fuir les hommes et leurs caresses.

Artaxerxès, déjà avancé en âge, s'aperçut qu'il y avait division entre ses deux fils pour la succession à l'empire, et que cette rivalité partageait ses amis et ses courtisans. Les plus sensés voulaient qu'Artaxerxès laissât le trône à Darius, son fils aîné, comme lui-même avait régné par droit d'aînesse; mais Ochus, le plus jeune de ses fils, d'un naturel vif et emporté, avait aussi un parti nombreux à la cour; et d'ailleurs, il comptait sur le

[1] Environ quarante kilomètres, ou dix lieues.

crédit d'Atossa pour gagner son père : il lui faisait une cour assidue, et il se flattait de l'espoir de l'épouser après la mort du roi; on disait même qu'à l'insu d'Artaxerxès, il avait eu commerce avec elle. Artaxerxès, qui voulait ôter à Ochus toutes ses espérances, et empêcher qu'en cherchant à imiter l'audace de Cyrus, il ne livrât de nouveau le royaume aux troubles et aux séditions, déclara roi son fils Darius, qui était dans sa cinquantième année [1], et lui permit de porter la tiare droite [2].

C'est la coutume en Perse que celui qui vient d'être déclaré héritier de la couronne demande une grâce au roi qui l'a choisi; et celui-ci ne la lui peut refuser, à moins qu'elle ne soit chose impossible. Darius demanda la courtisane Aspasie, que Cyrus avait aimée plus que nulle autre de ses maîtresses, et qui était alors concubine du roi. Elle était née à Phocée en Ionie, de parents libres, et elle avait reçu une éducation honnête. Un soir, elle fut menée au souper de Cyrus, ainsi que plusieurs autres femmes, qui s'assirent auprès de lui et se prêtèrent volontiers à ses jeux et à ses plaisanteries. Aspasie se tint debout et en silence auprès de la table; et, lorsque Cyrus lui dit d'approcher, elle refusa de le faire. Alors ses officiers voulurent la conduire de force. « Celui qui osera mettre la main sur moi, leur dit-elle, s'en repentira. » Les courtisans la traitèrent de grossière et de farouche; mais Cyrus, charmé de sa modestie, ne fit qu'en rire, et dit à celui qui avait amené ces femmes : « Tu vois que c'est de toutes la seule qui soit véritablement libre et vertueuse. » Depuis lors Cyrus s'attacha à elle, l'aima plus ardemment que toutes ses autres maîtresses, et lui donna le nom de Sage. Elle fut prise au

[1] L'âge que Plutarque attribue ici à Darius ne s'accorde guère avec le nom de jeune homme, νεανίσκος, qu'il lui donne plus bas. Quelques-uns lisent *vingt-cinquième* au lieu de *cinquantième*.

[2] C'était l'insigne de la dignité royale.

pillage du camp, après que Cyrus eut été tué dans la bataille. Darius la demanda donc à son père. Artaxerxès en fut fort affligé; car la jalousie des barbares pour les objets de leur amour est telle, que c'est un crime capital, non-seulement de toucher une des maîtresses du roi et de lui parler, mais même de passer, dans un chemin, devant les chariots qui les portent. Quoiqu'Artaxerxès eût épousé Atossa par amour et contre les lois de la Perse, il avait en outre trois cent soixante concubines d'une beauté parfaite. Cependant, quand Darius lui demanda Aspasie, il répondit qu'elle était libre; qu'il la pouvait prendre si elle consentait à le suivre, mais qu'il ne voulait pas qu'on lui fît la moindre violence. On fit donc venir Aspasie; et, contre l'attente du roi, elle préféra Darius. Forcé d'obéir à la loi, Artaxerxès la céda à son fils; mais bientôt il la lui enleva, et il la consacra prêtresse du temple de Diane Anitis, à Ecbatane[1], afin qu'elle y vécût le reste de ses jours dans la chasteté. Il crut par là ne tirer qu'une vengeance modérée de la demande de son fils, et qui ne pourrait lui paraître trop sévère, comptant qu'il la prendrait pour une plaisanterie; mais Darius ne supporta point avec résignation cet enlèvement, soit qu'il aimât passionnément Aspasie, ou qu'il se crût joué et outragé par son père.

Tiribaze, s'apercevant du ressentiment de Darius, et reconnaissant dans l'injure faite à Darius celle qu'il avait reçue lui-même, chercha à l'irriter davantage encore. Voici quel était l'affront dont Tiribaze avait à se plaindre. Artaxerxès avait plusieurs filles; et il avait promis de marier Apama à Pharnabaze, Rhodogune à Orontès, et Amestris à Tiribaze. Il tint sa parole aux deux premiers; mais il y manqua à l'égard de Tiribaze: il épousa lui-même Amestris. Il promit toutefois de

[1] Justin dit qu'Artaxerxès la fit prêtresse du Soleil.

donner à Tiribaze Atossa, la plus jeune de ses filles; mais il le trompa de nouveau, car, étant devenu lui-même amoureux d'Atossa, il la prit pour femme, comme nous l'avons dit. Tiribaze en conçut une haine violente contre Artaxerxès; non qu'il fût naturellement porté à la révolte, mais il était léger et étourdi. En effet, tantôt traité à l'égal des premiers de la cour, tantôt précipité du comble des honneurs et méprisé de tous, il ne savait supporter ni l'une ni l'autre fortune avec sagesse : dans les honneurs, il se rendait odieux par son insolence; et, dans la disgrâce, incapable qu'il était de s'humilier, il devenait plus hautain et plus intraitable encore.

Tiribaze, par ses rapports fréquents avec le jeune homme, enflamma de plus en plus son ressentiment : sans cesse il lui disait que c'était peu de porter la tiare relevée, quand on ne cherchait aussi à relever sa puissance. « Tu te trompes étrangement, disait-il, si, pendant que ton frère, appuyé du crédit d'une femme, travaille sans relâche à fortifier son parti, et que ton père, dont l'esprit est affaibli, varie continuellement dans ses desseins, tu crois ta succession au trône bien assurée. Celui qui, pour une petite courtisane, a foulé aux pieds une loi jusqu'alors inviolable parmi les Perses, sera-t-il plus fidèle à ses promesses dans des choses plus importantes? Ce n'est pas une même chose, qu'Ochus ne parvienne pas à la royauté, ou que toi tu la perdes : il peut vivre heureux dans une condition privée, sans que personne y mette obstacle; tandis que toi, après avoir été déclaré roi, il faut ou que tu règnes, ou que tu meures. » Alors se vérifia le mot de Sophocle [1] :

La persuasion du mal chemine d'un pas rapide.

Car le chemin est doux et uni, qui conduit les hommes à ce qu'ils désirent; et la plupart veulent le mal par

[1] Dans quelqu'une de ses pièces aujourd'hui perdues.

ignorance ou inexpérience du bien. Outre cela, l'étendue de l'empire, et la crainte que Darius avait de son frère, fournirent à Tiribaze de puissantes raisons; et la déesse de Cypre n'avait pas peu contribué au ressentiment de Darius [1], par l'enlèvement d'Aspasie.

Darius s'abandonna donc entièrement à la conduite de Tiribaze. Déjà un grand nombre de conjurés avaient été gagnés par cet homme, lorsqu'un eunuque découvrit au roi la conspiration, et la manière dont elle devait s'exécuter; car il savait que les complices se proposaient d'entrer la nuit dans l'appartement d'Artaxerxès, et de le tuer dans son lit. Le roi pensa que ce serait une imprudence de mépriser un tel danger en négligeant cette dénonciation; mais il crut néanmoins que l'imprudence serait plus grande encore d'y ajouter foi sans preuves. Pour s'assurer du fait, il commanda à l'eunuque de s'attacher aux pas des conjurés, et de ne les point perdre de vue; puis il fit percer une porte dans le mur de sa chambre, derrière le lit, et la couvrit d'une tapisserie.

A l'heure indiquée par l'eunuque, il attendit sur son lit l'arrivée des conjurés, et il ne se leva qu'après les avoir vus et reconnus tous. Quand il s'aperçut qu'ils tiraient leurs poignards et s'approchaient du lit, il leva promptement la tapisserie, et se sauva dans la chambre voisine, dont il ferma la porte en appelant du secours. Le roi avait vu les conjurés, et le coup était manqué : ils prirent donc précipitamment la fuite, et ils conseillèrent à Tiribaze de fuir aussi, car le délit était flagrant. Ils se séparèrent tous dans leur fuite; mais Tiribaze fut surpris et enveloppé par les gardes du roi. Il leur opposa une vigoureuse résistance, et en tua plusieurs de sa main; et ce ne fut qu'après une longue lutte qu'un coup de javeline lancé de loin le renversa par terre. Darius fut arrêté avec ses enfants; et son procès fut instruit par

[1] Les expressions poétiques dont se sert ici Plutarque ont fait soupçonner qu'il citait encore un poëte, peut-être Sophocle, qu'il vient déjà de citer.

les juges du conseil du roi. Artaxerxès n'assista pas lui-même au jugement; mais il nomma des accusateurs à son fils, et il ordonna aux greffiers d'écrire les avis des juges, et de les lui apporter. Tous les avis furent unanimes, et Darius condamné à mort. Les huissiers se saisirent de sa personne, et le menèrent dans une chambre voisine, où l'exécuteur fut appelé: le bourreau y vint, avec le rasoir dont il se servait pour couper la gorge aux criminels; mais, à la vue de Darius, il fut saisi de stupeur, et il recula vers la porte, n'ayant ni la force ni l'audace de porter la main sur une personne royale. Les juges, qui étaient au dehors de la chambre, lui ordonnèrent d'exécuter la sentence, sous peine d'être mis à mort lui-même : alors il revint sur ses pas, saisit Darius par les cheveux, et lui coupa la gorge avec son rasoir.

Quelques-uns rapportent que Darius fut jugé en présence du roi, et que, quand il se vit convaincu par des preuves irréfragables, il se jeta le visage contre terre, et adressa à Artaxerxès les plus vives supplications; mais que le roi, transporté de colère, se leva, et qu'ayant tiré son cimeterre, il l'en frappa jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Puis Artaxerxès rentra dans son palais, y adora le Soleil, et dit à ses courtisans : « Allez, Perses, allez en joie dans vos demeures, et annoncez à tous que le grand Oromaze a puni ceux qui avaient formé contre moi le plus criminel et le plus impie des complots. » Telle fut l'issue de cette conjuration.

Ochus, soutenu par le crédit d'Atossa, conçut alors les plus grandes espérances: cependant il craignait encore Ariaspès, le dernier survivant des fils légitimes d'Artaxerxès, et, entre ses frères bâtards, Arsamès. Les Perses désiraient avoir Ariaspès pour roi, moins encore parce qu'il était l'aîné d'Ochus, qu'à cause de son caractère doux, simple et humain ; et Ochus n'ignorait pas qu'Arsamès était homme de grand sens, et que son père l'aimait tendrement. Il tendit donc des piéges à l'un et à l'autre ; et,

comme il était naturellement sanguinaire et artificieux, il employa la cruauté contre Arsamès, et la ruse contre Ariaspès. Il envoyait sans cesse à Ariaspès des eunuques et des amis du roi, lesquels lui rapportaient les menaces terribles de son père, qui avait résolu, disaient-ils, de le faire périr d'une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports, qu'on lui faisait tous les jours sous le plus grand secret, en lui annonçant que le roi allait faire ceci, que plus tard il ferait cela, frappèrent Ariaspès d'une si grande terreur, que, dans son trouble et son désespoir, il se prépara lui-même un breuvage mortel qu'il avala, et se délivra ainsi de la vie.

Quand on apprit au roi comment était mort Ariaspès, il versa des larmes amères : il soupçonna la cause de cette mort ; mais son extrême vieillesse ne lui permettait pas d'en faire la recherche, et d'en convaincre les auteurs : seulement, il s'attacha davantage à Arsamès, et il ne dissimula point la confiance sans bornes qu'il avait en lui. Alors Ochus se hâta de mettre son projet à exécution : il gagna Arpatès, fils de Tiribaze, qui tua Arsamès de sa main. Artaxerxès était alors si avancé en âge, que la moindre émotion pouvait le tuer; et en effet, il ne résista pas longtemps à la douleur que lui causa la mort d'Arsamès : il mourut de regret et de chagrin, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après en avoir régné soixante-deux [1]. Il laissa la réputation d'un prince doux et qui aimait ses peuples; mais, ce qui contribua plus que tout le reste à cette renommée, ce fut la comparaison que l'on faisait de lui avec son fils Ochus, qui surpassa en cruauté et en passions sanguinaires les hommes les plus féroces.

[1] En réalité, il ne régna que quarante-six ans, ayant succédé à son père en l'an 405 avant J.-C., et étant mort en l'an 359. D'ailleurs il n'avait pas été associé à l'empire du vivant de son père, puisque Darius ne l'avait déclaré roi qu'à son lit de mort. Quant à ses quatre-vingt-quatorze ans, il faut probablement en retrancher une dizaine d'années, si l'on veut donner une suffisante vraisemblance à certaines parties de son histoire.

ARATUS.

(Né en l'an 272 et mort en l'an 213 avant J.-C.)

Le philosophe Chrysippe[1], mon cher Polycratès[2], citant un ancien proverbe, dans lequel il trouvait sans doute un mauvais sens, le rapporte non tel qu'il est, mais bien comme il a cru qu'il devait être :

Qui louera un père, sinon des fils heureux?

Mais Dionysodore de Trézène[3] blâme ce changement, et rend le proverbe dans ses propres termes :

Qui louera un père, sinon des fils malheureux?

et il ajoute que le but de ce proverbe est de fermer la bouche à ceux qui, n'ayant aucun mérite personnel, se parent des vertus de leurs ancêtres, et ne cessent de les louer outre mesure. Quant à ceux en qui *éclate naturellement*, pour me servir des termes de Pindare, *la noblesse transmise par leurs pères*, ainsi qu'on la voit briller en toi, qui conformes ta vie aux plus parfaits modèles que t'ont laissés tes aïeux, ceux-là trouvent un véritable bonheur à se ressouvenir des hommes vertueux qui ont honoré leur famille, et à entendre raconter, ou à raconter eux-mêmes les belles actions qu'ils ont faites. Car ce n'est point faute de vertus person-

[1] C'est le célèbre stoïcien, qui fut chef du Portique après Zenon et Cléanthe.

[2] L'ami auquel Plutarque s'adresse ici n'est connu que par Plutarque même. On va voir qu'il était un personnage considérable de Sicyone, et un descendant d'Aratus.

[3] Cet écrivain est inconnu.

nelles qu'ils font dépendre leur réputation de louanges étrangères : ils ajoutent leurs propres actions à celles de leurs ancêtres; et ils louent leurs ancêtres, non-seulement comme étant les auteurs de leur race, mais encore comme les modèles de leur vie. Voilà pourquoi je t'envoie la *Vie* d'un de tes concitoyens et de tes aïeux, de cet Aratus dont tu honores la mémoire et par la gloire que tu t'es acquise, et par le pouvoir dont tu es revêtu : non que je ne sois persuadé que, plus que personne, tu as eu soin de t'instruire en détail de tout ce qu'il a fait de bien, mais parce que je veux que tes deux fils, Polycratès et Pythoclès, soient élevés parmi ces exemples de vertus domestiques, en lisant eux-mêmes, ou en entendant raconter ce qu'ils doivent imiter. Car c'est le propre d'un homme amoureux de soi-même, et non passionné pour le beau et l'honnête, de se croire plus parfait que les autres.

Après que l'aristocratie pure et véritablement dorienne eut été détruite à Sicyone, ainsi qu'une harmonie qui se dissipe, et qu'elle eut fait place aux séditions et aux intrigues ambitieuses des démagogues, la cité ne cessa d'être agitée de troubles et de maux politiques. Elle passa successivement d'un tyran à un autre tyran, jusqu'à ce que, Cléon ayant été mis à mort, les Sicyoniens élurent pour magistrats Timoclidès et Clinias, les deux personnages qui avaient alors le plus de réputation et d'autorité dans la ville. Le gouvernement commençait à se rétablir, quand Timoclidès mourut. Alors Abantidas, fils de Paséas, s'empara de la tyrannie, et tua Clinias. Tous les amis et les parents de Clinias furent chassés ou mis à mort. Abantidas cherchait aussi Aratus, fils de Clinias, alors âgé de cinq ans[1], pour le faire périr; mais cet enfant, à la faveur du désordre et de la confusion dont la maison était remplie, s'était sauvé

[1] Ceci se passait conséquemment en l'an 267 avant J.-C.

avec les fugitifs. Après avoir erré par la ville, saisi de frayeur et privé de tout secours, le hasard le fit entrer dans la maison d'une femme nommée Soso, sœur d'Abantidas, et mariée à Prophantès, frère de Clinias. Cette femme, naturellement généreuse, et persuadée d'ailleurs que cet enfant s'était réfugié chez elle par la volonté de quelque dieu, le cacha dans sa maison, et, pendant la nuit, l'envoya secrètement à Argos.

Aratus, échappé à un tel péril, sentit dès lors naître en lui une haine violente contre les tyrans, haine que l'âge ne fit qu'accroître et enflammer encore. Il reçut, à Argos, chez les hôtes et les amis de son père, une excellente éducation. Devenu grand et robuste, il s'adonna aux exercices de la palestre, et y devint si habile, qu'il lutta au pentathle [1], et qu'il emporta la couronne. Aussi reconnaît-on, dans ses statues, une figure d'athlète, et, à travers l'air de prudence et de majesté qui éclate sur son visage, démêle-t-on la voracité et le hoyau du champion [2]. Ce fut cette application aux exercices gymniques qui l'empêcha de se former à l'éloquence autant qu'il convenait à un homme d'État. Toutefois, quelques auteurs prétendent qu'il fut plus éloquent qu'on ne l'a cru communément; et ils en jugent par les *Mémoires* qu'il a laissés, lesquels ont pourtant été composés à la hâte, au milieu des plus importantes occupations, et dans les termes qui s'offraient tout d'abord à son esprit.

Plus tard, Dinias et Aristotélès le dialecticien [3] firent périr Abantidas : il avait coutume d'assister quelquefois et même de prendre part aux entretiens philosophiques qu'ils avaient ensemble chaque jour sur la place publique; ce qui leur ménagea l'occasion de mettre à exé-

[1] Ce mot signifie *les cinq combats* : ces cinq combats etaient, suivant l'opinion la plus commune, la lutte, la course, le saut, le disque et le javelot.

[2] La voracite des athletes est proverbiale. Quant au hoyau, on sait que, pour fortifier les parties superieures du corps, ils s'exerçaient à remuer la terre ou le sable du stade.

[3] Ces deux personnages sont à peu près inconnus d'ailleurs.

cution le projet qu'ils avaient formé contre sa vie. Après la mort d'Abantidas, Paséas, son père, s'empara de la tyrannie ; mais il fut tué en trahison par Nicoclès, qui, à son tour, prit sa place. On dit que ce Nicoclès ressemblait aussi parfaitement de visage à Périandre, fils de Cypsélus[1], qu'Orontès le Perse à Alcméon, fils d'Amphiaraüs : on attribue également une ressemblance frappante avec Hector à ce jeune Lacédémonien qui, selon le rapport de Myrsile[2], fut écrasé par la foule de ceux que la curiosité attira pour le voir, dès que se fut répandu le bruit de cette conformité.

Il y avait à peine quatre mois que Nicoclès régnait, et qu'il faisait souffrir aux Sicyoniens les maux les plus cruels, lorsque les Étoliens lui dressèrent des embûches, et faillirent le déposséder. Aratus, alors dans l'adolescence, s'attirait déjà, par sa générosité et son courage, une grande considération : on ne remarquait en lui ni petitesse ni lâcheté, mais une gravité au-dessus de son âge, et une prudence qui, en donnant du poids à ses conseils, fixait sur lui les espérances des bannis de Sicyone. Nicoclès lui-même surveillait sa conduite, et faisait observer secrètement toutes ses démarches : non point qu'il craignît de sa part une entreprise périlleuse et hardie comme celle qu'il exécuta dans la suite ; mais il le soupçonnait de solliciter et d'aigrir contre lui les rois qui avaient été les hôtes et les amis de son père. En effet, Aratus tenta d'abord cette voie ; mais, comme Antigonus manquait aux promesses qu'il lui avait faites, et voyant que les espérances qu'il avait conçues sur le secours de l'Égypte et de Ptolémée étaient trop éloignées, il résolut, pour renverser le tyran, de n'employer que ses propres ressources.

Il communiqua d'abord son dessein à Aristomachus,

[1] Le fameux tyran de Corinthe, qui fut un des sept Sages.

[2] Écrivain inconnu.

un des bannis de Sicyone, et à Ecdélus [1], Arcadien de Mégalopolis, homme à la fois versé dans la philosophie et plein d'activité, et qui avait été disciple d'Arcésilas l'Académique à Athènes. Puis, l'un et l'autre ayant reçu avec ardeur cette première ouverture, il en parla aux autres bannis : un petit nombre d'entre eux, par la honte de se refuser à cette espérance, s'associèrent à son entreprise; mais la plupart cherchèrent à l'en détourner, disant que son inexpérience le rendait téméraire.

Pendant qu'il réfléchissait en lui-même sur les moyens de s'emparer de quelque poste voisin de Sicyone, et d'où il pût, comme d'une place d'armes, faire la guerre au tyran, arriva à Argos un Sicyonien échappé de prison, et qui était frère de Xénoclès, l'un des bannis. Cet homme, ayant été amené par Xénoclès à Aratus, lui dit que l'ouverture de la muraille par où il s'était sauvé était pratiquée, dans l'intérieur, presque au niveau du terrain de la ville, qui, de ce côté, était très-élevé et couvert de rochers escarpés, et qu'à l'extérieur on pouvait escalader le mur. Aratus, d'après ce rapport, envoie Xénoclès avec deux de ses esclaves, Seuthas et Technon, pour reconnaître la muraille, résolu qu'il était, si la chose était praticable, de précipiter secrètement l'entreprise, et de tout hasarder plutôt que de se jeter dans une longue guerre et d'engager ouvertement, lui simple particulier, plusieurs combats contre le tyran. Xénoclès et les esclaves, après avoir pris la hauteur de la muraille, rapportèrent que le lieu n'était naturellement ni inaccessible ni même difficile, mais qu'il serait malaisé d'en approcher, à cause des chiens d'un jardinier, chiens de petite taille, mais très-ardents et impossibles à apprivoiser. Toutefois, malgré cet obstacle, Aratus se mit en devoir d'exécuter son projet.

Ce ne fut point chose extraordinaire de le voir faire

[1] Il est nommé ailleurs Ecdémus.

des provisions d'armes, parce qu'alors il n'y avait, pour ainsi dire, que brigandages et courses continuelles des hommes les uns sur les autres. Euphranor, un des bannis, fit publiquement les échelles, son métier de faiseur de machines éloignant de lui tout soupçon. Les amis qu'Aratus avait dans Argos lui fournirent chacun dix hommes, pris sur le petit nombre de leurs domestiques; et Aratus lui-même en arma trente des siens. Il prit aussi à sa solde plusieurs des brigands dont Xénophilus était le principal chef, auxquels il fit entendre qu'il les menait à Sicyone pour enlever les haras du roi; et il les envoya la plupart, par différents chemins, à la tour de Polygnote [1], avec ordre de l'y attendre. Ensuite il fit prendre les devants à Caphisias et à quatre autres, en habits de voyage, qui devaient arriver pendant la nuit chez le jardinier, comme des étrangers qui passent, et, après avoir pris un logement dans sa maison, l'enfermer lui et ses chiens; car il n'y avait pas d'autre endroit pour approcher de la muraille. Ils cachèrent dans des tonneaux les échelles, qui se démontaient; et, ayant chargé ces tonneaux sur des chariots, ils les firent partir devant eux. Sur ces entrefaites, arrivèrent à Argos quelques espions de Nicoclès; et le bruit se répandit qu'ils se promenaient déguisés dans la ville, pour observer Aratus. Le lendemain, à la pointe du jour, Aratus se rendit sur la place publique, où il s'entretint longtemps avec ses amis. De là il entra dans le gymnase, et s'y fit frotter d'huile; puis, emmenant quelques jeunes gens, avec lesquels il avait coutume de boire et de se divertir, il s'en retourna dans sa maison. Quelques moments après, on vit sur la place plusieurs de ses domestiques, l'un portant des couronnes, l'autre achetant des flambeaux, et un troisième qui s'entretenait avec ces musiciennes qui ont coutume d'aller chanter et jouer

[1] Elle était située entre Argos et Némée.

des instruments dans les repas. Cette conduite donna le change aux espions de Nicoclès; et ils se disaient en riant les uns aux autres : « Il est bien vrai que rien n'est plus timide qu'un tyran, puisque Nicoclès lui-même, qui est maître d'une ville si grande, et qui a sous ses ordres une nombreuse armée, redoute un jeune homme qui passe ses jours à dépenser en amusements et en festins ce qui devrait lui servir à s'entretenir dans son exil. » Et, après ces faux raisonnements, ils retournèrent à Sicyone.

Aratus ne fut pas plutôt sorti de table qu'il quitta Argos, alla joindre les soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote, et les conduisit à Némée, où il révéla son projet à la plupart d'entre eux. Ensuite il excita leur courage par de grandes promesses; et, après leur avoir donné pour mot d'ordre *Apollon très-favorable*, il les mena droit à Sicyone, hâtant et ensuite ralentisssant la marche, d'après le temps que devait luire la lune, afin de jouir de sa clarté pendant le chemin, et de n'arriver à la maison du jardinier, qui était proche de la muraille, que quand la lune serait couchée. Ce fut là que Caphisias vint à sa rencontre, et lui dit qu'il n'avait pu se rendre maître des chiens, parce qu'ils avaient pris la fuite à son approche, mais qu'il avait enfermé le jardinier. Cet incident découragea tellement les soldats, qu'ils conseillèrent à Aratus d'abandonner son entreprise, et de se retirer; mais Aratus les rassura, en promettant de les ramener, si les chiens étaient trop importuns.

En même temps, il se fit précéder par ceux qui portaient les échelles, sous la conduite d'Ecdélus et de Mnasithéus, et suivit à petits pas. Déjà les chiens aboyaient avec force, et entouraient en courant Ecdélus et sa troupe : néanmoins, ils approchèrent de la muraille, et ils dressèrent sans obstacle leurs échelles. Les premiers commençaient à monter, lorsque l'officier qui

devait être relevé le matin passa vis-à-vis d'eux avec une clochette[1], suivi d'un grand nombre de soldats portant des torches allumées et faisant grand bruit. Alors les gens d'Ecdélus se tapirent sur les échelles, sans changer de position, et se dérobèrent sans peine à la vue des ennemis. Mais la garde du matin, qui venait relever celle de nuit, les exposa à un danger plus grand que le premier : toutefois elle passa sans les apercevoir ; et, aussitôt après, Ecdélus et Mnasithéus, escaladant la muraille, s'emparèrent des deux côtés du chemin, et envoyèrent Technon auprès d'Aratus, afin qu'il se hâtât de venir.

La distance était peu longue du jardin à la muraille et à la tour, dans laquelle un grand chien de chasse faisait le guet : néanmoins, soit lâcheté naturelle, soit qu'il se fût trop fatigué pendant le jour, cet animal ne sentit pas l'approche d'Aratus ; mais, quand les chiens du jardinier, jappant d'en bas, l'eurent provoqué, il répondit d'abord par un aboiement sourd et peu marqué ; puis, lorsque les gens d'Ecdélus passèrent devant la tour, il aboya avec tant de force, que tout le voisinage en retentit. Alors la sentinelle, qui était placée en avant, demanda tout haut au veneur, après qui donc son chien aboyait avec tant d'acharnement, et s'il ne se passait rien de nouveau. Le veneur répondit de la tour qu'il n'y avait rien dont on dût s'inquiéter ; que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient irrité le chien. Ces paroles encouragèrent les soldats d'Aratus : ils crurent que le veneur voulait les cacher, d'intelligence avec leur chef, et que beaucoup dans la ville favorisaient leur entreprise. Mais un nouveau danger se présenta, lorsqu'ils commencèrent à monter ; et ils virent que l'affaire allait tirer en longueur : les échelles pliaient, s'ils ne montaient doucement et un à

[1] La clochette servait à reconnaître si les sentinelles veillaient : elles étaient obligées de héler de loin, quand elles en entendaient le son.

un; cependant l'heure pressait, car déjà le chant du coq se faisait entendre; et bientôt on allait voir arriver les gens de la campagne, portant leurs denrées au marché.

Aratus donc se hâte de monter, après s'être fait précéder par quarante de ses soldats; puis, attendant encore quelques-uns de ceux qui étaient restés en bas, il marche incontinent avec eux au palais du tyran. Les gardes de Nicoclès passaient la nuit sous les armes : il tombe sur eux à l'improviste, les fait tous prisonniers, sans en tuer un seul, et envoie sur-le-champ chez ses amis, pour les presser de sortir de leurs maisons, et de le venir joindre. Ils accoururent de tous côtés, comme le jour commençait à paraître; et en peu d'instants le théâtre fut rempli d'une grande multitude, attirée là par un bruit vague, et ignorant encore ce qui s'était passé. Mais, un héraut s'étant avancé au milieu de la foule, et ayant crié qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté, alors on ne douta plus que l'événement attendu depuis si longtemps ne fût arrivé; et aussitôt le peuple courut au palais du tyran, pour y mettre le feu. Les flammes qui s'élevèrent de cet incendie furent aperçues de Corinthe; et les Corinthiens, ne sachant ce que ce pouvait être, furent sur le point d'aller au secours des Sicyoniens. Nicoclès avait pris la fuite à travers des souterrains, et était sorti de la ville. Quant à l'incendie, les soldats, avec l'aide des habitants, l'éteignirent, et pillèrent le palais. Aratus n'empêcha point ce pillage : il fit même apporter et mettre en commun ce qui restait des richesses du tyran, pour les partager à ses concitoyens. Il n'y eut pas un seul homme tué ni blessé parmi ceux qui escaladèrent la muraille, ni même du côté des ennemis : la Fortune prit soin que cette entreprise ne fût souillée par le sang d'aucun des citoyens [1].

Aratus rappela tous ceux qui avaient été bannis par

[1] La rentrée d'Aratus à Sicyone eut lieu en l'an 251 avant J.-C.

Nicoclès, et qui étaient au nombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui l'avaient été par les autres tyrans, lesquels n'étaient pas moins de cinq cents. Ces derniers, après avoir erré loin de leur patrie pendant près de cinquante ans, revenaient pour la plupart dans une extrême misère : ils entreprirent aussitôt de se remettre en possession de leurs maisons, de leurs terres, et de tous les biens qu'ils avaient avant leur exil; ce qui jeta Aratus dans un grand embarras. D'un côté, il voyait Antigonus porter un œil d'envie sur Sicyone, depuis qu'elle était libre, et épiant l'occasion de s'en emparer; de l'autre, il voyait la ville en proie aux troubles et aux séditions. Il prit donc le meilleur parti que pût lui suggérer la conjoncture présente : il associa Sicyone à la ligue des Achéens. Comme les Sicyoniens étaient d'origine dorienne, ils adoptèrent sans peine le nom et le gouvernement des Achéens, lesquels n'avaient alors ni beaucoup de considération, ni une grande puissance. Ils n'occupaient pour la plupart que de petites villes; leur territoire était mauvais et peu fertile; la côte qu'ils habitaient était sans ports, et bordée de rochers, entre lesquels la mer pénétrait dans le continent [1]. Mais, malgré cet état de faiblesse, ils firent voir, mieux qu'aucun autre peuple, que la force des Grecs est invincible, lorsqu'elle est dirigée par un général habile, qui sait faire observer aux soldats une exacte discipline, et les maintenir dans la concorde. Car les Achéens, qui n'étaient qu'une portion nulle, pour ainsi dire, de ces Grecs si florissants autrefois, et qui tous ensemble n'avaient pas alors la puissance d'une ville un peu considérable, vinrent à bout, par leur docilité aux bons conseils, en conservant l'union entre eux, en écoutant et en suivant, sans aucun sentiment d'envie, celui que ses vertus élevaient au-dessus d'eux, non-seulement de se maintenir

[1] L'Achaïe s'étendait le long de la côte occidentale du Péloponnèse.

libres au milieu de tant de villes, de tant de souverains redoutables et d'un si grand nombre de tyrans, mais encore d'affranchir ou de préserver de la servitude la plupart des autres Grecs.

Aratus avait toutes les qualités d'un homme d'État: il était généreux, magnanime, plus occupé du bien public que du sien propre, ennemi implacable des tyrans, et n'ayant d'autre mesure de ses amitiés et de ses haines particulières que l'utilité générale. Aussi paraissait-il moins ami zélé qu'ennemi doux et facile; car il variait souvent dans l'un et l'autre de ces deux sentiments, et toujours par des motifs d'intérêt politique. Les nations, les villes, les assemblées, les théâtres s'accordaient à dire qu'Aratus n'aimait que ce qui était honnête, et que, s'il était timide et défiant dans les guerres ouvertes et les batailles rangées, il était, pour exécuter des desseins secrets et pour surprendre des villes et des tyrans, le plus rusé des hommes. De là vient qu'après avoir exécuté avec gloire des entreprises dont on n'osait espérer le succès, et dans lesquelles il fit preuve de la plus grande audace, il en manqua d'autres, par excès de précaution, qui n'étaient ni moins importantes ni plus difficiles. Car, de même qu'il y a des animaux qui, voyant clair dans les ténèbres, sont aveugles pendant le jour parce que la sécheresse et la ténuité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne peut supporter la lumière, de même aussi il arrive à des hommes prudents et courageux de se troubler aisément dans les périls qu'il faut braver ouvertement et en plein jour, tandis qu'ils montrent la plus grande assurance dans les entreprises secrètes qu'ils font, pour ainsi dire, à la dérobée. Cette inégalité, dans les caractères distingués, vient d'un défaut de philosophie: la nature seule, sans le secours de la science, produit en eux la vertu, comme ces fruits sauvages qui viennent d'eux-mêmes et sans culture. C'est ce que nous allons rendre sensible par les exemples.

Aratus donc, après s'être joint, lui et les siens, à la ligue achéenne, servit dans la cavalerie, où il s'acquit, par son obéissance, l'amitié des généraux. Et, quoiqu'il eût contribué, par sa propre réputation et par les forces de sa patrie, à affermir cette ligue, il se montra néanmoins tout aussi soumis que le dernier des soldats au chef qui commandait les Achéens, soit qu'il fût de Dymé, de Tritéa, ou de toute autre ville plus petite encore. Le roi d'Égypte [1] lui ayant envoyé vingt-cinq talents [2], il les accepta, et il les distribua sur-le-champ aux citoyens pauvres, tant pour racheter des prisonniers que pour subvenir à leurs besoins.

Cependant les bannis qui étaient rentrés dans Sicyone ne se prêtaient à aucune conciliation, et pressaient vivement la restitution de leurs biens; et cette division menaçait la ville d'une ruine prochaine. Aratus, voyant qu'il n'y avait de remède que dans la libéralité de Ptolémée, résolut d'aller trouver ce roi, et de lui demander l'argent nécessaire pour terminer ces différends. Il s'embarqua donc à Méthone [3], au-dessus de Malée, pour se rendre de là en Égypte; mais il s'éleva un vent si impétueux, et qui poussait les vagues sur son vaisseau avec une telle violence, que le pilote, s'abandonnant aux flots, fut jeté hors de sa route, et n'aborda qu'à grand'-peine à Adria [4], ville ennemie, et occupée par Antigonus, qui y tenait garnison. Aratus, pour éviter cette ville, se hâta de débarquer; et, laissant là le vaisseau, il s'éloigna de la mer, accompagné d'un seul de ses amis, nommé Timanthès : ils se jetèrent tous deux dans un bois épais, et ils y passèrent la nuit fort mal à l'aise. Aratus ne fut pas plutôt sorti du vaisseau, que le com-

1 Ptolémée Philadelphe

2 Environ cent cinquante mille francs de notre monnaie.

3 Ville de la Messénie.

4 Ce nom paraît corrompu; et l'on croit qu'il faut lire Andros, car on va voir les domestiques d'Aratus dire qu'il vient de s'enfuir en Eubee : or, l'Eubee etait peu eloiguee de l'île d'Andros.

mandant de la garnison y arriva pour l'arrêter; mais les domestiques d'Aratus, à qui leur maître avait fait la leçon, le trompèrent en lui disant qu'il s'était enfui précipitamment du côté de l'Eubée. Alors le commandant saisit le navire, comme étant ennemi, et le retint, avec les domestiques et tous les effets. Quelques jours après, comme Aratus se trouvait fort embarrassé sur le parti qu'il devait prendre, un vaisseau romain relâcha près du lieu où il se tenait tantôt caché, tantôt épiant ce qui se passait. Ce navire faisait voile pour la Syrie : Aratus y monta, après avoir obtenu du patron qu'il le menât jusqu'en Carie. Cette seconde traversée ne fut pas moins périlleuse que la première. De la Carie il passa en Égypte, où il n'arriva que longtemps après.

Il ne fut pas plutôt débarqué, que le roi lui donna audience. Aratus le trouva dans les meilleures dispositions; car il avait gagné à l'avance son affection, en lui envoyant de Grèce des ouvrages de peinture. Aratus, en effet, qui était bon connaisseur en ce genre, rassemblait les tableaux des meilleurs maîtres, principalement de Pamphilus et de Mélanthus, et les faisait ensuite passer à Ptolémée. Les arts florissaient encore à Sicyone. La peinture passait pour avoir conservé là seulement son antique beauté, sans la moindre altération : Apelle lui-même, déjà généralement admiré, s'était transporté dans cette ville, et il avait donné un talent[1] à Pamphilus et à Mélanthus, moins pour se perfectionner auprès d'eux dans son art, que pour partager leur réputation. Aussi, quand Aratus, après avoir rendu la liberté à Sicyone, fit enlever tous les portraits des tyrans, il fut longtemps indécis s'il ferait ôter ou non celui d'Aristratus, lequel avait régné du temps de Philippe. Cette peinture était l'œuvre des élèves de Mélanthus :

[1] Environ cinq mille cinq cents francs de notre monnaie.

ils avaient représenté le tyran debout sur un char de victoire; et Apelle lui-même, au rapport de Polémon le géographe [1], y avait mis la main. Le tableau était admirable : Aratus, qui était sensible à la beauté de l'art, voulut d'abord le conserver; mais bientôt la haine qu'il portait aux tyrans l'emporta, et il le fit enlever. Le peintre Néalcès, qui était son ami, lui demanda avec larmes la grâce de ce tableau ; et, comme Aratus la lui refusait : « Faisons la guerre aux tyrans, lui dit Néalcès, et non à leurs monuments; épargnons le char de victoire, et je ferai disparaître Aristratus du tableau. » Aratus y ayant consenti, Néalcès effaça la figure d'Aristratus, et mit une palme à la place, sans y ajouter autre chose; mais on dit qu'il oublia d'effacer les pieds du tyran dans l'intérieur du char.

L'envoi de ces tableaux, ainsi que je l'ai dit, avait acquis à Aratus la bienveillance de Ptolémée; mais, après que le roi eut goûté les charmes de sa conversation, il l'aima bien davantage encore, et il lui donna pour sa ville cent cinquante talents [2]. Aratus en emporta d'abord quarante [3], en retournant dans le Péloponnèse; et le roi partagea le reste en plusieurs payements, qu'il lui envoya aux termes fixés. C'était pour Aratus une grande gloire d'avoir su procurer à ses concitoyens une somme d'argent aussi considérable, tandis que la plupart des capitaines et des chefs du peuple, pour de bien moindres sommes qu'ils recevaient des rois, violaient toute justice, livraient leurs villes, et les mettaient dans la plus honteuse dépendance. Mais, ce qui lui fut plus glorieux encore, c'est qu'il employa cet argent à apaiser les différends des pauvres avec les riches, à rétablir

[1] Polémon avait fait un livre sur les peintres, dédié à Antigonus. Son surnom de géographe lui venait d'un autre ouvrage intitulé : *Description de l'Univers*.

[2] Environ huit cent mille francs de notre monnaie.

[3] Environ deux cent vingt mille francs.

la concorde, et à rendre au peuple le repos et la sûreté. On ne peut trop admirer la modération dont il fit preuve dans une si grande puissance; car, ayant été nommé seul arbitre absolu pour apaiser les querelles des bannis, il refusa un pouvoir aussi étendu, et il s'adjoignit quinze des citoyens, avec lesquels il vint à bout, à grand'peine et après un long travail, de terminer toutes les dissensions, et de rétablir la paix et l'union dans la cité. En reconnaissance d'un aussi important service, non-seulement les citoyens lui décernèrent les honneurs qui lui étaient dus, mais les bannis en particulier lui érigèrent une statue de bronze, avec cette inscription en vers élégiaques :

Tes bons conseils, et tes combats, et ta valeur, ont sauvé la Grèce ;
Et ton nom, ô héros, a retenti jusqu'aux colonnes d'Hercule.
Nous t'avons dressé cette statue, Aratus, à notre retour de l'exil,
En l'honneur de ta vertu et de ta justice.
Sauveur des tiens, nous t'avons placé parmi les dieux Sauveurs, parce qu'à ta patrie
Tu as donné des institutions sages, et qui font sa félicité.

Aratus, par ces belles actions, vainquit l'envie de ses concitoyens; mais Antigonus, jaloux de sa gloire, et qui voulait, ou l'attirer à son parti, ou le rendre suspect à Ptolémée, lui donna des marques singulières d'affection, quoique Aratus ne les eût pas recherchées. Une fois, entre autres, ayant fait un sacrifice dans Corinthe, il lui envoya à Sicyone des portions de la victime; et, pendant le festin, où les convives étaient nombreux, il dit tout haut : «Je croyais que ce jeune Sicyonien n'avait qu'une franchise généreuse, et qu'il n'aimait que la liberté de sa patrie; mais je vois aujourd'hui que c'est un excellent juge du caractère et de la conduite des rois. Dans le principe, il a fait peu de cas de nous : il portait

ses espérances hors de la Grèce, et il admirait les richesses tant vantées de l'Égypte, ses éléphants, ses flottes et sa cour fastueuse. Maintenant, qu'il a vu l'intérieur de la scène, et qu'il a reconnu que tout cet éclat n'est qu'une vaine décoration de théâtre, il s'est tourné vers nous. Aussi ai-je accueilli avec plaisir ce jeune homme, bien résolu de m'en servir en toute occasion ; et je vous prie de le regarder comme votre ami. » Ces paroles ayant été recueillies avec soin par les envieux et les méchants, et leur ayant fourni un prétexte d'écrire à Ptolémée, à l'envi l'un de l'autre, afin de lui donner contre Aratus des préventions fâcheuses, Ptolémée envoya quelqu'un à Aratus, pour se plaindre de sa conduite. Voilà ce qui peut se mêler de jalousie et de malignité dans ces amitiés de rois et de tyrans, si disputées pourtant, et si passionnément convoitées.

Aratus, ayant été élu pour la première fois général en chef des Achéens, alla ravager la Calydonie et la Locride, qui est en face de l'Achaïe, et au delà du golfe de Corinthe. Ensuite il partit de là avec dix mille hommes, pour aller au secours des Béotiens; mais il n'arriva qu'après qu'ils eurent eu perdu contre les Étoliens, auprès de Chéronée, la bataille où le béotarque, Abœocritus, fut tué avec mille des siens. L'année suivante, ayant été nommé général en chef une seconde fois, il se proposa de reprendre l'Acrocorinthe : entreprise qui tendait non-seulement à affranchir Sicyone et l'Achaïe, mais encore à chasser la garnison macédonienne, qui tenait la Grèce entière sous un joug tyrannique. Charès, général des Athéniens, après avoir obtenu un grand succès sur les généraux du roi de Perse, avait écrit au peuple d'Athènes qu'il venait de remporter une victoire qu'on pouvait appeler la sœur de celle de Marathon [1].

[1] On ne sait pas trop de quelle victoire il peut s'agir ici : Charès n'en n'a pas remporte dans sa vie qui vaille la peine d'être citee, et n'est guère connu que

De même on peut dire, sans crainte de se tromper, que cette entreprise d'Aratus fut la sœur de celles de Pélopidas le Thébain et de Thrasybule l'Athénien, lorsqu'ils firent périr les tyrans; avec cette différence, qui est toute à l'avantage de celle d'Aratus, qu'elle ne fut pas dirigée contre des Grecs, mais contre une puissance étrangère.

L'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, joint le continent de la Grèce à celui du Péloponnèse; et l'Acrocorinthe, qui est une haute montagne et qui s'élève au milieu de la Grèce, quand elle est occupée par une garnison, rompt toute communication avec l'intérieur de l'isthme, empêche tout passage, surtout de gens de guerre, tout commerce par terre et par mer, et rend maître absolu de la Grèce celui qui est maître de la place. Aussi Philippe le jeune [1], roi de Macédoine, appelait-il sérieusement, et non sans vérité, la ville de Corinthe les fers de la Grèce. Cette place était l'objet de la convoitise générale; mais le désir qu'avait Antigonus de la posséder ressemblait à une passion violente, à une véritable fureur : toutes ses pensées, tous ses soins tendaient à s'en emparer par surprise, ne pouvant se flatter de l'emporter de force.

Alexandre, qui occupait cette place, étant mort, à ce que l'on croit, par le poison qu'Antigonus lui fit donner, sa femme Nicéa prit en main le gouvernement des affaires, et garda soigneusement l'Acrocorinthe. Antigonus lui envoya d'abord son fils Démétrius, en lui donnant l'espérance de le lui faire épouser; et ce n'était pas chose peu flatteuse pour une femme de l'âge de Nicéa, que de lui faire espérer pour mari un prince jeune et bien fait. Il se servit donc de son fils, comme d'un appât,

par sa défaite à la bataille de Chéronée contre Philippe, où il commandait les Athéniens. On pense que le nom de Charès n'est ici qu'une erreur de copiste.

[1] Celui qui fut vaincu par Flamininus, et qui fut père de Persée en qui finit le royaume de Macédoine.

pour gagner Nicéa, et il y réussit quant au mariage; mais, pour la citadelle, Nicéa, loin de l'abandonner, la garda avec plus de soin encore qu'auparavant. Antigonus feignit de ne s'en plus soucier : il fit célébrer à Corinthe les noces de son fils, et donna tous les jours des spectacles et des festins, comme s'il ne pensait qu'à se divertir et à faire bonne chère. Le jour où le musicien Amœbéus devait chanter sur le théâtre, Antigonus fit orner une litière avec une magnificence royale, et conduisit lui-même Nicéa au spectacle. Nicéa, ravie de cet honneur, était loin de penser à ce qui l'attendait; car, quand on fut arrivé au détour d'une rue qui montait au théâtre, Antigonus ordonna à ceux qui la portaient de l'y conduire : pour lui, laissant là Amœbéus et les plaisirs de la noce, il gravit incontinent vers la citadelle, avec une activité au-dessus de son âge. Ayant trouvé la porte fermée, il heurta de son bâton, en ordonnant aux soldats de la lui ouvrir; et ceux-ci, à qui sa présence imposait, lui obéirent. Antigonus, se voyant maître de la place, et ne pouvant contenir sa joie, se mit à boire au milieu des rues et dans la place publique, accompagné de musiciennes, et couronné de fleurs. Oubliant son âge, et les divers changements de fortune qu'il avait éprouvés, il courait comme un débauché, arrêtait les passants et les embrassait. Tant la joie qui n'est pas modérée par la raison fait sortir l'homme hors de lui-même, et agite son âme plus que la tristesse et la crainte! Antigonus, s'étant ainsi emparé de la citadelle, y mit une garnison d'hommes en qui il avait toute confiance, et en donna le commandement au philosophe Perséus [1].

Aratus, pendant qu'Alexandre vivait encore, avait formé le projet de s'en emparer; toutefois il y renonça, lorsque Alexandre fut entré dans la ligue achéenne. Mais

[1] C'était un stoïcien, qui avait d'abord été l'esclave de Zénon, et qui ensuite était devenu son disciple. Antigonus, disciple lui-même de Zénon, prit soin plus tard de la fortune de Perséus.

alors une occasion se présenta de tenter de nouveau l'entreprise. Il y avait à Corinthe quatre frères, Syriens de nation : l'un d'eux, nommé Dioclès, servait dans la garnison; quant aux autres, ayant dérobé de l'argent qui appartenait au roi, ils s'étaient retirés à Sicyone, auprès du banquier Égias, lequel servait à Aratus dans les affaires qui concernaient l'État. Ils lui remirent d'abord une partie de cet argent : Erginus, l'un des trois frères, allait le voir souvent, et échangeait peu à peu le reste. Ce trafic établit une sorte de familiarité entre Erginus et le banquier; et, un jour que ce dernier avait amené la conversation sur la garnison de la citadelle, Erginus lui dit qu'en allant voir son frère Dioclès, il avait remarqué, sur le côté le plus escarpé de la montagne, un sentier taillé obliquement dans le roc, sentier qui conduisait à un endroit où la muraille de la citadelle était très-basse. « Eh quoi ! mon ami, lui dit en riant Égias, tu vas pour si peu d'argent troubler les affaires du roi, lorsque tu peux vendre une heure de ton temps des sommes considérables? Et si tu viens à être pris, ne seras-tu pas puni pour ce larcin comme si tu avais livré la citadelle? » Alors Erginus, souriant à son tour, répondit qu'il sonderait Dioclès, parce qu'il ne se fiait pas trop à ses autres frères. Peu de jours après, il revint trouver Égias, et il s'engagea à conduire Aratus à un endroit où la muraille n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur, promettant en outre de le seconder dans son entreprise, avec son frère Dioclès.

Aratus, de son côté, leur promit soixante talents [1], s'il venait à bout de l'entreprise; et si, au contraire, elle manquait, et qu'ils se sauvassent, lui et eux, il s'engageait à leur donner à chacun une maison et un talent [2]. Comme il fallait que les soixante talents fussent déposés chez Égias pour la sûreté d'Erginus, Aratus, qui ne les avait pas alors, et qui ne voulait pas les emprunter, de

[1] Environ trois cent trente mille francs de notre monnaie.

[2] Environ cinq mille cinq cents francs.

peur qu'on ne soupçonnât son dessein, mit en gage, chez le banquier, la plus grande partie de sa vaisselle et des bijoux de sa femme. Plein de grandeur d'âme, amoureux du beau et de l'honnête, et sachant qu'Épaminondas et Phocion avaient passé pour les plus justes et les plus gens de bien de toute la Grèce parce qu'ils avaient toujours refusé les présents qu'on leur offrait et n'avaient jamais rendu leur probité vénale, il alla plus loin encore : il dépensa secrètement son bien pour cette entreprise, quoiqu'il s'exposât seul au danger dans l'intérêt de ses concitoyens, et sans que ses concitoyens connussent même ce qu'il faisait pour eux. Qui n'admirerait une telle magnanimité? Qui encore aujourd'hui ne s'intéresserait aux actions d'un homme qui achète si chèrement un tel péril, et qui met en gage ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener la nuit au milieu des ennemis, où il combattra pour sa propre vie, sans d'autre garantie que l'espérance d'une belle action?

Cette entreprise, déjà si dangereuse en elle-même, le devint davantage encore par la faute qu'une méprise fit commettre dès le commencement. Aratus avait chargé Technon, son esclave, d'aller reconnaître la muraille avec Dioclès. Technon, qui ne connaissait point Dioclès de figure, mais qui croyait en avoir les traits suffisamment empreints dans son esprit, d'après le portrait qu'Erginus lui en avait fait, en lui disant que son frère était brun, avait les cheveux frisés, et n'avait point de barbe; Technon, dis-je, en arrivant au lieu du rendez-vous où devait venir Erginus avec Dioclès, les attendit près des portes de la ville, dans un endroit appelé Ornis. En ce moment, le hasard fit passer par là le frère aîné d'Erginus et de Dioclès, nommé Dionysius : Dionysius ignorait le complot, et n'avait aucune intelligence avec ses frères. Comme il avait quelque ressemblance avec Dioclès, Technon ne l'eut pas plutôt aperçu, que, croyant reconnaître en lui le portrait qu'on lui avait fait de Dioclès, il

lui demanda s'il n'avait pas quelque affaire avec Erginus. Dionysius répondit qu'il était son frère. Alors Technon, ne doutant plus qu'il ne parlât à Dioclès, sans lui demander son nom, sans attendre d'autre indice, lui tend la main, l'entretient des choses convenues avec Erginus, et lui fait sur ce sujet beaucoup de questions. Dionysius reçoit adroitement la confidence, et répond à toutes les questions de Technon de façon à le satisfaire; puis il reprend avec lui en causant le chemin de la ville, sans lui donner lieu de concevoir aucun soupçon. Comme ils approchaient des portes, et au moment où il s'apprêtait à saisir Technon, un nouveau hasard fit arriver Erginus. Celui-ci, s'apercevant de la méprise de Technon et du danger où il était, lui fit signe de s'enfuir; et, prenant tous deux leur course, ils se sauvent auprès d'Aratus. Cet accident ne fit rien perdre à Aratus de ses espérances : il envoie aussitôt Erginus porter de l'argent à son frère, pour l'engager à se taire. Erginus le va trouver, et le ramène à Aratus. Une fois maîtres de sa personne, ils ne le laissent pas repartir : ils le lient, l'emportent dans une petite maison, et se disposent ensuite à exécuter leur dessein.

Quand tout fut prêt, Aratus ordonna à ses troupes de passer la nuit sous les armes; et lui-même, prenant quatre cents soldats d'élite, dont la plupart ignoraient ce qu'il allait faire, il les conduisit à une des portes de Corinthe, en longeant le temple de Junon. On était alors au milieu de l'été[1] : la lune, qui se trouvait dans son plein, par une nuit claire et sans nuage, et qui réfléchissait sa lumière sur les armes brillantes, leur fit craindre d'être découverts par les gardes. La tête de la troupe touchait presque aux murailles, lorsque des nuages, s'élevant de la mer, couvrirent la ville et les environs, et y répandirent une profonde obscurité. Là, ils s'assirent pour se déchausser, d'abord afin de faire moins

[1] C'était en l'an 243 avant J.-C.

de bruit, et ensuite parce qu'en montant sur des échelles avec les pieds nus on est moins sujet à glisser. Erginus, et avec lui sept jeunes gens déguisés en voyageurs, se glissèrent par la porte sans être aperçus, et tuèrent la sentinelle et les gardes. En même temps on dresse les échelles. Aratus s'empresse de monter avec cent hommes, en ordonnant aux autres de le suivre le plus promptement possible; et, faisant aussitôt retirer les échelles, il descend dans la ville; puis, à la tête de ses cent hommes, il se dirige vers la citadelle, plein de joie, ne doutant plus du succès, puisqu'il n'a pas été découvert. En avançant, ils rencontrèrent une patrouille composée de quatre hommes qui portaient de la lumière: ces hommes ne les aperçurent pas, parce qu'ils se trouvaient encore dans l'ombre des nuages qui cachaient la lune; mais eux, au contraire, les distinguèrent très-bien à la clarté de leurs flambeaux. Aratus et les siens se tapirent le long de vieux murs et de masures en ruines, comme dans une embuscade; et, lorsque ces hommes passèrent devant eux, ils les chargèrent si brusquement qu'ils en tuèrent trois : le quatrième, blessé à la tête d'un coup d'épée, prit la fuite en criant que les ennemis étaient dans la ville. Bientôt après les trompettes sonnent l'alarme; dans un instant toute la ville est sur pied. Déjà les rues sont pleines de gens qui courent çà et là : on éclaire les quartiers bas, ainsi que le haut de la citadelle; de toutes parts s'élève un bruit confus, dont on ne peut démêler la cause.

Cependant Aratus poursuivait sa marche, et s'efforçait de gravir les rochers escarpés qui menaient à la citadelle, d'abord très-lentement et non sans de grandes difficultés, ayant manqué le sentier, qui était enfoncé et caché sous les rochers, et qui aboutissait à la muraille par plusieurs détours. Mais, tout à coup, et comme par miracle, la lune, dit-on, dissipant les nuages, fit briller sa lumière, et lui découvrit les sinuosités du sentier,

jusqu'au moment où il arriva au pied de la muraille, à l'endroit qu'on lui avait désigné. Et alors les nuages, s'amoncelant de nouveau, dérobent encore la clarté de la lune, et replongent tout dans l'obscurité. Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés hors des portes, près du temple de Junon, entrèrent dans la ville ; mais, la trouvant éclairée de tous côtés, et ne pouvant découvrir le sentier qu'avaient pris les autres, ni les suivre à la trace, ils prirent le parti de se serrer sur le flanc d'un rocher, dont l'ombre les cachait, et d'attendre là des nouvelles de leur chef.

Déjà Aratus était aux prises avec les ennemis, qui faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits. Du pied de la citadelle on entendait les cris des combattants ; mais c'était un bruit confus, répété par les échos des montagnes, de sorte qu'on ne pouvait distinguer d'où il partait. Les trois cents hommes d'Aratus ne savaient donc de quel côté tourner, lorsque Archélaüs, qui commandait les troupes du roi, montant, à la tête d'un corps nombreux, vers la citadelle, avec de grands cris et un grand bruit de trompettes, pour aller charger Aratus en queue, passa près d'eux sans les apercevoir. Alors, se levant tout à coup comme d'une embuscade, ils tombent sur lui, tuent ceux qu'ils peuvent atteindre les premiers, et, donnant l'épouvante aux autres et à Archélaüs lui-même, les mettent en fuite, et les dispersent par la ville. Ils avaient à peine assuré leur victoire, qu'Erginus arrive, venant de la part de ceux qui combattaient au haut de la citadelle annoncer qu'Aratus est aux mains avec les ennemis; que les ennemis lui opposent la plus vigoureuse résistance, et qu'ayant à soutenir un rude combat au pied de la muraille, il a besoin d'un prompt secours. Aussitôt les soldats demandent à y être conduits; et, en gravissant la montagne, ils poussent de grands cris, pour annoncer leur approche, et pour encourager leurs compagnons. La lune se reflétait en plein

sur leurs armes, et les faisait paraître plus nombreux qu'ils n'étaient en effet, le long du chemin qu'ils montaient; et le silence de la nuit, rendant les échos plus sensibles en renforçant la clameur, donnait l'idée d'une troupe beaucoup plus considérable que n'était celle des assaillants. Enfin ils rejoignent Aratus. Ils firent, tous ensemble, de tels efforts, qu'ils parvinrent à repousser les ennemis. Alors ils s'établirent sur la muraille, et furent maîtres de la citadelle au point du jour; de sorte que les premiers rayons du soleil éclairèrent leur victoire. En même temps, le reste des troupes étant arrivé de Sicyone, les Corinthiens ouvrirent les portes sans difficulté, et aidèrent même les soldats à faire la garnison prisonnière.

Quand Aratus eut assuré le succès de son entreprise, il descendit de la citadelle au théâtre, où le suivit une multitude innombrable, attirée par le désir de le voir, et d'entendre le discours qu'il allait faire aux Corinthiens. Après avoir rangé les Achéens en une double haie sur les avenues du théâtre, Aratus sortit tout armé du fond de la scène, et s'avança au milieu de l'assemblée. Son visage était extrêmement changé par les fatigues et les veilles, et son corps tellement abattu, que la joie et la fierté de son âme en étaient comme affaissées. Dès qu'il parut, le peuple l'entoura en faisant éclater les témoignages de la plus vive affection. Pour lui, passant sa pique à la main droite, et fléchissant le genou, il s'appuya sur elle, et il demeura longtemps dans cette attitude, recevant en silence les acclamations et les applaudissements de cette multitude, qui exaltait sa vertu et qui le félicitait de sa fortune. Quand ils eurent cessé de crier, et que le calme fut rétabli, il recueillit ses forces, et il fit aux Corinthiens, sur la ligue achéenne, un discours qui répondait bien à l'action qu'il venait de faire : il leur persuada de s'associer eux-mêmes à cette ligue, et il leur rendit les clefs de la ville, qui n'étaient plus en leur

pouvoir depuis la mort de Philippe. Quant aux officiers d'Antigonus, il mit en liberté Archélaüs, qu'il avait fait prisonnier, et il fit mettre à mort Théophraste, qui refusait de sortir de la ville. Perséus, le troisième, voyant la citadelle prise, s'était sauvé à Cenchrées [1]. Quelque temps après, comme il disputait sur la philosophie, quelqu'un lui ayant dit que le sage seul pouvait être bon général : « Il est vrai, répondit Perséus, qu'autrefois j'ai fort approuvé cette maxime de Zénon ; mais, depuis la leçon que m'a donnée ce jeune Sicyonien, j'ai beaucoup changé de sentiment. » Ce mot de Perséus est rapporté par la plupart des historiens.

Aratus, en sortant de l'assemblée, alla se saisir du temple de Junon, ainsi que du port de Léchéum [2], où, s'étant rendu maître de vingt-cinq vaisseaux du roi, il prit cinq cents chevaux et quatre cents Syriens, qu'il vendit à l'encan. Les Achéens restèrent en possession de l'Acrocorinthe, et y mirent une garnison de quatre cents hommes, avec cinquante chiens et autant de veneurs, entretenus dans la place. Les Romains, dans leur admiration pour Philopœmen, l'appelèrent le dernier des Grecs, voulant marquer par là que depuis lui la Grèce n'avait pas produit un homme d'un aussi grand mérite. Pour moi, je dirais volontiers, de cet exploit d'Aratus, que c'est le dernier qu'aient accompli les Grecs, et un exploit qui, pour l'audace et le bonheur, ne le cède pas même aux plus éclatants. Les événements qui suivirent en sont la preuve ; car les Mégariens quittèrent aussitôt le parti d'Antigonus, et se joignirent à Aratus ; et les Trézéniens, ainsi que les Épidauriens, entrèrent dans la ligue achéenne.

Aratus, à sa première sortie, se jeta dans l'Attique, et passa ensuite à Salamine : il mit l'île au pillage, et il

[1] D'après d'autres témoignages, Aratus l'aurait aussi fait mourir. Cenchrées était un des ports de Corinthe.

[2] Autre port de Corinthe.

se servit des Achéens comme d'un corps de troupes qu'il aurait tiré de prison pour l'employer à tout ce qu'il voulait entreprendre. Mais il renvoya sans rançon les prisonniers athéniens, afin de jeter dans Athènes des semences de révolte contre les Macédoniens. Il attira dans la ligue achéenne le roi Ptolémée [1], en lui laissant le commandement des troupes de terre et de mer; et ce trait de politique conquit à Aratus une telle autorité parmi les Achéens, que, ne pouvant l'élire chef militaire tous les ans, parce que la loi s'y opposait, ils le nommaient à cette charge de deux années l'une; mais en réalité Aratus, par l'influence que lui donnaient ses actions et ses conseils, était perpétué au gouvernement des affaires. Car on voyait que ni les richesses, ni la gloire, ni l'amitié des rois, ni l'intérêt de sa propre patrie, en un mot qu'aucun bien n'était à ses yeux préférable à l'accroissement de la ligue achéenne. Il pensait, et non sans raison, que des villes faibles par elles-mêmes, en se liant ensemble par un intérêt commun, se conservent au moyen de cette union réciproque. En effet, de même que les parties du corps humain tirent leur aliment et leur vie de l'union qu'elles ont entre elles, mais, dès qu'elles sont séparées, ne prennent plus de nourriture et finissent par se corrompre : de même aussi tout ce qui rompt la société des villes les conduit à leur dissolution; au lieu qu'elles s'accroissent lorsque, devenues parties d'un corps puissant, elles participent aux avantages d'une sagesse commune.

Aratus, qui voyait les principaux d'entre les peuples voisins vivre ensemble sous leurs propres lois, s'indigna de la servitude dans laquelle languissaient les Argiens, et entreprit de les délivrer d'Aristomachas leur tyran : jaloux d'ailleurs de rendre à Argos sa liberté, comme pour payer le prix de l'éducation qu'il en avait reçue, il

[1] Ptolémée Évergète.

voulait l'associer à la ligue des Achéens. Il trouva des Argiens assez hardis pour le seconder dans cette entreprise, et au premier rang desquels étaient Eschylus et le devin Chariménès. Mais ils manquaient d'épées; car il était défendu aux Argiens d'avoir des armes, et le tyran avait décrété de très-fortes peines contre ceux chez qui on en trouverait. Pour remédier à cet inconvénient, Aratus fit forger à Corinthe de petits poignards; et, les ayant cachés dans des ballots de mauvaises hardes, dont il chargea des bêtes de somme, il les envoya à Argos. Le devin Chariménès avait associé à la conjuration un de ses amis : Eschylus et les autres conjurés en furent tellement indignés, qu'ils se séparèrent de Chariménès, et qu'ils poursuivirent seuls l'entreprise. Chariménès, qui s'en aperçut, fut transporté de colère, et alla les dénoncer, au moment où ils partaient pour assassiner le tyran. Toutefois la plupart des conjurés eurent le temps de s'enfuir de la place publique, et se sauvèrent à Corinthe.

Cependant Aristomachus fut tué, peu de temps après, par ses propres domestiques. Mais, avant que les Argiens eussent pu mettre ordre aux affaires, Aristippe, homme plus atroce encore qu'Aristomachus, s'empara de la tyrannie. Aratus donc, à la tête de tous ceux des Argiens qui étaient en âge de porter les armes, se hâte de marcher au secours d'Argos, ne doutant point de trouver les Argiens disposés à le recevoir. Mais l'habitude avait façonné ce peuple à l'esclavage; et personne ne se déclara pour lui : il se retira sans autre profit que d'attirer aux Achéens le reproche d'avoir fait en pleine paix un acte d'hostilité; ce qui les fit citer en justice devant les Mantinéens. La cause fut plaidée sans qu'Aratus comparût; et Aristippe la poursuivit avec tant de chaleur, qu'il fit condamner les Achéens à une amende de trente mines [1]. Depuis lors, Aristippe, qui haïssait et

[1] Environ deux mille sept cents francs de notre monnaie.

craignait également Aratus, chercha les moyens de le faire périr; et il fut secondé par Antigonus, qui s'associa à sa vengeance. Ils avaient partout des gens apostés, qui n'épiaient que l'occasion d'exécuter leur dessein. Mais il n'est point de garde plus sûre pour un chef que l'affection ferme et sincère de ceux qui lui sont soumis; car, lorsque le peuple et les grands se sont accoutumés, non point à craindre celui qui les commande, mais à craindre pour lui, alors toutes les oreilles, tous les yeux sont ouverts afin de veiller à sa sûreté; et en un instant il est instruit de tout ce qui se passe.

Je veux, à cette occasion, interrompre un instant le fil de mon récit, pour faire connaître le genre de vie auquel Aristippe s'était réduit par amour pour cette tyrannie tant enviée, pour cette autorité absolue dont on vante si fort le bonheur. Ce tyran, qui avait Antigonus pour allié; qui entretenait pour la sûreté de sa personne un si grand nombre de troupes, et qui n'avait laissé dans Argos aucun de ses ennemis vivant, ne souffrait pas même que ses propres satellites logeassent dans le palais, et il les tenait dans les portiques extérieurs. Son souper était à peine servi, qu'il chassait tous ses domestiques, fermait lui-même la porte de sa cour, et se retirait, avec sa concubine, dans une chambre haute, fermée par une trappe sur laquelle il plaçait son lit, où il dormait comme peut dormir un homme dans un état continuel de trouble et de frayeur. Quand il était monté, la mère de sa concubine retirait l'échelle, qu'elle allait enfermer dans une autre pièce. Le lendemain matin, elle la rapportait, et invitait à descendre cet admirable tyran, qui sortait comme un serpent de son repaire. Aratus, au contraire, qui avait acquis, non par la violence et les armes, mais par sa vertu et conformément aux lois, une autorité perpétuelle; qui était toujours vêtu d'une robe et d'un manteau très-simples, et qui s'était déclaré l'ennemi commun de tous les tyrans, a laissé une

postérité qui subsiste encore de nos jours, et qui est honorée de tous les Grecs[1]. Mais, parmi ces usurpateurs qui occupent des forteresses ; qui entretiennent des satellites, et qui, pour la sûreté de leur personne, s'entourent d'armes, de portes et de trappes, il en est un bien petit nombre qui aient échappé, en se cachant comme des lièvres, à une mort violente; et il n'en est pas un seul qui ait laissé après lui une race, une maison, un tombeau, pour conserver de sa personne un souvenir honorable.

Aratus avait tenté, à diverses reprises, tantôt secrètement, tantôt à force ouverte, de surprendre Aristippe et de lui enlever Argos, mais toujours en vain. Une fois, entre autres, après être parvenu à dresser les échelles, il avait gagné, avec peu de gens, et non sans grand danger, le haut de la muraille, et tué les gardes qui étaient accourus pour le repousser; mais, quand le jour parut, le tyran l'ayant assailli de tous côtés, les Argiens, comme si Aratus n'eût pas combattu pour leur propre liberté, et qu'ils n'eussent fait que présider aux jeux Néméens, ne firent aucun mouvement, et demeurèrent équitables et impartiaux spectateurs du combat. Aratus, en se défendant avec vigueur, reçut un coup de lance qui lui perça la cuisse : néanmoins, il se maintint jusqu'à la nuit dans le poste qu'il occupait, sans que les ennemis, qui le pressaient vivement, l'en pussent repousser. Et, si ses forces lui eussent permis de soutenir le combat toute la nuit, il serait venu à bout de son entreprise ; car le tyran pensait déjà à prendre la fuite, et avait envoyé sur ses vaisseaux la plus grande partie de ses trésors. Mais personne n'en donna avis à Aratus : d'un autre côté, Aratus commençait à manquer d'eau ; et, comme il ne pouvait d'ailleurs agir, à cause de sa blessure, il ramena ses troupes à Sicyone.

[1] Au temps de Plutarque, cette race subsistait déjà depuis trois cent cinquante ans ; et Polycratès, à qui est dédiée cette *Vie*, avait deux fils pour la perpétuer après lui.

Renonçant dès lors aux moyens de surprise, il eut recours à la force ouverte, et il se jeta avec toute son armée dans l'Argolide, qu'il dévasta. Il livra un grand combat contre Aristippe près du fleuve Charès, où il encourut le blâme de s'être retiré lâchement de la mêlée, et d'avoir laissé échapper la victoire de ses mains. En effet, une partie de ses troupes avait vaincu l'ennemi et poursuivi les fuyards fort loin : pour lui, sans être pressé par ceux qu'il avait en tête, se défiant tout à coup du succès, et comme saisi d'une terreur subite, il s'était retiré en désordre dans son camp. Le reste de son armée, en revenant de la poursuite des ennemis, trouva mauvais qu'après avoir mis ceux-ci en déroute, et leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avaient perdu eux-mêmes, on eût néanmoins laissé les vaincus dresser un trophée contre les vainqueurs. Aratus, honteux de ce reproche, résolut de tenter un second combat, pour le seul trophée; et, après avoir laissé reposer son armée pendant un jour, il la mit le lendemain en bataille. Mais, comme il se fut aperçu que les ennemis, dont le nombre s'était considérablement augmenté, se préparaient à combattre avec plus d'audace qu'auparavant, il n'osa risquer la bataille : il se retira, après avoir fait une trêve pour pouvoir enlever ses morts. Toutefois, par la douceur et les grâces de sa conversation, et par son expérience dans l'art de gouverner, il sut effacer cette faute : il attira Cléones dans l'alliance des Achéens, et il fit célébrer dans cette ville les jeux Néméens, pensant que, comme ces jeux tiraient de là leur origine, ils appartenaient bien plus à Cléones qu'à Argos[1]. Mais les Argiens les célébrèrent aussi dans leur ville; et ce fut alors que, pour la première fois, on viola la sûreté et le droit de franchise dont avaient joui de tout temps ceux qui venaient combattre aux jeux : les Achéens firent vendre comme enne-

[1] Cléones était située entre Corinthe et Argos, et non loin de la forêt de Némée.

mis ceux des athlètes qui, au retour des jeux d'Argos, repassèrent sur leurs terres. Tant était violente et implacable la haine d'Aratus pour les tyrans!

Peu de temps après, il fut informé qu'Aristippe épiait l'occasion de surprendre Cléones, mais qu'il était retenu par la peur, à cause de la présence d'Aratus à Corinthe. Aratus envoya donc de tous côtés des ordres pour rassembler les troupes; puis, leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrées, espérant, par cette ruse, provoquer Aristippe à attaquer en son absence les Cléonéens. Il ne fut pas trompé dans son attente; car le tyran quitta incontinent Argos, et parut bientôt avec son armée devant Cléones. Mais Aratus, étant retourné à Corinthe à la nuit close, et ayant placé des gardes sur tous les chemins, se mit en marche à la tête des Achéens, qui le suivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté et de diligence, que non-seulement ils ne furent point aperçus pendant la route, mais qu'ils entrèrent la nuit même dans Cléones, et qu'ils se mirent en bataille avant qu'Aristippe en eût eu nouvelle. Le lendemain, au point du jour, Aratus fait ouvrir les portes; les trompettes donnent le signal du combat; il fond sur les ennemis en poussant le cri de guerre, et les charge avec tant d'impétuosité, qu'il les met en fuite du premier choc. Il les poursuivit par le chemin qu'il pensa être celui qu'Aristippe avait pris pour s'enfuir; et cette poursuite le conduisit jusqu'à Mycènes. C'est dans Mycènes que le tyran fut pris, au rapport de Dinias, par un Crétois, nommé Tragiscus, qui l'égorgea. Il resta plus de quinze cents ennemis sur le champ de bataille.

Aratus, malgré cette victoire éclatante, et qui ne lui avait pas coûté un seul homme, ne put ni se rendre maître d'Argos, ni la remettre en liberté, parce qu'Agias et le jeune Aristomachus y entrèrent avec les troupes du roi, et s'emparèrent de l'autorité. Mais du moins, par ce glorieux succès, il fit taire la calomnie, et cesser

les discours injurieux, les railleries insultantes de ceux qui, pour flatter les tyrans et pour leur complaire, allaient disant que les entrailles du général des Achéens se troublaient à l'approche d'une bataille; que le son de la trompette lui causait des étourdissements et des vertiges; et que, quand il avait rangé son armée en bataille et donné le mot d'ordre aux soldats, il demandait à ses lieutenants et à ses capitaines s'il ne pouvait, maintenant que le dé en était jeté, s'éloigner un peu pour attendre l'issue du combat. Et ces bruits s'étaient tellement accrédités, que les philosophes eux-mêmes, dans les écoles, recherchant si les battements de cœur et l'altération des traits, dans les circonstances périlleuses, sont des marques de timidité, ou si ce ne sont que les suites d'un défaut de constitution ou d'une froideur naturelle, ne manquaient jamais de citer l'exemple d'Aratus, qui était excellent général, mais à qui néanmoins arrivaient de semblables accidents au moment du combat.

Aratus, après la défaite et la mort d'Aristippe, chercha les moyens de détruire la tyrannie de Lydiadès, lequel avait asservi Mégalopolis, sa propre patrie. Ce Lydiadès n'avait pas le cœur bas ni insensible; et ce n'était point, comme la plupart des tyrans, pour satisfaire son intempérance et son avarice, qu'il s'était porté à cette usurpation. Poussé par la jeunesse et l'amour de la gloire, et ayant follement reçu pour vrais les faux et vains discours qui représentent la tyrannie comme chose fortunée et merveilleuse, il s'était emparé, dans son pays, de l'autorité souveraine. Mais bientôt, dégoûté des embarras qu'entraîne après soi la tyrannie, enviant le bonheur d'Aratus, et redoutant aussi les embûches qu'Aratus lui dressait, il conçut le généreux dessein, d'abord de se délivrer de ses craintes, de faire cesser la haine qu'on lui portait, de congédier la garnison et les satellites qui servaient à la garde de sa personne, et ensuite de devenir le bienfaiteur de sa patrie.

Alors il pria Aratus de le venir trouver, déposa devant lui le pouvoir dont il était revêtu, et fit entrer Mégalopolis dans la ligue achéenne. Les Achéens, pleins d'admiration pour sa grandeur d'âme, le nommèrent chef militaire de la ligue ; mais il n'eut pas plutôt pris possession de cette charge, qu'ambitionnant de surpasser la gloire d'Aratus, il fit plusieurs démarches qui ne parurent nullement nécessaires, entre autres une déclaration de guerre aux Lacédémoniens. Aratus voulut s'opposer à cette guerre ; mais on crut qu'il agissait ainsi par envie. Lydiadès fut élu général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui en proposait un autre ; car Aratus, comme nous l'avons dit, ne commandait que de deux années l'une. Lydiadès, par la faveur du peuple, obtint même une troisième fois cette charge, et il l'exerçait alternativement avec Aratus ; mais, ayant fini par se déclarer l'ennemi personnel d'Aratus, et l'ayant accusé plusieurs fois devant les Achéens, ceux-ci crurent reconnaître qu'avec une vertu feinte et simulée, il voulait lutter contre une vertu vraie et solide, et ils le repoussèrent. « Le coucou, dit Ésope, demandait un jour aux petits oiseaux pourquoi ils le fuyaient. — C'est, répondirent-ils, parce que nous craignons que tu deviennes faucon. » De même, il semble que la tyrannie de Lydiadès avait laissé dans les esprits quelques doutes sur la sincérité de son changement.

Aratus, par sa conduite dans la guerre contre les Étoliens [1], accrut encore sa réputation. Les Achéens voulaient livrer la bataille sur les confins de Mégare ; et Agis, roi de Lacédémone, qui était venu se joindre à eux avec son armée, les y excitait vivement. Aratus s'y opposa : il soutint les injures, les railleries, et il s'entendit même taxer de mollesse et de lâcheté ; néanmoins, laissant de côté la crainte des vains reproches, il per-

[1] En l'an 241 avant J.-C.

sista dans les sages mesures qu'il avait prises pour le bien public. Il se retira devant les ennemis, les laissa passer le mont Gérania[1] et entrer dans le Péloponnèse, sans leur opposer la moindre résistance. Mais, quand ceux-ci, en passant, se furent emparés de Pellène, alors il ne se montra plus le même : sans différer davantage, sans attendre que toutes ses forces fussent réunies, il marcha avec ce qu'il avait de soldats contre les ennemis, devenus plus faibles, parce que leur victoire les avait rendus indisciplinés et insolents. En effet, ils ne furent pas plutôt entrés à Pellène, que les soldats se répandirent dans les maisons, où, se heurtant les uns les autres, ils finirent par en venir aux mains entre eux pour le butin. Les capitaines et les officiers enlevaient les femmes et les filles des Pelléniens; et, afin d'empêcher que d'autres ne les prissent, et pour qu'on reconnût à quels maîtres elles appartenaient, ils leur mettaient leurs casques sur la tête. Pendant qu'ils commettaient ces violences, on vint tout à coup les avertir qu'Aratus arrivait. Saisis de frayeur à cette nouvelle, en se voyant surpris dans un tel désordre, ils n'étaient pas encore tous instruits du danger, que les premiers, ayant donné dans les Achéens aux portes et dans les faubourgs, prennent la fuite, déjà vaincus par la peur : cette retraite jette l'épouvante parmi ceux qui se ralliaient pour aller à leur secours, et ils ne savent plus quel parti prendre.

Durant ce tumulte, une des captives, fille d'Épigéthès, l'un des plus nobles personnages de la ville, femme d'une grande beauté et d'une taille majestueuse, était assise dans le temple de Diane, où l'avait déposée le capitaine qui l'avait prise : elle avait sur la tête le casque de son ravisseur, orné de trois panaches. Cette femme, entendant le bruit du pillage, sort brusquement du temple : quand elle fut sur la porte, et que du haut des de-

[1] Montagne de l'Attique.

grés elle porta les regards sur les combattants, ayant toujours sur la tête le casque à trois panaches, les Pelléniens crurent voir en elle une figure au-dessus de la condition humaine; et les ennemis, qui la prirent pour une divinité, furent tellement saisis d'étonnement et d'effroi, qu'ils ne songèrent pas même à se défendre. Les Pelléniens font à ce sujet un autre récit. Ils disent que la statue de Diane demeure ordinairement enfermée, sans qu'on y touche, et que, quand la prêtresse l'ôte de sa place pour la porter en cérémonie dans les rues, personne n'ose la regarder en face : tout le monde détourne les yeux, parce que, non-seulement son aspect est terrible et funeste aux hommes, mais que, partout où elle passe, elle frappe les arbres de stérilité, et fait périr les moissons. Et ils ajoutent que, dans cette occasion, la prêtresse ayant tiré la statue de sa place, et lui ayant tenu le visage tourné du côté des Étoliens, cette vue les mit hors d'eux-mêmes, et leur ôta le sens. Toutefois Aratus, dans ses *Mémoires*, ne rapporte rien de semblable : il dit seulement qu'après avoir rompu les Étoliens, il les poursuivit; qu'il entra dans la ville avec les fuyards; qu'il les en chassa de force, et leur tua sept cents hommes. Quoi qu'il en soit, cet exploit fut célébré partout, et on le regarda comme un des plus glorieux que les Grecs eussent encore accomplis; et Timanthe le peintre en a fait une représentation si vraie, qu'on croit voir le combat même. Néanmoins, plusieurs peuples et princes voisins s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de faire alliance avec les Étoliens, par l'entremise de Pantaléon, le personnage qui avait le plus d'autorité chez ce peuple : il conclut avec eux un traité de paix et d'amitié.

Le grand désir qu'avait Aratus d'affranchir Athènes lui fit encourir le blâme des Achéens : ils désapprouvèrent la tentative qu'il avait faite de surprendre le Pirée pendant qu'ils étaient en trêve avec les Macédoniens.

Mais Aratus, dans ses *Mémoires*, nie formellement le fait, et en accuse Erginus, celui qui l'avait aidé à recouvrer l'Acrocorinthe. Il dit qu'Erginus attaqua seul le Pirée, mais que, lorsqu'il voulut escalader les murs, l'échelle s'étant rompue, et se voyant poursuivi, il appela Aratus à diverses reprises comme si Aratus eût été présent à l'attaque, et que, par cette ruse, il trompa les ennemis, et leur échappa. Mais cette justification manque de vraisemblance. Quelle apparence, en effet, qu'un Syrien, un simple particulier, comme était Erginus, eût formé un tel projet, s'il n'eût eu Aratus pour chef, et si Aratus ne lui eût fourni des troupes et assigné le temps favorable pour l'exécuter? Aussi bien Aratus en donna une preuve évidente, lorsque dans la suite il attaqua le Pirée, non pas seulement deux ou trois fois, mais à plusieurs reprises, semblable à ces amants qui ne se lassent point de poursuivre l'objet de leur amour, encore qu'il se refuse à leurs désirs. Il ne se rebuta point par le mauvais succès; au contraire : comme dans toutes ses attaques il ne s'en était toujours fallu que d'un moment qu'il réussît, il en tirait de nouveaux prétextes de nourrir et de ranimer son espérance. Une fois, entre autres, ayant été repoussé, et fuyant à travers la plaine de Thriasie [1], il se cassa la jambe : le traitement auquel il dut se soumettre exigea plusieurs incisions, et il fallut pendant longtemps qu'il se fît porter en litière dans les expéditions qu'il commandait.

Antigonus était mort, et son fils Démétrius [2] lui avait succédé. Aratus n'en poursuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athènes, et n'en eut que plus de mépris pour les Macédoniens. Aussi, ayant été défait près de Phylacie [3] par Bithys, lieutenant de Démétrius, et le bruit s'étant répandu qu'il avait été fait prisonnier,

1 C'était un dème de l'Attique, à peu de distance d'Éleusis.

2 Démétrius II succéda, en l'an 239 avant J.-C., à Antigonus Gonatas.

3 Ville de Thessalie.

et même qu'il avait été tué, Diogénès, qui commandait le Pirée, écrivit à Corinthe une lettre, par laquelle il ordonnait aux Achéens de sortir de la ville, vu qu'Aratus était mort. Quand cette lettre fut portée à Corinthe, le hasard voulut qu'Aratus s'y trouvât; en sorte que les envoyés de Diogénès, après avoir servi de jouet aux Corinthiens, s'en retournèrent tout confus. Le roi de Macédoine avait de son côté fait partir de ses ports un vaisseau, avec ordre de lui amener Aratus chargé de fers. Les Athéniens, en cette occasion, surpassèrent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvait imaginer, afin de complaire aux Macédoniens : il allèrent jusqu'à se couronner de fleurs, à la première nouvelle de la mort d'Aratus. Aratus, irrité d'une pareille conduite, marcha incontinent contre eux, et s'avança jusqu'à l'Académie; mais, fléchi par leur soumission, il ne leur fit aucun mal. Dans la suite, les Athéniens, reconnaissant sa vertu, et voulant, après la mort de Démétrius[1], recouvrer leur liberté, l'appelèrent dans leur ville. Alors Aratus, quoiqu'il y eût cette année-là un autre général des Achéens, et qu'une longue maladie l'obligeât lui-même à garder le lit, se fit porter dans une litière jusqu'à Athènes, pour rendre à la ville cet important service. Arrivé là, il finit par persuader à Diogénès, qui commandait la garnison, de remettre aux Athéniens, moyennant la somme de cent cinquante talents[2], dont il en fournit vingt[3] de son bien propre, le Pirée, Munychie, Salamine et Sunium. En même temps les Éginètes et les habitants d'Hermione[4] entrèrent dans la ligue des Achéens, et la plupart des villes d'Arcadie suivirent leur exemple. Les Macédoniens, qui étaient alors occupés de guerres avec leurs voisins, ne purent s'y opposer; et la

[1] En l'an 229 avant J.-C.

[2] Environ huit cent mille francs de notre monnaie.

[3] Environ cent dix mille francs.

[4] Ville de l'Argolide, mais indépendante d'Argos.

puissance des Achéens s'en trouva considérablement augmentée, ainsi que par l'alliance des Étoliens.

Aratus, qui n'avait point perdu de vue son ancien projet, et qui souffrait de voir subsister si près de lui la tyrannie dans Argos, envoya vers Aristomachus, pour lui proposer de remettre sa ville en liberté, de l'associer à la ligue des Achéens, et de préférer, à l'exemple de Lydiadès, le commandement militaire d'une nation si puissante, avec l'estime et la considération publiques, à la domination d'une seule ville, qui le rendait l'objet de la haine générale, et qui l'exposait continuellement au danger. Aristomachus ne fut pas sourd à ce conseil : il fit prier Aratus de lui envoyer cinquante talents [1], afin de pouvoir payer et licencier les troupes qu'il avait auprès de lui. Aratus lui fit passer sur-le-champ cette somme, mais Lydiadès, qui était encore général, et qui voulait que cette négociation fût regardée par les Achéens comme son ouvrage, décria Aratus auprès d'Aristomachus, disant qu'Aratus était l'ennemi le plus implacable des tyrans, et cherchant à lui insinuer de remettre ses intérêts entre ses mains. Aristomachus se laissa persuader; et Lydiadès le conduisit aux Achéens. Ce fut dans cette occasion surtout que les conseillers firent paraître la confiance et l'affection qu'ils portaient à Aratus; car, Aratus, piqué contre Lydiadès, s'étant opposé à ce qu'Aristomachus fût reçu, ils le renvoyèrent sur-le-champ. Et depuis, Aratus, qui avait changé de disposition, ayant parlé dans le conseil en faveur d'Aristomachus, ils s'empressèrent de faire avec joie tout ce qu'Aratus voulut : ils portèrent le décret qui associait les Argiens et les Phliasiens à la ligue [2]; et, l'année suivante, Aristomachus fut nommé chef militaire. Aristomachus, se voyant en crédit auprès des Achéens, et voulant entrer en armes dans la Laconie, appela Aratus,

[1] Environ deux cent soixante-quinze mille francs.

[2] Les habitants du territoire de Phliunte, à peu de distance de Sicyone.

qui était alors à Athènes, afin qu'il vînt partager avec lui cette expédition. Aratus lui écrivit pour le détourner de cette entreprise : il ne voulait point que les Achéens s'attaquassent à Cléomène, guerrier fier et audacieux, et qui trouvait dans les dangers mêmes un accroissement de puissance. Mais Aristomachus s'obstina : Aratus obéit, et se rendit à l'armée. Cléomène s'étant présenté tout à coup devant eux avec son armée en bataille, près de Pallantium, Aristomachus voulut accepter le combat : Aratus s'y opposa; ce qui le fit accuser par Lydiadès auprès des Achéens. L'année suivante, Lydiadès brigua le commandement militaire en concurrence avec Aratus, et intrigua fortement pour l'obtenir; mais Aratus eut la pluralité des suffrages, et fut nommé général en chef pour la douzième fois.

Pendant l'exercice de sa charge, il fut défait par Cléomène, près du mont Lycée [1]; et, ayant pris la fuite, il s'égara la nuit, et passa pour mort. C'était la seconde fois que le bruit de sa mort se répandait dans la Grèce. Toutefois, il se sauva. Il rassembla les débris de son armée, et il voulut, non point se retirer en sûreté, mais profiter adroitement de l'occasion : donc, sans que personne s'y attendît, ni qu'on en pût même concevoir la pensée, il tomba brusquement sur les Mantinéens, alliés de Cléomène, s'empara de leur ville, y mit une garnison, et déclara citoyens tous les étrangers qui étaient venus s'y établir. Par cette action, il acquit à lui seul aux Achéens vaincus ce qu'à grand'peine ils auraient obtenu par une victoire. Les Lacédémoniens entrèrent une seconde fois sur le territoire des Mégalopolitains. Aratus marcha au secours de ceux-ci : il n'eut garde d'en venir aux mains avec Cléomène, qui ne cherchait qu'à l'attirer au combat; et il résista fortement aux Mégalopolitains, qui le voulaient forcer à combattre. Car, outre qu'il

[1] En l'an 225 avant J.-C Voyez le récit de la bataille, dans la *Vie de Cléomène*.

était naturellement peu porté à risquer des batailles, il se trouvait alors inférieur en forces à son ennemi : d'un autre côté, il sentait son courage refroidi par la vieillesse [1], et son ambition comprimée par plusieurs revers; et il craignait d'attaquer un jeune homme audacieux, plein d'ardeur, et qu'enflaient ses prospérités. Il pensait enfin que, si Cléomène, par sa témérité, cherchait à acquérir une réputation qu'il n'avait pas encore, il devait, lui, au contraire, conserver par beaucoup de prudence celle qu'il avait acquise.

Cependant les troupes légères, étant allées à la charge, repoussèrent les Spartiates jusque dans leur camp, y entrèrent avec eux, et se dispersèrent ensuite dans les tentes pour les piller. Malgré cet avantage, Aratus ne put se déterminer à faire avancer le reste de son armée : il les retint sur le bord d'un ravin qui les séparait de l'ennemi, sans leur vouloir permettre de passer. Lydiadès, indigné de cette inaction, et qui reprochait à Aratus sa lâcheté, appela les cavaliers, pour les mener soutenir ceux qui poursuivaient les ennemis, et les supplia de ne pas trahir la victoire, en l'abandonnant lui-même quand il combattait pour la défense de son pays. Ayant ainsi assemblé autour de lui un grand nombre d'hommes d'élite, il alla charger si rudement l'aile droite des ennemis, qu'il la mit en déroute; mais il poursuivit les fuyards avec tant d'ardeur et un tel désir de gloire, qu'il alla donner dans des lieux tortueux, couverts d'arbres et coupés par de larges fossés, où Cléomène, revenant sur lui, l'attaqua si vigoureusement, qu'il tomba mort sur la place, en se défendant avec beaucoup de valeur, et en soutenant le plus noble de tous les combats aux portes mêmes de sa patrie. Le reste de sa cavalerie prit la fuite, et se jeta sur l'infanterie : ils mirent le désordre parmi les rangs, remplirent toute

[1] Il s'en fallait bien qu'il fût un vieillard, et l'expression παρακμάζοντι n'est là que par opposition à l'ardeur de jeunesse qui transportait Cleomène.

l'armée d'effroi, et l'entraînèrent dans leur défaite. On rendit Aratus presque seul responsable de ce désastre, parce qu'il parut avoir abandonné Lydiadès; et les Achéens, qui se retiraient fort en colère, l'obligèrent de les suivre à Égium. Là, le conseil, s'étant assemblé, décréta que dorénavant on ne fournirait plus d'argent à Aratus; qu'on ne soudoierait plus ses étrangers, et que, s'il voulait continuer la guerre, il la ferait à ses dépens.

Aratus, vivement affecté de cet affront, fut sur le point de leur rendre le sceau public, et de déposer le commandement : toutefois, après quelques réflexions, il se résigna. Peu de temps après, il mena les Achéens à Orchomène, où il combattit contre Mégistonus, beau-père de Cléomène, le vainquit, lui tua trois cents hommes, et le fit lui-même prisonnier. Jusque-là, Aratus avait commandé de deux années l'une; mais cette fois, quand son tour revint, et qu'on l'appela pour l'élection, il refusa le commandement, et Timoxénus fut élu général en chef à sa place. On allègue, pour raison de ce refus, qu'il était mécontent du peuple; mais ce motif paraît invraisemblable : la véritable cause fut, à mon avis, le mauvais état dans lequel se trouvaient les affaires des Achéens. Car Cléomène n'allait plus à ses fins par des progrès lents et à peine sensibles, comme auparavant, lorsque les magistrats de Lacédémone contre-balançaient sa puissance : depuis qu'il avait fait périr les éphores, partagé les terres, donné le droit de cité à un grand nombre d'étrangers, et qu'il s'était rendu maître absolu et indépendant dans Lacédémone [1], il portait toute son attention sur les Achéens, et il voulait être nommé chef de la ligue. Aussi blâme-t-on vivement Aratus de ce que, dans une telle tourmente, dans un orage si menaçant, il abandonna, lui pilote du vaisseau, le gouvernail à un

1 En l'an 225 avant J.-C. Voyez la *Vie de Cléomène*.

autre, quand l'honneur lui faisait un devoir de le garder, même en dépit du peuple, afin de pourvoir au salut commun. Que s'il désespérait des affaires et des forces des Achéens, il devait plutôt céder à Cléomène, que de rendre une seconde fois le Péloponnèse barbare, en y introduisant des garnisons macédoniennes; que de remplir l'Acrocorinthe d'armes illyriennes et gauloises [1], et d'introduire dans les villes grecques, en les traitant d'alliés pour pallier la honte de sa démarche, des peuples qu'il avait maintes fois battus dans les combats, dont il avait trompé la politique par des traités, et qu'il ne cesse d'accabler d'injures dans ses *Mémoires*. Que Cléomène fût un homme violent et injuste, je le veux; mais enfin il descendait des Héraclides, et il avait Sparte pour patrie; et mieux eût valu prendre pour chef de la ligue le dernier des Spartiates que le premier des Macédoniens. Voilà du moins quelle doit être la pensée de ceux qui font quelque cas de la noblesse des Grecs [2]. Cléomène, en demandant aux Achéens le commandement de la ligue, promettait de combler de biens leurs villes, en reconnaissance de ce titre honorable ; au lieu qu'Antigonus, ayant été élu généralissime des troupes de terre et de mer avec un pouvoir absolu, ne voulut accepter cette charge qu'à condition qu'on lui donnerait, pour salaire de ses peines, l'Acrocorinthe; imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter. Il ne consentit à devenir le chef des Achéens, qui l'en sollicitaient par des ambassades et par des décrets, et qui se soumettaient à sa puissance, qu'après les avoir en quelque sorte bridés et par la garnison qu'il mit dans la citadelle, et par les otages qu'il exigea. A la vérité, Aratus se récrie fort contre le reproche qu'on lui fait, et

[1] On pense que le texte est altéré à cet endroit, et qu'au lieu de Γαλατικῶν, il faut lire Αἰτωλικῶν, *étoliennes*.

[2] Les Grecs ne purent jamais se résigner à regarder les Macédoniens comme de véritables membres de la famille hellénique.

se justifie sur la nécessité; mais Polybe rapporte [1] qu'Aratus, longtemps avant d'y être forcé, se défiant de l'audace de Cléomène, était entré secrètement en conférence avec Antigonus [2], et avait engagé les Mégalopolitains à demander aux Achéens Antigonus pour chef de la ligue, parce que c'étaient les Mégalopolitains qui avaient le plus à souffrir de la guerre, à raison des courses et des pillages que Cléomène faisait sur leurs terres. Phylarque a écrit la même chose; mais il ne faudrait pas trop s'en rapporter à cet historien, si son récit n'était appuyé du témoignage de Polybe; car, toutes les fois qu'il parle de Cléomène, il est comme saisi d'une sorte d'enthousiasme, qui naît de l'affection qu'il lui porte, et il fait de son histoire un véritable plaidoyer, dans lequel il s'applique à charger toujours Aratus, pour justifier Cléomène.

Cléomène enleva donc une seconde fois Mantinée aux Achéens, et les défit ensuite dans une grande bataille, près d'Hécatombéon [3]. Ils furent si consternés de cet échec, qu'ils lui envoyèrent sur-le-champ des députés, pour le prier de venir à Argos, prendre le commandement des troupes. Aratus ne fut pas plutôt informé que Cléomène arrivait, et qu'il était déjà près de Lerne avec son armée, qu'effrayé de sa venue, il s'empressa de députer auprès de lui, pour le prier de n'amener avec lui que trois cents hommes, comme s'il venait vers des amis et des alliés; ou, s'il se défiait des Achéens, d'accepter des otages. Mais Cléomène répondit aux députés que cette demande était une moquerie et une insulte; et, étant retourné sur ses pas, il écrivit aux Achéens une lettre toute pleine de reproches et d'invectives contre Aratus. Aratus, de son côté, écrivit sur le même ton

[1] Dans le deuxième livre de son *Histoire*.

[2] Antigonus Doson, roi de Macédoine, qui avait succédé, en l'an 229 avant J.-C., à Demetrius II.

[3] En l'an 224 avant J.-C.

contre Cléomène; et, dans ces injures réciproques, ils s'oublièrent tellement l'un et l'autre, qu'ils n'eurent pas honte de diffamer leurs mariages et de déshonorer leurs femmes. Cléomène, piqué au vif, envoya un héraut déclarer la guerre aux Achéens; et peu s'en fallut qu'il ne leur enlevât Sicyone par trahison; mais, ayant échoué dans son projet, il alla attaquer Pellène, et s'en rendit maître, après en avoir chassé le général des Achéens. Peu de temps après, il prit également les villes de Phénéum et le Pentélium; les Argiens se joignirent à lui, et les Phliasiens reçurent garnison : de sorte qu'il ne restait aux Achéens plus rien d'assuré de tout ce qu'ils avaient conquis.

Aratus était dans un grand trouble, et ne savait quel parti prendre, en voyant le Péloponnèse ainsi ébranlé, et les villes se soulever par les intrigues de ceux qui voulaient une révolution. Rien, en effet, n'était tranquille, et personne n'était content de l'état présent des choses : à Sicyone et à Corinthe, on découvrit même un grand nombre de citoyens qui avaient des intelligences avec Cléomène, et que le désir de gouverner eux-mêmes avait rendus depuis longtemps malintentionnés pour le bien public. Aratus fut investi contre eux d'une autorité absolue : il fit mourir tous ceux des Sicyoniens qui furent convaincus de s'être laissé corrompre. Mais, ayant voulu ensuite rechercher les coupables de Corinthe pour les faire punir, il irrita les habitants de cette ville, qui étaient déjà atteints de la même maladie, et qui supportaient avec peine le gouvernement des Achéens.

Ils s'assemblèrent donc dans le temple d'Apollon; et ils envoyèrent prier Aratus de s'y rendre, bien résolus, avant de se mettre en révolte, ou de le tuer, ou de le retenir prisonnier. Aratus, pour ne faire paraître ni défiance ni soupçon, s'y rendit, conduisant lui-même son cheval par la bride. Dès qu'il parut, la plupart se levèrent, l'accablèrent d'injures et de sanglants repro-

ches : quant à lui, avec un visage calme et d'un ton de douceur, il leur dit de se rasseoir, et de ne pas crier ainsi, debout et en désordre ; il fit même entrer ceux qui se tenaient à la porte ; mais, tout en continuant de leur parler, il s'éloigna peu à peu de la foule, comme s'il cherchait quelqu'un à qui remettre son cheval. Il se déroba de la sorte, sans qu'on soupçonnât son dessein, et sans cesser de parler avec calme à ceux qu'il rencontrait, les engageant à se rendre au temple d'Apollon. Arrivé près de la citadelle, il monta sur son cheval ; et, après avoir donné ordre à Cléopatrus, qui commandait la garnison, de garder soigneusement la place, il courut à toute bride vers Sicyone, suivi seulement de trente soldats, tous les autres l'ayant abandonné et s'étant dispersés de côté et d'autre. Les Corinthiens ne tardèrent pas à être informés de sa fuite : ils se mirent à le poursuivre ; mais, n'ayant pu l'atteindre, ils députèrent vers Cléomène, pour qu'il se rendît à Corinthe, et ils lui remirent leur ville. Cléomène ne jugea pas que ce fût un dédommagement suffisant de la perte d'Aratus, qu'ils avaient laissé échapper : aussi, quand les habitants du canton nommé Acté [1] se furent joints à lui, et lui eurent livré leurs villes, il environna l'Acrocorinthe d'une muraille et d'une palissade.

Cependant Aratus ne fut pas plutôt arrivé à Sicyone, que la plupart des Achéens se rendirent auprès de lui. Ils tiennent une assemblée, le nomment général avec une autorité souveraine, et lui donnent une garde composée de ses propres concitoyens. Lui qui avait, durant trente-trois ans, gouverné la ligue achéenne, et qui s'était toujours vu le premier des Grecs en puissance et en réputation, il se trouvait alors abandonné, pauvre, persécuté, au sein d'une affreuse tempête, exposé aux plus grands dangers, et flottant sur les tristes débris du nau-

[1] Ce mot signifie *rivage* : l'Acte était le pays situé sur les côtes du Péloponèse, aux environs de Corinthe.

frage de sa patrie. Car les Étoliens lui refusèrent le secours qu'il leur demanda; et Athènes, qui était très-portée à lui en accorder, en fut détournée par Euclide et par Micion. Aratus possédait à Corinthe une maison et des sommes d'argent considérables. Cléomène n'y toucha point, et ne souffrit pas qu'on y touchât : au contraire, il fit venir les amis et les gens d'affaires d'Aratus, pour leur recommander d'avoir soin de son bien et de le garder, afin de lui en rendre compte dans la suite. De plus il envoya secrètement à Aratus Tripylus et ensuite Mégistonus, son propre beau-père, pour lui faire de sa part les offres les plus avantageuses, entre autres la promesse d'une pension annuelle de douze talents [1], somme double de celle que Ptolémée lui envoyait tous les ans; et, pour cela, Cléomène ne demandait autre chose sinon d'être nommé commandant des Achéens, et de garder conjointement avec eux la citadelle. Aratus répondit aux envoyés de Cléomène qu'il ne gouvernait pas les affaires, mais qu'il était gouverné par elles. Cléomène, qui prit cette réponse pour une défaite, se jeta sur le territoire de Sicyone, le mit à feu et à sang, et demeura pendant trois mois devant la ville. Aratus n'y mit aucun empêchement, délibérant en lui-même s'il recevrait Antigonus et lui livrerait l'Acrocorinthe; car Antigonus ne voulait fournir des secours qu'à cette condition.

Les Achéens, s'étant assemblés à Égium, y appelèrent Aratus; mais, comme Cléomène tenait Sicyone investie, il ne pouvait en sortir sans danger : d'ailleurs, ses concitoyens le retenaient, et ne voulaient pas souffrir qu'il exposât sa personne en passant ainsi au travers des ennemis. Les femmes mêmes et les enfants l'environnaient comme leur père et leur sauveur : ils le tenaient étroitement embrassé, et fondaient en larmes. Aratus les rassura; puis, après les avoir consolés, il monta à cheval,

[1] Environ soixante-six mille francs de notre monnaie.

et se rendit sur le bord de la mer avec dix de ses amis et son fils, qui était déjà un jeune homme. Ayant trouvé là quelques vaisseaux qui étaient à l'ancre, ils s'y embarquèrent, et ils se transportèrent à Égium, où se tenait l'assemblée. Il fut résolu qu'on appellerait Antigonus, et qu'on lui remettrait l'Acrocorinthe; et Aratus lui envoya même son fils parmi les autres otages. Les Corinthiens furent tellement irrités de ce décret, qu'ils pillèrent les richesses d'Aratus, et qu'ils donnèrent sa maison à Cléomène. Comme Antigonus s'avançait avec son armée, composée de vingt mille fantassins et de quatorze cents cavaliers, Aratus, avec les principaux magistrats, alla par mer à sa rencontre jusqu'à Pèges[1], à l'insu des ennemis, quoiqu'il ne se fiât pas trop à Antigonus ni aux Macédoniens. Il savait qu'il ne s'était agrandi que par les maux qu'il leur avait faits, et que sa haine pour l'ancien Antigonus avait été le premier et le plus solide fondement de sa fortune; mais, voyant que la nécessité était indispensable, et que la conjoncture, qui force l'obéissance de ceux-là même qui se croient les maîtres, exigeait cette démarche, il en courut le hasard.

Dès qu'Antigonus eut été averti de l'arrivée d'Aratus, il s'avança vers lui; puis, après avoir salué tous les autres avec politesse, mais sans aucune espèce de distinction, il fit à Aratus, dès cette première entrevue, l'accueil le plus honorable; et, dans la suite, ayant reconnu sa probité et son grand sens, il lui donna la plus entière confiance. Il est vrai qu'Aratus joignait à une capacité consommée pour les affaires beaucoup d'agrément dans le commerce de la vie; ce qui était fort agréable au roi dans ses moments de loisir. Aussi Antigonus, quoique jeune alors, n'eut pas plutôt connu l'excellence de son caractère, et les grandes qualités qui le rendaient si digne de l'amitié d'un roi, qu'il le préféra

[1] Ville maritime située au fond du golfe de Corinthe.

non-seulement à tous les Achéens, mais aux Macédoniens mêmes qu'il avait à sa cour, et qu'il se servit de lui dans toutes ses affaires. Ainsi se vérifia le signe que la divinité avait fait paraître peu de temps auparavant dans les entrailles des victimes. Car, dans un sacrifice qu'offrait Aratus, on trouva près du foie de l'animal deux vésicules de fiel enveloppées d'une seule couche de graisse; et le devin prédit que sous peu deux ennemis, qui semblaient irréconciliables, seraient unis de la plus étroite amitié. Aratus ne tint pas alors grand compte de la chose; car il ajoutait peu foi aux signes des victimes et aux prédictions des devins, comptant bien plus sur les lumières de la raison. Mais, dans la suite, comme la guerre se faisait avec succès, Antigonus donna un festin à Corinthe, où il convia un grand nombre de personnes, et où il fit placer Aratus à son côté, au-dessus de lui. Quelques moments après, il ordonna qu'on lui apportât une couverture, et il demanda à Aratus s'il ne trouvait pas qu'il fît bien froid. Aratus répondit que le froid était extrême. Alors Antigonus l'engagea à se rapprocher de lui davantage; et ses officiers, ayant apporté un tapis, les en enveloppèrent tous les deux. A ce moment, Aratus se ressouvint de son sacrifice, et se prit à rire; et il conta au roi le signe qui avait paru dans la victime, et l'interprétation que le devin en avait donnée. Mais ceci n'arriva que longtemps après.

A Pèges, ils se prêtèrent serment l'un à l'autre; puis ils marchèrent contre les ennemis. Il se livra plusieurs combats sous les murs de Corinthe, où Cléomène s'était fortifié, et où les Corinthiens se défendirent avec une grande valeur[1]. Sur ces entrefaites, Aristotélès d'Argos, ami d'Aratus, lui fit dire secrètement qu'il ferait révolter sa ville, s'il venait promptement avec des troupes. Aratus fit part de cet avis à Antigonus; et, Antigonus

[1] Ceci se passait en l'an 223 avant J.-C.

lui ayant donné sur-le-champ quinze cents hommes, il s'embarqua en toute hâte, et il arriva promptement à Épidaure. Les Argiens, sans attendre son arrivée, allèrent attaquer les troupes de Cléomène, et les contraignirent de s'enfermer dans la citadelle. Dès que Cléomène en eut été informé, craignant que les ennemis ne se rendissent maîtres d'Argos, et ne lui coupassent la retraite vers Lacédémone, il abandonna l'Acrocorinthe : il marcha la nuit même au secours des siens, prévint l'arrivée d'Aratus à Argos, et mit d'abord en fuite quelques corps de troupes ennemies. Mais, bientôt après, Aratus arriva, et Antigonus, presque en même temps que lui, avec son armée. Cléomène se retira à Mantinée. Depuis lors toutes les villes du Péloponnèse se joignirent à la ligue des Achéens. Antigonus prit possession de l'Acrocorinthe; et Aratus persuada aux Argiens, dont il venait d'être élu général en chef, d'abandonner à Antigonus tous les biens des tyrans et ceux des traîtres.

Les Argiens, après avoir torturé Aristomachus dans la ville de Cenchrées, le précipitèrent dans la mer. Ce fut là un sujet de violentes accusations contre Aratus : on lui reprocha d'avoir laissé périr injustement un homme qui n'était point méchant, avec lequel il avait eu de fréquents rapports, et qui, à sa persuasion, avait déposé la tyrannie et fait entrer sa ville dans la ligue achéenne. On lui imputait encore bien d'autres méfaits. C'était, disait-on, à son instigation que les Achéens avaient remis Corinthe aux mains d'Antigonus, comme ils eussent fait la première bourgade venue; qu'ils avaient souffert que le roi, après avoir pillé Orchomène, y mît une garnison macédonienne; qu'ils avaient fait un décret portant qu'on n'écrirait ni n'enverrait d'ambassade à aucun roi sans le consentement d'Antigonus; qu'ils s'étaient laissé contraindre à nourrir et à payer la garnison macédonienne; qu'ils faisaient des sacrifices, des libations et des jeux en l'honneur du roi : les conci-

toyens d'Aratus en avaient donné les premiers l'exemple, lorsqu'ils avaient reçu Antigonus dans leur ville par le conseil d'Aratus, qui lui-même l'avait traité dans sa propre maison. Tels étaient les reproches qu'on faisait à Aratus. Mais on ne réfléchissait pas qu'Aratus, après avoir remis les rênes du gouvernement aux mains d'Antigonus, entraîné par le torrent de la puissance royale, n'était plus maître de rien que de sa voix : encore ne pouvait-il sans danger en user librement. On voyait assez combien il était affligé de la plupart des actions d'Antigonus, surtout de ce qu'Antigonus avait relevé, malgré ses prières pour l'en empêcher, les statues des tyrans, et abattu celles des guerriers qui avaient surpris l'Acrocorinthe, hormis une seule, celle d'Aratus.

La conduite des Achéens à Mantinée ne se ressentit nullement de l'humanité naturelle aux Grecs. En effet, s'étant rendus maîtres de la ville par le secours d'Antigonus, ils firent périr les premiers et les plus illustres d'entre les citoyens : quant aux autres, ils furent ou vendus, ou envoyés en Macédoine chargés de fers. Les Achéens réduisirent en servitude les femmes et les enfants, les vendirent, partagèrent entre eux le tiers de l'argent provenant de cette vente, et départirent les deux autres tiers entre les Macédoniens. A la vérité, toutes ces injustices se commettaient par un esprit de vengeance; car, quoiqu'il soit affreux de traiter ainsi par colère des hommes de même nation et de même origine, néanmoins, dans la nécessité, c'est, comme dit Simonide, douceur et non dureté d'accorder ce soulagement et cette satisfaction à un cœur qui souffre, et qu'enflamme le ressentiment. Mais ce qu'Aratus fit ensuite contre la même ville ne saurait se justifier par aucun prétexte honnête, ni s'excuser par le moindre motif de nécessité. Car, après qu'Antigonus eut donné Mantinée aux Argiens, et que les Argiens, ayant résolu de la repeupler, l'eurent choisie pour y établir de nouveaux habitants,

Aratus fit décréter, pendant son commandement, que dorénavant la ville quitterait le nom de Mantinée pour prendre celui d'Antigonée, qu'elle porte encore aujourd'hui. C'est donc Aratus, ce semble, qui fut cause que *l'aimable Mantinée*[1] ne subsiste plus, et qu'à sa place on a une ville qui porte le nom de ceux par qui elle a été détruite, et qui en ont exterminé les habitants.

Quelque temps après, Cléomène fut défait par Antigonus dans une grande bataille, près de Sellasie[2] : il abandonna Sparte, et fit voile vers l'Égypte. Antigonus, de son côté, après avoir rempli, envers Aratus, tous les devoirs qu'exigeaient la justice et l'honnêteté, repartit pour la Macédoine : il y tomba malade presque aussitôt après son arrivée, et il envoya dans le Péloponnèse Philippe, à peine sorti de l'enfance, et qui devait lui succéder, en lui recommandant sur toutes choses de s'attacher à Aratus, et, lorsqu'il voudrait traiter avec les villes et se faire connaître aux Achéens, de n'agir que par les conseils d'Aratus. Aratus fit à Philippe le meilleur accueil possible, et le mit dans des dispositions si favorables, qu'il retourna en Macédoine plein de bienveillance pour lui, et rempli de zèle et d'ardeur pour les intérêts de la Grèce.

Après la mort d'Antigonus[3], les Étoliens conçurent le plus profond mépris pour les Achéens, à cause de leur lâcheté. Les Achéens, en effet, accoutumés à se défendre par des mains étrangères, et à se mettre à l'abri sous les armes des Macédoniens, étaient plongés dans l'oisiveté et l'inaction. Les Étoliens songeaient donc à s'emparer du Péloponnèse : ils y entrèrent en armes, et prirent chemin faisant quelque butin sur les terres de Patras et de Dymes[4] ; puis, ils se jetèrent sur le territoire de Messène,

[1] Homère, *Iliade*, chant II, vers 607.

[2] La destruction de Mantinee eut lieu en l'an 222, et la bataille de Sellasie, en l'an 221 avant J.-C. Sellasie etait une ville de la Laconie au nord de Sparte

[3] En l'an 220 avant J.-C.

[4] Patras et Dymes etaient deux villes d'Achaie.

et y mirent tout à feu et à sang. Aratus, indigné de ces violences, et qui voyait que Timoxénus, général cette année-là, différait de jour en jour d'aller à l'ennemi, et ne cherchait qu'à gagner du temps parce que son commandement allait expirer; Aratus, dis-je, qui lui devait succéder, avança de cinq jours son entrée en charge, pour aller au secours des Messéniens. Il assembla sur-le-champ les Achéens; mais, comme ils avaient cessé de s'exercer au métier des armes, et qu'ils étaient peu disposés à combattre, il fut défait près de Caphyes [1]. Aratus sembla, dans cette occasion, avoir agi avec trop d'ardeur; mais il se refroidit si fort dans la suite, et il perdit tellement toute espérance, que, loin de profiter des avantages que les Étoliens lui donnèrent différentes fois sur eux, il leur laissa exercer, dans le Péloponnèse, toute leur insolence, et souffrit qu'ils y vécussent sous ses yeux mêmes avec une licence désordonnée.

Les Achéens se virent donc contraints une seconde fois de tendre les mains vers la Macédoine, et d'appeler Philippe, pour lui confier les affaires de la Grèce, espérant que l'affection qu'il portait à Aratus, et la confiance qu'il avait en lui, le rendraient doux et traitable, et qu'ils le manieraient à leur gré. Mais Philippe, dès son arrivée, prêta l'oreille aux calomnies d'Apellès, de Mégaléus et de quelques autres courtisans contre Aratus. Il favorisa donc la faction contraire, et il porta les Achéens à élire pour général Épératus. Mais Épératus ne tarda pas à tomber dans le plus profond mépris; et, comme Aratus ne voulait plus se mêler des affaires, rien ne réussissait aux Achéens. Alors Philippe, qui reconnaissait son tort, se retourna du côté d'Aratus, et s'abandonna entièrement à lui; et, voyant, depuis cette démarche, ses affaires prospérer, et sa puissance et sa réputation s'accroître de jour en jour, il ne voulut plus rien faire que par le con-

[1] Caphyes était une ville d'Arcadie.

seil d'Aratus, le regardant comme le seul homme de qui lui venaient sa grandeur et sa gloire. Aussi sembla-t-il à tout le monde qu'Aratus était un excellent maître, non-seulement pour bien régler une démocratie, mais encore une monarchie; car la droiture de ses intentions et l'excellence de ses mœurs apparaissaient dans toutes les actions du roi, comme une riche couleur qui en rehaussait l'éclat. En effet, la modération avec laquelle Philippe traita les Lacédémoniens coupables envers lui; sa conduite à l'égard des Crétois, qui lui gagna en peu de jour toute leur île, et son expédition contre les Étoliens, dont le succès fut admirable, lui valurent la réputation d'un homme docile aux bons conseils, et à Aratus celle d'un homme sage et capable d'en donner.

Les succès d'Aratus ne firent qu'augmenter de jour en jour la jalousie que lui portaient les courtisans de Philippe; et, comme leurs calomnies secrètes restaient sans résultat, ils commencèrent à l'insulter ouvertement, et à lui parler à table de la manière la plus piquante et la plus outrageuse. Un soir même, tandis qu'il se retirait dans sa tente après souper, ils le poursuivirent à coups de pierres. Philippe, irrité de cette insolence, les condamna d'abord à une amende de vingt talents [1]; mais, voyant qu'ils continuaient à brouiller et à ruiner ses affaires, il les fit mourir.

Bientôt cependant Philippe, enorgueilli par la prospérité, laissa percer au dehors une foule de passions vicieuses, dont il portait le germe dans son âme. Sa perversité naturelle se fit jour à travers le déguisement dont il avait cherché à la cacher malgré lui, découvrit peu à peu, et finit par mettre à nu, la corruption de ses mœurs. D'abord, il fit un affront sanglant au jeune Aratus, en séduisant sa femme. Ce commerce criminel fut longtemps ignoré, parce qu'Aratus avait logé Philippe dans

[1] Environ cent dix mille francs de notre monnaie

sa propre maison[1]. Ensuite il tint, à l'égard des villes du Péloponnèse, une conduite dure et hautaine, et il en vint même à s'éloigner ouvertement d'Aratus. Les premiers soupçons qu'Aratus conçut contre lui naquirent de l'affaire de Messène. La division s'était mise parmi les habitants de la ville : Aratus alla à leur secours; mais il fut devancé par Philippe, qui arriva un jour avant lui, et qui, dès l'abord, au lieu d'apaiser les Messéniens, ne fit que les aigrir davantage les uns contre les autres, demandant d'un côté, aux magistrats, s'ils n'avaient pas des lois pour réprimer le peuple, et de l'autre, au peuple, s'il n'avait pas des mains pour se venger des tyrans. Ces propos irritèrent également les deux partis : les magistrats firent saisir les démagogues; et ceux-ci, ayant soulevé la multitude, massacrèrent les magistrats, et avec eux environ deux cents des personnages les plus considérables de la ville.

Quand Philippe, par cette indigne conduite, eut augmenté la division des Messéniens, Aratus arriva dans la ville. Il ne dissimula point son mécontentement contre Philippe, et il n'imposa point silence à son fils, qui faisait au roi les plus sanglants reproches. Le jeune homme qui, à ce qu'il paraît, aimait Philippe, lui dit alors que, loin de le trouver beau depuis qu'il avait fait une mauvaise action, il le trouvait le plus laid des hommes. On s'attendait à voir Philippe répondre d'un ton irrité, car il s'était récrié plusieurs fois pendant que le jeune homme parlait ainsi. Mais il garda le silence ; et, comme s'il eût accepté en patience ces reproches, et qu'il fût naturellement doux et conciliant, il prit le père par la main, et le fit sortir du théâtre; puis il le mena vers l'Ithomate[2], pour y sacrifier à Jupiter, et pour visiter la place, laquelle

[1] Tite Live dit que Philippe enleva la femme du jeune Aratus, qui se nommait Polycratia, et l'emmena en Macédoine, séduite par l'espoir qu'il lui donna de l'épouser.

[2] La citadelle d'Ithome, en Messénie

n'est pas moins forte que l'Acrocorinthe, et qui, avec une bonne garnison, est fort incommode aux pays voisins, et presque imprenable.

Lorsque Philippe y fut monté, et qu'il eut fait le sacrifice, le devin lui présenta les entrailles du bœuf qui venait d'être immolé : le roi les prit entre ses mains, puis il les montra à Aratus et à Démétrius de Pharos [1], se penchant tour à tour vers l'un et vers l'autre, et leur demandant si, d'après ce qu'ils voyaient dans les entrailles de la victime, ils jugeaient qu'il dût garder la citadelle, ou la rendre aux Messéniens. Alors Démétrius éclata de rire : « Si tu as l'âme d'un devin, lui dit-il, tu la rendras; mais, si tu as l'âme d'un roi, tu retiendras le bœuf par les deux cornes ; » désignant par le bœuf le Péloponnèse, et donnant à entendre à Philippe que, s'il occupait à la fois l'Ithomate et l'Acrocorinthe, il tiendait le Péloponnèse entier sous sa dépendance. Aratus gardait le silence; mais, à la fin, pressé par Philippe d'exprimer sa pensée : « Philippe, lui dit-il, il y a en Crète plusieurs montagnes fort élevées; la Béotie et la Phocide possèdent un nombre considérable de forteresses bâties sur des rochers escarpés ; il y a aussi dans l'Acarnanie, tant au milieu des terres que sur les côtes, des châteaux bien fortifiés : tu n'en as pris aucun de force, et pourtant ils t'obéissent tous volontairement. C'est aux brigands de se renfermer dans des rochers, et de s'entourer de précipices ; mais, pour un roi, la forteresse la plus sûre et la mieux défendue, c'est la confiance et l'amour de ses sujets. Voilà ce qui t'a ouvert la mer de Crète ; voilà ce qui t'a introduit dans le Péloponnèse ; voilà enfin ce qui t'a rendu, malgré ta jeunesse, le chef des uns et le maître des autres. » Il parlait encore, lorsque Philippe, remettant au devin les entrailles de la victime, et prenant Ara-

[1] Ce Démétrius était un Illyrien, puissant dans son pays, et qui rendit de grands services aux rois de Macédoine Antigonus et Philippe. Pharos était une île de la mer Adriatique.

tus par la main : « Retournons, lui dit-il, par où nous sommes venus ; » faisant entendre par là que les représentations d'Aratus lui avaient fait une sorte de violence, et comme arraché la ville.

Depuis ce moment, Aratus se retira de la cour : il rompit peu à peu tout commerce avec Philippe ; et, lorsque le roi marcha sur l'Épire et le pria avec instance de l'accompagner dans cette expédition, il refusa, et se tint à Sicyone, de peur de partager le blâme des mauvaises actions de Philippe. Philippe, après avoir honteusement perdu sa flotte dans la guerre contre les Romains, et avoir échoué dans toutes ses entreprises, revint dans le Péloponnèse : il tenta encore de tromper les Messéniens; mais ses ruses furent découvertes. Il eut alors recours à la violence, et ravagea tout le pays. Ce fut alors aussi qu'Aratus s'éloigna définitivement de lui, et se plaignit hautement de sa conduite. Il avait découvert le commerce criminel de Philippe avec la femme de son fils, et il en était très-affligé : néanmoins il n'en dit rien à son fils, que la connaissance d'un tel outrage eût irrité en vain, puisqu'il était dans l'impuissance de s'en venger. Il s'était fait dans Philippe le plus grand et le plus incroyable de tous les changements : au commencement, c'était un roi plein de douceur, un jeune homme sage et tempérant ; mais il était devenu le plus débauché des hommes et le plus odieux de tous les tyrans ; ou plutôt ce ne fut pas un changement, mais bien une manifestation des vices que la crainte lui faisait dissimuler, et qu'il produisit au dehors, quand l'impunité lui fut assurée.

L'affection qu'il fit paraître dès l'abord pour Aratus était mêlée de respect et de crainte, comme le prouve ce qu'il fit dans la suite contre lui ; car, malgré le grand désir qu'il avait de s'en défaire, étant persuadé que, tant qu'Aratus vivrait, il ne serait jamais libre, bien loin d'être tyran ou roi, il n'osa néanmoins employer contre lui la

force ouverte : il chargea donc Taurion, un de ses officiers et son ami, de l'en délivrer secrètement, en employant de préférence le poison, et de le faire en son absence. Taurion se lia avec Aratus, et lui donna un de ces poisons qui ne sont ni prompts ni violents, mais qui allument dans le corps des chaleurs lentes, excitent une toux faible, et finissent par conduire insensiblement à une phthisie incurable. Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais, sachant qu'il n'eût rien gagné à s'en plaindre, il le supporta patiemment, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement, ayant craché du sang en présence d'un de ses amis qui était dans sa chambre, comme celui-ci lui en témoignait son étonnement : « Mon cher Céphalon, lui dit Aratus, voilà le fruit de l'amitié royale. » Il mourut ainsi à Égium, étant général en chef des Achéens pour la dix-septième fois [1].

Les Achéens voulaient qu'il fût inhumé dans le lieu même, et ambitionnaient l'honneur de lui élever un monument qui répondît à la gloire de sa vie; mais les Sicyoniens, qui regardaient comme un malheur public qu'il en fût ainsi, persuadèrent aux Achéens de leur céder cet honneur. Toutefois, comme une ancienne loi, que fortifiait encore une crainte superstitieuse, défendait d'ensevelir personne dans l'enceinte des murailles, ils envoyèrent à Delphes consulter la Pythie, qui leur fit cette réponse :

Tu médites, Sicyone, de payer à Aratus,
A ton chef qui n'est plus, le prix de la gloire et du bonheur qu'il t'a donnés.
Hé bien, toute offense commise contre ce héros
Est une impiété qui souille la terre, et le ciel, et la mer.

Cet oracle, porté à Sicyone, ravit de joie tous les Achéens, mais plus particulièrement encore les Sicyoniens : ceux-

[1] C'était en l'an 213 avant J.-C., et il était âgé de cinquante-neuf ans.

ci changent leur deuil en fête, se couronnent de fleurs, se revêtent de robes blanches, et transportent aussitôt le corps d'Aratus d'Égium dans leur ville, avec des péans et des chœurs de danse. Ils choisirent un lieu qui s'offre de tous côtés à la vue, et c'est là qu'ils l'enterrèrent, comme fondateur et sauveur de leur ville. Ce lieu s'appelle encore aujourd'hui Aratium. On y offre chaque année deux sacrifices solennels : le premier, le jour même qu'Aratus délivra Sicyone de la tyrannie, qui est le cinquième du mois Désius, appelé par les Athéniens Anthestérion[1] ; et ce sacrifice porte le nom de Sotéria[2]. Le second se célèbre le jour anniversaire de la naissance d'Aratus. Dans l'origine, le premier sacrifice était offert par le prêtre de Jupiter Sauveur, et le second par le fils même d'Aratus, ceint d'un tablier moitié blanc et moitié couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, les musiciens du théâtre chantaient sur la lyre des hymnes en l'honneur d'Aratus ; et le maître du gymnase, à la tête d'un chœur d'enfants et de jeunes garçons, faisait une procession autour du monument. Le sénat, couronné de fleurs, et tous ceux des citoyens qui voulaient y assister, suivaient la procession. Aujourd'hui encore il subsiste quelques vestiges de cette cérémonie, conservés par un sentiment religieux ; mais la plupart des autres honneurs qui furent décernés alors à Aratus ont cessé, soit par le laps du temps, ou à raison des affaires qui sont survenues depuis.

Tels furent, d'après les historiens, le caractère et la vie d'Aratus. Quant à son fils, le roi Philippe, homme naturellement pervers, et qui aimait à joindre la cruauté à l'outrage, lui fit donner de ces poisons qui, sans être mortels, font perdre la raison et jettent dans la démence. Son esprit en fut aliéné ; et il ne se porta plus qu'à entreprendre des choses horribles, à commettre des ac-

[1] Mois dont le commencement correspond ordinairement aux derniers jours de janvier.

[2] C'est-à-dire *en l'honneur du Sauveur.*

tions infâmes, et à satisfaire les passions les plus honteuses et les plus funestes. Aussi, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, la mort fut-elle pour lui moins un malheur qu'une délivrance de ses maux, et un véritable affranchissement. Mais Philippe, pendant tout le reste de sa vie, paya à Jupiter, protecteur de l'hospitalité et de l'amitié, la juste peine de ses actions sacriléges. Car, ayant été vaincu par les Romains, et obligé de se remettre à leur merci, il fut privé de toutes ses conquêtes [1], contraint d'abandonner tous ses vaisseaux, à l'exception de cinq, de payer une amende de mille talents [2], et de donner son fils en otage. Enfin il ne dut qu'à la pitié des vainqueurs de conserver la Macédoine avec ses dépendances. Il continua d'immoler à sa cruauté les hommes les plus vertueux et ceux même de sa famille, et il se rendit l'objet de la haine et de l'horreur de tout le royaume. Le seul bonheur qui lui restait parmi tant de maux, c'était un fils d'une rare vertu; mais, jaloux des honneurs que lui rendaient les Romains, il le fit mourir. Il laissa la royauté à Persée, qui n'était pas, dit-on, son fils légitime, mais un enfant supposé, né d'une couturière nommée Gnathénium. C'est celui dont Paul Émile triompha [3]; et en lui finit la race d'Antigonus, au lieu que la postérité d'Aratus subsiste encore de nos jours à Sicyone et à Pellène.

[1] Par le traité conclu en l'an 205 avant J.-C.
[2] Environ cinq millions cinq cent mille francs.
[3] Voyez le récit de la lutte, et du magnifique triomphe du vainqueur, dans la *Vie de Paul Émile*.

GALBA.

(Né en l'an 4 avant J.-C., et mort en l'an 69 après J.-C.)

Iphicrate l'Athénien voulait que le soldat mercenaire fût avide d'argent et de plaisirs, afin que, pour se procurer de quoi satisfaire ses passions, il s'exposât avec plus d'audace à tous les périls. Mais la plupart des autres généraux veulent que le soldat, ainsi qu'un corps fort et robuste, dont un seul principe dirige toutes les fonctions, n'ait d'autres mouvements que ceux que son chef lui imprime. Aussi dit-on que Paul Émile, ayant trouvé, en arrivant en Macédoine, beaucoup de babil et de curiosité dans son armée, et la plupart des soldats s'ingérant, pour ainsi dire, des fonctions de général, fit publier dans le camp que chaque soldat eût la main prompte et l'épée bien affilée, et qu'il prendrait lui-même soin du reste. Platon disait que le meilleur général devenait inutile, si ses troupes n'étaient soumises et obéissantes; pensant que la vertu de l'obéissance, autant que celle du commandement, exige, pour modérer l'impétuosité de la colère, un naturel généreux, une éducation philosophique, mélangés de douceur et d'humanité. De nombreux exemples attestent cette vérité; et les malheurs qui fondirent sur Rome après la mort de Néron montrent assez que rien n'est terrible, dans un empire, comme une armée qui ne connaît plus de frein, et qui se livre avec licence à tous ses mouvements désordonnés.

Démade voyant, après la mort d'Alexandre, les mouvements impétueux et aveugles de l'armée macédo-

nienne, la comparait au cyclope Polyphème, après qu'il eut l'œil crevé. Mais l'empire romain, une fois divisé en plusieurs partis, devint en proie à des agitations violentes, à des troubles furieux, comme on nous peint ceux des Titans, et tourna ses armes contre lui-même, moins encore par l'effet de l'ambition des chefs qui se faisaient nommer empereurs, que grâce à l'avarice et à la licence de la soldatesque, qui les chassait les uns par les autres, comme un clou en chasse un autre. Denys disait, en parlant du tyran de Phères [1], qui, après avoir régné dix mois en Thessalie, avait été mis à mort, que c'était un tyran de tragédie; se moquant ainsi du changement subit qui s'était opéré dans sa fortune. Mais le foyer des Césars reçut, dans un moindre espace de temps, quatre empereurs, les soldats y faisant entrer l'un en en faisant sortir l'autre, de même que sur un théâtre. Il est vrai que les Romains, tout en souffrant de ces changements, y trouvaient une consolation : c'était de n'avoir besoin d'aucune vengeance contre les auteurs de leurs maux, qu'ils voyaient se tuer les uns les autres. Ils virent périr le premier, et avec grande justice, celui qui les avait entraînés dans ces changements, en leur faisant espérer de chaque nouveau César tout ce qu'il lui avait plu de leur promettre : c'était déshonorer la plus belle de toutes les entreprises, la révolte contre Néron, et la faire dégénérer en trahison, par le salaire dont elle était payée.

Car Nymphidius Sabinus, qui, comme nous l'avons dit [2], était préfet du palais avec Tigellinus, voyant les affaires de Néron désespérées et Néron sur le point de se retirer en Égypte, persuada aux soldats, comme si Néron eût déjà pris la fuite, de proclamer Galba empe-

[1] Le tyran dont le nom manque ici se nommait Polyphron. C'est à tort qu'on a cru qu'il s'agissait d'Alexandre de Phères, puisque Alexandre régna pendant onze ans.

[2] Probablement dans la *Vie de Néron*. Plutarque l'avait écrite; mais elle est perdue.

reur, promettant à ceux qui faisaient partie des troupes du palais et des cohortes prétoriennes sept mille cinq cents drachmes[1] par tête, et aux soldats des armées répandues dans les provinces douze cent cinquante drachmes[2] chacun : sommes énormes, qu'il aurait été impossible de ramasser, sans faire aux Romains dix mille fois plus de maux que ne leur en avait fait Néron. Cette promesse perdit d'abord Néron, et bientôt après Galba lui-même ; car, après avoir abandonné l'un pour recevoir l'argent promis, les soldats tuèrent l'autre parce qu'on leur manquait de parole. Ensuite, cherchant un empereur qui pût leur donner une pareille somme, ils se consumèrent eux-mêmes en révoltes et en trahisons, sans pouvoir obtenir la récompense tant désirée.

Le détail des choses qui arrivèrent alors n'appartient qu'à une histoire générale : il suffit donc au but que je me propose de ne point passer sous silence les événements et les malheurs qui signalèrent l'époque de ces empereurs. Sulpicius Galba est, de l'aveu de tous les historiens, le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la maison des Césars. Quoique fier de son illustre naissance, étant de la famille des Servius, Galba se tenait plus honoré encore de sa parenté avec Catulus[3], qui avait été le premier de son temps en réputation et en vertu, quoiqu'il cédât volontiers à d'autres le premier degré d'autorité et de puissance. Galba était parent de Livie, femme d'Auguste ; et ce fut par le crédit de Livie qu'il sortit du palais impérial pour aller prendre possession du consulat. On dit qu'il commanda avec distinction dans la Germanie, et que, devenu proconsul d'Afrique, il s'y distingua entre le petit nombre de ceux qui y ac-

[1] Environ six mille sept cent cinquante francs de notre monnaie.

[2] Environ onze cent vingt-cinq francs.

[3] Galba était arrière-petit-fils de Quintus Lutatius Catulus, celui qui fut le collègue de Marius ; et il mentionnait cette descendance sur toutes les statues qu'on lui érigeait.

quirent de l'honneur. Mais sa vie simple et frugale, et la modicité de sa dépense, éloignée de toute superfluité, le firent accuser d'avarice, dès qu'il fut parvenu à l'empire ; et la gloire qu'il tirait de son économie fut regardée comme chose surannée et hors de saison.

Néron, qui n'avait point encore appris à redouter les citoyens revêtus de grandes dignités, l'envoya commander en Espagne ; et, comme Galba était naturellement doux et humain, sa vieillesse donnait bonne opinion de sa prudence. Les intendants de Néron, tous scélérats avérés, pillaient avec autant de cruauté que d'injustice les provinces qu'ils gouvernaient. Galba, qui ne pouvait garantir les opprimés, partageait du moins ouvertement leurs peines : il souffrait de leurs maux comme s'ils eussent été les siens propres ; et c'était une sorte de consolation et de soulagement pour ceux-là même que les tribunaux condamnaient à être vendus comme esclaves. Dans ce temps-là, il courut contre Néron des chansons satiriques : Galba n'empêcha point qu'on les chantât, et ne partagea pas à cet égard la colère des intendants de Néron ; par suite de quoi l'affection que lui portaient déjà les gens du pays, avec lesquels il avait formé une étroite liaison depuis huit ans qu'il gouvernait leur province, s'augmenta singulièrement encore.

A cette époque [1], Junius Vindex, qui commandait en Gaule, se révolta contre Néron. Mais, avant que la conjuration eût éclaté, Vindex, dit-on, en avait écrit à Galba, qui ne voulut point y croire : il ne dénonça pas Vindex, comme firent plusieurs commandants, qui envoyèrent à Néron les lettres que Vindex leur avait écrites, et qui par là arrêtèrent, autant qu'il fut en eux, l'effet de l'entreprise ; mais, dans la suite, ces hommes, ayant été reconnus comme complices de cette révolte, convinrent qu'ils ne s'étaient pas moins trahis eux-mêmes qu'ils n'avaient trahi Vindex.

[1] En l'an 68 après J.-C. Galba avait alors soixante-douze ans accomplis.

Après que Vindex eut ouvertement déclaré la guerre à Néron, il écrivit à Galba une seconde lettre, pour le presser d'accepter l'empire, et de se donner pour chef à un corps puissant, c'est-à-dire à la Gaule, qui avait déjà cent mille hommes sous les armes, et qui pouvait en lever un plus grand nombre. Galba en délibéra avec ses amis : plusieurs lui conseillèrent de ne se pas hâter, et d'attendre, pour voir quels mouvements exciterait dans Rome la nouvelle de ce changement. Mais Titus Vinnius, commandant de la cohorte prétorienne, prenant la parole : « Galba, dit-il, pourquoi délibérer ? Chercher si nous demeurerons fidèles à Néron, c'est déjà lui être infidèles. Il faut, ou accepter l'amitié de Vindex, comme si Néron était déjà notre ennemi, ou dénoncer sur-le-champ Vindex et lui faire la guerre, parce qu'il veut que les Romains t'aient pour empereur plutôt que Néron pour tyran. » Alors Galba, sans plus attendre, fit afficher publiquement qu'à un certain jour, qu'il désignait, il affranchirait tous les esclaves qui viendraient se présenter à lui. Dès que cette publication fut connue, il se rassembla autour de sa personne une foule d'hommes décidés à faire la révolution ; et Galba ne fut pas plutôt monté sur son tribunal, que cette multitude le proclama empereur. Toutefois Galba ne voulut pas d'abord accepter ce titre. Après avoir accusé Néron et déploré le sort de tant d'illustres personnages que le tyran avait fait périr, il promit de donner tous ses soins à la patrie, sans prendre les noms de César ni d'empereur, mais avec le seul titre de lieutenant du sénat et du peuple.

Néron lui-même prouva, par sa conduite, combien était sage et raisonnable le choix que Vindex avait fait de Galba pour l'élever à l'empire. Lui, qui affectait de mépriser Vindex et de ne tenir aucun compte de la révolte des Gaulois, quand on lui apprit, au moment où il sortait du bain pour aller souper, la nouvelle de la proclamation de Galba, il renversa la table de colère. Néan-

moins, après que le sénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, Néron eut encore l'air de rire de cette révolte et d'en plaisanter avec ses amis, affectant beaucoup d'assurance, et disant que c'était un prétexte venu fort à propos pour amasser de l'argent, dont il avait grand besoin; qu'après qu'il aurait soumis les Gaulois, tous leurs biens seraient en sa possession; mais qu'en attendant, il allait faire vendre tout ce que possédait Galba, et se servir de l'argent qui en proviendrait, puisque aussi bien Galba venait d'être déclaré son ennemi. En effet, il ne tarda pas à faire mettre à l'encan les biens de Galba; mais Galba, en ayant été informé, fit aussi vendre à son de trompe tous ceux qu'avait Néron en Espagne; et il trouva, plus que Néron, des acheteurs empressés.

Chaque jour le nombre des révoltés s'augmentait, et l'on accourait de toutes parts se joindre à Galba : seuls, Clodius Macer, qui commandait en Afrique, et Verginius Rufus, général des légions germaines qui étaient en Gaule, agissaient séparément, et formaient chacun une faction différente. Clodius, homme cruel et avide, et qui se sentait coupable de concussions, de rapines et de meurtres, se montrait flottant et incertain, également incapable de retenir et d'abandonner l'empire. Verginius, chef de légions puissantes, qui l'avaient maintes fois nommé empereur, et qui voulaient encore le contraindre d'en prendre le titre, répondait toujours qu'il n'accepterait jamais l'empire, et qu'il ne souffrirait pas que le souverain pouvoir fût donné à un autre qu'à celui que le sénat aurait choisi. Galba en fut d'abord troublé; mais, après que Verginius et Vindex eurent, en quelque sorte, été forcés par leurs légions d'en venir aux mains, et de livrer une grande bataille, semblables à deux écuyers qui, ne pouvant retenir leurs chevaux, sont obligés de s'abandonner à leur fougue; après que Vindex se fut tué lui-même sur les corps de vingt mille Gaulois qui étaient tombés dans la bataille; le bruit s'étant répandu que les

vainqueurs exigeaient, pour prix d'une aussi grande victoire, que Verginius acceptât l'empire, sans quoi ils menaçaient de rentrer sous l'obéissance de Néron, alors Galba fut si effrayé, qu'il écrivit à Verginius, pour le prier de s'entendre avec lui, afin de conserver aux Romains l'empire et la liberté. Galba s'en retourna ensuite avec ses amis à Clunia [1], ville d'Espagne, où il séjourna quelque temps : il se repentait déjà de ce qu'il avait fait; et il regrettait la vie douce et paisible à laquelle il était habitué, au prix des embarras de sa position présente.

On était alors au commencement de l'été. Un soir, à la nuit tombante, un de ses affranchis, nommé Icélus, arriva de Rome au camp : il avait fait ce trajet en sept jours. Ayant appris que Galba était déjà retiré dans sa tente, il y accourut, y entra malgré les domestiques, qui voulaient l'en empêcher, et lui annonça que l'armée d'abord, et ensuite le sénat, qui ne voyaient point paraître Néron, quoique Néron fût encore vivant, l'avaient proclamé empereur, et que, quelques instants après, on avait appris la mort du tyran. « Je n'ai pas voulu, ajouta-t-il, m'en rapporter à ceux qui répandaient la nouvelle : je suis allé sur le lieu même; et ce n'est qu'après avoir vu son corps gisant par terre que je suis parti. » Cette nouvelle causa une extrême joie à Galba; et aussitôt accourut à sa porte une foule immense, que son air satisfait rassura, quoique la diligence du courrier parût incroyable; mais, deux jours après, Titus Vinnius arriva du camp, suivi de plusieurs officiers, et lui apporta le détail de tout ce que le sénat avait décrété. Galba donna à Vinnius, pour récompense, une charge honorable, et à l'affranchi le droit de porter un anneau d'or : ce dernier ajouta à son nom d'Icélus celui de Marcianus, et eut depuis le premier crédit entre les autres affranchis.

[1] Clunia était une ville de la Celtibérie, ou Espagne Tarraconaise.

Cependant, à Rome, Nymphidius Sabinus tendait à attirer à lui toutes les affaires, non point par une marche lente et insensible, mais tout à la fois et d'un seul coup, prétextant la vieillesse de Galba (Galba avait alors soixante-treize ans), qui lui laissait à peine assez de force pour se faire porter à Rome dans une litière. D'ailleurs les cohortes prétoriennes, qui étaient attachées depuis longtemps à Nymphidius, fondaient sur lui seul, dans ce moment plus que jamais, toute leur espérance : elles le regardaient comme leur bienfaiteur, à cause de la somme d'argent qu'il leur avait promise au nom de Galba, tandis qu'elles ne voyaient dans Galba qu'un débiteur. Nymphidius enjoignit d'abord à Tigellinus, qui était comme lui préfet du prétoire, de déposer son épée; puis il donna de magnifiques festins à tous les personnages consulaires et aux anciens généraux, qu'il avait fait inviter au nom de Galba : en même temps il gagna des soldats, qui parcoururent le camp, disant qu'il fallait députer vers Galba, et lui demander Nymphidius pour préfet perpétuel du prétoire, seul et sans collègue. Mais ce que le sénat fit pour l'honorer et pour accroître sa puissance, en lui donnant le titre de bienfaiteur de la patrie, en allant chaque matin à sa porte pour le saluer, et en ordonnant que tous les actes publics seraient faits en son nom, et que lui seul aurait le droit de les ratifier, lui inspira une telle audace, qu'en peu de temps il devint non-seulement odieux, mais encore redoutable à ceux-là même qui lui faisaient la cour.

Un jour, les consuls ayant chargé les courriers publics de leurs dépêches pour l'empereur, et leur ayant remis les lettres scellées de leur sceau, afin que les magistrats des villes qui étaient chargés de les recevoir, après avoir reconnu le sceau, fournissent des relais aux messagers, pour qu'ils pussent faire une plus grande diligence, Nymphidius, irrité de ce qu'ils avaient refusé les lettres scellées de son sceau et les soldats de sa garde

pour porter les dépêches, délibéra, dit-on, pour savoir s'il ne les ferait point mourir; mais, sur les excuses qu'ils lui firent, il leur pardonna. Comme il cherchait à flatter le peuple, il n'empêcha point la multitude de mettre à mort tous ceux des amis de Néron qui tombèrent entre ses mains. Le gladiateur Spicillus fut jeté sous les statues de Néron qu'on traînait dans la ville, et écrasé ainsi au milieu du Forum. Aponius, un des délateurs, fut étendu à terre, et des chariots chargés de pierres lui passèrent sur le corps. D'autres furent mis en pièces, quoique innocents. On poussa les choses à un tel excès, que Mauriscus, qui était des plus gens de bien de Rome, et qui en avait la renommée, dit en plein sénat qu'il craignait que dans peu on ne regrettât Néron.

Nymphidius s'avançait ainsi de jour en jour vers le but auquel il aspirait, laissant répandre le bruit dans Rome qu'il était fils de Caïus César[1], celui qui avait régné après Tibère. Caïus avait eu en effet, dans sa jeunesse, quelque commerce avec la mère de Nymphidius, femme assez belle, qui était fille de Callistus, un des affranchis de César, et d'une couturière à journée. Mais il paraît que le commerce de Caïus avec cette femme avait été postérieur à la naissance de Nymphidius : il passait pour fils du gladiateur Marcianus, dont Nymphidia, sa mère, s'était éprise à cause de sa célébrité; d'ailleurs, sa ressemblance avec Marcianus rendait cette origine vraisemblable. Quoi qu'il en soit, il avouait Nymphidia pour sa mère; mais, comme il s'attribuait à lui seul la mort de Néron, il croyait que les honneurs et les richesses dont il était comblé n'étaient pas suffisants pour le récompenser. Non content de faire servir à ses infâmes plaisirs Sporus, que Néron avait aimé, et que lui, Nymphidius, avait pris au pied même du bûcher où le corps du tyran brûlait encore, dont il s'était fait comme sa

[1] Autrement dit Caligula.

femme, et auquel il avait donné le nom de Poppée, il aspirait encore à l'empire : secondé par certaines femmes et par certains personnages consulaires, il nouait dans Rome des intrigues secrètes avec ses amis; même il envoya en Espagne Gellianus, un de ses amis, pour observer les démarches de Galba, et pour examiner tout ce qui s'y passait.

Mais, après la mort de Néron, tout réussit à Galba : seul Verginius Rufus lui donnait de l'inquiétude, parce qu'il flottait entre les deux partis. Galba craignait que Verginius, chef d'une armée puissante et belliqueuse, illustré d'ailleurs par sa victoire sur Vindex, maître d'une grande partie de l'empire romain et de la Gaule entière, laquelle était dans l'agitation et disposée à la révolte, ne prêtât l'oreille à ceux qui l'appelaient à l'empire. Aucun capitaine n'avait un plus grand nom ni autant de célébrité que Verginius : plus que personne Verginius avait influé sur le sort de l'empire, qu'il avait délivré à la fois et d'une tyrannie cruelle et de la guerre des Gaules; mais, persévérant toujours dans ses premières résolutions, il laissait au sénat le choix d'un empereur; et, même après que la mort de Néron fut certaine, les soldats ayant renouvelé leurs instances, et un des tribuns ayant tiré son épée dans sa tente, en le menaçant de la lui passer à travers le corps s'il n'acceptait l'empire, il demeura inébranlable. Mais, après que Fabius Valens, commandant d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, et que Verginius eut appris, par des lettres de Rome, les décrets du sénat, alors il détermina ses légions, non sans peine, à reconnaître Galba pour empereur. Il ne fit aucune difficulté de recevoir Flaccus Hordéonius, que Galba avait envoyé pour lui succéder : il lui remit le commandement de l'armée, puis il alla au-devant de Galba, qui marchait vers Rome. Galba ne lui témoigna aucun ressentiment, parce qu'il respectait sa vertu; mais il ne lui donna non

plus nulle marque de bienveillance, retenu qu'il était par ses amis, et en particulier par Titus Vinnius, qui portait envie à Verginius, et qui s'imaginait le ravaler ainsi; car Vinnius ne s'apercevait pas qu'il secondait, à son insu, la bonne fortune de Verginius, en l'éloignant des maux sans nombre auxquels les guerres assujettissaient les autres généraux, et en lui laissant couler une vieillesse paisible au sein d'une vie tranquille et sans orages.

Les députés envoyés par le sénat rencontrèrent Galba près de Narbonne, ville de la Gaule. Là, ils lui rendirent leurs devoirs, et ils le pressèrent d'aller bien vite se montrer au peuple, qui désirait ardemment sa présence. Galba les accueillit très-bien : il leur parla avec autant de bonté que de familiarité; et, dans les repas qu'il leur donna, laissant de côté la vaisselle d'or et d'argent et les autres meubles de Néron, que Nymphidius lui avait envoyés, il ne se servit que de ses propres meubles et de sa propre vaisselle, montrant en cela une grandeur d'âme qui le rendait supérieur à la vanité. Mais bientôt Vinnius lui fit entendre que cette magnanimité, cette modestie et cette simplicité, étaient une manière basse de flatter le peuple que la véritable grandeur dédaignait d'employer; et il lui persuada de faire usage des richesses de Néron, et de ne rien épargner pour étaler à sa table une magnificence royale. On ne tarda pas à croire que le vieillard se laisserait gouverner par Vinnius, le plus avare et le plus voluptueux de tous les hommes. Ce Vinnius, étant encore jeune, et faisant sa première campagne sous Calvisius Sabinus, fit entrer une nuit dans le camp, déguisée en soldat, la femme de son capitaine, qui était très-débauchée, et la corrompit dans l'endroit même du camp que les Romains appellent Principia[1]. Caïus César, pour le punir de cette action, le fit mettre en prison; mais, après la mort de

[1] C'était une enceinte qu'on regardait comme sacrée, où l'on plaçait les aigles et les autres enseignes militaires, et où l'on convoquait l'assemblée des soldats.

Caïus, il recouvra sa liberté. Une autre fois, soupant chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent : l'empereur, en ayant été informé, le fit inviter à souper pour le lendemain; mais il ordonna à ses gens de ne mettre devant Vinnius que de la vaisselle de terre. Aussi ce larcin, par la modération et la plaisanterie du prince, parut-il plus digne de risée que de punition; mais les vols que Vinnius commit dans la suite, lorsqu'il disposait à son gré de Galba et de ses finances, causèrent de funestes malheurs et des événements tragiques, donnant lieu aux uns, et servant de prétexte aux autres.

En effet, Nymphidius, après le retour de Gellianus, qu'il avait envoyé auprès de Galba comme espion, ayant appris que Cornélius Lacon avait été nommé préfet du palais et des gardes prétoriennes; que Vinnius jouissait du plus grand crédit auprès de l'empereur, et que Gellianus n'avait pu approcher de Galba ni l'entretenir en particulier, parce qu'il était devenu suspect et qu'on observait toutes ses démarches, fut si troublé de ces nouvelles, qu'il assembla tous les capitaines des cohortes prétoriennes, et leur dit, qu'à la vérité Galba était un vieillard plein de douceur et de modération, mais qu'au lieu de se conduire par ses propres conseils, il se laissait entièrement gouverner par Vinnius et Lacon, qui s'en acquittaient fort mal. « Avant de donner à ces deux hommes, ajouta-t-il, le temps d'acquérir la même autorité qu'avait Tigellinus, il faut envoyer des députés vers l'empereur, au nom de toute l'armée, pour lui représenter qu'en éloignant de sa personne Vinnius et Lacon seulement, il serait mieux vu à Rome, et qu'il se rendrait plus agréable à tout le monde. » Mais les officiers n'approuvèrent point cette proposition : ils trouvèrent au contraire fort étrange que Nymphidius voulût prescrire à un vieux empereur, comme à un jeune homme qui commencerait à commander, quels amis il devait retenir ou rejeter.

Nymphidius prit donc une autre voie : il chercha à effrayer Galba, en lui écrivant tantôt que Rome était dans une grande agitation et renfermait une foule de gens malintentionnés contre lui; tantôt que Clodius Macer retenait en Afrique les blés destinés pour Rome; une autre fois, que les légions de la Germanie commençaient à se soulever, et qu'il recevait les mêmes nouvelles des troupes de Syrie et de Judée. Mais, comme Galba ne tenait aucun compte de ces avis et n'y ajoutait pas foi, Nymphidius résolut de lui courir sus le premier. Clodius Celsus d'Antioche, homme plein de sens, et le plus fidèle de ses amis, chercha autant qu'il put à l'en détourner, disant qu'il ne croyait pas qu'il y eût dans Rome une seule famille qui consentît à donner à Nymphidius le titre de César. Mais tous les autres se moquaient de Galba; et Mithridate de Pont surtout raillait sur sa tête chauve et ses rides. « Les Romains, disait-il, ont maintenant bonne opinion de lui; mais ils ne l'auront pas plutôt vu, qu'ils regarderont comme un opprobre les jours où on lui donna le nom de César. »

Il fut donc résolu qu'à minuit on mènerait Nymphidius au camp, et que là on le proclamerait empereur. Mais, sur le soir, Antonius Honoratus, le premier des tribuns militaires, assembla les soldats qu'il commandait : il commença par se reprocher à lui-même et ensuite à tous les autres qu'en si peu de temps ils eussent changé tant de fois de parti, non par des motifs raisonnables, et pour choisir ce qui était le meilleur, mais poussés de trahison en trahison par quelque mauvais Génie. « Sans doute, continua-t-il, les crimes de Néron nous ont fourni un prétexte pour justifier nos premières démarches; mais, aujourd'hui, avons-nous aucune raison de trahir Galba? Pouvons-nous l'accuser de l'assassinat de sa mère, ou du meurtre de sa femme? Avons-nous eu la honte de voir notre empereur chanter et jouer des tragédies sur nos théâtres? Et ces infamies mêmes nous

ont-elles fait abandonner Néron? N'est-ce pas à la seule persuasion de Nymphidius que nous l'avons rejeté, parce que Nymphidius nous fit croire que Néron nous avait abandonnés le premier, et qu'il s'était retiré en Égypte? Allons-nous donc encore immoler Galba sur Néron? et, après nous être défaits du parent de Livie, comme nous nous sommes défaits du fils d'Agrippine, prendrons-nous pour César le fils de Nymphidia? Ah! plutôt, punissons Nymphidius de ses crimes, et demeurons les gardes fidèles de Galba, comme nous avons été les vengeurs des forfaits de Néron. » Ce discours du tribun ramena tous les soldats à son avis : ils allèrent trouver ceux des autres cohortes, les exhortèrent à rester fidèles à l'empereur, et en gagnèrent un grand nombre.

A ce moment, un cri général rententit dans le camp : Nymphidius, croyant, ou que les soldats l'appelaient à l'empire, ou que c'était quelque mouvement séditieux causé par ceux qui chancelaient encore, et qu'il fallait prévenir ce mouvement, s'y rendit, suivi d'un grand nombre de gens qui portaient des flambeaux, et tenant dans sa main une harangue, que Cingonius Varron avait composée pour lui, et qu'il avait apprise par cœur, afin de la prononcer devant les soldats. Mais, ayant trouvé les portes du camp fermées, et les murailles garnies d'hommes armés, la frayeur le saisit : il s'avança vers ces hommes, et il leur demanda quel était leur dessein, et en vertu de quel ordre ils avaient pris les armes; et, comme tous répondirent qu'ils reconnaissaient Galba pour empereur, il feignit de partager leur sentiment, s'approcha davantage d'eux, loua leur fidélité, et commanda à ceux qui l'accompagnaient de suivre son exemple. Alors les sentinelles lui ouvrirent les portes, et le laissèrent entrer avec un petit nombre des siens : il ne fut pas plutôt dans le camp, qu'on lui lança une javeline, que Septimius reçut dans son bouclier; mais d'autres coururent sur lui l'épée nue à la main, le

poursuivirent et le massacrèrent dans la tente d'un soldat. Son corps fut traîné au milieu du camp : là, on l'entoura d'une barrière, et il demeura exposé le lendemain à la vue de toute l'armée.

Ainsi périt Nymphidius. Galba, informé de cette mort, ordonna que l'on fît périr tous ceux des conjurés qui ne se seraient pas tués eux-mêmes. De ce nombre furent Cingonius, celui qui avait composé la harangue de Nymphidius, et Mithridate de Pont. Leur supplice était mérité : néanmoins l'on trouva que c'était chose contraire aux lois et aux coutumes des Romains, d'avoir mis à mort, sans les juger, des hommes d'une condition honorable; car tout le monde s'attendait à une autre physionomie de gouvernement, par ce qu'on avait d'abord dit de Galba; et, comme il arrive ordinairement, on se trouvait trompé. Mais on fut affligé bien davantage encore, quand Galba donna l'ordre de mourir à Pétronius Turpilianus, personnage consulaire, parce qu'il était demeuré fidèle à Néron. En faisant tuer Macer en Afrique par les mains de Trébonianus, et Fontéius en Germanie par celles de Valens, il avait au moins des prétextes : ils étaient en armes dans le camp, et ils pouvaient être à craindre; mais Turpilianus, vieillard nu et sans armes, Galba aurait dû l'entendre, s'il eût été jaloux de garder dans ses actions la modération qu'il affectait dans ses paroles. Tels sont les reproches qu'on fait à Galba.

Galba n'était plus qu'à vingt-cinq stades[1] de Rome, lorsqu'il rencontra un corps de matelots, attroupés en tumulte, qui occupaient le chemin, et qui l'environnèrent de tous côtés. C'étaient les matelots que Néron avait enrôlés, et dont il avait composé une légion. Ils étaient rassemblés sur le passage de Galba, afin de lui demander la confirmation de leur nouvel état, et ils empêchaient

[1] Environ cinq kilomètres, ou un peu plus d'une lieue.

tous ceux qui étaient venus au-devant de lui de le voir et de s'en faire entendre. Ils poussaient de grands cris, demandaient des enseignes, et qu'on leur assignât une garnison. Comme l'empereur les renvoyait à un autre jour pour lui parler, ils prirent ce délai pour un refus de sa part, et firent éclater leur mécontentement : ils le suivirent, sans épargner les murmures; et, quelques-uns ayant eu l'audace de tirer leurs épées, Galba les fit charger par sa cavalerie. Aucun d'eux ne résista : les uns furent foulés sous les pieds des chevaux, les autres massacrés dans leur fuite. Ce ne fut pas un heureux présage pour Galba d'entrer dans Rome au milieu d'un tel carnage et à travers tant de morts : jusqu'alors on l'avait méprisé comme étant un vieillard faible; mais alors il parut à tout le monde un homme effrayant et redoutable.

En affectant une grande réforme dans les largesses et les prodigalités de Néron, Galba s'éloigna même de ce qu'exigeait la décence; car, un excellent musicien, nommé Canus, ayant un soir joué de la flûte à son souper, l'empereur le loua beaucoup et lui témoigna tout le plaisir qu'il avait eu de l'entendre; puis il se fit apporter sa bourse, y prit quelques pièces d'or [1], et les donna à cet homme, en disant qu'il lui faisait cette gratification de son argent, et non des deniers publics. Il fit retirer rigoureusement aux musiciens et aux athlètes les dons que Néron leur avait faits, et il ne leur en laissa que le dixième. On ne gagna que très-peu de chose à cette recherche, parce que la plupart de ceux qui avaient reçu ces présents les avaient déjà dépensés, comme c'est l'habitude de ces sortes de gens, qui sont presque tous sans conduite, et qui vivent au jour le jour. Galba étendit

[1] Suétone dit qu'il lui donna cinq deniers, qui équivalaient à peu près à cinq drachmes attiques, ou à quatre francs cinquante centimes de notre monnaie. Mais il y en a qui font accorder le texte de Suétone avec celui de Plutarque, en disant que ces cinq deniers étaient d'or, et non d'argent.

alors son enquête sur ceux-là même qui avaient acheté ou reçu quelque chose d'eux, et les força de restituer. Et, comme cette affaire était sans bornes, et qu'elle atteignait un grand nombre de personnes, toute la honte en retomba sur l'empereur, et toute la haine sur Vinnius, car Vinnius ne rendait l'empereur avare envers les autres que pour profiter lui-même de ses richesses, et pour satisfaire ses passions en prenant et vendant tout. En effet, d'après ce conseil d'Hésiode :

Du tonneau qui commence ou qui finit, bois à ta soif[1],

Vinnius, qui voyait Galba vieux et infirme, voulut se gorger, pour ainsi dire, de la fortune de l'empereur, persuadé que, bien qu'elle commençât à peine, elle touchait à sa fin.

Cependant la conduite de Vinnius faisait grand tort au vieillard, d'abord parce que Vinnius administrait mal ses affaires, ensuite parce qu'il blâmait ou empêchait ses meilleures intentions, entre autres le châtiment des ministres de Néron. L'empereur fit mourir plusieurs de ces scélérats : de ce nombre furent Éléus, Polyclète, Pétinus et Patrobius. Le peuple, en les voyant conduire au supplice à travers le Forum, battait des mains, et criait que c'était une procession sainte, agréable aux dieux mêmes; mais que les dieux et les hommes réclamaient en outre le maître et le précepteur de la tyrannie, Tigellinus. Mais cet honnête personnage avait pris les devants : il avait gagné Vinnius, en lui donnant des arrhes considérables. Ainsi Turpilianus, qui n'était devenu odieux que parce qu'il n'avait ni haï ni trahi un maître méchant, sans avoir jamais trempé dans les crimes de Néron, fut condamné à mort; tandis que Tigellinus, après avoir rendu Néron digne de mort, et

[1] *Œuvres et Jours*, vers 366 ; mais Hésiode ajoute qu'il faut y puiser modérément quand il est au milieu.

l'avoir abandonné et trahi, échappait au supplice : preuve évidente qu'il n'y avait rien dont on dût désespérer, et qu'on ne fût sûr d'obtenir de Vinnius à prix d'argent.

Cependant le peuple romain désirait ardemment voir conduire Tigellinus au supplice : il ne cessait de le demander, dans les jeux du théâtre et du cirque; jusqu'à ce que l'empereur les en reprit par une affiche publique, laquelle portait que Tigellinus, étant attaqué d'une phthisie qui le consumait, avait peu de temps à vivre, qu'en conséquence Galba les priait de ne le point aigrir, et de ne pas chercher à rendre sa domination tyrannique. Cette publication mécontenta fort le peuple; mais Tigellinus et Vinnius firent si peu de cas de la colère des citoyens, que le premier offrit un sacrifice aux dieux Sauveurs, et prépara un festin magnifique; et que l'autre, après avoir soupé avec l'empereur, alla passer la soirée chez Tigellinus, menant avec lui sa fille, qui était veuve alors, et à laquelle Tigellinus, en buvant à sa santé, fit don de deux cent cinquante mille drachmes[1]. Tigellinus ordonna en même temps à la première de ses concubines d'ôter le collier qu'elle portait, et qui était estimé cent cinquante mille drachmes[2], et de le donner à la fille de Vinnius.

Depuis ce moment, les choses mêmes faites avec modération par l'empereur furent calomniées; comme par exemple la décharge d'impôts et le droit de cité accordés aux Gaulois qui avaient pris part à la révolte de Vindex : on crut que les Gaulois n'avaient point obtenu ces faveurs de l'humanité de l'empereur, mais les avaient achetées de Vinnius. Voilà pourquoi le peuple haïssait la domination de Galba. Quant aux soldats, quoiqu'ils n'eussent point reçu la gratification qui leur avait été promise, ils s'étaient pourtant flattés, au commencement de son règne, de tirer de lui autant que

[1] Environ deux cent vingt-cinq mille francs de notre monnaie.
[2] Environ cent trente-cinq mille francs.

de Néron. Mais Galba, informé de leurs plaintes : « Mon habitude, dit-il, est de choisir mes soldats, et non de les acheter ; » parole digne d'un grand prince, mais qui fit naître dans le cœur des soldats une haine implacable contre Galba. En effet, il semblait que non-seulement Galba les frustrât de ce qu'il leur devait, mais qu'il donnât encore l'exemple à ses successeurs d'en faire autant que lui.

Cependant, à Rome, les mouvements de révolte fermentaient encore secrètement parmi les troupes ; mais le respect qu'elles avaient pour la présence de l'empereur contenait cette passion de nouveautés ; et, comme elles ne voyaient aucune occasion de changement, elles comprimaient leur haine, et la tenaient cachée. Les légions qui avaient servi sous Verginius, et qui étaient alors sous les ordres de Flaccus en Germanie, fières de la victoire qu'elles avaient remportée sur Vindex, et voyant qu'elles n'en obtenaient aucune récompense, étaient sourdes aux discours de leurs officiers, et ne tenaient aucun compte de leur général, que la goutte, dont il était continuellement tourmenté, avait rendu presque impotent, et qui d'ailleurs n'avait aucune expérience des affaires. Un jour, à des jeux publics, les tribuns et les centurions ayant fait, selon la coutume des Romains, des vœux pour la prospérité de l'empereur, la plupart des soldats en murmurèrent ; et, comme les officiers continuaient leurs prières, ils répondirent : « S'il en est digne[1]. » Les troupes que commandait Tigellinus se portaient souvent à de pareilles insolences ; et Galba en était toujours informé par ses lieutenants. Comme il craignait qu'on ne le méprisât, tant à cause de sa vieillesse que parce qu'il n'avait pas d'enfants, il résolut d'adopter quelque jeune Romain d'illustre maison, et de le déclarer son successeur à l'empire.

[1] Le texte vulgaire donne οὐκ ἄξιος, *il n'en est pas digne ;* mais la correction de οὐκ en εἰ est nécessaire : c'est d'ailleurs la leçon des anciennes éditions et de plusieurs manuscrits.

Or, il y avait à Rome un jeune homme de noble famille, nommé Marcus Othon, que le luxe et les plaisirs avaient tellement corrompu dès l'enfance, qu'il ne le cédait nullement en débauches aux plus dissolus des Romains. Et, comme Homère nomme Alexandre[1], *le mari d'Hélène à la belle chevelure*, désignant le personnage par le nom de sa femme parce qu'il n'avait rien de recommandable en lui-même, de même Othon s'était rendu célèbre à Rome par son mariage avec Poppée. Néron était devenu amoureux de Poppée, pendant qu'elle était mariée à Crispinus; mais, retenu par le respect qu'il conservait encore pour sa femme et par la crainte que lui inspirait sa mère, il cacha sa passion, et il chargea Othon d'aller voir Poppée, et d'essayer de la séduire. Car Othon s'était rendu agréable à Néron à cause de sa prodigalité; et Néron écoutait souvent avec plaisir les railleries qu'Othon faisait sur son excessive économie. On conte, à ce propos, qu'un jour Néron, se parfumant d'une essence précieuse, en arrosa légèrement Othon : le lendemain, Othon lui donna à souper; et, dès que Néron fut entré dans la salle, on vit de tous côtés des tuyaux d'or et d'argent qui répandaient des essences de grand prix, avec autant de profusion que si c'eût été de l'eau, et dont les convives furent tout trempés. Othon débaucha donc Poppée pour Néron[2], en lui faisant espérer le prince pour amant: il lui persuada de divorcer d'avec son mari, et il la prit chez lui comme sa femme; mais il eut moins de plaisir de la posséder, que de chagrin de la partager avec un autre. Poppée, dit-on, n'était pas fâchée de cette jalousie : on prétend même qu'elle refusait de recevoir Néron chez elle en l'absence d'Othon, soit qu'elle voulût prévenir le dégoût qu'amène un plaisir

[1] Autrement dit Paris.

[2] Tacite raconte qu'Othon la séduisit pour lui-même et l'épousa, et qu'ensuite, ayant loué imprudemment sa beauté devant Néron, il fit naître la passion du tyran, qui, avant ce temps, ne connaissait pas Poppée.

trop facile, ou, comme d'autres l'assurent, que son goût pour le libertinage lui fit désirer d'avoir Néron pour amant plutôt que pour époux. Othon eut donc tout à craindre pour sa vie ; et l'on doit s'étonner que Néron, après avoir fait mourir sa femme et sa sœur pour épouser Poppée, ait épargné son rival. Mais Othon était dans les bonnes grâces de Sénèque; et ce furent les prières et les sollicitations de Sénèque qui portèrent l'empereur à envoyer Othon commander en Lusitanie, sur les bords de l'Océan. Là, il se conduisit avec modération : il ne se rendit ni odieux ni désagréable aux peuples qui lui étaient soumis; car il n'ignorait nullement que ce commandement ne lui avait été donné que pour déguiser et adoucir son exil.

Après que Galba se fut révolté, Othon fut le premier des généraux qui se joignit à lui : il lui porta toute sa vaisselle d'or et d'argent, pour la fondre et en faire de la monnaie, et il lui donna ceux des officiers de sa maison qui étaient le plus propres à servir un prince. Il lui fut fidèle en tout point ; et, dans les affaires qui lui furent confiées par l'empereur, il fit preuve d'une capacité qui ne le cédait à nulle autre. Il voyagea pendant plusieurs jours de suite dans le même char que Galba, et il n'oublia rien pour faire sa cour à Vinnius, tâchant de lui plaire par ses assiduités et ses présents, et principalement en lui cédant la première place, moyen assuré pour lui d'obtenir le second rang. Mais il avait sur Vinnius l'avantage de n'être envié de personne, parce qu'il rendait service gratuitement, et qu'il était pour tout le monde d'un accès facile et agréable. Il favorisa particulièrement les gens de guerre; et il en fit avancer plusieurs à des charges honorables, qu'il demandait, les unes à l'empereur même, les autres à Vinnius et aux affranchis de Galba, Icélus et Asiaticus; car c'étaient là les trois personnes qui se partageaient le crédit de la cour. Toutes les fois qu'Othon recevait Galba chez lui,

il tâchait de gagner la faveur de la cohorte qui était de garde, en donnant à chacun des soldats une pièce d'or, et corrompait ainsi les cohortes prétoriennes, tout en ayant l'air de vouloir honorer le prince.

Vinnius, voyant que Galba délibérait sur le choix d'un successeur, lui proposa d'adopter Othon; ce qu'il ne faisait pas sans dessein : il avait en vue le mariage de sa fille, qu'Othon promettait d'épouser, s'il était adopté par Galba et que Galba le déclarât son successeur. Mais Galba avait toujours manifestement montré qu'il préférait le bien public à l'intérêt particulier, et qu'il voulait adopter, non celui qui lui serait le plus agréable, mais celui qui serait le plus utile aux Romains. Il paraît qu'il n'eût pas même voulu instituer Othon héritier de son patrimoine, parce qu'il le savait débauché, prodigue et noyé de dettes; car Othon devait cinq millions de drachmes [1]. C'est pourquoi, après avoir écouté Vinnius avec douceur et sans répondre, il remit sa décision à un autre temps, se contentant de nommer Othon consul, avec Vinnius, pour l'année suivante; ce qui fit croire généralement qu'il désignerait Othon pour son successeur au commencement de l'année. La soldatesque en fut ravie, car elle préférait Othon à tout autre. Mais, pendant que Galba délibérait, et qu'il remettait de jour en jour pour prendre une résolution, il apprit la révolte des légions de Germanie : il était devenu odieux à toutes les armées, parce qu'il avait refusé de donner l'argent qui avait été promis en son nom ; et celle de Germanie alléguait encore, pour prétexte de sa haine, l'ignominie avec laquelle Verginius Rufus avait été chassé, et les récompenses accordées aux Gaulois qui avaient combattu contre elle, et la punition de ceux qui ne s'étaient pas déclarés pour Vindex, le seul envers qui Galba fût reconnaissant, et dont il honorât encore la mémoire par

[1] Environ quatre millions cinq cent mille francs.

des sacrifices funèbres, comme si c'était Vindex seul qui l'eût déclaré empereur.

Pendant que ces propos se tenaient publiquement dans le camp, arriva le premier jour de l'année, que les Romains appellent les calendes de janvier [1]. Flaccus assembla toutes les troupes, pour leur faire prêter le serment de fidélité à l'empereur, comme c'est la coutume; mais les soldats renversèrent les statues de Galba, et les mirent en pièces; puis, après avoir prêté serment au sénat et au peuple, ils se retirèrent dans leurs tentes. Les capitaines pensant que l'anarchie n'était pas moins dangereuse que la révolte, un d'entre eux alla trouver les soldats, et leur dit : « Que faisons-nous, camarades? Nous n'élisons pas d'autre empereur, et nous ne restons pas fidèles à celui que nous avons. C'est donc moins à l'obéissance de Galba que nous voulons nous soustraire, qu'à celle de tout autre chef qui pourrait nous commander. Abandonnons, j'y consens, Flaccus Hordéonius, qui n'est qu'un simulacre, une ombre de Galba ; mais nous avons, à une journée d'ici, Vitellius, qui commande dans la basse Germanie, un homme dont le père a été censeur, trois fois consul, et en quelque sorte collègue de l'empereur Claude, et qui, par la pauvreté même qu'on lui reproche, donne une preuve éclatante de sa modération et de sa grandeur d'âme. Allons, proclamons Vitellius; et montrons à l'univers entier que nous savons faire un meilleur choix que les Espagnols et les Lusitaniens. »

Les uns approuvèrent cet avis, les autres le rejetèrent; et un porte-enseigne, se dérobant du camp, alla dans la nuit porter cette nouvelle à Vitellius, qu'il trouva à table avec plusieurs de ses amis. Le bruit s'en étant répandu dans l'armée, Fabius Valens, chef d'une légion, vint le lendemain, à la tête de ses cavaliers, saluer em-

[1] En l'an 69 après J.-C.

pereur Vitellius. Vitellius, quelques jours auparavant, semblait rejeter ce titre, et redouter l'empire comme un fardeau trop pesant pour lui; mais alors, plein de vin et gorgé de viandes, car il était à table depuis midi, il se montra à ses troupes, accepta le nom de Germanicus, qu'elles lui donnèrent, et refusa celui de César. Aussitôt les soldats de Flaccus, oubliant les beaux serments populaires qu'ils avaient prêtés au sénat, jurèrent d'obéir fidèlement à Vitellius. Voilà comment Vitellius fut élu empereur en Germanie.

Galba, informé de cette révolte, ne différa plus l'adoption qu'il avait projetée; et, sachant que ses amis étaient partagés, les uns pour Dolabella, les autres pour Othon, mais ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout à coup, et sans communiquer son dessein à personne, il manda Pison, fils de Crassus et de Scribonia, que Néron avait fait mourir l'un et l'autre, jeune homme formé par la nature pour toutes les vertus, et qui joignait à ces heureuses dispositions une grande modestie et une austérité de mœurs incomparable; et il partit à l'heure même pour se rendre au camp, et pour l'y déclarer César et son successeur. Mais, en sortant du palais et pendant le chemin, Galba eut des signes menaçants; et, lorsqu'il fut arrivé dans le camp, et qu'il voulut soit haranguer, soit lire son discours, des coups de tonnerre et des éclairs continuels l'interrompirent. Il survint une si grosse pluie, et la ville et le camp furent couverts de si épaisses ténèbres, qu'il était évident que les dieux n'approuvaient pas cette adoption, et qu'elle serait malheureuse. Le mécontentement des soldats se manifestait par un air sombre et farouche : ils étaient aigris de ce que, même dans cette occasion, on ne leur faisait pas la moindre largesse. Quant à Pison, ceux qui étaient présents, et qui jugeaient de ses dispositions par l'air de son visage et le ton de sa voix, furent frappés d'étonnement de voir qu'il recevait sans émotion une aussi

grande faveur, quoiqu'il y fût d'ailleurs très-sensible. Le visage d'Othon, au contraire, portait les marques visibles de la colère et du dépit que lui causait la perte de ses espérances. Il avait été jugé le premier digne de l'empire; et il s'était vu si près de l'obtenir, que Galba, en le rejetant, lui donnait une preuve visible de sa malveillance et de sa haine. Aussi n'était-il pas sans crainte pour l'avenir : il redoutait Pison, haïssait Galba, était irrité contre Vinnius; et il s'en retourna le cœur agité de passions différentes. Les devins et les chaldéens, qui ne le quittaient pas, entretenaient sa confiance et son espoir : il se rassurait surtout par les paroles de Ptolémée, en qui il avait confiance, parce que Ptolémée lui avait prédit que Néron ne le ferait pas périr; que Néron mourrait le premier, et que non-seulement il lui survivrait, mais qu'il deviendrait empereur. Comme l'événement avait justifié le commencement de la prédiction, Ptolémée soutenait qu'Othon ne devait pas désespérer d'en voir la fin s'accomplir. Ce qui l'animait encore, c'étaient ceux de ses amis qui le plaignaient en secret, et qui s'indignaient de l'ingratitude de Galba. La plupart de ceux que Tigellinus et Nymphidius avaient élevés à des emplois honorables, et qui étaient réduits alors à une condition obscure, se rassemblèrent en foule autour de lui, partagèrent son ressentiment, et l'aigrirent davantage encore.

De ce nombre étaient Véturius et Barbius, l'un option, l'autre tesséraire, noms que les Romains donnent à ceux qui servent de porteurs d'ordres et d'éclaireurs. Onomastus, affranchi d'Othon, se joignit à eux; et ils se rendirent tous trois au camp, où ils corrompirent aisément, soit à prix d'argent, soit par des espérances pour l'avenir, des hommes déjà mal disposés, et qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Car, si cette armée eût été saine, quatre jours n'eussent pas suffi pour la corrompre; et ce fut l'intervalle qu'il y eut entre

l'adoption et le meurtre de Galba et de Pison : ils furent tués le sixième jour, qui était le dix-huit avant les calendes de février. Le matin de ce jour-là, Galba offrit un sacrifice dans le palais, en présence de ses amis. Le devin Umbricius n'eut pas plutôt pris dans ses mains les entrailles de la victime, qu'il lui déclara, nettement et sans détour, qu'il voyait des signes d'un grand tumulte, et qu'une secrète trahison menaçait sa tête. Dans ce moment, la divinité elle-même semblait livrer Othon à Galba : il était placé derrière lui, écoutant le devin, et regardant attentivement ce que le devin montrait à l'empereur.

Comme Othon était tout troublé de ce qu'il venait d'entendre, et que la crainte le fit changer plusieurs fois de couleur, son affranchi Onomastus s'approcha, et lui dit que ses architectes l'attendaient chez lui : c'était le signal convenu pour le moment où Othon devait aller au-devant des soldats. Othon sortit donc, en disant qu'ayant acheté une vieille maison, il la voulait faire visiter par ses architectes ; et, descendant le long du palais de Tibère, il se rendit à l'endroit du Forum où est le milliaire d'or[1], auquel aboutissent tous les grands chemins d'Italie. Ce fut là que le rencontrèrent les premiers soldats qui venaient au-devant de lui ; et ils le proclamèrent empereur. Ils n'étaient, dit-on, que vingt-trois. Othon n'était pas timide, comme la mollesse de sa vie et la délicatesse de son tempérament auraient pu le faire croire : au contraire, il avait de l'audace et de l'intrépidité dans les périls ; mais, en voyant ce petit nombre d'hommes, la peur le saisit, et il voulut renoncer à son entreprise. Les soldats l'en empêchèrent : ils environnèrent sa litière, tenant leurs épées nues, et ils ordonnèrent aux porteurs de marcher. Othon lui-même pressait les porteurs, et

[1] Colonne de bronze doré qu'Auguste avait fait élever, et sur laquelle étaient marqués tous les grands chemins de l'Italie, avec leurs mesures en milles.

s'écriait à tout moment : «Je suis perdu ! » Plusieurs l'entendirent prononcer ces mots ; et ils furent plus surpris encore que troublés, en voyant si peu de gens entreprendre une chose si hardie. Comme Othon traversait le Forum, un nombre égal de soldats vint se joindre aux premiers ; puis ils arrivèrent successivement par bandes de trois et de quatre, et ils retournèrent au camp en l'appelant César, et en faisant briller leurs épées nues. Le tribun Martialis, qui avait ce jour-là la garde du camp, et qui ignorait le complot, étonné de ce mouvement inattendu, et frappé de crainte, laissa entrer Othon. Othon n'éprouva aucune résistance, parce que ceux qui ne savaient rien de la chose, ayant été enveloppés à dessein par les complices, et se trouvant dispersés un à un et deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, et ensuite de bonne volonté.

Galba apprit cette nouvelle pendant que le devin était encore au palais, et qu'il tenait dans ses mains les entrailles de la victime ; en sorte que ceux-là même qui n'ajoutaient point foi à ces sortes de prédictions, ou qui les méprisaient, furent alors frappés d'étonnement, et rendirent hommage à la divinité. Vinnius, Lacon et quelques affranchis, voyant le peuple se porter en foule au palais, mirent l'épée à la main, et se tinrent auprès de l'empereur pour le défendre. Alors Pison alla parler aux gardes du palais ; et Marius Celsus, homme d'une probité reconnue, fut envoyé vers la légion d'Illyrie, qui était campée dans le portique de Vipsanius, pour tâcher de la gagner. Pendant que Galba délibérait s'il devait ou non sortir du palais (car Vinnius voulait qu'il y restât, tandis que Celsus et Lacon s'y opposaient et s'emportaient même contre Vinnius), le bruit courut qu'Othon venait d'être tué dans le camp. Au même instant, Julius Atticus, un des meilleurs soldats de la garde prétorienne parut l'épée nue à la main, criant qu'il venait de tuer l'ennemi de César. Il se fit jour à travers la foule, s'ap-

procha de l'empereur, et lui montra son épée sanglante. Galba le regarda fixement, et lui dit : « Qui t'a donné cet ordre? — C'est la foi que je t'ai jurée et le serment que j'ai prêté, » répondit le soldat. Alors la foule se mit à crier, en battant des mains, qu'il avait bien fait; et Galba, se mettant dans sa litière, sortit pour aller offrir un sacrifice à Jupiter et se montrer aux citoyens.

Il ne fut pas plutôt entré dans le Forum, qu'un bruit contraire, comme un vent qui change tout à coup, vint lui apprendre qu'Othon était maître de l'armée. Soudain, ainsi qu'il arrive toujours dans une grande multitude, les avis se partagent : les uns crient à Galba de retourner sur ses pas, les autres d'avancer; ceux-ci cherchent à l'encourager, ceux-là à lui inspirer de la défiance; et sa litière, poussée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une tourmente, court risque à chaque instant d'être renversée. Tout à coup on voit venir, par la basilique de Paulus, d'abord des cavaliers, puis des fantassins en armes, criant tous ensemble : « Retire-toi, homme privé [1]. » A ces mots, le peuple se mit à courir, non pour prendre la fuite, mais pour aller occuper les portiques et les lieux qui dominaient la place, comme pour voir des jeux publics. Au même moment, Atilius Vergilion [2], ayant renversé la statue de Galba, donne comme le signal de la guerre. Alors Galba est assailli dans sa litière d'une grêle de traits; mais les soldats, voyant qu'aucun n'avait porté, courent sur lui l'épée à la main; et il ne reste personne pour le défendre, à l'exception du centurion Sempronius Indistrus [3], le seul homme que le soleil vit ce jour-là digne d'habiter l'empire romain, et qui pourtant n'avait jamais reçu aucun bienfait de Galba.

[1] Othon ayant été proclamé empereur, ses partisans ne regardaient plus Galba que comme un simple citoyen.

[2] J'ai rétabli le nom donné par Tacite, qui se trouve fort altéré dans le texte de Plutarque.

[3] Tacite le nomme Densus.

Ce fut uniquement pour obéir à l'honneur, et pour respecter la loi, qu'il se mit devant la litière, et qu'il éleva le cep de vigne dont les centurions ont coutume de se servir pour châtier les soldats, en criant à ceux qui venaient sur Galba d'épargner l'empereur. Mais, attaqué lui-même par les soldats, il mit l'épée à la main, et se défendit jusqu'à ce que, atteint aux jarrets, il tomba.

Alors la litière de Galba est renversée près du lac Curtius, et Galba reste étendu à terre, couvert de sa cuirasse. Comme il vit les soldats se précipiter pour le frapper, il leur présenta la gorge, en disant : « Frappez, si c'est pour l'intérêt des Romains. » Après avoir reçu plusieurs blessures aux cuisses et aux bras, il fut égorgé par un soldat de la quinzième légion, nommé Camurius, suivant la plupart des historiens; mais quelques-uns l'appellent Térentius, et d'autres Arcadius, ou Fabius Fabulus. Ils disent même que le meurtrier, après avoir coupé la tête, l'enveloppa dans un pan de sa robe, ne la pouvant porter autrement, parce que Galba était chauve; mais que, ses camarades s'étant opposés à ce qu'il la cachât, et voulant qu'il fît parade de cet exploit, il la mit au bout d'une pique, et qu'il courut comme une bacchante, en agitant la tête d'un vieillard, d'un prince sage et modéré, d'un grand pontife, d'un consul, et en secouant sa pique dégouttante de sang.

Quand cette tête fut présentée à Othon, il s'écria, à ce que l'on conte : « Ah! mes amis, ce que vous avez fait n'est rien, si vous ne m'apportez celle de Pison. » Il ne l'attendit pas longtemps; car l'infortuné jeune homme avait été blessé, et s'était sauvé dans le temple de Vesta, où il fut poursuivi par un soldat nommé Marcus, qui l'y égorgea. Vinnius fut aussi massacré, malgré ses protestations de faire partie de la conjuration contre Galba, et bien qu'il dit qu'on le faisait périr contre le gré d'Othon. On lui coupa la tête, ainsi qu'à Lacon; et on

porta ces têtes à Othon, en lui demandant le prix de ce service. Mais, comme dit Archiloque :

> Sept guerriers sont tombés morts, que nous avons atteint à la course ;
> Et nous voilà mille qui les avons tués.

De même, en cette occasion, on vit bien des gens qui n'avaient pris aucune part à ces meurtres montrer leurs mains et leurs épées, ensanglantées à dessein, et présenter leurs requêtes à Othon pour demander leur salaire. On trouva dans les archives cent vingt de ces requêtes : Vitellius en rechercha les auteurs, et les fit tous périr.

Marius Celsus étant venu au camp, on l'accusa d'avoir exhorté les soldats à secourir Galba ; et la foule des soldats demanda à grands cris sa mort. Othon voulait le sauver ; mais, comme il n'osait s'opposer ouvertement à la volonté des soldats, il dit qu'on ne devait pas hâter sa mort, et qu'il fallait auparavant apprendre de lui beaucoup de choses qu'il était important de connaître. Il le fit donc charger de chaînes, et il le remit à la garde de personnes en qui il avait la plus entière confiance [1]. Aussitôt le sénat fut convoqué ; et les sénateurs, comme s'ils fussent devenus tout à coup d'autres hommes, ou qu'ils eussent changé de dieux, accoururent, et prêtèrent à Othon le serment qu'Othon lui-même n'avait pas gardé à Galba ; ils lui donnèrent les titres de César et d'Auguste, pendant que les cadavres de ceux qui venaient d'être tués gisaient encore décapités au milieu du Forum, avec leurs costumes consulaires. Quand les soldats ne surent plus que faire des têtes, ils vendirent celle de Vinnius à sa fille, pour le prix de deux mille cinq cents drachmes [2]. Celle de Pison fut vendue à sa femme Vérania ; et la tête de Galba fut donnée aux esclaves de Pa-

[1] Othon sauva ainsi la vie à Marius Celsus, et celui-ci demeura aussi fidèle à Othon qu'il l'avait été à Galba.

[2] Environ deux mille deux cents francs de notre monnaie.

trobius et de Vitellius, qui, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages et d'infamies, allèrent la jeter dans le lieu appelé Sestertium [1], où l'on supplicie ceux que les Césars font mourir. Othon permit à Helvidius Priscus d'enlever le corps de Galba; et Helvidius le fit enterrer la nuit par Argius, son affranchi.

Voilà quelle fut la fortune de Galba, homme qui ne le cédait, en naissance et en richesses, qu'à un très-petit nombre des anciens Romains, et qui l'emportait et par les richesses et par la naissance sur tous ceux de son temps; qui avait vécu sous cinq empereurs, avec autant d'honneur que de gloire; et qui avait renversé Néron plutôt par sa réputation que par sa puissance. De tous ceux qui conspirèrent contre ce tyran, les uns ne trouvèrent personne qui les jugeât dignes de lui succéder, et les autres s'en jugèrent dignes eux-mêmes; tandis que Galba y fut appelé, et obéit à ceux qui le proclamèrent. Mais il n'eut pas plutôt prêté son nom à l'audace de Vindex, que le mouvement, regardé dans le principe comme une révolte, fut dès lors considéré comme une guerre civile, parce qu'il eut pour chef un homme digne de régner; et pourtant Galba s'était moins proposé de prendre pour lui l'empire, que de se donner lui-même à l'empire; et ce fut dans cette vue qu'il voulut commander, à des Romains corrompus par les flatteries de Tigellinus et de Nymphidius, comme Scipion, Fabricius et Camille commandaient aux Romains de leur temps. Malgré sa vieillesse, il se montra, en tout ce qui concernait les armées et la guerre, digne de l'ancienne Rome; et si, en se livrant à la cupidité de Vinnius, de Lacon et de ses affranchis, qui faisaient trafic de tout, de même que Néron s'était livré à des hommes insatiables, il ne fit regretter à personne son gouvernement, beaucoup du moins eurent pitié de sa fin misérable.

[1] Ce lieu était à deux milles et demi de la porte Esquiline; et c'est de là que lui venait son nom, qui signifie *deux et demi*.

OTHON [1].

(Né en l'an 32 et mort en l'an 69 après J.-C.)

Le lendemain, au point du jour, le nouvel empereur se rendit au Capitole. Là, après avoir offert un sacrifice, il se fit amener Marius Celsus, l'accueillit favorablement, lui parla avec bonté, et l'exhorta à oublier la cause de sa détention, plutôt que de se souvenir de sa délivrance. Celsus, sans montrer ni bassesse in ingratitude, répondit que le crime même dont on l'accusait ne pouvait que lui faire honneur, puisqu'on lui reprochait uniquement de s'être montré fidèle à Galba, dont il n'avait jamais reçu aucune faveur particulière. L'assemblée tout entière applaudit aux discours de l'un et de l'autre; et les gens de guerre en furent satisfaits. Dans le sénat, Othon parla longuement, et tint un langage plein de popularité et de douceur : il partagea le temps qui lui restait de son consulat avec Verginius Rufus, et maintint dans la dignité de consul tous ceux que Néron et Galba avaient désignés. Il honora de sacerdoces ceux que leur âge et leur réputation en rendaient dignes. Il rendit à tous les sénateurs qui avaient été bannis sous Néron, et qui étaient revenus sous Galba, la portion de leurs biens qui n'avait point été vendue et qu'on avait retrouvée. Cette conduite rassura les premiers et les plus considérables personnages, qui, auparavant, saisis de crainte, regardaient Othon moins comme

[1] Cette *Vie* est la suite de celle de Galba ; et il semble qu'elles ne devraient pas être séparées, car c'est dans la *Vie de Galba* qu'est le commencement de celle d'Othon.

un homme que comme une furie ou un démon exterminateur, qui venait fondre sur la république; et ils conçurent de douces espérances d'un règne qui commençait par une sorte de sourire.

Mais rien ne plut tant à tous les Romains, et ne contribua plus à lui gagner leur affection, que la conduite d'Othon envers Tigellinus. Ce scélérat était déjà assez puni par la crainte où il était sans cesse d'un châtiment que la cité réclamait comme une dette publique, et par les maladies incurables dont son corps était attaqué. Les débauches infâmes, les dissolutions impies auxquelles il se livrait avec de viles prostituées, et après lesquelles son incontinence désordonnée le faisait encore courir, même tout moribond, étaient aux yeux des gens sages le plus cruel supplice qu'il pût endurer, et un supplice pire mille fois que la mort. Néanmoins, on s'affligeait généralement de voir jouir de la lumière du soleil un misérable qui en avait privé tant et de si grands hommes. Il était dans sa maison de plaisance, auprès de Sinuesse [1], ayant des vaisseaux à l'ancre, prêts à le porter plus loin. Ce fut là qu'Othon l'envoya prendre. D'abord Tigellinus tâcha de gagner à prix d'argent celui qui était chargé de l'ordre d'Othon, afin qu'il lui permît de fuir; mais, n'ayant pu le gagner, il ne laissa pas de lui faire des présents, et le pria de lui donner le temps de se raser, ce que l'autre lui accorda : alors il se coupa la gorge.

César, après avoir donné au peuple cette juste satisfaction, oublia tout ressentiment personnel. Pour complaire à la multitude, il consentit d'abord à ce qu'on lui donnât, dans les théâtres, le nom de Néron. Il n'empêcha même pas qu'on relevât publiquement des statues de Néron; et Cluvius Rufus [2] rapporte que des lettres

[1] Ville maritime de la Campanie.

[2] Cet historien, cité aussi par Tacite, se nommait ainsi, et non point Claudius, comme son nom est écrit à tort dans la plupart des éditions de Plutarque.

patentes furent envoyées en Espagne, par les courriers ordinaires, portant le surnom [1] de Néron joint au nom d'Othon; mais qu'Othon, s'étant aperçu du déplaisir qu'en éprouvaient les principaux de Rome et les plus gens de bien, avait cessé de le prendre.

Ainsi commençait à s'établir son empire, lorsque les prétoriens se mirent à l'inquiéter : sans cesse ils l'exhortaient à se tenir sur ces gardes, à éloigner de sa personne les hommes de marque, et à se défier d'eux; soit que l'affection leur fît réellement concevoir des craintes, ou qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour causer du trouble et des séditions. L'empereur avait ordonné à Crispinus d'aller lui chercher à Ostie [2] la dix-septième cohorte. Là, Crispinus commençait, avant le jour, à faire charger les armes sur des chariots, lorsque les plus audacieux d'entre les soldats se mirent à crier qu'il n'était venu auprès d'eux que dans de mauvais desseins; que le sénat tramait quelque changement, et que ses armes étaient, non point pour César, mais contre César. Ces propos animent et irritent la plupart des soldats : les uns courent aux chariots, et les arrêtent; les autres se jettent sur les centurions, qui voulaient s'opposer à leur violence, en tuent d'eux, et avec eux Crispinus lui-même ; puis, prenant leurs armes, et s'encourageant mutuellement à voler au secours de César, ils marchent droit à Rome. Ils apprennent, en arrivant, que quatre-vingts sénateurs soupaient chez lui : ils courent au palais, disant que c'était une occasion favorable pour exterminer d'un seul coup tous les ennemis de César.

La ville, menacée du pillage, était dans une mortelle inquiétude; et, dans le palais, on ne faisait qu'aller et venir. Othon lui-même était dans une cruelle perplexité : il tremblait pour les sénateurs, et les sénateurs le redou-

1 Au lieu de θετὸν ὄνομα, d'autres lisent θεῖον ὄνομα, *le nom divin*, expression ironique qui n'est pas beaucoup dans les habitudes du style de Plutarque.

2 Ville du Latium, à l'embouchure du Tibre.

taient lui-même. Il les voyait muets, les yeux fixés sur sa personne, et plusieurs d'entre eux d'autant plus effrayés qu'ils avaient amené leurs femmes au souper. Alors Othon envoie les préfets parler aux soldats, et tâcher de les adoucir; puis, faisant lever de table les convives, il les fait sortir du palais par une porte dérobée. Ils étaient à peine dehors que les prétoriens font irruption dans la salle, demandant où étaient les ennemis de César. Othon se lève aussitôt de dessus son lit, et leur parle longtemps pour les apaiser, n'épargnant ni prières ni larmes : à la fin, il vint à bout de les renvoyer.

Le lendemain, après avoir fait distribuer à chacun douze cent cinquante drachmes [1], Othon se rendit au camp; et là, ayant loué les troupes de leur zèle et de l'affection qu'ils lui avaient témoignée, il dit qu'il s'en trouvait parmi eux dont les intentions n'étaient point pures, et qui faisaient calomnier sa modération ainsi que la fidélité même de ses soldats; puis il les pria d'entrer dans son ressentiment, et de l'aider à punir les coupables. Tous applaudirent, et le pressèrent d'agir; mais Othon n'en fit arrêter que deux, dont le châtiment ne devait chagriner personne; après quoi il s'en retourna au palais.

Ceux qui aimaient déjà Othon, et dont il avait gagné la confiance, s'émerveillaient de ce changement; mais les autres étaient persuadés qu'Othon ne faisait qu'obéir à la nécessité des conjonctures, et qu'il flattait ainsi le peuple à cause de la guerre. Déjà en effet courait la nouvelle assurée que Vitellius avait pris le titre et les marques de la dignité impériale; et sans cesse des courriers venaient annoncer à Othon l'accroissement du parti de Vitellius. D'un autre côté, il apprenait que les armées de Pannonie, de Dalmatie et de Mœsie [2], avec leurs généraux,

[1] Environ onze cent vingt-cinq francs de notre monnaie.

[2] C'est-à-dire les armées de l'Adriatique et du Danube. On lit ordinairement *Mysie*, et non pas *Mœsie*; mais il n'y avait pas d'armée en Mysie, l'Asie-Mineure

l'avaient proclamé lui-même empereur ; et, bientôt après, il reçut des lettres très-satisfaisantes de Mucianus et de Vespasien, qui commandaient chacun des forces considérables, l'un en Syrie, l'autre en Judée. Ces nouvelles lui rendirent la confiance ; et il écrivit à Vitellius pour lui offrir, s'il voulait se soumettre aux règles de la discipline militaire, une somme d'argent considérable, et la propriété d'une ville, où il pourrait couler en paix une vie parfaitement douce et agréable. Mais Vitellius lui fit une réponse moqueuse, quoiqu'en termes couverts ; et, bientôt après, s'étant aigris l'un l'autre, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries et des paroles outrageantes : ils en vinrent jusqu'à se reprocher, avec une ridicule folie, mais non sans vérité, les vices qui leur étaient communs, tels que la débauche, la mollesse, l'inexpérience dans la guerre, leur pauvreté passée et les dettes immenses qu'elle leur avait fait contracter ; et il était difficile de décider lequel des deux, sous tous ces rapports, avait l'avantage sur l'autre.

Cependant on annonça une foule de signes et de prodiges. La plupart, à la vérité, étaient incertains et non avoués ; mais on vit, dans le Capitole, une Victoire, debout sur un char, laisser échapper ses rênes, comme étant impuissante à les retenir ; et, dans l'île du Tibre [1], une statue de Caïus César [2], sans tremblement de terre ni tourbillon de vent, se tourna tout à coup de l'occident à l'orient. Un pareil phénomène arriva, dit-on, à l'époque où Vespasien prit ouvertement le pouvoir. Le débordement du Tibre qui survint alors fut regardé généralement comme un très-fâcheux présage, bien que l'on fût dans la saison où les rivières grossissent ; car

ne bougeant guère, tandis qu'il y avait des troupes considérables en Mœsie, pour défendre la frontière orientale de l'empire contre les barbares.

[1] Probablement l'île dont parle ici Plutarque est l'île du Tibre, à Rome, que les Romains nommaient *Entre-deux-Ponts*.

[2] Non pas de Caligula, mais de Jules César, qui se nommait aussi Caïus.

jamais auparavant il n'avait été si enflé, et n'avait fait de tels ravages. Il submergea une grande partie de la ville, et surtout le marché au blé; de sorte qu'il y eut, pendant plusieurs jours, une cruelle famine.

Sur ces entrefaites, on apprit que Valens et Cécina, tous deux généraux de Vitellius, s'étaient emparés des Alpes; et, dans Rome, Dolabella, personnage de noble famille, fut soupçonné par les mercenaires de comploter quelque nouveauté. L'empereur, par crainte de Dolabella lui-même ou de quelque autre, l'envoya à Aquinum [1], en l'assurant qu'il n'y serait point troublé. Ensuite il choisit les magistrats qui devaient l'accompagner à l'expédition contre Vitellius : de ce nombre était Lucius, frère de Vitellius; et Othon n'augmenta ni ne diminua les honneurs dont Lucius jouissait. Après avoir mis tout son soin à ce que la mère et la femme de Vitellius ne craignissent rien pour leurs personnes, il remit le gouvernement de Rome aux mains de Flavius Sabinus, frère de Vespasien, soit qu'il le fît pour honorer la mémoire de Néron, qui avait autrefois donné à Sabinus cette charge, que Galba lui avait retirée, ou pour témoigner à Vespasien, en élevant Sabinus, son affection et sa confiance. Il s'arrêta à Brixile [2], ville d'Italie sur le Pô, et il donna la conduite de son armée aux généraux Marius Celsus, Suétonius Paulinus, Gallus et Spurina, tous personnages de grande réputation, mais qui ne purent venir à bout de suivre leur plan de campagne, à cause de l'insolence et de l'indiscipline des soldats. En effet, les soldats refusèrent de leur obéir, sous prétexte que l'empereur seul avait le droit de commander, lui seul ayant reçu d'eux ce droit.

Au reste, les soldats ennemis n'étaient pas dans de

[1] Ville de Campanie, sur la rive gauche du Liris : ce n'est plus qu'un village.

[2] Aujourd'hui Bersello, dans le duché de Modène.

meilleures dispositions, ni plus soumis à leurs chefs : ils n'avaient pas moins d'audace et d'insolence que ceux d'Othon, et pour la même cause ; mais ils avaient sur ceux-ci l'avantage de l'expérience militaire ; et, accoutumés au travail et aux fatigues, ils ne fuyaient point la peine, tandis que les Othoniens, amollis par l'oisiveté et la vie paisible qu'ils avaient presque toujours menée dans les théâtres, les assemblées et les spectacles, affectaient de dédaigner les besognes de leur métier, non qu'ils manquassent de courage, mais parce qu'ils les regardaient comme indignes d'eux. Spurina, ayant voulu les contraindre, se vit en danger de perdre la vie. Ils l'accablèrent d'injures et d'outrages ; ils l'accusèrent de trahison ; et ils lui reprochèrent de ruiner les affaires de César, en ne profitant point des occasions favorables. Il y en eut même plusieurs qui, étant ivres, allèrent la nuit dans sa tente lui demander une solde de route, disant qu'ils voulaient partir, pour l'accuser auprès de César. Mais ce qui servit aux affaires d'Othon, et ce qui sauva Spurina dans la conjoncture présente, ce furent les affronts auxquels cette armée fut en butte à Plaisance. Les troupes de Vitellius, étant allées attaquer cette place, raillèrent amèrement les soldats d'Othon qui étaient sur les murailles : ils les traitèrent de comédiens, de danseurs, de spectateurs de jeux Pythiques et Olympiques, de gens sans aucune expérience de la guerre et des combats, et qui regardaient comme un grand exploit d'avoir coupé la tête à un vieillard sans armes (c'était de Galba qu'ils parlaient), mais qui n'avaient jamais eu le courage de se présenter en bataille pour lutter contre des hommes. Ces paroles offensantes les piquèrent tellement, qu'ils allèrent se jeter en suppliants aux pieds de Spurina, et qu'ils le conjurèrent de se servir d'eux et de leur commander tout ce qu'il lui plairait, protestant que ni travaux ni périls ne les feraient reculer.

Les ennemis donnèrent un rude assaut à la ville : ils

mirent en usage toutes leurs machines; mais les troupes de Spurina eurent l'avantage. Elles repoussèrent les assaillants, en firent un grand carnage, et conservèrent ainsi une ville célèbre et des plus florissantes d'Italie [1]. Les généraux d'Othon, plus que ceux de Vitellius, étaient d'un accès doux et facile aux villes et aux particuliers. Cécina, général de Vitellius, n'était rien moins que populaire, et dans le ton de sa voix et dans ses manières. Son visage était étrange et hideux, son corps énorme. Il était vêtu à la gauloise : il portait des braies et des sayons à longues manches; et c'était presque uniquement par signes qu'il s'adressait, même aux officiers romains. Il était toujours suivi de sa femme, à cheval et pompeusement parée, qu'escortait un escadron de cavalerie d'élite. Fabius Valens, l'autre général, était d'une insatiable avidité : ni le pillage des ennemis, ni les concussions, ni les vols, ni les exactions sur les alliés, n'étaient capables de l'assouvir; et l'on croit même que ce fut cette avidité qui, en retardant sa marche, l'empêcha de se trouver au premier combat. Toutefois, d'autres accusent Cécina de s'être pressé de donner la bataille avant l'arrivée de Valens, afin d'avoir seul l'honneur de la victoire. Ils lui reprochent encore, outre plusieurs légères fautes, d'avoir donné la bataille mal à propos, de s'y être comporté sans vigueur, et d'avoir été sur le point de ruiner les affaires de Vitellius.

Cécina, ayant été repoussé de Plaisance, marcha sur Crémone [2], autre ville riche et puissante. Annius Gallus marchait sur Plaisance, au secours de Spurina, quand il apprit en chemin que Plaisance était délivrée, mais que Crémone était en danger. Aussitôt il dirige ses troupes sur cette ville, et il va camper auprès des ennemis. Tous les autres capitaines othoniens allèrent de

[1] Plaisance est encore aujourd'hui une ville de plus de 30,000 âmes.

[2] C'était, avec Plaisance, la plus ancienne des colonies romaines de la Cisalpine. C'est encore une ville considérable, presque égale à Plaisance.

même au secours de leur général. Cécina, après avoir caché dans des lieux couverts de bois un corps d'infanterie, fit avancer sa cavalerie pour escarmoucher, avec ordre, quand on en serait venu aux mains, de reculer peu à peu, comme pour fuir, jusqu'à ce qu'elle eût attiré les ennemis dans l'embuscade. Mais Marius Celsus en fut averti par des transfuges; et il alla, avec l'élite de ses gens de cheval, charger cette cavalerie, qui lâcha pied sur-le-champ : il la poursuivit avec précaution; et, ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea de se lever, puis il fit venir du camp ses légions. Si ces légions fussent arrivées à temps pour soutenir la cavalerie, il ne serait pas resté, ce semble, un seul des ennemis, et l'armée de Cécina eût été écrasée et taillée en pièces. Mais Paulinus ne pressa point la marche; et son retard le fit accuser d'avoir démenti, par un excès de précaution, sa réputation militaire. Les soldats eux-mêmes l'accusaient pour la plupart de trahison, et ils cherchaient à irriter Othon contre lui : ils parlaient d'eux-mêmes avec avantage, se vantant d'avoir seuls vaincu l'ennemi, et reprochant à leurs généraux de leur avoir ravi, par lâcheté, une victoire complète. Mais Othon, qui se fiait moins à eux qu'il n'avait soin de dissimuler sa défiance, envoya aux armées Titianus, son frère, et, avec lui, Proculus, préfet du prétoire. Proculus avait en réalité tout le commandement, et Titianus n'en avait que le titre. Celsus et Paulinus, quoique honorés des noms de conseillers et d'amis, n'avaient ni pouvoir ni autorité dans les affaires.

Du côté des ennemis, il y avait aussi désordre et trouble, surtout parmi les légions de Valens, que la nouvelle du combat de l'embuscade avait irritées contre le général : elles frémissaient de ne s'être point trouvées à cette action, et de n'avoir pas secouru tant de braves soldats qui y avaient trouvé la mort. Les soldats faillirent même lapider Valens; et ce ne fut qu'à force

de prières qu'il finit par les apaiser; puis il leva le camp, et fit sa jonction avec Cécina.

Cependant Othon, en arrivant au camp de Bédriacum[1], petite ville voisine de Crémone, tint conseil avec ses officiers, pour savoir s'il présenterait la bataille. Proculus et Titianus en étaient d'avis, disant qu'il fallait profiter de la confiance qu'avait inspirée aux soldats leur récente victoire, et qu'au lieu de laisser refroidir leur courage et leur ardeur, on devait s'empresser de combattre, avant que Vitellius lui-même arrivât de la Gaule. Paulinus, au contraire, alléguait que les ennemis, ayant toutes les troupes avec lesquelles ils se proposaient de combattre, ne manquaient de rien; tandis qu'Othon, outre l'armée qu'il avait déjà, en attendait de la Mœsie[2] et de la Pannonie une plus nombreuse encore; qu'ainsi il devait choisir son temps, plutôt que de prendre celui des ennemis; et que, d'ailleurs, si les soldats témoignaient tant de confiance maintenant qu'ils étaient en petit nombre, ils en auraient bien davantage et combattraient avec plus de courage encore, quand ils seraient plus nombreux. «Indépendamment de cela, ajoutait-il, les délais mêmes sont à notre profit, parce que nous avons toutes choses en abondance : au contraire, le retard sera funeste à Cécina, qui campe dans un pays ennemi, et qui se verra bientôt réduit à manquer des choses nécessaires.» L'avis de Paulinus fut appuyé par Marius Celsus. Annius Gallus n'était pas présent, parce qu'il se faisait traiter d'une chute de cheval : Othon lui écrivit pour le consulter; et Annius répondit de ne rien précipiter, et d'attendre l'armée de Mœsie, qui était déjà en chemin.

Toutefois Othon ne se rendit point à ce conseil : il préféra le sentiment de ceux qui le poussaient à hasarder la

[1] Ou Bétriacum, que quelques-uns identifient avec la ville actuelle de Cividale.

[2] Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de la Mysie, quoi qu'on puisse inférer de la leçon vulgaire; et on le verra encore mieux plus loin.

bataille. On en donne plusieurs motifs; mais, le plus vraisemblable, c'est que les soldats qui composaient la garde de l'empereur, alors assujettis à une plus exacte discipline, et regrettant les spectacles, les fêtes, et la vie oisive qu'ils menaient à Rome sans avoir à combattre, ne pouvaient être retenus dans leur impatience de livrer la bataille, assurés qu'ils étaient de renverser leurs adversaires du premier choc. D'ailleurs, il paraît qu'Othon lui-même ne pouvait plus supporter l'incertitude de l'avenir, ni endurer davantage une agitation d'esprit que sa mollesse et l'inexpérience du malheur lui rendaient insupportable. Peu accoutumé à envisager les périls, fatigué de soucis accablants, il ne sut que se hâter, et se jeter, pour ainsi dire, les yeux fermés dans le précipice, en abandonnant sa fortune au hasard. Tel est le récit de l'orateur Secundus[1], qui était secrétaire d'Othon.

D'autres assurent que les deux armées furent plusieurs fois tentées de mettre bas les armes, et de s'assembler pour élire empereur celui d'entre les généraux là présents qu'elles en jugeraient le plus digne, et, si elles ne pouvaient tomber d'accord, d'en remettre le choix au sénat. Et il n'est pas sans vraisemblance que, les deux hommes à qui on donnait le nom d'empereurs leur paraissant indignes également l'un et l'autre, les véritables soldats romains, ceux qui avaient de l'expérience et de la sagesse, n'eussent été frappés de cette pensée : que ce serait chose non moins honteuse que déplorable de se précipiter eux-mêmes dans des calamités semblables à celles où leurs ancêtres, par un pitoyable aveuglement, s'étaient jetés les uns les autres, d'abord pour les factions de Marius et de Sylla, ensuite pour celles de César et de Pompée ; et cela pour donner l'empire à Vitellius, afin qu'il eût de quoi satisfaire son ivrognerie et sa voracité, ou à Othon, pour qu'il pût

[1] Julius Secundus, un des interlocuteurs du beau *Dialogue des Orateurs*

fournir à son luxe et à ses débauches. C'étaient ces dispositions qui engageaient Celsus à différer, espérant que, sans combat et sans effort, les affaires se décideraient d'elles-mêmes ; tandis que ce fut la crainte même de ce dénoûment qui porta Othon à presser la bataille.

Othon s'en retourna à Brixile[1] ; mais ce fut une grande faute de sa part, non-seulement en ce que cette retraite ôta à ses troupes la honte et l'émulation que sa présence leur eût inspirées, mais encore parce qu'ayant emmené avec lui, pour la garde de sa personne, les meilleurs et les plus zélés des cavaliers et des gens de pied, il coupa, pour ainsi dire, le nerf de son armée. Vers ces jours-là, il se livra, entre les deux armées, un combat sur les bords du Pô, pour un pont que Cécina voulait jeter sur ce fleuve, et dont les troupes d'Othon voulaient empêcher la construction. N'ayant pu y parvenir, les Othoniens remplissent plusieurs bateaux de torches enduites de poix et de soufre, y mettent le feu, et les abandonnent ensuite au vent, qui les pousse sur les ouvrages des ennemis. Il s'éleva d'abord une épaisse fumée, et bientôt après une flamme très-vive ; en sorte que les Vitelliens, saisis de frayeur, se précipitèrent dans le fleuve, renversèrent leurs navires, et se livrèrent ainsi aux coups et à la risée des ennemis. Mais les Germains allèrent charger les gladiateurs d'Othon, pour leur disputer une petite île située au milieu du Pô, les défirent, et en tuèrent un grand nombre.

Les soldats d'Othon qui occupaient Bédriacum, irrités de ce qui se passait, demandent qu'on les mène à l'ennemi. Aussitôt Proculus les fait sortir, et va camper à cinquante stades[2] de la ville ; mais il posa son camp d'une si ridicule façon, que, bien qu'on fût alors au mi-

[1] On avait délibéré si l'empereur devait oui ou non se trouver en personne à la bataille. Paulinus et Marius Celsus, malgré leur désir, n'osèrent s'opposer à la retraite d'Othon, pour ne pas avoir l'air de vouloir l'exposer au danger.

[2] Environ dix kilomètres, ou deux lieues et demie.

lieu du printemps, et dans un pays arrosé de rivières et de sources qui ne tarissent jamais, il souffrit du manque d'eau. Le lendemain, quand il voulut mener ses soldats à l'ennemi, qui était campé à cent stades [1] de là, Paulinus s'y opposa, disant qu'il leur fallait attendre, et non point s'en aller, déjà fatigués d'une longue marche, attaquer des troupes bien armées, et qui auraient tout le temps de se ranger en bataille, pendant qu'on ferait un long trajet avec un embarras de bagages et de goujats. Il s'était élevé, sur ce sujet, une contestation entre les généraux, lorsqu'un cavalier numide arriva chargé de lettres d'Othon. Othon ordonnait de ne pas différer davantage, et de pousser incontinent aux ennemis. Alors l'armée se met en marche. Cécina, averti de son approche, en fut tellement troublé, qu'il abandonna soudain et le travail du pont et la rivière, et qu'il rentra dans son camp, où déjà la plupart des soldats étaient en armes, ayant reçu de Valens le mot d'ordre. Pendant que les armées achèvent de se ranger, on envoie des deux côtés la cavalerie, pour commencer les escarmouches.

Tout à coup, et sans qu'on connût sur quel fondement, le bruit se répandit, dans les premiers rangs de l'armée d'Othon, que les généraux de Vitellius passaient de leur côté. Quand donc les deux armées furent proche l'une de l'autre, ceux d'Othon saluèrent les autres amicalement, en les appelant leurs compagnons d'armes; mais ceux-ci furent loin de recevoir ce salut avec douceur : ils y répondirent d'un ton de colère, et avec des paroles qui n'annonçaient que la volonté de combattre. Les autres, tout déconcertés de leur méprise, perdirent courage, et les Vitelliens les soupçonnèrent de trahison : aussi ne firent-ils rien avec ordre dans la première charge, tant ils étaient troublés. D'ailleurs, les bêtes de somme, mêlées avec les combattants, mettaient la confusion partout:

[1] Environ vingt kilomètres, ou cinq lieues.

d'un autre côté, le champ de bataille était coupé de fossés et de ravins; et on était obligé, pour les éviter, de faire des circuits, et de combattre par pelotons séparés. Il n'y eut que deux légions (c'est le nom que les Romains donnent aux corps d'armée), l'une de Vitellius, appelée la Rapace, et l'autre d'Othon, nommée la Secourable, qui, s'étant dégagées de ces défilés, et s'étant déployées dans une plaine nue et découverte, livrèrent une bataille véritable, et luttèrent en masse fort longtemps.

Les soldats d'Othon étaient pleins de force et de courage; mais ils faisaient ce jour-là leur essai de la guerre : ceux de Vitellius, au contraire, aguerris depuis longtemps, étaient déjà vieux, et n'avaient plus toute leur vigueur d'autrefois. Les troupes d'Othon, les ayant donc chargés avec impétuosité, les enfoncèrent, enlevèrent l'aigle de la légion, et firent main basse sur les premiers rangs. Les Vitelliens, outrés de honte et de colère, reviennent sur eux avec fureur, tuent Orphidius, leur commandant, et s'emparent de plusieurs enseignes. Alphénus Varus, à la tête de Bataves, comme on les appelle, qui sont les meilleurs cavaliers de la Germanie, et qui habitent une île située au milieu du Rhin [1], chargea les gladiateurs d'Othon, lesquels passaient pour avoir de l'expérience et du courage dans les combats corps à corps. Mais, cette fois, un très-petit nombre de gladiateurs tinrent ferme : la plupart prirent la fuite du côté du Pô, et tombèrent au milieu de cohortes ennemies, qui étaient là en bataille, et qui les massacrèrent après quelque résistance. Aucun corps de troupes ne se conduisit avec plus de lâcheté que les prétoriens; car, sans attendre que les ennemis en vinssent aux mains avec eux, ils prirent la fuite à travers les soldats qui étaient en bataille, et portèrent dans leurs rangs le désordre et l'effroi. Néanmoins plusieurs compagnies de l'armée

[1] Le pays situé entre le Rhin proprement dit et le Wahal.

d'Othon, ayant défait ceux qu'elles avaient en tête, s'ouvrirent un passage au milieu des ennemis victorieux, et regagnèrent leur camp. Les généraux Proculus et Paulinus n'osèrent les y suivre : ils prirent la fuite, chacun de son côté, ayant peur des soldats, qui imputaient à leurs chefs la cause de la défaite. Annius Gallus reçut, dans Bédriacum, ceux qui s'échappèrent du champ de bataille; et il chercha à les consoler, en disant que l'avantage avait été égal, et qu'en plus d'un endroit ils avaient été vainqueurs.

Mais Marius Celsus assembla les principaux officiers, et les exhorta à s'occuper du salut commun. « Après une telle défaite, leur dit-il, et un si grand carnage de citoyens, Othon lui-même, s'il est homme de bien, ne voudra pas tenter une seconde fois la Fortune. Caton et Scipion, pour n'avoir pas voulu céder à César après Pharsale, sont blâmés, encore aujourd'hui, quoiqu'ils combattissent pour la liberté de leur patrie, d'avoir causé, sans nécessité, en Afrique, la perte de tant de braves. La Fortune favorise indifféremment tous les hommes; mais il y a une chose qu'elle ne peut ôter aux gens de bien, c'est de savoir, dans les revers, faire usage de leur raison pour réparer leurs malheurs. » Ce discours persuada les officiers; et ils allèrent aussitôt sonder les soldats, qu'ils trouvèrent disposés à demander la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on députât vers les ennemis, pour ménager un accord. Celsus et Gallus furent chargés de cette commission, et ils se mirent en marche pour aller trouver Cécina et Valens, et traiter avec eux. Ils rencontrèrent en chemin des centurions, qui leur apprirent que l'armée ennemie s'avançait sur Bédriacum, et qu'eux-mêmes étaient envoyés par leurs généraux pour proposer un accommodement. Celsus et Gallus, charmés de cette disposition, prièrent les centurions de retourner sur leurs pas, et de venir avec eux trouver Cécina.

Quand ils se furent approchés des ennemis, Celsus se trouva dans le plus grand danger, parce que la cavalerie, qui avait été battue au combat de l'embuscade, et qui marchait en tête de l'armée, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle lui courut sus en jetant de grands cris. Mais les centurions qui l'accompagnaient se mirent devant lui, et arrêtèrent les cavaliers; et les autres officiers crièrent aux soldats de l'épargner. Cécina lui-même, informé de ce qui se passait, accourut, et apaisa le tumulte des cavaliers; puis, après qu'il eut salué Celsus amicalement, ils se rendirent tous ensemble à Bédriacum. Cependant Titianus se repentait d'avoir envoyé les parlementaires : il choisit parmi les soldats les plus audacieux, les place sur les murailles, et exhorte les autres à défendre la place. Mais, quand Cécina se fut avancé à cheval et en tendant la main, pas un ne fit résistance : les uns saluent les Vitelliens du haut des murailles; les autres ouvrent les portes, sortent de la ville, et vont se mêler aux hommes de leur connaissance. On n'eut pas à regretter la moindre violence : ce furent des embrassements mutuels, de grandes démonstrations d'amitié; après quoi, prêtant serment à Vitellius, tous les Othoniens passèrent à l'autre parti.

C'est ainsi que racontent cette bataille la plupart de ceux qui y assistèrent, avouant néanmoins que l'inégalité du terrain et le désordre avec lequel on combattit ne leur permirent pas d'en bien connaître tous les détails. Mais, dans la suite, comme je passais sur le lieu même où s'était livrée cette bataille, Mestrius Florius, personnage consulaire, qui y avait assisté, non point volontairement, mais forcé par ceux du parti d'Othon, me montra un vieux temple, et me raconta qu'après le combat il avait vu un monceau de morts si élevé, que les rangs de la surface se trouvaient au niveau des frontons[1]; et il

[1] Le texte est fort corrompu à cet endroit, dans la plupart des éditions : avec le texte vulgaire, on ne peut que conjecturer ce que Plutarque a voulu dire.

ajouta qu'ayant voulu en chercher la raison, il n'avait pu la trouver, ni l'apprendre de personne. En effet, il est vraisemblable que, dans les guerres civiles, quand la déroute est dans une des armées, le carnage est plus grand que dans les autres guerres, parce qu'on ne fait point de prisonniers, qui ne pourraient servir à rien à ceux qui les auraient pris; mais, que ces morts aient été entassés en un tel monceau, la raison en est malaisée à rendre[1].

Les premières nouvelles qu'Othon reçut furent d'abord incertaines, comme il arrive ordinairement dans les événements de cette importance; mais, bientôt après, les blessés qui arrivèrent de la bataille lui donnèrent la certitude de la défaite. Ce n'est pas chose étonnante que, dans un tel revers, ses amis aient fait tous leurs efforts pour prévenir son désespoir, et pour soutenir son courage; mais, ce qui surpasse toute croyance, c'est l'affection que lui témoignèrent ses soldats : on n'en vit pas un seul le quitter et passer aux vainqueurs, ni chercher à fuir, alors même que le général désespérait du salut. Au contraire, assemblés devant sa porte, ils l'appelaient leur empereur; quand il sortait, ils tombaient à ses genoux en suppliants[2]; ils lui tendaient les mains en poussant des cris; et, baignés de larmes, ils le conjuraient de ne point les abandonner, de ne les pas livrer aux ennemis, mais de se servir d'eux à son gré, tant qu'il leur resterait un souffle de vie. Tous lui faisaient ensemble cette prière; et même un simple soldat, tirant son épée, lui dit : « César, sache que nous sommes tous ré-

Mais les derniers éditeurs ont heureusement corrigé le passage, et le sens que je donne est celui qu'ils ont établi.

[1] Le passage où Plutarque se met lui-même en scène me paraît une démonstration sans réplique de l'authenticité de la *Vie d'Othon*, que quelques-uns ont contestée, bien que Lamprias la compte parmi les ouvrages de son père.

[2] Je lis, avec les derniers éditeurs, προστρόπαιοι, au lieu de τρόπαια, mot qui n'a ici aucun sens.

solus de mourir pour toi, comme je vais faire; » et il se tua.

Mais rien ne put fléchir Othon. Après avoir promené ses regards autour de lui avec un air assuré et un visage riant : « Compagnons, dit-il, les dispositions où je vous vois et les témoignages touchants de votre affection me rendent cette journée plus heureuse que celle où vous m'avez proclamé empereur ; mais j'attends de vous une marque d'intérêt plus grande encore, c'est de me laisser mourir honorablement pour tant et de si braves citoyens. Si j'ai été véritablement digne de l'empire de Rome, je ne dois pas craindre de me sacrifier pour ma patrie. La victoire, je le sais, n'est ni entière ni bien assurée pour nos adversaires. J'apprends que notre armée de Mœsie n'est plus qu'à quelques journées de nous, et qu'elle vient de s'embarquer sur la mer Adriatique. L'Asie, la Syrie, l'Égypte et les armées qui faisaient la guerre en Judée se sont, j'en conviens, déclarées pour nous; le sénat lui-même est dans notre parti; les femmes et les enfants de nos ennemis sont entre nos mains; mais ce n'est point contre Annibal, ni contre Pyrrhus ou les Cimbres, que nous faisons la guerre, pour leur disputer la possession de l'Italie : nous combattons Romains contre Romains; vainqueurs ou vaincus, nous faisons le malheur de la patrie. Oui, le bonheur de celui qui l'emporte est un malheur pour elle. Croyez bien que je puis mourir plus glorieusement que je ne puis régner; car je ne vois pas que ma victoire doive être aussi utile aux Romains que le sera ma mort, en me sacrifiant pour ramener la paix et la concorde, et pour empêcher que l'Italie ne voie une seconde journée aussi funeste que celle-ci. »

Malgré ce discours, ses amis renouvelèrent encore leurs efforts, pour l'encourager, et pour le détourner de sa résolution; mais il fut inflexible. Après leur avoir commandé de pourvoir à leur sûreté, il fit porter le même ordre aux absents, et il écrivit aux villes de les

recevoir honorablement, et de leur donner une escorte pour assurer leur retraite. Puis, faisant approcher son neveu Coccéius, qui était encore un jeune garçon, il l'exhorta à prendre courage, et à ne pas craindre Vitellius. « Car, ajouta-t-il, je lui ai conservé sa mère, ses enfants et sa femme, avec autant de soin que j'en aurais pu prendre de ma propre famille. C'est par cette raison-là aussi que je ne t'ai pas adopté pour mon fils, comme j'en avais le désir : je différais l'adoption afin de te faire régner avec moi si j'étais vainqueur, et pour qu'elle ne causât pas ta mort, si j'étais vaincu. La dernière recommandation que je te fais, mon enfant, c'est de ne pas oublier entièrement, comme aussi de ne te pas trop souvenir, que tu as eu César pour ton oncle. »

Il n'eut pas plutôt cessé de parler, qu'il entendit des cris et du tumulte à sa porte : c'étaient les soldats qui menaçaient de tuer les sénateurs s'ils s'en allaient, et s'ils abandonnaient l'empereur. Othon, qui craignait pour leur vie, parut de nouveau devant les soldats, non plus d'un air doux et d'un ton suppliant, mais avec un visage courroucé et une voix menaçante ; et il lança sur les plus mutins un regard si terrible, qu'ils se retirèrent pleins d'effroi. Sur le soir, il eut soif, et but un peu d'eau ; ensuite, s'étant fait apporter deux épées, et en ayant longtemps examiné le fil, il rendit l'une, et il mit l'autre sous son bras. Puis il appela ses domestiques, leur parla avec bonté, et leur distribua, à l'un plus, à l'autre moins, tout l'argent qu'il avait, non point pourtant avec prodigalité, comme chose appartenant à un autre maître, mais dans une mesure proportionnée au mérite de chacun. Après avoir fait ce partage, il les congédia, et il s'endormit si profondément, que ses valets de chambre l'entendaient ronfler.

Le lendemain, au point du jour, il fit appeler l'affranchi qu'il avait chargé de pourvoir au départ des sénateurs, et lui ordonna d'aller s'informer s'ils étaient

partis. Ayant appris que tous avaient pris la fuite, abondamment pourvus des choses qui leur étaient nécessaires : « Maintenant, lui dit-il, va te montrer aux soldats, si tu ne veux pas périr misérablement par leurs mains; car ils se figureraient que tu m'as aidé à me donner la mort. » Aussitôt après la sortie de cet homme, il prit son épée, et la tint droite des deux mains sous sa poitrine; puis il se laissa tomber de son haut sur la pointe. Il ne donna d'autres signes de douleur qu'un simple soupir. Ses domestiques, l'ayant entendu, jetèrent un grand cri, qui fut suivi des gémissements du camp et de la ville. Bientôt les soldats accoururent en tumulte à sa porte, faisant retentir la maison de leurs lamentations et de leurs regrets, et se reprochant leur lâcheté de n'avoir pas veillé sur leur empereur, afin de l'empêcher de se sacrifier pour eux. Aucun des siens ne l'abandonna, quoique l'ennemi fût déjà proche; mais, après avoir honorablement couvert le corps, ils dressèrent un bûcher, et accompagnèrent le convoi, en se disputant l'honneur de porter le lit funèbre. Les uns se jetaient sur le mort, et baisaient sa plaie; les autres lui prenaient les mains; et ceux qui ne pouvaient approcher se prosternaient sur son passage, et l'adoraient de loin. Il y en eut quelques-uns qui, après avoir jeté leur flambeau sous le bûcher, s'égorgèrent eux-mêmes; et ce ne fut ni par reconnaissance, n'ayant jamais reçu d'Othon aucun bienfait, du moins connu, ni par crainte des maux que pouvaient leur faire endurer les vainqueurs; mais il paraît que jamais roi ni tyran n'eut une passion aussi ardente de régner, que ces soldats d'être commandés par Othon et de lui obéir. Ce désir ne les abandonna pas même après sa mort; et il aboutit à une haine implacable contre Vitellius, comme nous aurons à le dire dans son lieu [1].

[1] Plutarque avait écrit une *Vie de Vitellius*, qui n'existe plus, mais dont il est fait mention dans le catalogue de Lamprias.

Après avoir confié à la terre la cendre d'Othon, ils lui élevèrent un tombeau, qui ne pouvait, ni par sa grandeur, ni par le faste des inscriptions, exciter l'envie. En passant par Brixile, j'ai vu ce monument, qui est fort modeste, et qui ne porte que cette simple épitaphe : « A la mémoire de Marcus Othon. »

Othon mourut à l'âge de trente-sept ans, après un règne de trois mois. Les censeurs de sa vie sont nombreux et d'un grand poids; les apologistes de sa mort ne le sont pas moins; car, s'il ne vécut guère mieux que Néron, il mourut du moins plus noblement. Après sa mort, les soldats se mutinèrent contre Pollion[1], l'un de leurs généraux, parce qu'il voulait leur faire prêter tout de suite serment de fidélité à Vitellius; et, sachant qu'il était resté dans la ville quelques sénateurs, ils laissèrent là tous les autres, et ils allèrent s'adresser au seul Verginius Rufus. Ils se rendirent chez lui en armes, et ils le voulurent forcer d'être ou leur empereur, ou leur député auprès des vainqueurs; mais Verginius aurait cru faire une folie d'accepter d'une armée vaincue l'empire, qu'il avait refusé d'une armée victorieuse. D'un autre côté, il craignait d'aller en députation vers les Germains, eux qu'il avait forcés maintes fois à agir contre leur gré. Il se déroba donc à leurs sollicitations, en sortant par une porte de derrière. Les soldats, ayant appris sa fuite, prêtèrent serment à Vitellius, et se joignirent aux troupes de Cécina, après avoir obtenu un plein et entier pardon.

[1] Ce Pollion est inconnu. Mais on conjecture que ce nom n'est autre chose que le surnom de Plotius Firmus, préfet du prétoire, cité par les autres historiens.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.



INDEX HISTORIQUE.

LES CHIFFRES ROMAINS INDIQUENT LES TOMES; LES CHIFFRES ARABES INDIQUENT LES PAGES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

X

Z

FIN DE L'INDEX HISTORIQUE.

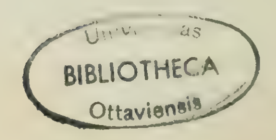
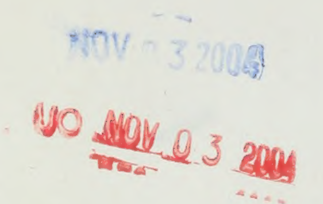


TABLE DES MATIÈRES

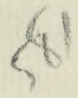
CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

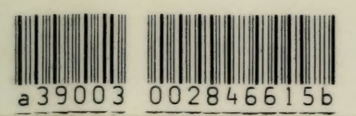
FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2



NOV 0 3 2004
UO NOV 0 3 2004




a39003 002846615b

